

LE MESSENGER EVANGÉLIQUE

1904

Compilé article par article en continu

TABLE DES MATIERES

Notes sur le livre de Daniel	7
Introduction	7
Chapitre 1 - Captif et fidèle	9
Chapitre 2: 1-4 - Le songe de Nebucadnetsar	11
Chapitre 2: 14-36 - Le secret révélé	13
Chapitre 2: 31-46 - La grande statue	15
Chapitre 2: 34-46 - La pierre qui frappa la statue	17
Chapitre 3: 1-8 - La statue d'or de Nebucadnetsar	20
Chapitre 3: 8-30 - La fournaise de feu ardent	21
Chapitre 4 - Le monarque humilié	24
Chapitre 4 - Sept temps	26
Chapitre 5 - L'écriture sur la muraille	28
Chapitre 6 - La fosse aux lions	30
Chapitre 7 - Les visions de Daniel	33
Chapitre 7: 1-6 - Les quatre Bêtes	36
Chapitre 7: 7-13 - La quatrième Bête	38
Chapitre 7: 13, 14 - Le royaume du Fils de l'homme	40
Chapitre 7: 15-31 - L'interprétation des choses	43
Chapitre 8 - Le bélier et le bouc	45
Chapitre 8: 8-27 - Un roi au visage audacieux	48
Chapitre 9: 1-19 - Confession et prière	50
Chapitre 9: 20-27 - Les soixante-dix semaines	52
Chapitre 9: 26 - Le Messie, le Prince	54
Chapitre 9: 26 - Le Prince qui viendra	56
Chapitre 10 - «Cette grande vision»	59
Chapitre 11: 1-4 - Un roi vaillant se lèvera	61
Chapitre 11: 5-20 - Les rois du Nord et du Midi	63
Chapitre 11: 21-35 - Un homme méprisé	66

Chapitre 11: 33-39 - Le temps de la fin	69
Chapitre 11: 40-43 - Le pays d'Egypte n'échappera pas.....	71
Chapitre 11: 44, 45 - «Des nouvelles de l'Orient et du Nord»	74
Chapitre 12 - Un temps de détresse	77
Pensées et fragments.....	81
ME 1904 page 7	81
ME 1904 page 31	81
ME 1904 page 45	81
ME 1904 page 140 : Jean 14: 1-3	81
ME 1904 page 160	81
ME 1904 page 175	81
ME 1904 page 180	82
ME 1904 page 200	82
ME 1904 page 220	82
ME 1904 page 280	82
ME 1904 page 299	82
ME 1904 page 319	82
ME 1904 page 340	83
ME 1904 page 391	83
ME 1904 page 397	83
ME 1904 page 467	83
Méditations sur le second livre de Samuel (Rossier H.)	84
Introduction.....	84
Chapitre 1	85
<i>Chapitre 1: 1-16 : L'Amalékite</i>	<i>85</i>
<i>Chapitre 1: 17-27 : Le chant de l'Arc</i>	<i>87</i>
Chapitres 2 à 4 : Royauté sur Juda.....	89
<i>Chapitre 2 : Hébron</i>	<i>89</i>
<i>Chapitre 3 : Abner.....</i>	<i>93</i>
<i>Chapitre 4 : Ish-Bosheth</i>	<i>97</i>
Chapitres 5 à 24 : Royauté sur Israël	101
<i>Chapitres 5 à 10 : David avant sa chute.....</i>	<i>101</i>
<i>Chapitres 11 à 20 : La chute de David et ses conséquences</i>	<i>127</i>

<i>Chapitres 21 à 24</i>	156
Lettres de Darby J.N.	172
Lettre de J.N.D. n° 317 – ME 1904 page 13	172
Lettre de J.N.D. n° 318 – ME 1904 page 18	174
Lettre de J.N.D. n° 319 – ME 1904 page 32	174
Lettre de J.N.D. n° 320 – ME 1904 page 57	177
Lettre de J.N.D. n° 321 – ME 1904 page 75	178
Lettre de J.N.D. n° 322 – ME 1904 page 136	180
Lettre de J.N.D. n° 323 – ME 1904 page 158	182
Lettre de J.N.D. n° 324 – ME 1904 page 160	183
Lettre de J.N.D. n° 325 – ME 1904 page 195	183
Lettre de J.N.D. n° 326 – ME 1904 page 218	185
Lettre de J.N.D. n° 327 – ME 1904 page 258	185
Lettre de J.N.D. n° 328 – ME 1904 page 316	186
Lettre de J.N.D. n° 329 – ME 1904 page 338	188
Lettre de J.N.D. n° 330 – ME 1904 page 357	189
Lettre de J.N.D. n° 331 – ME 1904 page 379	190
Lettre de J.N.D. n° 332 – ME 1904 page 419	191
Souvenir d'un serviteur du Seigneur - Ladrière A.	193
ME 1904 page 19	193
ME 1904 page 38	194
ME 1904 page 199	194
ME 1904 page 219	195
ME 1904 page 260	196
ME 1904 page 300	196
ME 1904 page 377	196
ME 1904 page 440	197
ME 1904 page 459	198
Glanures	199
ME 1904 page 40	199
ME 1904 page 60	199
ME 1904 page 80 : Darby J.N.	199

La position du croyant en Christ	201
L'enseignement de l'Écriture touchant les saints de l'Ancien Testament	205
Ensemble - Genèse 22: 1-19	209
Ephèse – Le commencement & L'avertissement	213
Ephèse – Le commencement	213
Ephèse — L'avertissement.....	227
Notes sur la seconde épître aux Corinthiens	240
Chapitre 1	240
Chapitre 2	246
Chapitre 3	249
Chapitre 4	254
Chapitre 5	258
Chapitre 6	267
Chapitre 7	269
Chapitres 8-9	271
Chapitre 10	272
Chapitre 11	274
Chapitre 12	275
Chapitre 13	279
La samaritaine	281
Deux méditations de Darby J.N (Jean 14 & Colossiens 1)	282
1. Jean 14.....	282
2. Colossiens 1	287
Affranchissement	297
La vie, la lumière des hommes (Jean 1: 1-5)	298
Le fils de Dieu et le Fils de l'homme	299
Simple remarques sur l'état futur, les peines éternelles, et la divinité de Christ	300
Esprit, âme et corps.....	300
Enfer	306
Destruction	308
Résurrection et jugement	309
Éternité et Éternel.....	309

Immortalité et vie éternelle.....	312
Le rétablissement de toutes choses	313
Dieu est amour.....	316
La divinité de Christ.....	317
«La Parole était Dieu».....	317
«La Parole devint chair»	319
Paroles de foi et de bonne doctrine	325
1. «Donne-moi à boire» (Jean 4: 10)	325
2. «Qui nous fera voir du bien» (Psaumes 4: 6) «Viens et vois» (Jean 1: 47)	326
3. «M'aimes-tu?» (Jean 21: 12-19)	327
4. Le fils prodigue (Luc 15: 11-24).....	328
5. Comme une greffe sur un arbre sauvage	329
6. Les Ecritures (2 Timothée 3: 14-17)	331
7. Immortalité, vie éternelle et résurrection	332
8. La divinité de Jésus Christ	333
9. «La foi sans les oeuvres est morte» (Jacques 2 : 26)	334
10. «Un arbre mauvais» (Matthieu 7: 18).....	335
11. Le commandement de l'Eternel à Josué (Josué 1: 1-9).....	337
12. Le grand trône blanc (Apocalypse 20: 11-15).....	338
13. Une vie d'activité dans l'obscurité	339
14. L'Assemblée qui est son corps (Ephésiens 1: 22, 23)	340
15. La valeur de la mort de Christ.....	342
16. La Croix, ou Le péché qui abonde et la grâce qui surabonde (Luc 23: 32-43)	343
17. « En mémoire de Moi» (1 Corinthiens 11: 23-26).....	345
18. «Nous avons toujours confiance» (2 Corinthiens 5: 1-8; 1 Jean 3: 2)	346
Pensées.....	348
ME 1904 page 418.....	348
ME 1904 page 420	348
ME 1904 page 424	348
ME 1904 page 478	348

Notes sur le livre de Daniel

ME 1904 page 3 - ME 1905 page 10

Introduction

L'histoire divinement inspirée du peuple d'Israël est humiliante au possible pour chaque individu, dévoilant dans son entier l'incapacité de l'homme, même le plus privilégié, partout où il s'agit de garder une responsabilité. Considérée au point de vue prophétique, elle offre cependant de précieux encouragements à la foi, témoignant de la fidélité de Dieu qui se glorifie en bénissant un peuple si indigne de ses faveurs.

Précédant son rétablissement en grâce, la discipline de Dieu en gouvernement devra parler à sa conscience. La grâce et le gouvernement sont deux principes importants dans les voies de Dieu à l'égard des siens. C'est une vérité bénie et qui demeure, que Dieu est toujours et entièrement pour son peuple en grâce, quoique pour un temps il puisse paraître agir *contre lui* en gouvernement. Le livre de Daniel s'ouvre pour en témoigner.

Même en Juda les choses en étaient venues au pire. Bientôt après la scission des dix tribus — désignées comme Israël en contraste avec Juda — l'idolâtrie s'introduit dans leur sein. Les mots souvent répétés: «Les péchés de Jéroboam, fils de Nébeth, par lesquels il fit pécher Israël», si tristement familiers à nos oreilles, indiquent que ce méchant roi d'Israël fut l'instigateur de l'idolâtrie dans laquelle tombèrent les dix tribus.

Juda et Benjamin demeurent quelque temps fidèles, mais hélas! eux aussi tombent dans le même péché, jusqu'à ce qu'enfin un de leurs rois, Manassé, «les fit errer en les induisant à faire le mal plus que les nations que l'Eternel avait détruite; devant les fils d'Israël» (2 Rois 21: 9).

Alors surgit la mission du prophète. Toujours donnée en un temps de ruine, la prophétie s'adresse à ceux qui ont des oreilles pour entendre, afin de les prévenir du juste jugement qui va tomber sur les désobéissants, et aussi de les encourager à repentance par des promesses de grâce. Ce principe se retrouve partout dans l'Ancien comme dans le Nouveau Testament.

Le livre de Daniel a ceci de particulier, qu'il ne s'adresse point au peuple dans son ensemble, mais personnellement à Daniel au sujet de ce peuple. Par la bouche d'autres prophètes, Esaïe, Jérémie, Ezéchiel, Jéhovah parle directement à la nation elle-même en prononçant à ses oreilles ces solennelles paroles: «Ainsi dit l'Eternel».

La critique moderne se fourvoie ici, comme partout ailleurs. Aux fins de le combattre, elle s'est familiarisée le texte même de la Bible, davantage peut-être que beaucoup de croyants, mais manquant du secours de l'Esprit, les rationalistes ne peuvent arriver à la comprendre. En voici une preuve entre bien d'autres. L'omission de ce qu'un écrivain de renom désigne comme «la puissante formule: ainsi dit l'Eternel», leur sert de preuve à l'appui de la théorie

qui assigne au livre de Daniel une date postérieure. Mais leur incrédulité est proche parente de leur critique. Ils avaient décidé à l'avance que Daniel est un simple *historien et point un prophète* — et cela en face de la parole du Seigneur lui-même en Matthieu 24: 15, car, disent-ils, «Daniel ne se sert jamais de cette puissante formule».

Le fait est que la formule — puisque formule il y a — «Ainsi dit l'Eternel», ne cadre pas avec le livre de Daniel, lequel, comme nous l'avons déjà remarqué, ne s'adresse plus au peuple de Dieu comme tel.

Deux cents ans — ou à peu près — auparavant, «Lo-Ammi» — pas mon peuple — avait résonné à son oreille par la bouche d'Osée. L'idolâtrie invétérée au travers d'une longue suite de rois, malgré tous les avertissements des prophètes, comblait la mesure de l'iniquité aux jours de Manassé, quand il «plaça une image taillée, l'idole qu'il avait faite, dans la maison de Dieu, de laquelle Dieu avait dit à David et à Salomon, son fils: C'est dans cette maison, et dans Jérusalem que j'ai choisie entre toutes les tribus d'Israël, que je mettrai mon nom à toujours» (2 Chroniques 33: 7). Provoqué à jalousie, Jéhovah refuse maintenant de reconnaître plus longtemps Israël comme son peuple. Lo-Ammi est la sentence prononcée, la nation a perdu sa place et entre dans une ère nouvelle de son histoire.

Déjà au temps d'Esaië, cent cinquante ans auparavant, elle s'abandonnait à une désobéissance flagrante. L'acte outrageux d'Ozias qui usurpe le droit des seuls sacrificateurs à faire fumer l'encens devant l'Eternel (2 Chroniques 26), ouvre la porte à l'idolâtrie éhontée d'un Achaz (2 Chroniques 28).

Esaië se présente alors, porteur d'avertissements solennels de jugement pour la conscience du peuple, mais faisant aussi appel à son coeur et faisant passer devant ses yeux la vision magnifique de bénédictions futures, de bénédictions méprisées par Israël aux jours du prophète, mais destinées à être accomplies, quand «un rejeton sortira du tronc d'Isaï» (Esaië 11).

L'un après l'autre, les rois de Juda avaient abandonné l'Eternel, «méprisé le Saint d'Israël» (Esaië 1: 4). Mais Lui demeure fidèle, s'adresse encore à son peuple comme tel. «Le boeuf connaît son possesseur, et l'âne la crèche de son maître, mais Israël ne me connaît pas, mon peuple n'a point d'intelligence» (1: 3). «*Mon peuple*», en contraste avec ce qu'il dit à Daniel: «Soixante-dix semaines ont été déterminées sur *ton peuple*», c'est-à-dire le peuple de Daniel (Daniel 9: 24, cf. encore avec Daniel 10: 14 et 12: 1). Le peuple de Daniel porte maintenant au front la sentence Lo-Ammi, c'est-à-dire «*pas mon peuple*». Remarque solennelle et indispensable à la vraie intelligence du livre.

Le nom que prend maintenant Jéhovah, «le Dieu des cieux» (voyez en particulier le chapitre 2), en est une nouvelle évidence. A Josué, il se présente comme «le Seigneur de toute la terre» (Josué 3), marchant devant son peuple pour le débarrasser de ses ennemis et l'introduire, racheté, dans le pays de la promesse. Mais à présent que ce même peuple a sacrifié aux divinités étrangères, «aux idoles de Canaan», que la terre a été «profanée par le sang», «la colère de l'Eternel s'embrace contre son peuple, et il abhorre son héritage»

(Psaumes 106). Plus d'intervention directe de sa part en faveur de son peuple. Le «trône de l'Eternel» établi à Jérusalem au temps glorieux de Salomon (1 Chroniques 29), est ôté maintenant de la terre; le gouvernement passe aux mains des gentils et, avec Nebucadnetsar, commencent «les temps des nations» (Luc 21).

Daniel est le prophète des temps des nations et non pas des jours d'Antiochus, comme le veut la «haute critique», une critique qui n'a de hauteur que ses prétentions.

Chapitre 1 - Captif et fidèle

Le premier verset de ce chapitre contient ce qu'un théologien de nos jours dénonce comme «une erreur manifeste». L'erreur toutefois procède de son esprit, non des Ecritures.

Sans vouloir entretenir le lecteur des assauts livrés à la vérité par des gens qui professent être des ministres du christianisme, il est utile de remarquer qu'ils ont été réfutés cent fois par des hommes aussi savants qu'eux, et plus sérieux que leur prétendue science. La vérité est que nous vivons dans un temps où l'incrédulité fait des progrès effrayants, mais Dieu a pris soin de rendre témoignage à l'exactitude de sa Parole, qui laisse l'homme sans excuse dans son incrédulité. Malgré les laborieux efforts de la «haute critique», malgré ses tentatives constamment renouvelées pour ébranler l'inspiration de l'Ancien Testament en général, et de Daniel en particulier, rien de nouveau n'est avancé, *absolument rien qui n'ait déjà été réfuté*, et c'est présumer beaucoup de l'ignorance et de la paresse des lecteurs que de leur servir de nouveau ces arguments rebattus.

Les rationalistes nous disent que Jérusalem ne fut point assiégée la troisième année de Jehoïakim, du moins ne le pense-t-on pas! L'Ecriture l'enregistre comme un fait. Nous préférons nous en tenir à elle. Sans préface ou introduction, le livre de Daniel débute en nous montrant le roi de Babylone venant à Jérusalem et l'assiégeant. Longtemps auparavant Esaïe avait annoncé la chose: «Voici, des jours viennent où tout ce qui est dans ta maison... sera porté à Babylone; il n'en restera rien. Et on prendra de tes fils... et ils seront eunuques dans le palais du roi de Babylone» (Esaïe 39). Ces jours, hélas! étaient maintenant arrivés. «Le Seigneur livra en sa main Jehoïakim, roi de Juda» (Daniel 1: 2). «Le Seigneur livra...» solennelle déclaration! N'était-ce pas Lui, le Même, qui, à main forte et à bras étendu, avait retiré son peuple de la servitude d'Egypte, le portant comme sur des ailes d'aigle au travers d'un affreux désert? Pour l'introduire, triomphant, en Canaan, n'en chassa-t-il pas des nations plus nombreuses et plus fortes que lui?

«Moi», dit-il, «je suis l'Eternel, ton Dieu, qui t'a fait monter du pays d'Egypte... Mais mon peuple n'a pas écouté ma voix, et Israël n'a pas voulu de moi. Oh! si mon peuple m'avait écouté! si Israël avait marché dans mes voies! j'aurais bientôt subjugué leurs ennemis, et tourné ma main contre leurs adversaires» (Psaumes 81).

Mais quand même le roi de Juda est devenu sourd à la parole de Jéhovah, quand même l'état du peuple comme ensemble est tel que Dieu ne peut s'identifier plus longtemps avec lui, quiconque le désire, la foi individuelle, peut trouver le chemin de l'obéissance et d'une

entière séparation pour Dieu, tout autant qu'aux plus beaux jours de David et de Salomon. Jehoïakim, héritier de la couronne, est détenu prisonnier, chargé de chaînes, à Babylone; les vases précieux du temple ont passé au culte des idoles, les murs de Jérusalem, noircis par le feu, tombent en ruines; les sacrificateurs, chefs de la rébellion, avaient rempli la maison de l'Eternel de l'abomination des païens, se moquant des messagers de Dieu, maltraitant les prophètes, et méprisant sa Parole (2 Chroniques 36). Et malgré cela, «Daniel arrête dans son coeur» de se garder aussi absolument pur de la souillure de Babylone que s'il fût demeuré à Jérusalem. L'importance de refuser les mets du roi ne paraît pas grande à l'homme naturel qui prouverait même qu'il est convenable de les accepter; mais le serviteur fidèle est en tout guidé par la Parole, et dans ce cas-ci obéit à Exode 34: 15; Lévitique 19: 26; Osée 9: 4. Peut-être sera-t-il seul à rendre témoignage, incompris de ses compagnons de captivité?... N'importe, sa résolution est arrêtée, il regarde seulement au Seigneur et celui-ci ne tardera pas à se placer lui-même à sa droite pour le secourir.

Bien que servant d'introduction à l'ensemble du livre, ce premier chapitre contient des principes moraux de toute importance, propres à soutenir la foi en des jours de déclin et de ruine. Les circonstances peuvent changer, mais il demeure également vrai pour tout enfant de Dieu que «ceux qui m'honorent, je les honorerai, et ceux qui me méprisent seront en petite estime» (1 Samuel 2: 30). Facilement enclins au découragement, nous serions, dans les jours fâcheux, tentés d'abandonner la marche avec Dieu, comme impossible. Il n'en est pas ainsi de Daniel. Chez lui coeur et conscience demeurent en éveil. Maintenant, d'après les rites juifs, une rigoureuse séparation du monde, il refuse les mets d'une table païenne; il marche par la foi et reçoit le sceau de l'approbation divine.

Remarquons en passant que les principes auxquels Daniel obéissait en matière d'aliments, ne regardent plus les chrétiens de cette dispensation. Daniel était sous la loi, dont chaque détail commandait une obéissance implicite particulièrement difficile à observer à Babylone, mais il s'était fortifié en Dieu pour la rendre et en subir toutes les conséquences.

Le christianisme introduit d'autres considérations: «Mangez de tout ce qui se vend à la boucherie, sans vous enquérir de rien à cause de la conscience» (1 Corinthiens 10: 25). Au milieu d'une population païenne, les enfants de Dieu à Corinthe recevaient probablement, dans les viandes qui leur étaient vendues, une partie des offrandes aux idoles. Leur conscience n'avait point à s'en préoccuper. Pour le chrétien, l'idole n'est rien. «La terre est au Seigneur avec tout ce qu'elle contient». Sans s'enquérir de rien, il peut manger de tout. Même dans le cas supposé d'une invitation chez un incrédule, liberté entière lui est laissée de manger ce qui est devant lui. Si cependant il lui était positivement affirmé que les mets placés devant lui avaient été offerts en sacrifice aux idoles, son devoir était de s'abstenir par égard pour la conscience d'autrui.

Une étude sérieuse de 1 Corinthiens 8 et 10, démontre que, tout en étant parfaitement libre pour lui-même, le chrétien agissant en grâce considérera la conscience des faibles, et s'abstiendra de tout ce qui pourrait leur devenir pierre d'achoppement. Mais ce sujet nous conduirait trop loin.

Quant aux mets du roi, Daniel devait obéissance à un plus grand que Nebucadnetsar et se soumettre à la loi de l'Eternel; il brave jusqu'à la fureur du despotique souverain de Babylone; mais quand ses sentiments naturels seuls sont en cause, il doit accepter en silence. Sans doute il lui est dur de perdre le nom qu'il tenait du pays de sa naissance, de s'en voir imposer un nouveau tout empreint de l'exil et de la captivité, mais il se tait. Esclave, son devoir est de se soumettre à tout ce que ne condamne pas la loi de son Dieu. L'introduction même de ces noms païens, est un effort de Satan pour oblitérer dans la mémoire des exilés, le souvenir de Jérusalem et de son culte. Daniel signifie: Jugement de Dieu. — Hanania: Donné de Dieu. — Mishaël: Qui est ce qu'est Dieu. — Azaria: Celui que Jéhovah aide. Au lieu de ces noms suggestifs, le prince des eunuques leur en donne de nouveaux tirés des idoles de Babylone (Daniel 4: 8).

Mais ils étaient attachés au Seigneur qui, dans sa providence, s'interpose en leur faveur d'une façon merveilleuse. Il leur fait trouver grâce à la cour de Babylone et leur donne sagesse et intelligence en si abondante mesure, qu'ils éclipsent entièrement les magiciens et les astrologues du royaume.

Chapitre 2: 1-4 - Le songe de Nebucadnetsar

Le dernier verset du chapitre 1, montre qu'il est une préface à l'ensemble du livre. «Et Daniel fut là jusqu'à la première année du roi Cyrus» (1: 21). Ce qui ne signifie point qu'il mourût en cette même année, puisque nous le retrouvons prospérant «pendant le règne de Cyrus, le Perse» (6: 28), et «qu'une chose fut révélée à Daniel, la troisième année de Cyrus, roi de Perse» (10: 1). Non seulement il vécut jusqu'à l'introduction du premier des trois grands empires qui, selon la vision prophétique, devaient suivre celui de Babylone, mais il lui fut aussi accordé de voir l'accomplissement des paroles de Jérémie relativement au terme de la captivité à Babylone (Jérémie 25: 11), et le retour du peuple à Jérusalem à la fin des soixante-dix années (Jérémie 25: 12; 29: 10). En grâce comme en jugement, la parole de Dieu demeure immuable. «Dieu n'est pas un homme pour mentir, ni un fils d'homme pour se repentir: aura-t-il dit, et ne fera-t-il pas? aura-t-il parlé, et ne l'accomplira-t-il pas?» (Nombres 23: 19). Puissent les hommes être pénétrés de cette vérité aussi solennelle qu'encourageante.

Avec le chapitre 2, commence la partie prophétique du livre, partagée en deux portions d'égale longueur. La première, jusqu'à la fin du chapitre 6, traite surtout du caractère et de la condition des grands empires gentils, tandis que la deuxième, chapitres 7 à 12, entre dans des détails concernant ces mêmes empires, mais relatifs à la condition du peuple juif aux derniers jours.

Voilà pourquoi dans la première partie les visions ne sont pas envoyées à Daniel, quoiqu'il fût seul capable de les interpréter. Dieu s'adresse à la conscience de Nebucadnetsar, lui faisant connaître ce qui allait arriver à l'empire babylonien et aux trois suivants, jusqu'à la fin des jours, l'abaissement de la gloire et de la puissance de l'homme devant Celui dont le royaume «ne peut être ébranlé». Si Dieu va juger — ainsi que, selon l'Ecriture, il le fera — s'il va juger les différents systèmes de ce monde, politiques, sociaux, religieux, il prend soin de le faire

savoir longtemps à l'avance et de laisser l'homme sans excuse. Que le monde prête donc l'oreille tandis qu'il est encore temps; qu'en lisant les prophéties, le chrétien maintienne, dans son coeur et dans sa vie, une absolue séparation d'avec un monde qui court à sa perte! De cette manière, et de cette manière *seulement*, il pourra faire pénétrer un rayon de lumière pour Christ au milieu des ténèbres morales toujours plus profondes qui caractérisent les derniers jours. Lot ne fut d'aucun secours à Sodome. Il s'était assimilé aux circonstances environnantes.

Lecteur chrétien, apprenons par l'étude de ce livre la grande leçon de «nous conserver purs du monde».

Si Daniel n'avait préalablement «arrêté en son coeur» de maintenir une sainte séparation pour Dieu au milieu des abominations de Babylone, jamais il n'eût été choisi comme canal de semblables révélations. Jamais non plus les Ecritures prophétiques ne deviendront claires pour le chrétien épris des pensées du monde. La conduite individuelle de Daniel est la base des révélations de ce livre, tout comme aussi elle leur sert d'introduction. De même en ce qui nous concerne, la séparation d'avec le monde, un refus énergique de prendre part à ce qu'il voudrait nous offrir, nous mettent en demeure de recevoir ces communications divines, qui, bien que leur plénitude soit contenue dans la Parole écrite, nous viennent directement par l'enseignement divin, quel que soit du reste l'instrument choisi pour nous les donner.

Mais tout en avertissant le monde de ce qui arrivera à la fin et de ce qui, aux yeux de l'homme, paraît maintenant si désirable, Dieu a aussi des paroles d'encouragement pour le peuple qu'il s'est choisi, alors même que pour un temps, il ait été obligé d'abhorrer son héritage et de le livrer aux mains des nations (Psaumes 106: 40). C'est ainsi que nous trouvons dans la seconde section du livre, des visions envoyées à Daniel et qui concernent spécialement son peuple. Le vrai caractère des puissances gentiles y est révélé d'une manière évidente, leur opposition systématique au vrai Dieu, leur hostilité à l'égard de son peuple, aux derniers jours — jours encore à venir — y est manifestée, ainsi que le jugement qui tombera sur les représentants des deux derniers empires, tout cela nous est décrit avec de merveilleux détails, parce que ces deux puissances sont liées intimement à l'histoire des Juifs à la fin des temps.

Il est intéressant de remarquer que la division en deux parties du livre de Daniel est encore accentuée par la langue propre à chacune. Du chapitre 2: 4 au 7: 28, le texte original est syriaque ou chaldéen, — tandis que du chapitre 8 à la fin, il revient à l'hébreu. Le syriaque était familier aux Babyloniens que concernent surtout ces premières révélations, tandis que l'hébreu est la langue des Juifs, objets des visions suivantes; la parole de Dieu est donc adressée à tous selon que chacun peut la mieux comprendre. Quelle perfection dans toutes ses voies!

Nebucadnetsar «songea des songes». Dieu lui révèle «ce qui arrivera à la fin des jours», de même que toute l'impuissance de la sagesse humaine, en ce qui le concerne, lui, le puissant monarque. Il oublie son songe, et de tous les magiciens de son vaste empire, bien qu'effrayés et tremblants devant le despote irrité, aucun ne peut répondre à son ordre.

«Il n'existe pas un homme sur la terre», s'écrient-ils avec raison, «qui puisse indiquer ce que le roi demande» (verset 10); mais «il y a un Dieu dans les cieux» (verset 28), le Dieu de Daniel, qui venait de confondre l'orgueil de Babylone, rendant vaine sa science, mais qui aussi «confirme la parole à son serviteur» et «accomplit le conseil de ses messagers» (Esaïe 44: 26).

Quelle que profonde qu'eût été la chute d'Israël comme nation, Dieu demeurait fidèle à ses promesses: «Ceux qui m'honorent, je les honorerai» (1 Samuel 2: 30). Quand même l'infidélité du peuple le conduit en captivité, un individu fidèle recevra honneur de la part de son Dieu jusque dans le pays de l'exil. Car quel que soit l'abîme où soit plongé le peuple de Dieu, rien ne peut changer Son *amour* envers ce peuple. Etant donnée leur captivité, le monarque païen pouvait en conclure que Dieu avait cessé de les aimer, mais dès le début il lui faut entendre que: «Le secret de l'Eternel est pour ceux qui le craignent» (Psaumes 25: 14).

«Le conquérant doit apprendre que la *pensée* de Dieu, son *coeur*, sont avec les pauvres captifs. Pour un temps déterminé, il prête sa *puissance* aux gentils, mais son secret, ses affections demeurent avec les siens, même au jour de leur plus profond abaissement.

Chapitre 2: 14-36 - Le secret révélé

«On chercha Daniel et ses compagnons pour les tuer» (verset 13). Ils auraient pu se croire abandonnés de Dieu et se dire qu'une séparation moins entière pour Lui eût singulièrement facilité leur chemin, autrement pénible et dangereux que celui des autres captifs (1: 17-20).

Mais outre sa fidélité à son Dieu et à sa Parole pour les jours mauvais, Daniel avait encore *foi en Dieu*. Sa connaissance, pas plus que son intelligence, n'étaient pour lui de provenance humaine; elles venaient «du Dieu des cieux», «qui sait ce qui est dans les ténèbres, et la lumière demeure auprès de lui» (verset 22). La foi produit toujours *la confiance*. «Daniel entra et demanda au roi de lui accorder du temps pour indiquer au roi l'interprétation» (verset 16). Sans émettre l'ombre d'un doute à cet égard, calme dans l'assurance de la faveur divine, il affronte hardiment la fureur du roi, comme il affrontera plus tard la fosse aux lions.

La confiance de la foi repose, non sur la sagesse humaine, mais sur Dieu seul. Elle s'exprime toujours par *la dépendance* dans la prière.

«Daniel s'en alla à sa maison», auprès de ses trois compagnons, afin d'implorer tous ensemble «de la part du Dieu des cieux, ses compassions au sujet de ce secret» (versets 17, 18).

Dieu l'entend et lui répond. «Alors le secret fût révélé à Daniel dans une vision de la nuit»; à la supplication succède la louange: «Alors Daniel bénit le Dieu des cieux».

«Le Dieu des cieux». Ce titre caractérise le livre de Daniel et répond au fait déjà relevé que la sentence «Lo-Ammi» — pas mon peuple — reposait alors sur la nation. Ils avaient pris fin ces jours glorieux où, s'identifiant avec son peuple, Dieu lui-même, «le Seigneur de toute la terre» (Josué 3: 11-13), conduisait ses armées victorieuses. La nation apostate s'était

ournée vers les idoles, et Jéhovah doit se placer à distance comme le «Dieu des cieux», toujours répondant néanmoins à la foi individuelle, malgré l'infidélité de la masse.

Il est bon de remarquer ici l'état d'âme de Daniel. Une fois maître du secret, au lieu de courir en hâte auprès du roi, il se retire premièrement, devant Dieu et répand son coeur en louanges et en actions de grâce. Il le *reconnaît* comme Celui auquel tout pouvoir appartient dans le gouvernement du monde et qui, non seulement «dépose les rois et établit les rois» (verset 21), mais aussi «donne la sagesse aux sages et la connaissance à ceux qui connaissent l'intelligence».

Ces derniers mots contiennent un principe d'importance capitale, et la fréquence avec laquelle ils sont cités à faux, démontre combien il est peu compris du grand nombre. N'entendons-nous pas répéter que Dieu donne la connaissance à ceux «qui n'ont pas d'intelligence»? Bien que cela puisse être vrai en un sens, Daniel 2: 21, établit justement le contraire. Dieu peut avoir pitié de notre ignorance, mais souvent elle provient du manque d'obéissance à sa volonté. La réalisation pratique de la volonté de Dieu amène des souffrances à la chair, et nous n'y sommes pas toujours préparés.

Combien de chrétiens recherchent une connaissance intellectuelle des Ecritures sans aucune idée de mettre leur marche en accord avec elles. Mais la parole de Dieu est positive: «Si quelqu'un veut faire sa volonté, il connaîtra de la doctrine si elle est de Dieu» (Jean 7: 17), et *pas autrement*. Et encore: «Si donc ton oeil est simple, ton corps tout entier sera plein de lumière» (Matthieu 6: 22). Que Dieu nous accorde un oeil simple!

Ce qui manque aujourd'hui au peuple de Dieu, c'est de rechercher sa gloire d'un coeur non partagé. Aussi longtemps que l'âme fait des réserves, se refuse à exécuter la volonté de Dieu telle qu'il la fait connaître, il n'y aura, il ne *pourra* y avoir aucun progrès quant à l'intelligence de la vérité, qu'il s'agisse de prophétie ou d'autre chose. «Il donne la connaissance à ceux qui connaissent l'intelligence», non aux ignorants, et «leur révèle les choses profondes et secrètes». Que Dieu produise dans notre coeur à tous une pensée unique: faire sa volonté à quel prix que ce soit. Introduit devant le roi, Daniel se distingue par son humilité. «Peux-tu me faire connaître le songe?», demande Nebucadnetsar. «Il y a un Dieu dans les cieux qui révèle les secrets et fait savoir au roi Nebucadnetsar ce qui arrivera à la fin des jours», répond-il simplement, sans parade d'intelligence, cherchant plutôt à se dérober lui-même aux yeux du monarque païen, pour mieux faire briller le nom de son *Dieu*.

«Celui qui révèle les secrets», donnait maintenant à connaître l'enchaînement de l'histoire et la succession des empires, en rapport surtout avec «la fin des jours» (verset 28). Le conquérant orgueilleux du succès de ses armes, avait vu dans un songe le tableau de l'avenir des grands empires gentils. Surpris par la voix d'un Dieu qu'il ne connaissait point et qui s'adresse à lui dans une vision de nuit, il apprend «ce qui arrivera» et aussi à «connaître les pensées de son coeur» (verset 30).

Puisse ce même Dieu parler aussi à nos coeurs aujourd'hui, à nos coeurs et à nos consciences, par le sujet qui nous occupe. Qu'au milieu des ténèbres qui vont s'épaississant

toujours, les rayons de lumière prophétique brillant dans la Parole, nous marquent un chemin d'entière séparation d'avec le présent siècle déjà jugé et qui se hâte vers l'exécution de la sentence. Que chacun comprenne mieux toute la solennité de ces choses.

Chapitre 2: 31-46 - La grande statue

«Toi, ô roi, tu voyais, et voici une grande statue». Rien d'étonnant à ce que, devant cette révélation de l'avenir, l'esprit du roi «fut agité» et que «son sommeil le quitta», car «cette statue était grande, et sa splendeur extraordinaire... et son aspect était terrible».

Mais le songe avait néanmoins disparu, et quelle puissance humaine pouvait le rappeler? et quelle intelligence eût pu l'interpréter? Seul le Dieu des cieux connaissait l'avenir qu'il vient mettre sous les yeux du monarque effrayé: «les temps des nations», auxquels Luc 21: 24, fait allusion.

Pour qui a étudié le sujet, il n'est point difficile de comprendre ce que signifient les différentes parties de la grande statue. L'interprétation de Daniel ôte toute incertitude quant à la tête d'or: «Toi», Nebucadnetsar, roi de Babylone, «tu es cette tête d'or» (2: 38), et tout aussi clairement s'expliquent les phases successives «des temps des nations».

Elles sont au nombre de quatre, débutant par *Babylone*. Non que déjà auparavant il n'y eût eu, de vastes et magnifiques empires, l'Assyrie, l'Egypte, mais ceux-ci ne rentrent pas dans le cadre des prophéties de Daniel. En avançant dans l'étude de ce livre, nous verrons deux catégories distinctes de prophètes: 1° ceux qui, comme Esaïe, s'adressent directement à la nation juive encore reconnue de Dieu; 2° ceux qui, comme Daniel, sont revêtus de leur office après qu'elle a été rejetée. Les premiers nous parlent surtout de l'Assyrien, les derniers de Babylone et des puissances qui lui succèdent. L'Assyrien est l'ennemi d'Israël reconnu de Dieu dans son propre pays, et bien que le grand empire d'Assyrie se soit effondré depuis des siècles, la prophétie est claire quant à la réapparition de l'Assyrien sur la scène, où il jouera son rôle dans les grands événements qui doivent précéder l'établissement du royaume de Christ «qui durera à toujours». Israël sera rétabli dans le pays de la promesse. Dieu le reconnaîtra de nouveau comme son peuple (Osée 1: 10), et alors se retrouvera son farouche antagoniste, l'Assyrien (Ezéchiel 38; 39). Mais ces événements seront précédés par la venue du Seigneur pour enlever ses saints auprès de Lui.

Daniel est le prophète «des temps des nations». Il ne se borne nullement à écrire l'histoire d'Antiochus Epiphane, ainsi que voudrait l'établir la «haute critique». Les «temps des nations» commencent avec la transportation à Babylone; quand le trône de Dieu a quitté Jérusalem, le pouvoir est remis aux gentils. Ces «temps» durent encore et dureront jusqu'à ce que le Seigneur redescende des cieux en jugement. Alors la nation juive recouvrera sa place. Mais tout ceci deviendra plus clair, à mesure que nous avancerons dans l'étude de Daniel.

L'empire babylonien ne devait pas être de longue durée. Jérémie avait écrit (chapitre 25), qu'après soixante-dix ans, sa puissance serait brisée, et en interprétant le songe du roi puissant, Daniel lui dit: «Après toi s'élèvera un autre royaume, inférieur à toi» (verset 39).

Rien ne pouvait égaler la magnificence de Babylone. L'histoire nous en a laissé des détails étonnants. La puissance de Nebucadnetsar lui avait été conférée par Dieu même. «Tu es le roi... auquel le Dieu des cieux a donné le royaume, la puissance, et la force, et la gloire». D'aucun des empires suivants pareille chose ne fut dite. La domination universelle avait été placée entre les mains de ce souverain, mais nous verrons dans les chapitres suivants à quels abus elle conduisit.

Un seul, qui est à la fois Dieu et Homme, le Fils de l'homme, possédera un plus vaste empire que celui confié jadis à Nebucadnetsar. «Tu as mis toutes choses sous ses pieds», dans le ciel, sur la terre, et dans la mer, et il régnera en justice (Psaumes 8). Confié à l'homme, le pouvoir absolu se change invariablement en tyrannie et conduit aux convoitises désordonnées, mais quand Christ régnera, «l'oeuvre de la justice sera la paix, et le travail de la justice, repos et sécurité à toujours» (Esaïe 32: 17). Seigneur, hâte ce jour pour la création en travail!

Mais le Dieu des cieux est Celui «qui dépose les rois et qui établit les rois», en sorte que de Celui même dont il tient son pouvoir, le monarque surpris apprend qu'après lui s'élèvera un autre royaume inférieur au sien, inférieur en *magnificence*, mais non en *étendue*, puisqu'il «dominera sur toute la terre», l'empire des Mèdes et des Perses.

Bien qu'il soit du plus haut intérêt de voir la *confirmation* donnée par l'histoire aux écrits prophétiques, nous n'avons pas besoin de sortir de la Bible pour les *expliquer*. Non seulement la *durée* de l'empire babylonien est prédite par Jérémie: «Et il arrivera, quand les soixante-dix ans seront accomplis, que je visiterai sur le roi de Babylone et sur cette nation-là leur iniquité» (Jérémie 25: 12); mais il nous désigne encore la *succession* de ses rois: «Et toutes les nations le serviront (Nebucadnetsar), lui, et son fils, et le lits de son fils» (Jérémie 27: 7). Le dernier des trois occupe le trône de Babylone, en Daniel 5, Belshatsar qui, dans une nuit, nuit terrible et désastreuse, voit son royaume divisé et donné aux Mèdes et aux Perses (Daniel 5: 28). L'histoire enregistre ce fait que, par l'inspiration divine, Daniel avait annoncé longtemps à l'avance.

Après avoir duré plus longtemps que celui de Babylone, l'empire Médo-Perse prend fin à son tour (A.C. 536-333), écrasé sous la puissance nouvelle d'Alexandre-le-Grand, dont les livres profanes racontent la gloire. L'histoire nous dit cela, mais les Saintes Ecritures donnent le *nom* de ce troisième empire avant même que le second n'eût existé: «Le bélier que tu as vu, qui avait deux cornes, ce sont les rois de Médie et de Perse. Et le bouc velu, c'est le roi de Javan» (la Grèce) (Daniel 8: 20, 21).

Daniel nous indique donc par leurs noms, trois des grandes puissances gentiles; Babylone les Mèdes et les Perses, la Grèce.

Mais Dieu ne se propose pas de satisfaire la curiosité de Nebucadnetsar, il veut atteindre sa conscience. Il place devant lui «ce qui arrivera à la fin des jours» (chapitre 2: 28), c'est pourquoi la *quatrième* monarchie est introduite avec plus de détails. Peut-on mettre un instant en doute quelle elle est? En remontant à l'année 1452 A.C., — il y a 3350 ans! — Dieu

se sert de Balaam, qui pour un salaire d'iniquité eut volontiers maudit le peuple de Jéhovah, s'en sert comme porte-voix, annonçant le beau jour de la restauration d'Israël. Une vision lui montre le royaume à venir du Seigneur Jésus Christ. L'état du monde à cette heure, n'est-il pas pour donner à penser que sa manifestation est proche? «Celui (Christ) qui sortira de Jacob dominera» (Nombres 24: 19).

Nous ne pouvons nous arrêter ici sur cette vision prophétique, remarquable entre toutes, étant donnée son antiquité, sa grande portée, son accord parfait avec toutes les autres parties de la parole prophétique, seulement nous constatons qu'elle prédit l'effondrement complet de tous les royaumes terrestres devant Celui qui vient en jugement, mais pour établir ensuite «un royaume qui ne sera pas détruit» (Daniel 7: 14). Citons seulement, afin de le recommander à l'attention du lecteur, le passage suivant: «Et il vit le Kénien, et il proféra son discours sentencieux, et dit: Forte est ta demeure et tu as placé ton nid dans le rocher. Toutefois le Kénien doit être consumé, jusqu'à ce qu'Assur t'emmène captif. Et il proféra son discours sentencieux et dit: Malheur! Qui vivra, quand Dieu fera ces choses? Et des navires viendront de la côte de Kittim (Chypre), et affligeront Assur, et affligeront Héber (la contrée au delà de l'Euphrate), et lui aussi (Kittim) ira à la destruction. (Nombres 24: 21-25).

«La côte de Kittim», n'est autre que la quatrième monarchie désignée par la grande statue. Sans la nommer, Balaam indique le point de l'horizon où elle paraîtra — l'Occident. Un puissant empire *occidental* se mettra en guerre avec celui *d'Orient*, et sera détruit à la fin. Il s'agit de l'empire Romain qui n'existait point encore au temps de Balaam, dont on n'avait pas même entendu parler lorsque Daniel le voyait en vision.

Une immense puissance orientale est aujourd'hui en voie de formation. L'Ecriture désigne clairement la Russie, comme ayant un rôle important à jouer dans la crise qui se prépare, la lutte avec son terrible antagoniste, l'empire Romain ressuscité, mais destiné néanmoins à périr le premier.

Chapitre 2: 34-46 - La pierre qui frappa la statue

La partie historique de l'Ancien Testament se termine environ quatre cents ans avant l'ère chrétienne. Malachie clôt la série des écrivains, mais c'est Néhémie qui relate les derniers faits. De son temps, la seconde des grandes puissances gentiles conservait la suprématie. La troisième, la Grèce, n'existait encore que dans les prophéties de Daniel (8: 21). L'Ecriture cependant doit avoir son accomplissement; l'histoire nous montre la monarchie Médo-Perse écrasée sous les pieds du géant Alexandre-le-Grand, «la grande corne» du «bouc» (chapitre 8). Nous le retrouverons un peu plus tard.

L'Ancien Testament n'annonce pas seulement l'existence future du quatrième empire, il expose encore, et très clairement, sa position géographique en rapport avec le troisième. Kittim est aujourd'hui Chypre, et les navires *venant* «de la côte de Kittim» pour affliger Assur, cette côte doit se placer à l'ouest d'Assur ou l'Assyrie.

«*Les navires de Kittim*» se retrouvent en Daniel 11: 30, toujours à propos du même conflit entre l'Orient et l'Occident, mais avec cette différence que Daniel 11: 30, a déjà eu un accomplissement partiel, tandis que Nombres 24: 24, se rapporte à un temps à venir.

La première page du Nouveau Testament nous met en présence d'une autre grande puissance dont la domination s'étend au loin. Un décret rendu par l'empereur romain, César Auguste, «porte qu'il fût fait un recensement de toute la terre habitée» (Luc 2: 1). Depuis les jours de Daniel (607 A.C.), l'histoire n'enregistre que quatre puissances universelles, toutes quatre désignées par leur nom dans les Ecritures.

Qu'il soit donc bien entendu que les quatre parties de la grande statue, de même que les quatre bêtes de Daniel 7, désignent les quatre grandes monarchies gentiles:

1° Babylone;

2° Les Mèdes et les Perses;

3° La Grèce;

4° Rome.

C'est sous cette dernière que naquit le Christ, et le monde entier fut mis en mouvement pour amener ce résultat (Luc 2: 1, 2). Plus tard, sa crucifixion sera consommée justement à l'apogée des gloires de ce même empire qui recevra son coup de mort, final, quand le Christ apparaîtra en jugement comme *Roi des rois et Seigneur des seigneurs* (Apocalypse 19); bien qu'ayant disparu de la scène pour un temps, cette puissance reparaitra de nouveau formidable, ainsi que nous l'enseignent Daniel et l'Apocalypse.

On ne peut douter que «la Bête», qui se retrouve sans cesse au cours de ce dernier livre, ne soit l'empire romain. Où se trouve-t-il aujourd'hui? demandera-t-on peut-être. N'a-t-il pas dès longtemps pris fin? Oui, mais l'Ecriture ne nous laisse aucun doute quant à sa restauration. Il suffit pour s'en convaincre de lire Apocalypse 17: 8: «La bête que tu as vue était, et n'est pas, et va monter de l'abîme et aller à la perdition».

Quoi donc de plus clair que cette reconstitution de l'empire romain pour jouer de nouveau son rôle en Europe? Et le verset que nous venons de citer montre que lorsque cet empire renaîtra, il empruntera toute sa puissance à Satan. Apocalypse 13: 6, indique son vrai caractère, impie et blasphématoire, tableau d'autant plus effroyable qu'il commence déjà à se dessiner sous nos yeux.

«Le quatrième royaume sera fort comme le fer» (Daniel 2: 40). Suit une description parfaitement exacte, de ce que fut, dans le passé, l'empire romain, de ce qu'il sera de nouveau dans l'avenir, avenir peut-être très rapproché. En contraste avec la magnificence de Babylone et de la Perse, la force le caractérise à sa naissance. Mais peu à peu le fer se mélange avec l'argile et le royaume se détériore. Allusion, sans doute, aux hordes barbares dont les continuelles incursions finirent par miner l'empire et le renverser.

Lorsqu'il reparaitra, ce sera dans la condition figurée par les orteils des pieds. Les dix orteils correspondent aux dix cornes de Daniel 7, et d'Apocalypse 13 et 17. Durant cette dernière phase, l'empire offrira un spectacle extraordinaire, jusque-là inconnu en Europe, celui d'une unité divisée en dix royaumes ayant chacun son roi, mais sous une seule tête impériale (Apocalypse 17).

«Et dans les jours de ces rois», remarquons bien cette expression, «le Dieu des cieux établira un royaume qui ne sera jamais ébranlé» (Daniel 2: 44). *Ce cinquième royaume sera le royaume millénaire du Seigneur Jésus Christ.*

D'aucuns peuvent supposer que ce royaume de Christ signifie le temps de la grâce, et que «la pierre *détachée sans mains*» représente en figure l'oeuvre de l'Evangile, mais lors même que «la pierre» se rapporte incontestablement au Seigneur Jésus Christ, ce n'est ni à sa naissance, ni à sa venue en grâce, mais uniquement à son apparition future en puissance et pour le jugement. La naissance de Christ à Bethléhem ne porta aucune atteinte à la grandeur et à la puissance de Rome; bien au contraire, il fut crucifié sous la direction de cette puissance.

Nebucadnetsar reçoit ici une révélation de ce qui arrivera «à la fin des jours» (2: 28). Dieu, dont le grand objet dans toutes les révélations prophétiques est la gloire de son Fils, dirige les pensées du monarque gentil vers ces temps, où non seulement un «petit troupeau» reconnaîtrait, comme aujourd'hui, la suprématie du Maître absent et rejeté, mais où «la domination, et l'honneur, et la royauté, lui seront données, pour que tous les peuples, et les peuplades, et les langues, le servent» (Daniel 7: 14). Le résultat ne sera point atteint par la proclamation de l'Evangile, mais bien par l'exécution du jugement.

Il est important de remarquer que c'est «au temps de ces rois», c'est-à-dire durant la dernière phase, encore future, de l'empire romain, que «la pierre» frappe la statue, et qu'elle la frappe dans *ses pieds*. «Alors furent broyés ensemble le fer, l'argile, l'airain, l'argent et l'or, et ils devinrent comme la balle de l'aire d'été» (Daniel 2: 35).

Telle est la description prophétique de la fin «des temps des nations». Ces temps commencent avec Nebucadnetsar, se continuent aujourd'hui, mais se termineront quand le Seigneur descendra du ciel en jugement (Apocalypse 19: 11). Dieu reprendra alors ses relations avec le peuple d'Israël, le reconnaîtra de nouveau comme sien. Celui qui vient réduire à néant des nations impies, vient aussi comme Libérateur de Sion. «Il détournera de Jacob l'impiété», «et ainsi tout Israël sera sauvé» (Romains 11: 26).

Ces jours s'approchent à grands pas. Le rapide développement de l'incrédulité amène l'apostasie complète. Avec une fiévreuse activité, les nations de l'Europe occidentale se préparent pour ce qui sera un dernier et formidable conflit, quand elles donneront à la Bête puissance et force pour faire la guerre à l'Agneau; mais «l'Agneau les vaincra» (Apocalypse 17: 14). «Car Dieu a mis dans leurs coeurs d'exécuter sa pensée, et d'exécuter une seule et même pensée, et de donner leur royaume à la Bête, jusqu'à ce que les paroles de Dieu soient accomplies» (Apocalypse 17: 17).

«Et le songe est certain, et son interprétation est sûre» (Daniel 2: 45).

Chapitre 3: 1-8 - La statue d'or de Nebucadnetsar

Peu de chapitres des Ecritures ont été aussi violemment attaqués par la critique moderne, que celui qui s'ouvre maintenant devant nous, mais aucun n'est sorti de l'épreuve mieux marqué au coin de l'authenticité et de l'inspiration divine.

Les rationalistes objectent que Daniel vivait en Palestine et non à Babylone, aux jours d'Antiochus Epiphane, l'an 166 A.C., et point sous le règne de Nebucadnetsar, environ 606 A.C.; que ses écrits sont des fictions ne reposant sur aucun fait. Que le lecteur choisisse donc entre la parole inspirée de Dieu et le scepticisme. A moins de s'appuyer sur l'immuable parole de Dieu, il ne peut que perdre sa voie au travers des élucubrations toujours renaissantes de l'esprit humain.

Le but de ces pages n'est point de convaincre les opposants, mais, avec le secours du Seigneur, d'encourager le croyant, et surtout les jeunes chrétiens, dans une étude intelligente de ce livre. Plusieurs, en effet, sont un peu ébranlés par les assertions positives de la «haute critique», et ils ont de la peine à croire que ces attaques ne reposent sur aucun fondement solide. Pour qui y aurait prêté l'oreille, il sera intéressant d'apprendre que l'une après l'autre, toutes les objections élevées contre ce chapitre ont été rendues vaines par le témoignage écrasant de monuments relevés de la poussière des siècles, et que ce chapitre entier porte la marque évidente qu'il a été écrit à Babylone et par un écrivain vivant au temps même où Daniel est censé avoir vécu.

Aucun Juif de Palestine, aux jours d'Antiochus, n'eût été assez au courant des us et coutumes de Babylone pour les décrire aussi exactement, jusqu'aux détails concernant les vêtements qui, quatre cents ans plus tard, devaient être différents.

Nebucadnetsar dressa sa statue «dans la plaine de Dura, dans la province de *Babylone*». Nous savons maintenant que deux autres localités portaient encore le nom de Dura, et sans doute Daniel ne l'ignorait pas, mais il est peu probable que le fait fût connu aux jours d'Antiochus. Appert, savant français qui s'est surtout occupé de l'Assyrie, a découvert le site que doit avoir occupé ce monument colossal. «El-Mokattat», dit-il, «se présente comme le piédestal d'une gigantesque statue... et tout porte à croire que celle mentionnée par Daniel (chapitre 3: 1), fut élevée en ce lieu... Il n'y a rien d'impossible dans les dimensions d'une statue haute de soixante coudées et large de six coudées, et le nom de la plaine de Dura, dans la province de Babylone, s'accorde tout à fait avec la conformation des ruines retrouvées».

Pas n'est besoin de s'arrêter longuement sur le sujet des mots grecs contenus dans le livre de Daniel. On voulait en conclure qu'il avait pris naissance sous le règne d'Alexandre. Mais ici toutes les objections à l'authenticité de l'écrit par son auteur, se résument en *deux* mots grecs, seulement *deux*, contenus dans le texte, et encore désignent-ils des instruments de musique. Objection trop absurde pour n'être pas aisément réfutée, mais des découvertes récentes ont encore mis au jour l'existence à Ninive, d'instruments de musique grecs, vers l'an 650 A.C., donc cinquante ans avant Nebucadnetsar. Quoi de plus naturel donc que leur nom leur fût resté? Et quelle preuve peut-on en tirer contre les données de l'Ecriture?

Pour le croyant aucune preuve n'est nécessaire à l'appui de l'inspiration de ce livre. Une seule parole de Celui en qui il a mis sa confiance, suffit pour renverser l'échafaudage de la critique humaine. Le Seigneur Jésus Christ lui-même nous parle de Daniel le *prophète*, en Matthieu 24: 15. Les contredisants affirment qu'il était un auteur de *fictions*, un pauvre historien tout au plus, falsifiant les faits afin d'arriver à son but. Le chrétien sait qu'il nous a laissé le récit absolument vrai d'événements importants, riches en instructions morales, et que si, parmi ses prophéties, quelques-unes ont déjà eu leur accomplissement, *toutes* étaient futures lorsque Daniel en prononça les paroles.

«Daniel le prophète», tels sont les mots que le Christ de Dieu a prononcés. Qu'avons-nous plus à faire avec la critique moderne? sauf en demandant à Dieu d'atteindre le coeur de plusieurs, les amenant captifs à «l'obéissance de Christ».

Chapitre 3: 8-30 - La fournaise de feu ardent

Le manque de foi aux Saintes Ecritures est le plus sérieux des tristes signes caractéristiques de nos jours.

L'athéisme, le scepticisme, le rationalisme, ne sont point les seuls facteurs de l'incrédulité. Elle se propage au moyen de la littérature soi-disant religieuse, de l'éloquence de la chaire et des études de ceux qui prétendent s'enquérir des oracles de Dieu dans un esprit de sainte révérence. Subtils et dangereux entre tous les détracteurs, ceux-ci pénètrent plus avant dans le coeur des masses qui, manquent de ressources pour aller au fond des questions et rechercher les évidences.

Et puis la Bible nous dit des vérités désagréables. Elle parle à la conscience, et pour qui refuse de s'incliner devant la révélation divine, il est certainement plus commode de la mettre en doute. La Bible prouve, que la condition morale de l'homme devant Dieu est aussi mauvaise qu'elle peut l'être; elle décrit la condition future des irrégénérés en termes de nature à faire frissonner. Elle ne cache pas le fait de la ruine totale de l'homme pécheur, mais apporte en même temps le remède, l'unique et parfait remède fourni par Dieu lui-même. Seulement, aussi longtemps qu'il n'a pas été accepté, l'effort de celui qui le refuse sera toujours de mettre en doute la véracité du témoignage par lequel il est accusé.

Tout en plaignant les pauvres victimes de cette nouvelle forme d'incrédulité, la haute critique, il est impossible de ne pas s'indigner contre ces instruments de Satan qui ne craignent pas d'être son porte-voix pour plaider la cause des choses visibles et temporelles contre les spirituelles et célestes: «La pensée de la chair est inimitié contre Dieu» (Romains 8: 7).

Prouvée par la croix, cette vérité est de nouveau démontrée aujourd'hui dans le rejet de la Parole écrite après la Parole vivante; sous prétexte de doutes consciencieux, un torrent d'antagonisme à l'inspiration des Ecritures, se déverse de toutes parts du haut des chaires et dans la presse religieuse, sûr précurseur de cette apostasie annoncée par la Parole qui ne peut mentir (*) (2 Thessaloniens 2).

(*) Ces premiers chapitres de Daniel ne nous offrent pas seulement une narration historique exacte, mais une instruction morale des plus importantes. L'effort de Satan en soulevant des questions critiques et des doutes historiques, est de priver l'âme du profit spirituel des pages divines; reçues par la foi et méditées avec prière.

Nebucadnetsar avait dressé sa statue. Rentré victorieux de sa campagne d'Egypte où, sans doute, la colossale image de Ramsès le Grand avait arrêté ses regards, comme elle attire encore aujourd'hui ceux des voyageurs, il voulait le surpasser en magnificence, en érigeant dans son propre pays non une image de pierre, mais une statue d'or.

Mais à côté de sa propre gloire, une autre pensée le préoccupait encore. Comment allait-il procéder à l'agrégation de tous ces «peuples, peuplades et langues», placés sous sa domination? Car y a-t-il un facteur plus puissant que la religion pour séparer les nations et même les familles? Quelles guerres sanglantes n'a-t-elle pas causées? Mais s'il parvenait à établir une unité religieuse, n'aura-t-il pas dans son royaume la vraie puissance pour le maintenir en équilibre?

Partout où se produit, en matière religieuse, la coercition des consciences, la persécution devient l'arme terrible du fort contre le faible. La fournaise de Babylone, l'inquisition, la prison, le bûcher, affirment tous cette triste vérité. Malgré l'invitation des instruments de musique, «quelques Juifs» de la province de Babylone, hommes de foi et fidèles, refusent de se prosterner et de reconnaître d'autre Dieu que le Jéhovah d'Israël, quoique l'idolâtrie eût toujours été un piège pour la nation, déjà même en Canaan.

Comment n'eussent-ils pas eu leurs ennemis, ces témoins de la vérité? Les Chaldéens pouvaient-ils oublier l'affront qu'ils en avaient reçu en étant ainsi supplantés à la cour par ces étrangers, grâce auxquels leur roi avait dû confesser le Dieu de Daniel, comme Dieu des dieux, Seigneur des seigneurs, révélateur des secrets? Ils n'eurent garde donc de négliger l'occasion de se venger d'une semblable humiliation.

«Il y a des hommes juifs, que tu as établis sur les services de la province de Babylone... ces hommes ne tiennent pas compte de toi, ô roi; ils ne servent pas tes dieux, et la statue d'or que tu as dressée ils ne l'adorent pas». L'orgueilleux monarque pouvait-il supporter pareil désaveu de son autorité? Furieux, il commande d'amener devant lui, Shadrac, Méshac et Abed-Négo. «Est-ce à dessein», demande-t-il, «que vous ne servez pas mon dieu? Maintenant si... vous êtes prêts à vous prosterner et à adorer la statue que j'ai faite...» eh bien! vous avez encore un répit; «mais si vous ne l'adorez pas, à l'instant même vous serez jetés au milieu de la fournaise de feu ardent. Et qui est le Dieu qui vous délivrera de ma main?»

Ces trois jeunes Hébreux nous offrent un spectacle admirable de calme et de dignité: «Nebucadnetsar, il n'est pas nécessaire que nous te répondions sur ce sujet». Aussi longtemps que leur service envers lui n'avait porté aucune atteinte aux droits de Dieu, ils s'en étaient acquittés fidèlement, mais à présent il s'agissait de Lui obéir plutôt qu'aux hommes, et quelle que soit la dispensation, Dieu a la première place, et une marche fidèle demande l'obéissance implicite à la Parole.

«Notre Dieu que nous servons», répondent-ils, «peut nous délivrer de la fournaise de feu ardent, et il nous délivrera de ta main, ô roi! Et sinon, sache, ô roi, que nous ne servirons pas tes dieux, et que nous n'adorerons pas la statue d'or que tu as dressée». Puisse l'exemple de cette noble décision fortifier la foi individuelle en ces jours de tiédeur laodicéenne. Disons tous ensemble et chacun pour soi: «Je me suis toujours proposé l'Eternel devant moi; parce qu'il est à ma droite je ne serai pas ébranlé» (Psaumes 16: 8).

La parole prononcée par Moïse est positive: «Je suis l'Eternel, ton Dieu, qui t'ai fait sortir du pays d'Egypte, de la maison de servitude. Tu n'auras point d'autres dieux devant ma face. Tu ne te feras point d'image taillée, ni aucune ressemblance de ce qui est dans les cieux en haut, et de ce qui est sur la terre en bas, et de ce qui est dans les eaux au-dessous de la terre. Tu ne t'inclineras point devant elles et tu ne les serviras point», etc., etc. (Exode 20: 2-7).

Inexcusable sous la loi, que dire de l'idolâtrie sous la grâce? Si le Juif est coupable en s'y adonnant, le chrétien le sera-t-il moins? Rien d'étonnant à ce que l'Eglise romaine ait supprimé le deuxième commandement, partageant ensuite le dixième en deux, afin d'en maintenir le nombre. De deux chose l'une, il faut ou mettre de côté ce commandement, ou se débarrasser des images, statues, crucifix, répandus dans leurs églises. La fidélité de ces jeunes hommes juifs, ne fait-elle pas rougir bien des chrétiens?

La colère de Nebucadnetsar ne connaît maintenant plus de bornes. Il commande «de chauffer la fournaise sept fois plus qu'on n'était accoutumer de la chauffer», et que «les hommes les plus vaillants de son armée» aient à lier Shadrac, Méshac et Abed-Négo, les trois fidèles témoins, et à les jeter dans les flammes. Et si impérieux avait été cet ordre, si bien exécuté quant à l'ardeur de la fournaise, que les serviteurs du roi en sont les premières victimes.

Et qu'advint-il des trois champions qui, s'appuyant sur Dieu seul, bravaient ainsi la puissance de Satan? En leur péril extrême, les paroles prononcées un siècle auparavant par le prophète Esaïe, trouvaient maintenant leur accomplissement: «Quand tu passeras par les eaux, je serai avec toi, et par les rivières, elles ne te submergeront pas; quand tu marcheras dans le feu, tu ne seras pas brûlé, et la flamme ne te consumera pas. Car moi, je suis l'Eternel ton Dieu, le Saint d'Israël, ton Sauveur... Ne crains pas, car je suis avec toi» (Esaïe 43: 2-5).

Surpris, au comble de l'étonnement, le roi se lève soudain: «N'avons-nous pas jeté au milieu du feu trois hommes liés?» demande-t-il à ses conseillers, «mais voici, je vois quatre hommes déliés se promenant au milieu du feu, et ils n'ont aucun mal, et», chose surprenante entre toutes, «l'aspect du quatrième est semblable à un fils de Dieu».

Il ne nous est pas dit si d'autres yeux que ceux du tyran virent ce quatrième personnage, mais Dieu prend soin que les «satrapes, les préfets, les gouverneurs et les conseillers du roi», puissent contempler ces hommes, «sur le corps desquels le feu n'avait eu aucune puissance». Il revendique les droits de sa majesté et honore ceux qui l'honorent. «Béni soit le Dieu de Shadrac, de Méshac et d'Abed-Négo, qui a envoyé son ange et a sauvé ses serviteurs qui se

sont confiés en lui». Il en sera de même, dans un temps à venir, pour tous ceux qui refuseront de se prosterner devant l'image de la bête.

Chapitre 4 - Le monarque humilié

Bien qu'à première vue, les chapitres 3 à 7 semblent purement historiques, il suffira d'un court examen pour en reconnaître également la portée prophétique.

Les grands traits moraux qui, dès le début, distinguent les puissances gentiles, se retrouvent tout du long de leur histoire et seront encore plus distincts à la fin. Le vrai culte n'est jamais affaire de contrainte, mais relève de la conscience. S'interposer entre elle et Dieu, marque toujours au coin de la religion humaine ceux qui s'en rendent coupables, païens ou chrétiens professants. Remarquons en passant qu'aux jours de Daniel, le peuple de Dieu appartient à la dispensation judaïque.

Un résidu juif fidèle refuse de rendre hommage à la statue élevée par Nebucadnetsar; après l'enlèvement de l'Eglise, ce même peuple fournira encore des témoins maintenant les droits de Jéhovah au milieu des terribles persécutions dirigées par l'Antichrist et par la bête (Apocalypse 13). L'idolâtrie marquera la fin «des nations», comme elle en a marqué le commencement.

Ces «temps des nations» au travers desquels nous poursuivons notre course — bien que débutant avec Nebucadnetsar, et devant durer jusqu'à la délivrance de Jérusalem (Luc 21: 24) revêtent maintenant le caractère extérieur du christianisme. Tant que l'Eglise est laissée ici-bas, le Saint Esprit qui y habite, retient le développement du mal tel qu'il sera manifesté après son départ. Le témoignage de la Parole est celui-ci, que loin de s'être instruites dans la connaissance du vrai Dieu, et rendues obéissantes, les nations sont mûres pour une rébellion qui éclatera complète aux derniers jours.

Sans doute elles ont, depuis des siècles, cessé d'exister sous leur forme première dont il ne reste plus que des débris épars, mais l'Ecriture nous annonce la résurrection du quatrième empire, n'en déplaise à l'homme du monde qui ne croit pas que ces choses auront lieu, mais le simple croyant qui s'appuie sur la parole de Dieu sait d'avance bien des choses qu'ignore le plus sage d'entre les hommes politiques.

Quelle surprise sur la scène du monde lorsque l'Empire romain y reparaitra parfaitement constitué! «Ceux qui habitent sur la terre... s'étonneront en voyant la bête — qu'elle était, et qu'elle n'est pas, et qu'elle sera présente» (Apocalypse 17: 8).

Voilà ce qui revêt d'un tel intérêt prophétique, cette partie historique de Daniel.

Le premier acte de l'homme représentant la monarchie absolue, c'est d'établir l'idolâtrie sous peine de mort. La même chose se retrouve en Apocalypse 13: 11, où la seconde bête n'est autre que l'Antichrist. D'après 2 Thessaloniens 2: 4, il s'élèvera dans le temple de Dieu à Jérusalem et se fera adorer, et non seulement cela, mais il établira aussi une image de la

première bête et la fera adorer. Par sa puissance satanique, il donnera la parole à l'image et condamnera à mort tous ceux qui lui refusent obéissance.

Quand viendront ces terribles jours, Dieu n'aura sur la terre d'autres témoins que les Juifs, le résidu juif. L'Eglise aura été ravie auprès du Seigneur. Le Saint Esprit aura été retiré par sa venue, mais il accomplira un travail de repentance dans l'âme du résidu, dont plusieurs braveront la mort plutôt que de fléchir le genou devant les faux dieux. Quelles consolations ne trouveront-ils pas dans les Ecritures prophétiques durant le temps de «la grande tribulation»! La parenthèse de l'Eglise leur sera un chapitre d'histoire, leurs yeux cherchant Christ qui va revenir, non plus sur la nuée, mais sur la montagne de Sion, non pour les prendre à Lui comme nous, mais pour les bénir sur la terre et anéantir tous leurs ennemis.

Sadrac, Méshac et Abed-Négo, ces fidèles d'un autre âge, auront une voix pour le résidu en détresse. Précieuses en tout temps, leurs expériences le seront doublement dans des circonstances identiques. «Si quelqu'un a des oreilles, qu'il écoute! Si quelqu'un mène en captivité, il ira en captivité; si quelqu'un tue par l'épée, il faut qu'il soit tué par l'épée. C'est ici la patience et la foi des saints» (Apocalypse 13: 9, 10).

Les traits distinctifs du résidu au temps de Daniel, se retrouveront les mêmes à la fin: une entière séparation de tout ce que la loi condamne (Daniel 1), l'intelligence de la pensée de Dieu (chapitre 2), le rejet absolu des faux dieux (chapitre 3). Les mêmes principes sont de tous les temps, mais en étudiant Daniel, il est bon de se souvenir qu'il s'agit des Juifs de l'économie mosaïque.

Daniel 4 place sous nos yeux ce caractère particulier au temps des nations, l'effort constant de l'homme pour s'élever, s'exalter lui-même. Fit-il jamais autre chose? En remontant jusqu'au jardin d'Eden, une seule exception se présente, Dieu fait Homme, qui, Lui, s'est abaissé jusqu'à la place de dépendance et d'obéissance. Sa nourriture était de faire la volonté de son Père, accomplie en toute soumission jusqu'à la mort, la mort même de la croix.

Depuis l'introduction du péché dans le monde, l'homme livré à lui-même s'est constamment détourné de Dieu. «Il n'y a personne qui recherche Dieu» (Romains 3: 11). Il est tristement vrai de tous, que comme des brebis, nous nous sommes égarés, chacun cherchant son propre chemin. La possession du pouvoir conduit toujours l'homme à s'élever outre mesure. Nebucadnetsar châtié et humilié, présente un avertissement solennel à l'égard de ces péchés qui nous enveloppent si aisément, l'orgueil et la hauteur d'esprit.

Tout ce que la «haute critique» trouve dans ce chapitre, c'est une histoire faite à plaisir, sortie, non du cerveau de Daniel, mais de quelque Juif de Palestine ayant évoqué le souvenir de vieilles traditions. Il est bon de mettre les âmes simples en garde contre ces conducteurs religieux de la chrétienté, lesquels ont commencé par abandonner toute foi honnête et réelle à l'inspiration des Ecritures et qui finiront par plonger une génération dans l'océan ténébreux de l'apostasie et du désespoir.

Un temps d'avertissement précède toujours l'exécution du jugement. Nebucadnetsar avait reçu le sien douze mois à l'avance dans un songe de la nuit; une fois encore, il en cherche

vainement l'interprétation auprès des devins, des magiciens de son empire. L'homme du monde ne prête aucune attention à ces signaux d'alarme placés le long du chemin par la miséricorde divine; il n'en saisit point l'importance. Mais voici de nouveau Daniel retrouvant pour le roi sa terrible vision et lui en donnant l'interprétation. Sans craindre les conséquences, il s'acquitte du message que Dieu lui a confié, l'accompagnant d'une exhortation solennelle qui, écoutée, pouvait encore détourner le coup.

Mais non, elle n'est pas écoutée! L'avertissement demeure sans effet. Douze mois s'écourent durant lesquels l'orgueilleux monarque devient de plus en plus fier de sa grandeur, exaltant sa propre renommée au milieu des merveilles qu'*il* a créées par la puissance de sa force et pour la gloire de sa magnificence. Quelle place Dieu avait-il dans ses pensées?... «La parole était encore dans la bouche du roi, qu'une voix tomba des cieux: Roi Nebucadnetsar, il t'est dit: Le royaume s'en est allé d'avec toi».

Chapitre 4 - Sept temps

On ne peut que le répéter, ces incidents du livre de Daniel ont une portée qui s'étend bien au delà de l'histoire, et ceux que n'auront pas séduits les misérables insinuations de l'incrédulité, accepteront sans peine les miracles qu'ils enregistrent. Aux contredisants il suffit de répondre, comme jadis le Seigneur, aux sadducéens rationalistes niant la résurrection des morts: «N'est-ce pas à cause de ceci que vous errez, c'est que vous ne connaissez pas les Ecritures, ni la puissance de Dieu?» (Marc 12: 24). Pour Dieu toutes choses sont possibles.

Qu'il s'agisse de nations ou seulement d'individus, la vraie grandeur ne peut être atteinte ou maintenue qu'en donnant à Dieu la place qui Lui est due. Nebucadnetsar apprend à ses dépens: «qu'il est puissant pour abaisser ceux qui marchent avec orgueil», et tôt ou tard chacun doit l'apprendre à son tour. Sept années durant, l'orgueilleux souverain est rayé de la liste des humains, sa part est avec les bêtes des champs, jusqu'au moment où de ses lèvres tombe la tardive reconnaissance de la majesté divine devant laquelle «tous les habitants de la terre sont réputés comme néant, et il agit selon son bon plaisir dans l'armée des cieux et parmi les habitants de la terre; et il n'y a personne qui puisse arrêter sa main et lui dire: Que fais-tu?»

Pour nous, l'interprétation du songe embrasse une période bien plus importante que la seule destinée de Nebucadnetsar. La durée du jugement «sept temps», introduit une mesure symbolique qui se retrouve plus tard dans ce livre; sept temps signifient sept années, et dans ce chapitre doivent être pris dans les deux sens de la durée exacte du châtement, et du cycle complet, à l'issue duquel les nations aussi apprendront à se soumettre au Dieu Très-haut.

Le titre que Daniel donne à Dieu, et que Nebucadnetsar reconnaît au chapitre précédent, est encore une de ces évidences indirectes de leur inspiration, dont les Ecritures abondent. Tous ceux qui les étudient connaissent l'importance du nom particulier sous lequel Il se révèle dans telle circonstance donnée. Un verset suffit pour nous le dire: «Je suis apparu à Abraham,

à Isaac et à Jacob, comme le Dieu Tout-puissant; mais je n'ai pas été connu d'eux par mon nom de *Jéhovah*» (Exode 6: 3).

Les patriarches le connaissent comme le Tout-puissant; Israël comme Jéhovah; les chrétiens comme Père, tandis que pour les saints du millénium il sera le Très-haut. La discussion serait hors de place ici, mais on ne peut que plaindre tant de pauvres égarés, qui, aveugles devant les Ecritures, perdent leur temps et leur savoir à des théories de leur choix.

Les Ecritures, non seulement sont inspirées par l'Esprit de Dieu, mais réclament encore l'assistance de l'Esprit pour se faire comprendre (1 Corinthiens 2: 9-16). Ni la pensée, ni la parole de Dieu, ne seront jamais saisies par la science humaine. L'homme simple et illettré possédant l'Esprit, trouvera la vérité de Dieu telle que les Ecritures la renferment, la trouvera et l'enseignera pour le plus grand bien de tous, tandis que la «haute critique», toujours pourvue de ses armes offensives, demeurera dans les ténèbres de l'homme naturel qui ne reçoit pas les choses de l'Esprit.

Lorsque Daniel eut compris le songe, l'effet sur lui fut tel «que ses pensées le troublèrent». Nebucadnetsar avait vu «un arbre au milieu de la terre», symbolisant sans doute en premier lieu la personne du monarque: «C'est toi, ô roi». Mais, étant le premier des empires gentils, il est en même temps l'exemple de tous les autres, et l'Ecriture emprunte souvent l'image d'un arbre pour signifier l'homme dans le déploiement de son orgueil (voyez Ezéchiel 31). Elle dit aussi: «L'homme qui est en honneur et n'a point d'intelligence, est comme les bêtes qui périssent» (Psaumes 49: 20), ce que prouve surabondamment l'histoire du roi de Babylone, ce que prouve encore l'histoire de chaque système politique qui lui a succédé jusqu'à nos jours.

Le mal existant réclame l'établissement du gouvernement. Dieu lui-même l'institue: «Par moi les rois règnent, et les princes statuent la justice» (Proverbes 8: 15). Quand, en raison de leurs péchés, les Juifs sont pour un temps mis de côté et le trône de Jérusalem renversé, l'arbre des gentils est planté au milieu de la terre, grandissant, s'élevant de plus en plus, portant du fruit en abondance, et abritant sous ses branches des animaux de toute espèce.

N'en a-t-il pas été de même de toute l'activité et du commerce des nations? Et à qui les hommes attribuent-ils leur prospérité, leurs richesses? N'est-ce pas à eux-mêmes, à leurs talents, à leur intelligence? Mais dit la Parole: «Mon fruit est meilleur que l'or fin, même que l'or pur, et mon revenu meilleur que l'argent choisi» (Proverbes 8: 19). A cette remarque, l'homme du monde sourira ironiquement, mais n'est-il pas positif que là où les richesses s'amassent rapidement, Dieu n'a guère de place? Ne suffit-il pas pour s'en convaincre de jeter un coup d'oeil rétrospectif sur les mines d'or de l'Australie, de la Californie, et de voir aujourd'hui ce qui se passe au Klondyke ou à Johannesburg?

On objectera peut-être que ces lieux sont hantés par des gens mal famés, sans crainte de Dieu, tandis que les gouvernements sont tout autre chose. Mais le livre de Daniel nous enseigne — et de quelle façon solennelle! — que depuis le règne de Nebucadnetsar, jusqu'au moment où le Seigneur viendra gouverner les nations, tout le système politique du monde est

marqué au coin de l'oubli de Dieu et d'un mépris de sa Parole, se développant chaque jour davantage. Le 7^e chapitre établira cela plus clairement encore, bien qu'ici nous voyions déjà que «son coeur d'homme est changé et qu'un coeur de bête lui est donné».

Ce qui confère de la dignité à l'homme, c'est de regarder en haut, de marcher dans la crainte de Dieu; le contraire distingue la création inférieure qui n'a ni conscience, ni sens moral. Les empires gentils étaient païens naturellement, et quand même force leur fût, comme dans le cas de Nébucadnetsar, de reconnaître le vrai Dieu, combien vite la leçon fut oubliée!

Suppose-t-on peut-être que, christianisées, ces nations en sont devenues meilleures? De par l'autorité impériale, il est vrai, les idoles furent abolies sous Constantin, le christianisme établi comme religion d'état, mais cela change-t-il le coeur? La seule foi au Seigneur Jésus Christ rend chrétien autrement que de nom. Et tout en reconnaissant le changement merveilleux opéré par le christianisme sur la face de la terre, nous demandons: Quelle est la nation qui prétend rechercher la pensée de Dieu pour la direction de ses affaires, se conformer à sa Parole? Que dirait-on d'un discours politique dans lequel la Bible serait citée autrement qu'on ne cite un ouvrage classique?

L'Écriture enseigne que même en tenant compte des souverains qui peuvent avoir la crainte de Dieu, les nations sont toutes caractérisées par «le coeur de bête» quant à Dieu, se souciant seulement de satisfaire leur propre orgueil et leurs convoitises. Mais les «sept temps» prendront fin avec les «temps des nations». Le Très-haut sera reconnu par les nations, les rois et les gouverneurs, comme Celui «dont toutes les oeuvres sont vérité, et les voies jugement».

Rétabli dans ses bénédictions premières sous le sceptre jadis rejeté du Christ, reconnu maintenant comme Jéhovah, son roi, Israël deviendra le centre terrestre des bénédictions millénaires qui doivent apporter bonheur et paix à toutes les nations sous le ciel.

«Nations, réjouissez-vous avec son peuple... Il y aura la racine de Jessé, et il y en aura un qui s'élèvera pour gouverner les nations; c'est en lui que les nations espéreront» (Romains 15: 10-13).

Chapitre 5 - L'écriture sur la muraille

Le cadre de notre sujet ne comporte pas une réponse aux attaques des rationalistes quant à l'authenticité de ce livre et à l'exactitude de son texte. Nous n'y ferions pas même allusion, n'était qu'elles représentent les vues les plus avancées de l'incrédulité à l'endroit de cette portion de la parole de Dieu.

Nombre d'objections soi-disant triomphantes, ont déjà reçu leur réponse satisfaisante, et si quelques points sont obscurs, la sagesse prendra patience en attendant que Dieu donne une pleine lumière.

Le chrétien accepte implicitement ces oracles divins qui ont parlé à son coeur et à sa conscience il n'a que faire, lui, du témoignage des monuments assyriens et des stèles de Babylone, dont la providence de Dieu se sert toutefois, les faisant ainsi sortir de la poussière des siècles pour confondre les rationalistes dans leurs menées contre l'exactitude historique de la Bible, et nul ne connaît leur existence mieux que les promoteurs de la «haute critique».

Nous avons déjà indiqué les chapitres 3 et 4, comme révélant le caractère moral de la puissance gentile d'un bout à l'autre de son existence. Voici maintenant la manifestation du mal qui doit, infailliblement attirer le jugement sur le dernier représentant du système universel inauguré par Babylone sous Nebucadnetsar. Celui-ci, orgueilleux insensé, s'était vu arrêté dans sa coupable voie par la discipline du Dieu des cieux, tandis que Belshatsar est laissé libre de poursuivre la sienne jusqu'à une limite irrémédiable. Nebucadnetsar avait persécuté le peuple de Dieu; Belshatsar se pose en antagoniste de Dieu même. Impie et profane, il est cause de sa propre ruine et de la chute de Babylone.

Les péchés de Juda lui avaient valu d'être emmené captif loin du pays de Jéhovah. «Le Seigneur a été comme un ennemi» (Lamentations de Jérémie 2: 5). Il a «rejeté son autel, répudié son sanctuaire», mais cela excuse-t-il l'orgueilleuse insulte de Belshatsar? Il y a telle limite au delà de laquelle le péché ne peut demeurer impuni. Le châtement ainsi exécuté sur la première monarchie gentile, retombera également sur la dernière, dans un avenir peut-être rapproché. Quant à la nature du blasphème, nous la retrouverons au chapitre 7.

«Le roi Belshatsar fit un grand festin». Célèbre déjà par sa magnificence, Babylone se surpasse encore ici, déployant une pompe royale sans aucun précédent. Son roi, sa cour, s'abandonnent fiévreusement aux caprices de leurs convoitises et de leur coeur dépravé. Une orgie marque la fin de toute la grandeur de Babylone. On ne se souvient de Dieu que pour s'en moquer et l'insulter. «Belshatsar, comme il buvait le vin, commanda d'apporter les vaisseaux d'or et d'argent que son père Nebucadnetsar avait tirés du temple qui était à Jérusalem, afin que le roi et ses grands, ses femmes et ses concubines, y bussent». Ivres de plaisirs et de péchés, «ils burent du vin et louèrent les dieux d'or et d'argent». Quel tableau du monde sans Dieu! Et combien souvent des scènes qui ressemblent à celle-ci ne se produisent-elles pas au coeur même de la chrétienté!

Le sort de Babylone avait été prédit de longues années auparavant. Cent cinquante ans environ avant cette nuit fatale, Esaïe le prophète décrivait la chute de la grande cité, nommant par son nom, bien avant sa naissance, l'homme désigné pour l'accomplissement du jugement (Esaïe 44: 28; 45: 1).

Plus tard, quand sonna l'heure de la destruction, Seraïa, «premier chambellan», est délégué par Jérémie pour lire devant le peuple toutes les paroles prononcées contre Babylone (Jérémie 50; 51). Mais sans qu'on l'écoute et sans que cela arrête la marée montante du péché, arrivée maintenant à son apogée et que vient confondre, sous les yeux du souverain terrifié, l'écriture sur la muraille.

D'aveugle qu'il était, il voit maintenant. Des consciences réveillées commencent à parler. Ces coeurs qui l'instant d'avant ne battaient que pour le plaisir sont soudain pris d'une angoisse indicible. Pareil saisissement se reproduira au milieu de la chrétienté que ses privilèges rendent autrement coupable encore que Babylone. Les caractères de la Babylone de Nebucadnetsar et de Belshatsar, se retrouvent en effet dans l'Apocalypse, comme traits moraux de la Babylone spirituelle dont la formation avance si rapidement.

Nous ne pouvons nous étendre sur la fin du chapitre, si connu du reste dans tous ses détails, si souvent reproduits. L'effacement du roi, l'ignorance de tous les sages de Babylone qui «ne peuvent lire l'écriture, ni faire connaître au roi l'interprétation», ceux-ci ne se retrouvent-ils pas aujourd'hui, les rationalistes, les émules de la haute critique, et tant d'autres? Mais voyez Daniel: sa séparation de coeur d'avec le monde, est la source de son intelligence spirituelle: «Le secret du Seigneur est pour ceux qui le craignent». Voyez-le calme et digne devant le roi, rendant son témoignage sans souci de sa personne, tableau vraiment instructif et qui réclame nos sérieuses méditations.

«En cette nuit-là, Belshatsar, roi des Chaldéens, fut tué».

Chapitre 6 - La fosse aux lions

Avec ce chapitre se termine la partie historique du livre, mais nous avons déjà remarqué qu'elle contient pour nous beaucoup plus que de l'histoire.

La destruction de Babylone mentionnée au chapitre 5, typifie sans doute celle du système portant le même nom en Apocalypse 17. Daniel, Esaïe, Jérémie présentent le jugement de la cité, terrestre, tandis que celui de la Babylone symbolique et spirituelle se trouve dans l'Apocalypse. La fausse gloire et l'idolâtrie sont les traits distinctifs de l'une et de l'autre. «C'est un pays d'images taillées, et ils sont fous de leurs affreuses idoles» (Jérémie 50: 38), est-il écrit de Babylone, «Babylone, l'orgueil des royaumes, la gloire de l'orgueil des Chaldéens» (Esaïe 13: 19). Et de ce vaste système religieux en formation, nous lisons: «Elle était vêtue de pourpre et d'écarlate, et parée d'or et de pierres précieuses et de perles, ayant dans sa main une coupe d'or pleine d'abominations; et il y avait sur son front un nom écrit: *Mystère, Babylone la grande, la mère des prostituées et des abominations de la terre*» (Apocalypse 17: 4, 5).

Le rôle joué par Darius présente en type une autre forme de mal caractérisant la puissance gentile à la fin, et devant attirer sur elle le juste jugement de Dieu. D'aucuns pourront taxer d'exagérée l'idée de chercher ici des symboles, mais il est positif que, quel que soit l'intérêt du récit, il dépasse en portée le fait historique. Sans doute, nous avons à nous tenir en garde contre toute surprise de l'imagination en expliquant la Parole, mais peut-on nier, d'autre part, que la plus grande partie de l'Écriture ait un caractère typique? La prophétie est explicite sur ce point qu'un homme s'élèvera et se mettra à la place de Dieu, et sans vouloir mettre Darius au même rang que l'Antichrist, le monarque persan, dans sa folle vanité, encouragé par son entourage, ne fournit-il pas quelques-uns des traits qui, plus tard, imposeront au monde l'homme de péché avec toute la puissance de Satan? Il s'élèvera comme

dieu dans le temple de Dieu. Nous retrouverons fréquemment dans la suite du livre, ce terrible caractère de la fin.

Mais il en est d'autres qui, tout en lui ressemblant, ne doivent néanmoins point être confondus avec lui. La première bête d'Apocalypse 13 et celle de 17, ne sont point l'Antichrist, bien que les deux aient quelques traits en commun, d'abord cette volonté de se faire adorer. «Et ils rendirent hommage au dragon, parce qu'il avait donné le pouvoir à la bête; et ils rendirent hommage à la bête, disant: Qui est semblable à la bête?» (Apocalypse 13: 4).

Nous ne voudrions pas affirmer que l'Antichrist ou la Bête soit typifié ici à l'exclusion l'un de l'autre, seulement la forme d'iniquité en évidence, c'est l'exaltation de l'homme voulant se faire égal à Dieu, et partout dans les Ecritures elle est marquée pour le jugement. La Bête et le faux prophète — qui représentent le chef de l'Empire romain et l'Antichrist — la manifestent au plus haut degré, aussi quelle terrible sentence s'exécutera sur eux quand, avec tous ses saints, Christ apparaîtra en gloire comme «*Roi* des rois et *Seigneur* des seigneurs»: — ils seront tous deux jetés vifs dans l'étang de feu embrasé par le soufre (Apocalypse 19: 11-21).

N'oublions pas que, même sous ce sceptre apostat, il y aura des saints sur la terre. L'Eglise, enlevée au ciel à la venue du Seigneur dans les nuées (1 Thessaloniens 4), avec tous les saints *célestes*, mais les saints *terrestres*, un résidu juif converti après leur départ, traversera toute la période terrible du règne de la Bête. Daniel en est un type dans ce chapitre. Leur fidélité au Seigneur sera mise à l'épreuve par des persécutions atroces desquelles plusieurs seront délivrés, tandis que d'autres deviendront des martyrs (Apocalypse 13: 15). Mais telle sera la tribulation de ces jours-là que, «s'ils n'eussent été abrégés, nulle chair n'eût été sauvée; mais à cause des élus, ces jours-là seront abrégés» (Matthieu 24: 22). La patience leur sera nécessaire avant tout: «Celui qui persévérera jusqu'à la fin, celui-là sera *sauvé*» (Matthieu 24: 13). Il n'est point question ici du salut de l'âme, mais de la délivrance des persécutions.

La fidélité de Daniel, type du résidu fidèle aux derniers jours, est bien de nature à encourager les saints de toutes les dispensations, à poursuivre avec constance la course qui leur est proposée, avec fermeté et obéissance à la Parole, quelles que puissent en être les conséquences.

Il ne nous est pas dit comment Daniel, sous le règne de Darius, était arrivé à la position éminente où nous le retrouvons dans ce chapitre. En vue de l'accomplissement de ses desseins, Dieu lui faisait trouver faveur auprès du roi, et naturellement cette faveur lui attirait les rancunes, l'envie, la jalousie des présidents et des satrapes. L'intention avérée de se porter contre lui, échouait toujours devant ce caractère absolument irréprochable. Dans tout ce qui touchait aux affaires du royaume, «il était fidèle, et aucun manquement ni aucune faute ne se trouva en lui».

Fidèle au maître terrestre, mais rendant avant tout implicite obéissance à son Dieu. Ses ennemis le savaient, et si bien, qu'ils y découvrirent la seule chance de se débarrasser de celui qui, par son intégrité et sa droiture, leur était un constant reproche. «Nous ne trouverons dans

ce Daniel aucun sujet d'accusation, à moins que nous n'en trouvions contre lui à cause de la loi de son Dieu».

Voilà donc ces misérables poursuivant leurs intrigues jusqu'à la promulgation de l'impie décret, défendant toute prière offerte à un autre qu'au roi, et cela sous peine d'être jeté vivant dans la fosse aux lions.

A quelle épreuve la foi et l'obéissance de Daniel sont maintenant soumises! Mais sans un instant d'hésitation, «quand il sut que l'écrit était signé, il entra dans sa maison... il s'agenouillait sur ses genoux... et priait et rendait grâce devant son Dieu comme auparavant».

Captif en pays ennemi, bien loin de la cité chérie et du temple de Jéhovah, il s'approprie néanmoins les ressources de la divine grâce si merveilleusement rappelées par Salomon lors de la dédicace du temple, au milieu de tant de gloire (1 Rois 8). Les temps avaient changé, le peuple aussi, Dieu seul demeure le même. Quelle leçon pour l'Eglise en ces temps de déclin et de ruine!

Un instant les ennemis de Daniel croient triompher. «Ces hommes s'assemblèrent en foule et trouvèrent Daniel qui priait et présentait sa supplication devant son Dieu». Ignorait-il l'édit du roi? Ne savait-il pas que la loi des Mèdes et des Perses, «ne peut être abrogée?» Ne voyait-il pas devant lui la fosse aux lions? Oui, il était au courant de tout, mais ainsi que naguère ses trois compagnons de captivité, il s'appuie sur *le Dieu vivant* et s'enrôle dans cette noble nuée de témoins qui, «par la foi, subjuguèrent des royaumes, accomplirent la justice, obtinrent les choses promises, fermèrent la gueule des lions, éteignirent la force du feu, échappèrent au tranchant de l'épée, de faibles qu'ils étaient furent rendus vigoureux» (Hébreux 11: 33, 34).

Avec quel zèle ils accourent auprès du roi, ces cruels persécuteurs... «Daniel, qui est d'entre les fils de la captivité de Juda, ne tient pas compte de toi». L'accusation tombait juste dans ce sens que l'obéissance à Dieu demandait ici l'oubli de tout le reste. Si Daniel était fidèle au maître terrestre dans toutes les affaires du royaume, il était avant tout, et de l'aveu même du roi, «le serviteur du Dieu vivant», le Dieu qui le délivra de la gueule des lions, comme il avait délivré de la fournaise de feu ardent, Shadrac, Méshac et Abed-Nego. La gueule des lions fût fermée, le prisonnier libéré; mais qu'advint-il de ses oppresseurs? «Les nations se sont enfoncées dans la fosse qu'elles ont faite; au filet même qu'elles ont caché, leur pied a été pris» (Psaumes 9: 15).

Il en sera de même lorsque le Seigneur apparaîtra sur la montagne de Sion pour la délivrance de son peuple persécuté. «L'Eternel s'est fait connaître par le jugement qu'il a exécuté; le méchant est enlacé dans l'oeuvre de ses mains». De deux manières seulement le Seigneur peut être connu, *en grâce* maintenant, plus tard en jugement, le salut aujourd'hui, sinon la perte éternelle.

Quelque fictives ou improbables que la haute critique essaie de rendre ces pages inspirées, elles demeurent néanmoins pour le croyant une figure d'événements qui, d'après d'autres parties des Ecritures, ne sont plus qu'à courte échéance — et elles seront plus tard la

force et le soutien des saints, dans la lutte qu'ils auront à soutenir contre toute la puissance de Satan.

«Toute écriture est inspirée de Dieu» (2 Timothée 3: 16).

Chapitre 7 - Les visions de Daniel

Même un lecteur superficiel ne peut manquer d'observer un changement complet dans le style de l'écrivain, à partir du chapitre auquel nous sommes arrivés.

Pour commencer, l'ordre des événements est strictement chronologique. Le chapitre premier, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, sert de préface à l'ensemble du livre, faisant en même temps un beau tableau du résidu fidèle au milieu de la ruine générale. L'obéissance absolue à la parole de Dieu le caractérise en tout et partout.

Au dernier verset de ce même chapitre, nous lisons que «Daniel fut là jusqu'à la première année du roi Cyrus», Il clôt l'introduction; de même le verset 28 du 6^e chapitre: «Daniel prospéra pendant le règne de Darius et pendant le règne de Cyrus, le Perse», termine la portion historique.

Au chapitre 2, l'auteur retourne en arrière pour décrire les songes et les visions d'un monarque antérieur, d'une dynastie antérieure à celle de Cyrus. Les chapitres 2 à 7 décrivent, sous de sombres couleurs, le caractère moral des grands empires qui se succèdent durant «le temps des nations», qui commence avec Nebucadnetsar, 607 ans A.C., et se continue encore aujourd'hui. Même vue rétrospective au chapitre 7 où, interrompant l'ordre chronologique, le prophète nous reporte à une vision qui lui vint alors dans la nuit, au temps de Belshatsar, roi de Babylone.

La partie du livre étudiée jusqu'ici est *historique*, quand bien même ces récits historiques revêtent toujours un caractère prophétique et symbolique. Mais ce qui suit maintenant est simplement *prophétique*, quoique révélé en grande partie au moyen d'images et de figures. Eclairés quant au caractère moral des gentils, à leur condition devant Dieu, nous avons à les voir dans leurs relations avec les Juifs, principalement pour des jours encore à venir.

C'est pourquoi, à partir du 7^e chapitre, c'est le prophète lui-même et non le roi qui reçoit les visions. Pourquoi Jéhovah n'envoie-t-il pas directement Daniel au peuple avec les paroles: «Ainsi dit l'Eternel»? Jérémie, peu de temps auparavant, n'avait-il pas reçu l'ordre «d'aller crier aux oreilles de Jérusalem»? (Jérémie 2: 1). Pourquoi la nation semble-t-elle ignorée, le prophète étant seul en cause? Hélas! le moment est arrivé où Dieu ne peut plus reconnaître le peuple juif comme son peuple. Après les iniquités de Manassé et autres rois de Juda, sans même parler d'Israël, c'eût été tolérer le péché que de leur conserver la même position en rapport avec Lui. «Si nous sommes incrédules, Lui demeure fidèle; il ne peut se renier lui-même» (2 Timothée 2: 13). Ce principe demeure toujours vrai.

Dieu est un Dieu de gouvernement aussi bien que de grâce; sous l'effet de cette dernière il a choisi Israël pour être à Lui, le faisant monter hors d'Egypte, et à cause de cela, «*parce que*

je vous ai connus, vous seuls, de toutes les familles de la terre,... je visiterai sur vous toutes vos iniquités. Deux hommes peuvent-ils marcher ensemble s'ils ne sont pas d'accord?» (Amos 3: 1-4) A cause de leur idolâtrie, il est obligé de les livrer aux mains de Nebucadnetsar, mais, loué soit son nom! même à Babylone, le résidu fidèle peut marcher avec Lui. Souvenons-nous bien que ceci ne touche en rien la question du salut qui repose sur l'oeuvre de la croix par laquelle tout croyant est en sûreté pour l'éternité. Christ donne la vie éternelle à ses brebis, elles ne périront jamais, et nul ne les ravira de sa main (Jean 10). Leurs péchés et leurs manquements peuvent nécessiter le châtement, châtement allant même jusqu'à la mort du corps (1 Corinthiens 11: 30), mais toujours envoyé dans un but de grâce et pour qu'ils ne soient pas condamnés avec le monde (verset 32).

Une autre grande vérité a sa place ici, les voies de Dieu en gouvernement. Israël comme nation en est le centre quant à la terre. Un passage bien connu de l'Ancien Testament, Deutéronome 32, établit en langage prophétique, au début de son histoire, le principe sur lequel Dieu agira en jugement, pour bénir plus tard toutes les nations de la terre. «Quand le Très-haut partageait l'héritage aux nations, quand il séparait les fils d'Adam (Genèse 10), il établit les limites des peuples selon le nombre des fils d'Israël. Car la portion de l'Eternel, c'est son peuple; Jacob est le lot de son héritage» (versets 8, 9).

Tiré d'un pays de servitude, l'Egypte, conduit au travers du désert, gardé comme la prunelle de son oeil, Israël avait l'Eternel seul pour guide, et il n'y avait pas avec Lui de dieu étranger. «Mais Jeshurun s'est engraisé, et a regimbé: tu es devenu gras, gros, replet; et il a abandonné le Dieu qui l'a fait, et il a méprisé le Rocher de son salut. Ils l'ont ému à jalousie par des dieux étrangers». Cette idolâtrie, commencée avec le veau d'or du mont de Sinaï, continua pendant toute la traversée du désert, et atteignit son point culminant en Palestine, sous Manassé, roi de Juda (2 Rois 24: 3), en sorte que l'Eternel eut à leur dire: «Je leur cacherai ma face... car ils sont une génération perverse, des fils en qui il n'y a point de fidélité» (Deutéronome 32: 20). En justice, il pouvait faire périr leur mémoire, mais qu'en eussent dit leurs ennemis? (versets 26, 27). Mais après tout, les ennemis d'Israël étaient les ennemis de l'Eternel (verset 41).

Il pouvait se servir des nations, l'Assyrie, Babylone, etc., comme d'une verge pour châtier son peuple, mais la verge elle-même sera brisée en raison de sa propre iniquité (Jérémie 25: 12-34). «A moi la vengeance et la rétribution, au temps où leur pied bronchera. Car le jour de leur calamité est proche, et ce qui leur est préparé se hâte» (Deutéronome 32: 35). Et la nation apostate échappera-t-elle en ce jour-là? Non, «car l'Eternel jugera son peuple». Qu'en sera-t-il alors du résidu fidèle? Il «se repentira en faveur de ses serviteurs» (verset 36). Mais tout à la fin, APRES que le jugement, et quel jugement! aura fait son oeuvre, les nations seront bénies de la même bénédiction que son peuple Israël. «Réjouissez-vous, nations, avec son peuple; car il vengera le sang de ses serviteurs, et il rendra la vengeance à ses adversaires, et il pardonnera à sa terre, à son peuple» (verset 43).

Dans ce 32^e chapitre du Deutéronome, comme dans plusieurs autres, il s'agit d'une façon générale de nations ennemies d'Israël. Mais ailleurs, nous trouvons deux classes différentes

de gentils, soigneusement distinguées l'une de l'autre, soit quant au temps où leur inimitié se manifeste, soit quant aux circonstances de leur jugement.

Du temps où les Juifs étaient le peuple reconnu de Dieu, le temple étant debout, les rois de Juda occupant le trône à Jérusalem, le grand empire d'Assyrie se montrait un formidable ennemi. De moins redoutables, la Syrie, l'Egypte, levaient aussi la tête, mais le premier demeurait le plus à craindre. Fait remarquable dont la prophétie nous informe: une fois rentré dans son pays, Dieu renouant ses relations avec lui, Israël retrouvera son terrible antagoniste, l'Assyrien. Un seul passage suffit pour le prouver. «Et il arrivera que quand le Seigneur aura achevé toute son oeuvre contre la montagne de Sion et contre Jérusalem, je visiterai le fruit de l'arrogance du coeur du roi d'Assyrie et la gloire de la fierté de ses yeux» (Esaïe 10: 12).

Seulement il n'y a plus d'Assyrien aujourd'hui, objectera-t-on peut-être. Soit, mais le Seigneur a-t-il, déjà achevé toute son oeuvre sur la montagne de Sion? Evidemment pas. Le rôle donc de l'Assyrien aura encore une phase. Le prophète Ezéchiel, chapitres 38 et 39, en rapport avec d'autres Ecritures, indique clairement qu'il sera le dernier ennemi à combattre avant l'introduction de la bénédiction finale durant le millénium. Géographiquement il doit occuper le territoire connu maintenant sous le nom de Turquie d'Asie, ainsi que le vaste empire asiatique en création sous les auspices de la Russie.

En rapport avec ce sujet, notons la manière dont il répond à un passage de l'épître de Pierre. «Aucune prophétie de l'Ecriture ne s'interprète elle-même» (2 Pierre 1: 20). Souvent mal compris, ce verset signifie que toute prophétie des Ecritures s'étend au delà de son interprétation isolée. Voyons à l'appliquer au sujet qui nous occupe, l'Assyrien.

Lorsque Esaïe prononçait son témoignage inspiré, l'Assyrien était à l'apogée de sa gloire, étendant ses limites au travers de la Palestine, jusqu'aux portes même de Jérusalem. «Il est arrivé à Aiath, il a traversé Migron, et il a déposé ses bagages à Micmash. Ils ont passé le défilé, ils ont dressé leur camp à Guéba. Rama tremble. Guibha de Saül a pris la fuite», etc. (Esaïe 10: 28-34).

Mais tandis que, par l'Esprit, Esaïe est conduit à parler des circonstances du moment, il voit, bien loin devant lui, un temps à venir auquel s'appliquent également ses paroles et qui en verra l'accomplissement littéral. L'Assyrien d'autrefois fut détruit avant la naissance de Babylone, tandis que dans l'avenir son jugement se produira *après* celui des représentants de cette puissance.

Esaïe 14 décrit la restauration d'Israël dans son propre pays, redevenu «la terre de l'Eternel» (verset 2), et l'ordre des circonstances qui la produisent. Nous ne pouvons que les indiquer ici, laissant au lecteur l'heureuse tâche d'étudier de plus près ces passages: «L'Eternel aura compassion de Jacob et choisira encore Israël... Et les peuples les prendront et les feront venir en leur lieu». Alors sera détruit le pouvoir de Babylone (*) (versets 4-24), après quoi: «La chose s'accomplira, de briser l'Assyrien *dans mon pays*», dit l'Eternel, brisé; remarquons-le bien, après Babylone!

(*) Babylone représente ici la Bête d'Apocalypse 13 et 17, la quatrième de la vision. Babylone la grande est tout autre chose.

Il n'en fut point ainsi dans le passé. La Palestine, ou Philistie, c'est-à-dire les nations à l'entour d'Israël, disparaissent, et nous apprenons par Daniel 11: 41 et Ezéchiel 25, que certaines nations n'auront le même sort de la part d'Israël qu'après le jugement du roi du Nord.

«L'Eternel a fondé Sion, et les pauvres de son peuple y trouvent un refuge», telle est la réponse triomphante aux messagers du dehors.

Chapitre 7: 1-6 - Les quatre Bêtes

Le chapitre qui va nous occuper est bien l'un des plus intéressants parmi les Ecritures prophétiques, la vision nous transportant d'un seul trait au travers de toute la période des gentils. Elle embrasse une longue suite de siècles depuis l'an 600 A.C., jusqu'à la venue du Fils de l'homme quand «on lui donnera la domination, et l'honneur, et la royauté, pour que tous les peuples, les peuplades et les langues, le servent» (versets 13, 14). Ce chapitre est divisé en quatre paragraphes, aux versets 2, 7, 13, 17; les trois premiers commençant par ces mots: «Je voyais dans les visions de la nuit», le dernier, par «l'interprétation des choses».

Les premiers paragraphes établissent le fait général qu'il y a quatre Bêtes, puis les trois premières sont brièvement décrites, mais, même en si peu de mots, des détails sont donnés répondant avec tant de précision à ce qui sera plus tard, que l'inspiration peut seule expliquer un fait aussi miraculeux.

Dieu présente au prophète la vue d'une mer secouée par les quatre vents des cieux. Image symbolique des nations dans un état de confusion et de chaos, souvent retracée dans les Ecritures. «Malheur à la multitude de peuples nombreux! Ils bruient comme le bruit des mers, — et au tumulte des peuplades! Ils s'émeuvent en tumulte comme le tumulte de grosses eaux» (Esaïe 17: 12). Voyez encore Esaïe 57: 20; Apocalypse 17: 15.

Du sein de ces vagues furieuses, de cette confusion générale, servant à l'accomplissement des desseins de Dieu, quatre grandes Bêtes montent successivement. «Les quatre vents des cieux se déchaînent sur la grande mer», et en effet partout où ils soufflent, c'est d'après son ordre.

En vision donc, Daniel voit les empires gentils sortant de cette masse agitée et suit leur marche ascendante, premièrement selon leur origine d'après les conseils de la providence, ensuite, au verset 17, manifestant leur origine *morale*: elles viennent de la terre, et non pas du ciel.

Que les quatre Bêtes représentent les quatre empires déjà entrevus dans la grande statue, cela ne fait pas l'ombre d'un doute. Dans la première vision, l'ensemble des empires est présenté à Nebucadnetsar, tandis qu'ici Daniel les voit en détail, à mesure que l'un succède à l'autre. Imposants alors dans leur grandeur, ici dépouillés de cet éclat et ayant perdu tout lien moral avec Dieu.

«Quatre grandes bêtes», des bêtes sauvages, «montèrent de la mer». La vie d'une bête est sans intelligence quant à Dieu, et nous avons déjà remarqué combien ce caractère marque l'ensemble des nations, depuis les jours de Nebucadnetsar jusqu'à maintenant, tandis qu'à la fin ce manque d'intelligence sera encore aggravé par la rébellion et les blasphèmes. Il est utile de remarquer, en passant, que les Bêtes de Daniel 7 ne doivent jamais être confondues avec les quatre animaux de l'Apocalypse (chapitre 4). Les termes qui les désignent sont tout différents. En Daniel, ce sont des *bêtes sauvages*; dans l'Apocalypse, des *êtres vivants*.

«La première était comme un lion». Ici paraît l'empire babylonien déjà représenté sous cette image. Jérémie avait dépeint Nebucadnetsar «comme un lion», etc., ajoutant encore un autre symbole de la vision de Daniel. «Voici, il monte comme un gypaète, et il vole» (Jérémie 49: 19, 22). Mais ni la force du lion, ni la rapidité d'aile du gypaète, ne détournent l'humiliation de l'orgueilleuse Babylone. «Je vis jusqu'à ce que ses ailes furent arrachées». «Et voici une autre, une seconde bête, semblable à un ours, et elle se dressait sur un côté» (verset 5). Le témoignage de l'histoire est superflu en indiquant ici l'empire Médo-Perse, Daniel lui-même ne nous laissant aucun doute à cet égard. Babylone était encore florissante sous Belshatsar lorsque la vision lui fut envoyée, mais dans la portion historique de ce livre (5: 30, 31), nous avons déjà vu que la nuit où le roi des Chaldéens fut tué, «Darius, le Mède, reçut le royaume».

Le lecteur pieux ne se laissera pas troubler par la haute critique qui nie l'existence de Darius, le Mède, parce que l'histoire n'en fait pas mention. Pareil doute avait été émis sur la personnalité de Sargon, roi d'Assyrie (Esaïe 20: 1), jusqu'au moment où son nom fut découvert sur des monuments de l'époque. Plus les Ecritures seront critiquées, plus aussi elles se manifesteront dignes de notre plus implicite confiance.

Le deuxième royaume, représenté par l'ours, est un composé de deux nations, dont l'une est cependant plus importante que l'autre. La vision le révèle à l'avance: «Elle se dressait sur un côté». La même chose revient au chapitre suivant, verset 3; car le bélier du chapitre 8, correspond à l'ours du chapitre 7, mais avec un détail de plus: «la plus haute» — des cornes — «s'éleva la dernière». Admirablement exacte dans tous ses détails, cette prophétie que l'histoire ancienne confirme d'un bout à l'autre, en nous parlant en premier lieu des Mèdes, et ensuite de la prépondérance prise par les Perses.

«Après cela, je vis, et en voici une autre, — comme un léopard; et elle avait quatre ailes d'oiseau sur son dos; et la bête avait quatre têtes» (verset 6). L'empire Grec, sous Alexandre le Grand, célèbre par la prodigieuse rapidité avec laquelle il s'étendit, est ici représenté par «quatre ailes d'oiseaux», et aussi sous une autre figure bien connue de l'histoire, et que nous retrouverons encore aux chapitres 8 et 11 de ce livre, celle d'une «bête à quatre têtes», indiquant le démembrement en quatre parties qui suivrait la mort d'Alexandre.

Nous souvenant que la vision fut donnée au prophète sous le règne de Belshatsar, roi de Babylone, c'est-à-dire avant qu'il fût même question de l'empire Médo-Perse et encore moins de celui d'Alexandre, et qu'en si peu de mots nous arrivent des détails que l'histoire signera plus tard, pouvons-nous faire autre chose que nous prosterner avec adoration devant Celui

qui, en vue de sa propre gloire et de la gloire de son Fils bien-aimé, a bien voulu révéler ces choses à son serviteur Daniel, pour qu'il les fasse connaître à son tour?

«Toutes les choses qui ont été écrites auparavant, l'ont été pour notre instruction, afin que, par la patience et par la consolation des Ecritures, nous ayons espérance» (Romains 15: 4).

Chapitre 7: 7-13 - La quatrième Bête

Ici commence la seconde division de notre chapitre. Dans la première, le prophète voit d'une façon générale quatre grandes Bêtes montant de la mer, les trois premières seulement faisant l'objet de quelques détails, brefs toujours, mais d'une remarquable exactitude.

Maintenant il s'agit exclusivement de la quatrième Bête, et pas n'est besoin d'insister sur le fait évident qu'elle représente l'Empire romain. La captivité de Babylone avait duré soixante-dix ans, période répondant approximativement à la durée de ce premier empire, car bien que sa capitale fût de date fort ancienne — nous la trouvons déjà au 10^e chapitre de la Genèse — elle avait cédé le pas à l'Assyrie. La Babylonie constituait une insignifiante province dont la cité n'était qu'un monceau de ruines. Sous Nebucadnetsar seulement, à peu près six cent sept ans A. C., elle se releva de ses cendres pour devenir somptueuse, ainsi que la voit Daniel. Sans beaucoup de calcul, on peut supposer que l'Empire Médo-Perse couvrit une période de deux cents ans ou un peu plus, depuis la chute de Babylone sous Darius le Mède, 538 A. C., jusqu'à la défaite de Darius le Perse, battu par Alexandre le Grand, à Issus, 333 ans A. C.

Quant à l'Empire grec, une fois établi, son existence plus ou moins glorieuse, dure 300 ans. Vers le milieu de son histoire, on voit un nouveau peuple qui commence à s'immiscer dans les affaires des nations, les Romains.

Vieux de quelques siècles déjà (la fondation de Rome remonte à 753 A. C.), mais n'ayant sous la forme républicaine qu'un rôle effacé, il s'affirme comme partie de voies de Dieu à l'égard de la terre, seulement à partir de sa forme impériale. C'est l'Empire romain comme tel que représente cette grande et terrible Bête.

La magnificence avait caractérisé Babylone. La rapacité et l'amour du gain furent les traits distinctifs de la dynastie perse. La rapidité des conquêtes s'attache au nom d'Alexandre le Grand. Mais ce qui distingue l'Empire romain de tous les autres, c'est la force; il est «extraordinairement puissant». Rien ne peut lui résister; de ses «grandes dents de fer», il dévore tout ce qui se trouve sur son passage. Cette puissance remarquable qu'il a d'engloutir toutes les nations, le rend absolument différent de ses prédécesseurs. Ce qu'il ne pouvait absorber, il le mettait en pièces, le réduisant à la soumission.

Autre caractère distinctif et remarquable: «Elle avait dix cornes», et plus bas, verset 24, nous lisons que «ce sont dix rois qui surgiront du royaume».

La quatrième Bête s'identifie tout naturellement avec celle que l'on rencontre si souvent dans l'Apocalypse. Au chapitre 13: 1, Jean nous la montre montant de la mer, scène agitée du jour d'aujourd'hui, «avec dix cornes et sept têtes», ces dix cornes expliquées comme «dix rois qui n'ont pas encore reçu le royaume» (Apocalypse 17: 12).

Une étude approfondie de ces chapitres de Daniel et de l'Apocalypse, conduit à la conviction que les dix cornes de la Bête répondent à une époque future. L'Empire romain n'a pas terminé sa carrière; il renaîtra et interviendra à un haut degré dans les affaires de la Palestine, comme aussi de l'Europe, durant la courte mais terrible période entre l'enlèvement des saints et leur retour en gloire avec le Seigneur, pour le jugement.

Arrêtons-nous un instant sur un passage bien connu et non moins remarquable en rapport avec ce sujet. «La bête que tu as vue était, et n'est pas, et va monter de l'abîme et aller à la perdition» (Apocalypse 17: 8). Voici donc trois périodes bien indiquées et clairement distinctes les unes des autres. «Était» nous reporte aux gloires de l'empire, alors que, par sa puissance terrible, il dominait toutes les nations. Telle fut son étendue que son premier empereur, César Auguste, rendit un décret «portant qu'il fût fait un recensement de toute la terre habitée» (Luc 2: 1).

Mais «il n'est pas»; c'est-à-dire que comme pouvoir il a cessé d'exister; après avoir brisé les autres, il est lui-même mis en pièces. Il ne s'agit point ici de la papauté. L'Empire romain est une puissance politique et non pas religieuse. Apocalypse 17 établit clairement la distinction; la Bête représente le système politique, la femme montée sur la Bête, le système religieux.

Plus loin, nous lisons «qu'elle montera de l'abîme», son terrible caractère dans l'avenir. Tout à la fin des jours, précédant immédiatement l'établissement du royaume du Fils de l'homme, un vaste système politique s'étendra au travers de l'Europe, ayant Rome pour capitale, «la cité aux sept collines» (Apocalypse 17: 9). La forme de son gouvernement sera *impériale*, non celle d'un roi établi sur ses propres sujets, mais d'un empereur ayant dix rois pour vassaux. «Les dix cornes que tu as vues sont dix rois qui n'ont pas encore reçu de royaume, mais qui reçoivent pouvoir comme rois, une heure, avec la bête» (verset 12).

Jamais pareil état de choses ne s'est produit dans l'Empire romain, d'où il résulte clairement que l'époque des dix rois est encore future. La Bête a existé sans les dix rois. Si l'état fragmentaire actuel de l'Empire devait représenter le temps des dix rois, où donc est la tête impériale qui les domine? Non, les circonstances du 17^e chapitre de l'Apocalypse n'ont point encore existé: une tête impériale nommée la Bête et *en même temps* dix rois lui «donnant leur puissance et leur pouvoir».

La parole de Dieu s'occupe particulièrement de ce qui arrivera à la fin des temps, des circonstances qui introduiront la venue du Fils de l'homme; c'est pourquoi l'Esprit arrête les pensées du prophète sur l'important changement qui doit se produire ici parmi les dix rois: «Je considérais les cornes, et voici une autre corne, petite, monta au milieu d'elles, et trois des premières cornes furent arrachées devant elle» (Daniel 7: 8).

Comparé avec Apocalypse 17: 14, ce passage ne dit pas que ces trois cornes soient positivement détruites, mais que leur puissance est brisée; les dix se retrouvent sur la scène plus tard, en guerre avec l'Agneau qui doit les anéantir finalement.

La petite corne prendra une importance notoire, mais notoire en perversité (verset 25). Une intelligence transcendante distinguera celui qu'elle représente: «Il y avait à cette corne des yeux comme des yeux d'homme» (verset 8), ainsi qu'une arrogance sans borne, «une bouche proférant de grandes choses». Elle sera si active à s'occuper des affaires de la Bête, que les deux deviendront une seule et même personne. On ne peut lire Apocalypse 13: 1-9, en rapport avec la petite corne de Daniel 7, sans reconnaître l'identité de la Bête «qui ouvre sa bouche en blasphèmes contre Dieu», etc. (Apocalypse 13: 6), avec la petite corne qui «proférera des paroles contre le Très-haut» (Daniel 7: 25).

Tout semble marcher à souhait jusqu'au moment arrêté de Dieu pour l'exécution du jugement annoncé. «Je vis jusqu'à ce que les trônes furent placés» (verset 9). Il s'agit ici, non des trônes terrestres du gouvernement humain, mais des trônes célestes du jugement de Dieu. Bien que l'homme d'aujourd'hui se refuse à le croire, elle devra prendre fin cette hostilité blasphématoire contre Dieu, sa Parole, ses saints, marée montante de plus en plus furieuse qui inondera la scène après le départ de Celui qui retient (le Saint Esprit), en même temps que l'Eglise (2 Thessaloniens 2).

Le jugement, et non la conversion du monde par l'Evangile, terminera les temps des gentils. «Je vis jusqu'à ce que les trônes furent placés, et que l'Ancien des jours s'assit». Qui est cet Ancien des jours? Ce que nous voyons ici de lui, se rapproche tellement des traits du Fils de l'homme en Apocalypse 1, qu'il est impossible de ne pas les identifier en une seule personne. Notre chapitre conduit du reste à cette conclusion (verset 13), «quelqu'un comme un fils d'homme vint avec les nuées des cieus, et il avança jusqu'à l'Ancien des jours», tandis que le verset 22 nous informe que c'est l'Ancien des jours qui vient. C'est le Seigneur Jésus Christ auquel, comme Fils de l'homme, tout jugement a été remis (Jean 5: 27), Lui, vrai homme et vrai Dieu. Dans sa Personne bénie, nous voyons celui qui, selon la prophétie de Michée 5: 2, sortant de Juda était homme, et étant dès le commencement, est Dieu.

Chapitre 7: 13, 14 - Le royaume du Fils de l'homme

D'après la deuxième et la troisième vision versets 7-15, nous avons clairement indiqué *ce que serait* la fin «du temps des nations», *pourquoi et comment* elle se produira.

L'avenir solennel réservé à ce monde, c'est l'intervention de Dieu en jugement.

L'Ancien des jours s'assied, un fleuve de feu sort de devant Lui, des myriades de l'armée céleste se tiennent en sa présence, les livres sont ouverts. Il ne s'agit pas ici du grand trône blanc (Apocalypse 20), devant lequel les seuls réprouvés paraîtront et qui n'est dressé qu'après le millénium, mais d'un jugement atteignant des hommes vivants sur la terre, avant que le Fils de l'homme ait pris possession de son royaume. Le même juge, Christ, est établi dans les deux cas, mais ce sont deux époques différentes.

Tout en étant pleinement convaincu que Dieu jugera le monde en justice, il est solennel de considérer la cause de ce jugement: «Je vis alors, à cause de la voix des grandes paroles que la corne proférait, — je vis jusqu'à ce que la bête fût tuée; et son corps fut détruit, et elle fut livrée pour être brûlée au feu».

Depuis la chute de l'homme en Eden, le péché entré dans le monde s'est continuellement développé; l'iniquité sous toutes ses formes, les crimes les plus odieux se perpétuant de siècle en siècle; tout autant de choses qui viendront à la lumière et recevront leur juste rétribution devant le grand trône blanc, quand les morts seront jugés d'après leurs oeuvres.

Ici, en Daniel 7: 11, 25, la cause du jugement est différente. Ce pouvoir remis aux mains des gentils, ils le tourneront à la fin contre Celui même qui l'a donné. Il importe peu que ces nations aient revêtu le manteau de la profession chrétienne, que du reste elles sont en voie d'abandonner rapidement aujourd'hui. Un événement qui, sans que le monde s'en doute, pourrait être à courte échéance, mais en vue duquel un nombre toujours grandissant de chrétiens se prépare, cet événement révélera d'une façon poignante la différence entre la foi vraie et la profession des lèvres. Le Seigneur vient; en un clin d'oeil ses saints seront auprès de Lui, et c'est alors que le vrai caractère de la Bête se manifestera. Ceux qui seront laissés en arrière dans les pays soi-disant chrétiens, ne tarderont pas à devenir apostats, à croire au mensonge, et combien il est terrible de penser au grand nombre qui travaille aujourd'hui dans ce sens, entraînant les masses vers cette incrédulité dont le lendemain se lit en lettres de feu, au livre de Daniel, dans l'Apocalypse, et en d'autres portions des Ecritures.

Ceux qui lisent ces pages ne trouveront pas difficile d'identifier la quatrième Bête de Daniel 7, avec la Bête d'Apocalypse 13 et 17. Trois de ces Bêtes avaient encore à paraître lorsque Daniel les décrivait; elles sont numériquement distinguées les unes des autres, selon la place qu'elles occupent comme puissances successives. Suivant cet ordre, l'empire Romain est le quatrième. Mais à l'époque où Jean écrit, les trois premiers empires ayant pris fin, celui-ci demeure seul; de là le terme *la* Bête, employé dans l'Apocalypse. Cette dernière phase comportera une tête impériale gouvernant les dix royaumes qui vont former la Bête, autrement dit «la petite corne» de notre chapitre. Parfois l'expression «la Bête» signifie l'empire comme tel, d'autres fois celui qui en est la tête seulement, et il importe de bien distinguer entre les deux cas. Une difficulté pourrait être soulevée du fait qu'en Apocalypse 19: 20, la Bête est jetée *vivante* dans le lac de feu, tandis qu'en Daniel 7: 11, elle est *tuée*. Rien de contradictoire cependant entre ces deux passages, parce que dans le premier, il est question du chef, de la tête, tandis que le second nous montre l'empire dans son ensemble tombant sous le jugement à cause des blasphèmes prononcés contre Dieu par la petite corne.

«Quant aux autres Bêtes, la domination leur fut ôtée, mais une prolongation de vie leur fut donnée jusqu'à une saison et un temps» (verset 12). Un seul empire occupe la scène. Quand apparaissent les Médo-Perse, c'est le déclin de Babylone, et les Grecs viennent à leur tour détrôner les Médo-Perse, pour tomber eux-mêmes devant la puissance de Rome. Mais quoique déchues, les nations ayant formé ces divers empires, conservent leur existence. Aujourd'hui encore nous voyons les Perses, les Grecs, de petite importance, sans doute,

royaumes néanmoins. Plus loin dans ces pages, nous retrouverons un important représentant de l'empire Grec, et son rôle au temps de la fin en rapport avec les Juifs.

Comment se produira ce juste jugement de Dieu provoqué par l'arrogance et les blasphèmes de la petite corne, ce jugement qui mettra fin à l'orgueil et à la puissance politique du monde? «Je voyais dans les visions de la nuit, et voici, quelqu'un comme un fils d'homme vint avec les nuées des cieux, et il avança jusqu'à l'Ancien des jours, et on le fit approcher de lui» (verset 13). Description frappante du Seigneur venant, non comme Epoux de l'Eglise, mais comme Fils de l'homme en jugement. Remarque utile en passant, partout où il est question de la venue du *Fils de l'homme*, c'est toujours pour le jugement. «Veillez donc, car vous ne savez ni le jour, ni l'heure». Le Seigneur vient en premier lieu chercher les siens pour être auprès de Lui, les rencontrer dans les airs; à leur départ de la terre succédera une courte période de rapide développement du mal sous toutes ses formes, interrompue soudain par la venue du Fils de l'homme sur les nuées du ciel.

A sa première apparition, les morts en Christ et les saints vivants sont ravis ensemble *dans les nuées*, à la rencontre du Seigneur *en l'air* mais ici, le Fils de l'homme apparaît *sur les nuées du ciel*, et vient *sur la terre*. C'est à cela que le Seigneur fait allusion, quand le souverain sacrificateur l'adjure de déclarer s'il est le Christ, le Fils de Dieu: «Dorénavant vous verrez le fils de l'homme assis à la droite de la puissance, et venant sur les nuées du ciel» (Matthieu 26: 64). Quel moment pour le monde! Revoir ainsi Celui que les hommes ont ignominieusement mis à mort, le revoir avec un diadème de gloire, au lieu de la couronne d'épines tressée par leurs mains, portant le sceptre de justice après que leurs railleries lui en avaient fait un de roseau!

Il se montre ainsi en vision à Jean dans l'île de Patmos: «Voici, il vient avec les nuées, et tout oeil le verra, et ceux qui l'ont percé; et toutes les tribus de la terre se lamenteront à cause de lui. Oui, amen!» (Apocalypse 1: 7). Daniel voit le Fils de l'homme «venant à l'Ancien des jours». Christ est là comme homme, tandis que, dans l'Apocalypse, ce Fils de l'homme est revêtu de tous les attributs de l'Ancien des jours (conf. Daniel 7: 9, et Apocalypse 1: 14). La Personne adorable du Seigneur Jésus Christ unissant dans une absolue perfection les deux natures, divine et humaine, distinctes, mais inséparables. Mystère infini qui défie la compréhension de créatures bornées. «Nul ne connaît le Fils que le Père» (Matthieu 11: 27).

Une fois l'oeuvre du jugement accomplie, et seulement alors, le royaume du Seigneur Jésus Christ sera établi. Un roi régnera en justice. Le talon de l'opresseur ne foulera plus la terre. La bonté et la vérité se rencontreront. «On ne fera pas de tort, et on ne détruira pas, dans toute ma sainte montagne; car la terre sera pleine de la connaissance de l'Eternel, comme les eaux couvrent le fond de ta mer» (Esaïe 11: 9).

«Sa domination est une domination éternelle, qui ne passera pas, et son royaume, un royaume qui ne sera pas détruit» (verset 14). Aucun royaume terrestre ne succédera à celui du Fils de l'homme; c'est la force du terme «éternel» ici. Aussi longtemps qu'il y aura des royaumes terrestres, le sien durera et ne sera jamais détruit. Nous savons, par d'autres parties

des Ecritures, qu'après le millénium, il «remettra» le royaume à son Père, mais l'état éternel n'est pas en vue ici, les prophètes de l'Ancien Testament bornant leurs descriptions à cette période de mille ans durant laquelle, comme Fils de l'homme, le Seigneur Jésus Christ sera roi sur la terre. Lorsque ce millénium aura pris fin, et que le dernier ennemi, la mort, aura été détruit par le jugement du grand trône blanc, alors il remettra le royaume à Dieu le Père qui, dans la plénitude de son Etre, sera tout en tous (1 Corinthiens 15: 24-29).

L'état éternel nous est décrit en Apocalypse 21: 1-8.

Chapitre 7: 15-31 - L'interprétation des choses

La quatrième et dernière partie de notre chapitre renferme l'interprétation des trois visions précédentes, et comme toujours dans l'Ecriture, ajoute des détails à ce qui a été dit. La parole de Dieu n'offre jamais de simples répétitions.

C'est ainsi qu'au verset 17, les quatre grandes Bêtes sont quatre rois qui «surgiront *de la terre*», ne contredisant en rien le verset 3, où nous les voyons monter *de la mer*, se dégageant de cette confusion générale des nations présentée en figure comme la mer. De grands empires, l'Assyrie, l'Egypte, avaient déjà marqué dans l'histoire, mais n'étaient plus que ruines, et de ces ruines s'élèvent les quatre monarchies de la vision. Il est intéressant de remarquer, d'après les documents historiques, que sans avoir coexisté, comme pouvoir, leur naissance date à peu près de la même époque, les puissances de l'Orient se développant bien plus rapidement que celles de l'Occident.

Providentiellement elles surgissent d'une condition chaotique, mais *moralement* leur origine est terrestre; elles montent *de la terre*, en contraste sans doute avec le royaume du Fils de l'homme qui vient sur les nuées du *ciel*.

Un autre point de grande importance est introduit au verset 18: «Les saints des lieux très hauts recevront le royaume». Ce n'est point une répétition de ce qui avait déjà été dit, ni même le règne de Christ en figure, comme quelques-uns ont cru le voir. Quand il viendra prendre le pouvoir, les saints des lieux très hauts régneront avec Lui.

Qui donc sont les saints des lieux très hauts? L'Ecriture nous le dit. L'expression, sans doute, est semblable à celle qui nous est familière dans l'épître aux Ephésiens; il semble qu'il s'agit des saints célestes, en contraste avec ceux qui sont sur la terre, Dieu devant avoir les uns et les autres au temps de l'accomplissement de la vision de Daniel. Les saints sur la terre sont mentionnés au verset 27, comme étant «*le peuple* des saints des lieux très hauts».

Bien que l'Eglise ne se trouve pas mentionnée dans le livre de Daniel, il est hors de doute que les saints de la période actuelle ne soient compris dans cette expression. Les saints de l'Ancien Testament, ceux devenus tels depuis le jour de la Pentecôte jusqu'au jour où Christ viendra les chercher, l'Eglise, et les martyrs de la période apocalyptique, font tous partie des «saints des lieux très hauts» qui «posséderont le royaume à jamais, et aux siècles des siècles» (verset 18).

Mais seule, l'Eglise possède déjà l'intelligence de cette position céleste en traversant la terre, — et de quelle manière puissante nos voies devraient en être influencées, considérant l'immensité de nos privilèges et l'intimité plus grande de nos relations avec Christ comparée avec celles des saints de l'Ancien Testament. Mais jamais, dans la Parole, le plus élevé ne diminue la valeur du moindre, et nous voyons l'apôtre appliquer aux Corinthiens, d'une façon pratique, la vérité même présentée ici par Daniel (1 Corinthiens 6: 1-9).

Au milieu de tant de détails d'un si haut intérêt, la pensée du prophète semble donner une place prééminente à «la petite corne». Caractère particulièrement inique, ce personnage influencera d'une manière importante la destinée de l'Europe et sera constamment en contact avec les Juifs à la fin. Sa remarquable intelligence: «Et voici, il y avait à cette corne des yeux comme des yeux d'homme» (verset 8), ne travaillera que pour sa propre gloire, «une bouche proférant de grandes choses, et son aspect était plus grand que celui des autres» (verset 20), tout autant de traits caractéristiques qui ont fait prendre la petite corne pour l'Antichrist, l'homme de péché, de 2 Thessaloniens 2.

Nous verrons bientôt qu'il n'en est rien. L'Antichrist, vivant au même temps, aura sa sphère d'activité à Jérusalem, tandis que «la petite corne» régnera sur l'Europe occidentale.

Non que ce chef de l'empire Romain doive demeurer sans connexion avec la Palestine et son souverain. «Cette corne fit la guerre aux saints» (verset 21). Quels saints? N'ont-ils pas tous été ravis auprès du Seigneur auparavant? Comment donc peut-il s'en trouver encore sur la terre? Ce sont des Juifs convertis après l'enlèvement de l'Eglise. Apocalypse 7 nous montre les cent quarante-quatre milliers d'entre les tribus d'Israël, ainsi qu'une grande multitude de païens devenus croyants à cette époque. Mais souvenons-nous bien qu'aucun de ceux qui ont rejeté Christ durant la période actuelle, ne fera partie de ce résidu. C'est *aujourd'hui* le jour du salut pour la chrétienté; alors la porte sera fermée devant chaque individu qui aura méprisé cette occasion. Le passage de 2 Thessaloniens 2: 12, est absolument positif à cet égard.

Le verset 25 démontre que ces saints sont des Juifs. La petite corne profère des blasphèmes contre Dieu; c'est d'elle aussi qu'il s'agit en Apocalypse 13: 5-8, «ouvrant sa bouche en blasphèmes contre Dieu... et ceux qui habitent dans le ciel», les mêmes sans doute que «les saints des lieux très hauts» (verset 25). Déjà au ciel, ils ne peuvent donc pas, semble-t-il, être ceux contre lesquels «il prévalut» (verset 21), et qui évidemment sont sur la terre. «Il lui fût donné de faire la guerre aux saints et de les vaincre» (Apocalypse 13: 7). Ces derniers sont des Juifs, le résidu d'Israël persécuté dans son propre pays.

Ce qui nous confirme cette pensée, c'est l'allusion faite «aux saisons et à la loi», qui sont livrées en sa main. Les fêtes juives et leurs jours solennels, de nouveau observés selon la loi, seront ainsi — et non pas les saints — remises entre ses mains, mais point pour toujours, seulement «jusqu'à mi temps, des temps et une moitié de temps». Plus loin, nous entrerons dans les détails relatifs à cette période qu'il suffit de faire coïncider ici avec les quarante-deux mois d'Apocalypse 13: 5, «la grande tribulation» devant durer trois ans et demi, après quoi «le jugement s'assiéra» pour anéantir la puissance inique à la venue de l'Ancien des jours. Le

Fils de l'homme apparaissant en gloire et en puissance, aura bientôt fait justice de cette monstrueuse incarnation de tout l'orgueil de l'homme, de toute sa rébellion contre Dieu. Nous retrouverons tous, ces événements en temps et lieu.

Mais ici quel tableau sublime vient se placer devant les yeux. D'un côté, l'ineptie de l'homme, malgré toute l'importance qu'il s'attribue en s'élevant contre Dieu, contre ses saints; de l'autre, ce Dieu des cieux dans toute sa majesté, invisible à l'oeil naturel, Lui-même sondant l'espace, voyant toutes choses, calme dans sa puissance suprême, patient jusqu'à la limite qu'il s'est assignée. Puis, en un instant, tout change de face. Au ciel, nous en voyons la preuve. Les «roues de feu brûlant» sur lesquelles repose le trône de l'Ancien des jours, viennent de se mettre en mouvement. «Quelqu'un comme un fils d'homme» — quoique bien plus qu'un homme — paraît enfin, et à Lui est remise l'exécution d'un jugement aussi longtemps différé qu'il a été justement mérité.

Peut-on manquer de constater aujourd'hui la rapidité avec laquelle toutes choses ici-bas convergent dans cette direction? Les temps se hâtent. «Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point» (Luc 21: 33). Mais un brillant avenir luit encore pour ce monde, de l'autre côté du jugement, après que le fils de l'homme aura envoyé ses anges pour cueillir de son royaume tous les scandales et tous ceux qui commettent l'iniquité (Matthieu 13: 41). Alors «le royaume, et la domination, et la grandeur des royaumes sous tous les cieux, seront donnés au peuple des saints des lieux très hauts. Son royaume est un royaume éternel, et toutes les dominations le serviront et lui obéiront» (verset 27).

Chapitre 8 - Le bélier et le bouc

Une nouvelle vision est encore envoyée à Daniel, toujours durant la période de la première Bête. Bien que touchant à sa fin, l'empire babylonien est encore debout. Le prophète néanmoins se voit en songe dans la capitale du royaume qui doit succéder à celui-ci.

Un changement important se produit avec l'introduction de ce nouveau chapitre. Daniel s'exprime maintenant — et jusqu'à la fin — en hébreu, tandis qu'en commençant il s'était servi du chaldéen, pour la raison bien simple que la première partie de son livre traitant avant tout des gentils, de leur puissance grandissante, de leur caractère moral, la langue de Babylone s'imposait naturellement. A présent que les Juifs deviennent plus particulièrement le sujet de ce qui suit, l'hébreu reprend sa place. Sans doute, mention sera encore souvent faite de la troisième et de la quatrième Bête, tout au moins de leurs représentants à la fin, mais uniquement dans leurs rapports avec la nation juive.

Il est bon de se souvenir qu'au travers de toutes les vicissitudes qu'essuient les nations de la terre, selon que la roue de leur fortune monte ou descend, les yeux de Dieu demeurent fixés sur son peuple tiré d'Egypte. En rapport avec la terre, lui seul a de l'importance. Il est bien-aimé à cause des pères, duquel selon la chair est issu le Christ, qui est sur toutes choses béni éternellement. Amen! (Romains 9: 1-5).

La peine que se donnent les rationalistes pour placer l'existence de Daniel sous l'empire grec, est constamment battue en brèche; ils semblent être seuls à méconnaître leur hostilité à Dieu et à sa Parole, produit du coeur naturel toujours opposé à Lui. Le prophète, sous la direction de l'Esprit, nous trace ici une merveilleuse esquisse d'un temps alors à venir et dont la plus grande partie attend encore aujourd'hui son accomplissement.

«Je levai les yeux, et je vis; et voici, un bélier se tenait devant le fleuve; et il avait deux cornes» (verset 3). Nous n'avons pas besoin de documents historiques pour comprendre de qui il est question: «Le bélier que tu as vu et qui avait deux cornes, ce sont les rois de Médie et de Perse» (verset 20).

Le bélier du chapitre 8, est le même que l'ours du chapitre 7. Nous souvenant que cet empire n'était pas né alors, l'exactitude des détails nous frappe de nouveau. Mais pourquoi nous étonner quand c'est Dieu qui parle par l'entremise du prophète? Le bélier avait deux cornes: les Mèdes et les Perses, deux parties distinctes et composites pour former l'empire. L'une plus élevée que l'autre, indiquant la prépondérance de l'élément perse, fait acquis à l'histoire, mais, chose étrange, cette prépondérance ne s'est pas affirmée tout de suite. «La plus haute s'éleva la dernière».

Seule l'inspiration divine pouvait, en si peu de traits, faire un tableau aussi exact de l'avenir. Quoi d'étonnant donc à ce que ses détracteurs fassent feu de tout bois pour incriminer les dates du livre de Daniel. Porphyre, écrivain païen du second siècle, souleva cette question, mais combien il est plus affreux de la part des théologiens du 20^e siècle, de continuer dans cette voie. La chrétienté apostate, autrement coupable que les païens dans leurs ténèbres, va au-devant d'un châtement certain.

Le bélier heurte «vers l'occident, et vers le nord, et vers le midi» (verset 4). C'est donc une puissance orientale eu égard à la Palestine, la direction de ses conquêtes étant ici clairement indiquée.

Mais maintenant les yeux du prophète se tournent vers l'occident: «Et voici, un bouc venant du couchant sur la face de toute la terre» (verset 5). C'est «le roi de Javan», la Grèce, selon l'explication du verset 21. Il correspond au léopard du chapitre précédent. Telle est l'impétuosité avec laquelle il s'élançait, qu'il «ne touche pas la terre». Différent du bélier qui s'avance lentement de plusieurs côtés à la fois, lentement et sûrement, le bouc se précipite avec furie: «Il vint jusqu'au bélier... et courut sur lui dans la fureur de sa force», ce qui ne suffit pas même à l'inimitié de ses sentiments: «Tout près du bélier, il s'exaspéra contre lui et frappa le bélier». De fait, l'antagonisme était ancien et invétéré entre la Grèce et la Perse, cette dernière ayant envahi la Grèce qui n'était encore qu'une chétive contrée, mais l'heure a maintenant sonné pour la chute du second empire et l'élévation du troisième. «Il n'y eut personne qui pût délivrer le bélier de sa main».

D'autres détails encore mettent hors de doute cette interprétation de la vision. «Le bouc avait une corne de grande apparence entre ses yeux» (verset 5), «et la grande corne qui était entre ses yeux, c'est le premier roi» (verset 21); le puissant conquérant, Alexandre le Grand.

Souvenons-nous bien que ce que l'Esprit de Dieu nous révèle ici n'a eu son accomplissement qu'environ trois cents ans plus tard. Telle était la valeur d'Alexandre que la puissance de la Grèce s'accrut fort rapidement au près et au loin. «Le bouc devint très grand» (verset 8). Mais à peine arrivé à son apogée, il est renversé soudain. «Lorsqu'il fut devenu fort, la grande corne fut brisée». A la fleur de son âge, à trente-trois ans, au cours de brillantes victoires, ce conquérant trouva la mort en chemin.

Peu de temps après, quatre de ses généraux se partagent entre eux le puissant empire d'Alexandre, chacun régnant sur la portion qui lui est échue. Après que la grande corne fut brisée, «quatre cornes de grande apparence s'élevèrent à sa place, vers les quatre vents des cieux» (verset 8). Comment ces événements pourraient-ils être plus exactement décrits? Quoique puissants, ces quatre rois n'approchent point du premier. «Quatre royaumes s'élèveront de la nation, mais non avec sa puissance» (verset 22).

Ceux qui connaissent l'histoire ancienne ne peuvent qu'être frappés de l'exactitude des détails donnés ici en si peu de mots. Si Daniel eût été l'historien et non le prophète, il ne se fut pas exprimé autrement. Un simple écolier peut remarquer l'accord parfait entre l'histoire profane et les paroles de Daniel. Si celui-ci eût vécu au temps d'Antiochus Epiphanes — ainsi que le veut la haute critique — dans le second siècle avant Christ, donc *après* l'accomplissement de sa prophétie, comment se fait-il qu'elle ne fût pas comprise, car le dernier verset du chapitre nous dit que Daniel fut «stupéfié de la vision, mais personne ne la comprit»? N'y a-t-il pas ici de quoi clore à jamais la discussion quant à l'authenticité des dates de ce livre?

Mais même lorsqu'il s'agit de prophétie, l'Écriture n'enregistre pas seulement des faits. Rien ne s'y trouve sans un but défini, et nous arrivons maintenant à ce qui concerne la nation juive, surtout durant les dernières phases de son histoire. Aussi deux des successeurs d'Alexandre sont-ils passés sous silence, deux seulement, parmi les quatre, ayant été mêlés aux affaires du peuple de Dieu; disparus maintenant de la scène, ils doivent néanmoins y être de nouveau représentés pour achever leur rôle dans l'histoire future des Juifs. Le chapitre 11^e les désigne comme «le roi du Nord» et «le roi du Midi», le premier présenté en type par la «petite corne» du chapitre 8, qu'il ne faut pas confondre avec la «petite corne» du chapitre 7. Elles représentent deux personnages bien distincts qui tous deux exerceront une influence prépondérante sur les affaires du monde en général et du peuple juif en particulier, dans un avertissement peut-être très rapproché. On a voulu voir la papauté dans la petite corne du chapitre 7, et l'islamisme dans celle du 8^e, ces deux plaies de la chrétienté à l'occident et à l'orient. Mais remarquons bien que Daniel ne s'occupe ni de la chrétienté, ni de l'Église, mais seulement du temps où Dieu reprendra ses relations avec son peuple terrestre, Israël. Mieux comprise, cette vérité arrêterait tant d'efforts futiles pour trouver une date au retour du Seigneur Jésus Christ. Qu'est-ce que 1260 jours — ou ans si vous voulez — peuvent signifier en rapport avec une période qu'aucun chiffre ne mesure? Non que nous mettions en doute qu'il s'agisse ici véritablement de jours, mais de jours qui commenceront seulement à être comptés après l'enlèvement de l'Église et la reprise des relations entre Dieu et son peuple terrestre.

Chapitre 8: 8-27 - Un roi au visage audacieux

Nous avons déjà fait remarquer que la petite corne de ce chapitre représente un personnage absolument distinct de celui du chapitre 7. Ici, nous trouvons l'empire Grec; auparavant, c'était l'empire Romain.

Après la mort d'Alexandre le Grand, son royaume fut donc divisé en quatre parties: «Et de l'une d'elles sortit une petite corne, et elle grandit extrêmement vers le midi, et vers le levant, et vers le pays de beauté» (verset 9). En d'autres termes, «c'est le roi du Nord», qui, géographiquement, occupe la Turquie d'Asie. Dans la pensée de Dieu, l'importance de cette région tient à ses rapports avec le pays qui est «un ornement entre tous les pays», et sur lequel Jéhovah avait jeté les yeux pour son peuple Israël, alors qu'il le retirait d'Egypte, se faisant connaître à lui comme Rédempteur (Ezéchiel 20). En dépit de la désolation, la Palestine demeurait toujours pour Daniel «le pays de beauté».

La petite corne «grandit jusqu'à l'armée des cieux», terme désignant ici ceux qui sont en autorité parmi les Juifs, car c'est d'eux qu'il s'agit toujours en Daniel, jamais des chrétiens, en sorte que ni le pape, ni Mahomet, ne peuvent trouver une place dans ce récit.

Cette prophétie est déjà accomplie partiellement. Antiochus Epiphane, le roi mécréant des Séleucides, auquel se rapporte la petite corne, n'est que le type d'un autre roi au visage audacieux qui doit paraître plus tard. En étudiant les prophètes de l'Ancien Testament, il est important de se souvenir que l'Esprit de Dieu a toujours en vue la gloire de Christ et les événements de la fin. Ce chapitre même nous dit que «la vision est pour le temps de la fin», et l'ange fait connaître «ce qui aura lieu à la fin de l'indignation» (verset 19). «L'indignation» est une phase de l'histoire d'Israël, familière aux prophètes. Esaïe 10: 5-25, se présente sans doute à l'esprit de Daniel, quand il entend Gabriel parler de «la fin de l'indignation». N'est-ce pas le temps du courroux de Jéhovah à l'égard de son peuple? Quel instrument allait-il employer pour le manifester? Ce même roi du Nord qui n'est autre que l'Assyrien en personne.

Le remarquable passage d'Esaïe déjà cité, est d'une portée bien plus étendue que les circonstances existantes au temps où il fut prononcé; l'Assyrien d'alors a disparu de la scène, sans que pour cela le Seigneur ait achevé son oeuvre contre la montagne de Sion et Jérusalem (verset 12). Mais que nous enseigne ce verset? N'est-ce pas que le châtement de l'Assyrien suivra l'accomplissement de cette oeuvre?

Ne voyons-nous pas de la façon la plus claire qu'aux derniers jours, et en rapport avec les Juifs, s'élèvera un personnage dont l'Assyrien du prophète n'est que le type?

La plus terrible phase de l'indignation contre Israël est encore à venir, le temps de la grande tribulation qui durera trois ans et demi, soit 1260 jours, alors «l'indignation sera accomplie». Accomplie comment? Par la destruction de ce même Assyrien, verge entre les mains de Jéhovah pour le châtement de son peuple (verset 25).

La petite corne donc a déjà trouvé sa place dans l'histoire, sous les traits de l'abominable Antiochus Epiphane, mais elle doit quand même se reproduire aux temps de la fin. Le verset

11 et la moitié du 12^e, forment une parenthèse qui s'y rattache. «Elle», la petite corne, Antiochus Epiphane, ennemi juré des Juifs, s'en prend à tout ce qui, parmi eux, a quelque importance ou place prééminente. Ses mauvais desseins réussissent, puisque la prophétie nous annonce (verset 10), «qu'il fit tomber à terre une partie de l'armée et des étoiles». Plus loin (verset 11), «elle s'éleva jusqu'au chef de l'armée», le Seigneur lui-même, l'Esprit de Dieu attirant ainsi notre attention sur la parenthèse indiquée avec ses détails d'une importance capitale, mais que personne ne comprit (verset 27), bien qu'elle devienne claire pour le résidu de la fin.

Celui que typifie ici Antiochus Epiphane, s'élèvera non seulement contre les chefs de la nation juive alors restaurée dans son propre pays et de nouveau reconnue comme peuple de Dieu, mais encore contre «le prince des princes» (verset 25), le Seigneur, le Messie d'Israël, désigné au verset 11, comme «chef de l'armée». Aux jours de la grande tribulation, «le sacrifice continué» sera ôté à celui-ci, mais par le chef de l'empire Romain, la petite corne du chapitre 7, et non par le roi du Nord, la petite corne du chapitre 8. Ce point nous deviendra clair en étudiant le chapitre suivant.

Le verset 11 a déjà trouvé une mesure d'accomplissement, quand Antiochus Epiphane, pénétrant dans le sanctuaire, profana l'autel par le sacrifice d'une truie — et sans vouloir en faire une affirmation, il est permis de supposer que les deux mille et trois cents soirs et matins du verset 14, se rapportent à cette circonstance plutôt qu'à l'avenir. Mais passée ou future, elle ne regarde que les Juifs et ne peut en rien servir de base à des calculs au sujet de la chrétienté.

La fin du chapitre dirige encore une fois nos regards vers l'avenir, car quelque improbable que paraisse aux non-initiés la perspective d'un roi puissant relevant le trône d'Antiochus, la parole prophétique ne laisse aucun doute à cet égard. Qui sera ce roi, nous n'en savons rien, mais il est clair qu'aux derniers jours, quand les transgresseurs auront comblé la mesure — qui s'emplit rapidement — «un roi au visage audacieux» reparaitra sur la scène. Sans dédaigner la force des armées et la valeur des conquêtes, sa politique, s'emploiera à faire «prosperer la fraude»; d'une intelligence transcendante, «entendant les énigmes», son pouvoir ne poursuivra qu'un seul et même but, la destruction «des hommes forts et du peuple des saints», c'est-à-dire des Juifs.

Il peut sembler étrange que cette nation reçoive un pareil titre de la bouche de Dieu, mais nous avons à nous souvenir «qu'ils sont bien-aimés à cause des pères. Car les dons de grâce et l'appel de Dieu sont sans repentir» (Romains 11). Qu'il s'agisse de bénédictions célestes ou de terrestres, Dieu ne revient jamais sur ses promesses, et quelque indigne que son peuple nous en semble aujourd'hui, il demeure «le peuple des saints», sur le terrain de la responsabilité comme des privilèges. Un détail frappant est ajouté (verset 24): quel que soit le pouvoir de ce roi, il en aura un autre derrière lui dont il dépendra: «Sa puissance sera forte, mais non par sa propre puissance». Parmi les soi-disant grandes puissances du jour, il en est une qui se préoccupe plus spécialement des affaires de la Turquie; l'oeil intelligent peut le voir, et le coeur chrétien peut suivre avec intérêt, comme déploiement des voies de Dieu,

telles que sa Parole nous les présente, le réveil de l'esprit national parmi les Juifs, leurs préparatifs sur une grande échelle pour rentrer en Palestine, la sourde agitation partout où s'étend le sceptre du sultan, les progrès continus de la Russie dans cette région, signes des temps que seuls les indifférents se refusent à reconnaître.

Des guerres sanglantes dévasteront les contrées voisines de la Palestine, guerres dans lesquelles le roi au visage audacieux prendra une part importante; nous le retrouverons plus loin, mais remarquons ici sa politique toute d'intrigues et de ruse, laquelle «par la prospérité corrompra beaucoup de gens». Quand toutefois «il se lèvera contre le prince des princes, il sera brisé sans main» (verset 25).

Ce moment approche rapidement. Plus rapprochée encore est l'apparition du Seigneur pour prendre à Lui son Eglise. Que l'attitude de tous ceux qui le connaissent, soit celle du serviteur attendant son Maître quand il reviendra des noces.

Chapitre 9: 1-19 - Confession et prière

Une instruction morale de la plus haute importance se dégage de cette portion de la Parole où nous voici arrivés. Pour la bien saisir dans sa donnée prophétique, il est essentiel de l'étudier en tenant compte des dispensations. Mais ce qu'il faut avant tout, ce que nulle interprétation ne peut remplacer, c'est l'état d'âme de Daniel, tel que nous le voyons dépeint au commencement du chapitre.

L'ordre chronologique ne détermine pas la suite des chapitres dans ce livre. Le 6^e décrit ce qui se passe sous Darius le Mède, tandis que les 7 et 8 retournent aux visions du prophète avant la chute de Babylone. Ici, nous nous retrouvons de nouveau au temps de Darius.

Le jugement de Babylone était consommé, mais le coeur de Daniel demeure oppressé sous un lourd fardeau, «les désolations de Jérusalem!» N'auraient-elles point de fin?

L'expression si souvent rencontrée dans les Psaumes et dans les prophètes: «Seigneur, jusques à quand?» trouve ici sa place; c'est le soupir de la foi aux jours de la ruine! Sous quelque dispensation que ce soit, le coeur qui craint Dieu ne peut trouver aucun soulagement, tandis que son peuple demeure dans le malheur et la détresse.

Ni la Médie, ni la Perse, n'était le pays promis à Abraham, pas plus que Babylone, et pourtant une multitude du peuple de Dieu y était retenue captive, tandis que la cité bien-aimée ne formait plus qu'un amas de ruines.

Daniel était homme de foi. Longtemps auparavant (chapitre 2), il l'avait affirmé par le solennel témoignage qu'il y avait un Dieu dans les cieux, que ce Dieu était son Dieu, et que le peuple captif lui appartenait. Le connaissant ainsi, il peut compter sur la fin des désolations, sur une complète délivrance, en vue de laquelle son âme humiliée et bénie exhale la question: «Combien de temps encore?»

Comme Jérémie peu de temps auparavant (Jérémie 15: 16), il trouve secours et consolation dans la parole de Dieu: «Tes paroles se sont-elles trouvées, je les ai mangées; et

tes paroles ont été pour moi l'allégresse et la joie de mon coeur». Les Ecritures faisaient l'objet des études du prophète. Un peu plus loin, il reçoit l'une des plus merveilleuses communications prophétiques de l'Ancien Testament, mais ici nous le voyons lisant avec attention et prière, les paroles prononcées par Jérémie.

Là-bas, à Jérusalem, le coeur brisé, les yeux changés en une fontaine de larmes (Jérémie 9: 1), Jérémie avait fidèlement déclaré la parole de Jéhovah à l'égard de la nation rebelle: «La parole de l'Eternel m'est venue, et je vous ai parlé, me levant de bonne heure et parlant, et vous n'avez pas écouté» (Jérémie 25: 3). Maintenant le jugement est à la porte, Nebucadnetsar, roi de Babylone, l'instrument entre les mains de Dieu pour l'exécuter (Jérémie 25: 9; 27: 6). Mais même au milieu des désolations, la foi n'est pas laissée sans une lueur à l'horizon. «Et il arrivera, quand les soixante-dix ans seront accomplis, que je visiterai sur le roi de Babylone et sur cette nation-là leur iniquité» (Jérémie 25: 12).

Soixante-dix ans! La période était écoulée. Avec quelle émotion ces exilés ne devaient-ils pas prendre connaissance «de la lettre que Jérémie le prophète envoya de Jérusalem au reste des anciens de la captivité, et aux sacrificateurs, et aux prophètes, et à tout le peuple que Nebucadnetsar avait transportés de Jérusalem à Babylone?» (Jérémie 29: 1).

Durant cette nuit d'orgie où, sur la muraille du palais de Belshatsar, à Babylone, le doigt de Dieu écrivait: «Dieu a compté ton royaume et y a mis fin», Daniel pouvait, en même temps que la sentence, lire l'accomplissement de la prophétie quant aux soixante-dix ans qui allaient se terminer, en même temps que le jugement s'exécuterait sur le premier grand empire.

Jérusalem néanmoins demeurait la désolée, et le prophète un prisonnier. Mais il fortifie son coeur en continuant sa lecture des paroles de Jérémie: «Car ainsi dit l'Eternel: Lorsque soixante-dix ans seront accomplis pour Babylone, je vous visiterai, et j'accomplirai envers vous ma bonne parole, pour vous faire revenir en ce lieu. Car moi je connais les pensées que je pense à votre égard, dit l'Eternel, pensées de paix et non de mal, pour vous donner un avenir et une espérance. Et vous m'invoquerez, et vous irez, et me supplierez, et je vous écouterai; et vous me chercherez, et vous me trouverez; car vous me rechercherez de tout votre coeur, et je me ferai trouver à vous, dit l'Eternel; et je rétablirai vos captifs, et je vous rassemblerai d'entre toutes les nations et de tous les lieux où je vous aurai chassés, dit l'Eternel, et je vous ferai retourner au lieu d'où je vous ai transportés» (Jérémie 29: 10-14).

L'effet produit ici sur l'esprit de Daniel est admirable. Au lieu de se livrer à des éclats de joie, il tombe à genoux et répand son âme en prière et en confession de péchés. Qui donc parmi tous ceux de la captivité pouvait avoir moins à se reprocher? mais pénétré de l'Esprit de Christ, il s'identifie entièrement avec les fautes et les péchés du peuple.

Notre précieux Sauveur s'est lui-même identifié avec nous comme nul ne pouvait le faire. Saint, sans tache, il a porté nos péchés en son corps sur le bois, et dans son amour immense, s'est offert pour nous aux coups de la justice, comme le seul qui pût répondre à ses exigences.

«*Nous* avons péché, nous avons commis l'iniquité... et nous nous sommes rebellés», s'écrie Daniel, prenant comme siens les péchés de la nation. «*Nous* n'avons pas écouté tes

serviteurs les prophètes, qui parlaient en ton nom à nos rois, à nos princes, et à nos pères, et à tout le peuple du pays» (verset 6).

Quand Dieu parle, il parle à *tous*; principe important à remarquer et à retenir dans ces jours de grandes prétentions ecclésiastiques et sacerdotales. Le message n'est pas envoyé aux rois et aux princes seulement, mais à *tout* le peuple du pays. Chaque âme d'homme est responsable à cause de la parole qui a été prononcée.

«A toi, Seigneur, la justice, et à nous la confusion de face». Daniel ne fait pas seulement que se condamner avec son peuple — il va plus loin, et justifie Dieu.

Mais «au Seigneur notre Dieu sont les compassions et les pardons», bien qu'aucun ne les méritât; tous avaient transgressé «la loi de Moïse, serviteur de Dieu», péché contre Lui, n'implorant pas l'Eternel.

Le jugement dès longtemps prédit (Deutéronome 28; Lévitique 26), tombait maintenant sur les rebelles, sans diminuer l'énergie de la foi chez le prophète, qui a recours aux promesses pleines de grâce de Jéhovah: «Ils confesseront leurs iniquités... et je me souviendrai en leur faveur de l'alliance faite avec leurs ancêtres» (Lévitique 26: 40-46).

Comme intercesseur, il se place sur le terrain de la *rédemption*: «Et maintenant, Seigneur, notre Dieu, toi qui as fait sortir ton peuple du pays d'Egypte»; ensuite de *la justice*: «Seigneur, selon toutes tes justices, que ta colère et ta fureur se détournent, je te prie». La justice qui exerce la vengeance s'exerce aussi dans l'accomplissement des promesses de bénédiction.

Continuant son intercession, Daniel revendique maintenant pour le peuple tombé si bas le caractère de peuple de Dieu: «Ta ville de Jérusalem», «ta sainte montagne», «ton peuple» (verset 16). Ne pouvant baser aucune de ses requêtes sur quelque mérite, elles n'en deviennent que plus ferventes, en faisant valoir ce fait qu'Israël est «Son peuple», «appelé de Son nom».

Il est beau de voir que si Daniel s'identifie avec la nation pécheresse, il l'associe aussi avec lui dans la confession, bien que de fait un petit nombre d'entre eux prissent sans doute cette position: «Ce n'est point», dit-il, «à cause de nos justices que nous présentons devant toi nos supplications, mais à cause de tes grandes compassions» (verset 18).

Chapitre 9: 20-27 - Les soixante-dix semaines

Avant d'aller plus loin, remarquons que, dans sa prière, Daniel insiste sur «le serment écrit dans la loi de Moïse» (versets 11-14), sans faire allusion aux promesses faites à Abraham.

Sur la foi de ces promesses, le peuple juif sera éventuellement ramené dans son pays, mais en attendant il est placé comme responsable, sous l'obéissance à la loi.

Lévitique 26: 3-13, trace un beau tableau des bénédictions terrestres qu'il eût obtenues en marchant dans les statuts et en se conformant aux ordonnances de Jéhovah. Des saisons fertiles, de riches moissons, la paix et la prospérité, n'eussent jamais manqué. Dressant son

tabernacle au milieu d'eux, l'Eternel les eût conduits, témoignant ainsi devant les nations d'alentour que Lui-même était le Dieu de son peuple racheté.

Ensuite, vient la triste nomenclature des jugements et des calamités qu'attirerait leur désobéissance: «Je vous disperserai parmi les nations, et je tirerai l'épée après vous, et votre pays sera mis en désolation, et vos villes seront un désert. Alors le pays jouira de ses sabbats tous les jours de sa désolation: quand vous, vous serez dans le pays de vos ennemis; alors le pays se reposera et jouira de ses sabbats» (Lévitique 26: 33-35).

Les temps de Daniel témoignent de l'exécution de la sentence. La captivité de Babylone arriva, «afin que fût accomplie la parole de l'Eternel dite par la bouche de Jérémie, jusqu'à ce que le pays eût joui de ses sabbats. Tous les jours de sa désolation il se reposa, jusqu'à ce que soixante-dix ans furent accomplis» (2 Chroniques 36: 21).

Ces soixante-dix ans touchaient à leur terme, et, pénétré de la désolation qui avait atteint la cité et le sanctuaire de Jéhovah, Daniel fait confession des péchés par lesquels elle a été amenée. Il en appelle à la miséricorde du Seigneur en faveur «de la cité qui est appelée de ton nom», toujours sienne pour la foi.

Les lèvres du prophète prononcent encore cette prière que déjà la réponse est envoyée. Il n'en est pas toujours ainsi. Au chapitre suivant, nous le voyons priant trois semaines durant avant d'être exaucé. En pareil cas, nous sommes enclins à penser que Dieu n'a pas entendu. Rien de pareil cependant. La foi a parfois besoin d'être mise à l'épreuve, Dieu peut juger un délai nécessaire, mais: «C'est ici la confiance que nous avons en lui, que si nous demandons quelque chose selon sa volonté, il nous écoute», etc. (1 Jean 5: 14, 15).

Une nouvelle révélation est donnée (verset 24). «Soixante-dix semaines ont été déterminées sur ton peuple». Mais gardons-nous bien d'associer en aucune façon ce passage avec l'Eglise, ou le peuple de Dieu de nos jours. Le peuple de Daniel signifie les Juifs, non pas des chrétiens. Jérusalem est «la sainte cité». Tout ce passage respire une atmosphère juive. C'est «vers le temps de l'offrande de gâteau du soir» (verset 21), que le prophète fléchit les genoux en prière. Bien éloigné de Jérusalem, privé de la joie d'aller à la maison de l'Eternel, ses pensées l'y transportent néanmoins, et Dieu l'accueille selon ses promesses (Lévitique 26: 40-46).

Les prophéties de Jérémie avaient apporté à l'âme de Daniel la douce perspective d'une prochaine délivrance, mais l'Esprit de Dieu dirige sa vue bien au delà, vers les bénédictions futures. «Soixante-dix semaines». Ce sont des semaines d'années, chaque jour de la semaine comptant pour une année; soixante-dix semaines donc, 7 X 70, font 490 ans. «Soixante-dix semaines ont été déterminées sur ton peuple — juif — et sur ta sainte ville — Jérusalem — pour clore la transgression, et pour en finir avec les péchés, et pour faire propitiation pour l'iniquité, et pour introduire la justice des siècles, et pour sceller la vision et le prophète, et pour oindre le saint des saints» (verset 24).

Il est à remarquer que, pour lui répondre, Dieu se sert des mots mêmes tombés des lèvres et du coeur brisé de son bien-aimé serviteur. Il venait de confesser comme siennes les

iniquités du peuple, et Dieu lui présente la glorieuse perspective de «la justice des siècles» pour en finir avec le péché. Perspective encore future, Israël demeurant aujourd'hui sous les conséquences d'une culpabilité à côté de laquelle pâlisent les transgressions qui l'avaient conduit à Babylone. Si durant soixante-dix ans il a dû être exilé de la terre profanée par ses faux dieux, quel crime lui vaut maintenant sa dispersion parmi les nations depuis 1900 ans? N'est-ce pas la réjection et le meurtre du Messie annoncé ici même? et cependant il y a pardon même pour cela!

Quelques-uns pourront s'étonner que les bénédictions énumérées dans ce verset, soient encore futures. La croix n'en a-t-elle pas fini avec nos péchés? demandera-t-on peut-être. La justice des siècles n'est-elle pas dès maintenant introduite? Sans contredit, le croyant peut se réjouir en voyant tous ses péchés lavés par le sang de l'Agneau et en sachant qu'il est devenu justice de Dieu en Christ (2 Corinthiens 5: 21). Toutes ces expressions de Daniel, il peut se les appliquer à lui-même, mais pour le peuple juif leur accomplissement est encore à venir.

«Sache, et comprends: Depuis la sortie de la parole pour rétablir et rebâtir Jérusalem, jusqu'au Messie, le prince, il y a sept semaines et soixante-deux semaines». Merveilleuse réponse à la prière de Daniel; l'honneur lui est maintenant conféré, de recevoir pour la passer à d'autres, une communication de telle importance quant à la venue du Messie, la date même fixée d'une manière précise. Le point de départ des soixante-dix semaines est exactement indiqué. On a cru voir dans ce passage le voyage d'Esdras à Jérusalem, 536 ans A.C. Mais le but d'Esdras était la reconstruction de la maison, la maison de l'Eternel (Esdras 1: 2, 3), tandis qu'il s'agit ici de rebâtir Jérusalem, la cité, non le temple, allusion à Néhémie 1 et 2, 445 A.C.

A partir de cette date donc, le mois de Nisan, en la vingtième année du règne d'Artaxerxès, soixante-neuf semaines doivent être jusqu'au Messie, le prince; soixante-neuf semaines, c'est-à-dire $7 \times 69 \text{ ans} = 483 \text{ ans}$. Mais elles sont encore subdivisées en sept semaines et soixante-deux semaines. Pourquoi? Les sept semaines signifient sans doute le temps durant lequel la muraille fut relevée; «la place et le fossé seront rebâtis en des temps de trouble», que Néhémie décrit en ces mots: «Ceux qui bâtissaient la muraille, et ceux qui portaient les fardeaux, et ceux qui les chargeaient, faisaient le travail d'une main, et de l'autre main, tenaient une arme» (Néhémie 4: 17). Puis viennent ensuite les soixante-deux semaines, faisant soixante-neuf semaines, en tout, soit 483 ans jusqu'à Christ.

Chapitre 9: 26 - Le Messie, le Prince

Rien de plus remarquable que l'exactitude des dates dans les Ecritures. Historiques ou prophétiques, elles ont résisté à tous les efforts du rationalisme pour les battre en brèche, et la critique n'a plus qu'à s'incliner maintenant.

Celles que nous considérons ici ne sont rien moins que vagues. L'ange Gabriel apparaît à Daniel la première année de Darius le Mède (Daniel 9: 1), environ 538 ans A.C., mais le point de départ des soixante-dix semaines, ainsi que nous l'avons vu, se place «au mois de Nisan, la vingtième année du roi Artaxerxès» (Néhémie 2: 1), 445 A.C.

Un auteur qui a fait des dates une étude spéciale, les classe ainsi: «L'édit pour la reconstruction de Jérusalem part du 1^{er} Nisan, 445 A.C. Soixante-neuf semaines d'année prophétique (*) doivent s'écouler dès lors jusqu'au «Messie, le Prince». Mais 483 ans à 360 jours font 173.880 jours, et 173.880 jours comptés depuis le 1^{er} Nisan de la vingtième année d'Artaxerxès, s'achèvent le 10 de Nisan de la dix-huitième année de Tibère, le jour même où, accomplissant cette prophétie, aussi bien que celle de Zacharie, le Seigneur faisait sa première et seule entrée publique à Jérusalem».

(*)L'année prophétique a 360 jours. Cela est évident pour tous ceux qui comparent les différentes manières dont la Parole décrit la même période prophétique: «un temps, des temps et une moitié de temps» (c'est-à-dire 3 1/2 ans), «42 mois» et «1260 jours».

Que l'on adopte ou non l'exactitude de ces conclusions, il est évident que l'époque de l'apparition du Messie est d'avance annoncée avec une précision absolue. Les âmes pieuses en Israël l'attendaient à ce moment même. Des mages de l'orient arrivaient pour l'adorer, et tout Jérusalem en était troublé.

Dans cette même ville, Siméon «attendait la consolation d'Israël» (Luc 2: 25), et pas lui seul, car Anne, la prophétesse, «parlait de lui à tous ceux qui, à Jérusalem, attendaient la délivrance» (verset 38). Et du fond des déserts de Judée retentissait la voix de Jean Baptiste appelant le peuple à la repentance. «Voix de celui qui crie dans le désert: Préparez le chemin du Seigneur».

Grande était l'émotion en Juda, dans la cité de Jérusalem surtout; les esprits étaient en suspens: «Et comme le peuple était dans l'attente, et que tous raisonnaient dans leurs coeurs à l'égard de Jean si, lui ne serait point le Christ...» (Luc 3: 15). Anxieux de savoir quel pouvait être cet homme attirant ainsi les foules après lui, sacrificateurs et lévites s'en allaient au delà du Jourdain, et Jean «confessa, et ne nia pas, et confessa: Je ne suis pas le Christ» (Jean 1: 20). Le Christ attendu à ce moment, l'était en vertu de cette prophétie de Daniel que: «jusqu'au Messie, le prince, il y a sept semaines et soixante-deux semaines».

De même que sa venue, le prophète contemple aussi sa réjection: «Et après les soixante-deux semaines, le Messie sera retranché et n'aura rien». Né roi des Juifs, «les siens ne le reçurent pas». Malgré l'exact accomplissement de toutes les prophéties relatives à sa naissance et à son service public, la nation demeure aveugle devant son Messie. Scribes et pharisiens, sacrificateurs et chefs du peuple se liguent contre Lui et sont les premiers à le condamner, accomplissant ainsi la parole des prophètes, lue chaque sabbat dans leurs synagogues (Actes des Apôtres 13: 27). «Après les soixante-deux semaines», c'est-à-dire à la fin des soixante-neuf, sept ayant précédé les soixante-deux, le Messie a été retranché; au lieu de recevoir la couronne de David, il fut cloué à la croix, n'obtenant rien de ses gloires terrestres en connexion avec Israël. Dieu avait autre chose en vue, un but non encore révélé dans l'Ancien Testament, pensées cachées jusqu'au temps de leur révélation, jusqu'à ce que fut établie la base de leur développement dans la mort, la résurrection, l'ascension du Seigneur Jésus Christ, et la descente du Saint Esprit; conseil éternel de notre Dieu quant à l'appel de l'Eglise composée de Juifs et de gentils, destinée à partager les gloires célestes de Christ.

Daniel est inspiré à prophétiser le retranchement et la réjection du Messie. Jusque-là sa parole est accomplie; soixante-neuf semaines ont achevé leur cours, mais les bénédictions promises au verset 24, n'ont pas encore été réalisées par le peuple de Daniel. C'est qu'auparavant un autre prince doit surgir, un prince qui n'a point encore paru, un prince dont jadis *le peuple* détruisit la cité et le sanctuaire.

Si la croix de Christ apporte au chrétien d'éternelles et infinies bénédictions spirituelles, elle laisse la nation d'Israël dans une condition autrement terrible qu'elle ne l'était au temps de la captivité à Babylone.

Le rejet du Messie a été suivi non de la bénédiction finale, mais de la destruction de Jérusalem par les Romains sous Titus, qui ruina le temple, et dès lors le peuple a été dispersé et foulé aux pieds. Ici se fait une interruption dans le cours des événements prophétiques. La soixante-dixième semaine est séparée de la soixante-neuvième. Au crime national succède une période indéfinie, toute de désolations, de trouble, de confusion, histoire du peuple juif que chacun peut lire et attribuer à sa vraie cause, la crucifixion du Messie.

Chapitre 9: 26 - Le Prince qui viendra

Nous avons suivi la donnée de cette remarquable prophétie, jusqu'à la réjection du Messie, le Prince, à la fin des soixante-neuf semaines. Nous avons remarqué la prédiction déjà accomplie de la destruction de Jérusalem par les Romains sous Titus, l'an 70 de l'ère chrétienne, puis nous avons indiqué une période indéfinie à la suite de cet événement. Aucune notion ne nous est donnée quant à sa durée possible, ni de ce que sera l'oeuvre de l'Esprit de Dieu durant l'intervalle entre la soixante-neuvième et la soixante-dixième semaine. Le chrétien intelligent, toutefois, est bien vite au clair: c'est l'appel de l'Eglise qui remplit la parenthèse.

La plupart des lecteurs connaissent sans doute cette vérité que l'histoire de l'Eglise, commençant à la Pentecôte et s'étendant jusqu'à la venue du Seigneur pour les siens (1 Thessaloniens 4), interrompt les voies de Dieu envers la terre. Dans le passage qui nous occupe, cette parenthèse est clairement prévue, sans que le prophète s'y arrête. Elle se terminera d'une manière solennelle quand le Seigneur Jésus Christ redescendra du ciel pour ravir ses saints auprès de Lui, après quoi Dieu renouera ses rapports avec la terre, et Israël sera de nouveau le centre de ses voies.

«La ville et le lieu saint» donc furent détruits par les Romains que nous pouvons reconnaître sous le nom de «*peuple* du prince qui viendra» (verset 26). Cette expression toutefois réclame une attention spéciale. «Le peuple» signifiant les Romains, qui donc est «le prince»? Evidemment pas ce prince qui est aussi le Messie. Jamais les Romains ne furent le peuple du Messie, non plus que Titus n'est ici leur prince. Il a pu être désigné comme tel lorsque les Romains saccagèrent la ville, mais ici, ce n'est pas le *peuple* qui vient, c'est le *prince*. Il n'est point encore venu, et ne paraîtra qu'à la fin de ces désolations déterminées pour le peuple de Daniel, les Juifs, et après la résurrection de l'Empire romain sur lequel il dominera.

Ceux qui ont suivi notre étude savent maintenant que cet empire sous sa dernière forme, divisé en dix royaumes, n'a jamais encore existé. On a pu essayer de trouver dans les débris de ce qui fut un vaste empire, une période actuelle correspondant aux dix orteils de la statue. Mais un passage déjà cité de l'Apocalypse montre clairement qu'il n'en est point ainsi. «Et les dix cornes que tu as vues sont dix rois qui n'ont pas encore reçu de royaume, mais reçoivent pouvoir comme rois, une heure avec la Bête» (Apocalypse 17: 1, 2). L'expression «la bête», signifie moins l'empire lui-même que *sa tête*. Il sera gouverné dans l'avenir par un homme appelé «la bête» (Apocalypse 13: 4; 17: 12); et aussi «la petite corne (*)», et encore dans notre chapitre «le prince qui viendra» (Daniel 9: 26). Au temps de la fin, les dix rois donneront leur autorité et leur pouvoir à ce redoutable souverain et feront ensemble la guerre à l'Agneau, ce que nous ne voyons pas encore aujourd'hui. A son origine, l'empire n'était pas divisé; aujourd'hui il est brisé en fragments incohérents, dont chacun cherche son intérêt aux dépens des autres, des alliances devenant nécessaires pour équilibrer «la balance du pouvoir». A la fin, Dieu mettra «dans leurs coeurs d'exécuter sa pensée, d'exécuter une seule et même pensée, et de donner leur royaume à la bête» (Apocalypse 17: 17). Combien peu le monde se doute que le cours des événements dont il s'attribue la gloire, n'est que l'accomplissement des conseils de Dieu déclarés d'ancienneté par la parole prophétique.

(*) La petite corne de Daniel 7. Celle de Daniel 8, est un tout autre personnage.

Ce prince qui viendra, le chef de l'Empire romain, «confirmera *une* alliance avec *la multitude* pour une semaine» (verset 27), la dernière des soixante-dix semaines, non encore commencée et devant constituer l'ère après laquelle les temps prophétiques reprendront leur cours. Depuis la croix de Christ, «les temps et les saisons» ne sont plus comptés, ils n'ont trait qu'à la terre et au peuple terrestre, l'Eglise étant absolument en dehors; aussi tout essai de fixer une date au retour de Christ, en se référant aux 1260 jours, doit-il être écarté.

Un nouvel ordre de choses prend naissance à la mort et à la résurrection du Seigneur Jésus Christ, et en réponse à la question des disciples: «Est-ce en ce temps-ci que tu rétablis le royaume pour Israël?» le Seigneur ressuscité répond: «Ce n'est pas à vous de connaître les temps ou les saisons que le Père a réservés à sa propre autorité, mais vous recevrez de la puissance, le Saint Esprit venant sur vous», etc. (Actes des Apôtres 1: 6-8).

Notre temps n'est pas celui du royaume d'Israël, mais du témoignage donné par le Saint Esprit à un Christ que les hommes ont rejeté et que Dieu a maintenant glorifié à sa droite, le temps de l'appel de l'Eglise composée de tous ceux, Juifs ou gentils, qui croient au Seigneur Jésus Christ en sincérité et en vérité.

Les Juifs doivent rentrer en Palestine, ils y rentrent plus nombreux chaque année, mais hélas! dans l'incrédulité, et, pour des raisons politiques, ils feront alliance avec le chef de l'Empire romain. Nous ne pouvons dire si ce sera immédiatement après l'enlèvement de l'Eglise, mais tout porte à croire que le laps de temps ne sera pas long.

Conclue avec «la multitude», la majorité, cette alliance sera refusée par le résidu que persécutera la nation impie, comme l'expriment à l'avance les Psaumes prophétiques, soupirs anticipés de ces jours d'oppression et d'angoisse.

La confirmation de cette alliance pour une semaine, fera croire aux Juifs que le prince romain est leur ami, mais «au milieu de la semaine, il fera cesser le sacrifice et l'offrande». Leur constitution nationale aura été rétablie par son entremise, même leurs cérémonies religieuses, semble-t-il, néanmoins au milieu de la semaine, il les supprime et alors commence «la grande tribulation», cette période horrible entre toutes qui remplit la *dernière* moitié de la semaine, et durera trois ans et demi, soit 1260 jours.

Ce prince n'est-il pas l'antichrist? demande-t-on. Nous ne le pensons pas. L'antichrist régnera à *Jérusalem* comme faux roi des Juifs, ligué avec le prince romain, et ayant sans doute fomenté l'alliance. Il est de toute importance de bien distinguer entre ces trois grands facteurs de perversité et d'opposition à Dieu et à son peuple, tous trois mentionnés dans ce passage: le chef de l'Empire romain, l'antichrist et l'Assyrien.

Nous savons que, depuis les temps de Babylone, les Juifs ne sont plus retombés dans l'idolâtrie. Leur châtement actuel porte sur un crime plus terrible encore, le meurtre de leur Messie. D'après la parabole donnée par le Seigneur, l'esprit immonde de l'idolâtrie, sorti d'eux comme nation, n'y a jamais retrouvé sa place dès lors, bien que leur condition soit simplement celle d'une maison «vide, balayée et ornée», en d'autres termes, extérieurement orthodoxe, une forme vide. Mais à la fin cet esprit reviendra avec sept autres plus méchants que lui, et la dernière condition de la maison devient pire que la première (Matthieu 12: 43-45), quand l'antichrist ou Homme de péché sera adoré comme Dieu dans le temple nouvellement relevé (2 Thessaloniens 2).

L'expression quelque peu obscure «la protection des abominations», se rapporte évidemment à ce moment: «Il confirmera une alliance avec la multitude pour une semaine; et au milieu de la semaine il fera cesser le sacrifice et l'offrande; et à cause de la protection des abominations, il y aura un désolateur, et jusqu'à ce que la consommation et ce qui est décrété soient versés sur la désolée» (verset 27). La «protection des abominations» signifie évidemment l'idolâtrie sous l'antichrist, l'Assyrien est le «désolateur», Jérusalem «la désolée».

Aux fins de se protéger contre le «roi du Nord», ou l'Assyrien, la nation apostate, au lieu de s'adresser à son Dieu, recherchera la protection du chef de l'Empire romain, l'antichrist et lui marchant alors de concert. «Nous avons fait une alliance avec la mort, et nous avons fait un pacte avec le shéol; si le fléau qui inonde — c'est-à-dire le roi du Nord — passe, il n'arrivera pas jusqu'à nous», etc. (Esaïe 28: 15), diront-ils alors, mais cette alliance ne leur servira de rien au jour de leur calamité, elle deviendra la cause même de l'envoi du désolateur comme verge du courroux de Jéhovah (Esaïe 10: 5).

Quel soulagement le pauvre résidu persécuté trouvera dans cette pensée que Dieu a posé pour lui en Sion, la cité de leurs tribulations, «un fondement, une pierre éprouvée, une précieuse pierre de coin, un sûr fondement» (Esaïe 28: 16). Qui est cette précieuse pierre de

coin? Nous, chrétiens, nous le savons; c'est Jésus Christ, pierre vivante, précieuse auprès de Dieu (1 Pierre 2).

Chapitre 10 - «Cette grande vision»

Il est aisé de reconnaître que les chapitres 10, 11 et 12, forment ensemble un tout, une même prophétie. La grande puissance occidentale, l'Empire romain, occupe la fin du chapitre précédent. Maintenant d'autres personnages des derniers jours, égaux en importance, vont se succéder en vision devant l'esprit du prophète.

Daniel était de ceux qui n'avaient point profité du décret de Cyrus, autorisant les Juifs à retourner à Jérusalem pour relever la maison de Dieu. Circonstance remarquable qui nous révèle l'état d'âme du prophète.

De Cyrus, nous lisons: «Il accomplira tout mon bon plaisir, disant à Jérusalem: Tu seras bâtie» (Esaïe 44: 28). Cent ans avant sa naissance, l'esprit prophétique le mentionnait déjà par son nom. Avec le temps, quand le peuple d'Israël eut comblé la coupe de ses iniquités, lassé la patience de Dieu, — d'un tel Dieu! — «afin que fût accomplie la parole de l'Eternel dite par la bouche de Jérémie», le dernier roi de Juda, Sédécias fut emmené captif à Babylone, le temple de Dieu brûlé, ses vases précieux enlevés, les murs de Jérusalem renversés.

Ces désolations si douloureuses au coeur de Daniel, s'étendaient maintenant au travers du pays de beauté, ainsi que l'avait annoncé la voix méconnue de Jérémie.

Mais Dieu n'annonce pas seulement le jugement: Il fait aussi de miséricordieuses promesses communiquées par le même instrument, et «afin que fût accomplie la parole de l'Eternel, dite par la bouche de Jérémie, l'Eternel réveilla l'esprit de Cyrus, roi de Perse; et il fit une proclamation dans tout son royaume, et la publia aussi par écrit disant...: L'Eternel, le Dieu des cieux, m'a donné tous les royaumes de la terre, et m'a chargé de lui bâtir une maison à Jérusalem, qui est en Juda» (2 Chroniques 36: 22, 23; Esdras 1). Ceci se passait en la «première» année de Cyrus.

Mais Daniel ne se joint pas aux siens, retournant en nombre du côté de Canaan, puisqu'en «la troisième année de Cyrus», nous le retrouvons encore menant deuil «au bord du grand fleuve qui est le Hiddékel» (le Tigre), circonstance remarquable et ouvrant un vaste horizon à nos méditations.

Un grand mouvement s'était produit parmi les Juifs. Après ces années d'exil, soixante mille environ d'entre eux reprenaient, joyeux, la route de la patrie. «Le peuple s'assembla comme un seul homme à Jérusalem» (Esdras 3: 1). Généreux de leurs biens en faveur de la maison de Dieu, ils replacent l'autel sur ses bases, creusant les fondements du temple, s'entretenant ensemble, chantant et louant l'Eternel, «car sa bonté envers Israël demeure à toujours» (Esdras 3). Tandis que sur la rive solitaire du Tigre, Daniel demeure en arrière, affligeant son âme et s'humiliant devant l'Eternel.

C'est que la bénédiction prononcée par Cyrus, quelque immense qu'elle fût, lui semblait peu de chose à côté des conseils de Dieu envers son peuple. De longues et pénibles années devaient encore s'écouler avant la venue du Messie promis; ce Messie même devait être retranché, et des désolations pires que les précédentes atteindraient la nation coupable. Comment donc nous étonner de l'entendre dire: «En ces jours-là, moi, Daniel, je menai deuil trois semaines entières» (10: 2).

Son attitude morale est bien celle d'un homme marchant avec Dieu aux jours du déclin et de la ruine. Trois semaines durant il ne fait que jeûner et prier. De nouvelles révélations allaient lui être faites, et Dieu le préparait à les recevoir sans danger pour son orgueil. Après avoir contemplé avec douleur la misérable condition du peuple, il lève les yeux et voit un homme vêtu de lin, les reins ceints d'or d'Uphaz, son visage comme l'aspect de l'éclair, ses yeux comme des flammes de feu, ses bras et ses pieds comme l'apparence de l'airain poli, sa voix comme la voix d'une multitude; le Seigneur de gloire se présentant lui-même à son serviteur bien-aimé. Tous ceux qui étaient avec lui s'enfuient; il est laissé seul, sans force, son teint frais changé en corruption. Quel saint cependant était plus cher au coeur de Dieu en ces jours-là?

Job, en pareille circonstance, s'écrie: «Maintenant mon œil t'a vu: c'est pourquoi j'ai horreur de moi» (Job 42: 5, 6). Le disciple bien-aimé, Jean, «tombe à ses pieds comme mort» (Apocalypse 1: 17). En présence de la gloire du Seigneur, le pécheur apprend qu'il est vil, le saint qu'il n'est rien.

Un sujet profondément intéressant en rapport avec les voies de Dieu en gouvernement est introduit ici: le ministère des anges, la lutte engagée dans le monde invisible entre la lumière et la puissance des ténèbres.

Tombé en défaillance à la vue de la gloire de Dieu, le prophète sent une main le toucher, entend une voix s'élever pour le rassurer: «Daniel, homme bien-aimé, comprends les paroles que je te dis et tiens-toi debout» (verset 11).

Il apprend alors pourquoi avait tardé la réponse à sa prière, non que Dieu l'eût écoutée avec indifférence: «car dès le premier jour ou tu as appliqué ton coeur à comprendre et à t'humilier devant ton Dieu, tes paroles ont été entendues» (verset 12).

Il semblerait que celui qui parle ici n'est pas l'homme vêtu de lin du verset 5, mais simplement un ange, tandis que plus haut le Seigneur avait pris une forme humaine pour apparaître à son serviteur, comme cela se retrouve ailleurs dans l'Ancien Testament. Les anges sont des agents actifs dans le mouvement de la terre, ministres de Dieu accomplissant son bon plaisir (Psaumes 103: 20, 21), en protection et en délivrance pour les saints (Psaumes 34: 7), et dans l'exécution de ses desseins envers la terre.

Mais il est important de se souvenir qu'il existe aussi des esprits de méchanceté. Satan est désigné comme «chef de l'autorité de l'air» (Ephésiens 2: 2), et quand bien même les croyants sont délivrés de la puissance des ténèbres (Colossiens 1: 13), c'est toujours cet esprit qui agit dans les enfants de la désobéissance. Bien que pour la foi il soit rendu impuissant

(Hébreux 2: 14), Satan n'est point encore lié, et la lutte du chrétien se soutient avec les esprits de méchanceté qui sont dans les airs, lutte en vue de laquelle il a à revêtir l'armure complète de Dieu, afin de demeurer ferme après avoir tout surmonté.

Le jour même où Daniel faisait sa prière, Dieu envoie son messager chargé de la réponse, mais «le chef du royaume de Perse» lui résista «vingt et un jours». Tout du long de cette lutte entre puissances invisibles, Daniel continue ses ferventes supplications, «et voici, Micaël, un des premiers chefs», qui vient à son secours, ce qui semblerait prouver que l'ange ne représente pas le Seigneur lui-même, dont la gloire ne peut s'associer à l'idée d'être secouru.

Ce personnage céleste informe Daniel qu'il a été envoyé pour lui faire comprendre ce qui attend son peuple «à la fin des jours» (verset 14) Un vaste horizon s'ouvre devant lui. De nombreuses puissances paraissent et disparaissent. Guerres et tumulte parmi les nations avant que luisent les temps de la délivrance d'Israël, mais si la vision «est pour beaucoup de jours», son accomplissement ne peut néanmoins manquer.

Le Seigneur ne laisse point son serviteur anéanti sous le poids de la douleur: «Ne crains pas, homme bien-aimé; paix te soit! sois fort, oui, sois fort!» (verset 19). La lutte pouvait, devait continuer avec la puissance des ténèbres, mais le croyant intelligent dans la Parole, n'en poursuit pas moins sa course, calme, et en pleine assurance de foi. «Et maintenant, je m'en retournerai pour combattre contre le chef de la Perse; et quand je sortirai, voici, le chef de Javan viendra. Cependant je te déclarerai ce qui est consigné dans l'écrit de vérité» (versets 20, 21).

L'instruction renfermée dans ce chapitre quant à la connexion entre choses visibles et invisibles, est de toute importance pour nous faire rechercher ce que Dieu a révélé au sujet de l'avenir de ce monde. Elle doit aussi nous pousser à une marche dans la sainteté et la prière, afin de n'être pas exposé à cette puissance qui cherche toujours à anéantir les conseils de Dieu.

Chapitre 11: 1-4 - Un roi vaillant se lèvera

Cette portion de la prophétie deviendra plus claire du moment où nous comprendrons que le chapitre précédent sert, en quelque sorte, d'introduction à ce qui suit, ôtant ainsi toute idée de l'appliquer à des personnes ou à des événements relatifs à la chrétienté.

Gabriel informe Daniel qu'il est venu pour lui faire comprendre ce qui arrivera à son peuple, les Juifs, «à la fin des jours» (verset 14). Il ne peut donc être question ici, ni du pape, ni de la papauté, ni de Napoléon, ni du sultan, mais uniquement des Juifs. Il n'est au fond pas même question de cette partie de leur histoire maintenant écoulee, la pensée de l'Esprit étant dirigée vers «ce qui arrivera à ton peuple à la fin des jours; car la vision est encore pour beaucoup de jours».

Une partie des incidents déclarés par le chapitre 11, a déjà eu son accomplissement, mais au temps de Daniel tout était encore futur, puisque la révélation lui fut envoyée la troisième année de Cyrus, roi de Perse (chapitre 10: 1), tandis que la plus grande portion de ce 11^e

chapitre traite de guerres et d'intrigues entre rois du Nord et rois du Midi, sortis de l'empire d'Alexandre qui succéda lui-même à celui des Mèdes et des Perses. Événements futurs lorsque le prophète en à la vision, ils sont maintenant accomplis jusqu'au verset 35 de notre chapitre. C'est un fait de toute importance. Le chapitre offre une division au verset 36. Ce qui la précède est devenu de l'histoire, après avoir été de la prophétie, tandis que de la suite, rien n'a encore paru sur la scène.

Ce premier verset semble une parenthèse; nous n'avons pas à en inférer que la vision fût donnée sous le règne de Darius le Mède, puisque clairement elle est datée de la troisième année de Cyrus, roi de Perse. Plusieurs Darius paraissent dans les Ecritures. Celui qui est surnommé le Mède, est le premier roi de la dynastie Médo-Perse (chapitre 5: 31), ainsi que nous l'avons déjà remarqué au sujet de la prépondérance initiale de l'élément médique qui cède ensuite le pas à la Perse plus puissante que lui. Le bélier, chapitre 8, avait deux cornes. «Ce sont les rois de Médie et de Perse» (verset 20), «et les deux cornes étaient hautes, mais l'une était plus haute que l'autre, et la plus haute s'éleva la dernière» (verset 3); cette plus haute corne représente la Perse. Témoignage merveilleux rendu à l'inspiration divine sans laquelle Daniel n'eût jamais pu, si longtemps à l'avance, donner en si peu de mots, tant d'événements marquants.

La mention de Darius, le Mède, au chapitre 11: 1, sert à démontrer que le messager angélique du chapitre 10 est bien Gabriel, l'instrument choisi pour communiquer à Daniel la prophétie des soixante-dix semaines (comparez chapitre 9: 1, 21 et chapitre 11: 1).

«Et maintenant, je te déclarerai la vérité» (verset 2). Avec quelle assurance le céleste messager s'exprime! Combien brièvement aussi, quoique si exactement à l'égard d'événements encore à venir.

«Il s'élèvera encore trois rois en Perse». Trois rois devaient succéder à Cyrus au temps duquel la parole fut prononcée. L'histoire est venue la réaliser. Cambyse, Smerdis, le mage, et Darius Hystaspe, sont autant de souverains retrouvés en Esdras, bien que sous des noms différents (Esdras 4).

Cyrus avait commandé de rebâtir «la maison de l'Eternel, le Dieu d'Israël (lui est Dieu), à Jérusalem» (Esdras 1, 3), mais les adversaires s'étant interposés, le travail cessa «et il fut arrêté jusqu'à la seconde année du règne de Darius, roi de Perse» (Esdras 4: 24). Celui-ci n'est point le Darius le Mède, de Daniel 11.

Esdras parle (chapitre 4), de deux autres rois, Assuérus et Artaxerxès, entre Cyrus et Darius, rois qui, dans l'histoire profane, se nomment Cambyse et Smerdis. Encore une fois, nous ne pouvons que relever la parfaite exactitude de la parole prophétique.

«Le quatrième deviendra riche de grandes richesses plus que tous, et quand il sera devenu fort par ses richesses, il excitera tout contre le royaume de Javan» (verset 2). Qui ne reconnaîtrait ici Xerxès, auquel ses richesses énormes permirent de conduire cinq millions de soldats contre la petite nation grecque? «Et un roi vaillant se lèvera». Laisant maintenant la Perse de côté, le reste du chapitre s'occupe des divers conflits, comme aussi des alliances

entre rois qui surgirent de l'empire grec. Le roi vaillant est Alexandre le Grand, déjà mentionné au chapitre 8, comme la grande corne du bouc (verset 8). Lorsqu'elle fut brisée, c'est-à-dire à la mort d'Alexandre, quatre cornes de grande apparence s'élevèrent à sa place vers les quatre vents des cieux. (8: 8). Même prophétie ici de cette division en quatre d'un grand empire (11: 4). «Et quand il sera levé, son royaume sera brisé, et sera divisé vers les quatre vents des cieux», mais avec un nouveau détail à l'appui de sa merveilleuse exactitude: «et ne passera pas à sa postérité», à ses enfants ou descendants.

Nous savons par l'histoire que lorsque Alexandre fut soudainement retranché au cours d'une lointaine conquête, ses généraux réunis en conseil se hâtèrent de partager l'héritage en quatre, selon le nombre des aspirants. Le fait est indiqué, mais deux seulement des quatre rois ont eu affaire avec le peuple de Dieu et la Palestine, les deux autres ne sont point compris dans la prophétie. Le roi du Nord et le roi du Midi dont s'occupe ce chapitre représentent les premiers.

La Bible ne nous est pas donnée comme histoire des nations (quelque intéressant que cela paraisse à l'esprit humain), mais pour établir et élucider devant nos yeux les voies de Dieu à l'égard d'Israël. Ceux-là seuls ont de l'importance parmi les peuples qui sont liés avec celui de son choix, et comme dans le passé, ainsi il en sera dans l'avenir.

L'Inde, la Chine, le Japon, l'Afrique peuvent absorber aujourd'hui la pensée de l'homme, mais la Palestine est le pays sur lequel, d'un bout de l'année à l'autre, le Seigneur a toujours les yeux.

Chapitre 11: 5-20 - Les rois du Nord et du Midi

Nous arrivons aux deux rois procédant de l'empire d'Alexandre, qui doivent s'occuper d'une façon marquée des Juifs, et de la Palestine.

Deux des quatre divisions sont passées sous silence dans la parole de Dieu, tandis que les deux autres, celle du nord et celle du midi, sont l'objet d'une attention spéciale. Il est clair que ce ne sont pas les mêmes individus tout le long du chapitre 11, le même roi du Nord et le même roi du Midi, mais leur *dynastie*, une période d'environ cent trente ans s'étendant entre les versets 5 et 20, depuis la mort d'Alexandre le Grand, à l'accession d'Antiochus Epiphane, «l'homme méprisé» du verset 21.

Pour l'intelligence de ceux qui ne sont pas encore versés dans ces sujets si profondément intéressants, il est utile de répéter que les titres de ces rois ont rapport à la position géographique de leur territoire relativement à la Palestine, le centre de tous les conseils de Dieu pour la terre. Le Dieu qui, en si peu de mots, mit sur les lèvres de Daniel l'exacte description d'ambitieuses campagnes, d'alliances politiques, d'intrigues sans nombre pour raison d'Etat, et cela avant qu'un seul des acteurs n'eût paru sur la scène, ce même Dieu ne pouvait-il pas donner à tous ceux, hommes et femmes, dont il est ici question, leur propre nom dans l'histoire? Ne l'avait-il pas fait dans le cas de Cyrus? (Esaïe 44: 28). Mais afin de montrer l'importance à ses yeux de cette étroite bande de terre, la Palestine, le pays d'Egypte

au sud, a son roi désigné comme roi du Midi, et par la même raison celui de Syrie devient le roi du Nord. Leur position relative quant au pays de Jéhovah, est d'une importance bien supérieure au nom de leurs souverains. Si exacte toutefois, malgré sa brièveté, est la description due à l'inspiration, qu'au moyen de l'histoire, tous, ou presque tous ces noms, peuvent venir occuper leur place ici.

La partie du chapitre 11 (versets 5-45), qu'il nous reste encore à étudier, peut être divisée en trois paragraphes.

Le premier (versets 5-20) comprend, comme nous l'avons déjà remarqué, une période d'environ cent trente ans. «Le roi du midi sera fort, et un de ses chefs», Ptolémée Soter, général d'Alexandre, «mais un autre sera plus fort que lui», cet autre, Séleucus Nicator, premier roi du nord. Il est dit de lui, que «*Sa*» domination sera une grande domination (verset 5), observation importante, parce qu'on limite souvent les confins du roi du Nord à la seule Syrie, tandis que le sceptre de Séleucus Nicator allait de la Macédoine jusqu'aux frontières de l'Inde.

Ptolémée Soter mourut en 284. A.C. et son fils, Ptolémée Philadelphie lui succéda; nous le trouvons au verset 6. «Au bout de plusieurs années», — car Philadelphie avait déjà occupé le trône d'Egypte durant trente-six ans, un long règne pour ces temps de trouble — une alliance se conclut entre roi du midi et roi du nord: «*ils s'uniront ensemble*».

Le roi du Nord était alors Antiochus Théos. Lassé de luttes incessantes dont il ne pouvait sortir, il songea, en ce qui concernait le roi du Midi, à y mettre fin par un mariage: «Et la fille du roi du midi viendra vers le roi du nord pour faire un arrangement droit». Celle-ci est Bérénice, fille de Philadelphie, qui l'amena en grande pompe au roi de Syrie dont elle devint l'épouse — 249 ans A.C. — après qu'Antiochus eût répudié sa première femme Laodice, pensant ainsi mieux cimenter l'alliance. Tout autant d'intrigues sans résultats heureux, car l'histoire nous apprend qu'à la mort de son père, Bérénice fut emprisonnée par Antiochus, vérifiant ainsi la prophétie: «Mais elle ne conservera pas la force de son bras», tandis qu'Antiochus empoisonné par sa femme Laodice, l'était en accomplissement de ce qui suit: «et il ne subsistera pas, ni son bras».

Ptolémée Evergètes succédant à son père, mit tout en oeuvre pour faire sortir de prison sa soeur Bérénice et son fils. «D'un rejeton de ses racines se lèvera à sa place un homme» (verset 7), c'est-à-dire à la place de celui «qui l'a engendrée et lui aidait en ces temps-là» (verset 6), son père. Quelle exactitude dans ces détails des versets 6 et 7, qui s'accomplissent à la lettre. Non seulement Bérénice est mise à mort, mais aussi son fils. «Et elle sera livrée... et celui qu'elle avait enfanté... et celui qui l'aidait en ce temps-là».

Ptolémée Evergètes occupant le trône de son père, père également de Bérénice, répond au verset 7: «D'un rejeton de ses racines se lèvera à sa place un homme», etc. Par les historiens du temps, nous connaissons toutes les incursions en Syrie dont il est ici question. Evergètes rassemble une forte armée pour aller à la délivrance de sa soeur prisonnière du roi du Nord, mais arrivant trop tard, après qu'elle et soit fils ont été mis à mort, il déverse sa colère sur les

meurtriers, et se rend maître d'une grande partie de la Syrie, jusqu'à Babylone, comme le dit Daniel: «Il viendra à l'armée... et il agira contre eux et se montrera puissant» (verset 7), et comme le disent les auteurs profanes: «Il revint avec de grandes richesses d'or et d'argent, quarante mille talents, un grand nombre de vases précieux et des statues au nombre de deux mille cinq cents, parmi lesquelles des idoles égyptiennes que Cambyse avait transportées en Perse».

L'Esprit de Dieu donnait déjà tous ces détails au prophète: «Il emmènera captifs, en Egypte, leurs dieux et leurs princes, avec leurs objets précieux, l'argent et l'or» (verset 8). Remarquons ici que ce verset met hors de doute la signification des termes nord et midi. L'Egypte est indiquée comme pays du roi du Midi, tant il est vrai que l'Ecriture suffit à sa propre interprétation.

Quand même il est intéressant de comparer avec la Parole ce qui découle d'une plume humaine, l'intelligence de ce qu'elle contient n'en est point augmentée. «Et il subsistera plus d'années que le roi du nord» (verset 8). En effet, Séleucus Callinique, alors roi de Syrie, mourut quatre ans avant Evergètes, 225 A.C. Le roi du Midi, au verset 11, est Ptolémée Philopator, fils d'Evergètes, auquel Antiochus le Grand, roi du Nord, fit la guerre absolument selon ce qui est dit ici, et par lequel il fut vaincu, à la bataille de Raphia, malgré une armée nombreuse détruite en partie, le reste emmené en captivité, et pourtant «il — le roi du Midi — ne prévaudra pas» (verset 12). Non, il n'a pas prévalu, le fruit de ses victoires ayant été dépensé dans les voluptés.

Le même roi du Nord est en cause du verset 13 à la fin du 19^e. Quelques années plus tard, treize ou quatorze, Antiochus renouvelle le conflit avec Ptolémée Epiphane, fils de Philopator: «Et le roi du nord reviendra et mettra sur pied une multitude plus grande que la première... après *une période d'années*» (verset 13). Il arriva, ainsi que le prophète l'avait dit.

«Et dans ces temps-là plusieurs se lèveront contre le roi du midi» (verset 14). Il en fût ainsi, car les rois de Syrie et de Macédoine conspirèrent entre eux pour le perdre. Et pas eux seuls, car: «les violents de ton peuple s'élèveront pour accomplir la vision». C'étaient des Juifs apostats, abandonnant Jéhovah et ses lois et prenant parti pour Ptolémée, «mais ils tomberont». Antiochus victorieux mit à mort tous ceux qui s'étaient élevés contre lui.

Selon l'histoire profane, chacun de ces détails s'est accompli à la lettre. Impossible de les relever tous, cependant le verset 16 demande une attention spéciale: «Il — le roi du Nord — se tiendra dans le pays de beauté». Nouvelle preuve que nous sommes ici au milieu de scènes et de circonstances absolument juives. La Palestine est le pays de beauté. Quelque sombre qu'ait été le passé, quelque infiniment plus sombre encore que doive être l'avenir, la foi compte sur Dieu malgré tout et appelle pays de beauté, celui qu'il s'est choisi et sur lequel se déploiera toute la gloire du Messie.

Le verset 17 se rapporte à un stratagème imaginé par le roi du Nord, au moyen duquel il croit réussir où la force des armes a échoué. Une fois encore ces deux rois recourent à un mariage pour cimenter leur alliance, et cette fois la fille du roi du Nord, Cléopâtre (qu'il ne faut pas confondre avec la Cléopâtre de l'époque romaine) vient épouser le roi du Midi. Le but

d'Antiochus était de s'emparer de lui par la trahison de sa femme, ce que l'Écriture appelle «la pervertir» (verset 17). Mais l'histoire nous apprend qu'il ne réussit point, ce que la prophétie avait déjà annoncé du reste.

Le roi du Nord tourne maintenant ses armes du côté des îles: ce sont les îles de l'Archipel grec. Au début il semble réussir, mais bientôt il se trouve face à face avec un prince dont le peuple se voyait incriminé pour cette invasion, les Romains, sous la protection desquels elles étaient placées. Battu par leur consul, Scipion, Antiochus revient dans son propre pays pour y finir bientôt après.

Le règne si court de Séleucus Philopator, son fils, vient au verset 20. Son plus grand souci fut de recueillir les impôts dont les Romains l'avaient grevé. Rien d'important durant sa vie, vite tranchée par la trahison d'un ami et non par les armes ou par une sédition de son peuple.

On mettra peut-être en question l'utilité d'une si longue étude de cette partie des Écritures, mais outre que tout ce que Dieu s'est plu à nous révéler réclame la même attention, chaque lecteur ne peut qu'être frappé du témoignage rendu par elle à l'inspiration verbale des Saintes Écritures — Autrement, comment Daniel eût-il pu les décrire, si longtemps à l'avance, avec une pareille exactitude de détails? Seule la divine inspiration produit pareil miracle. «Car la prophétie n'est jamais venue par la volonté de l'homme, mais de saints hommes de Dieu ont parlé, étant poussés par l'Esprit Saint» (2 Pierre 1: 21).

Chapitre 11: 21-35 - Un homme méprisé

Voici maintenant le second des trois paragraphes qui composent ce chapitre.

Bien qu'entrant dans certains détails, l'Esprit de Dieu passe (comparativement) rapidement sur l'histoire antérieure des rois du Nord et du Midi. Une période de 130 ans est relatée en quelques mots dans les versets 5-20, puis vient un temps plus important sans doute, puisqu'il nous arrête sur dix années seulement — de 175 à 165 A.C. Plusieurs rois sont passés en revue dans la section précédente, tandis que celle-ci ne traite que d'un seul, le notoirement infâme Antiochus Epiphane, bien nommé «un homme méprisé».

Comment une durée de seulement dix années acquiert-elle tant d'importance? Parce que le roi qui la remplit en représente un autre, non encore paru sur la scène, mais qui s'y montrera infiniment plus redoutable que ce terrible Antiochus lui-même. L'un et l'autre sont si intimement mêlés aux affaires des Juifs, qu'ils en prennent une grande importance devant Dieu, dont le cœur est toujours avec son peuple en dépit de son indignité.

L'exactitude des détails, aussi remarquable ici que partout ailleurs, ne laisse aucun doute quant à la personne visée, lorsque Dieu expose à Daniel ce que réserve l'avenir.

D'après l'histoire profane, Antiochus, frère de Séleucus, était en route, revenant de Rome, lorsqu'il apprit la mort de ce dernier et l'effort des meurtriers pour usurper la couronne. Ptolémée, roi d'Égypte, intriguait de son côté contre lui, selon la parole prononcée (verset 21). «Un homme méprisé s'élèvera... auquel on ne donnera pas l'honneur du royaume»;... il monte

sur un trône dont on cherche avidement à le frustrer, s'y assied assez paisiblement même, ayant trouvé, comme alliés, deux rois puissants qui font justice de l'usurpateur et soutiennent la cause d'Antiochus. Il assume alors le surnom d'Epiphane, *l'illustré*, que son caractère vil et méprisable fit changer en Epimane, *l'insensé*.

Le portrait qu'en ont laissé Josèphe et les historiens du temps, le montrent bien «l'homme méprisé» de la prophétie. Persécuteur systématique du peuple de Dieu, ses iniquités lui donnent un caractère distinctif parmi ses semblables. Non que ce peuple ne méritât le châtement, mais son Dieu ne laisse pas impunis ceux qui, par égoïsme ou méchanceté, persécutent son peuple.

En vue de s'assurer la Palestine comme possession et d'utiliser les Juifs dans une de ses expéditions en Egypte, Antiochus se fait aider par le frère du souverain sacrificateur aux fins de le supplanter dans son office, et de distribuer l'argent et les faveurs parmi certains du peuple qui ont tourné le dos à la sainte alliance. Les versets 23-24 y font allusion.

D'abord tout marche à souhait, défaite des Egyptiens, dont le roi Ptolémée tombe au pouvoir du vainqueur; mais au lieu de le mettre à mort, Antiochus l'accueille, le reçoit à sa table; amitié mensongère enregistrée au verset 27: «Ils diront des mensonges à une même table».

Ses desseins ne réussissent cependant pas, et il rentre dans son pays chargé des richesses recueillies durant l'expédition. Le bruit de sa mort courant à Jérusalem, devint la cause de réjouissances si générales, que sa rage insensée contre les Juifs s'en accrut encore; «son cœur sera contre la sainte alliance» (verset 28). Retournant en Syrie, il s'empare traîtreusement de Jérusalem et l'occupe. Un péché s'ajoutant à l'autre, la moquerie s'unissant au blasphème, il pénètre dans le temple et offre une truie sur l'autel, souillant ainsi le sanctuaire et les lieux saints, et faisant cesser le sacrifice. La parenthèse formée par les versets 11 et 12 du chapitre 8, se rapporte à cette circonstance. «Il» signifie ce dernier roi, Antiochus Epiphane. La purification du sanctuaire (8: 13, 14), se rapporte, croyons-nous, à ce qui se passa quatre ans après cette profanation, sous Judas Macchabée, lorsqu'il arracha Jérusalem des mains des gentils.

Voici maintenant comment l'Esprit nous parle de la dernière expédition d'Antiochus en Egypte: «Il n'en sera pas la dernière fois comme la première» (11: 29-35), c'est-à-dire qu'elle n'aura pas de succès partiel comme les autres fois, mais complète et humiliante, sans doute, cette défaite ne sera rien à côté du désastre final qui atteindra, dans un temps futur, ce roi du Nord dont Antiochus est le type.

Le verset 30 donne l'explication du revers d'Antiochus: «Les navires de Kittim viendront contre lui» (l'intervention d'une puissance occidentale), figure sous laquelle les Romains paraissent pour la première fois sur la scène dans notre chapitre. La rencontre de leur consul avec Antiochus fut un coup terrible porté à l'orgueil de ce dernier. L'Egypte ayant demandé à Rome du secours contre son terrible ennemi, la réponse, sous forme d'un représentant, lui parvint au moment où Antiochus se disposait à faire le siège d'Alexandrie. Retrouvant en lui

une ancienne connaissance, le misérable s'apprête à le traiter en ami, veut lui tendre la main, mais se voit repoussé avec hauteur, sommé de déclarer premièrement ses intentions à l'égard de la puissance dont voici l'envoyé, et de par le Sénat de Rome, reçoit maintenant l'ordre de quitter immédiatement le pays d'Egypte. Force lui est de se soumettre, et de rentrer, humilié, dans son pays (verset 30). «Et il sera découragé et retournera». Ce qui ne l'empêche pas de satisfaire son besoin de vengeance en s'acharnant contre les Juifs, parmi lesquels l'Esprit de Dieu distingue les fidèles des apostats. Par le moyen de ceux-ci, «ceux qui abandonnent la sainte alliance», le roi inique manifeste sa haine contre Dieu et son peuple.

En cette occasion toutefois, Antiochus ne vient pas lui-même à Jérusalem, se borne à envoyer l'un de ses généraux, «des forces se tiendront là de sa part» (verset 31), qui accomplissent ses desseins, abolissent le sacrifice, et placent une idole dans le lieu saint du temple.

Il ne s'agit point ici de ce qui se lit en Matthieu 24, bien qu'à première vue l'expression «abomination de la désolation» puisse le faire supposer. Mais il y a une différence à observer. En Daniel 11: 31, «l'abomination de la désolation» désigne ce qui se passe aux jours d'Antiochus, l'antitype du dernier roi du Nord. Elle était sans doute un type de ce que le Seigneur annonce comme devant précéder son apparition en jugement, mais le verset cité par Lui se trouve plus loin, au chapitre 12: 11, attendant encore son accomplissement, accomplissement déjà réalisé pour le verset 31 du chapitre 11.

Les jours d'Antiochus présentent une parfaite analogie avec des temps encore à venir, seulement, de terribles qu'ils furent, ce qui doit arriver plus tard est autrement épouvantable. Toutes les flatteries et tous les moyens possibles sont ici mis en oeuvre pour inciter les Juifs à l'apostasie, mais l'Esprit de Dieu Lui réserve des témoins: «Le peuple qui connaît son Dieu» (verset 32), les Macchabées et autres, demeurés fidèles au Seigneur qui se sert d'eux pour empêcher le peuple tout entier de tomber dans le piège.

Le résidu de l'avenir n'aura pas à rendre témoignage par des hauts faits et des exploits guerriers. Persécutés dans une ville, les fidèles sont exhortés à fuir dans une autre, sans prendre l'épée. Il y a sans doute une similitude entre le passé sous Antiochus et l'avenir aux jours de l'Antichrist, mais la différence est aussi assez clairement maintenue, pour indiquer que nous avons affaire à deux périodes distinctes.

Le point important pour l'intelligence de ce chapitre, est de bien voir, au verset 35, la rupture évidente entre le passé et l'avenir, les termes mêmes dont use le prophète l'indiquent suffisamment: «Ce sera encore pour le temps déterminé».

Pas à pas nous avons retrouvé l'histoire depuis le verset 5. Nul qui la connaît ne peut que s'émerveiller de la parfaite exactitude de la prophétie *jusqu'ici*. Mais depuis le verset 36, tout est vague, dit l'aveugle incrédulité désireuse d'en inférer que Daniel n'existait point au temps de Cyrus, roi de Perse, chapitre 10: 1, et que le soi-disant miracle d'événements ainsi décrits à l'avance est simplement un leurre. Si, comme ils le prétendent, l'auteur du livre de Daniel vivait sous Antiochus Epiphane, il lui était facile de noter au jour le jour, ses agissements, et

de deviner à peu près ce qui suivrait. Ceux qui parlent ainsi, «errent, ne connaissant pas les Ecritures» (Matthieu 22: 29).

Tous les événements contenus dans ce chapitre étaient à venir lorsque le prophète les fit connaître, mais se sont déjà réalisés jusqu'au verset 35, après lequel nous allons retrouver ce qui est encore futur.

Chapitre 11: 33-39 - Le temps de la fin

Nous arrivons maintenant à cette importante partie de la prophétie à laquelle ce qui précède nous a conduits pas à pas.

Les nombreux détails sur Antiochus Epiphane et son époque, sont dus au fait qu'il représente le dernier «roi du Nord» de l'avenir. Son histoire a été décrite jusqu'à la fin du verset 32. Notre chapitre entame maintenant un sujet distinct. Les versets 33-35 décrivent une longue période de l'histoire des Juifs, s'étendant depuis les jours d'Antiochus Epiphane, jusqu'au temps de la fin. La parole prophétique annonce que, pendant cette période, le peuple juif sera persécuté et dispersé: «Ils tomberont par l'épée et par la flamme, par la captivité et par le pillage, plusieurs jours»; exposé graphique de leurs longues souffrances. Ils ne seront pas abandonnés néanmoins, mais «secourus avec un peu de secours» (verset 34).

Mais du milieu d'eux s'élèvera pour «enseigner la multitude», un groupe de «sages», mentionnés au chapitre 11: 33, 35, et au chapitre 12: 3, 10. C'étaient les Macchabées d'alors, mais d'autres surgiront en un temps futur, instruments entre les mains de Dieu pour encourager et fortifier le résidu persécuté.

Quelques-uns de ces «sages» tomberont sans doute, mettant à une terrible épreuve le résidu fidèle. Il leur semblera que Dieu lui-même les a abandonnés, et en effet leurs ennemis parmi la nation apostate, leur jetteront cette injure à la face. Cela aura lieu surtout durant la période de la grande tribulation, comme nous le lisons aux Psaume 42 et 43. Chassés de Jérusalem où règne l'Antichrist (voyez Matthieu 24), opprimés par leurs ennemis, en apparence abandonnés de Dieu, la question railleuse de l'incrédulité: «Où est ton Dieu?» les transpercera comme un poignard. Des jours si terribles, toutefois, précéderont immédiatement l'heure de la délivrance. Sans vouloir allonger le sujet, insistons encore sur la remarquable parenthèse qui sépare l'époque d'Antiochus Epiphane des derniers jours sous l'Antichrist. L'histoire de la dispersion actuelle d'Israël, est contenue tout entière dans les versets 33-35.

Les suivants, versets 36-39, introduisent brusquement sur la scène le personnage qui doit exercer l'influence la plus néfaste sur les affaires de la Palestine, voire même de l'Europe occidentale: «Le roi agira selon son bon plaisir». Celui-ci ne doit point être confondu avec aucun des autres rois du Nord et du Midi, mis en cause dans ce chapitre. Le verset 40 le prouve, car, «au temps de la fin, le roi du Midi heurtera contre lui, et le roi du Nord fondra sur lui». Il demeure donc entre les deux et devient leur point d'attaque. En d'autres mots, son royaume est évidemment la Palestine; nous en trouverons la preuve un peu plus loin.

En Esaïe, le même personnage est introduit de la même façon. Après un exposé de la triste condition d'Israël, l'aurore de jours meilleurs paraît avec le 30^e chapitre. «L'Eternel bandera la brisure de son peuple et guérira la blessure de ses plaies». Jéhovah prend maintenant sa cause en main, faisant justice sommaire de ses ennemis. «Un chant comme dans la nuit» et «une joie de coeur» deviendra la part du peuple repentant. «L'Eternel fera entendre la majesté de sa voix», par laquelle l'Assyrien sera renversé après avoir été la verge pour leur dos. Son jugement comme dernier roi du Nord se trouve dans ce même chapitre, versets 30-33 et chapitre 31: 8, 9, et non seulement le sien: «Car Tophet est préparé depuis longtemps: *pour le roi* aussi il est préparé. Il l'a fait profond et large; son bûcher est du feu et beaucoup de bois: le souffle de l'Eternel, comme un torrent de soufre, l'allume». Le roi subit le même sort que l'Assyrien, ce roi, le faux prophète d'Apocalypse 19, que nous voyons jeté dans l'étang de feu.

Au chapitre 57 de ce livre d'Esaïe, reparaît le terrible souverain que s'est choisi l'Israël apostat. «L'esprit immonde» de l'idolâtrie (Matthieu 12: 43-45) prendra de nouveau possession du peuple. L'Antichrist, régnant à Jérusalem comme faux Messie, sera l'objet principal de sa vénération idolâtre. L'un des caractères distinctifs de ce roi, c'est qu'il «agira selon son bon plaisir». Cause première de la chute de l'homme, la volonté propre est le piège dans lequel chaque enfant d'Adam risque continuellement de tomber et contre lequel tous doivent se tenir en garde. Faire sa volonté semble à première vue chose légère, mais de fait c'est la racine et le principe du péché, car «le péché, c'est l'iniquité», l'état de l'homme sans loi (1 Jean 3: 4), et non pas seulement la transgression de la loi. Une marche sans loi, c'est la volonté humaine en pleine activité, et quoi de plus terrible comme cause ou comme effet? L'Antichrist en sera la preuve, tandis que le Christ de Dieu, venu, non pour faire sa volonté, mais la volonté de Celui qui l'a envoyé, s'est écrié: «Voici, je viens pour faire ta volonté» (Hébreux 10).

Que ce roi qui «agit selon son bon plaisir» ne soit autre que l'homme de péché, ou l'Antichrist, cela est évident par le rapprochement des passages, Daniel 11: 36 et 2 Thessaloniens 2: 4, où les mêmes termes se retrouvent employés par l'Esprit de Dieu. «Il s'exaltera, et s'élèvera contre tout dieu et proférera des choses impies contre le Dieu des dieux, et il prospérera jusqu'à ce que l'indignation soit accomplie». Voici donc un homme cherchant à usurper la place de Dieu lui-même!

Quelques-uns de nos lecteurs pourraient penser qu'il s'agit ici de la papauté, si ce n'est du pape lui-même, trônant à Rome. Il est vrai qu'il a des prétentions à une autorité qui appartient à Dieu seul, mais des raisons puissantes le distinguent de l'homme de péché.

«Le roi», de Daniel 11, l'homme de péché de 2 Thessaloniens, sont en rapports intimes avec les Juifs et la Palestine. Du dernier, il est dit: «Lui-même s'assiéra au temple de Dieu». Ce n'est pas Saint Pierre de Rome, mais le temple de Jérusalem qui doit être relevé, et il est dit de cet homme qu'il «prospérera jusqu'à ce que l'indignation soit accomplie», temps auquel Esaïe fait si souvent allusion (Esaïe 10: 5-25; Daniel 8: 9).

Sa connexion avec les Juifs est encore affirmée par le verset suivant: «Il n'aura point égard au Dieu de ses pères». Tout Juif pieux mettait sa confiance dans le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, mais l'Antichrist n'a que faire de Lui, «ni du désir des femmes», dont chacune, parmi le peuple, aspirait à être la mère du Messie promis, l'attente et le Rédempteur d'Israël. Professant la plus complète incrédulité, ce «roi» qui n'aura égard à aucun dieu, que ce soit le vrai Dieu ou les divinités païennes, «s'agrandira au-dessus de tout». Quelle chose terrible que l'homme sans Dieu!

A première vue, les versets suivants semblent une contradiction, car ils parlent du «dieu des forteresses», remplaçant le vrai Dieu, comme objet de vénération idolâtre pour l'Antichrist,

Cette expression un peu obscure semble indiquer une chose qui a un caractère militaire. On a pensé aussi que le mot *Mahuzzim* pouvait signifier des forces *cachées* et s'appliquer au spiritisme ou aux sciences occultes, mais quoiqu'il en soit, 2 Thessaloniens 2, parle d'une puissance miraculeuse chez l'homme de péché, auquel elle ne peut manquer d'apporter la superstitieuse admiration des masses qui auront renié le vrai Dieu révélé en Christ. Comme nous l'avons observé, tout ce passage de Daniel se rapporte aux Juifs. «Il partagera le pays en récompense» (verset 39). *Le pays...* c'est-à-dire la Palestine, aucun autre ne pouvant être ainsi désigné par l'Esprit de Dieu. Mais d'autres portions des Ecritures nous montrent aussi l'Antichrist en rapport avec la chrétienté apostate (2 Thessaloniens 2).

Combien il est solennel de constater, déjà aujourd'hui, l'activité des principes qui vont incessamment introduire ce terrible caractère de la fin. L'incrédulité se propage en tous sens, le spiritisme également; déjà les Juifs se tournent vers Sion, dans un esprit d'infidélité qui leur fera accepter un faux roi, prêt à être révélé au moment où, l'Eglise ayant été enlevée, l'Esprit de Dieu, la puissance qui retenait, «sera loin».

Daniel ne nous dit pas quelle sera la fin du «roi», — le «roi du Nord» et non le «roi» ou Antichrist, étant le sujet des versets suivants, 44-45 — mais le Nouveau Testament montre «l'inique» consumé par le souffle de sa bouche, lorsque Christ sera manifesté en gloire.

Chapitre 11: 40-43 - Le pays d'Egypte n'échappera pas

Pour l'intelligence des derniers versets de ce chapitre, il est essentiel de distinguer clairement «le roi» (verset 36) du «roi du Nord» (verset 40).

«Le roi», l'Antichrist, disparaît de la scène aussi brusquement qu'il y est apparu; à partir du verset 40, il n'en est plus question. Nous le retrouvons dans le Nouveau Testament qui montre sa fin et les circonstances dans lesquelles elle se produit (voyez 2 Thessaloniens 2: 8; comparez avec Esaïe 11: 4; Apocalypse 19: 20). Le roi de Daniel 11: 36, l'homme de péché de 2 Thessaloniens 2: 3, et le faux prophète d'Apocalypse 19, sont un seul et même personnage, vu dans des circonstances et sous des titres différents.

Au temps de la fin, qui se prépare rapidement, l'Antichrist régnera à Jérusalem, usurpant le titre de roi et accepté par la nation apostate. Comme allié dans l'Europe occidentale, il aura

l'empire romain reconstitué, appelé dans l'Apocalypse, «la Bête», qui, par son moyen (Daniel 9: 27), confirmera une alliance avec la multitude des Juifs. Esaïe en parle au chapitre 28. «Nous avons fait une alliance avec la mort, et nous avons fait un pacte avec le sépulcre», s'écrient les orgueilleux meneurs qui croient ainsi se mettre à l'abri du puissant adversaire dont Jéhovah fait la verge de son indignation: «Voici, le Seigneur a un instrument fort et puissant, comme un orage de grêle, un tourbillon de destruction: comme un orage de puissantes eaux qui débordent, il renversera par terre avec force. La couronne d'orgueil des ivrognes d'Ephraïm sera foulée aux pieds» (versets 2, 3). Voulant croire à la protection efficace de la Bête, les Juifs répondent alors: «Si le fléau qui inonde passe, il n'arrivera pas jusqu'à nous» (verset 15), mais combien ils se trompent!

La pierre établie en Sion, comme sûr fondement de paix et de sécurité pour le résidu fidèle, cette pierre tombera sur la nation rebelle et l'écrasera, annulant sa convention avec la mort et le sépulcre; le fléau qui inonde passera sur elle et son orgueil sera détruit. Esaïe annonce ici l'invasion de la Palestine par le dernier roi du Nord, la même sur laquelle, deux cents ans plus tard, Daniel nous donne encore plus de détails.

Si l'inique roi de la Palestine trouve un allié dans la Bête, il aura par contre deux puissants ennemis dans les rois du Nord et du Midi. «Au temps de la fin, le roi du Midi heurtera contre lui». Jérusalem sera alors — et combien peu de temps nous en sépare peut-être! — le centre d'événements d'une importance capitale. Le roi du Midi semble identifié ici avec l'Egypte, dont il ne faut pas limiter la sphère d'autorité à la région portant aujourd'hui ce nom.

Ne voyons-nous pas (verset 43), que «les Libyens et les Ethiopiens suivront ses pas» et feront partie des conquêtes du roi du Nord? La Libye s'étendait d'une côte à l'autre de l'Afrique du nord, représentant tout ce qui alors était connu de ce continent. La façon dont il s'est développé durant ces dernières années, révèle l'effort des hommes politiques tendant à en faire un empire unifié, et qui peut dire que la ligne, «du Cap au Caire», n'appartienne au roi du Midi? Si le territoire du roi du Nord s'étend bien au delà des frontières de la Palestine, ne peut-on pas en augurer autant de celui du roi du Midi? L'importance de ce roi, puissant facteur dans les événements à venir, s'impose de plus en plus à notre esprit. Pour Dieu, il n'est d'important que ce qui concerne la gloire de son Fils bien-aimé et les intérêts de son peuple, soit terrestre soit céleste. Et quand même l'Afrique a aujourd'hui un intérêt qui absorbe tous les autres, toute la fiévreuse activité des nations n'aboutira qu'à l'accomplissement des desseins de Dieu, en rapport non pas avec l'Egypte, l'Europe ou la Russie, mais bien avec la Palestine et Jérusalem. Ce sujet n'est point à sa place ici, mais nous le recommandons à l'attention des lecteurs chrétiens.

Si d'un côté le roi du Midi pousse ses aimées contre Jérusalem, de l'autre le roi du Nord «fondra sur lui comme une tempête, avec des chars et des cavaliers, et avec beaucoup de navires», une grande puissance navale et militaire tombant du nord sur la Palestine, «et entrera dans les pays et inondera et passera outre», c'est-à-dire que les contrées limitrophes tomberont également en son pouvoir. «Il viendra dans le pays de beauté», la Palestine, non pas selon la beauté de Babylone, mondaine et humaine (Esaïe 13: 19), *mais selon le choix de*

Celui qui, tant de siècles auparavant, y avait amené son peuple délivré de la servitude: «le pays sur lequel j'avais jeté les yeux pour eux, pays ruisselant de lait et de miel, qui est un ornement entre tous les pays» (Ezéchiel 20: 6).

Victorieux sur tant de points, le roi puissant du Nord voit cependant trois des territoires qui avoisinent la Palestine échapper de sa main: «Edom, et Moab, et les principaux des fils d'Ammon». Une preuve indirecte de l'inspiration des Ecritures, se rencontre ici, preuve aussi, comme tant d'autres, du caractère absolument homogène de la Bible. Ce volume reçu comme parole de Dieu, qui s'est servi pour le produire de tant d'instruments différents, séparés entre eux par la durée des siècles, ce volume porte d'un bout à l'autre le même cachet, sans que jamais un mot fasse entendre une note contradictoire.

Esaïe avait déjà fait mention de ces trois contrées comme devant, au temps de la restauration d'Israël — celui qui nous occupe maintenant — «être la proie de *leurs* mains». «Edom et Moab,... et les fils d'Ammon leur obéiront» (Esaïe 11: 14). De même Ezéchiel, chapitre 25, qui annonce également leur châtement, non par la main du roi du Nord, mais par celle du peuple d'Israël: «J'exercerai ma vengeance sur Edom par la main de mon peuple Israël», déclarant encore pour quelle raison: «Fils d'homme, tourne ta face vers les fils d'Ammon, et prophétise contre eux, et dis aux fils d'Ammon: Ecoutez la parole du Seigneur, l'Eternel! Ainsi dit le Seigneur, l'Eternel: Parce que tu as dit: Ha ha! contre mon sanctuaire, quand il a été profané et contre la terre d'Israël, quand elle a été désolée, et contre la maison de Juda, quand elle est allée en captivité», etc. La captivité du peuple, comme la désolation du pays, effets du châtement de Jéhovah, ne devaient produire aucun sentiment de satisfaction parmi les ennemis. Dieu ne permet pas que le coeur charnel de l'incrédulité se réjouisse des afflictions de son peuple. «Parce que tu as battu des mains et que tu as frappé du pied, et que tu t'es réjoui dans tout le mépris que tu avais en ton âme contre la terre d'Israël, — à cause de cela, voici, j'étendrai ma main sur toi et je te livrerai, en proie aux nations... et tu sauras que je suis l'Eternel» (Ezéchiel 25: 6, 7).

Il est utile d'arrêter son attention sur ces paroles solennelles, étant donnée la tendance continuelle de la chair à se réjouir du malheur de ceux avec lesquels, pour une raison ou l'autre, elle entre en conflit. De tels sentiments ne sont pas agréables à Dieu.

Jamais il n'oublie la violence exercée sur son peuple (voyez Abdias), et si même le châtement tarde, son exécution ne manque pas.

A chaque individu qui se repent et se tourne vers Lui par la foi au Seigneur Jésus Christ, la grâce offre le moyen d'y échapper, mais le jugement d'Edom comme nation est l'un des exemples les plus saisissants du jugement réservé aux impénitents. Au jour où l'on dira: «Sur la montagne de Sion il y aura délivrance», alors: «Il n'y aura pas de reste de la maison d'Esäu, car l'Eternel a parlé» (Abdias 17-19).

A l'exception de ces trois nations destinées à recevoir leur châtement de la main d'Israël restauré, rien ne paraît arrêter la marche impétueuse du roi du Nord: «Il étendra sa main sur les pays, et le pays d'Egypte n'échappera pas» (chapitre 11: 42), ce qui semble indiquer un

puissant antagonisme militaire de la part du roi du Midi, comme aussi (verset 43), un merveilleux développement de prospérité commerciale sur son territoire. Les mines d'or et de diamant, la riche fertilité, du sol en certaines parties de la terre d'Afrique, font conclure à un brillant avenir pour ce continent, auquel les Ecritures l'ont déjà promis d'ancienneté.

Le coeur humain ne rêve que richesses, argent et or, qui périssent sans satisfaire jamais, mais excitent toujours la cupidité d'autrui. Ainsi en sera-t-il apparemment du roi du Nord, qui «aura sous sa puissance les trésors d'or et d'argent, et toutes les choses désirables de l'Egypte» (verset 43).

Heureux ceux dont la part est ailleurs, qui possèdent «des bourses qui ne vieillissent pas, un trésor qui ne défaille pas, dans les cieus, d'où le voleur n'approche pas, et où la teigne ne détruit pas» (Luc 12: 33). Là où est votre trésor, là sera aussi votre coeur.

Chapitre 11: 44, 45 - «Des nouvelles de l'Orient et du Nord»

D'après les prophéties d'Esaïe et de Zacharie, comme d'après les Psaumes, il est évident que Jérusalem est destinée à soutenir encore deux sièges. Le premier la livrera aux mains des nations montées contre elle de l'Orient et liguées avec le roi du Nord, mais au second ces mêmes nations seront détruites et la cité délivrée par le Seigneur lui-même intervenant en personne.

Les chapitres 28, 29 d'Esaïe coïncident absolument avec ces derniers versets de Daniel 11. Le malheur est prononcé sur Ephraïm comme offrant passage au roi du Nord lors de sa dernière invasion en Palestine et en Egypte: «Comme un orage de puissantes eaux qui débordent», il tombera sur eux, verge du courroux de Jéhovah pour châtier la nation hypocrite et rebelle, très prospère à ce moment-là, au point de vue matériel (Esaïe 10: 5, 6; 28: 3, 4).

A partir du verset 14, c'est de Jérusalem qu'il est surtout question. Aux fins d'échapper à «ce fléau qui inonde», les principaux du peuple imaginent une alliance avec une puissance de méchanceté si redoutable qu'elle peut seulement être désignée comme «la mort et le shéol». Nous l'avons déjà trouvée en Daniel 9: 27; c'est l'empire Romain restauré, dont le chef s'associera avec «la multitude», les Juifs apostats, pour acclamer l'Antichrist «roi» à Jérusalem.

Cette alliance est conclue pour sept ans, la dernière des soixante-dix semaines de Daniel 9, au milieu de laquelle cependant une crise éclate en rapport avec le peuple; le sacrifice est interrompu, l'idolâtrie terrible de l'Antichrist est introduite. Le châtement mérité est alors infligé par l'Assyrien, exécuteur de la colère de Jéhovah contre la nation idolâtre. Une lecture attentive de Daniel 9: 27, fera distinguer très nettement ces trois personnages: «Il — l'empereur romain — confirmera une alliance avec la multitude pour une semaine; et au milieu de la semaine il fera cesser le sacrifice et l'offrande; et à cause de la protection des abominations — l'idolâtrie introduite — il y aura un désolateur — le roi du Nord — et jusqu'à ce que la consommation et ce qui est décrété, soient versés sur la désolée» — Jérusalem.

Retournant maintenant à Esaïe 29, nous y trouvons l'insuccès de cette combinaison; la cité est livrée au siège et à la destruction (versets 1-7). «Elève tes pas vers les ruines

perpétuelles; l'ennemi a tout saccagé dans le lieu saint», s'écrie à ce propos le Psaume 74. Et encore, dans le 79: «O Dieu! les nations sont entrées dans ton héritage; elles ont profané ton saint temple; elles ont mis Jérusalem en monceaux de pierres». Evidemment donc la ville est prise par les assiégeants.

Mais la suite de ce 29^e chapitre d'Esaië, depuis le verset 7, nous offre un tableau bien différent. Jéhovah prend en main la cause de son peuple et toutes les nations qui combattent contre la montagne de Sion, s'évanouissent comme un songe au matin. De ces deux sièges que Jérusalem doit encore subir, le premier tournera à l'avantage des nations, mais point le second: «L'Eternel des armées descendra pour combattre sur la montagne de Sion... l'épargnant il la sauvera. Et Assur tombera par l'épée, non d'un homme d'importance» — par l'intervention directe de Jéhovah — «il passera vers son rocher, et ses princes seront terrifiés à cause de l'étendard, dit l'Eternel qui a son feu dans Sion et son four dans Jérusalem» (Esaië 31: 4-9). Ensuite viendra le millénium décrit au chapitre suivant.

Le prophète, Zacharie nous donne les mêmes révélations avec plus de détails. Les trois derniers chapitres traitent certainement de l'avenir d'Israël. Après la réjection du Messie (chapitre 11: 12, 13), est introduit celui en qui sera l'opposé, le berger insensé, l'Antichrist, que nous avons considéré sous son titre de «roi». «Je suscite un berger dans le pays», la Palestine. Ce n'est point un bon Berger, qui donne sa vie pour ses brebis, mais un berger mangeant la chair de ce qui est gras, et rompant la corne de leurs pieds. La période de l'Eglise — de la Pentecôte à son enlèvement — est ainsi passée sous silence, et nous allons directement du Messie rejeté à la réception de l'Antichrist, ainsi que le Seigneur lui-même l'a exprimé: «Moi, je suis venu au nom de mon Père, et vous ne me recevez pas; si un autre vient en son propre nom, celui-là vous le recevrez» (Jean 5: 43). Le berger insensé de Zacharie est celui qui vient en son propre nom.

Ceci nous amène aux circonstances des derniers jours, en rapport surtout avec Jérusalem. Elle sera assiégée par beaucoup de peuples et de nations, alliés du roi du Nord, en d'autres termes, par une confédération du nord-est, distincte de la Bête ou empire Romain de l'occident. Ils se heurteront contre une forte muraille en s'attaquant à la Palestine et aux Juifs, dont ils comptaient faire aisément justice, eux les forts attaquant le faible, mais il n'est plus faible, ce peuple de Juda, maintenant que Jéhovah lui-même s'est levé, pour prendre en main sa cause et le défendre de ses ennemis: «Et il arrivera, en ce jour-là, que je chercherai à détruire toutes les nations qui viennent contre Jérusalem» (Zacharie 12: 9).

Voici maintenant une oeuvre qui s'accomplit dans leurs coeurs et leurs consciences: «Je répandrai sur la maison de David et sur les habitants de Jérusalem un esprit de grâce et de supplications, et ils regarderont vers moi, celui qu'ils auront percé», etc. Ils se seront jugés devant Dieu, ayant horreur d'eux-mêmes pour ce qu'ils firent en rejetant le Messie (versets 10-14). Alors, et pas avant, s'ouvrira pour la nation une source de purification pratique. Ce n'est pas le sang, mais le lavage d'eau par la Parole; les idoles et les faux prophètes étant balayés du pays.

Zacharie fait ensuite passer sous nos yeux toutes les souffrances du Messie, de la part des hommes et sous le jugement de Jéhovah. Blessé dans la maison de ses amis, honni, méprisé; sur la croix, l'épée de Jéhovah se réveillant contre l'homme qui est son compagnon. Le fait même de frapper le berger disperse le troupeau (Matthieu 26: 31), bien que ce soit justement la cause de toutes leurs bénédictions.

Une fois encore se retrouve le fait que, dans l'Ancien Testament, toute la période de l'Eglise est passée sous silence, le mystère du corps de Christ n'ayant point été révélé avant la Pentecôte, et seulement par l'instrument choisi de Dieu, l'apôtre Paul. D'un trait nous passons de la dispersion du troupeau après la mort du berger (verset 7), au jugement qui «arrivera dans tout le pays», immédiatement avant le jour où Jéhovah reconnaîtra de nouveau la nation comme sienne, lorsque sera manifesté le Messie, non plus en humiliation, mais en puissance et en majesté (Zacharie 13: 8, 9).

Période de souffrances sans précédent. Deux parties du pays seront retranchées et expireront, tandis que la troisième passera au travers du feu.

Le chapitre 14 s'ouvre avec les deux sièges de Jérusalem, toutes les nations rassemblées en bataille contre elle, alliées du roi du Nord et victorieuses au commencement. La cité est prise, la moitié de ses habitants emmenée en captivité.

Mais ensuite, évidemment dans une autre occasion, le Seigneur lui-même paraît combattant pour son peuple, et de suite tout change de face. Il est vu venant en personne sur la terre; ses pieds se tiennent sur la montagne des Oliviers, non dans les airs pour enlever son Eglise, mais sur la terre pour délivrer Israël et juger ses ennemis.

Ce passage répand un flot de lumière sur la fin de Daniel 11. Nous avons vu le roi du Nord, pénétrant dans le pays de beauté et obtenant un succès partiel, sans doute au premier siège de Jérusalem, mais il passera ensuite en Egypte dans le but, probablement, d'enrayer la puissance du roi du Midi dont il doit craindre l'intervention dans les affaires des Juifs. A ce moment toutefois des événements bien inattendus se produisent en Palestine: «Des nouvelles de l'orient et du nord l'effrayeront». Quelles nouvelles peuvent donc produire un pareil effet sur le souverain jusqu'ici victorieux? Elles peuvent être de deux natures: le mouvement de retour au pays de leur naissance des dix tribus perdues, et la défaite des armées de l'occident, de la Bête et des rois de la terre, réunis autour de Jérusalem pour faire la guerre à l'Agneau manifesté maintenant comme Rédempteur de Sion (Esaïe 59: 20).

Notons bien la direction d'où arrivent ces nouvelles: de l'orient et «du nord», absolument la position de la Palestine eu égard à l'Egypte, séjour momentané du roi du Nord.

En proie à une ardente colère, il reprend en hâte la route du pays de beauté, se doutant bien peu *Qui* c'est qu'il y trouvera. Les tentes de son palais sont plantées entre les mers — la Méditerranée et la Mer Morte — et la montagne de sainte beauté. Mais ici, le rideau tombe sur toute sa magnificence militaire. «Il viendra à sa fin, et il n'y aura personne pour le secourir».

Il n'est rien qui soit prisé du monde à l'égal de hauts faits d'armes, mais ils sont destinés à périr comme l'armée de Sennachérib, resplendissante de pourpre et d'or, vrai type, aux jours d'Esaïe, des scènes décrites par le prophète Daniel. Heureuse la part de ceux dont le royaume n'est pas de ce monde, qui possèdent la promesse d'un héritage incorruptible, sans souillure, immarcescible, quand toute la gloire de ce pauvre monde est réduite en cendres!

Chapitre 12 - Un temps de détresse

Trois rois sont en présence dans ces derniers jours que nous venons de considérer: «le roi» régnant à Jérusalem, l'Antichrist (chapitre 11: 36-39), dont la terrible fin se trouve ailleurs. Il sera détruit par l'apparition de la venue de Christ (2 Thessaloniens 2; Apocalypse 19: 20, 21). Puis les rois du Nord et du Midi, dont les versets 40-45, donnent l'histoire. Celui qui vient à sa fin sans personne pour le secourir est le dernier roi du Nord, renversé par le Seigneur lui-même sur les montagnes de Judée (Esaïe 14: 25; 30: 31; 31: 8, 9; Michée 5: 5, 6).

Nous arrivons ici au temps de la fin, «la consommation du siècle» (Matthieu 24: 3), qui n'a aucun rapport avec la période chrétienne, parenthèse elle-même dans les conseils de Dieu quant à la terre. Pour Israël, le peuple terrestre, deux siècles ou dispensations sont indiqués: «ce siècle» et «celui qui est à venir» (Matthieu 12: 32).

«La fin des temps» (Matthieu 13; 24), ne se rapporte en aucune façon à la fin du monde comme système matériel, mais à celle de ce «siècle» de la *loi* sous lequel se trouvaient les Juifs, en contraste avec «le siècle à venir», où le Messie lui-même se trouvera au milieu d'eux. «Le siècle de la loi» poursuivra son cours après l'enlèvement de l'Eglise jusqu'à l'apparition de Christ en gloire.

L'Esprit de Dieu révèle quelle sera la condition du peuple de Daniel et quelles circonstances il traversera à la fin: «En ce temps-là», le temps que nous venons d'étudier, «se lèvera Micaël, le grand chef, qui tient pour les fils de ton peuple» (chapitre 12: 1). Ce sera un ministère angélique en faveur des Juifs, et point encore la présentation personnelle du Messie sur la montagne de Sion, mais Micaël, un des chefs qui tient pour le peuple, sera spécialement envoyé pour veiller à leurs intérêts, bien qu'invisible à leurs yeux comme à ceux de leurs ennemis (comparez Daniel 10: 13-21; Apocalypse 12: 7, etc.). Car il y a des principautés et des autorités aussi bien invisibles que visibles (Colossiens 1: 16).

Ce temps sera «un temps de détresse tel qu'il n'y en a jamais eu depuis qu'il existe une nation». La grande tribulation dont il est parlé ailleurs, «le temps de la détresse pour Jacob» (Jérémie 30: 7). Mais ce serait une grande erreur de supposer qu'elle concerne les chrétiens, ou que l'Eglise la traversera, l'Eglise qui a reçu cette promesse: «Parce que tu as gardé la parole de ma patience, moi aussi je te garderai de l'heure de l'épreuve qui va venir sur la terre habitée tout entière pour éprouver ceux qui habitent sur la terre» (Apocalypse 3: 10). En d'autres termes, l'Eglise ne sera plus sur la terre à ce moment. La terre tout entière en sentira les effets, mais l'épée du jugement atteindra particulièrement les Juifs, comme châtement du rejet et de la crucifixion de leur Messie.

Le Seigneur y fait allusion en Matthieu 24: Il y aura une grande tribulation, telle qu'il n'y en a point eu depuis le commencement du monde jusqu'à maintenant, et qu'il n'y en aura jamais», la mettant lui-même en rapport avec le chapitre de Daniel que nous avons sous nos yeux: «Quand donc vous verrez l'abomination de la désolation, dont il a été parlé par Daniel le prophète, établie dans le lieu saint», etc.

Telle est la perspective de détresse sans précédent qui attend les Juifs à leur retour en Palestine, perspective telle que «si ces jours n'eussent été abrégés, nulle chair n'eût été sauvée; mais à cause des élus, ces jours-là seront abrégés». Dieu a toujours les yeux sur son peuple, et au milieu du jugement se souvient de la miséricorde.

Suivant immédiatement cette période de tribulation, des signes et des miracles se verront dans les cieux (Esaïe 13: 10; Amos 5: 20; Actes des Apôtres 2: 20), «et alors paraîtra le signe du Fils de l'homme venant sur les nuées du ciel avec puissance et une grande gloire». «Le jour du Seigneur», si fréquemment mentionné par les prophètes, est aussi le jour de la délivrance pour le résidu fidèle à Jérusalem, en même temps que de la destruction de leurs ennemis rangés en bataille pour faire la guerre à l'Agneau.

Une question se pose ici. Qu'est-il advenu des dix tribus perdues? Sont-elles entièrement tombées dans l'oubli? La réponse nous vient au verset 2: «Et plusieurs qui dorment dans la poussière, de la terre se réveilleront, les uns pour la vie éternelle, les autres pour l'opprobre, pour être un objet d'horreur éternelle». La résurrection du corps n'est point en vue ici, seulement celle d'Israël comme nation, selon l'expression des prophètes (Esaïe 26: 12-21; Ezéchiel 37: 1-14). L'épreuve des dix tribus les atteindra avant leur retour au pays des pères: «Je suis vivant, dit le Seigneur,... si je ne vous introduis dans le désert des peuples et là n'entre en jugement avec vous face à face!... Et je séparerai d'entre vous les rebelles et ceux qui se sont révoltés contre moi; je les ferai sortir du pays dans lequel ils séjournent, mais ils n'entreront point dans la terre d'Israël» (Ezéchiel 20: 33-44).

Nous apprenons ensuite qu'une récompense spéciale sera décernée, non seulement à ceux qui resteront fidèles au milieu de ce temps d'épreuve, mais encore à ceux qui auront usé de leur influence pour instruire leurs compagnons dans une ligne de conduite agréable à Dieu: «Les sages brilleront comme la splendeur de l'étendue, et ceux qui ont enseigné la justice à la multitude, comme les étoiles à toujours et à perpétuité» (verset 3).

Mais le temps de la fin n'est point encore, et Daniel reçoit cet ordre: «Cache les paroles et scelle le livre, jusqu'au temps de la fin. Plusieurs courront çà et là; et la connaissance sera augmentée». Contraste frappant entre cette injonction et ce qui est dit à Jean, dans l'Apocalypse, de ne *point* sceller les paroles de la prophétie de ce livre, parce que le temps est proche (Apocalypse 22: 10).

Pour l'Eglise, la venue du Seigneur est une espérance journalière, tandis que pour les Juifs, certaines prophéties *doivent* s'accomplir avant l'arrivée de leur Messie en puissance pour régner sur eux.

Daniel voit maintenant deux autres personnages se tenant sur le bord du fleuve, outre l'homme vêtu de lin (chapitre 10: 4-6). «Jusques à quand la fin de ces merveilles?» demande l'un d'eux, en d'autres termes, combien longtemps durera cette grande tribulation? «Un temps... des temps... et une moitié de temps»... lui est-il répondu, c'est-à-dire trois ans et demi, ou la dernière moitié de la dernière des soixante-dix semaines.

Aucun doute ne nous est donc laissé quant au moment où elle se place, ni à sa signification relative aux Juifs (et point aux chrétiens), tombés si bas qu'ils accepteront le culte idolâtre de l'Antichrist, dans leur temple.

«Mon seigneur, quelle sera l'issue de ces choses?» demande encore Daniel, mais le moment n'était pas venu pour de plus amples révélations. Nouveau contraste entre les saints de cette dispensation, quelque pieux qu'ils soient, comme un Daniel, et l'Eglise. Nous avons «l'onction de la part du Saint, et nous connaissons toutes choses» (1 Jean 2: 20), dit l'apôtre même aux petits enfants en Christ. Les hommes pieux de l'Ancien Testament ne possédaient pas ce qui distingue les saints de notre dispensation, le Saint Esprit habitant en eux.

Mais dans le temps à venir, «les sages comprendront». Ces sages occupent donc une place importante. «Aucun des méchants ne comprendra», quelqu'ait été le degré d'intelligence naturelle, celle dont il est ici question étant morale et non pas simplement intellectuelle.

L'homme vêtu de lin avait annoncé que la tribulation durerait trois ans et demi, soit 1.260 jours. Mais plus loin, nous trouvons la mention de deux autres nombres, 1.290 et 1.335 jours. A quoi ces nombres se rapportent-ils? Avant tout, il s'agit de comprendre que ces calculs se rapportent au temps qui suivra l'enlèvement de l'Eglise, autrement la porte est ouverte à toutes les spéculations mensongères ayant pour but de fixer une date au retour du Seigneur pour ses saints.

Le verset 11 indique clairement quel est le point de départ de ce calcul: «Depuis le temps où le sacrifice continué sera ôté et où l'abomination qui désole sera placée». Quand sera-ce? Cela n'a aucun rapport avec les Turcs, ou avec le fléau de l'Islamisme; il s'agit du sujet traité au chapitre 9: 27, la rupture de l'alliance future entre le chef de l'empire Romain et les Juifs, et l'idolâtrie de l'Antichrist établie dans le temple de Jérusalem. La tribulation, châtement terrible de cette idolâtrie, envoyée de Dieu sur les Juifs, doit durer trois ans et demi ou mille deux cent soixante jours, mais la bénédiction finale d'Israël ne suit pas immédiatement. L'Antichrist sans doute sera détruit, mais il laissera sur la scène d'autres puissances impies, le roi du Nord, Gog et Magog (Ezéchiel 38; 39) et d'autres encore de moindre importance, dont le jugement doit encore s'accomplir. Cela exige un certain temps, sans doute de peu de durée, car l'Ecriture nous indique clairement la fin du roi du Nord comme suivant la destruction de l'Antichrist, qui se produit à l'apparition du Seigneur, tandis que l'Assyrien revient d'Egypte après l'apparition de Christ en Sion. Le châtement de Gog et Magog est même postérieur à cet événement. Nous ne voulons pas dire que les 1.290 et les 1.335 jours se

rapportent en particulier à ces deux puissances, mais nous en avons dit assez pour suggérer la raison de cette prolongation de jours. La bénédiction complète vient après les 1.335 jours.

On a souvent observé que Daniel ne s'étend pas sur la période millénaire, sa prophétie se bornant «au temps des nations». Il reçoit néanmoins l'assurance qu'il se tiendra dans son lot à la fin des jours. Il ne sera pas absent du déploiement de cette scène glorieuse.

De meilleures choses sont en réserve pour nous, mais ne doivent point diminuer notre appréciation des promesses faites aux pères qui, les ayant vues de loin seulement, se sont néanmoins mis en route avec joie pour atteindre une meilleure patrie et cette cité qui a des fondements dont Dieu est l'architecte et le fondateur.

Avec de plus grands privilèges et des bénédictions d'un ordre plus élevé, ne témoignons-nous pas souvent d'un coeur plus froid et d'un esprit moins zélé que le leur?

Seigneur, remplis-nous du saint désir dont fut animé jadis ton peuple, qui goûtait ton amour et dont le coeur brûlait pour toi, en attendant patiemment de voir ta face!

Pensées et fragments

ME 1904 page 7

Souvenez-vous que Dieu ne trace jamais des sillons dans nos coeurs si ce n'est pour y semer de la bonne semence — qu'il veut nous sevrer des choses d'ici-bas pour nous attacher à Lui par des liens indissolubles. Le coup de hache peut être fort douloureux, mais Dieu le donne pour nous rendre libres, libres dans les parvis célestes.

ME 1904 page 31

Nous ne sommes envoyés dans le monde que dans la mesure où nous pouvons rendre témoignage pour Christ. Il est possible que nous n'ayons qu'un petit témoignage à rendre, mais ce petit témoignage est *tout* ce pour quoi nous sommes envoyés dans le monde.

ME 1904 page 45

Dieu a placé le témoignage de son amour là où mon péché était devant Lui, là où étaient la mort et le jugement que j'avais mérité. C'est là que Dieu s'est montré pour moi.

ME 1904 page 140 : Jean 14: 1-3

Jésus est entré dans le ciel dans la puissance de vie qui devait aussi y conduire ses disciples. Mais eux ne devaient pas s'en aller seuls là-haut pour le rejoindre, ni lui venir les rejoindre ici-bas, car il s'agissait du ciel et non pas de la terre. Il ne les fera pas non plus chercher simplement par d'autres, mais il viendra *lui-même* les chercher et les prendre auprès de lui, afin que là où il est, eux y soient aussi. Il viendra du trône du Père; eux, cela va sans dire, ne peuvent y être assis; mais il les prendra à Lui là où il sera en gloire, devant le Père. Ils seront avec Lui — position bien plus excellente que s'il était resté avec eux ici-bas, même comme Messie glorieux sur la terre.

ME 1904 page 160

Le caractère de la vie de Christ a été manifesté dans sa conduite ici-bas; la puissance de cette vie dans sa résurrection.

ME 1904 page 175

Christ n'était pas seulement l'amour divin, mais il a été *ému* de compassion. En Lui, je vois Dieu en amour et en puissance, mais je vois aussi un homme qui *sent* les choses, et qui est touché par nos infirmités.

ME 1904 page 180

Si tout était réellement jugé en nous, nous serions tous un; il ne pourrait pas en être autrement. Pour être unis, il ne s'agit pas d'atteindre un certain degré de développement. Une famille n'est pas désunie, parce qu'elle renferme des hommes âgés, des jeunes gens et des enfants.

L'humilité n'empêche pas la fermeté, bien au contraire, elle nous rend obéissants et il n'y a rien de plus ferme que l'obéissance.

ME 1904 page 200

N'y a-t-il personne parmi vous à qui le Seigneur pourrait dire: «Je suis depuis si longtemps avec toi», m'occupant de toi... et tu ne m'as pas connu? Tu sais peut-être beaucoup de choses sur mon compte, mais tu ne m'as pas connu, *moi*.

ME 1904 page 220

Quand on ne fait pas de visites, on ne sait pas lier l'expérience avec la doctrine; on pourra prêcher, faire des discours, sans savoir appliquer Christ à l'état des âmes.

ME 1904 page 280

Si nous ne gardons pas Christ entre nous et les événements, ils sont plus forts que nous et nous gouvernent.

ME 1904 page 299

La vraie repentance est le retour que l'âme, dans la conscience de la grâce, fait sur elle-même, sur ses motifs et ses voies, en sorte qu'elle les juge dans la lumière de Dieu connu en grâce.

ME 1904 page 319

L'état final de l'Eglise est tout simplement *l'indépendance*, le principe babylonien: «Je n'ai besoin de rien».

Dans l'épître aux Romains, nous trouvons l'homme tel quel, sans entraves; nous voyons l'état auquel il est parvenu, puis nous apprenons comment il est justifié. Dans l'épître aux Corinthiens, nous trouvons l'homme mondain; dans celle aux Galates, l'homme légal dans celle aux Colossiens, l'homme religieux avec son accompagnement de rationalisme et de ritualisme; dans celle aux Hébreux, l'homme terrestre. Débarrassez-vous de l'homme et tout est dit.

Combien de fois nous sommes décidés à faire une chose qui n'est pas du tout selon la volonté de Dieu; combien de fois nous désirons aller où Dieu ne veut pas que nous allions. Nous prions à ce sujet et ne recevons pas de réponse. Nous prions de nouveau, nous prions encore — toujours pas de réponse. Pourquoi? Le simple fait est que Dieu veut que nous nous tenions tranquilles, nous arrêtant, demeurant simplement où nous sommes. Pourquoi, au lieu de nous rompre la tête, de nous tourmenter au sujet de ce qu'il faudrait faire, ne faisons-nous *rien*, nous attendant simplement à Dieu?

Israël murmure — la morsure du serpent lui répond, Israël confesse son péché — la grâce de Dieu lui répond.

ME 1904 page 340

Si, «du sommet des rochers (*)», je considère le peuple de Dieu, je le verrai comme Dieu le voit, revêtu de toute la perfection de Christ, accompli en Lui, agréable dans le Bien-aimé. Cela me rendra capable de supporter ceux qui en font partie, de marcher avec eux, d'être en communion avec eux, de m'élever au-dessus de leurs aspérités et de leurs angles, de leurs taches et de leurs tares, de leurs fautes et de leurs infirmités.

(*) Nombres 23: 9.

ME 1904 page 391

La foi ne connaît rien de positif, rien de réel, que la Parole du Dieu vivant.

ME 1904 page 397

Certains esprits ont une tendance pernicieuse à déprécier toute autre oeuvre que la leur.

ME 1904 page 467

Quand tout est perdu, Dieu ouvre le ciel pour y recevoir des pécheurs. Dieu est grand!

Méditations sur le second livre de Samuel (Rossier H.)

ME 1903 page 53 - ME 1904 page 8

Introduction

Les livres historiques de l'Ancien Testament s'occupent des voies de Dieu envers Israël depuis son entrée en Canaan. La conduite de ce peuple et la vie des hommes de Dieu y fournissent, à chaque page, l'occasion de grandes leçons morales. On y trouve enfin sous des types divers la personne, l'oeuvre et les gloires du Seigneur Jésus.

On rencontre naturellement ces trois importants sujets dans les deux livres de Samuel. Le premier de ces livres débute, comme nous l'avons vu (*), par la ruine de la sacrificature qui aurait dû mettre Israël en rapport immédiat avec Dieu. Mais le jugement tombé sur les fils d'Eli, l'arche prise, la rupture des relations avec son peuple, n'empêchent pas l'Eternel de lui susciter un prophète, Samuel, chargé de conserver des rapports miséricordieux avec Israël. Dieu déclare alors qu'il établira de nouvelles relations entre son peuple et Lui par un roi, son oint, devant lequel un sacrificateur fidèle marchera à toujours.

(*) Méditations sur le premier livre de Samuel, par H.R. ([ME 1901 page 69](#))

Au lieu d'attendre patiemment l'oint de l'Eternel, le peuple rebelle demande un roi comme toutes les nations. Dieu le lui octroie dans sa colère, mais avec un mélange de miséricorde. Saül désobéit, est rejeté. Alors l'Eternel suscite David, le roi selon son coeur. Saül réprouvé persécute le vrai roi. Tout le reste du livre est rempli des souffrances de David. Le fils d'Isaï rassemble autour de lui, en un faible résidu, les fidèles témoins de ses afflictions qui seront les compagnons de son règne quand il aura reçu la couronne.

La période racontée dans le premier livre de Samuel préfigure les souffrances du Messie au milieu d'Israël. Elle se termine par la victoire de David sur Amalek, type de Satan dans les Ecritures (Exode 17: 8-16). Le roi selon Dieu frappe l'ennemi que Saül avait épargné, tandis que le roi selon la chair, jadis vainqueur des Philistins, succombe sous leurs coups, et que tous les premiers succès de sa carrière sont réduits à néant.

Le début du second livre de Samuel nous montre David, vainqueur d'Amalek et la reconnaissance graduelle de sa royauté par Juda, puis par tout Israël. Cette domination n'est réellement complète que lorsque le trône glorieux de Salomon est placé à Jérusalem. Nous trouvons donc, dans ce livre, *l'établissement en puissance de David, le roi de grâce*, image frappante de ce que sera le Messie au début de son règne.

Le premier livre des Rois s'ouvre avec Salomon, roi de justice et de paix, dont la domination glorieuse sur le monde entier est le type magnifique du règne millénaire de Christ.

Remarquons toutefois que, dans notre livre, David n'est pas seulement l'image du Messie, mais qu'il est aussi *le roi responsable* auquel Dieu a confié le gouvernement de son peuple.

Sous ce rapport, sa royauté a failli, comme toute autre relation divinement instituée. C'est pourquoi nous trouvons dans ce livre, la chute de David, ses terribles conséquences, la discipline exercée envers lui, son relèvement, sa confession, et, tout à la fin, lorsque le péché a donné, occasion au sacrifice, ce dernier arrêtant la colère de Dieu et établissant, à l'autel de Morija, un lieu de rencontre entre l'Eternel et son peuple.

Toutes les expériences de David, homme sujet à faillir, sont pleines de solennelles instructions pour nos âmes. Elles sont aussi comme le modèle anticipé des expériences du résidu de Juda, chassé de Jérusalem, puis restauré, expériences auxquelles les Psaumes donnent une expression prophétique.

Chapitre 1

Chapitre 1: 1-16 : L'Amalékite

Deux faits signalent le règne de David à son aurore: le jugement d'Israël et de son prince sur les montagnes de Guilboa; la victoire remportée sur Amalek par celui qui sera roi demain. Le règne de Christ aura les mêmes caractères: il ne peut être établi que par le jugement de l'Antichrist et des Juifs apostats et par une victoire réduisant à l'impuissance le grand ennemi de Dieu, de son Oint et des hommes. C'est en effet, pour l'introduction du règne millénaire de Christ, que Satan sera lié (Apocalypse 19: 19 à 20: 3).

A peine la victoire sur Amalek est-elle remportée, qu'un messager vient du camp de Saül, «ses vêtements déchirés et de la terre sur sa tête», avec les marques de la sympathie, du deuil et de la douleur, et avec les hommages dus à la royauté présumée: «Arrivé auprès de David, il tombe contre terre et se prosterne». Tout autre que l'homme de Dieu eût été touché de ces marques de déférence, mais la simple communion avec le Seigneur, jointe à la prudence du serpent, quand il s'agit de relations avec le monde, lui fait éviter ce piège. Nous-mêmes, en pareille occasion, nous aurons peut-être quelque peine à démêler les intentions de l'ennemi, mais évitons toute décision précipitée. C'est ce que fait David. «*D'où viens-tu?*» «Je me suis échappé du camp d'Israël». «*Que s'est-il passé? raconte-le-moi, je te prie.*» «*Comment sais-tu que Saül et Jonathan, son fils, sont morts?*» Ce n'est qu'à la troisième question que le menteur se révèle. David, l'homme spirituel, peut déjà soupçonner l'invraisemblance du récit: «Je passais *par aventure* sur la montagne de Guilboa». Comment? par aventure, au fort de la bataille? «Et voici, Saül s'appuyait sur sa *lance*, et voici, *les chars et les gens de cheval* le serraient de près». Ici, la Parole elle-même convainc cet homme de mensonge. Saül s'appuyait sur son *épée* et ce n'étaient pas les cavaliers, mais les *archers* qui le menaçaient (1 Samuel 31: 3, 4). Tout le reste du récit est la fausseté même. Saül ne pouvait prier l'Amalékite de l'achever, car celui qui portait les armes du roi ne se tua que lorsqu'il eût *constaté sa mort* (verset 5). «Alors je me suis tenu sur lui, et je l'ai mis à mort» (1: 10).

Cet esprit de mensonge émane du grand ennemi qui ne pouvait comprendre le coeur du fils d'Isaï. Comment aurait-il supposé, lui, le Méchant, que David était plein de grâce, d'amour pour ses ennemis, que leur défaite remplissait son coeur d'une affliction dépourvue de feinte?

Mais il voulait, avant tout, amener David à recevoir *de sa main* la couronne de Saül, signe d'investissement du royaume. Sa ruse est déjouée. Plus tard, quand, transportant le Messie, fils de David, sur une fort haute montagne, il lui offrira tous les royaumes du monde, à la condition de lui rendre hommage, il essuiera une nouvelle et suprême défaite.

Le premier sentiment de David, apprenant la ruine de la royauté et d'Israël, est le deuil. Que son attitude est touchante! «David saisit ses vêtements et les déchira; et tous les hommes qui étaient avec lui firent de même; et ils menèrent deuil, et pleurèrent, et jeûnèrent jusqu'au soir sur Saül et sur Jonathan, son fils, et sur le peuple de l'Eternel, et sur la maison d'Israël, parce qu'ils étaient tombés par l'épée» (versets 11, 12). L'homme de Dieu a tout oublié, haine, embûches, persécutions, danger continu menaçant sa propre vie; il ne se souvient que d'une chose, c'est que l'Eternel avait confié son témoignage à Saül et l'avait oint, et qu'il avait conduit jadis Israël à la victoire. Il mène deuil aussi sur Jonathan et, quelque coupable que fût le peuple de Dieu, il ne s'en sépare pas, comme s'il n'en faisait point partie, et pleure sur ses calamités.

Sérieuse leçon pour nous! Le jugement est déjà prononcé, près de tomber sur cette chrétienté qui hait et méprise et souvent persécute les vrais témoins de Christ. Avons-nous envers elle et ses conducteurs les vrais sentiments de David? Menons-nous deuil, au lieu de nous réjouir, déchirant nos vêtements, au lieu de la condamner? La pensée que Satan trouve son compte à l'anéantissement de ce qui porte le nom de Christ, ou fait profession de Lui appartenir, remplit-elle nos coeurs d'affliction? Il devrait toujours en être ainsi: ces larmes sur la ruine, cette grâce, cette pitié pour ceux qui sont égarés, parle plus au coeur des brebis du Seigneur, mêlées à cet état de choses, que les plus justes critiques, et leur ouvre les yeux sur la nécessité de chercher leur refuge auprès du Berger d'Israël, quand déjà l'épée est levée pour détruire.

Le porteur de nouvelles assiste silencieux à ce spectacle d'affliction, sans en comprendre le sens et sans se douter du sort suspendu sur sa tête. C'est seulement alors que David lui adresse sa dernière question: «*D'où es-tu?*» Lorsque Satan qui sait se déguiser en ange de lumière, cherche à nous tenter, obligeons-le à nous répondre sur ses origines, à nous donner son vrai nom. Si nous sommes avec Dieu, il se trahira toujours à la fin. Déjà le nom de son peuple avait échappé à ce menteur, quand il rapportait l'entretien supposé avec Saül, lui qui, probablement, n'était venu à Guilboa que pour dépouiller les morts. Maintenant il ne pourrait se contredire. «Je suis fils d'un homme étranger, d'un Amalékite» (verset 13). «Comment n'as-tu pas craint», dit David, «d'étendre ta main pour tuer l'oint de l'Eternel?... Ta bouche a témoigné contre toi» (versets 14, 16). Non, il ne peut y avoir rien de commun entre David et Amalek, et jamais David ne recevra la couronne de sa main. Si nos coeurs peuvent être pleins de miséricorde quand il s'agit des nécessités, des tribulations du peuple de Dieu infidèle et de ceux qui, rejetés comme Saül, ont néanmoins porté son témoignage, ils doivent être sans merci pour les instruments envoyés par Satan en vue de nous tenter; ils doivent, sans aucune hésitation, appeler le mal, mal, et l'ennemi un ennemi.

Chapitre 1: 17-27 : Le chant de l'Arc

«David prononça cette plainte sur Saül et sur Jonathan». Il y exprime sa douleur sur le désastre des chefs d'Israël et de leur armée, mais ce chant de l'Arc doit être appris par les fils de Juda (verset 18). Il est *un enseignement* pour eux. Témoins du désastre d'Israël, ils devaient savoir comment l'éviter eux-mêmes à l'avenir. Saül avait été vaincu par les archers (1 Samuel 31: 3), quand lui-même était privé de cette arme. Nous apprenons, en effet, par 1 Chroniques 12: 1-7, qu'avant la défaite de Saül le corps des archers, appartenant à la tribu de Benjamin et, en grande partie, à la famille du fils de Kis, s'était rallié à David et l'avait rejoint à Tsiklag. De là cette «très grande peur» de Saül devant les archers.

Ce chant de l'Arc a un refrain poignant: «Comment les hommes forts sont-ils tombés?» (verset 19). «Comment les hommes forts sont-ils tombés au milieu de la bataille?» (verset 25). «Comment sont tombés les hommes forts et sont péris les instruments de guerre!» (verset 27). Que leur avait-il donc manqué? L'arc par lequel Saül avait été vaincu!

Partout, dans l'Écriture, l'arc est l'emblème de la *force* pour vaincre l'ennemi. Avec l'épée, on l'attaque corps à corps; avec l'arc, on le combat à distance, en s'opposant à son approche. L'archer voit venir l'ennemi de loin, se rend compte de ses mouvements et de ses desseins et le couche à terre avant qu'il ait attaqué. L'arc est une arme plus intelligente que l'épée, mais elle est avant tout le symbole de la force, car il faut des mains et des bras puissants pour le bander et s'en servir.

Les hommes forts d'Israël, Saül en tête, avaient rencontré l'arc d'un ennemi qui était plus fort qu'eux. L'erreur qui les avait conduits à la ruine était d'avoir estimé leur force suffisante. Mais la force ne va pas sans la dépendance, car elle n'est pas en nous-mêmes, mais en Celui qui la possède infaillible pour nous. Jésus Christ homme en est l'exemple. Il n'a voulu chercher sa force qu'en Dieu et n'aurait pas été l'homme parfait sans cela. Percé par les archers (Genèse 49: 23, 24), sa force ne l'a pas abandonné. Lorsqu'en apparence sa faiblesse succombait sous la puissance de l'ennemi, son arc était demeuré ferme, sa force en son entier. *Elle n'existait que dans la dépendance*: «Les bras de ses mains étaient souples *par les mains du Puissant de Jacob*».

Dans sa vie, n'avait-il pas déjà manifesté la puissance de Dieu par une dépendance complète de Lui? Tous ses actes en faisaient foi. C'est ainsi qu'au tombeau de Lazare, montrant sa force par la résurrection d'un mort, il ajoute: «Père, je te rends grâces de ce que tu m'as entendu» (Jean 11: 41).

Dans sa mort, quoique crucifié en faiblesse, il fut néanmoins la *puissance de Dieu*. Devant la croix, toute la force de l'homme et de Satan furent réduites à néant. Par la mort, il a vaincu celui qui avait la puissance de la mort. C'est là surtout que son arc est demeuré ferme, que les bras de ses mains furent souples par les mains du Puissant de Jacob.

Sa résurrection est la démonstration publique de cette puissance de Dieu, dans laquelle il se confiait. Dieu l'a déclaré Fils de Dieu, en puissance, en le ressuscitant d'entre les morts. Il avait le pouvoir de reprendre sa vie, comme de la laisser, mais, même pour sa résurrection,

son âme dépendante s'attendait à la puissance de Dieu: «*Tu n'abandonneras pas mon âme au shéol, tu ne permettras pas que ton Saint voie la corruption*» (Psaumes 16: 10). «*Tu m'as répondu d'entre les cornes des buffles*» (Psaumes 22: 21). «*Il m'a fait monter hors du puits de la destruction, hors d'un borbier fangeux; et il a mis mes pieds sur un roc*» (Psaumes 40: 1) «*Il a été ressuscité d'entre les morts par la gloire du Père*» (Romains 6: 4). «*L'excellente grandeur de la puissance de Dieu... a été opérée dans le Christ, en le ressuscitant d'entre les morts*» (Ephésiens 1: 19, 20).

Ce n'est pas tout. Son arc demeurera ferme, sa force en son entier, à *toujours*. Quand le Fils de l'homme viendra pour juger les peuples, l'arc d'airain qui atteindra les pécheurs sera dans sa main. Là encore, ce sera son Dieu qui le ceindra de force, qui enseignera ses mains à combattre (Psaumes 18: 32, 34). C'est dans cette dépendance qu'il transpercera ses ennemis, sans qu'ils puissent se relever (verset 38). Ses flèches seront aiguës et atteindront le cœur des ennemis du roi (Psaumes 46: 5).

Oui, son arc demeure ferme et les bras de ses mains sont souples par les mains du Puissant de Jacob, jusqu'à ce qu'il vienne s'asseoir à toujours sur le trône de sa puissance.

L'homme peut avoir un arc, mais, entre ses mains, il fait défaut au moment de s'en servir. «*Les fils d'Ephraïm, armés et tirant de l'arc, ont tourné le dos le jour du combat*» (Psaumes 78: 9), et quant aux ennemis du Seigneur, «*l'arc des puissants sera brisé*» (1 Samuel 2: 4; Psaumes 46: 9; Jérémie 49: 35; Osée 1: 5; 2: 18).

Quant à nous, chrétiens, notre arc peut rester en son entier à condition que nous mettions notre confiance en Dieu qui nous communique sa force. «*Va avec cette force que tu as*», dit l'Eternel à Gédéon (Juges 6: 14), et l'apôtre lui-même faisait l'expérience que, «*quand il était faible, alors il était fort*» (2 Corinthiens 12: 10). *Rien n'est plus faible qu'un chrétien qui a abandonné Christ comme sa force*. Sachons donc nous servir de notre arc et, semblables à Christ, les bras de nos mains seront souples par les mains du Puissant de Jacob. Apprenons le chant de l'arc, en nous exerçant à le bander, à y ajuster la flèche pour atteindre le but. Plus nous nous en servons, plus nous deviendrons forts contre l'ennemi. Les archers de Benjamin qui s'étaient réfugiés auprès du fils d'Isaï, fidèles de la onzième heure, peu avant la défaite d'Israël, montraient par là qu'ils ne se confiaient pas en leur arc, avec Saül pour maître, mais dans la force de David méprisé. Faisons comme eux; entourons le roi rejeté. Ne gémissons pas sur notre faiblesse, comme si elle était sans ressource; ce ne serait ni la foi, ni la confiance en Christ. Comptons, avec une très humble dépendance, sur sa force qui affermira nos mains, afin de combattre pour Lui, jusqu'au jour où, la lutte terminée, nous entrerons dans son repos éternel.

La complainte de David est l'expression touchante des affections de cet homme de Dieu. Un cœur rempli d'amour n'a pas de place pour le ressentiment et les griefs. S'il avait autrefois gémi sous les accusations injustes de la haine, il a maintenant tout oublié. Pas un mot de reproche contre celui dont les os reposaient sous le tamaris de Jabès. Mais oublier n'est pas assez pour ce cœur admirable; il aime à se souvenir; il se rappelle que Saül a été l'oint de

l'Eternel, le porteur de son témoignage, qu'il a conduit son peuple à la victoire; il reconnaît les dons naturels qui le rendaient aimable pendant sa vie et attiraient sur lui l'amour d'Israël; il le voit, revêtant magnifiquement les filles de son peuple. Son chant exprime le respect et la douleur au sujet de celui qui l'avait toujours haï et persécuté. S'agit-il d'Israël, qu'en un jour de faiblesse il avait pensé, combattre en se joignant aux Philistins, David s'identifie maintenant avec lui et pleure avec ses larmes. La joie peut être la part des filles des incirconcis, David ne la partagera jamais. Que les montagnes de Guilboa, témoins de la défaite du peuple de Dieu, soient maudites!

Son angoisse au sujet de Jonathan est sans bornes. Ah! comme le coeur tendre du fils d'Isaï estimait l'affection de son ami! «Je suis dans l'angoisse à cause de toi, Jonathan, mon frère! Tu étais pour moi plein de charmes; ton amour pour moi était merveilleux, plus grand que l'amour des femmes» (verset 26); affection entièrement désintéressée, ce que serait difficilement celle d'un autre sexe. En effet, Jonathan s'était dépouillé de ses dignités et de sa gloire et de l'arc de sa force, pour en parer David, au jour de sa victoire sur Goliath, puis, avec toute la chaleur de ses convictions, il avait plaidé la cause de son ami; enfin, son admiration pour le fils d'Isaï n'avait pas diminué dans l'opprobre et l'exil où il l'avait visité, sans avoir, il est vrai, le courage de l'y suivre. Sur ce dernier point, David ne dit pas un mot. Il couvre la mémoire de son ami d'une ineffable tendresse. Il ne parle pas de son amour à lui, mais il le prouve en exaltant l'amour de Jonathan.

Oh! comme toutes ces paroles ont la saveur et le parfum du coeur de Christ! Seulement David avait dû être formé par la discipline à de pareilles effusions; le coeur de Christ n'en avait nul besoin. Sa vie tout entière n'est qu'amour et grâce. «Je vous ai appelés amis», dit-il à ceux qui étaient sur le point, soit de le renier, soit de fuir en le laissant seul. «Vous êtes ceux qui avez tenu ferme avec moi, dans mes tentations», dit-il à ceux qui, peu de temps après, ne pouvaient pas même veiller une heure avec Lui! Prenons exemple sur ce modèle parfait!

Chapitres 2 à 4 : Royauté sur Juda

Chapitre 2 : Hébron

Tout en prononçant une plainte sur Saül et sur Jonathan, David, nous l'avons vu, avait pour but d'enseigner aux fils de Juda à se servir de cette arme. Nous avons remarqué que l'arc signifie, pour le croyant, la force de Dieu qui ne se manifeste que dans la dépendance. Au début du chapitre 2, la conduite de David est l'illustration de cette vérité. Les jours de son affliction sont passés, une ère nouvelle commence; le chemin du trône s'ouvre devant lui; il va prendre la place que Dieu, dès longtemps, lui a destinée. Or la première chose que fait David, c'est de consulter l'Eternel, de montrer qu'il dépend entièrement de Lui. On peut dire que *la dépendance* caractérise avant tout sa carrière. Auprès des parcs des brebis, quand il était aux prises avec le lion et l'ours, devant Goliath, dans le désert de Juda, à Kéhila, à Tsiklag (1 Samuel 30: 6, 7), David est l'homme dépendant et par conséquent l'homme fort. Rien n'est plus agréable à Dieu que cela. Les incertitudes et les vacillations de notre marche s'expliquent par notre manque de dépendance. Quand elle existe, nous nous posons, en toute

circonstance, cette première question: Quelle est la volonté de Dieu? Quelle oeuvre nous a-t-il préparée? Nous l'interrogeons pour le savoir, car on consulte Dieu quand on dépend de Lui. Aussi notre chemin sera simple et béni, parce qu'il sera le chemin de Dieu. Il n'offre des complications que si nous n'en référons pas à Dieu, avant de prendre une décision.

Néanmoins les occasions ne manquent pas dans la vie de David où il oublie de consulter l'Eternel. Souvent l'ennemi nous attaque aux points où nous nous croyons invulnérables. On peut dire que l'histoire de David, modèle de dépendance, nous montre, plus qu'une autre, l'indépendance, ses dangers et ses suites. C'est ainsi que, de son propre chef, nous l'avons vu descendre deux fois à la cour du roi des Philistins. La première fois, il n'y récolte que mépris et humiliation; la seconde fois, sous l'empire de la crainte et pensant sauver sa vie, il abandonne les heureuses expériences du désert de Juda, perd son caractère de témoin et court le danger de s'allier aux incirconcis pour combattre le peuple de Dieu. Sous la discipline, il réapprend à consulter l'Eternel et recouvre tout ce que son manque de foi lui avait enlevé (*). Nous verrons, au chapitre 6, que le manque de dépendance fut cause de la «brèche d'Uzza». Toutes ces choses sont une source d'enseignements pratiques pour nos âmes.

(*) Voyez Méditations sur le premier livre de Samuel.

«David interrogea l'Eternel, disant: Monterai-je dans une des villes de Juda? Et l'Eternel lui dit: Monte. Et David dit: Où monterai-je? Et il dit: A Hébron» (2: 1). C'est Dieu qui choisit l'endroit spécial où son oint devra se rendre. David, livré à lui-même, aurait peut-être hésité entre beaucoup d'autres, mais Dieu en détermine un seul pour son serviteur; c'est Hébron.

Dans le livre de Josué (*), nous avons fait remarquer ce qu'était Hébron: lieu des sépulcres, lieu de la mort, fin de l'homme, image frappante de ce qu'est pour nous la croix de Christ. Il était nécessaire, selon les pensées de Dieu, que David montât à Hébron, parce que c'était le seul point de départ de la royauté, et le règne de David n'est qu'un type de celui de Christ, fondé sur la croix. Son royaume est la conséquence et la récompense de sa croix. Les anciens, réunis autour du trône, chantent un cantique nouveau: «Tu es digne de prendre le livre et d'en ouvrir les sceaux, car tu as été immolé» (Apocalypse 5: 9). Il inaugurera toutes les voies gouvernementales de Dieu qui le conduiront au trône millénaire, parce qu'il a souffert et que son sang précieux a été répandu. Chose à jamais merveilleuse! On voit dans le ciel, au milieu du trône et des quatre animaux et des anciens, un agneau immolé qui est le centre de tout. Il n'est pas *sur* le trône, mais *au milieu*. De lui, comme de ce centre, partent, et à lui aboutissent tous les conseils écrits au dedans du livre, toutes les voies de Dieu, écrites sur son revers. Il se lève; ces voies s'ouvrent; les quatre animaux, attributs des jugements divins, se mettent en marche, la royauté du lion de Juda est établie, et les conseils de Dieu sont accomplis à toujours. Le «c'est fait» éternel a trouvé son point de départ au gibet d'ignominie où le Fils de l'homme a souffert, où le monde a cloué le Fils de Dieu!

(*) Méditations sur le livre de Josué, page 110.

Mais Hébron est aussi le centre du rassemblement des bien-aimés de David. Ses compagnons y demeurent autour de lui. «Ses hommes qui étaient avec lui, David les fit

monter, chacun avec sa maison, et ils habitèrent dans les villes de Hébron» (verset 3). Là même où David a son domicile, les siens ont plusieurs demeures. C'est ainsi que l'Agneau immolé, le roi d'éternité, sera «au milieu des anciens», figures de tous les saints glorifiés. En attendant ce moment glorieux, sa croix nous réunit autour de Lui. Elle reste et restera toujours le centre du rassemblement des enfants de Dieu.

Hébron devient aussi (5: 1) le centre du rassemblement de toutes les tribus d'Israël. Quand le peuple terrestre reconnaîtra *Celui qu'ils ont percé* et se soumettra à Lui, il sera le premier objet des bénédictions de son règne. Un autre fait semble encore indiqué dans ces versets: «David monta à Hébron et ses deux femmes aussi, Akhinoam, la Jizréélite, et Abigaïl, femme de Nabal, le Carmélite» (verset 2). L'homme de douleurs, le roi rejeté, a non seulement, à Hébron, des compagnons et un peuple, il y a sa femme et son épouse. Abigaïl est, comme Rebecca, un des rares types de l'Ancien Testament qui préfigure l'Eglise; elle est l'Épouse, l'associée volontaire, humble et joyeuse de David, aux jours de sa réjection. Akhinoam, figure plus effacée, représenterait plutôt, selon moi, le résidu d'Israël entré en relation avec le Messie avant l'établissement de son règne (*). Quoiqu'il en soit, David possède à Hébron des liens plus intimes que ses rapports avec son peuple. C'est ainsi que nous voyons, à la fin de l'Apocalypse, l'Épouse de l'Agneau associée à toute sa gloire et, dans les prophètes, Jérusalem reconnue comme bien-aimée de l'Éternel. Ainsi le Christ devient, par sa mort, le centre de bénédictions pour tous.

(*) Abigaïl signifie «joie du père», Akhinoam, «grâce du fils».

«Les hommes de Juda vinrent et oignirent là David pour roi sur la maison de *Juda*» (verset 4). Comme le règne de David, celui de Christ ne sera pas établi dans ce monde par un coup de théâtre. Son *jugement sera subit*, mais non pas son règne. Ce ne serait pas selon les pensées de Dieu qui veut laisser à la conscience des siens le temps d'être exercée. Il faut à Christ un «peuple de franche volonté au jour de sa puissance», non pas un peuple pareil aux nations qui, à part la «grande multitude» des sauvés d'entre les gentils, ne s'approcheront du roi qu'avec les «paroles flatteuses» et mensongères d'une apparente soumission. Ici, David est d'abord reconnu par les compagnons de sa réjection, puis Juda se réunit autour de lui. Ensuite (verset 1) viennent les autres tribus, quand elles ont perdu le soutien de la chair dans la personne d'Ish-Bosheth. Enfin (verset 11), les nations s'approchent, captivées par la grâce du roi et heureuses de le servir.

La suite du chapitre offre des faits importants sur une partie desquels nous aurons à revenir dans le chapitre suivant. Nous trouvons d'abord les hommes de Jabès de Galaad, loués par David, selon l'esprit de grâce qui le caractérise, de ce qu'ils ont usé de bonté envers Saül et l'ont enterré. Il leur fait annoncer que Juda l'a oint pour roi, et cette nouvelle pénètre ainsi jusqu'aux confins de la terre d'Israël.

Nous trouvons ensuite Abner, chef de l'armée de Saül, qui ne veut pas se soumettre à David, homme honorable selon le monde, très vaillant, avec une noblesse de cœur native, mais d'un caractère violent et orgueilleux. Il soutient, dans la personne d'Ish-Bosheth, le principe de succession selon la chair, revêtu d'autorité apparente, car Saül avait été choisi de

Dieu. Ce principe, les hommes le défendent à outrance, car c'est celui de la religion de leurs pères, de la religion nationale, bien plus respectable aux yeux des hommes que *l'opinion* de quelques-uns qui se singularisent en suivant le fils d'Isaï. Tout un système politique se lie à ce système religieux. La chose doit être bonne, puisque Dieu y a mis son sceau, à une époque reculée, et, par là même, respectable. Abner emploie son énergie naturelle à le défendre. Qu'y a-t-il à objecter? Une seule chose: c'est que tout ce système s'oppose aux pensées de Dieu et fait la guerre à son oint. On combat pour sa propre cause et, comme plus tard Saul de Tarse, l'on se trouve être l'ennemi de Celui auquel Dieu a donné la suprématie.

Fait digne de remarque, David ne paraît pas dans ce conflit et n'y joue aucun rôle, quand même, en apparence, il s'agit de lui. Un homme de son entourage, Joab, accompagné de ses frères, se met à la tête des serviteurs du roi. En 1 Chroniques 2: 16, nous voyons qu'ils étaient les propres neveux de David, par Tseruïa, sa soeur. Ils avaient, par ce fait, une haute position et tenaient de fort près à la maison royale. Joab, homme ambitieux, cherche à se pousser dans le monde, et à conquérir la première place sous la royauté. Quoiqu'il ne soit pas nommé, et pour cause, parmi les «hommes forts de David», il est homme de courage. Le sentiment du juste et de l'injuste ne lui manque pas, mais il ne s'oppose à l'injustice que lorsqu'elle contrarie ses desseins, et quand une chose juste lui est contraire il la supprime. Rien ne l'arrête; il est sans scrupules pour satisfaire son ambition. Quelqu'un a dit de lui: «On le trouve partout où il y a du mal à faire ou beaucoup à gagner». Joab, c'est la chair politique. Son avantage est de soutenir la cause de David. Si nous comparons Abner à Joab, le beau rôle est pour le premier. Et cependant Joab entre en scène comme *champion du témoignage*. C'est sur lui que va bientôt reposer le poids des événements militaires et d'autres encore; c'est lui qui dirige en sous-main et fait mouvoir bien des intrigues. En présence de cette habileté, David lui-même se sent faible (3: 39). Du moment que la chair s'empare du témoignage, voyez le résultat. Des ruines et rien que des ruines. L'un combat pour David, l'autre pour celui que Dieu ne reconnaît plus. Valent-ils mieux l'un que l'autre? Lorsque la chair soutient David — ou Christ — les résultats ne sont pas meilleurs que lorsqu'elle soutient l'Antichrist.

Les deux troupes (versets 12-17) se trouvent en présence. Dans quel but? Pour essayer leurs forces. Où est Dieu? Absent. Où est David? Son nom n'est pas même prononcé. Dans ce champ clos, c'est à qui aura le dessus. Pas un des combattants n'échappe. David y perd ses serviteurs et le résultat est nul pour sa cause.

La suite de ce combat singulier est une bataille en règle, où Joab perd un frère chéri envers lequel Abner avait montré la noblesse naturelle de son caractère. Asçaël ne veut rien entendre; il s'élance, plein de présomption et, victime de son désir de gloire, tombe frappé par la lance d'Abner. Joab n'oubliera pas cette mort et satisfera sa vengeance au moment où elle lui apportera le plus grand profit.

Hélas! que reste-t-il de toutes ces luttes? On n'y trouve rien de Dieu, rien pour Dieu, quand même le monde combat en apparence sous le drapeau du Christ; et l'âme du fidèle n'a pour ressource que de se réfugier à Hébron auprès de celui qui est le seul centre de bénédiction et dont la présence lui donne paix, bonheur et repos excellent. Mais, quand notre

David se lèvera pour combattre, marchons hardiment à sa suite, car, combattre avec Lui, c'est remporter une victoire certaine et durable sur l'ennemi.

Chapitre 3 : Abner

Au commencement du chapitre 2, nous avons vu l'heureuse dépendance de David, au moment d'être nommé roi sur Juda. L'établissement graduel de sa royauté a porté nos pensées vers les temps futurs, où le règne de Christ sera établi en puissance. Mais ce chapitre 2 contient un fait non encore mentionné et bien digne de remarque. A peine la royauté est-elle instituée, que le récit change de ton et vient nous occuper de tristes et humiliantes circonstances.

Cela tient à ce que David n'est pas seulement un type de Christ, mais — nous le verrons maintes fois dans la suite de ce livre — le représentant de la royauté confiée aux mains d'un homme, responsable de la maintenir. Comme roi, David possède la puissance (non pas encore la toute-puissance) de la part de Dieu. Il est libre d'en faire ce qu'il veut, en vue du bien; libre d'abaisser ou d'élever à son gré les hommes qui l'entourent, et de les employer à ses desseins; libre enfin de promulguer ordonnances et décrets pour le bien de son peuple et pour la gloire de son Dieu. Mais, hélas! c'est à l'homme que sont confiées cette responsabilité redoutable et cette puissance quasi illimitée. En effet, la royauté n'était pas, à l'origine, restreinte comme de nos jours par toutes sortes de lois et plus ou moins sous le contrôle de la volonté du peuple. Le roi selon la Parole n'était responsable que vis-à-vis de Dieu. Il répondait de la conduite du peuple, et si ce dernier tombait en faute, le roi devait en porter le jugement. Nous allons voir ce que devient cette autorité entre les mains de David.

Le chapitre 2 (versets 8-32) nous montre déjà le commencement de cette histoire. David est entouré de ses parents, hommes vaillants qui prétendent au premier rang parmi les chefs. Les fils de Tseruïa possèdent ce rang selon la chair, mais, selon Dieu, ils ne l'ont pas à un plus haut degré que les autres; au contraire. Abishaï n'était pas des «trois premiers»; Asçaël était «des trente» (chapitre 23) Joab, nous l'avons vu, n'est pas même nommé parmi les hommes forts, mais, courageux et habile autant qu'ambitieux, fourbe, cruel et sanguinaire quand il trouve un obstacle à la réalisation de ses desseins, très avisé pour agir sur l'esprit du roi, en flattant ses faiblesses (chapitre 14), cet homme arrive à conduire, en apparence du moins, les événements à son gré.

Dans toute la seconde partie du chapitre 2, le roi disparaît devant ces hommes. Son entourage s'agite, décide, combat les adversaires appartenant à la maison de Saül, sans songer à consulter celui qui, seul, a le droit de prendre l'initiative. Triste accompagnement du pouvoir. David, au temps de ses tribulations, insufflait, pour ainsi dire, son caractère à ses compagnons, ou bien, devant leurs révoltes, se réfugiait auprès de l'Eternel, pour l'interroger (1 Samuel 30: 6-8). Ici, possédant l'autorité dont il est responsable, elle lui échappe et ses compagnons, avec l'apparence d'en user pour sa cause, s'en servent en réalité pour compromettre le caractère de l'Eternel et de son oint. Les visées de ceux qui entourent le trône créent au roi, pendant

tout son règne, des difficultés multiples, et il avoue être trop faible pour diriger leurs sentiments et réprimer leurs actes.

Le chapitre 3 continue la même histoire. En présence de ces difficultés, la seule sauvegarde pour David était de vivre dans la dépendance du Seigneur. La discipline la lui fera retrouver, mais l'Esprit de Dieu nous enseigne ici que le fidèle, ayant reçu de Dieu une place d'autorité, perd bientôt, à cause de la chair qui habite en lui, le sentiment de sa dépendance. Exerçant le pouvoir, il prend confiance en lui-même, sans éprouver le besoin du secours de l'Eternel, comme quand il errait, pareil à la perdrix chassée sur les montagnes. Avant que la couronne fût sur sa tête, sauf en de rares occasions, il interrogeait Dieu, ne faisait pas un seul pas sans Lui; dès qu'il l'a reçue il oublie sa sauvegarde. Il la retrouvera un peu plus tard après avoir fait d'amères expériences, car il faut se souvenir que chez David, et c'est un des traits principaux de son caractère, la discipline porte *toujours* des fruits admirables, et cela jusqu'aux derniers moments de sa vie, jusque dans ses dernières paroles.

Nous aussi, nous avons besoin d'être disciplinés pour apprendre la dépendance. Si nous laissons agir notre volonté qui n'est pas autre chose, en somme, que l'indépendance, le Seigneur nous brise, pour nous ramener sous son joug béni, si léger, si aisé à porter.

Les cinq premiers versets de notre chapitre offrent un exemple frappant de ce que nous venons de dire. David prend plusieurs femmes à Hébron, outre Akhinoam et Abigaïl, compagnes de sa vie errante. S'il avait consulté l'Eternel avant de le faire, qu'est-ce que ce dernier lui eût répondu? Lis ma Parole, La dépendance de Dieu et celle de sa Parole sont une seule et même chose. David avait entre ses mains les livres de la loi et n'avait qu'à les méditer pour connaître son chemin. N'était-il pas dit au Deutéronome (17: 17, 18), à propos du roi: «Il n'aura pas *un grand nombre de femmes*, afin que son coeur ne se détourne pas...»? Pour agir comme il le fait, il pouvait avoir toute sorte de bonnes raisons selon l'homme, postérité royale, etc., mais non pas selon Dieu. Pour nous en convaincre, nous n'avons qu'à suivre la descendance de ses femmes. Si David n'avait eu que la pieuse Abigaïl pour compagne, aurait-il vu un Amnon couvrir sa maison de honte et de déshonneur, un Absalom se révolter contre son propre père, un Adonija essayer de s'emparer du royaume et demander la Sunamite pur femme?

Non content de ces alliances, cet homme de Dieu qui peut faire sa volonté — combien cette liberté est dangereuse! — réclame d'Ish-Bosheth (5: 13-16) Mical sa femme, devenue adultère en prenant un autre mari, Mical, fille de Saül, qui après avoir autrefois aimé David d'un amour selon la nature charnelle, montrera plus tard son mépris pour la semence de Dieu, dont elle ne pouvait comprendre ni la piété, ni le dévouement aux intérêts de l'Eternel (6: 20-23). Cette femme adultère, il l'arrache à son foyer, au lieu de la laisser à son nouveau mari, brisant ainsi le coeur de cet homme, honnête après tout, profondément affectionné à sa compagne et qui la suit en pleurant, sans songer à se rebeller contre l'autorité établie.

Tel est, hélas! ce roi pieux, faisant usage de l'autorité limitée encore, bientôt illimitée, que Dieu a placée entre ses mains.

Qu'Abner, le sachant et le voulant, s'oppose à l'Eternel en soutenant Ish-Bosheth, cela n'a pas lieu de nous étonner. Abner *sait* que David est l'oint de l'Eternel: «Que Dieu fasse ainsi à Abner, et ainsi y ajoute, si je ne fais pas à David *comme l'Eternel lui a juré...*» (verset 9) et plus loin (verset 18): «*l'Eternel a parlé touchant David*, disant: Par la main de David, mon serviteur, je délivrerai mon peuple Israël de la main des Philistins et de la main de tous ses ennemis». Abner a conscience de n'être pas du côté de Dieu, mais n'ayant pas l'Eternel pour objet de ses desseins et de son activité, il ne se met guère en peine d'une telle contradiction entre ses opinions et sa conduite. Abner n'a que la prétention de défendre un système politico-religieux de succession. Il est honorable de pouvoir se dire les descendants directs de ce que Dieu a établi, et si Dieu a remplacé la royauté de Saül et les formes d'une religion sans vie, par la royauté de David, avec les ressources religieuses qu'il donne à son peuple au milieu de la ruine, qu'importe à Abner? Il soutiendra malgré tout la maison de Saül. Ish-Bosheth s'appuiera sur lui, mais qu'il prenne garde de ne pas blesser le ferme soutien de son trône. S'il veut s'élever contre la corruption d'Abner, celui-ci, par orgueil blessé, abandonnera son maître pour se tourner vers David. «Suis-je une tête de chien, moi?» dit-il, et il lui annonce ouvertement ses desseins. Il les accomplit au grand jour, dans la franchise de sa nature, et le pauvre roi, sans force pour répliquer, ne peut que trembler devant ses menaces. Mais en tout cela, nous voyons la providence divine qui, sous les passions de l'homme et même par elles, prépare la voie à son oint.

Nous assistons à ces événements sans attendre rien pour Dieu, de la part de ceux qui, comme Abner, ne lui appartiennent pas. Mais que penser de David? Pourquoi ne consulte-t-il pas l'Eternel, quand cette alliance lui est proposée? Lui qui avait refusé la couronne de la main de l'Amalékite, qui va la refuser de celle des meurtriers d'Ish-Bosheth, l'accepterait-il de la main d'Abner? Oui, parce qu'il se sent libre, parce qu'il a toute sorte de raisons d'agir ainsi pour le bien de son royaume. Cette alliance aplanira les difficultés; la guerre a assez duré... Tout cela est fort raisonnable selon l'homme, mais n'est pas selon la pensée de Dieu.

Abner parle aux onze tribus, réussit à les convaincre, même celle de Benjamin, alliée à Saül, et vient ensuite rendre compte à David de ses démarches. «Et Abner dit à David: Je me lèverai, et j'irai, et j'assemblerai vers mon seigneur, le roi, tout Israël: et ils feront alliance avec toi, et tu régneras sur tout ce que ton âme désire» (verset 21). Mais Dieu s'y oppose; il ne veut pas que David reçoive le royaume d'une autre main que la sienne. Nul ne pourra se vanter d'avoir établi l'oint de l'Eternel sur le trône. Et de plus, comment permettrait-il à l'orgueil du coeur de l'homme de tailler les marches par lesquelles David monte au pouvoir? Abner est assassiné. Dieu sait faire tourner les pires iniquités des hommes à l'accomplissement de ses desseins. Il se sert de l'acte infâme de Joab pour supprimer celui dans lequel David avait déjà mis sa confiance.

Joab commet un meurtre en pleine paix et se venge ainsi de la mort d'Asçaël, quoique Abner l'eût «*tué dans la bataille*» (verset 30), preuve qu'il n'y avait rien de répréhensible dans son acte (conf. 2: 20-23). Tel est le motif personnel de cette affreuse action, mais celui qui connaît Joab et son ambition de devenir chef de l'armée, en suppose un autre. Joab craint la

valeur et l'autorité d'Abner, alors beaucoup plus éprouvée que la sienne. Si ce dernier venait à conclure l'alliance, n'obtiendrait-il pas la première place? Joab a tout à gagner à sa vengeance.

Donc Abner ne sera pas le restaurateur du royaume; Joab, bien moins encore que lui, car son meurtre devenait, sans l'intervention divine, le signal d'une guerre plus longue et plus impitoyable que celle qui tirait à sa fin.

Ce qui gagne le coeur d'Israël, c'est l'indignation du roi contre le mal, son affliction au sujet d'un crime qui déshonorait le caractère de l'Eternel et celui de son oint; c'est l'humiliation, le jeûne, le deuil public de David, en présence de tout son peuple. «En ce jour-là le peuple et tout Israël reconnurent que ce n'était point de par le roi qu'on avait fait mourir Abner, fils de Ner» (verset 37).

Ah! comme, au milieu de ces circonstances difficiles, David retrouve les traits précieux de son caractère! Répudiant toute solidarité avec le mal, il prouve que, «de toute manière, il était pur dans cette affaire». Il invoque le jugement de Dieu sur Joab: «Que le sang d'Abner, fils de Ner, tombe sur la tête de Joab, et sur toute la maison de son père; et que la maison de Joab ne soit jamais sans un homme ayant un flux, ou la lèpre, ou qui s'appuie sur un bâton, ou qui tombe par l'épée, ou qui manque de pain» (verset 29). Et encore: «Que l'Eternel rende à celui qui fait le mal, selon son méfait!» (verset 39). Plus tard, ce jugement de Dieu, prononcé par David, s'est exécuté (1 Rois 2: 31-34).

David roi, retrouve au sujet d'Abner les accents de grâce dont David rejeté se servait à l'égard de Saül. Il prononce une plainte sur Abner: «Abner devait-il mourir comme meurt un insensé? Tes mains n'étaient pas liées, et tes pieds n'avaient pas été mis dans les chaînes; tu es tombé comme on tombe devant les fils d'iniquité» (versets 33, 34). Il proclame «qu'un prince, et un grand homme, était ce jour-là tombé en Israël» (verset 38).

Hélas! la puissance étant entre ses mains, qu'avait-il pu en faire contre les «fils d'iniquité?» Dieu seul pouvait faire le bien. Les fils de Tseruïa étaient trop durs pour David (verset 39). Lui-même reconnaît sa faiblesse, telle qu'elle se montrait en ce jour. Combien David nous est sympathique pour cette parole: «Moi, je suis faible aujourd'hui, *bien que j'aie reçu l'onction de roi*» (verset 39). Ce qui arrive atteint son coeur comme une sérieuse discipline. Faible, tu l'étais en effet, serviteur bien-aimé de l'Eternel, malgré ton onction, mais ne crains pas; Dieu sera ta force et ta sauvegarde dans la faiblesse, et tes pieds seront gardés de chute si tu cherches ta force dans la communion avec Lui. Il en est de même pour nous. Deux choses inséparables sont notre sauvegarde: le sentiment de notre faiblesse, joint à la dépendance de Dieu et de sa Parole. David avait commencé dans ce chapitre par l'usage de sa puissance et, agissant de son propre chef, il n'avait pas consulté l'Eternel. Les événements qui l'accablent, l'amènent à la conscience de son incapacité et, comme tout de nouveau, il ne tardera pas à apprendre la dépendance si vite oubliée.

Au milieu de tous ces événements, Ish-Bosheth perd son royaume. Il dépendait entièrement d'Abner qui lui assurait la victoire et le maintien de son trône. Cet homme enlevé,

il ne lui reste rien. Quand il a cherché à s'opposer au manque de respect envers la mémoire de son père, il est abandonné de celui qui le soutenait. C'est-ce qui anéantit toute force dans la chrétienté professante qui cherche plus ou moins à se fonder sur la succession d'une religion selon l'homme. Alliée pour se maintenir avec les gouvernements et les puissances d'un monde ennemi de Christ, elle devient leur esclave et n'a aucune force pour s'opposer à leur désordre ou pour le réprimer. Je parle moins ici du romanisme qui, comme la grande prostituée, a la prétention d'être «assis sur la Bête» et de la gouverner, que de la Réforme qui dégénéra bien vite en abandonnant le principe de la foi et en cherchant son appui auprès des grands de ce monde. La ruine en fut la conséquence nécessaire. Contentons-nous de nous tenir à part de toute intervention de l'homme dans les choses religieuses, et disons comme David, dans le sentiment de notre incapacité pour remédier au mal: «Ces hommes-là, les fils de Tseruïa, sont trop durs pour moi».

Chapitre 4 : Ish-Bosheth

Ce chapitre est le dernier de ceux qui racontent les préludes de la royauté de David. Satan, le séducteur, ne se décourage pas dans son oeuvre malfaisante contre l'oint de l'Eternel et, repoussé une première fois, ne craint pas de revenir à la charge. Au chapitre 1, il avait offert la couronne à David par le moyen d'un Amalékite. Selon l'homme, il eût été fort naturel de la recevoir, mais David ne peut accepter un don quelconque de la main d'un ennemi. Sa foi triomphe. Il punit «celui qui était, à ses propres yeux, un messenger de bonnes nouvelles». «Je le saisis», dit-il, «et le tuai à Tsiklag, lui donnant ainsi le salaire de sa bonne nouvelle» (4: 10). Refoulé ainsi, l'ennemi ne craint pas de reprendre l'offensive. Dans l'intervalle David avait reçu, *de la main de Dieu*, la royauté sur Juda (chapitre 2). Mais, quant à la royauté sur Israël (chapitre 3), il est tenté par les propositions d'Abner qui se présentent d'une manière insidieuse, en sorte que le roi est moins préparé à y résister. Nous avons vu que Dieu intervient et le délivre, en se servant de l'iniquité de Joab. Ainsi l'alliance avec les onze tribus, fruit des plans de l'homme, est réduite à néant. Ce n'est pas de ce côté que David peut attendre la couronne.

Cependant le danger n'est pas écarté, car le grand séducteur ne se lasse point. Deux hommes méchants et criminels assassinent le fils de Saül que David lui-même appelle «un homme juste (*)» (verset 11). Baana et Récab apportent au roi la tête d'Ish-Bosheth et lui ouvrent, par leur crime, le chemin du règne sur tout Israël: «Voici la tête d'Ish-Bosheth, fils de Saül, ton ennemi, qui cherchait ta vie; et l'Eternel a donné en ce jour au roi, mon seigneur, d'être vengé de Saül et de sa race» (verset 8). Au lieu d'accepter leur offre, David, saint dans ses voies, juge le mal, le hait et s'en sépare.

(*) Ish-Bosheth était *un homme juste* en contraste avec ces méchants. David ne veut pas dire qu'il fût juste devant Dieu, mais nous voyons ici, encore une fois, la grâce de David qui reconnaît toujours *le bien chez ses ennemis*. Grande leçon pour nous.

Le bras de la chair était indispensable à Ish-Bosheth. Lors du meurtre d'Abner, «ses mains furent affaiblies, et tout Israël fut troublé» (verset 1), car le fils de Saül avait «un grand homme» pour soutien de son trône, et tout s'écroule quand cet appui lui manque. Il n'en était

pas ainsi de David. L'expérience lui avait fait connaître ce que valait l'homme et ce que Dieu valait. Cette expérience, il est vrai, se renouvelle souvent dans la vie du croyant. Quand tous les appuis naturels, ceux même que Dieu nous avait donnés, nous manquent, nous restons dans la faiblesse la plus absolue. C'est une leçon que nous devons apprendre, parce que, comme chrétiens, nous mettons souvent notre confiance en des fondements qui peuvent être ébranlés. Alors notre foi est mise à l'épreuve, et il s'agit de savoir si Dieu nous suffit comme ressource.

Nous faisons ainsi l'expérience mentionnée au Psaume 30: 6. «Moi, j'ai dit dans ma prospérité: Je ne serai jamais ébranlé». David était un homme de foi qui avait appris beaucoup de choses pendant les épreuves du premier livre de Samuel. Mais, lorsqu'il écrit ce Psaume 30, «pour la *dédicace de la maison*», toutes les expériences du premier livre étaient déjà passées. «Eternel! par ta faveur, tu as donné la stabilité et la force à *ma montagne*» (verset 7). Ce n'est pas la montagne de Sion, *la montagne de Dieu*, qui «ne peut être ébranlée», mais il parle ici de lui-même et des ressources *humaines* qui lui appartenaient de la part de Dieu. Or si ces ressources nous font défaut, quel sera l'état de notre âme? Nos mains seront-elles affaiblies comme celles d'Ish-Bosheth, ou bien jouirons-nous d'une paix stable, d'une ferme assurance? Combien souvent, hélas! nous devons répondre: «Tu as caché ta face, j'ai été épouvanté» (verset 7).

Quelles que soient nos difficultés, nous avons à veiller à ce qu'elles n'influencent pas l'état de nos âmes. Si la foi est en activité, on refuse de chercher du secours dans les circonstances extérieures. C'est ainsi que David dit au Psaume 11: 1: «Je me suis confié en l'Eternel; — pourquoi dites-vous à mon âme: Oiseau, envole-toi vers votre montagne?» Quand nous traversons des épreuves, le monde nous dit: Va chercher ton secours dans ta montagne; sers-toi des ressources que tu as en réserve dans ce monde. La foi répond avec David: Non, car il n'y a pas de fondement ici-bas qui ne soit détruit, mais «l'Eternel est dans le palais de sa sainteté; l'Eternel a son trône dans les cieux»; c'est là que je me réfugie.

A Tsiklag, David dans l'angoisse «se fortifie en l'Eternel son Dieu» (1 Samuel 30: 6). Ish-Bosheth ne connaissait pas cette ressource. Dans les jours heureux où la faveur de Dieu a donné de la stabilité et de la force à notre montagne, il nous faut chercher soigneusement et journalièrement la vraie source de la force, afin de n'être pas, si les difficultés surgissent, comme des oiseaux craintifs, emportés, on ne sait où, par le vent d'orage, mais afin de savoir nous réfugier, dans le mauvais jour, auprès de Celui qui rassemble ses poussins sous ses ailes, à l'ombre desquelles nous chanterons de joie 1 (Psaumes 63: 7).

Par le meurtre d'Ish-Bosheth, Récab et Baana fraient à David le chemin de la royauté. La question se posait s'il lui était loisible d'en profiter. Un sens spirituel plus exercé lui aurait fait refuser, dans le chapitre précédent, l'alliance que lui proposait Abner. Il comprend ici que non seulement il ne peut employer l'aide humaine qui s'offre à lui, mais encore qu'il doit la *refuser* comme offerte par Satan. C'est ce que nous devons faire, quand le monde s'offre à nous secourir.

Cette histoire nous montre que Dieu se sert de tout pour accomplir ses desseins de grâce envers David: d'Abner, de Joab, de Récab et de Baana. Certes il les désapprouve, mais sa providence fait concourir à ses voies le mal lui-même. Le mal sera jugé, mais aura servi aux conseils de Dieu. La croix n'est-elle pas, par excellence, la preuve de sa manière d'agir?

Et maintenant, si Dieu emploie ces moyens, ai-je, moi, le droit de m'en servir? Nullement, car Dieu est souverain, et moi, je ne le suis pas. Lui, peut se servir du mal, de Satan même, comme il l'entend; moi, je suis un être placé sous Sa dépendance, et je dois obéir. L'obéissance me fait marcher dans le chemin que la parole de Dieu me révèle, chemin de sainteté qui me sépare du mal et du monde. Quand le monde vient m'offrir ses services, je les refuse, car j'ai affaire à Dieu. «L'Eternel est vivant, *qui a racheté mon âme de toute détresse...*» (verset 9). Tel est Celui dans lequel je me confie. Je ne veux rien recevoir du monde, parce que je dépends de l'Eternel.

En un temps de réveil qui n'est pas loin du nôtre, réveil gâté, dès son origine, par des doctrines antiscrituraires qui portent encore aujourd'hui leurs tristes fruits, mais où Dieu agissait cependant pour la conversion des âmes, quelqu'un disait à un serviteur de Dieu: Pourquoi ne vous associez-vous pas à cette activité? N'est-il pas évident que Dieu agit ici par son Esprit? L'autre répondit ces mots, qui, sans doute, ne furent pas compris: «L'Esprit souffle où il veut, mais, moi, je dois obéir». Cette réponse illustre ce que nous venons de dire. Dieu est souverain; Lui seul peut se servir du mal, mais moi, je n'ai pas d'autre fonction que de m'en retirer.

Ce mélange du bien et du mal est comme un ruisseau qui charrie des eaux malsaines. Boirai-je de cette eau qui m'empoisonnera? Je ne le puis, mais ce ruisseau est conduit jusqu'au fleuve qui l'emploie. Le fleuve est une large voie qui reçoit l'eau des ruisseaux les plus bourbeux pour la conduire à la mer. Il en est ainsi des voies de Dieu; elles se servent des éléments les plus disparates pour alimenter la vaste mer de ses conseils. La mer se charge d'engloutir, de déposer dans ses profondeurs, de juger, en un mot, tout élément impur, en sorte qu'il ne monte d'elle qu'une eau pure vers le ciel où le soleil l'attire. C'est le travail de la mer et du soleil, et non pas le nôtre.

Mais David aurait pu raisonner ainsi: en permettant ce meurtre, la providence de Dieu agit pour me donner le trône; je suis donc libre de l'accepter de la main des meurtriers. Il se serait trompé, car même la providence de Dieu nous place au milieu de circonstances où notre *foi* est mise à l'épreuve, *afin que nous n'acceptions pas* les choses en présence desquelles nous sommes amenés. Nous avons l'exemple de Moïse à la cour du Pharaon. La Providence ne l'y avait pas amené pour accepter cette position et jouir «des délices du péché», mais afin que, le moment venu, il eût à s'en retirer par la foi. Sa foi fut ainsi mise en exercice et, placé entre l'adoption de la fille du Pharaon et l'affliction avec le peuple de Dieu, il n'hésita pas à *choisir* la seconde.

De même ici, les circonstances semblent ouvrir à David l'accès au trône que Dieu *veut* lui donner. Il repousse avec indignation toute complicité avec le mal et ordonne l'exécution des

coupables. Ces leçons ont une grande importance pour nous, car nous sommes continuellement aux prises avec les mêmes principes. Si Dieu nous place ici-bas dans une position facile, il n'a pas pour but de nous y établir, mais que notre foi apprenne à briser ces liens et, libre d'entraves, les quitte avec joie pour aller au-devant du Seigneur. Sachons donc, quand le mal se présente à nous sous une forme quelconque, le juger comme David, le rejeter ouvertement, et n'avoir aucune communion avec lui.

L'acte de David, à la fin de ce chapitre, était donc selon les pensées de Dieu. «David commanda à ses jeunes hommes, et ils les tuèrent, et leur coupèrent les mains et les pieds, et les pendirent au réservoir de Hébron» (verset 12). David, possédant l'autorité, devait l'exercer en sainteté et en justice, en sorte que ce châtiment terrible servît d'exemple.

Ce chapitre nous offre encore un enseignement, qu'il est utile de ne pas omettre, parce que, malgré ses expériences personnelles, David reste, jusqu'au chapitre 11, un type de Christ. Le fait dont je parle, c'est qu'avant d'obtenir la royauté sur toutes les tribus, David est *méconnu* de tous, que personne n'apprécie son cœur.

Beéroth était une ville des Gabaonites, reçus autrefois (Josué 9) dans l'alliance du peuple d'Israël. Beéroth était comptée comme appartenant à Benjamin (verset 2), tribu de Saül, l'ardent ennemi de David. «Les Beérothiens s'enfuirent à Guitthaïm, et ils y ont séjourné jusqu'à aujourd'hui» (verset 3). La cause de leur fuite n'est pas positivement mentionnée, mais ce fait est mis en rapport avec Baana et Récab, fils d'un Beérothien. Nous pouvons en conclure que le récit de la fuite est anticipé, et qu'elle n'eut lieu qu'après le jugement prononcé par David sur les meurtriers. Alors tous les Beérothiens prennent peur et s'enfuient à Guitthaïm.

C'est que ces hommes méconnaissaient David. Ils supposaient que le roi nourrissait des désirs de vengeance et chercherait à la satisfaire en les rendant solidaires du meurtre commis par des citoyens de Beéroth. S'ils avaient connu David, ils se seraient plutôt réfugiés auprès de lui en se confiant à sa grâce. C'est l'attitude du monde envers le Seigneur Jésus. Ne pouvant avoir confiance en un cœur qu'il ne connaît pas et redoutant son jugement, il préfère le fuir, que d'entrer en contact avec Lui. Dans la parabole des talents, l'esclave qui avait enfoui son talent dans la terre méconnaissait de même ce Maître plein de grâce, quand, appelé à lui rendre compte de sa gestion, il lui dit.: «Maître, *je te connaissais*, que tu es un homme dur» (Matthieu 25: 24).

Au verset 4, un fait qui suivit la mort de Saül, nous reporte encore plus en arrière. La nourrice de Mephibosheth s'enfuit, portant dans ses bras cet enfant de cinq ans; l'histoire est la même que celle des Beérothiens: toujours cette *méconnaissance* du fils d'Isaï, toujours ce sentiment si naturel au cœur de l'homme. David, apprenant la mort de Saül et de Jonathan, avait mené deuil et prononcé sur eux une complainte, mais il ne vient pas à la pensée de cette pauvre femme qu'il puisse ne pas exercer de vengeance sur le fils de son ami. Elle fuit au lieu de courir à celui qui avait juré à Jonathan et même à Saül, qu'il n'éteindrait point leur race. Elle ne se fie pas plus à l'amour et à la parole certaine de David, que les pécheurs ne se fient à la grâce et à la parole de Christ. La conséquence fut que Mephibosheth «tomba et devint

boiteux». David le retrouve plus tard, affligé et infirme par suite du manque de foi de cette femme, qui n'avait pas profité du moment favorable pour confier son fardeau aux mains de l'ami de Jonathan.

Récab et Baana ignorent aussi celui dont le cœur repousse le mal. Ils se précipitent dans la ruine pour avoir *méconnu* la sainteté de l'oint de l'Eternel. Ils pensent pouvoir s'approcher de lui avec leur péché, sans que David l'abhorre et repousse ces mains souillées du sang d'un juste.

De fait, il n'y a que les siens qui puissent le connaître et s'approcher de Lui en toute confiance, sachant que sa bonté demeure à toujours et que ses promesses sont certaines.

Tes paroles, toujours fidèles,
Seigneur, ne passeront jamais,
Et notre âme qui croit en elles
N'a rien à craindre désormais!

[\(A suivre\)](#)

Chapitres 5 à 24 : Royauté sur Israël

Chapitres 5 à 10 : David avant sa chute

Chapitre 5: 1-10 La forteresse de Sion

Par esprit de vengeance contre Ish-Bosheth, Abner avait recommandé David aux onze tribus: «L'Eternel a parlé touchant David, disant: Par la main de David, mon serviteur, je délivrerai mon peuple Israël de la main des Philistins et de la main de tous ses ennemis» (3: 18). Abner était, *en un sens*, le messager de l'Eternel pour ramener à son oint le cœur du peuple; mais il y avait un abîme entre ses fonctions et son état moral. Nous devons en tirer une instruction pour nous-mêmes. Dieu peut agir par un homme qui annonce des vérités selon Dieu alors que son cœur n'a aucun rapport avec Lui. Il convenait qu'Israël prêtât l'oreille aux paroles d'Abner, mais non qu'il s'attachât à sa personne. Lorsque nous écoutons ceux qui présentent la parole de Dieu, il nous faut prendre garde de distinguer la personne de ce qu'elle annonce, et de ne pas lui attribuer une importance qui n'appartient qu'aux Ecritures; heureux si nous pouvons constater que la conduite de celui qui parle est conséquente avec sa doctrine et ne s'en sépare pas. Il en était ainsi de Timothée vis-à-vis de l'apôtre Paul; il avait pu comprendre et suivre *sa doctrine, sa conduite* (2 Timothée 3: 10), tant ces deux choses étaient d'accord chez le grand apôtre des gentils. Il est bon d'insister sur ce point: *le don est distinct de l'état moral*. Lorsqu'un homme a un don, il est nécessaire qu'il se juge continuellement devant Dieu, afin de mettre son état moral en rapport avec ce qui lui est confié. S'il y a un grand danger pour les auditeurs à suivre l'homme à cause de son don, il y a un égal danger pour celui qui parle à agir sans que son cœur et sa marche soient en rapport avec les vérités qu'il présente.

De fait, les paroles d'Abner n'eurent aucun résultat réel pour le peuple, parce que l'Esprit de Dieu n'agissait pas dans les coeurs. Ils ne changèrent en rien leur conduite jusqu'à ce qu'Ish-Bosheth eût été supprimé et seulement, quand leur appui leur fut ôté, «toutes les tribus d'Israël vinrent vers David à Hébron» (verset 1).

L'état des tribus a ceci de remarquable qu'elles connaissaient et avaient *toujours connu* ce que Dieu pensait de David. Le peuple dit: «Autrefois, quand Saül était roi sur nous, c'était toi qui faisais sortir et faisais entrer Israël; et l'Eternel t'a dit: Tu paîtras mon peuple Israël, et tu seras prince sur Israël» (verset 2). Ils savaient cela parfaitement, mais cette connaissance n'exerçait aucune action sur leurs consciences. Le même phénomène se produit aujourd'hui parmi les chrétiens. La parole de Dieu leur est familière; ils connaissent les pensées de Dieu au sujet de son Fils et de son Eglise, mais ces vérités restent pour eux sans résultat pratique. Elles ne sont pas descendues dans leurs consciences. C'est là qu'il faut chercher la principale raison des divisions entre les enfants de Dieu. L'un suit une secte, l'autre une autre; l'un accepte telle doctrine, l'autre telle doctrine opposée; l'un se réclame d'un homme, l'autre d'un autre homme. Ces divergences proviennent moins de l'état de leur connaissance que de celui de leur conscience, et ils ne sentent pas la nécessité de marcher selon la vérité qu'ils connaissent.

Les trois premiers versets de notre chapitre nous montrent qu'une autre chose encore manquait à Israël. Ils n'avaient pas *d'affection* pour David; leur affection était pour Ish-Bosheth. Quand le coeur est du côté du monde, il ne peut être du côté de l'homme selon Dieu. Comment réunirait-on les chrétiens autour de Christ, quand leurs pensées sont aux choses de la terre et que la grâce et la beauté du Seigneur n'ont pas atteint leurs coeurs? Sa personne a peu de valeur pour un coeur partagé; il ne la recherche pas. Mais si les consciences sont atteintes, les coeurs le seront bientôt: «Voici, nous sommes ton os et ta chair» (verset 1). Maintenant ces Israélites proclament leur relation avec David; ils la *connaissaient* bien, mais ne la *reconnaissaient* pas comme un fait qui dominait tout le reste. Alors ils se ressouviennent tout à coup de ce que Dieu avait dit au sujet de son bien-aimé. Quand l'Esprit commence à agir dans les âmes, la conscience parle, le coeur se porte vers Christ, et l'on est amené à reconnaître sa souveraineté et ses droits. «Ils oignirent David pour roi sur Israël» (verset 3). «David fait alliance avec eux à Hébron, devant l'Eternel», et par ce pacte il reconnaît Israël comme étant désormais son peuple.

Ce chapitre inaugure la seconde période du règne de David. Désormais il sera roi sur tout Israël à Jérusalem. Le Saint Esprit accentue cette distinction au verset 5: «David régna à Hébron, sur Juda, sept ans et six mois; et à Jérusalem, il régna trente-trois ans sur tout Israël et Juda».

Il en sera de même du Christ: comme histoire typique de l'établissement de son règne, ce livre, commenté par la prophétie, est d'un intérêt particulier. Il ne s'agit pas, dans le second livre de Samuel, répétons-le, de la *royauté établie*; elle ne le sera qu'en Salomon; mais de *l'établissement de la royauté* en David, ce qui est autre chose. Nous trouvons donc ici les voies

de Dieu pour fonder le trône de David, rassembler autour de lui les douze tribus, et lui soumettre les nations, en subjuguant ses ennemis.

David ayant été reconnu roi sur tout Israël, on voit se dérouler une série d'événements en rapport avec cette proclamation.

Le premier de ces événements est d'une importance capitale (versets 6-9). Souvent des faits d'une immense portée sont traités par la Parole en quelques versets. Nous ne pouvons mesurer à la longueur du récit la valeur que Dieu met à tel événement. Une courte parenthèse contient parfois une somme de vérités infinies, celle par exemple du premier chapitre aux Ephésiens qui déroute les conseils de Dieu à l'égard de Christ et de l'Eglise (Ephésiens 1: 20-23). De même, les trois premiers versets d'Apocalypse 21, nous font entrer dans toutes les gloires de l'éternité. De même encore, le Psaume 23 nous donne en six versets toute la vie, toute la conduite, toutes les expériences du croyant ici-bas, depuis la croix jusqu'à l'introduction dans la maison de l'Eternel. On multiplierait à l'infini ces exemples. Nous en trouvons un dans le passage qui nous occupe. Il traite de la prise de Jérusalem. C'est le début d'une manière d'agir toute nouvelle de la part de Dieu: c'est *l'établissement de sa grâce dans la personne du roi*, la puissance unie à la grâce pour accomplir les intentions de Dieu, lorsque, du côté de l'homme, tout a manqué.

Le livre des Juges et le premier livre de Samuel (sans parler des livres de Moïse) nous ont présenté cette dernière vérité, la ruine complète, entre les mains de l'homme, de tout ce que Dieu avait confié à sa responsabilité. Israël, placé sous la loi, était ruiné comme peuple, ruinés les juges, ruinée la sacrificature, ruinée la royauté selon la chair; tout cela terminé sans retour. En présence de toutes ces ruines, «qu'est-ce que Dieu a fait?» (Nombres 23: 23). Sa grâce se manifeste quand la fin de l'histoire du peuple sous la loi est déjà manifestée; elle ne serait pas la grâce si elle ne s'occupait pas d'êtres déçus. Sa plénitude éclate, lorsque l'histoire du peuple responsable a abouti à une ruine irrémédiable. Dieu choisit le moment où la royauté selon son coeur est proclamée, pour occuper Jérusalem et la donner à David.

Quelle raison Dieu avait-il de s'intéresser à cet endroit plus qu'à un autre? Aucune, sinon d'avoir *aimé* cette ville qui était au pouvoir des Jébusiens, des ennemis de l'Eternel et de son Oint. Mais son coeur était attaché à ce lieu, car il voulait y établir définitivement le trône de sa grâce ici-bas. «L'Eternel a choisi Sion; il l'a désirée pour être son habitation. C'est ici mon repos à perpétuité; ici j'habiterai, car je l'ai désirée» (Psaumes 132: 13, 14). «La fondation qu'il a posée est dans les montagnes de sainteté. L'Eternel aime les portes de Sion plus que toutes les demeures de Jacob» (Psaumes 87: 1, 2).

Voilà ce que Dieu dit de Sion: il l'aimait. Quand ses yeux parcouraient la terre, ils se sont arrêtés sur cette place spéciale pour en faire son habitation. «Pourquoi, montagnes à plusieurs sommets, regardez-vous avec jalousie la montagne que Dieu a désirée pour y habiter? Oui, l'Eternel y demeurera pour toujours» (Psaumes 68: 16). C'est donc l'endroit choisi de Dieu, le lieu de son bon plaisir, parce qu'il y introduit et établit son roi en grâce. N'est-ce pas là aussi que le Fils de David devait poser le fondement du salut éternel? Jésus, la racine de David, est

le roi de grâce quand tout est ruiné, comme Jésus, la postérité de David, vrai Salomon, sera le roi de gloire.

La montagne de Sion offre le contraste le plus absolu avec celle de Sinaï. En Hébreux 12: 22, l'apôtre dit aux Juifs, affranchis de la loi et devenus chrétiens: «Vous êtes venus à la montagne de Sion, et à la cité du Dieu vivant, la Jérusalem céleste». C'est un changement absolu dans les voies de Dieu envers Israël. Les versets 6 à 9 de notre chapitre 5, nous indiquent le moment historique où ce changement a eu lieu, où Dieu choisit une nouvelle montagne, en contraste avec Sinaï, pour y établir à jamais la forteresse de David. De fait, la chose n'a pu être réalisée alors pour Israël, à cause de l'infidélité du roi responsable, et il faudra que le peuple attende l'établissement du règne de Christ pour être introduit dans les bénédictions de cette nouvelle alliance. Pour nous, chrétiens, la chose a *eu lieu*. «Vous êtes venus à la montagne de Sion», dit l'apôtre. Aucune des exigences, ni des terreurs de Sinaï, n'existe plus pour ceux qui croient. Nous avons trouvé *ici-bas* la montagne de la grâce au lieu où fut érigée la croix de Christ, et notre pied s'est posé sur ce sûr fondement, premier échelon pour monter dans toutes les bénédictions célestes, depuis la «cité du Dieu vivant» jusqu'à «l'assemblée des premiers-nés, écrits dans les cieux». Toutes ces choses nous appartiennent maintenant; bientôt nous les posséderons dans la gloire.

Les divers passages de ce chapitre correspondent à d'autres passages du premier livre des Chroniques, qui nous donnent parfois des détails supplémentaires sur ces événements. La prise de Jérusalem y est relatée au chapitre 11: 4-9. Dans notre chapitre, les Jébusiens disent à David: «Tu n'entreras point ici, mais les aveugles et les boiteux te repousseront» (verset 6). Ils comptaient si bien sur leurs murailles et sur leur forteresse imprenable, qu'ils ne jugeaient pas nécessaire d'employer des hommes valides pour repousser l'attaque du roi; les infirmes même, pensaient-ils, suffiraient amplement à cette tâche. «Mais David prit la forteresse de Sion» (verset 7). Pas un mot de plus; la chose a lieu, aussi simple que si elle n'avait rien coûté. En effet, cette victoire ne coûte rien à Dieu. C'est ainsi qu'il combattra toute l'inimitié de l'homme contre Lui et contre son Oint. Quelle divine ironie! «Rompons leurs liens, disaient-ils, et jetons loin de nous leurs cordes!» Dieu répond: «Celui qui habite dans les cieux *se rira* d'eux, le Seigneur *s'en moquera!*» (Psaumes 2).

David se montre indigné de ces paroles outrageantes des Jébusiens, et son indignation est selon Dieu. Quand nous voyons le monde occuper le domaine de Dieu, tout en étant ennemi de Christ, nos coeurs, animés par le Saint Esprit, peuvent bien être remplis d'indignation. Nous pouvons désirer ardemment que le Seigneur ait finalement la place qui lui revient de droit, qu'il ne soit plus bafoué par un monde qui l'a rejeté et que son règne s'établisse sur la terre, après le jugement des vivants. Ce sentiment est légitime.

Mais nous trouvons un autre sentiment, moins avouable, dans le coeur de David. Il est, à côté du personnage typique, l'homme énergique auquel Dieu a confié la puissance. Son autorité est contestée; il est saisi d'une indignation humaine et ses paroles le prouvent (1 Chroniques 11: 6): «Quiconque frappera le premier les Jébusiens, sera chef et capitaine». Qu'arrive-t-il? «Joab, fils de Tseruïa, monta le premier, et fut chef». Joab, l'homme dont nous

avons vu les ruses dès le commencement; Joab, dont David a reconnu la méchanceté, qu'il a stigmatisé devant tout le peuple du nom de «fils d'iniquité», sur la tête duquel il a invoqué le jugement de Dieu (3: 28-30), qu'il a déclaré être «trop dur pour lui», Joab est l'homme auquel la parole de David fournit l'occasion d'être général en chef.

Le fait que Joab se trouve porté à la tête de l'armée, est un des plus fâcheux du règne de David, et nous constatons ici la faiblesse du roi. Une seule parole qui n'était pas dictée par le Saint Esprit et tendait à l'émulation de la chair, suffit pour porter de telles conséquences. Combien facilement l'homme abuse de la puissance que Dieu lui a confiée, pour s'en servir d'une manière indépendante! Ce fait devrait nous donner à réfléchir. Une parole selon la chair porte souvent des fruits plus pernicieux qu'une mauvaise action.

A la fin du verset 8, nous lisons: «Les boiteux et les aveugles qui sont haïs de l'âme de David. C'est pourquoi on dit: L'aveugle et le boiteux n'entreront pas dans la maison». Qui parle ainsi? C'est David lui-même. Comme il diffère en cela de Christ! Le Seigneur Jésus, entrant dans ce monde, fait exactement le contraire: «Les aveugles recouvrent la vue, et les boiteux marchent» (Matthieu 11: 5); il ne peut rencontrer un seul de ces déshérités sans que son amour et sa puissance s'accordent pour le guérir. Même dans le cas où sa colère, une colère divine, se donne cours, n'est-il pas merveilleux de la voir, ouvrant les écluses à sa grâce? «Jésus entra dans le temple de Dieu, et chassa dehors tous ceux qui vendaient et qui achetaient dans le temple; et il renversa les tables des changeurs et les sièges de ceux qui vendaient les colombes, et il leur dit: Ma maison sera appelée une maison de prière; mais vous, vous en avez fait une caverne de voleurs. Et *des aveugles et des boiteux* vinrent à lui dans le temple, et il les guérit» (Matthieu 21: 12-14). Sa colère et son indignation se montrent dans «le zèle de la maison de Dieu qui le dévore» (Psaumes 69: 9), mais il purifie sa maison, non pas pour empêcher, comme David, les aveugles et les boiteux d'y entrer, mais pour les y introduire en les guérissant. Nous en trouvons un second exemple dans la parabole du souper. Tous les invités se sont excusés de n'y pas venir. «Alors le maître de la maison, *en colère*, dit à son esclave: Va-t'en promptement dans les rues et dans les ruelles de la ville, et amène ici les pauvres, et les estropiés, et *les aveugles, et les boiteux*» (Luc 14: 21). La colère du maître contre les invités a pour résultat de faire asseoir les aveugles et les boiteux à la table de son grand festin.

Il nous en est arrivé de même. L'indignation du maître envers ce peuple qui n'a pas voulu son appel de grâce, a ouvert la porte du souper des noces à de pauvres gentils, étrangers à ses promesses, incapables de le voir ou d'aller à Lui.

Tous ces faits nous prouvent combien il importe, pour une vraie intelligence de cette partie des Ecritures, de maintenir la différence entre David homme et David type de Christ.

Chapitre 5: 10-25 : Victoires

L'établissement du trône sur la montagne de Sion a pour premier résultat de faire reconnaître David par les nations. «Hiram, roi de Tyr, envoya des messagers à David, et des bois de cèdre, et des charpentiers, et des tailleurs de pierre pour les murailles; et ils bâtirent

une maison à David» (verset 11). Car Hiram voulait contribuer, dans sa mesure, à l'éclat du règne qui commençait. Plus tard, sous Salomon, ce même Hiram travaille à l'édification du temple. Il joue, dans cette histoire, un rôle important comme représentant des nations amies qui viendront, de bonne volonté, se soumettre au règne du Messie.

L'histoire de David, type de Christ, continue à se dérouler dans ce chapitre. Parmi les nations, il y en aura qui ne reconnaîtront point sa suprématie et chercheront à secouer son joug. Les Philistins montent contre David; la révolte commence par l'ennemi du dedans qui occupe l'héritage du peuple. Nous verrons plus loin les nations situées sur les confins d'Israël, Moab et les fils d'Ammon, puis la Syrie et l'Assyrie, se révolter à leur tour. La victoire sur les nations, comme la soumission des tribus, a lieu d'une manière graduelle. La Philistie est subjuguée, et le Seigneur dira d'elle, par la bouche de David: «Sur la Philistie je pousserai des cris de triomphe» (Psaumes 108: 9), car il ne faut pas oublier — la prophétie est très explicite à ce sujet — que les anciens ennemis d'Israël, maintenant disparus en partie, renaîtront au temps de la fin, soit pour subir leur jugement définitif, soit pour avoir part, avec le peuple de Dieu, aux bénédictions millénaires. Les Philistins sont subjugués, leurs idoles anéanties.

En même temps que l'histoire de David, type du Messie, celle de David, roi responsable, continue aussi à se dérouler. Elle nous présente mainte faiblesse, nécessitant une discipline qui amène David à se juger lui-même, afin que, restauré, il retrouve la communion avec Dieu. Il nous est infiniment profitable d'apprendre à nous reconnaître dans cette histoire, et de comprendre les exigences de la sainteté de Dieu et ses voies envers nous.

La fin de ce chapitre nous donne une instruction particulière. Lorsque Hiram vient se soumettre au roi, il se passe un fait touchant et caractéristique. Un trait particulier du caractère de David est l'absence complète de confiance en lui-même; il était *humble* et avait gardé ce caractère depuis que Dieu l'avait «pris d'auprès des parcs des brebis». Tout en appréciant la faveur que Dieu lui faisait en lui donnant un trône glorieux, il n'avait pas une haute opinion de lui-même. «David connut que l'Eternel l'avait établi roi sur Israël, et qu'il avait élevé son royaume à cause de son peuple Israël» (verset 12); à cause, non pas de lui-même — il disparaît à ses propres yeux — mais à *cause de son peuple Israël*. Sachant que ce royaume, dont il est le chef, est élevé, parce que Dieu pensait à son peuple dont il avait en vue la bénédiction, il ne se place pas au-dessus du peuple pour le dominer, par la revendication de ses droits, mais au-dessous de lui, n'ayant en vue que son bonheur. Il voit la place qu'Israël possède dans le coeur de Dieu et reconnaît que Dieu a conduit toutes choses en vue de son peuple. Notre modèle parfait, le Seigneur Jésus, a acquis par ses souffrances une place dans la gloire, mais il l'a prise pour nous, son peuple, son Eglise bien-aimée. Ainsi le caractère de David, comme homme, répond à celui de Christ, ce qui devrait toujours être notre cas.

Mais voici que ce qui s'était produit à Hébron (3: 2-5), se reproduit à Jérusalem (versets 13-16). Nous avons dit plus haut que les marques d'indépendance chez David, résultaient du fait qu'il était investi de l'autorité souveraine. Il emploie sa puissance pour lui-même et agit ainsi en opposition aux pensées de Dieu (Deutéronome 17: 17-19). David, outre ses raisons

politiques et autres pour prendre un grand nombre de femmes, *pouvait* avoir oublié la défense de Dieu. Il n'aurait pas *dû* l'oublier: «Il arrivera», avait dit l'Eternel, «lorsqu'il sera assis sur le trône de son royaume, qu'il écrira pour lui, dans un livre, une copie de cette loi, faite d'après le livre qui est devant les sacrificateurs et les lévites. Et il l'aura auprès de lui, et *il y lira tous les jours de sa vie*». La plus grande partie de nos désobéissances provient de ce que nous ne restons pas en contact vivant et journalier avec la parole de Dieu. Suivre nos propres pensées en négligeant cette direction positive et absolue, c'est *la désobéissance*.

Deux choses doivent caractériser la marche de tout enfant de Dieu. La carrière de David, au premier livre de Samuel, illustre la première qui est *la dépendance*. Mais il est un second caractère auquel nous ne sommes pas habitués à donner l'importance du premier, c'est *l'obéissance*. La dépendance et l'obéissance ne devraient jamais être séparées chez l'enfant de Dieu.

Nous venons de voir David désobéissant, nous allons le voir dépendant, sans que, pour le moment, ce désaccord influe sur sa vie spirituelle. Mais si David est à l'école de Dieu, il apprendra à ne jamais désassocier à l'avenir ces deux caractères. A la fin de notre chapitre, Dieu l'oblige, pour ainsi dire, à les joindre l'un à l'autre et lorsque, plus tard, dans le chapitre suivant, manquant à cette obligation, il ne suit pas la volonté de Dieu, exprimée dans sa Parole, nous le voyons tomber sous la discipline.

Les Philistins montent contre David (versets 17-21); le roi l'apprend et descend dans la forteresse. Sa retraite était le lieu où Dieu voulait habiter. «David *interrogea* l'Eternel, disant: Monterai-je contre les Philistins? Les livreras-tu en ma main?» (verset 19). Le voici dépendant de Dieu, selon son habitude. S'agit-il de monter contre l'ennemi, il ne sait que faire; Dieu seul peut le savoir, et il s'adresse à Lui «Que ferai-je?» Immédiatement Dieu lui répond: «Monte, car certainement je livrerai les Philistins en ta main». David monte; une brèche est faite dans la digue que l'ennemi cherche à lui opposer, et David et son armée se répandent comme un torrent débordé qui engloutit les Philistins et leurs idoles. En 1 Chroniques 14: 12, nous voyons ce que le roi fit de ces idoles: «Ils laissèrent là leurs dieux, et David commanda qu'on les brûlât au feu». Ainsi seront détruites, à la fin, les idoles des nations (Esaïe 2: 18).

Mais tout n'est pas terminé; l'attaque de l'ennemi se renouvelle dans les conditions de la première, par le même peuple, de la même manière, au même endroit. David aurait pu se dire: Puisqu'il en est ainsi, j'agirai comme à la première attaque. Loin de là; il se fie entièrement à la direction de l'Eternel. Bien lui en prend, car l'Eternel lui donne, cette fois-ci, une tout autre réponse: «Tu ne monteras pas». Pourquoi donc, les circonstances de l'attaque étant les mêmes, Dieu indique-t-il à David une tout autre manière de combattre? «Tourne-les par derrière, et tu viendras contre eux vis-à-vis des mûriers; et aussitôt que tu entendras sur le sommet des mûriers un bruit de gens qui marchent, alors tu t'élanceras, car alors l'Eternel sera sorti devant toi pour frapper l'armée des Philistins» (versets 23, 24). C'est que Dieu veut réunir, dans le coeur de son serviteur, ces deux choses qu'il avait de la tendance à séparer plus ou moins, comme nous l'avons vu dans ce qui précède. Il s'agissait pour David, non seulement de dépendre de Dieu, mais d'obéir à sa parole, *qu'il la comprit ou non*. Il devait obéir en suivant

l'ordre donné par Dieu, afin d'obtenir une victoire nouvelle. «David fit ainsi, comme l'Eternel lui avait commandé; et il frappa les Philistins depuis Guéba, jusqu'à ce que tu viennes vers Guézer».

C'est ainsi que, dans sa bonté, Dieu donne à David l'expérience des bénédictions qui accompagnent *la dépendance unie à l'obéissance*. David aurait pu s'attribuer quelque mérite de cette seconde victoire et peut-être s'enorgueillir, mais Dieu ne le veut pas. Il faut que son serviteur comprenne qu'il doit obéir et, dans ce but, Dieu lui donne certains signes à observer. L'armée en marche, dont on entend le bruit sur le sommet des mûriers, c'est l'Eternel lui-même et son armée. Lorsque David entendit ce bruit, il pouvait, du poste qui lui était assigné, s'élançer en avant, car, à la parole de Dieu, il prenait l'ennemi à dos. Vis-à-vis de lui s'élevaient les mûriers. Il savait que l'Eternel allait attaquer l'ennemi de front et lui, se lançant sur ses derrières, la déroute était complète. Le rôle principal était à l'Eternel; David restait dans l'humilité. Il écoute, accomplit ce que l'Eternel lui a commandé: c'est l'obéissance. Il remporte la victoire.

Combien cela est important pour nous! Il faut que notre dépendance et notre obéissance se manifestent, non seulement, comme ici, dans les grandes circonstances, mais dans le détail journalier de la vie. Si nous y manquons, nous nous exposons à des châtements, et David va nous en donner l'exemple.

Chapitre 6 : L'arche en Sion

Il ne suffit pas que le siège de la royauté de David — ou de Christ — soit placé en Sion, la montagne de la grâce. Dieu lui-même veut y habiter à toujours avec son roi (conf. Apocalypse 22: 1, 3). Aussi David est-il entièrement dans le courant des pensées de Dieu, quand il va chercher l'arche pour la ramener à Jérusalem. La *gloire de Dieu ne trouve son repos que dans le lieu de la grâce*. L'arche, le trône de Dieu, s'associe d'une manière intime au trône de David, au trône du Fils de Dieu. L'Eternel, resté jusque-là, par l'infidélité de son peuple, sans domicile permanent, peut maintenant habiter avec lui, parce qu'il peut habiter avec son oint.

Pour aller chercher l'arche, le roi assemble toute l'élite d'Israël, trente mille hommes (verset 1). Cela peut paraître singulier. Quand il s'agit des combats de l'Eternel, on ne voit pas que les hommes de Dieu aient assemblé toute leur armée. C'est bien plutôt le contraire qui a lieu. Gédéon avec trois cents hommes, Jonathan avec un seul, en compagnie de tant d'autres capitaines, remportent les victoires les plus signalées. Dieu combat avec eux, et que lui importe plus ou moins de soldats? Il peut lui convenir d'éprouver son peuple tout entier dans la bataille, mais il n'en est pas de Lui comme des nations. Le nombre n'est pour rien dans ses victoires.

S'agit-il, au contraire, de rendre témoignage au Dieu qui siège entre les chérubins, de l'établir au lieu de son culte, ce n'est pas trop de tout ce qui représente la force d'Israël. Comme cela est peu compris parmi les enfants de Dieu! Est-ce donc toute l'élite qui se rassemble autour de Christ, devant le trône de Dieu le Père, pour l'honorer en Lui rendant culte? Le culte a-t-il plus de valeur aux yeux des chrétiens que toute l'activité, quelque bénie

qu'elle soit, qu'ils peuvent déployer pour Lui? Ils font consister la vie chrétienne dans le combat pour l'Evangile, combat béni, sans doute, mais pour lequel il n'est nullement nécessaire d'assembler «toute l'élite», car on le verrait dégénérer aussitôt en une oeuvre basée sur l'association humaine — alors que le culte est ignoré, délaissé, méconnu, le centre du rassemblement des enfants de Dieu méprisé, et que ces derniers restent dispersés comme des brebis qui n'ont pas de berger!

Telle n'était pas, grâce à Dieu, la pensée de David. Le but de toute son existence errante, de toute son affliction, avait été d'arriver au moment où s'ouvre notre chapitre. Nous en trouvons la preuve au Psaume 132, sur lequel nous reviendrons plus tard.

Les rapports entre les chapitres 5 et 6, ne se bornent pas à ce que nous venons de relever. David, comme roi responsable, malgré bien des manquements, était agréable à Dieu. L'Eternel ne lui cachait pas sa face; il l'aimait pour sa fidélité, pour la grâce de ses voies, pour son esprit humble et soumis. Il lui avait enseigné, comme nous l'avons vu, à joindre l'obéissance à la dépendance. David avait compris ces choses quand il s'agissait de combattre l'ennemi. Les comprendra-t-il aussi bien lors des événements qui vont se dérouler?

Le moment venu pour réunir les tribus autour de l'arche, leur centre divin, qu'avait à faire David? A consulter l'Eternel. Quand même, en ramenant l'arche, il était dans les pensées de Dieu, le *comment* de cet acte ne dépendait pas de lui et, en comprenant cela, il se serait évité un sérieux châtement. S'il avait consulté l'Eternel, il aurait su de quelle manière il devait amener l'arche à Jérusalem.

Les Philistins (1 Samuel 6: 7) avaient placé l'arche sur un «chariot neuf» pour la renvoyer sur le territoire d'Israël. Ils agissaient par ignorance, et Dieu, au lieu de leur exprimer sa désapprobation, avait tenu compte de la crainte qui les faisait agir. Evidemment, David se souvenait de ce fait, lorsqu'il suivait la manière des nations pour ramener l'arche au lieu qu'elle devait occuper. «Ils montèrent l'arche de Dieu sur un *chariot neuf* et l'emmenèrent de la maison d'Abinadab qui était sur la colline» (verset 3).

Mais si Dieu pouvait avoir égard à l'ignorance des Philistins, il ne supporte pas, chez ceux qui lui appartiennent, une désobéissance positive à sa Parole. Il était expressément ordonné aux lévites de porter l'arche, ainsi que tous les vaisseaux du sanctuaire (Nombres 4: 15).

Ce que fit David devrait parler à la conscience des enfants de Dieu. On organise un culte volontaire selon les systèmes et les pensées de l'homme, qui sont toujours l'opposé des pensées de Dieu. Or il est de toute importance aux yeux de Dieu que les siens obéissent quand il s'agit du culte, la plus haute expression de la vie chrétienne, comme aussi dans les moindres détails de cette vie, et Dieu doit tenir compte de la désobéissance de ses enfants.

Tout en montrant un coeur rempli de piété envers Dieu, David désobéit, parce qu'il ignore la portée et les conséquences de son acte; mais David n'a pas d'excuse, parce qu'il *ne devait pas l'ignorer*. Cela est d'autant plus frappant qu'il était rempli de joie à la pensée de donner enfin à son Dieu la place qui lui était due. «David et toute la maison d'Israël s'égayaient devant l'Eternel avec toutes sortes d'instruments de bois de cyprès; avec des harpes, et des luths, et

des tambourins, et des sistres, et des cymbales» (verset 5). Rien ne manquait à l'expression de leur joie... et cependant il y manquait quelque chose. Les trompettes n'y étaient pas, ces trompettes d'argent qui devaient sonner quand l'arche se mettait en mouvement (Nombres 10: 1-10; conf. Psaumes 150 et le verset 15 de notre chapitre). Ce n'était qu'un détail, direz-vous, comme le chariot neuf; mais ce détail révélait un fait d'une haute gravité, c'est que David n'avait pas pris la parole de Dieu pour règle de sa conduite.

Hormis cela, toute la maison d'Israël était en joie. Il y avait beaucoup de piété dans cette cérémonie auguste, mais elle était gâtée par quelque arrangement humain. Pour la jouissance des coeurs, cela avait peu d'importance, mais beaucoup pour Celui qui a dit: «Ecouter est meilleur que sacrifice». Il arrive un moment où l'immixtion de l'homme dans le culte de Dieu fait boîter ce culte en quelque endroit. «Les boeufs bronchent» (verset 6), et naturellement les hommes pensent qu'ils doivent leur venir en aide, appuyer de leur bras le système qui chancelle. Ils oublient que c'est folie profane de vouloir venir en aide à Dieu. C'est le cas d'Uzza, fils d'Abinadab, le premier, le principal agent de ce transport. Il sent le besoin tout naturel de soutenir ce qu'il a fait et ne se rend pas compte qu'il porte la main sur Dieu. «Ils arrivèrent à l'aire de Nacon, et Uzza étendit la main vers l'arche de Dieu et la saisit, parce que les bœufs avaient bronché» (verset 6).

Je parle ici du culte des enfants de Dieu, mais que ne devrait-on pas ajouter sur le soi-disant culte du monde? Ce n'est plus par quelques points qu'il pêche, car sous des formes qui lui donnent une *apparence* de culte divin, il n'y a pas l'ombre d'une réalité. Cependant on ne voit pas que le jugement de Dieu tombe sur cet état de choses. La raison en est simple: Dieu en est absent. Il en fut autrement dans le cas d'Uzza: «La colère de l'Eternel s'embrasa contre Uzza, et Dieu le frappa là, à cause de sa faute; et il mourut là, près de l'arche de Dieu» (verset 7). Son jugement fut immédiat, car quand il est question des enfants de Dieu que le Seigneur a placés dans une position de témoignage, il ne leur permet pas d'introduire un élément humain dans le culte, sans leur faire sentir son jugement.

Ce qui arrive ici à David arriva aux Corinthiens qui avaient introduit un élément charnel à la table du Seigneur. Dieu ne pouvait tolérer la chose. «C'est pour cela», dit l'apôtre, «que plusieurs sont faibles et malades parmi vous, et qu'un assez grand nombre dorment» (1 Corinthiens 11: 30). Dieu était un feu consumant pour eux, comme pour Uzza, et nous avons à nous en souvenir. David a été forcé de le comprendre. Lui *devant qui* l'Eternel avait fait une brèche *contre les Philistins* à Baal-Peratsim, c'est aujourd'hui *contre lui* que le jugement de Dieu fait la brèche. «Il appela ce lieu-là du nom de Pérets-Uzza (brèche d'Uzza)» (verset 8).

Le premier sentiment du roi est l'irritation: «David fut *irrité* de ce que l'Eternel avait fait une brèche». Cela se comprend, mais ne s'excuse pas. Voici un homme, rempli du désir de servir l'Eternel, de lui rendre l'honneur qui lui est dû; le voici rempli de joie et de louanges; ayant tout ordonné pour rétablir le culte de son Dieu; — il manque dans un détail, et la colère de l'Eternel s'embrase contre lui! David avait un coeur plus pieux que le nôtre. Quelle blessure à ses affections! Comment! — pouvait-il dire — me juger de cette manière, quand Il voyait mon intention de le glorifier!

Au verset 9, un second sentiment s'élève dans le coeur du roi, sentiment tout aussi peu excusable que le premier. «David eut *peur* de l'Eternel en ce jour-là». Il détourne l'arche de son chemin. «Comment l'arche de l'Eternel entrerait-elle chez moi? Et David ne voulut pas retirer l'arche de l'Eternel chez lui, dans la ville de David, mais David la fit détourner dans la maison d'Obed-Edom, le Guitthien» (versets 9-11). A cause de la discipline, David considère l'Eternel comme un juge sans pitié et s'irrite contre lui. Il oublie dans ce moment que c'était un Dieu de grâce qui l'avait choisi, conduit, gardé, rendu vainqueur, qui avait fait de lui le porteur de la royauté sur la montagne de Sion. Il ne peut comprendre que la grâce puisse le juger et que, plus on est près de Dieu, moins il souffre dans les siens ce qui le déshonore. Mais Dieu va lui prouver que d'autres profitent de ce dont il s'est privé à son grand dommage. La présence de l'arche est une source d'abondantes bénédictions pour la maison d'Obed-Edom, le Guitthien; «et l'Eternel bénit Obed-Edom et toute sa maison» (verset 11).

Enfin David a appris sa leçon! On lui rapporte (verset 12) ce qui s'était passé, et l'on voit que ces faits ont porté leur fruit pour sa conscience. En 1 Chroniques 15: 12, 13, au sujet de ce même événement, «David appela les sacrificateurs et les lévites, et leur dit: Sanctifiez-vous, vous et vos frères, et faites monter l'arche de l'Eternel, le Dieu d'Israël, au lieu que je lui ai préparé. Car, *parce que vous ne l'avez pas fait la première fois*, l'Eternel, notre Dieu, a fait une brèche parmi nous; car nous ne l'avons pas recherché *conformément à l'ordonnance*». Cette brèche, David comprend qu'elle a été faite à cause de sa désobéissance et qu'il ne peut y avoir de sainteté que dans un chemin d'obéissance.

Quand l'arche avait été mise sur le chariot neuf, les sacrificateurs et les lévites n'avaient pas eu besoin de se sanctifier, mais quand ils avaient à la porter eux-mêmes, ils sont bien obligés de le faire; ils ne pouvaient, sans se juger, entrer en contact avec les objets du sanctuaire.

Les sacrificateurs occupent donc la place que Dieu leur a assignée, mais de plus, David entre, quant au culte, dans un ordre de choses absolument conforme aux pensées de Dieu. «Il arriva que quand ceux qui portaient l'arche de l'Eternel avaient fait six pas, il sacrifiait un taureau et une bête grasse» (verset 13). David fait du sacrifice le centre même du culte. La première fois, chose étonnante, on avait oublié les sacrifices! Le chariot (voyez l'importance d'un détail omis) n'avait pas besoin de s'arrêter, tandis que les sacrificateurs et les lévites portant l'arche, il fallait des pauses pendant lesquelles les sacrifices étaient offerts.

Et les trompettes, et la joie, et David exultant de toute sa force devant l'Eternel! Le roi était vêtu d'un éphod de lin (verset 14), vêtement distinctif des sacrificateurs. Le voici redevenu un type de Christ dans sa gloire future. Il y a un peu de Melchisédec dans la personne de David, tel qu'il nous est représenté ici. C'est la royauté unie à la sacrificature. La bénédiction s'élève du peuple à Dieu, par la bouche de David, elle descend de Dieu sur tout le peuple par son intermédiaire (versets 17, 18).

«David dansait de toute sa force devant l'Eternel» (verset 14). Il se rendait ridicule; c'est du moins ce que Mical, fille de Saül, sent et exprime en voyant son mari oublier sa dignité pour

exalter l'Eternel seul. Il arrive souvent au monde de juger ridicule le culte rendu à Dieu par ses enfants; et plus il sera selon Dieu, plus ceux qui le rendent seront méprisés. C'est que l'adorateur ne fait pas cas de lui-même. «Nous», dit l'apôtre, «qui rendons culte par l'Esprit de Dieu, et qui nous glorifions dans le Christ Jésus, et qui n'avons aucune confiance en la chair» (Philippiens 3: 3). David, en lui-même, n'était rien; il était vil: «Je me rendrai plus vil encore que cela, et je serai abaissé à mes yeux» (verset 22). Cela ne peut convenir au monde, mais grâce à Dieu, il y a des âmes simples qui comprennent cet abaissement et l'estiment un honneur quand il s'agit de l'Eternel: «Après des servantes dont tu as parlé, auprès d'elles, je serai honoré».

David dansait devant l'Eternel et le faisait pour Lui, s'oubliant lui-même afin que Dieu fût glorifié. La dignité royale était dépouillée; il n'était plus qu'un simple adorateur, rempli de joie en présence de l'Eternel des armées qui siège entre les chérubins, et qui venait définitivement faire sa demeure au milieu de son peuple.

«Ils amenèrent l'arche de l'Eternel, et la placèrent en son lieu, dans la tente que David avait tendue pour elle» (verset 17). Tout le peuple est béni et rassasié; Mical, laissée dans son orgueilleuse solitude, à sa honte, est frappée de stérilité jusqu'à sa mort. Elle est désormais une inconnue pour David. Le caractère de cette fille de Saül était digne de celui de son père. Chez Saül, haine; chez Mical, mépris de l'oint de l'Eternel. Il ne peut plus y avoir aucune communion entre elle et le roi. Il abandonne au jugement la fille de la race déchue, tandis que lui, l'élu de l'Eternel, est établi prince sur son peuple, sur Israël.

Chapitre 7 : Communion

Les deux chapitres précédents nous ont montré les changements importants produits dans les voies de Dieu envers Israël par l'établissement, en Sion, de la royauté de David. Le roi y amène l'arche, associant ainsi le trône de Dieu à son gouvernement. Ce n'est pas encore, nous l'avons vu, un état de choses fondé à perpétuité, comme sous le règne de Salomon.

C'est pourquoi nous ne trouvons pas ici l'ordre régulier du culte. David amène l'arche à Jérusalem, mais non pas les autres objets du tabernacle. Il dresse pour l'arche *une* tente, mais ce n'est pas *la* tente du désert. «Ils placèrent l'arche de l'Eternel en son lieu, dans la tente que David avait dressée pour elle» (6: 17). Le *tabernacle* lui-même, avec *l'autel*, se trouvait autre part.

Dans le premier livre de Samuel, le tabernacle et l'arche sont à Silo. L'arche est emmenée en captivité par les Philistins, mais quand elle remonte en grâce, elle ne retrouve pas sa place en Silo, dans l'endroit où l'on pouvait s'approcher de Dieu par le sacrifice.

Dans le deuxième livre de Samuel, Silo disparaît, mais le tabernacle n'est pas transporté à Jérusalem. On le retrouve à Gabaon, sans qu'il nous soit dit comment il y est arrivé. Une chose est certaine, c'est que le tabernacle et l'autel de l'holocauste sont à Gabaon lorsque David amène l'arche sur la montagne de Sion: «Et David laissa là, devant l'arche de l'alliance de l'Eternel, Asaph et ses frères, pour faire le service devant l'arche continuellement, selon l'oeuvre de chaque jour... et Tsadok, le sacrificateur, et ses frères les sacrificateurs, devant le

tabernacle de l'Eternel, au haut lieu qui était à *Gabaon*, pour offrir des holocaustes à l'Eternel sur *l'autel* de l'holocauste continuellement» (1 Chroniques 16: 37-41). Plus tard, lors de la peste de Jérusalem, quand David, sur l'ordre de l'Eternel, bâtit un autel sur la colline de Morija et y sacrifie, il est dit: «Le tabernacle de l'Eternel, que Moïse avait fait dans le désert, et l'autel de l'holocauste, étaient en ce temps-là sur le haut lieu de Gabaon; et David ne put point aller devant cet autel pour rechercher Dieu, car il était épouvanté à cause de l'épée de l'ange de l'Eternel» (1 Chroniques 21: 29, 30). C'est encore à Gabaon que Salomon sacrifiait au début de son règne: «Et le roi s'en alla à Gabaon pour y sacrifier, car c'était le principal haut lieu; Salomon offrit mille holocaustes sur cet autel» (1 Rois 3: 4).

Tout cela nous montre, pendant le règne de David, un état de désordre ou de grande faiblesse quant au culte de l'Eternel. Silo était virtuellement abandonné depuis la ruine de la sacrificature (Psaumes 78: 60, 61); la maison de l'Eternel n'était pas encore bâtie à Jérusalem et le culte était pour ainsi dire scindé entre l'arche de Sion et l'autel de Gabaon. Les autres ustensiles étaient restés dans le tabernacle. Ils sont mentionnés en 1 Rois 8: 4. Gabaon étant une ville des fils d'Aaron (Josué 21: 17), on peut supposer que, comme pour Nob (1 Samuel 21: 6), les objets du sanctuaire s'y trouvaient sous la garde des sacrificateurs.

Quoi qu'il en soit, le culte de l'Eternel, sous le règne de David, était bien loin de ce qu'il aurait dû être. Mais une chose suffisait à David, objet de tous ses désirs pendant ses afflictions (Psaumes 132: 1-8): il avait trouvé un lieu de repos pour le trône de l'Eternel des armées, pour l'arche de sa force. Là où David était établi, il avait maintenant avec lui le Dieu d'Israël, car «le nom» (6: 2) représente *la personne*. Sa ressource, précieuse entre toutes, au milieu de la dispersion des objets saints, en un temps de transition auquel allait succéder la gloire, sa ressource, dis-je, était *la présence de Dieu lui-même* avec lui et avec son peuple Israël.

C'est aussi, dans le jour actuel, ce qui constitue la bénédiction des fidèles. L'Eglise est dans un état de ruine et de véritable désordre, mais une chose nous suffit: c'est d'avoir la présence personnelle du Seigneur au milieu de nous. Ayant un tel privilège, comment nous laisserions-nous décourager par l'état de choses qui nous entoure? Avec Lui, bien mieux que David, n'avons-nous pas le culte? Cette présence suffisait à remplir de joie et d'actions de grâces le coeur du roi.

Au chapitre 7, David habite dans sa maison: la puissance de Dieu lui a donné du repos de tous ses ennemis; sa royauté est proclamée; l'arche est avec lui. Alors, dans son affection pour l'Eternel, il désire lui bâtir un lieu permanent de repos. L'arche pourrait-elle encore habiter «sous des tapis», dans une demeure de passage, quand David habite une maison de cèdres, solide et fondée dans sa beauté? Il fait part de son désir à Nathan, le prophète; désir d'un coeur pieux, car il voulait voir la gloire établie en Israël. Nathan l'approuve: «Va, fais tout ce qui est dans ton coeur, car l'Eternel est avec toi» (verset 3).

Si David s'occupait pieusement du repos de Dieu en Israël, ni lui, ni le prophète, ne connaissaient le *moment* que Dieu avait décrété pour cela. David *ne devait pas* faire ce qui était dans son coeur; il lui fallait dépendre de Dieu et s'attendre à Lui. Nathan *ne pouvait pas*

se fier à son don de prophète pour diriger David. Le roi, malgré sa piété, se trompe; le prophète, avec toutes ses lumières, fait erreur.

David est un homme qui dépend réellement de l'Éternel, mais en combien d'occasions cette dépendance lui fait défaut! Il ne pouvait pas même se confier à son affection pour le Seigneur et venait de l'apprendre lors de la «brèche d'Uzza»; il devait interroger Dieu, et pas plus que le roi, Nathan n'était exempt de cette obligation. Il faut que chacun de nous, individuellement, ne dépende que de Dieu; les hommes les plus pieux ne peuvent Le remplacer. Lot marche un temps *avec Abraham*. Hélas, quelle fut sa fin! Abraham marchait *avec Dieu*; considérons l'issue de sa conduite et imitons sa foi. Certes, nous pouvons écouter des conseils, en demander à ceux qui sont plus avancés que nous en connaissance, en sagesse, en vraie piété; c'est ce que font les cœurs humbles qui n'ont pas confiance en eux-mêmes, — mais nous ne devons *dépendre* que de Dieu pour nos décisions et pour notre marche.

L'Éternel a compassion de son serviteur; il voit dans son cœur le désir de l'honorer et lui révèle sa pensée secrète. «Il arriva, cette nuit-là, que la parole de l'Éternel vint à Nathan, disant: Va, et dis à mon serviteur, à David: Ainsi dit l'Éternel: Me bâtirais-tu une maison pour que j'y habite! Car je n'ai pas habité dans une maison, depuis le jour où j'ai fait monter les fils d'Israël hors d'Égypte, jusqu'à ce jour; mais j'ai marché çà et là dans une tente et dans un tabernacle» (versets 4-6). Jamais, dit-il, je n'ai pris de repos jusqu'ici; j'ai toujours été errant avec mon peuple. Tant que l'ordre définitif n'est pas établi, je n'ai pas dit un mot au sujet d'un lieu de repos à me bâtir.

Pourquoi cela? C'est que Dieu estimait qu'il n'avait pas encore trouvé son *repos définitif* à Lui; il continuait d'agir; il sacrifiait son propre repos à celui de son peuple, à celui de son roi, et son activité se déployait encore en leur faveur, afin de les établir sur la montagne de son héritage, de les y planter, comme il était dit au cantique de Moïse: «Tu les introduiras et tu les planteras sur la montagne de ton héritage» (Exode 15: 17), et Dieu n'avait pas encore terminé ce travail. Il veut l'achever et prend le rôle de travailleur en faveur de ce misérable peuple; il laisse, pour ainsi dire, entièrement de côté ses intérêts à Lui, afin d'établir définitivement son peuple dans un repos que rien ne viendra troubler, pour toujours. Le mot «pour toujours» caractérise toutes les bénédictions de ce chapitre (versets 13, 16, 24, 26, 29). Telle est la pensée de Dieu pour les siens.

Nous aussi, nous avons le Seigneur qui travaille à notre bénédiction. N'a-t-il pas dit: «Mon Père travaille jusqu'à maintenant, et moi je travaille»? (Jean 5: 17). Il n'a pas encore cessé de travailler par son Esprit et sera à l'oeuvre jusqu'au moment où «Il verra du fruit du travail de son âme et sera satisfait» (Esaïe 53: 11). Alors Dieu pourra avoir du repos, en donner à son peuple, à son Roi qu'il établira Chef sur toutes choses; alors il se reposera Lui-même. «Le roi d'Israël, l'Éternel, est au milieu de toi: tu ne verras plus le mal. En ce jour-là, il sera dit à Jérusalem: Ne crains pas! Sion, que tes mains ne soient pas lâches! L'Éternel ton Dieu, au milieu de toi, est puissant; il sauvera; il se réjouira avec joie à ton sujet: IL SE REPOSERA DANS SON AMOUR, il s'égayera en toi avec chant de triomphe!» (Sophonie 3: 15-17). Voilà le repos de Dieu. Quand il aura introduit dans le repos tous les objets de son amour, qu'il les aura

autour de Lui, dans la gloire, sans changement désormais, sans qu'aucun nuage puisse passer sur eux;

*Quand le Seigneur verra ce que son coeur réclame,
De son oeuvre à la croix le fruit mûr et parfait,*

alors ce sera le repos de Dieu. Oui, il se reposera dans son amour. Le repos de la création a duré un jour et a été troublé; le repos de la rédemption ne le sera jamais et durera «pour toujours».

Le premier livre des Rois nous présente ce repos *en type*, dans le règne glorieux de Salomon, faible image de celui de Christ. Alors la justice et la paix *régneront* sur la terre après s'être «entre-baisés» sur la croix (Psaumes 85: 10). Et ce ne sera pas la fin. De nouveaux cieux et une nouvelle terre succéderont aux premiers et la justice *y habitera* quand son *règne* aura pris fin (2 Pierre 3: 13).

Avant que ces choses aient lieu, nous trouvons dans notre livre une période de transition, où Dieu travaille pour amener le plein accomplissement de ses conseils.

Dieu dit à David ce qu'il a fait pour lui: «Je t'ai pris des parcs, d'auprès du menu bétail, pour que tu fusses prince sur mon peuple, sur Israël» (verset 8). Telle était son origine. «J'ai été avec toi partout où tu as marché; et j'ai retranché tous tes ennemis de devant toi, et je t'ai fait un grand nom, comme le nom des grands qui sont sur la terre» (verset 9). Dieu l'avait soutenu en grâce de son premier à son dernier pas; partout il avait été avec lui et avait voulu le rendre puissant et honoré.

«Et j'ai établi un lieu à mon peuple, à Israël, et je le planterai, et il habitera chez lui, et ne sera plus agité; et les fils d'iniquité ne l'affligeront plus comme au commencement, et depuis le jour où j'ai établi des juges sur mon peuple Israël» (versets 10, 11). Quelle grâce, quelle tendre pitié pour ce peuple! Il l'appelle *son peuple* avec délices. Et quant à David: «Je t'ai donné du repos de tous tes ennemis», mais je veux faire plus encore pour toi. Tu voudrais me bâtir une maison? C'est moi qui me mets à ton service pour t'en établir une, non pas une maison de cèdres, mais: «L'Eternel t'annonce qu'il te fera une maison. Quand tes jours seront accomplis et que tu dormiras avec tes pères, je susciterai après toi ta semence, qui sortira de tes entrailles, et j'affermirai son royaume. Lui, bâtira une maison à mon nom; et j'affermirai le trône de son royaume *pour toujours*» (versets 13, 14). Est-ce seulement dans la personne de Salomon? Non, Dieu dirige les regards de David vers Christ, la postérité de David. Quelles pensées devaient remplir le coeur du roi, en présence d'un tel honneur fait à sa race! Les promesses de la grâce vont jusqu'au royaume éternel: «Moi, je lui serai pour père, et lui me sera pour fils». Le fils de David sera le Fils de Dieu! (Hébreux 1: 5). Quelle perspective pour le coeur de David! Un fleuve de grâce coule vers lui et découlera de lui!

Après cela, Dieu parle à David de Salomon, non plus comme type de Christ, mais comme homme faillible auquel une responsabilité sera confiée comme tel; il peut tomber sous la discipline et sous le châtiment de Dieu. «S'il commet l'iniquité, je le châtierai avec une *verge d'hommes* et avec des plaies des fils des hommes» (verset 14), mais sa descendance sera

établie à toujours: «Ma bonté ne se retirera point de lui, comme je l'ai retirée d'avec Saül, que j'ai ôté de devant toi. Et ta *maison* et ton royaume seront rendus stables à toujours devant toi, ton trône sera affermi pour toujours» (versets 15, 16).

Dieu a-t-il menti? La descendance de David semble avoir pris fin, les faibles vestiges de son trône paraissent tomber en poussière avec Zorobabel, qui ne mérite pas le titre de roi, et voici déjà que la voix de Zacharie crie à Zorobabel (Zacharie 4: 6-10). «Réjouis-toi avec transports, fille de Sion, pousse des cris de joie, fille de Jérusalem! Voici, *ton roi vient à toi; il est juste et ayant le salut, humble et monté sur un âne, et sur un poulain, le petit d'une ânesse*» (9: 9). Il n'y a donc pas d'interrègne... Mais le Messie, le vrai roi, est rejeté par son peuple! Sans doute, le trône est maintenant perdu et la promesse de Dieu à David ne s'est pas réalisée. Où est le roi? Où est la succession de la semence de David? Le trône existe. Avant que Dieu l'établisse de nouveau sur la terre, il est établi dans les cieux. Le fils de David est allé «recevoir un royaume et revenir» (Luc 19: 12). Il est reconnu chef de la partie céleste de son royaume, avant que la partie terrestre lui soit soumise à son tour. «Le roi est mort, vive le roi!» disent les hommes en acclamant le successeur du souverain décédé, mais le Christ est mort une fois; le Christ, son propre successeur, vit éternellement!

Depuis la croix de Christ et sa réjection par les Juifs, nous avons une parenthèse qui va de la formation de l'Eglise, jusqu'au moment où le Seigneur l'enlèvera pour l'introduire dans la gloire avec Lui. C'est seulement ensuite qu'il revendiquera ses droits sur la partie terrestre de son royaume. Toutes «les grâces assurées de David» se réaliseront en Celui dont le royaume sera affermi à toujours.

J'aime à donner pour titre à ce chapitre: «La Communion». Dieu y confie à David toutes ses pensées, non seulement au sujet de lui et de son peuple, mais au sujet de Christ. David «entre, s'assied devant l'Eternel», et en toute liberté, en toute confiance, s'adressant au Dieu des armées qui siège entre les chérubins, lui communique ses propres pensées, les pensées de la reconnaissance la plus profonde pour tout ce que Dieu a fait pour lui. Il se réjouit avec Dieu de ce que Dieu a le dessein d'accomplir pour lui, son peuple et sa maison.

La première chose digne de remarque, c'est l'humilité du roi. Il n'a aucune pensée d'orgueil. La communion avec le Seigneur, au lieu d'élever l'homme, l'abaisse à ses propres yeux. «Qui suis-je, Seigneur Eternel! et quelle est ma maison, que tu m'aies amené jusqu'ici?» (verset 18). Comme il connaît bien son origine et s'en glorifie, parce qu'elle exalte le Dieu qui l'a «pris d'auprès des parcs du menu bétail!»

Ne pouvons-nous pas dire les mêmes paroles, nous, tirés de si bas, pour avoir part à l'ère glorieuse qui va s'ouvrir? «Qui suis-je et quelle est ma maison que tu m'aies amené jusqu'ici? Et encore cela a été peu de chose à tes yeux, Seigneur Eternel! et tu as même parlé de la maison de ton serviteur pour un long avenir» (verset 19). Tu as montré ta grandeur en me donnant un grand nom, à moi, un être misérable et sans valeur. Ah! ce n'est pas moi, c'est Toi, dont la grandeur est magnifique! «Est-ce là la manière de l'homme, Seigneur Eternel?» (verset 19). «Et David, que pourrait-il dire de plus?» Il se tient devant Dieu, donnant libre cours aux

sentiments qui le remplissent, mais sachant que ses paroles seront toujours trop faibles pour les exprimer. Ensuite (versets 23, 24) il bénit l'Eternel de ce qu'il a fait pour son peuple.

Au verset 25 arrive la prière qui termine ce chapitre. On y trouve le caractère d'une vraie *prière de communion*: Fais ce que tu as voulu faire et ce que tu as dit. «Que la maison de ton serviteur David soit affermie devant toi,... car tu as révélé à ton serviteur, disant: Je te bâtirai une maison». «Qu'il te plaise de bénir la maison de ton serviteur,... car toi, Seigneur Eternel, tu as parlé» (versets 26-29).

Nous pouvons nous former sur cette attitude. Ayant reçu dans nos coeurs les communications divines, éprouvons ce que sont les prières de coeurs qui demandent à Dieu les choses que Lui-même nous a promises, car il aime à donner les choses que nous Lui demandons, à nous accorder selon nos pensées et nos désirs, parce qu'étant le fruit de la communion avec Lui, elles sont ses pensées et ses désirs.

Chapitre 8 : Nouvelles victoires

Après le chapitre 7 qui est, au moral, le point culminant de toute l'histoire de David, le chapitre 8 relate une série de victoires. Les victoires de notre chapitre ont pour point de départ la communion de David avec son Dieu, comme celles du chapitre 5 étaient le fruit de sa dépendance et de son obéissance. Quand nous sommes en communion avec Lui, Dieu n'a pas besoin de nous discipliner, comme il le fit dans le cas d'Uzza. La communion nous permet de marcher en avant, certains d'être dans le chemin de Dieu, sans avoir besoin d'une instruction spéciale qui nous le fasse connaître, et nous pouvons réaliser cette parole: «Je t'instruirai, et je t'enseignerai le chemin où tu dois marcher; je te conseillerai, *ayant mon oeil sur toi*». Notre chemin devient celui de Dieu, parce que nos pensées ne diffèrent pas des siennes. Aussi est-il dit à deux reprises dans ce chapitre «L'Eternel sauvait David *partout où il allait (*)*» (versets 6, 14).

(*) Il faut aussi remarquer que les victoires du chapitre 5 suivent l'établissement de la royauté en Sion, et celles du chapitre 8, l'établissement du trône de Dieu au même lieu. Dans le premier cas, Dieu revendique vis-à-vis des nations le caractère et la dignité de son oint, dans le second, sa propre gloire comme Dieu d'Israël. Les nations devront se courber sous cette double suprématie. Je ne doute pas que des événements pareils ne précèdent l'établissement définitif des bénédictions millénaires.

Comme le Seigneur à la fin, quand il jugera les nations, David leur applique *diversement* le jugement, soit selon le caractère de ses ennemis, soit suivant la façon dont ils se sont conduits envers son peuple.

Il frappe d'abord les Philistins et les subjugué (verset 1), en s'emparant de leur capitale Métheg-Amma (*), et ces ennemis jurés d'Israël sont privés par là de ce qui était le boulevard de leur force.

(*) «Le frein de la capitale».

Moab est l'ennemi orgueilleux, s'élevant contre Dieu et contre son oint, le peuple cruel et sans pitié pour Israël. David en détruit les deux tiers, mais il fait grâce à un résidu auquel il

conserve la vie: «Il en mesura un plein cordeau pour les laisser vivre». «Ils devinrent serviteurs de David: ils lui apportèrent des présents» (verset 2).

De même les Syriens de Damas, venus au secours d'Hadadézer, roi de Tsoba, vaincus par la puissance de David, «devinrent ses serviteurs: ils lui apportèrent des présents» (versets 3-6).

Aux versets 13-14, Edom est entièrement subjugué. En 1 Chroniques 18: 12, c'est par la main d'Abishaï, frère de Joab; au Psaume 60, par Joab lui-même. Quels que soient les instruments employés, la victoire est attribuée ici à David. Edom est la seule de toutes les nations, renaissant à la fin pour le jugement, dont aucun «reste» ne sera conservé. Dieu le jugera sans merci pour la manière dont il s'est comporté vis-à-vis de son peuple, car il était le plus méchant et le plus ardent à le vouloir détruire. N'avait-il pas jadis «refusé de laisser passer Israël par ses limites» pour entrer en Canaan? (Nombres 20: 21). «Eternel!» dit le résidu affligé de Babylone, «souviens-toi des fils d'Edom, qui, dans la journée de Jérusalem, disaient: Rasez, rasez jusqu'à ses fondements!» (Psaumes 137: 7). Le prophète Abdias, dont l'unique sujet est le jugement d'Edom, dit: «La maison de Jacob sera un feu, et la maison de Joseph, une flamme; et la maison d'Esau sera du chaume; et elles y mettront le feu et la dévoreront; *et il n'y aura pas de reste de la maison d'Esau*, car l'Eternel a parlé» (verset 18); tandis que toutes les autres nations conserveront un «reste». Ainsi s'accomplira à la fin cette parole terrible de l'Eternel: «J'ai haï Esau» (Malachie 1: 3), car, dit Abdias, «l'Eternel a parlé».

Un autre événement a lieu, au verset 9 de notre chapitre. Tohi, roi de Hamath, apprenant que David avait frappé Hadadézer qui était continuellement en guerre avec lui, envoie au roi son fils Joram avec des vases d'argent, d'or et d'airain. Tohi reconnaît de sa libre et franche volonté la délivrance que Dieu a opérée par David et n'offre pas ses présents par contrainte (conf. versets 2, 6).

Tout ceci nous montre que les nations auront des caractères très divers au temps de la fin. Les unes seront brisées avec une verge de fer et forcées de se soumettre; d'autres se donneront l'apparence de la soumission, comme il est dit: «Les fils de l'étranger se sont soumis à moi en dissimulant» (Psaumes 18: 44; 2 Samuel 22: 45); d'autres enfin, non pas comme un Tohi isolé, mais une grande foule que personne ne pourra dénombrer (Apocalypse 7: 9, 10), se soumettant au joug du Christ, accepteront sa victoire comme leur délivrance.

Tout le butin de la victoire sur l'ennemi (versets 11, 12), aussi bien que les offrandes volontaires de Tohi, sont consacrés par David à l'Eternel. Il ne s'en attribue quoi que ce soit. A quoi ces richesses serviront-elles? 1 Chroniques 18: 7, 8, nous montre qu'elles furent apportées à Jérusalem et que, de la grande quantité d'airain, Salomon fit pour le temple de l'Eternel «la mer d'airain, et les colonnes, et les vases d'airain». Au chapitre 6, David avait donné au trône de l'Eternel la place qui lui était due dans le gouvernement du royaume. Dès lors, sa seule pensée c'est que le fruit de toutes ses victoires soit employé à orner l'habitation définitive et immuable de son Dieu au milieu d'Israël. Les victoires du chapitre 5 avaient servi

à l'affermissement du trône de David; celles du chapitre 8, à la glorification du trône de Dieu qui siège entre les chérubins.

Deux ou trois Psaumes se rattachent, d'une manière spéciale, aux événements de ce chapitre. Il est intéressant de voir comment les chants prophétiques de David sont le fruit de ses expériences personnelles ou s'y relie, mais aussi comment ces expériences ne sont qu'un faible facteur dans le cours prophétique des événements, une image atténuée des souffrances de Christ et des gloires qui suivront.

Le Psaume 60, se rapportant à notre chapitre, nous prouverait, si cela était nécessaire, que ces événements ne sont pas simplement l'histoire de David, mais représentent en type l'établissement futur, sur la terre, du royaume de Christ.

(*) La suscription de ce Psaume nous annonce qu'il est un «témoignage de David pour enseigner; quand il fit la guerre contre les Syriens de Naharaïm (Mésopotamie) et contre les Syriens de Tsoba, et que Joab revint et frappa les Edomites dans la vallée du Sel, au nombre de douze mille». Le début de ce Psaume est remarquable: «O Dieu! tu nous as rejetés, tu nous as dispersés, tu t'es irrité; ramène-nous. Tu as fait trembler la terre, tu l'as fendue: répare ses brèches, car elle chancelle. Tu as fait voir à ton peuple des choses dures, tu nous as donné à boire un vin d'étourdissement» (versets 1-3). Aucune circonstance du second livre de Samuel ne correspond à ces paroles, mais c'était bien là l'histoire d'Israël dans le premier livre. A la suite de son infidélité sous la sacrificature et sous la royauté de Saül, Israël avait, en effet, bu le vin d'étourdissement à la fin de ce livre; il le boira, bien plus mortel encore, sous l'Antichrist.

(*) Le second livre des Psaumes, auquel appartient le Psaume 60, a trait aux circonstances futures du résidu quand il sera *chassé de Jérusalem*, et nous amène jusqu'à l'établissement du royaume de David et à la victoire sur les nations. Le Psaume 72 termine ce livre par le règne de Salomon établi sur son peuple comme roi de justice et de paix.

«Tu as donné une bannière à ceux qui te craignent, pour la déployer à cause de la vérité, afin que tes bien-aimés soient délivrés» (versets 4, 5). Quelle est cette bannière? C'est David, comme nous le voyons en Esaïe 11: 10. «Et, en ce jour-là, il y aura une racine d'Isaï, se tenant là comme une bannière des peuples: les nations la rechercheront, et son repos sera gloire». Cette bénédiction n'est que partielle dans notre chapitre; elle aura son plein accomplissement en «Jéhovah-Nissi» (l'Eternel mon enseigne), en Christ, vraie racine d'Isaï, avant son établissement comme vrai Salomon dans son règne. Lui sera la bannière autour de laquelle Israël se rassemblera pour marcher de victoire en victoire. «Afin que tes bien-aimés soient délivrés»: en effet, ces victoires du vrai David seront la délivrance du résidu d'Israël.

(Verset 6). «Dieu a parlé dans sa sainteté: je me réjouirai; je partagerai Sichem et je mesurerai la vallée de Succoth». Sichem, Succoth, nous rappellent le commencement de l'histoire d'Israël, dans la personne de Jacob, son père (Genèse 33: 17-20). Ce sont les premiers endroits où il s'établit quand, après avoir erré en pays étranger, il rentre sur la terre de la promesse. Il en sera de même pour le résidu d'Israël, entourant le vrai David, et rentrant à sa suite en possession de son pays.

(Verset 7). «Galaad est à moi, et Manassé est à moi, et Ephraïm est la force de ma tête; Juda est mon législateur». Toutes les tribus d'Israël reconnaîtront le vrai roi.

(Verset 8). «Moab est le bassin où je me lave; sur Edom j'ai jeté ma sandale. Philistie, pousse des cris de triomphe à mon sujet!» Le Messie ayant été reconnu, les trois grands ennemis de notre chapitre 8 sont subjugués; la Philistie reconnaît hautement la suprématie de l'oint de l'Eternel.

Aux versets 9-12, le résidu demande: «Qui me conduira dans la ville forte? Qui me mènera jusqu'en Edom?» et répond: «Ne sera-ce pas toi, ô Dieu, qui nous as rejetés et qui n'es pas sorti, ô Dieu, avec nos armées?» Un plus grand que David, leur Messie, Dieu lui-même, sera là pour les conduire. Ce Psaume, provoqué par les expériences de David et les faits de son histoire, s'applique donc d'une manière positive à la personne du Seigneur Jésus.

Nous retrouvons ce même Psaume 60, en partie du moins, au Psaume 108: 6-13, du cinquième livre. Les premiers versets (versets 1-5) sont empruntés au Psaume 57: 7-11 du deuxième livre. Le Psaume 57 fut composé lors de la fuite de David devant Saül, dans la caverne. Aux versets 7 à 11, David se réjouit des résultats de la délivrance que l'Eternel a opérée en sa faveur. Il passe en quelque sorte du premier au second livre de Samuel et dit: «Mon coeur est affermi, ô Dieu! je chanterai et je psalmodierai... mon âme aussi. Eveillez-vous, luth et harpe! Je m'éveillerai à l'aube du jour. Je te célébrerai parmi les peuples, ô Eternel! et je chanterai les louanges parmi les peuplades; car ta bonté est grande par-dessus les cieus, et ta vérité atteint jusqu'aux nues. Elève-toi, ô Dieu! au-dessus des cieus, et que ta gloire soit au-dessus de toute la terre».

Les versets 6-13 du Psaume 108 sont les mêmes qu'au Psaume 60, mais la pensée y diffère de celle de ce dernier; c'est-à-dire que David remporte la victoire, afin que l'Eternel soit célébré *parmi les nations* et *aussi* que ses bien-aimés soient délivrés, tandis qu'au Psaume 60, il n'est question que de la *délivrance de ses bien-aimés*.

Les circonstances du cinquième livre des Psaumes, dont le Psaume 108 fait partie, sont *le retour d'Israël dans son pays*, non pas encore sous le règne de Salomon, type de Christ pendant le millénium, mais sous le règne de David, le roi de grâce, et en des temps troublés (comme en 2 Samuel 8) par l'apparition de *l'Assyrien* qui veut s'emparer de la terre d'Israël, à l'aube de la période millénaire. Lorsque tous les ennemis sont défaits et que *le roi* «a poussé des cris de triomphe sur la Philistie» (conf. Psaumes 60: 8), le résidu demande qui le conduira jusqu'en Edom (verset 10). Esaïe 63: 1-6, nous donne la réponse: «Qui est celui-ci qui vient d'Edom...? J'ai été seul à fouler le pressoir et, d'entre, les peuples, pas un homme n'a été avec moi... Car le jour de la vengeance était dans mon coeur, et l'année de mes rachetés était venue... Et j'ai foulé les peuples dans ma colère».

Ce sera la dernière des victoires successives du Messie sur ses ennemis: tout seul, il les foulera aux pieds.

Combien il est intéressant de rapporter toute l'histoire de l'Ancien Testament à son antitype, et de ne pas s'en tenir aux enseignements moraux que l'on peut en tirer, car la Parole

tout entière nous parle du Seigneur Jésus. C'est Lui qu'il nous faut y chercher avant tout. Si nous étudions la Parole avec prière, sous le regard du Seigneur, elle nous amène nécessairement à la connaissance de sa Personne. Nous avons besoin d'être occupés de Lui, avant tout. Alors la gloire de son royaume, sa victoire sur les nations, la reprise de ses relations avec son peuple, seront pour nous d'un immense intérêt, bien que ces choses ne nous concernent pas personnellement. Nous nous réjouissons à la pensée de le voir occuper la place qui lui est due, car l'Eternel établira ce règne de gloire sur la terre pour Celui qui a accompli l'oeuvre merveilleuse de la rédemption, oeuvre par laquelle Dieu a été pleinement glorifié, et nous sauvés pour toujours.

Nous sommes arrivés ici à l'une des divisions du livre. Cette division est marquée par les versets 15 à 18 de notre chapitre. Nous les retrouverons avec quelques modifications, au chapitre 20: 23-26. Ces versets nous présentent *l'ordre du règne de David*, et le chapitre 8 termine proprement l'histoire de l'établissement du roi comme type du Messie. Mais la présence de Joab à la tête de l'armée, l'exercice de la sacrificature par deux souverains sacrificateurs, nous prouvent que l'ordre définitif n'est pas encore fondé, comme il le sera sous le règne de Salomon.

Chapitre 9 : Mephibosheth

Les chapitres 9 et 10 sont une espèce d'appendice qui présente en type, au chapitre 9, la grâce du Messie envers le résidu d'Israël et, au chapitre 10, cette même grâce offerte aux nations qui la repoussent, en attirant sur elles le jugement de Dieu.

Au chapitre 9, la maison de Saül revient, au moment voulu, à la mémoire de David; il cherche quelque reste de cette race pour lui faire du bien, à cause de Jonathan, son ami (verset 1). Il trouve Mephibosheth, pauvre rejeton de cette famille, portant sur sa personne la conséquence du manque de foi de la femme qui était chargée de lui.

Il en sera du Seigneur Jésus comme de David. Le temps viendra où le Messie renouera ses relations avec le résidu d'Israël dont les pères, comme Jonathan, l'avaient reconnu pendant les jours de sa réjection et, malgré leur faiblesse, l'avaient aimé comme leur âme. Ce premier résidu, converti aux jours de Jésus, a pris fin et s'est fondu, pour ainsi dire, dans l'Eglise chrétienne après la résurrection du Seigneur. L'Eglise forme, au temps actuel, la grande parenthèse qui sera fermée par la venue de Jésus pour l'enlèvement des saints. C'est alors seulement que le vrai David se souviendra des rejetons de Jonathan, postérité morale des premiers disciples juifs. Il saura découvrir cette postérité dans un résidu misérable qui jadis, ne se fiant pas à la grâce, avait tourné le dos au Messie et qui souffre maintenant des résultats de son incrédulité.

Ce résidu aura deux caractères que nous retrouvons à chaque pas dans les Psaumes. Il portera le poids de la colère divine *en gouvernement*, contre un peuple rebelle dont il aurait dû se séparer, mais il portera aussi, comme Mephibosheth, le caractère de la grâce qui sera son partage. Les Psaumes expriment, par la bouche du résidu, ces deux ordres de pensées, en apparence contradictoires: 1° le gouvernement de Dieu, s'exerçant en colère extérieure

contre le résidu, parce qu'il fait partie du peuple qui a crucifié le Messie et s'est chargé aussi de «la coulpe du sang» (Psaumes 51: 14). 2° La grâce agissant dans le coeur de ces justes pour les amener à reconnaître le Seigneur comme Sauveur et à partager la gloire de son royaume.

Relevons maintenant dans ce récit les traits qui ont rapport à nos propres relations avec Christ.

David donne cours à sa miséricorde envers ceux qu'il veut bénir. Il n'y avait aucune raison pour que son intérêt se portât sur la maison de Saül; de tout temps elle lui avait fait la guerre et, quant à son état actuel, sa misère seule pouvait attirer les pensées du roi. Mais c'est précisément la misère qui attire la grâce. David dit: «Y a-t-il encore quelqu'un qui soit demeuré de reste de la maison de Saül? et j'userai de bonté envers lui, à cause de Jonathan» (verset 1), et plus loin: «J'userai envers lui d'une bonté de Dieu» (verset 3), c'est-à-dire d'une bonté *divine*. Tsiba vient lui apprendre qu'il reste un pauvre misérable, perclus des deux pieds pour avoir fui jadis celui qui ne pensait qu'à bénir. Le roi le fait chercher, ce Mephibosheth qui était du nombre de ces «aveugles et *boiteux* haïs de l'âme de David» (5: 8), et le boiteux se présente devant lui. De quels sentiments devait être agité le coeur de ce pauvre infirme! Avec quelle angoisse il devait envisager le sort qui l'attendait! David avait bien dit à Tsiba qu'il userait de bonté envers un des descendants de Saül, mais, quand il aurait devant lui le rejeton de cette race qui l'avait traqué sans merci, songerait-il encore à exercer envers lui la miséricorde promise?

«Et David dit: Mephibosheth!» Il l'appelle par son nom; ce nom que personne n'avait prononcé devant lui. David me connaît donc; il se souvient de moi? doit penser le misérable. Et Mephibosheth, prosterné aux pieds du roi, dit: «Voici ton serviteur».

David fait ce que fait toujours le Seigneur quand il veut gagner la confiance d'un pécheur; il lui dit: «Ne crains point», quand cette pauvre âme, effrayée du jugement attendu, se trouve aux pieds de son juge. «Ne crains point, car certainement j'userai de bonté envers toi, à cause de Jonathan, ton père». Il se souvient de son alliance avec Jonathan; il s'était lié envers lui par des promesses qui étaient sans repentance (1 Samuel 20: 14-17); il ne pouvait, ni ne voulait en revenir. Mephibosheth n'avait rien à craindre, car *son juge* lui dit: «Certainement, j'userai de bonté envers toi».

Mais David ne s'en tient pas là: «Je te rendrai tous les champs de Saül, ton père». Il le fait rentrer dans son héritage. Puis: «Tu mangeras continuellement le pain à ma table». La grâce du roi lui donne une place des plus marquantes à sa cour. Il mange avec le roi; et bien plus encore: «*comme un des fils du roi*» (verset 11). David lui donne, aux yeux de tous, le titre et la relation de fils!

Ce devait être, à le considérer, la misère même, que cet homme. Incapable de se mouvoir, ce pauvre impotent devait être porté à la table du roi. Que devaient penser de lui ceux du dehors qui auraient assisté à l'un des festins du palais? Mais *pour David* il est un fils, placé dans la position la plus élevée qu'il puisse lui donner. N'est-ce pas ce que nous trouvons en Ephésiens 2: 6, 7? «Dieu nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes, dans le Christ

Jésus, afin qu'il montrât dans les siècles à venir les immenses richesses de sa grâce, dans sa bonté envers nous dans le Christ Jésus», David agit de même envers Mephibosheth. Le fait d'être assis comme fils à sa table était, dans la pensée du roi, mille fois plus précieux que le fait d'être héritier, aussi lui répète-t-il ces paroles par trois fois (versets 7, 10, 13).

Remarquons que le fait d'être introduit dans cette relation très glorieuse ne changeait rien à *l'état* de Mephibosheth. Le chapitre se termine par ces mots: »Et il était boiteux des deux pieds». Aux yeux des autres, à ses propres yeux, il est donc nécessairement le même. «Je sais qu'en moi, c'est-à-dire en ma chair, il n'habite point de bien», dit Paul, en Romains 7: 18. Aux yeux de David il est tout autre chose; il est revêtu de toute la *dignité* d'un fils du roi. C'est ainsi que nous, chrétiens, qui «n'avons aucune confiance dans la chair», nous devons *rester où nous sommes*, en considérant ce que Dieu a *fait de nous*. Il ne nous voit plus dans notre misère. Pour exalter sa grâce, il donne à de pauvres boiteux des deux pieds un droit à sa présence dans la gloire.

Que se passe-t-il dans le coeur de Mephibosheth, en se voyant l'objet d'une telle faveur? «Il se prosterna, et dit: Qu'est ton serviteur, que tu aies regardé un chien mort tel que moi?» Devant David il se qualifie de chien, d'être impur et méprisable, image de souillure; un chien mort, objet infect et rebutant, qu'on repousse du pied. En parlant ainsi à David, il prenait — d'autres que lui pouvaient le savoir — la place que David avait prise vis-à-vis de Saül, son ancêtre: «Qui poursuis-tu? Un chien mort...» (1 Samuel 24: 15). Le roi puissant, devant lequel se tenait Mephibosheth, avait pris autrefois la même place que lui; il était entré dans la connaissance, dans l'appréciation de ce qu'étaient la souillure, la mort, la réjection, pendant les jours de son affliction. C'est à un tel sauveur que Mephibosheth avait à faire.

Lorsque la Syrophénicienne se trouve en présence du Messie: «Il ne convient pas,» lui dit-il, «de prendre le pain des enfants et de le jeter aux chiens». — «Oui, Seigneur», répond-elle. Elle accepte cette sentence. «Oui, Seigneur», c'est vrai; je confirme ce que tu viens de dire; je suis indigne, mais tu es la grâce en laquelle je me confie. «Même les chiens, sous la table, mangent des miettes des enfants» (Marc 7: 24-30). Ces paroles vont directement au coeur de Jésus. Une foi qui, malgré notre profonde indignité, ne doute nullement de son amour et de sa puissance, est sûre de recevoir en échange une abondance de bénédictions divines. Notre indignité ne sert qu'à mettre en lumière la grandeur de la grâce.

Le résidu juif de la fin arrivera aussi au jugement complet de lui-même en présence de Celui qu'il a rejeté. Il dira: Est-il possible que je ne l'aie «rien estimé», Lui, le Fils de Dieu? Et Lui s'est servi de mon inimitié pour se laisser frapper à ma place! Il est entré dans ma condition, comme un agneau mené à la boucherie, sans ouvrir la bouche, ayant résolu de me sauver à tout prix.

La part de Mephibosheth ne peut lui être ôtée: «Il mangera *continuellement* le pain à ma table» (versets 7, 10); «il mangeait *toujours* à la table du roi» (verset 13). «Tu ne retireras point ta bonté de ma maison, à *jamais*». Il *habitait* à Jérusalem, au lieu même que le roi avait choisi pour sa demeure. Nous possédons ces mêmes privilèges et cette série de grâces qui

appartenait à Mephibosheth, est aussi notre lot actuel et futur. Nous *avons* l'héritage et nous le *posséderons*. Nous *habitons* dans la maison du Père et nous y *habiterons* pour la durée des jours. Il nous *fait* asseoir à sa table; nous y *serons* à jamais. En vérité, quand nous serons à ce festin de l'avenir, l'amour qui s'est abaissé pour nous sauver, consentira à se faire éternellement le serviteur de notre joie!

Comme Mephibosheth, il nous faut prendre, devant la grâce, la mesure de ce que nous sommes et, nous jugeant nous-mêmes, comprendre que notre position glorieuse d'enfants de Dieu ne dépend que de l'amour dont le coeur de Christ est rempli pour de pauvres êtres tels que nous.

Chapitre 10 : Hanun

La grâce de David ne s'adresse pas au résidu juif seulement. Au chapitre 10, il la présente à des gentils rebelles. Moab et Ammon, descendants de Lot, formaient presque un seul peuple, ayant été de tout temps alliés, ensemble et avec les ennemis d'Israël, pour nuire au peuple de Dieu. «L'Ammonite et le Moabite n'entreront pas dans la congrégation de l'Eternel; même leur dixième génération n'entrera pas dans la congrégation de l'Eternel, à jamais; parce qu'ils ne sont pas venus à votre rencontre avec du pain et de l'eau, dans le chemin, lorsque vous sortiez d'Egypte, et parce qu'ils ont loué à prix d'argent contre toi, Balaam, fils de Béor, de Pethor, en Mésopotamie, pour te maudire. Mais l'Eternel, ton Dieu, a changé pour toi la malédiction en bénédiction, car l'Eternel, ton Dieu, t'a aimé» (Deutéronome 23: 3-5). Telle est l'ordonnance de Dieu à leur égard. Israël ne devait jamais chercher leur paix ni leur prospérité; et cependant David désire gagner par sa grâce, si ce n'est ce peuple comme tel, du moins le coeur du chef de la nation en lui apportant des consolations.

Il en sera de même à la fin des temps: la grâce de Dieu, apportée par le règne du Christ, sera offerte aux nations. Des messagers seront envoyés pour engager les gentils à se soumettre. Une grande multitude d'entre eux trouvera aisé le joug du fils de David; d'autres, comme Hanun, refuseront de rien accepter de Lui.

Mais cette histoire, comme celle de Mephibosheth, nous parle d'autre chose encore que du règne futur de Christ et de sa grâce offerte aux nations de la fin. Nous y trouvons aussi les voies de Dieu pour le temps actuel.

«David dit: J'userai de bonté envers Hanun, fils de Nakhash, comme son père a usé de bonté envers moi» (verset 2). Nous n'avons aucune raison de penser que ce Nakhash ne soit pas le même qui nous est présenté au premier livre de Samuel, chapitre 11, et dont l'orgueil et la fureur désiraient se satisfaire en crevant l'oeil droit de tous les habitants de Jabès de Galaad, pour jeter l'opprobre sur Israël. Dieu les délivra par la main de Saül, mais nous voyons combien cet homme méchant et sanguinaire était ennemi du peuple de Dieu, et son caractère naturel fait ressortir d'autant plus ce que notre chapitre dit de lui.

«Son père a usé de bonté envers moi». La Parole n'en dit rien dans le récit des pérégrinations de David; le premier livre des Chroniques n'en fait aucune mention. L'histoire, en un mot, ne s'en souvient pas — mais David, type de Christ, se souvient d'un acte de bonté

de la part de cet homme qui devait le haïr comme futur roi d'Israël. En un temps où l'oïnt de l'Eternel était rejeté, ce Nakhash (Dieu avait en tout cas la haute main dans tous ses actes) lui avait montré de la bienveillance.

Il peut arriver que le monde, qu'un homme appartenant au monde ennemi du peuple de Dieu, fasse une chose pour Christ, laisse parler son coeur, pour offrir quelque secours à ceux qui représentent ici-bas le Seigneur Jésus. Cet homme peut oublier son acte, le monde aussi peut l'oublier; il n'est consigné nulle part, mais le Seigneur ne l'oublie pas. Un tel homme n'en reçoit pas au ciel une récompense, mais les yeux, le coeur, les pensées du Seigneur Jésus sont attirés vers lui; il ne veut pas rester le débiteur de celui qui, bien qu'ennemi dans le fond, a fait quelque chose pour Lui. «David l'envoya consoler par ses serviteurs au sujet de son père». Nakhash était mort; il avait été, sans doute, un bon roi pour son peuple, et Hanun, son fils et son successeur, affligé de cette grande perte, avait besoin d'être consolé. David pense à lui.

Il en est de même aujourd'hui. Le Seigneur n'oublie rien, et en échange d'un acte de bonté à son égard, accompli par un homme méchant, il lui envoie de quoi le rendre heureux. Ce sont des *consolations*, des choses qui peuvent reconforter l'âme sur laquelle pèse la douleur introduite dans le monde par le péché. David connaissait les besoins de Hanun; il savait pouvoir les remplacer par des sentiments de douceur et de joie. Il ne lui envoie ni présents, ni richesses, ni honneurs, mais ce qui vaut infiniment mieux, de quoi le consoler. Il l'envoie par ses serviteurs; recevoir ceux-ci, c'était le recevoir lui-même.

Il en est ainsi de l'Evangile annoncé au monde. Combien il est encourageant de penser que le Seigneur a les yeux sur chacun et qu'il n'oublie pas les coeurs des pécheurs, portés vers Lui, ne fût-ce qu'un seul moment, pour leur offrir ses bénédictions, à eux et à leurs enfants.

Quel bonheur pour Hanun, s'il avait compris les intentions du roi. La grâce est toujours le caractère de David. Elle fait de lui le type remarquable du Seigneur Jésus, sans parler de ses souffrances et de ses afflictions. Ne l'a-t-il pas montrée, cette grâce, dans le cours même de ce livre, en présence du triste sort de Saül, du sort tragique d'Abner et d'Ish-Bosheth? David n'a que du bien à dire de ses ennemis; il oublie leur animosité et leurs outrages; son coeur noble et large s'élève au-dessus de toute considération personnelle pour ne considérer ses adversaires qu'à la pure lumière de la grâce. C'est ainsi que Jésus envoie à ses pires ennemis l'heureux message du salut!

Hanun ne le reçoit pas. S'il avait été seul, peut-être son coeur eût-il été touché; il ne chasse pas immédiatement les messagers, mais il est mal conseillé; les chefs des Ammonites excitent sa défiance: «N'est-ce pas pour reconnaître la ville, et pour l'explorer, et pour la détruire, que David t'a envoyé ses serviteurs?» Combien, lorsque Jésus n'est pas connu, ces suggestions réussissent aisément! Ces gens, disent-ils, sont des hypocrites; leur but est de nous faire la guerre. Ah! que de fois, par ces insinuations, les serviteurs du Seigneur ont été arrêtés dans leur oeuvre pour gagner des âmes à Christ!

Le monde a plus de confiance dans l'opinion de ses conseillers que dans le message de Christ, et ces derniers feront tout pour détourner de l'Evangile ceux des leurs qui auraient

quelque inclination à le recevoir. De la défiance à l'outrage il y a moins de distance qu'il ne semblerait.

«Hanun prit les serviteurs de David, et fit raser la moitié de leur barbe, et fit couper leurs vêtements par le milieu jusqu'au bas des reins, et les renvoya» (verset 4). C'était la plus grande ignominie qu'on pût infliger aux ambassadeurs d'un roi. Il leur fallait traverser le territoire d'Hanun, déshonorés, à demi-nus, objets de risée et de moqueries. Est-il étonnant qu'ils fussent «très confus»? David envoie à leur rencontre pour leur dire: «Habitez à Jéricho jusqu'à ce que votre barbe ait poussé; alors vous reviendrez» (verset 5).

Le dernier message de grâce — et combien Hanun se doutait peu que ce fût le dernier — a été repoussé. La conséquence en est un jugement terrible qui commence dans ce chapitre et continue dans les suivants, jugement sans pitié, produit par l'indignation pour *l'outrage fait à la grâce*.

«Quand les fils d'Ammon virent qu'ils s'étaient mis en mauvaise odeur auprès de David, ils envoyèrent, et prirent à leur solde des Syriens de Beth-Rehob et des Syriens de Tsoba, vingt mille hommes de pied, et le roi de Maaca avec mille hommes, et ceux de Tob, douze mille hommes, Et David l'apprit, et il envoya Joab et toute l'armée, les hommes forts» (versets 6, 7).

On outrage le Seigneur Jésus et l'on a peur de Lui; on se montre son ennemi et, voulant éviter le jugement, l'on fait une confédération pour lui résister. «Pourquoi s'agitent les nations, et les peuples méditent-ils la vanité? Les rois de la terre se lèvent, et les princes consultent ensemble contre l'Eternel et contre son Oint. Rompons leurs liens, et jetons loin de nous leurs cordes! Celui qui habite dans les cieux se rira d'eux, le Seigneur s'en moquera. Alors il leur parlera dans sa colère, et, dans sa fureur, il les épouvantera: et moi, j'ai oint mon roi sur Sion» (Psaumes 2: 16). Les événements se développent rapidement dans le monde. Le moment n'est pas éloigné où la confédération des peuples parlera ainsi contre l'Oint de l'Eternel. Malheur à eux! Le moment n'est pas loin non plus, où l'Eternel se moquera d'eux et où il exaltera, par son jugement, Celui qu'il a oint roi sur Sion.

Nous retrouvons ici, chez David, quelques signes de faiblesse. N'aurait-il pas dû se mettre à la tête de son armée au lieu de la confier à Joab? Il semble que cette vie de luttes continuelles lui pesait un peu, et qu'il pensait pouvoir remettre à d'autres la conduite de la guerre, pour s'accorder un peu de repos.

Les fils d'Ammon sortent pour faire face à l'armée d'Israël, tandis que les nations alliées cherchent à la tourner. Joab combine habilement son plan de bataille. Plaçant son frère Abishaï contre les Ammonites, lui-même fait face aux Syriens. Il dit à son frère: «Si les Syriens sont plus forts que moi, tu me seras en aide; et si les fils d'Ammon sont plus forts que toi, j'irai pour t'aider». Joab ajoute: «Sois fort, et fortifions-nous à cause de notre peuple et à cause des villes de notre Dieu; et que l'Eternel fasse ce qui est bon à ses yeux» (versets 11, 12). Commençons par être forts, dit Joab. Combattons pour l'honneur de notre nation, et à cause des villes de notre Dieu. Voilà ce que nous avons à faire, et que l'Eternel fasse ensuite ce qu'il

jugera bon; nous ne refusons pas son aide. C'est un peu la devise du monde! Aide-toi, le ciel t'aidera. La piété de Joab ne dépasse pas ce niveau.

Joab remporte la victoire, mais une victoire inutile. Les fils d'Ammon et les Syriens s'enfuient; les premiers rentrent dans leur ville. Ils sont plus battus que vaincus ou faits prisonniers. La bataille est sans fruit; c'est à recommencer. David avait remis aux mains de l'homme ce que Dieu lui avait confié. La leçon est pleine de mansuétude, car David ne subit pas de défaite; mais l'enseignement du Seigneur le fait rentrer dans le vrai chemin.

Les Syriens se rassemblent de nouveau; alors «David rassembla tout Israël, et passa le Jourdain, et vint à Hélam; et les Syriens se rangèrent en bataille *contre* David, et se battirent *avec lui*. Et les Syriens s'enfuirent devant Israël; et David tua aux Syriens sept cents chars et quarante mille cavaliers, et il frappa Shobac, chef de leur armée, et il mourut là. Et tous les rois qui étaient serviteurs d'Hadarézer virent qu'ils étaient battus devant Israël, et ils firent la paix avec Israël, et le servirent. Et les Syriens craignirent d'aider encore aux fils d'Ammon». C'est une victoire réelle et complète, si complète que les rois se soumettent à Israël.

David devait tirer instruction d'un tel fait. Il s'était soustrait à sa responsabilité, mais maintenant il avait appris à l'école de Dieu le danger de cette abstention.

Restent les fils d'Ammon; la tâche est plus difficile, nous allons le voir. Mais nous assisterons aussi aux terribles expériences de David pour n'avoir pas appris, une fois pour toutes, la leçon que le Seigneur lui donnait d'une manière si miséricordieuse.

Chapitres 11 à 20 : La chute de David et ses conséquences

Du chapitre 11 au chapitre 20, nous avons l'histoire de David, roi responsable. Ces chapitres racontent la chute terrible du roi, la discipline qui l'atteint, les conséquences de sa faute, et enfin son relèvement. Le chapitre 20, se termine, comme nous l'avons dit plus haut (conf. 8: 15-48), par l'énoncé de l'ordre de son royaume, mais d'un ordre moins complet que le premier, David n'y étant plus le type du Messie.

Fait très remarquable, le premier livre des Chroniques ne dit pas un mot de l'histoire de Bath-Shéba, d'Ammon et de Tamar, d'Absalom, et de la fuite de David, et de la restauration du roi. Les trois premiers versets de [1 Chroniques 20](#) contiennent le premier verset de [2 Samuel 11](#) et les versets 29-31 du chapitre 12. Silence absolu sur tout le reste. L'explication en est simple. Cette omission est une des innombrables preuves d'un plan divin dans les différents livres de la Bible. Le livre des Chroniques ne nous parle pas du roi responsable et, comme tel, mis à l'épreuve, mais du roi, établi en grâce et en bénédiction *selon les conseils de Dieu*.

Au chapitre 21, nouvel appendice, nous montrant le jugement de la maison de Saül.

Les chapitres 22 et 23 relient les paroles de David, type de Christ, aux paroles de David, roi responsable.

Enfin, après l'énumération des hommes forts de David, le livre se termine, au chapitre 24, d'une manière admirable par le sacrifice de Morija qui, comme on l'a dit, «arrête par grâce la colère de Dieu et établit le fondement du lieu de culte où Il peut se rencontrer avec Israël».

Chapitre 11 : La chute

En lisant ce chapitre, un sentiment de profonde humiliation remplit le coeur de tout enfant de Dieu. Il y a plus de trente siècles que ces faits se sont passés, mais trente siècles écoulés n'empêchent pas que Dieu ait été déshonoré par l'un de ses serviteurs. Le péché a pu être effacé, mais l'outrage fait à Dieu subsiste.

Le péché est d'autant plus grave qu'il a lieu dans la vie de cet homme qui, malgré plus d'une faiblesse, avait reçu le témoignage que «la méchanceté n'avait jamais été trouvée en lui» (1 Samuel 25: 28). Et voici qu'au milieu de sa carrière, ce serviteur de Dieu devient adultère, hypocrite et meurtrier! Ah! si nous avons quelque zèle pour la gloire du Seigneur, quelque affection pour ses rachetés, pleurons de voir un David, reniant tout son passé, fouler aux pieds la sainteté de l'Eternel, lui qui devait en être le représentant devant le monde! Qu'il est humiliant de penser que David, le bien-aimé, ait pu compromettre le nom de l'Eternel invoqué sur lui, lui qui avait été favorisé d'une proximité si spéciale avec Dieu et comblé de grâces merveilleuses!

La vie des croyants offre, dans son ensemble, des caractères très différents:

On voit des croyants, ou des chrétiens, mal commencer leur carrière, mais, apprenant à se juger sous la discipline, finir bien leur course, et parfois d'une manière glorieuse. Ce fut le cas de Jacob, dont les jours furent «courts et mauvais», mais dont la vie se termina en pleine vision de la gloire.

On voit plus fréquemment des croyants qui commencent bien leur carrière et la finissent mal. C'est l'histoire de Lot qui, n'ayant pas la foi d'Abraham, marchait cependant sur ses traces. Sa vie se déroule ensuite dans l'affaiblissement moral causé par son amour pour les biens terrestres, et se termine de la manière la plus honteuse. C'est l'histoire de Gédéon, humble et se défiant de lui-même, courageux pour purifier sa maison des faux dieux, puis chef d'Israël et vainqueur de Madian — ensuite, tout à la fin, faisant pécher sa maison et tout le peuple par un éphod dont il fait une idole. C'est enfin l'histoire de Salomon. Il avait tout: sagesse, justice pratique, oubli de lui-même, connaissance des pensées de Dieu, désir de le glorifier, puissance. Dieu se sert de lui pour porter aux générations futures les sentences de la sagesse. Salomon finit mal. Il aime beaucoup de femmes étrangères qui détournent son coeur après leurs dieux. Le serviteur du vrai Dieu devient idolâtre!

Entre ces deux chemins, nous voyons celui d'un croyant qui, du commencement à la fin, marche fidèlement, sans broncher, dans l'esprit de sainteté personnelle et de séparation du monde. Ce fut le cas d'Abraham, dont la foi et la dépendance ne se démentirent que rarement, et qui jugeait toujours sa marche quand elle avait troublé sa communion avec Dieu. Mais ce fut, avant tout, le chemin de Christ, le sentier uni du parfait serviteur, comme nous le trouvons au Psaume 16^e. Là pas une tare, confiance absolue, complète obéissance, dépendance parfaite, justice pratique sans défaut, sainteté divine dans un homme, foi inébranlable, amour sans limite, espérance sans défaillance. Devant un tel chemin il ne reste qu'à adorer. Mais nous pouvons Le suivre et il nous en donne la capacité et la puissance. Il y aura toujours entre

Lui et nous la différence du parfait à l'imparfait, du fini à l'infini, mais, tant que nos regards ne se détournent pas de Lui, nous trouvons le secret d'une marche qui le glorifie jusqu'au bout dans ce monde.

Le cas de David est rare, mais non unique, dans l'Écriture. David a bien commencé et bien fini, mais le milieu de sa carrière a été un effondrement moral. On pourrait citer aussi l'histoire de l'apôtre Pierre sur laquelle nous n'insisterons pas. Pourquoi Dieu a-t-il permis cette chute de David? La réponse est pleine d'instruction et, dans un sens, très précieuse pour nous. Comme Abraham est un modèle de foi, David, dans le premier livre de Samuel, est un modèle de grâce. Partout la grâce s'épanouit chez lui et domine ses voies. Vis-à-vis de ses ennemis, de ses amis, de tous ceux qui l'entourent, il la manifeste toujours. Son cœur est rempli de l'amour de Dieu, pénétré d'une ineffable tendresse. Sincères sont les larmes qu'il répand sur Saül, son persécuteur; il a tout oublié, et il ne reste place dans son cœur que pour la grâce. Et cependant il a suffi que cet homme fût livré un moment à lui-même pour qu'il fût plongé dans les ténèbres et que toute trace de ce qui le remplissait auparavant fût effacée.

Il nous faut des exemples pareils pour apprendre à connaître la chair en nous: «En moi, c'est-à-dire en ma chair, il n'y a point de bien». Il n'y a pour elle ni culture, ni purification, ni amélioration possible; la seule place qui lui convienne est d'être clouée à la croix.

Après la confession du péché devant Dieu, cette chute si rapide est suivie d'un travail long et douloureux de relèvement. Pierre versait des larmes amères en sortant de la cour, témoin de son reniement, mais ce n'est pas alors qu'il retrouve la communion avec le Seigneur. De même pour David, ce ne fut que plus tard qu'il put célébrer la grâce d'un cœur parfaitement libre. Il ne suffisait pas qu'il l'eût manifestée plus ou moins fidèlement dans sa carrière; Dieu voulait lui montrer *sa grâce à Lui*, pleine et entière, en des circonstances qui avaient fait de David un meurtrier. Misérable objet du jugement, il devient celui dans lequel Dieu exalte et glorifie sa grâce triomphante.

Mais comment un homme de Dieu a-t-il pu tomber d'une telle hauteur? L'Éternel lui avait confié une autorité et une responsabilité. Il devait en user dans l'activité incessante de la foi, pour servir l'Éternel et son peuple. Que fait David? *Il se repose*. C'était en la saison où les rois de la terre se mettent en campagne; car les gens du monde déploient souvent plus d'activité pour la réussite de leurs desseins, que les chrétiens pour le service de Christ. Ces derniers pensent pouvoir se reposer un moment, s'asseoir au bord du chemin. Mais nous n'avons pas été engagés comme serviteurs pour être des esclaves paresseux.

«Alors David envoya Joab et ses serviteurs avec lui, et tout Israël». Ce qu'il avait appris à la fin du chapitre 10, aurait dû le placer, cette fois encore, à la tête de son armée. Tel est le début, souvent insignifiant, d'une chute. Une fois, deux fois, Dieu parle à son serviteur pour le reprendre; il manque, Dieu le restaure; il retombe, Dieu le laisse suivre son chemin. David reste à Jérusalem; un peu d'oisiveté le détache des intérêts de la guerre. Un passant survient: c'est la convoitise. Les yeux du roi sont attirés par un objet qui lui paraît désirable; sa chair est

conquête; l'autorité dont il dispose sert son désir; le mal est consommé; l'oint de l'Éternel est un adultère!

Combien a-t-elle duré, la satisfaction de sa chair? A peine la faute est-elle commise qu'elle porte ses fruits... une grossesse. La circonstance est grave, le roi est plein d'appréhension. Son caractère est compromis, son péché va être dévoilé; il faut le cacher. On agit toujours ainsi quand on a perdu le sentiment de la présence de Dieu. David est aux prises avec les circonstances; il s'y débat, veut les diriger, et, dans son aveuglement, ne voit pas que Dieu les conduit.

Il fait venir Urie du camp, s'enquiert hypocritement de Joab, du peuple, de la guerre (verset 7). En avait-il cure? Toutes ses pensées n'étaient-elles pas tendues vers le seul but de cacher son péché? Urie, envoyé par le roi auprès de sa femme, a couché, avec tous les serviteurs, à l'entrée du palais. «Pourquoi», dit le roi, «n'es-tu pas descendu dans ta maison?» Belle réponse d'Urie: «*L'arche, et Israël, et Juda, habitent sous des tentes; et mon seigneur Joab et les serviteurs de mon seigneur campent dans les champs, et moi, j'entrerais dans ma maison!*» (verset 11). C'était à l'école de David qu'il avait appris ce dévouement. Au chapitre 7: 2, David ne disait-il pas à Nathan: «Regarde, je te prie; moi j'habite dans une maison de cèdres, et *l'arche de Dieu habite sous des tapis*»? Ce désir pieux et ce témoignage de David avaient été reçus, avaient porté des fruits dans son entourage. Urie parle comme le David d'autrefois. Quel reproche involontaire il adresse à son maître vénéré! Cet homme est un simple et noble cœur. Dieu, dit-il, m'appelle à un service, à une activité pour Lui, et tant qu'il ne se repose pas, je ne puis me reposer.

David ne tient aucun compte de ces paroles sérieuses; sa seule préoccupation est de pousser Urie à l'acte par lequel le roi puisse couvrir son péché. Il enivre son serviteur et, malgré cela, Urie reste ferme dans sa décision. David se débat, comme un oiseau dans sa cage, sans ressource contre la main qui l'y a enfermé. Satan lui suggère le seul moyen d'échapper à la publicité de sa faute; il devient le meurtrier d'Urie, responsable du même péché que son peuple commettra plus tard, en mettant à mort «le juste qui ne lui résiste pas» (Jacques 5: 6). Il prend Joab, meurtrier lui-même, pour complice, lui qui avait dit: «Que le sang d'Abner tombe sur la tête de Joab» (3: 28, 29), et devient l'esclave de l'homme qui avait tout intérêt à l'asservir.

A la nouvelle de la mort d'Urie, tué près de la muraille de Rabba avec quelques-uns des «hommes forts», David fait dire à Joab: «Que cela ne soit pas *mauvais à tes yeux*, car l'épée dévore tantôt ici, tantôt là» (verset 25). Arrivé à ses fins il rassure son complice, puis il prend dans sa maison Bath-Shéba qui devient sa femme et lui donne un fils.

L'histoire, au lieu d'être terminée, ne fait que commencer. A la fin de ce chapitre, rempli de corruption et de honte, on trouve un petit mot, la seule chose à laquelle David n'eût pas pensé, la seule dont il eût dû se souvenir: «La chose que David avait faite fut *mauvaise aux yeux de l'Éternel*».

Prenons garde à nos voies. Pour tomber il ne faut qu'un instant, mais pour éviter une chute nous avons à veiller longuement sur ce qui la précède. Oui, que notre vigilance soit journalière, pour ne pas marcher dans un «chemin de chagrin» et pour être conduits «dans la voie éternelle» (Psaumes 139: 24). Dans cette voie tout est paix pour nos âmes; c'est le chemin de la vie qui aboutit à la jouissance sans nuage de la présence de Dieu: «Ta face est un rassasiement de joie; il y a des plaisirs à ta droite pour toujours» (Psaumes 16: 11).

Chapitre 12 : Pardon, discipline et restauration

Un certain temps s'était écoulé depuis la faute de David. La guerre contre Ammon, commencée au chapitre précédent qui, à lui seul, embrasse les événements de près d'une année, cette guerre continuait encore. Le siège de Rabba n'était pas achevé, et nous savons qu'à cette époque le siège d'une ville pouvait durer des années. Pendant toute cette période, la conscience de David était restée muette, quoique son péché fût sur lui, et le fruit de sa transgression devant ses yeux.

L'Eternel intervient alors, après avoir longtemps attendu la repentance; Nathan le prophète, porteur de sa parole, vient de sa part réveiller l'âme du roi. — Comme ce chapitre diffère du 7^e! En un temps de prospérité et de joie, tout entier au service de l'Eternel, David n'avait qu'une pensée: bâtir une maison à son Dieu. Une première fois, le Seigneur lui avait envoyé Nathan pour lui annoncer que le moment n'en était pas venu, mais aussi, pour lui ouvrir les trésors de sa grâce, car son but était de réjouir l'âme de David. Aujourd'hui la scène a changé. Le prophète lui est envoyé pour le placer dans la lumière d'un Dieu saint et juste, dont les yeux sont trop purs pour voir le mal et qui doit le juger.

Nathan parle en parabole, et David aveuglé, ne voit pas que ce récit le concerne. Il y avait, dit le prophète, deux hommes dans une ville, l'un riche, l'autre pauvre; l'un possédant du gros et du menu bétail, l'autre, une seule petite brebis qu'il chérissait. Un voyageur entra chez l'homme riche qui, pour épargner son propre bétail, prit la brebis de l'homme pauvre et l'apprêta pour l'homme qui était venu chez lui.

Ayons l'oeil sur un tel voyageur, car nous sommes tous exposés à recevoir sa visite dans nos maisons. Assurément, quand il se présente, mieux vaut lui fermer la porte. Ce voyageur, c'est la convoitise, une convoitise passagère, non pas de celles qu'on loge et nourrit habituellement chez soi. Ce voyageur était entré chez le roi, sachant qu'il y trouverait de quoi se nourrir. Nos coeurs aussi, contiennent toujours les éléments voulus pour succomber aux tentations de Satan. David, oubliant la dépendance de Dieu, avait cru pouvoir se reposer, au lieu de servir et de combattre. Ces éléments suffisaient pour que le voyageur se fit ouvrir la porte, et marquât son passage de désordres et de ruines.

«La colère de David s'embrasa fort contre l'homme; et il dit à Nathan: L'Eternel est vivant, que l'homme qui a fait cela est digne de mort; et il rendra la brebis au quadruple, parce qu'il a fait cette chose-là et qu'il n'a pas eu de pitié» (versets 5, 6). Le coeur, la conscience de David sont en mauvais état et cependant son jugement reste juste. Quoiqu'étant lui-même sous le joug du péché, il le juge sévèrement chez les autres. Quand il ne s'agit pas de nous-mêmes,

nous avons souvent un discernement clair et complet du mal chez autrui, sans que nos propres coeurs soient jugés (Matthieu 21: 41).

«Et Nathan dit à David: Tu es cet homme!» Quel subit effondrement! David a prononcé sa propre sentence; il est digne de mort! Ce coup atteint nécessairement son coeur, mais il descend jusqu'aux couches profondes de sa conscience. Placé soudain dans la lumière, un pécheur qui ne connaît pas Dieu peut être convaincu, avoir la bouche fermée, sans que cette conviction pénètre plus avant, mais, pour l'enfant de Dieu, un tel état ne peut être que momentané.

L'Eternel rappelle maintenant à David tout ce qu'il a fait pour lui: «Je t'ai oint pour roi sur Israël, et je t'ai délivré de la main de Saül, et je t'ai donné la maison de ton seigneur, et les femmes de ton seigneur dans ton sein, et je t'ai donné la maison d'Israël et de Juda; et si c'était peu, je t'eusse ajouté telle et telle chose» (verset. 7, 8). Les trésors de ma grâce étaient à toi, et tu as péché en présence de mon amour! «Pourquoi as-tu *méprisé la parole de l'Eternel*, en faisant ce qui est mauvais à ses yeux?» En quoi l'avait-il donc méprisé? Dieu l'avait comblé de bénédictions, et il leur avait préféré la satisfaction de ses convoitises!

Le même jugement est prononcé contre Eli (1 Samuel 2: 30), parce qu'il avait honoré ses fils plus que Dieu. Il craignait l'Eternel, mais l'avait méprisé en laissant ses fils «fouler aux pieds son sacrifice et son offrande qu'il avait commandé de faire dans sa demeure». Aussi l'Eternel lui dit: «Ceux qui *me méprisent* seront en petite estime». Nous trouvons la même vérité en Luc 16: 13: «Nul serviteur ne peut servir deux maîtres; car ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un et *méprisera l'autre*: vous ne pouvez servir Dieu et les richesses». Avoir comme objets de convoitise les choses que ce monde peut offrir, c'est mépriser Dieu. L'âme s'en doute généralement fort peu, mais *Dieu l'estime ainsi*. «Parce que tu *m'as méprisé*», répète-t-il au verset 10.

David avait préféré le péché à Dieu. Quelle chose affreuse! Nos consciences ne nous disent-elles rien? Chaque coeur naturel a des convoitises qui l'attirent. Par «convoitises», il ne faut pas entendre seulement les souillures du monde, mais «la convoitise des yeux, la convoitise de la chair, l'orgueil de la vie», la vanité, les plaisirs, l'ambition. Ces choses trouvent un facile accès dans le coeur du chrétien, et combien de jours et d'années se passent souvent sans que nous leur fermions la porte? Chaque fois que nous l'ouvrons à cet hôte, nous méprisons le Seigneur lui-même. De là le jugement de Dieu sur son serviteur.

Les grâces, accordées à David, étaient terrestres; les nôtres sont «des bénédictions spirituelles dans les lieux célestes en Christ». Ces choses ont-elles un tel prix pour nos coeurs, qu'ils n'aient plus aucun asile à offrir au «voyageur»? La discipline et le jugement du Seigneur tomberont sur nous, dans la mesure où nous accueillons ou rejetons cet hôte.

Le prophète annonce à David trois choses: «L'épée ne s'éloignera pas de ta maison, à jamais». Dieu n'a pas révoqué cette parole de sang. Puis (versets 11, 12): Tu as semé pour la chair, tu en récolteras la corruption. Ces deux choses qui, dès l'origine, ont caractérisé le

monde assujetti au péché (Genèse 6: 11), allaient devenir les hôtes habituels de la maison du pauvre roi coupable.

Avant de nous exposer au gouvernement de Dieu en discipline, souvenons-nous que ce gouvernement est *inflexible*. Nous ne pouvons éviter les conséquences de nos actes, de notre conduite; toute la parole de Dieu nous le prouve. La première épître de Pierre nous montre que, même sous l'économie de la grâce, les principes du gouvernement de Dieu sont immuables. Sans doute, l'âme d'un chrétien qui tombe doit être restaurée, mais *dans ce monde* il n'est pas délivré des conséquences de son acte.

David en a fait l'amère expérience jusqu'au bout de sa carrière, quoique son âme, pleinement restaurée, ait pu recommencer à chanter sur la harpe les «doux cantiques d'Israël». La discipline elle-même devient alors un thème nouveau pour célébrer les richesses de la grâce.

Nathan ne dit qu'un mot: «Tu es cet homme», pour convaincre David. Celui-ci ne dit qu'un mot en la présence de Dieu: «*J'ai péché contre l'Eternel*». Quand l'âme a vu cela, elle a fait un pas immense. Lorsqu'un chrétien est tombé et que Dieu a mis à nu son péché, l'on trouve habituellement chez lui la confession de sa faute: «J'ai péché». Mais qu'importe cela, une fois ce péché mis en lumière? David dit: «*J'ai péché contre l'Eternel*», non pas: J'ai péché contre Urie, ou contre la femme d'Urie. Nos péchés contre les autres peuvent nous être pardonnés par ceux que nous avons offensés; nous pouvons remédier, dans une certaine mesure, à nos péchés contre nous-mêmes, mais qu'avons-nous à dire, quand nous savons péché contre l'Eternel? On dit: «J'ai péché»; on est honteux de son péché, parce que les hommes le voient, mais c'est autre chose quand on est convaincu que ce qu'on a fait a été «mauvais aux yeux de l'Eternel».

Ayant produit cette conviction complète de péché, Dieu ne fait pas attendre longtemps son pauvre serviteur coupable. Il ne lui dit de nouveau qu'une parole: «Aussi l'Eternel a fait passer ton péché». Il ne dit pas: L'Eternel *fera*, mais «*a fait* passer ton péché». Il s'était occupé à l'avance du péché de son serviteur; il a pourvu à ce qu'il fût ôté de dessus lui et qu'il n'en fût plus question devant Dieu. C'est ce que nous trouvons à la croix de Christ.

Nathan dit ensuite à David: «Tu ne mourras pas; toutefois, comme par cette chose tu as donné occasion aux ennemis de l'Eternel de blasphémer, le fils qui t'est né mourra certainement. Et Nathan s'en alla dans sa maison» (versets 14, 15). «Tu as donné occasion aux ennemis de l'Eternel de blasphémer». Telle est la conséquence que le monde tire de nos fautes. Satan emploie chacun de nos péchés pour produire, dans le cœur des hommes, une aversion ouverte contre Dieu et contre Christ. Voilà, dit le monde, où les conduit leur religion; et Dieu est blasphémé. Satan excite les convoitises chez un chrétien, non seulement pour pouvoir l'accuser, mais pour produire chez les hommes témoins de sa chute, de l'aversion contre Christ, afin qu'ils ne se tournent pas vers Lui pour obtenir le salut.

La violence et la corruption dans sa maison avaient été annoncées à David comme fruit de son péché. La troisième chose est la mort de son enfant. La mort s'abat, non pas sur lui,

coupable, mais sur son fils chéri. Il faut que le jugement de Dieu atteigne, d'une façon visible et immédiate, aux yeux de tous, la maison du roi. L'enfant tombe malade; le pauvre père est dans l'affliction, le jeûne, les supplications. S'il était possible que Dieu lui fit grâce! Non, la discipline doit avoir son cours. Quel supplice pour ce coeur, dont la tendresse était extrême, devant la victime innocente de sa faute!

L'enfant meurt. David se lève de terre, se lave, s'oingt d'huile et change de vêtements. C'est comme un nouvel homme, commençant une nouvelle carrière. Il entre dans la maison de l'Eternel et se prosterne. Est-ce pour mener deuil? Non, mais pour reconnaître la justice, la sainteté, l'amour de Dieu, la revendication de son caractère dans la discipline. David se relève *restauré*; il peut entrer dans sa maison et se faire servir à manger. Après s'être courbé devant Dieu, il est en chemin pour retrouver la communion avec Lui.

Ses serviteurs lui disent: «Qu'est-ce que tu fais? Tu as jeûné et tu as pleuré à cause de l'enfant, pendant qu'il était en vie; et quand l'enfant est mort, tu te lèves et tu manges». David répond: «Tant que l'enfant vivait encore, j'ai jeûné et j'ai pleuré, car je disais: Qui sait? L'Eternel me fera grâce, et l'enfant vivra? Mais maintenant qu'il est mort, pourquoi jeûnerais-je? Pourrais-je le faire revenir encore? Moi, je vais vers lui, mais lui ne reviendra pas vers moi» (versets 21-23). «Je vais vers lui». David est satisfait maintenant de porter, jusqu'au bout de sa carrière, le sceau de cette discipline dont la mort de son fils est le témoin. «Lui ne reviendra pas vers moi». Cette joie ne peut être la part de David, mais il accepte comme nécessaire, le chemin de la mort, dans lequel il aura à marcher désormais pour retrouver son fils.

Le roi peut maintenant consoler Bath-Shéba. La grâce coule de nouveau vers lui. Il a un fils qu'il nomme Salomon (le pacifique) et que Dieu fait appeler par Nathan du nom de «Jedidia» (le bien-aimé de l'Eternel). La grâce introduit Bath-Shéba, que sa souillure empêchait d'avoir part aux bénédictions, dans la lignée du Messie (Matthieu 1: 6). Elle devient la mère du roi de paix et de gloire. La grâce aime à se montrer envers des êtres déçus qu'elle associe à Christ, pour manifester dans les siècles à venir quelles sont ses «immenses richesses».

Pour se rendre compte de la manière dont l'âme de David fut restaurée, il est nécessaire de considérer le Psaume 51. D'autres Psaumes font allusion aux mêmes circonstances, mais, selon notre habitude, nous ne citons dans ces méditations que les Psaumes dont le titre fait allusion aux événements qui les ont occasionnés. Tel est le Psaume 51: «Psaume de David; lorsque Nathan le prophète vint à lui, après qu'il fut entré vers Bath-Shéba». Ce Psaume, prophétique comme tous les Psaumes, dépasse de beaucoup les circonstances de la vie de David. Ainsi: «Fais du bien, dans ta faveur, à Sion; bâtis les murs de Jérusalem» (verset 18), a trait à des événements futurs. La «coulpe du sang» n'est pas seulement le meurtre d'Urie, mais celui du Messie. David lui-même, comme nous le verrons dans la suite de cette histoire, est le type du résidu de Juda, placé sous la colère gouvernementale de Dieu. Ce même Psaume peut aussi être employé dans la prédication de l'Evangile pour décrire l'état d'un *pécheur*, revenant à Dieu, comme le fils prodigue, et disant: «J'ai péché contre le ciel et devant toi»;

mais, ce que nous cherchons ici, ce sont les sentiments individuels produits dans l'âme du *croyant*, privé de la communion par sa chute, et ayant perdu *la joie de son salut*.

Deux pensées dominant dans le coeur de David au début de ce Psaume; la première, c'est que la grâce est la seule ressource de sa transgression (verset 1); la seconde, qu'il a péché contre Dieu seul (verset 4) (parole sortie, comme nous l'avons vu, de la bouche de David en présence du prophète), «afin que tu sois justifié quand tu parles, trouvé pur quand tu juges». J'ai péché, dit le roi, en sorte que la justice contre le péché soit manifestée. O Dieu! tu trouves moyen, par mon péché, de te justifier toi-même. Tu te justifies en montrant que tu ne supportes pas le péché. Pour moi, c'est la condamnation absolue, mais toi, tu sauras en tirer ta gloire! Ce sont là des sentiments dignes d'un saint que Dieu amène jugé et humilié en sa présence.

Ensuite le Psaume nous montre trois états du coeur chez le croyant restauré. Ces trois états et leurs conséquences sont dépeints dans les trois divisions du Psaume.

(Versets 1-6). Premier état du coeur, décrit par ces mots: «Voici, tu veux la *vérité* dans l'homme intérieur, et tu me feras comprendre la *sagesse* dans le secret de mon coeur». «La vérité dans le coeur»; Dieu veut tout d'abord la produire, en nous introduisant devant Lui quand nous avons péché. Souvent l'âme juge un *acte* et ne va pas plus loin, mais ce n'est pas encore *toute la vérité* dans le coeur. David juge son acte: «Car je connais mes transgressions, et mon péché est continuellement devant moi» (verset 3); mais il juge encore *son état*: «Voici, j'ai été enfanté dans l'iniquité, et dans le péché ma mère m'a conçu» (verset 5). Il ne lui suffit pas de juger son *péché*; il juge *le péché* en lui, ce qu'il a été dès sa naissance. Il ne se contente pas de dire: «J'ai outragé Dieu», mais il remonte à la source de cet outrage et comprend que la raison de tout ce mal était dans son coeur. La *sagesse* consiste à discerner ces choses.

(Versets 7-13). La vérité dans le coeur a porté ses fruits: un second état du coeur en est la conséquence: «Crée-moi un *coeur pur*, ô Dieu! et renouvelle au dedans de moi un esprit droit». (verset 10). De quelle manière ce coeur pur pouvait-il être produit? «*Purifie-moi* du péché avec de l'hysope, et je serai *pur*; lave-moi, et je serai plus blanc que la neige» (verset 7). Il parle de l'hysope avec lequel on faisait aspersion du sang sur le lépreux, puis du lavage d'eau. Sous la loi, à chaque péché, l'aspersion du sang devait être renouvelée; pour nous, le sacrifice a été offert une fois pour toutes; mais, en outre, l'âme du croyant a besoin continuellement du lavage d'eau par la Parole, appliqué par notre Souverain Sacrificateur aux souillures contractées pendant la marche: «*Lave-moi* et je serai plus blanc que la neige». — Mais, pour avoir un coeur pur, il faut autre chose que notre purification personnelle: «Cache ta face de mes péchés, et efface toutes mes iniquités» (verset 9); il est nécessaire que *Dieu lui-même ne s'en souvienne plus*. Pour un saint de l'Ancien Testament, ce n'était pas une chose faite, et nous ne pourrions nous exprimer de la même manière que ce verset 9; mais, quand nos coeurs ont été purifiés de toute iniquité, nous nous présentons devant Dieu avec la *conscience* qu'il ne s'en souvient plus. La conséquence en est le retour de la joie du salut, et l'esprit d'affranchissement qui nous soutient.

Aux versets 14-19, nous trouvons un troisième et dernier état du coeur, état qui, depuis sa chute et son relèvement, caractérisera désormais David jusqu'à la fin de sa carrière. «Les sacrifices de Dieu sont *un esprit brisé*. O Dieu! tu ne mépriseras pas *un coeur brisé et humilié*» (verset 17). Ce qui le brise, c'est de se trouver en présence de «la coulpe du sang» (verset 14), de penser qu'il a versé le sang du juste Urie, image prophétique du sang de Christ versé par Israël, et qui reste sur ce peuple et ses descendants jusqu'au moment où le résidu retournera à Lui, le coeur brisé et humilié. Nous aurons, par la suite, à revenir sur ce sujet; mais n'oublions pas que Dieu nous discipline pour nous amener, par degrés, du coeur vrai et du coeur pur, au coeur brisé, seule condition qui nous convienne en présence de la croix, seul sacrifice que Dieu accepte avec celui de la louange (verset 15), seul état du coeur qui ne nous expose pas à des chutes nouvelles.

Chapitre 13 : Amnon

L'âme de David est restaurée, sa conscience purifiée, son coeur humilié; — malgré cela, il faut que les voies du gouvernement de Dieu à son égard aient leur cours. Ce que Nathan a prédit: «L'épée ne s'éloignera pas de ta maison à jamais... je susciterai de ta maison un mal contre toi... je ferai cette chose-là devant tout Israël et devant le soleil», tout cela doit infailliblement s'accomplir: David en subira la nécessité avec un coeur brisé.

Les choses rapportées dans ce chapitre sont odieuses. C'était «une infamie en Israël» (versets 12, 13,) La parole de Dieu les relate, parce qu'elle est «la vérité», et nous dépeint l'homme tel qu'il est, dans toute sa laideur, pour nous faire horreur de sa corruption. Ces faits affreux d'immoralité et de violence sont le fait de deux fils de David, Amnon et Absalom, aussi éloignés de Dieu l'un que l'autre. Un ami, parent et conseiller, Jonadab, se trouve là pour pousser Amnon dans le borbier (versets 4, 5); ce même homme connaîtra plus tard le complot d'Absalom sans s'y opposer (verset 32).

Combien sont courtes et vaines les délices du péché! A peine a-t-on trempé ses lèvres dans la coupe, que déjà l'on en goûte l'intolérable amertume! «Amnon haït Tamar d'une très grande haine, car la haine dont il la haït était plus grande que l'amour dont il l'avait aimée» (verset 15). Il a immédiatement horreur de cette pauvre victime involontaire de son acte infâme. Il juge tout, excepté lui-même. Absalom, violent et fourbe, se venge par le fratricide du déshonneur de sa soeur.

Cependant, chez David restauré, une chose me frappe, comme étant d'une application plus générale. Il manque d'un certain discernement spirituel qui n'était pas dans son caractère avant sa chute. Déjà tout était en règle entre son âme et Dieu quand, au chapitre 12: 26-31, il était allé faire le siège de Rabba. Le jugement des fils d'Ammon était juste et selon les pensées de Dieu, mais il semble que David mêle ses impressions personnelles, soit à la victoire, soit à la vengeance. Son sens spirituel n'a plus le *ressort* d'autrefois. Il prend la couronne du roi et la met sur sa tête, tandis que jadis (chapitre 8: 11; conf. 1 Chroniques 20: 2), il avait consacré à l'Eternel tous les trésors des nations. Il exerce sur le peuple une vengeance cruelle, dont 1

Chroniques 20: 3, qui nous présente le roi selon les conseils de Dieu, omet au moins une partie. Jamais en d'autres temps David n'avait fait de telles choses,

Mais il y a plus. Dans notre chapitre 13, toutes les intentions bienveillantes de David, ses désirs de concorde entre ses enfants, tournent contre lui. Il agit involontairement en sens inverse de ce qu'il faudrait. Ainsi c'est lui qui, au verset 7, envoie Tamar dans la maison d'Amnon. Plus tard, quand Absalom mûrit la pensée du meurtre, David cherche d'abord à résister, pensant que, s'il cède à la prière de son fils, il pourrait en résulter du mal; mais il cède, envoyant, pour sauvegarder Amnon, ses autres fils avec lui. Tout cela ne dénote peut-être pas un jugement spirituel bien affiné.

Le verset 39 nous apprend en outre que le méchant Absalom était le fils du coeur de David. «Le roi David languissait d'aller vers Absalom, car il était consolé à l'égard d'Amnon, parce qu'il était mort». Dans le chapitre suivant, David se laisse facilement persuader de faire rentrer Absalom à Jérusalem, et cette décision est la cause immédiate de tous les désastres qui surviennent ensuite. Sans doute, Dieu accomplit par là ses desseins, mais tous ces faits nous offrent une sérieuse instruction. Quand un croyant est tombé en se livrant à sa propre volonté, son âme, même restaurée, a perdu un certain ressort spirituel; s'il lui est arrivé de mépriser ou de considérer comme peu importante la communion avec le Seigneur et qu'il l'ait perdue, il lui faut un certain temps pour retrouver l'intelligence spirituelle qui accompagne cette communion. C'est comme si la chute avait amené chez le croyant un arrêt de croissance spirituelle.

Toute âme qui s'expose à la discipline du Seigneur et à celle de l'Assemblée, en donne fréquemment l'exemple. Elle peut être restaurée, retrouver la communion de Dieu et des saints; une force secrète a fui sous l'action du péché, et peut-être ne la retrouvera-t-elle jamais?

Que Dieu nous donne d'estimer sa communion comme une chose très précieuse, si précieuse que nous soyons jaloux de ne pas la perdre, ainsi que la force et le discernement qui l'accompagnent.

Chapitre 14 : Joab

Nous avons remarqué plus haut que le premier livre des Chroniques garde le silence sur les événements qui nous occupent. Dans notre récit, David n'est plus qu'incidemment le type de Christ, mais représente plutôt le résidu restauré, traversant la tribulation sous la culpabilité de la mort du Juste. Cependant toutes les expériences de David dans ces chapitres sont aussi pour nous d'une application immédiate, parce que, placés comme lui dans une position de responsabilité, nous sommes des objets de discipline comme lui.

Le chapitre 14 nous montre comment Joab réussit à gagner le coeur de David. Nous avons déjà remarqué que Joab ne fait jamais une chose qui ne lui soit utile. S'il a embrassé la cause de David, ce n'est pas par affection, quoiqu'il fasse preuve d'un certain attachement à son maître, mais parce qu'il estime le parti de David le plus propre à satisfaire ses vues ambitieuses. Elles n'allaient pas jusqu'à la royauté; il était assez avisé pour savoir que l'accès

au trône lui était fermé; son ambition se bornait à être généralissime, ministre de la guerre, conseiller du roi. Si quelque obstacle à ses desseins se dressait devant lui, il était prompt à le surmonter et un crime ne l'arrêtait pas.

Avant tout, Joab cherchait à se rendre indispensable. Le meilleur moyen était de se faire le serviteur des faiblesses du roi. Quand David se débarrasse d'Urie en le remettant aux mains de Joab, ce dernier n'a pas une parole de reproche; il agit sans hésitation. David coupable a gagné un complice discret, mais qui, par sa discrétion même, est devenu son maître. La réputation du roi dépend désormais de Joab. Seulement les plans de ce dernier sont déjoués par l'intervention divine. Dieu parle, David se reconnaît coupable; la lèpre, au lieu de rester cachée, est publiquement manifestée et reconnue dans l'humiliation et dans les larmes, non seulement devant Dieu, mais devant les hommes.

Ainsi tous les plans de Joab sont déjoués, tous ses intérêts lésés; il ne peut plus dominer son maître par son crime secret; il lui faut s'y prendre autrement pour regagner son influence. Au moment de s'emparer de Rabba, déjà privée de la source d'eau qui l'alimente, Joab fait dire à David: «Maintenant assemble le peuple et campe contre la ville, et prends-la, de peur que moi je ne prenne la ville et qu'elle ne soit appelée de mon nom» (12: 28). Quel désintéressement! Mais ne regagne-t-il pas ainsi son ascendant sur le coeur du roi? David obéit; nous avons vu, dans le chapitre précédent, que sa victoire sur Rabba n'est pas en faveur de son instinct spirituel, mais Joab redevient indispensable et retrouve l'ascendant qu'il avait perdu.

A la fin du chapitre 13, le roi languissait après Absalom. C'était une fâcheuse faiblesse. Absalom était un meurtrier; la loi de l'Eternel ne permettait pas à David de languir après lui. Le meurtrier tombait entre les mains du vengeur du sang, et l'expiation ne pouvait être faite que par le sang de celui qui l'avait versé (Nombres 35: 33). David l'avait montré pour l'Amalékite, pour Baana et Récab. Absalom, rentrant de son exil volontaire, la sentence devait être exécutée. L'épargner, c'était ajouter une désobéissance à une transgression. Le fait d'avoir épousé Maaca, fille de Talmaï, roi de Geshur (Absalom s'était réfugié chez son grand-père), était une transgression de David. Talmaï était un des rois cananéens épargnés par l'infidélité du peuple (Josué 13: 2, 3); tout mariage avec eux était interdit à Israël (Exode 34: 15, 16). Bien avant que cette interdiction fût prononcée, le sens spirituel d'Abraham lui en avait fait une loi (Genèse 24: 3). David s'était servi de la puissance souveraine pour enfreindre cette ordonnance, au lieu d'obéir à la loi.

Tous ces faits humiliants auraient dû imposer silence aux affections de David; mais Joab veille, intéressé à ce que le roi ne suive pas le simple chemin de l'obéissance. «Joab, fils de Tseruïa, s'aperçut que le coeur du roi était pour Absalom» (verset 1) Il n'est pas homme à n'en pas profiter et prépare une intrigue indigne, pour amener David à rappeler le fugitif à Jérusalem. Les paroles qu'il met dans la bouche de la femme thekoïte portent à supposer chez Joab l'arrière pensée que David pourrait désigner Absalom comme son successeur: «Ils ont dit: Livre celui qui a frappé son frère, afin que... nous détruisions aussi l'héritier» (verset 7). «Pourquoi as-tu pensé ainsi contre le *peuple* de Dieu?» (verset 13). «L'homme qui veut nous

exterminer, moi et mon fils ensemble, de *l'héritage* de Dieu» (verset 16). En vérité, on peut voir dans les paroles de cette femme, que Joab avait la pensée de se ménager pour l'avenir une position auprès d'Absalom, qui lui serait certainement reconnaissant de l'avoir ramené à la cour.

Et Joab avait l'audace, pour accomplir cette machination, de se porter garant, auprès du roi, des pensées de Dieu: «Dieu ne lui a point ôté la vie, mais *il a la pensée* que celui qui est chassé ne demeure plus chassé loin de lui!» (verset 14).

En tout cela David était excusable, sans doute, si nous pensons aux sentiments naturels d'un père pour son fils, mais coupable comme serviteur de Dieu. L'Eternel lui avait désigné, par la bouche du prophète (12: 24, 25), celui de ses fils sur lequel reposait son choix; c'était Salomon, fils de Bath-Shéba, que Dieu avait appelé «Jedidia, le bien-aimé de l'Eternel». Joab se rendait compte que le *coeur* de David caressait en secret, sans se l'avouer peut-être clairement à lui-même, la pensée d'avoir Absalom pour successeur. Entre la parole positive de Dieu et les insinuations intéressées de Joab, le roi pouvait-il hésiter? Il aurait dû comprendre qu'Absalom, malgré tous ses avantages extérieurs (versets 25-27), quoiqu'il fût un homme plus beau et peut-être tout aussi imposant que Saül, ne pouvait être l'homme des conseils de Dieu. Il avait vu son frère Eliab, dont même un Samuel pensait: «Certainement l'oint de l'Eternel est devant lui» (1 Samuel 16: 6), mis de côté, malgré sa belle apparence, pour lui faire place, à lui, le pauvre gardeur de brebis. C'est une chose sérieuse de nous laisser diriger par nos affections naturelles, quelque légitimes qu'elles soient, et non par le jugement spirituel que Dieu nous a donné.

Ce n'est certes pas qu'à cette époque tout ne fût que faiblesse chez le roi bien-aimé. Il y avait dans son coeur une corde divine que l'on ne faisait jamais vibrer en vain. Joab le savait bien et ne manque pas de s'en servir. L'appel à la grâce trouvait toujours un écho chez David; la Thekoïte vient donc plaider pour la grâce, auprès de lui. Le roi cède, oubliant que la grâce n'est pas seule en cause; Dieu est aussi un Dieu juste, et l'on ne peut exalter sa grâce *aux dépens* de sa justice. Le conseil de Joab, suivi par David, le conduit à un abus de la grâce, d'autant plus sérieux que ses sentiments naturels étaient en jeu. C'est comme le miel dont le mélange avec les sacrifices était interdit (Lévitique 2: 11). La grâce ne doit donner aucune place aux sentiments, aux liens humains, à la douceur de la nature humaine. Tel ne fut pas le cas de David. Cédant à son amour paternel, il ne discerne pas suffisamment l'oeuvre de l'ennemi, quoiqu'elle ne pût lui échapper entièrement: «La main de Joab n'est-elle pas avec toi dans tout ceci?» (verset 19). La femme avoue: «Joab a fait cela» (verset 20); et le roi dit à Joab: «Voici, *j'ai fait cela*» (verset 21). Il prend maintenant la responsabilité de ce que Joab a voulu faire. L'ennemi, Absalom, est reçu à Jérusalem, et quel ennemi!

Cependant David ne veut pas que le coupable se présente devant lui. Joab accepte la décision de son maître. Une fois, deux fois, il refuse de voir Absalom qui le fait appeler, sentant qu'il est de son intérêt d'être avec le roi. Absalom, dans son emportement, fait mettre le feu au champ de Joab, usant de violence envers celui qui, après avoir plaidé sa cause, était allé le chercher à Gueshur et l'avait ramené à Jérusalem, comptant s'en faire un obligé. Joab, poussé

par ses intérêts, vient s'enquérir auprès d'Absalom des raisons de son acte, et il lui faut, contre son gré, intercéder auprès de David pour qu'il consente à revoir son fils.

En Absalom, Joab a trouvé son maître. Dieu permet toutes ces choses. Il s'est déjà servi des ruses, de l'habileté, de la méchanceté, de la cruauté de Joab, pour accomplir ses desseins; il va se servir d'Absalom dans le même but, et ses voies ne seront, en définitive, que grâce envers David. Mais Joab est obligé d'obéir à celui qu'il pensait dominer. Il ne l'oubliera pas. Absalom est devenu un obstacle à ses vues, une puissance sur laquelle il ne peut plus compter et qui se tourne contre lui. Quand le moment sera propice, Joab tuera Absalom.

Chapitre 15 : Fuite de David

Si Joab, tout en coopérant avec David, n'a aucun des mobiles de cet homme de Dieu, le caractère d'Absalom est, dès le début, celui d'un réprouvé, fils, au moral, de Satan qui est «meurtrier dès le commencement». Plus tard, tous les mauvais instincts de sa nature se donnent carrière pour atteindre son but. Il use de flatteries, prend l'apparence de la justice, du désintéressement (versets 3, 4), de l'amour (verset 5), pour «dérober les coeurs des hommes d'Israël» (verset 6). Il trompe les simples (verset 11), feint de rendre culte à l'Eternel et de le servir (versets 7, 8), tout cela pour s'emparer de la royauté et se substituer à l'oint de l'Eternel, à son propre père sur son trône, — car il hait son père, il hait tout ce qui n'est pas lui-même. Il s'allie avec Akhitophel qui avait auprès du peuple la réputation qu'aurait eue un prophète, «le conseil que donnait Akhitophel, en ces jours-là, était *comme si on se fût enquis de la parole de Dieu*». Il s'exalte enfin, se défie presque de son vivant (18: 18).

Tous ces traits caractériseront à la fin des temps le grand ennemi du roi d'Israël, «l'Antichrist», «l'homme de péché», et «l'inique» (2 Thessaloniciens 2: 3, 8). Il séduira le peuple, supportera son culte national pour le renverser ensuite, s'élèvera et s'exaltera lui-même jusqu'à se faire adorer comme Dieu, se fera passer pour le vrai Messie, niera le Père et le Fils, réunira dans sa personne le faux roi avec le faux prophète. Nous le trouvons caractérisé au point de vue juif, dans le livre de Daniel (11: 36-39), et le Seigneur avertit ses disciples, premier noyau du résidu juif de la fin, aussi longtemps que le Messie vivant au milieu d'eux n'avait pas encore été rejeté, de s'enfuir dès qu'ils verraient établie dans le temple de Jérusalem, l'abomination dont Daniel avait parlé.

C'est ce qui arrive ici. David fuyant devant Absalom est un type frappant des Juifs fidèles de la fin. Des deux côtés la culpé du sang innocent d'Urie, du sang du Messie rejeté; des deux côtés l'âme restaurée à la suite de ce crime; des deux côtés l'intégrité du coeur, mêlée au sentiment profond de la faute; des deux côtés enfin, les conséquences de la faute, subies sous le gouvernement de Dieu qui ne peut laisser le crime impuni, mais qui soutient l'âme restaurée, au milieu de la colère apparente qu'elle doit porter aux yeux de tous, comme un fardeau dont elle sait que Dieu la délivrera à la fin pour la ramener dans la joie sans nuage de Sa présence.

David, un si beau type de Christ au commencement de sa carrière, est devenu, par son péché, un type du résidu souffrant. Seulement, tout le long des Psaumes, le résidu est

encouragé en trouvant, par la bouche de David prophète, que le Messie lui-même est entré d'avance, en sympathie et pour lui montrer le chemin, dans les tribulations et les détresses que lui, le résidu, devra subir. Les fidèles seront ainsi fortifiés chaque jour par les paroles prononcées par l'Esprit de Christ, et dans lesquelles ils trouveront, au milieu de leur détresse, l'expression prophétique de leur foi et de leur confiance en Dieu. Nous allons donc rencontrer, dans cette partie de l'histoire de David, les expériences de l'âme sous les conséquences de sa faute et les encouragements que lui donne l'Esprit de Christ, sous le gouvernement de Dieu (*).

(*) Il est très digne de remarque que la série des Psaumes 3 à 7, servant de préface à tout le livre des Psaumes (*), commence par le «Psaume de David, lorsqu'il s'enfuyait de devant Absalom, son fils». De fait, cette série tout entière appartient à cette période, comme le montre le Psaume 7, qui mentionne les outrages de Shimhi relatés en 2 Samuel 16. Tout cela prouve que la fuite de David devant Absalom est bien un type prophétique de la position et des sentiments du résidu dans les Psaumes. Ajoutons encore que le Psaume 71, ainsi qu'une portion du livre II dont il fait partie, se rapporte directement à cette période de l'histoire de David.

(*) Les Psaumes 1 et 2 en sont le sommaire. Ils présentent les deux grands sujets des Psaumes: le caractère des fils du royaume (Psaumes 1), et les conseils de Dieu au sujet du Messie (Psaumes 2). On y trouve l'indication de tous les personnages du drame: les justes, le peuple apostat, les nations, le Messie.

David s'enfuit en hâte, dès qu'il apprend que les coeurs des hommes d'Israël suivent Absalom. Ce n'est ni lâcheté, ni faiblesse de sa part, c'est de la *foi*. La foi ne suivra jamais le chemin que l'homme naturel aurait choisi. Qui n'eût opposé dans ce moment une armée bien aguerrie à une conjuration naissante? Qui n'eût tenté, une fois au moins, le sort des armes, quand tout Jérusalem était encore avec le roi légitime? David fuit, non parce qu'Absalom est le plus fort, mais parce qu'il est la verge de Dieu levée en châtement sur son serviteur. Mais ce n'est pas à lui seul que David pense, c'est à Jérusalem, la ville de l'Eternel, à laquelle il veut épargner une épreuve ou une ruine que sa résistance lui attirerait.

Donc, le roi sort et s'arrête au bord du Cédron. Cette fuite hâtive est cependant si calme qu'elle a plutôt l'air d'un cortège royal que d'une défaite. C'est qu'elle est dominée par le sentiment profond qu'on est avec Dieu dans la tribulation. Le roi fugitif devient immédiatement le centre du peuple dans cet exode. Derrière lui sa maison et tout le peuple qui lui est resté fidèle; à ses côtés ses serviteurs; à l'avant-garde ses guerriers. N'est-il pas frappant que les hommes d'armes ne forment point l'arrière-garde, quand l'ennemi se trouve sur les talons de ce peuple sans défense? Non, ils marchent devant le roi, ses hérauts, ses témoins par le chemin du désert. Les compagnons d'Absalom pouvaient considérer cette marche comme une déroute; les Keréthiens, les Peléthiens et les Guitthiens y voyaient un suprême honneur. Or remarquez ceci: au moment où le vrai roi d'Israël devient un étranger et un fugitif par la rébellion de son peuple, des étrangers sont mis à la place d'honneur. Les Keréthiens et les Peléthiens, des tribus philistines, émigrées, dit-on, de la Crète, les Guitthiens, des gens de Gath, quittant la capitale de la Philistie et leur pays d'origine pour associer leur sort à celui de David. Leur roi d'autrefois avait perdu son autorité sur eux; le roi de l'Eternel était devenu la boussole qui les orientait désormais.

Tout cela nous parle de Christ. Rejeté d'Israël, il est devenu le centre d'attraction pour les nations étrangères aux promesses et qui n'avaient aucun droit aux bénédictions du peuple. Rejeté, il est devenu bien plus encore, le centre de tout, celui que les siens suivent avec délices, parce qu'ils ne trouvent de sécurité qu'auprès de Lui dont le monde n'a pas voulu, parce qu'ils savent que le temps de sa réjection prendra fin, et que ceux qui ont partagé ses tribulations partageront certainement sa gloire. Oui, le centre de tout, cet homme qui garde encore son aspect d'étranger, méprisé du monde — modèle à suivre — objet de service, car ses serviteurs l'entourent, attentifs à ses volontés — objet de témoignage — et de quel heureux témoignage!...

C'est dans cette période de l'histoire de David que les *coeurs* se manifestent. Sous le régime du trône, il est plutôt question de soumission que d'amour, mais un Christ rejeté attire le dévouement, et c'est dans ces circonstances qu'on peut voir si les siens Lui sont attachés. Il y en eut à Jérusalem, en ces temps-là, qui s'accommodèrent fort bien de la domination impie d'Absalom, mais grâce à Dieu, il y eut des coeurs dévoués qui ne doutèrent pas de David et surent, malgré tout, que l'Eternel était avec lui, qui lièrent leur sort au sort du roi, et ne craignirent pas de se compromettre en déclarant ouvertement lui appartenir. Ah! la peur de se compromettre! Il n'est point étonnant de la trouver chez des chrétiens qui n'ont de chrétien que le nom et qui, au fond, appartiennent au monde et ne veulent pas s'en séparer. Mais, chez les enfants de Dieu, quelle honte! Quoi, vous n'osez pas confesser le nom de votre Sauveur devant les hommes? L'opinion du monde a donc sur vous une telle influence? Son opprobre n'est pas votre suprême honneur? Voulez-vous donc agir en ennemis de la croix de Christ? N'est-ce pas ce qui faisait pleurer l'apôtre, quand il voyait des hommes portant Son nom, préférer les choses de la terre à l'opprobre de la croix? (Philippiens 3: 18).

Itthaï, le Guitthien, était différent de ces gens-là. Tout se réunissait pour l'excuser de ne pas lier son sort à celui de David. Etranger, émigrant qui n'avait pas encore acquis un droit de bourgeoisie en Israël, venu d'hier, il était moralement comme le petit enfant qui s'essaie à ses premiers pas. David lui-même n'attendait pas de lui l'effort qu'il fallait pour le suivre. «Retourne-t'en», lui dit-il, «et emmène tes frères. Que la bonté et la vérité soient avec toi!» Il le bénit même, pour lui faire bien comprendre qu'en de telles circonstances un manque de décision ne lui serait nullement imputé à mal. Eh bien! cet étranger fait preuve d'une grande foi. Il ne faut, pour une grande foi, ni beaucoup d'intelligence, ni une longue vie chrétienne; il suffit d'avoir une haute idée du Seigneur, de savoir que rien ne peut l'égaliser ni lui être comparé, que Lui seul est capable de satisfaire complètement tous les besoins. David a beau l'excuser, lui donner congé, l'exhorter à s'en retourner, rien ne le convainc; il reste, il ne connaît pas d'autre place, pas d'autre maître. Qui pourrait-il servir, si ce n'est David? Absalom n'est-il pas l'ennemi de son seigneur? Qui l'arrêterait? La mort? mais si David doit mourir, la mort est bienvenu à Itthaï. Il s'y attend et la met en première ligne: «Soit pour la *mort*, soit pour la *vie*». La vie vient pour lui après la mort. De quelque manière, en quelque lieu que ce soit, là où David sera, «là aussi sera son serviteur». Comme de tels sentiments rafraîchissent le coeur du roi fugitif, celui de notre bien-aimé Sauveur. Ce qu'Itthaï désire, Jésus nous le

promet: «Si quelqu'un me sert, qu'il me suive et où je suis; moi, là aussi sera mon serviteur: si quelqu'un me sert, le Père l'honorera» (Jean 12: 26). Le Seigneur nous dit: Dans la mort, peut-être, mais dans la gloire, à coup sûr. En le servant, nous sommes assurés de la gloire, puisque c'est là qu'il se trouve à toujours. Remarquons encore que le coeur du Père est satisfait du dévouement à son Fils. L'avons-nous servi dans l'humiliation, alors nous pouvons être certains que le Père nous donnera une place d'honneur pour ne pas avoir craint de partager son opprobre devant le monde. Un pauvre Guitthien ignorant aura cette place; une pauvre Moabite l'occupera aussi, elle qui n'avait pas hésité à suivre Naomi, aïeule du roi fugitif: «Ne me prie pas de te laisser, pour que je m'en retourne d'avec toi; car où tu iras, j'irai, et où tu demeureras, je demeurerai: ton peuple sera mon peuple, et ton Dieu sera mon Dieu» (Ruth 1: 16).

«Va, et passe!» dit le roi à Itthaï, et il passe le torrent du Cédron, tournant le dos à l'ennemi triomphant, ayant en face de lui le chemin du désert (verset 23). Qu'importe? David est son berger, il ne manquera de rien.

Quel contraste entre cet étranger et Pierre, le disciple juif, qui avait suivi le Seigneur dès le commencement. Ah! comme il était prompt à dire, sans que Jésus le lui demandât: «Seigneur, avec toi, je suis prêt à aller et en prison et à la mort» (Luc 22: 33). Pierre pensait à ce qu'il était, Itthaï à ce que son seigneur était pour lui. Pauvre Pierre! Sa foi était, sans qu'il s'en doutât, la plus petite, la plus misérable qu'il fût possible de voir, car il avait une haute idée de lui-même.

Voici maintenant Tsadok et Abiathar apportant l'arche de l'Eternel. David la refuse; il ne peut accepter un tel honneur. L'arche est entrée dans son repos et ne peut recommencer avec David les pérégrinations du désert. David reprend ici le rôle du résidu repentant et souffrant. Les nations pourront, avec une apparence de raison, lui demander: «Où est ton Dieu?» et se moquer de sa confiance, comme dans le deuxième livre des Psaumes qui exprime les sentiments du résidu fuyant loin de Jérusalem devant l'Antichrist (Psaumes 42: 10, etc). Avec ces sentiments David dit au sacrificateur: «Reporte l'arche de Dieu dans la ville; si je trouve grâce aux yeux de l'Eternel, alors il me ramènera, et me la fera voir, elle et sa demeure. Et s'il dit ainsi: Je ne prends point de plaisir en toi; — me voici, qu'il fasse de moi ce qui sera bon à ses yeux». Admirable résultat de l'action de l'Esprit de Dieu sur un coeur exercé par la discipline. Soumission parfaite à la volonté de Dieu, sachant que l'on a mérité le jugement — confiance parfaite en sa bonté qui demeure à toujours, en son intérêt pour les siens qui en sont indignes! Tout ce qui lui arrive est juste, mais David compte sur la grâce, acceptant l'humiliation et laissant à Dieu le soin de le justifier, car «c'est Dieu qui justifie».

Ces sentiments font contraste avec ceux d'Itthaï, mais les uns ne sont pas moins beaux à leur place que les autres. On trouve la puissance de Dieu dans la foi, mais elle est tout aussi merveilleuse quand elle produit «toute patience» chez un pauvre être faible, battu par la tempête, n'ayant aucune force en lui-même pour résister au flot grandissant du mal.

David monte en pleurant la montée des Oliviers, nu-pieds, la tête couverte. Le peuple qui le suit porte le deuil comme lui. Cette humiliation, Christ l'a subie et portée en sympathie pour son peuple bien-aimé, vers la fin de sa carrière. Celui qui pleurait sur Jérusalem s'est trouvé aux prises, en Gethsémané, avec l'assaut terrible de Satan. Il y était question, sans doute, de choses encore plus grandes et étendues que de sympathies pour le résidu souffrant d'Israël, d'une oeuvre bien plus importante que la délivrance finale de son peuple, mais il s'agissait d'elle aussi, car «dans toutes leurs angoisses, le Christ a été en angoisse». C'est en ce lieu que l'homme qui mangeait avec lui, a levé, comme Absalom, le talon contre lui, qu'il l'a trahi par un baiser; c'est là aussi que, dans l'angoisse de son âme, il a versé plus que les pleurs de David, et que sa sueur est devenue comme des grumeaux de sang tombant sur la terre.

En ce moment, tout vient accabler le pauvre roi. Il apprend la trahison d'Akhitophel. Toutes les ressources lui manquent, sauf une seule, mais parfaitement suffisante: Il se prosterne devant Dieu. — «Rends vain», lui dit-il, «le conseil d'Akhitophel».

Dieu donne à la prière de son serviteur une réponse *immédiate*. Hushaï, l'intime ami du roi, le rejoint. David, plein de discernement spirituel, le renvoie, sachant que Dieu le destine à «annuler le conseil d'Akhitophel».

Hushaï retourne à Jérusalem. Quelles que soient nos préférences, il nous faut toujours être au lieu où Christ nous place. Un serviteur de Christ peut toujours être là où se tient l'arche et la sacrificature, puisqu'il y trouve Christ. N'est-il pas à la fois l'arche et le sacrificateur? Nous sommes appelés à diverses fonctions pour sa cause. Le témoignage et le service sont une chose; autre chose est la lutte contre les ruses de l'ennemi pour faire triompher le nom de Christ; autre chose encore, d'entrer en sa présence pour Lui rendre culte. Toutes ces fonctions diverses nous appartiennent. La tâche de Hushaï était ardue; il en est de même aujourd'hui pour ceux qui ont à lutter contre les ennemis de Christ, des Akhitophel qui prétendent au caractère de prophètes et sont au fond de faux prophètes, qui connaissent les pensées du Seigneur et emploient leur savoir pour anéantir son autorité, Mais si le Seigneur nous envoie au milieu des ennemis, allons-y sans crainte. Anéantir le conseil d'Akhitophel, n'est-ce pas restituer à notre David la place qui Lui appartient?

Chapitre 16 : Amis et ennemis

Les circonstances que David traverse mettent à l'épreuve l'état des coeurs, aussi les divers caractères des hommes qui viennent au-devant du roi sont-ils, sous ce rapport, très instructifs pour nous.

Nous avons vu Itthaï, un coeur né d'hier pour David, et par cela même un coeur simple. Le roi dont il est devenu le serviteur, est tout pour lui. Avec un tel objet, l'on est toujours bien dirigé. Tsadok et Abiathar n'ont pas tort d'estimer que l'arche doit être avec le roi; ils ont une intelligence générale des pensées de Dieu, mais tiennent moins compte de Ses *voies* envers David. Ce dernier les leur enseigne lui-même en les renvoyant. Il doit compter entièrement sur Dieu pour être ramené, ayant mérité cette discipline; et même s'il était entièrement rejeté, David se soumettrait, car tout ce que Dieu fait est bon.

Hushaï a un autre caractère, aussi beau dans son genre que celui d'Itthaï et, de fait, ayant bien plus l'expérience des pensées de Dieu. Hushaï est «l'intime ami de David»; un grand amour les unit et ils n'ont pas de secrets l'un pour l'autre — et cependant Hushaï, à l'opposé d'Itthaï, consent à être pour un temps séparé de son ami. Cela lui coûte, à lui qui était venu au-devant de David lui exprimer toute sa sympathie, mais il choisit la meilleure manière de le servir et retourne à Jérusalem. Hushaï, avec un amour calme et profond pour son ami, a la *connaissance* que n'avaient pas même les souverains sacrificateurs, connaissance qui lui est du reste communiquée par David lui-même: «Tu annuleras le conseil d'Akhitophel». C'est dans l'intimité de Christ que nous recevons la communication de ses pensées.

Le chapitre 16 nous parle en premier lieu de Tsiba, prompt à l'action, prompt au service. Bâter les ânes, les charger de tout ce qui est nécessaire pour les compagnons de la fuite du roi, les rejoindre, rien ne lui coûte. Beau zèle, bel effet de la grâce dans le coeur, car rien ne l'obligeait à cet acte. Et cependant le coeur zélé manque de droiture, ou pour dire le moins, impute à Mephibosheth des motifs qui lui sont étrangers. Je ne crois pas qu'il mente sciemment; il ne dit pas que Mephibosheth lui ait communiqué ses desseins, mais constatant un retard dans les décisions de son maître, il lui prête des *intentions* qui, nous le voyons au chapitre 19, étaient loin de son coeur. Rien n'est dangereux comme de prétendre lire dans les pensées des autres pour connaître leurs motifs. Une certaine acuité de jugement, jointe à une certaine connaissance du coeur humain, nous y porte facilement. Nos conclusions sont toujours peu charitables. Démêler les bonnes intentions étant d'un médiocre intérêt, nous insistons plutôt sur les mauvaises. Or Dieu se réserve le jugement de ce qui se passe dans les coeurs; Lui seul en connaît et en juge les secrets. Le Seigneur nous dit: «Ne jugez pas, afin que vous ne soyez pas jugés» (Matthieu 7: 1); ne nous exposons donc pas à être jugés nous-mêmes par les autres. C'est ce qui arrive plus tard à Tsiba, mis en présence de Mephibosheth. David, n'étant pas ici un type de Christ, manque, semble-t-il, d'une certaine clairvoyance. Il revient plus tard (19: 29) sur sa décision; néanmoins il offre ici un bel exemple de Celui qui récompensera au centuple ce qui a été fait pour Lui, quelle que soit la faiblesse de ses serviteurs: «Voici, tout ce qui est à Mephibosheth est à toi» (verset 4).

Après l'exemple du dévouement, nous trouvons celui de la haine. Dieu la permet, car elle fait partie de sa discipline envers David; mais ce fut aussi la part de Christ: «Ils m'ont haï sans cause» (Jean 15: 25). Comment n'en serait-il pas de même pour ses disciples? Mais Lui seul pouvait dire: «*Sans cause*». Les motifs de haine de Shimhi étaient sans doute illégitimes, et David n'y avait nullement donné prise, mais le roi humilié tenait pour vrai le jugement de son ennemi. Shimhi calomniait David: «Sors, sors, homme de sang et homme de Bélial! L'Eternel a fait retomber sur toi tout le sang de la maison de Saül, à la place duquel tu as régné, et l'Eternel a mis le royaume dans la main d'Absalom, ton fils; et te voilà pris dans ton propre mal, car tu es un homme de sang» (versets 7, 8). Indigne calomnie! Etre accusé de cette manière, lui qui avait épargné Saül dans la caverne et au milieu de son camp endormi, qui pour le mal ne lui avait jamais rendu que du bien, qui s'était montré juste, patient, saint dans

toutes ses voies (1 Rois 15: 5), ne se vengeant jamais, qui avait respecté en Saül l'oint de l'Eternel, qui avait honoré d'un chant de deuil la mort de son ennemi!

Toute son intégrité se soulevait contre une telle accusation — et cependant il était un homme de sang! Shimhi ne le savait pas, mais Dieu le savait. Ce méchant était un instrument divin pour rappeler sa faute à David: «Qu'il maudisse, car l'Eternel lui a dit: Maudis David!» (verset 10). David accepte la malédiction; son coeur brisé ne cherche ni défense, ni excuse, ni aucune compensation dans sa justice passée. Pour lui, c'est le jugement de Dieu, et son seul recours est la grâce: «Peut-être l'Eternel regardera mon affliction, et l'Eternel me rendra le bien pour la malédiction qui tombe aujourd'hui sur moi» (verset 12). N'est-il pas ici de nouveau le type frappant du résidu juif: l'intégrité, la justice pratique, et l'humiliation causée par le meurtre du Juste, dont ils avaient dit: «Que son sang soit sur notre tête et sur celle de nos enfants» — alliées dans un même coeur?

Abishaï, digne fils de Tseruïa, cherche à détourner David de l'humble soumission aux voies de Dieu en discipline. «Pourquoi ce chien mort maudit-il le roi, mon seigneur? Laisse-moi passer et lui ôter la tête». On ne peut attendre d'Abishaï qu'il se traite lui-même de chien mort comme Mephibosheth, ou comme David devant Saül. Quelque haïssable que fût Shimhi, lui et Abishaï se valaient aux yeux de Dieu. Le sentiment de notre indignité nous préserve de paroles outrageantes contre la race à laquelle nous appartenons. Un misanthrope est toujours un homme qui s'estime meilleur que les autres. Cependant l'occasion semblait justifier ces paroles. Dieu avait été méprisé, outragé. Ne fallait-il pas prendre son parti contre l'homme violent? C'est ce que fit Pierre lorsque la troupe du traître Judas emmenait son maître. Pierre avait-il raison quand il s'agissait d'un plus grand, d'un plus digne que David? «Remets ton épée en son lieu», lui dit Jésus, «car tous ceux qui auront pris l'épée, périront par l'épée» (Matthieu 26: 52). Les paroles d'Abishaï montrent encore une complète incapacité d'entrer dans les souffrances de David sous la discipline de Dieu, de comprendre à la fois son humble soumission et la résolution inébranlable qui le faisait marcher dans ce chemin. Comment la chair, dont la volonté, ennemie de Dieu, ne peut se soumettre à Lui, comment la chair comprendrait-elle une parfaite dépendance qui n'a d'autre volonté que celle du Père? Pierre nous en fournit de nouveau l'exemple. Le Seigneur, ayant montré à ses disciples qu'il fallait qu'il souffrît beaucoup de la part des anciens et des principaux sacrificateurs et des scribes, et qu'il fût mis à mort, «Pierre se mit à *le reprendre*, disant: Seigneur, Dieu t'en préserve, cela ne t'arrivera point!» Que lui dit le Seigneur? «Va arrière de moi, Satan, tu m'es en scandale; car tes pensées ne sont pas aux choses de Dieu, mais à celles des hommes» (Matthieu 16: 23). David dit à Abishaï «Qu'y a-t-il entre moi et vous, fils de Tseruïa» Leurs pensées ne pouvaient être produites que par la chair et provenaient de l'ennemi. David accepte le calice de la main de Dieu, comme Jésus plus tard en Gethsémané. «Peut-être», dit-il, «l'Eternel regardera mon affliction, et l'Eternel me rendra le bien pour la malédiction qui tombe aujourd'hui sur moi». Quelle parole! Soyons-en persuadés, Dieu est le Dieu de grâce, et la malédiction n'est pas plus le terme de ses voies envers ses bien-aimés, qu'elle ne le fut à l'égard de Christ!

Hushaï, accueilli par Absalom, ne s'oppose pas au conseil d'Akhitophel au sujet des concubines de David. Son intimité avec ce dernier lui est d'un grand secours, car il ne pouvait ignorer ce que Dieu avait dit au roi et il devait laisser cours au décret divin (12: 11, 12). Akhitophel, croyant fortifier par ce moyen les mains d'Absalom (verset 21), ne faisait qu'accomplir la parole de Dieu, avancer la fin de ses voies, et hâter la restauration de celui qu'il pensait détruire. Ce méchant sera bientôt pris dans ses propres filets, et lui qui, pour faire le mal, ne semble pas avoir d'autre motif que de le faire, finit comme Judas auquel il ressemble, et cet «intime ami» qui avait levé le talon contre David (Psaumes 41: 9), s'étrangle et meurt.

Chapitre 17 : Le service

Le roi, comme nous l'avons vu, avait renvoyé Tsadok, Abiathar et Hushaï à Jérusalem, pour les y employer à son service. Les démonstrations de dévouement ne suffisent pas, quelque précieuses qu'elles soient au coeur du maître, et ne sont que le prélude du service. Il en est de même pour nous, chrétiens; et, comme Hushaï et les sacrificateurs, il ne nous est pas loisible de choisir le lieu, ni la manière dont nous le servons; c'est à lui à les déterminer. Il s'agissait ici d'annuler le conseil d'Akhitophel, d'empêcher que ce faux prophète ne réussit à ruiner la cause de David.

Dans les versets 1-4, nous découvrons le dessein caché de l'ennemi: il en veut à David. Il estime avec raison que, ce dernier supprimé, tout s'écroulera et que le peuple deviendra la proie d'Absalom. «Je frapperai *le roi seul*; et je ramènerai à toi tout le peuple» (verset 2). Ainsi agit le prince des ténèbres: tout son effort tend à supprimer Christ. Il a ameuté, dans ce but, le monde contre Lui, mais à la croix, au lieu de gagner la partie, il l'a perdue, et son pouvoir a été brisé. Mais il ne se tient pas pour battu. Il ameutera plus tard, au moment qu'il croira favorable, les rois de la terre pour briser le joug de Christ. Alors «celui qui habite dans les cieux se rira d'eux, le Seigneur s'en moquera:» (Psaumes 2).

«La parole d'Akhitophel parut bonne aux yeux d'Absalom et aux yeux de tous les anciens d'Israël» (verset 4), convaincus de l'excellence du moyen proposé par cet homme. Comment se fait-il donc qu'Absalom se décide à appeler aussi Hushaï, l'Arkite, pour l'entendre? Comment se fait-il qu'après l'avoir entendu, Absalom et tous les hommes d'Israël disent: «Le conseil de Hushaï, l'Arkite, est meilleur que le conseil d'Akhitophel»? (verset 14). C'est que Dieu dirige les circonstances, les décisions des hommes et leurs appréciations, tout en un mot, comme il l'entend et pour accomplir ses desseins. A considérer les choses du dehors, Dieu semble indifférent à ce qui se passe; le mal triomphe, le mal domine, les hommes surpassent les imaginations de leur coeur; mais Dieu est caché derrière la scène, Dieu, auquel rien ne peut résister et auquel Satan même sert d'instrument. Pour nous la puissance de Satan est formidable, pour Dieu elle est moins que le fétu de paille qu'un léger souffle emporte. «Le Dieu de *paix*», est-il dit, «brisera bientôt Satan, sous vos pieds». Ce n'est ni le puissant Créateur, ni le Dieu de vengeance, qui brise cette puissance formidable; c'est le Dieu de paix. Cet acte ne lui coûte aucun effort; il brise paisiblement cet ennemi sous les pieds de ses saints.

Le bon parfum du *service* est répandu partout dans ce chapitre. Chacun concourt à cette activité, dans le but de donner au maître la place qui lui revient et que des méchants lui ont enlevée. Hushaï, l'ami de David, est le premier au danger, mais aussi le premier instrument de la victoire. Les sacrificateurs sont ses premiers confidents. Leurs fils, Jonathan et Akhimaats, portent le message qui doit sauver David et sa troupe. Une simple et obscure servante (verset 17) s'emploie à le leur faire parvenir. La femme de Bakhurim, tout aussi obscure, aussi peu nommée que la Marie de Matthieu 26: 6-13, aussi respectueuse qu'elle du domaine que Dieu a confié à sa responsabilité, une femme qui garde la maison, accomplit son service envers les envoyés et leur ménage une cachette que l'ennemi ne peut découvrir. Son service est une «bonne oeuvre» *envers David*, quoiqu'il ait les deux messagers pour objet immédiat. Il y a là une chaîne ininterrompue de service concourant au même but. Un chaînon manquant, David deviendrait la proie d'Absalom. Le dévouement de la pauvre servante a tout autant de valeur pour le roi que le beau désintéressement de Hushaï. Aucun n'est méprisable et les plus humbles auront peut-être la meilleure place, quand il sera dit: «Celui-ci et celui-là sont nés en elle» (Psaumes 87: 5). «En quelque lieu que cet évangile soit prêché», dit le Seigneur, «dans le monde entier, ce que *cette femme* a fait sera aussi publié en mémoire d'elle» (Matthieu 26: 13).

Non seulement les différents services, quels qu'ils soient, forment un tout, parce qu'ils n'ont qu'un but et un objet; il est encore digne de remarque que le service de l'un appelle, pour ainsi dire, le service de l'autre. D'un bout à l'autre de ce récit, chaque agent se met à l'oeuvre, suscité par l'agent précédent. Souvent, en des moments de lassitude et de découragement spirituel, nous nous plaignons du peu d'empressement de ceux qui nous succèdent, à servir efficacement le Seigneur, à risquer quelque chose, confort, gain, réputation, pour maintenir vis-à-vis du monde les droits de notre Maître. De telles plaintes sont sans efficace, et ressemblent fort au cri d'Elie: «Je suis resté moi seul!» Ce que nous avons à faire, c'est de redoubler de zèle, d'un zèle sans défaillance pour servir le Bien-aimé. Comme les ondes du son, de la lumière et de la chaleur, l'ébranlement s'en fera bientôt sentir au delà de notre sphère restreinte.

David averti, tout son peuple passe le Jourdain, sans qu'il en manque un seul (*). Grâce au service, le vrai peuple de Dieu met une barrière entre lui et l'ennemi. Akhitophel, blessé dans son orgueil, mais surtout appréhendant le triomphe final de David, s'ôte la vie, se précipitant dans le jugement éternel pour échapper à la vengeance future! (verset 23).

(*) Nous retrouvons ici l'image du résidu fuyant Jérusalem, poursuivi par le dragon, la Bête et le faux prophète, et gardé hors des limites d'Israël, malgré le fleuve débordant, sans que tombe un seul cheveu de leur tête (Apocalypse 12: 16).

David, poursuivi par Absalom, arrive à Mahanaïm. C'est là que Jacob, revenant de son exil, rencontra l'armée de Dieu pour le garantir des entreprises d'Esau. C'est là que David, reprenant sous la discipline le chemin de l'exil, se trouve sous la même égide. Combien rassurant pour l'âme! Nos circonstances peuvent changer: que ce soit la force ou la faiblesse,

le creuset ou la restauration de l'âme; dans l'un ou l'autre cas, le danger restant le même, qu'il vienne d'un Esaü ou d'un Absalom, les ressources de notre Dieu restent immuables.

Amasa remplace Joab à la tête de l'armée du fils rebelle. Il était cousin de Joab par les femmes, mais aussi par le déshonneur de sa mère. Joab, nous le verrons, ne pardonne jamais rien, ni une tache sur sa famille, ni sa place usurpée, ni le danger d'une compétition pour le commandement suprême.

A Mahanaïm, nous trouvons le service envers le peuple de David, comme auparavant envers le roi lui-même. Il est touchant de voir un même zèle amener trois personnages si différents de position, de nationalité, de caractère. Un objet d'intérêt commun fait tomber toutes les barrières. Shobi, l'Ammonite, fils de Nakhash, frère de ce Hanun qui avait outragé les envoyés de David (10), homme de race royale, est associé avec Makir, fils d'Ammiel, de Lodebar, simple serviteur de Saül et jadis gardien du pauvre Mephibosheth (9: 4). Barzillai, le Galaadite, de Roguelim, se joint à eux; il avait l'autorité de l'âge et le prestige des grandes richesses (19: 32); mais l'âge n'arrête pas son service, et toutes ses richesses sont employées à entretenir le roi et son peuple. *Le peuple* attire tout spécialement la sympathie de ces hommes: «Le peuple a faim, et il est fatigué, et il a soif dans le désert» (verset 29). Rien ne leur coûte, quand il s'agit des compagnons du roi fugitif; ils agissent par la foi; leur intérêt n'entre pas même en ligne de compte dans leur service. L'autorité de l'un, l'activité de l'autre, les richesses et la considération du troisième, sont mis aux pieds de David, représenté par ses compagnons. Tous ces hommes désirent, comme Abigail, laver les pieds des serviteurs de leur seigneur, et cet abaissement n'en est pas un, car il exalte et glorifie un David abaissé aujourd'hui, mais établi demain en gloire au-dessus de tous les rois de la terre.

Chapitre 18 : La mort d'Absalom et le coeur brisé de David

David passe le peuple en revue et le range sous Joab, Abishaï, et Itthaï, le Guitthien, seul jugé digne par le roi de conduire l'armée au même rang que les chefs accrédités depuis longtemps. Cependant Itthaï était «venu d'hier», un étranger sans liens avec le peuple de Dieu. Quel motif, dans ce moment critique, l'a fait élever à un poste d'une telle importance? Son attachement sans réserve pour David. De même, le Seigneur nous confie un service en vue, selon la mesure de notre amour pour Lui.

David voudrait sortir avec son peuple pour la bataille. Tous répondent: «Tu ne sortiras point». De part et d'autre ces sentiments sont selon Dieu. Au lieu de sortir jadis avec le peuple, David était resté à Jérusalem (11: 1) et avait dû en porter les conséquences; il comprend maintenant que sa place est avec l'armée; mais le peuple a aussi raison, car il apprécie la valeur de David: «Tu es comme dix mille d'entre nous» (verset 3). Ce que la haine d'Akhithophel comprenait bien: «Je frapperai le roi seul... L'homme que tu cherches est autant que le retour de tous» (17: 2, 3); l'amour du peuple le comprend bien mieux encore. Il y a des deux côtés la conviction que tout dépend de David; seulement, chez le peuple, c'est *la foi*, pour laquelle David, absent du champ de bataille, est tout autant que David présent. «Il est bon», disent-ils, «que, de la ville, tu nous sois en secours». David cède à leur prière: «Je ferai ce qui est bon à

vos yeux» (versets 3, 4). C'est ainsi que le Seigneur Jésus agit envers nous. Comme jadis pour le centurion et la Syrophénicienne, il cède à la foi, se laisse faire violence, car il ne peut autrement que répondre à ce que sa propre grâce a produit dans le coeur.

Le peuple défile devant le roi. En présence de tous, David recommande aux chefs «d'user de douceur envers le jeune homme Absalom» (verset 5). Quelle tendresse pour ce fils rebelle! — mêlée de faiblesse peut-être, mais qui nous fait penser à l'amour sans réserve du Seigneur pour ses ennemis. Ah! s'ils pouvaient revenir, se repentir à la onzième heure! Sa patience envers eux n'atteint-elle pas jusqu'aux dernières limites? Ce n'est que lorsqu'elle est absolument épuisée que Dieu verse sa colère dans la coupe où il ne reste plus rien de la miséricorde.

Ce qui suit n'a pas besoin de commentaires. Le fils impie est suspendu au bois pour sa malédiction et sa honte. La chevelure dont il se glorifiait est l'instrument de sa ruine. Cet homme qui, dès sa jeunesse, avant qu'il eût des fils (verset 18, conf. 14: 27), avait érigé un monument «pour rappeler la mémoire de son nom», est enterré sous un tas de pierres inconnu dans la forêt d'Ephraïm, tandis que son monument, demeuré jusqu'à ce jour, rappelle son humiliation et son terrible jugement. Il en sera de même de l'Antichrist et de la Bête qui s'élèveront contre le Seigneur. Leur chute sera d'autant plus terrible qu'ils se seront exaltés jusqu'à Dieu (Esaïe 14: 12-20).

On voit la main de Dieu dans ce désastre, mais, chose effrayante, on y voit aussi la main meurtrière de Joab. Toujours il fait le mal. Il donne ici la mesure de son respect pour la volonté et la personne du roi. Son intérêt le porte à supprimer Absalom qui jadis humilia son orgueil (14: 32, 33) et pourrait lui nuire un jour en le remplaçant par Amasa. Il tuera Amasa lui-même quand le meurtre d'Absalom n'aura pas produit les résultats désirés. Un homme du peuple avait plus de respect pour la volonté du roi, que le chef même de son armée (versets 12, 13).

La déroute est complète, Israël s'enfuit devant Juda victorieux. Akhimaats voudrait être le premier à porter la bonne nouvelle à David. Lui qui avait exposé sa vie pour l'avertir d'un danger menaçant, ne veut maintenant laisser à personne le privilège de lui annoncer son triomphe. Joab, toujours politique et sachant les sentiments du roi pour Absalom, cherche à l'en dissuader, mais en vain. Que cela lui nuise personnellement ou à Akhimaats; la politique de Joab n'est pas la sienne. Quoi qu'il arrive, il veut, prosterné devant le roi, reconnaître le premier la dignité qui lui est rendue. C'est là que tend toute son énergie, car tout son coeur appartient à David. Peut-être a-t-il aussi la pensée d'amortir et d'adoucir le coup que la mort d'Absalom va porter au coeur de son maître bien-aimé; ce qui est certain, c'est qu'il n'a en vue que sa gloire. Il devance le coureur envoyé avant lui. Puissions-nous courir comme Akhimaats! courir, pour nous trouver les premiers aux pieds de notre Sauveur victorieux, sans nous laisser devancer par personne!

Lorsque Cush annonce la fatale nouvelle, le coeur de David est brisé d'une douleur inconsolable: «Mon fils Absalom! mon fils! mon fils Absalom! Fussé-je mort à ta place! Absalom, mon fils, mon fils!» (verset 33).

«Fussé-je mort à ta place!» David ne le pouvait pas. Cela était réservé à *un seul* qui mourut pour des impies, le seul qui fut compté parmi les transgresseurs et qui porta les péchés de plusieurs (Esaïe 53: 12). Mais David pouvait donner essor à sa douleur au sujet de la perte définitive de celui dont il avait si ardemment désiré le salut.

A tout ce deuil se mêlaient sans doute des sentiments humains, c'est pourquoi David dut avoir le *coeur brisé*, Tout en étant beaucoup, *l'esprit brisé* (Psaumes 51: 17) ne suffit pas. Avec un esprit brisé, la volonté propre ne peut agir. Avant d'avoir l'esprit brisé, David avait suivi sa volonté, qui l'avait conduit à l'adultère et au meurtre d'Urie. Un esprit brisé fait l'abandon de sa volonté pour dépendre de Dieu (15: 25, 26; 16: 10-12; 18: 4). Il n'était pas nécessaire que *l'esprit* de Jésus fût brisé. Ne dit-il pas, en entrant dans le monde: «Me voici, pour faire, ô Dieu, ta volonté»?

Mais il faut tôt ou tard que notre *coeur* soit brisé, aussi bien que notre esprit. Dieu commence tantôt par l'un, tantôt par l'autre. Pierre, quand il pleura amèrement, avait réellement *le coeur brisé et humilié*, car le brisement de coeur ne va pas sans l'humiliation (Psaumes 51: 17). Pierre n'a l'esprit brisé que plus tard: «Quand tu étais jeune», lui dit Jésus, «tu te ceignais, et tu allais *où tu voulais*; mais quand tu seras devenu vieux, tu étendras les mains, et un autre te ceindra, et te conduira *où tu ne veux pas*» (Jean 21: 18).

Souvent le coeur ne se brise pas en une fois; celui de David le fut en trois occasions: à la cour d'Akish, quand il vit qu'il avait déshonoré le Seigneur et que lui-même était dans la poussière (Psaumes 34: 18); après la perte de son enfant (Psaumes 51: 17); enfin, dans notre chapitre. Ici l'humiliation était déjà complète, et cependant il fallait encore que les *affections naturelles* fussent consumées et réduites en cendres, pour que des affections divines occupassent seules le coeur de David. Dieu n'obtient ce résultat que par ce moyen. Ce n'est que dans un coeur brisé que le Seigneur peut occuper toute la place.

Le coeur de Christ fut aussi brisé, mais d'une manière toute différente du nôtre. Son amour méconnu, voilà ce qui lui brisait le coeur. Plus cet amour se montrait, plus la haine s'élevait contre lui. «L'opprobre m'a brisé le coeur» (Psaumes 69: 20). Il n'avait pas besoin, comme nous, de ce brisement pour être dépouillé. Il était l'amour même, mais son coeur humain était brisé par l'impossibilité de montrer cet amour en face de la haine de l'homme, dont la seule réponse à tant de grâce était l'opprobre et l'ignominie de la croix. Et malgré cela, le coeur brisé du Sauveur a supporté la malédiction et tout le poids du jugement de Dieu, afin de sauver ceux qui l'injuriaient et lui crachaient au visage.

Mais n'oublions pas que pour nous un brisement continu est nécessaire. Chaque fois que Dieu veut montrer en nous quelque nouveau caractère de Christ, il brise notre coeur pour le faire apparaître. Il en fut ainsi de l'apôtre Paul. La lumière et la vie de Jésus, sortant d'un vase brisé, réchauffaient et vivifiaient l'âme de ses frères.

Désormais Dieu n'a plus besoin de briser David. Le soleil enfin se lève radieux; son coeur est rempli d'une grâce qui sort de sa cruelle épreuve, et il va devenir pour d'autres le dispensateur de cette grâce divine.

Chapitre 19: 1-40 : La grâce

Joab reprend David de sa faiblesse, Joab exhorte David! Mais qui donc avait amené ce mal et arraché les entrailles de ce père, sinon lui seul? Sans doute, c'était selon les voies de Dieu qui donnait cours au châtement annoncé (12: 10, 11), et David devait y reconnaître Sa main; mais malheur à l'instrument inique par lequel s'accomplissaient ces voies. Seulement ce n'était pas encore le moment de la rétribution. Dieu ne permet pas même que Joab soit remplacé par Amasa, comme David, froissé, en avait l'intention (verset 13). David obtempère au conseil de Joab. C'est, je n'en doute pas, parce qu'il reconnaît la justice des voies de Dieu à son égard. Lorsque, plus tard, il remet le jugement de Joab à Salomon, ce n'est pas de la mort d'Absalom qu'il l'accuse proprement, mais surtout du meurtre d'Abner et d'Amasa en temps de paix (1 Rois 2: 5). David donc s'assied à la porte de la ville, où tout le peuple se présente devant lui.

Maintenant la discipline est terminée. En 1 Samuel, elle avait eu lieu pour garder David dans le chemin de la dépendance. Il n'y avait pas d'amertume alors, mais l'heureuse conscience de la faveur divine. Dans le deuxième livre, la discipline est amère, car elle s'accompagne de la conscience d'avoir déshonoré le Dieu saint. Mais aussi, quels fruits elle porte! Dieu remplit le cœur brisé, comme Lui seul peut le faire, et la vie de Jésus se manifeste au dehors. Nous entrons dans une scène de grâce, de pardon et de paix, expression de ce qui occupe maintenant le cœur du roi.

Aux versets 9-15, c'est *la grâce*. Les dix tribus avaient trahi et abandonné David pour suivre l'inique Absalom; elles reviennent les premières et parlent de ramener le roi. David en a connaissance, et ouvre ses bras à *Juda*, si lent, si paresseux jusqu'ici à reconnaître le trône de son roi et qui aurait dû en porter la peine. «Vous êtes mon os et ma chair», lui dit-il (verset 12). Amasa avait été chef de l'armée qui poursuivait David, d'autant plus coupable qu'il était, comme Joab, neveu du roi. «N'es-tu pas mon os et ma chair?» lui fait-il dire (verset 13). Sa grâce ne demande rien; bien au contraire, elle trouve son bonheur à faire du bien à ses ennemis.

Aux versets 16-23, nous trouvons le *pardon*. Le roi l'accorde à Shimhi qui, pour éviter le sort qui l'attend, vient faire sa soumission: «Ne m'impute pas d'iniquité; ne te souviens pas de l'iniquité commise par ton serviteur... Je sais que j'ai péché» (versets 19, 20). Abishai, toujours le même (conf. 16: 9), voudrait tirer vengeance de Shimhi. David l'arrête: «Qu'ai-je à faire avec vous, fils de Tseruïa? car vous êtes aujourd'hui *des adversaires* pour moi. Ferait-on mourir aujourd'hui un homme en Israël?» Non, c'est le jour de grâce et de pardon. Quelle que soit la réalité des sentiments exprimés par Shimhi, David ne s'y arrête pas; il ne les juge pas maintenant; il lui en sera demandé compte plus tard, quand sa conduite les fera connaître (1 Rois 2: 36-46). «Tu ne mourras point», dit David au coupable.

Aux versets 24-30, nous avons une scène de *paix* (versets 24, 30). Mephibosheth descend à la rencontre de son bienfaiteur; il avait mené deuil depuis le départ de David. Tsiba l'avait trompé et calomnié. Ici, l'on découvre un nouveau trait du caractère de Tsiba. C'était en

compagnie du méchant Shimhi qu'il avait passé le Jourdain pour aller à la rencontre du roi (versets 16, 17). Le silence de David à son égard est caractéristique, mais, en apparence, c'est Mephibosheth que David reprend. Peut-être que, pour suivre David fugitif, son infirmité n'était pas un obstacle aussi insurmontable qu'il l'avait pensé. Peut-être avait-il, comme Jonathan, son père, un certain manque de courage moral pour s'associer aux dangers que courait son bienfaiteur. La chose ne nous est pas révélée, et nous en sommes réduits à des conjectures. Mais ce qui est certain, c'est qu'en l'absence de son roi, sa vie avait été une vie d'affliction, de deuil, de vœux et d'ardents désirs pour son retour (verset 24). Comment donc David peut-il le traiter si rudement? «Pourquoi me parles-tu encore de tes affaires?» (verset 29). Ces paroles rappellent un peu celles, en apparence si dures, de Jésus à la Syrophénicienne. Le Seigneur les prononçait pour mettre la foi de cette femme à l'épreuve. Quand un ingénieur a construit un pont, il y fait passer des fardeaux très lourds pour l'éprouver. Il en est ainsi des paroles de David. La précieuse foi de Mephibosheth est mise à l'épreuve, et il n'en sort qu'un parfum de dépendance et de renoncement à lui-même. Cette foi a trois caractères: Mephibosheth accepte la volonté de David comme étant la volonté de Dieu: «Le roi, mon seigneur, est comme un ange de Dieu: fais donc ce qui est bon à tes yeux» (verset 27). Cette volonté, quelle qu'elle soit, est bonne aux yeux de Mephibosheth, parce qu'elle l'est aux yeux de David (conf. Romains 12: 2). Il reconnaît, en second lieu, qu'il n'a aucun droit à la faveur du roi par sa descendance ou sa valeur personnelle: «Car toute la maison de mon père n'était que des hommes morts devant le roi, mon seigneur; et tu as mis ton serviteur parmi ceux qui mangent à ta table; et quel droit ai-je encore? et pour quel sujet crierai-je encore au roi?» (verset 28). Enfin, lorsque David reprend: «Je l'ai dit: Toi et Tsiba partagez les champs (*)», Mephibosheth répond: «Qu'il prenne même le tout, puisque le roi, mon seigneur, est revenu en paix dans sa maison» (verset 30). Il renonce à tous ses avantages temporels; il lui suffit que son seigneur ait retrouvé la place qui lui est due.

(*) David ne l'avait pas dit (conf. 16: 4), ce qui semble indiquer qu'il reconnaissait avoir erré en quelque mesure.

Ah! puisse notre foi, mise à l'épreuve, produire toujours de tels fruits!

A l'opposé de Mephibosheth, Barzillai (versets 31-40) est éprouvé par l'offre de bénédictions temporelles. Il était très riche, mais bien différent du jeune homme que «Jésus aima», et avait mis sa fortune à la disposition du roi pendant son séjour à Mahanaïm (verset 32). Son grand âge ne l'avait pas empêché de se donner, corps et biens, au service de David. Celui-ci lui offre *une récompense* proportionnée à son dévouement: «Passe avec moi, et je t'entretiendrai auprès de moi à Jérusalem» (verset 33). Mais Barzillai n'avait pas travaillé pour une récompense et, ne s'en jugeant pas digne, la refuse. «Combien seront les jours des années de ma vie, pour que je monte avec le roi à Jérusalem? Je suis aujourd'hui âgé de quatre-vingts ans; puis-je distinguer ce qui est bon de ce qui est mauvais? Ton serviteur peut-il savourer ce que je mange et ce que je bois?... Et pourquoi ton serviteur serait-il encore à charge au roi, mon seigneur?» (versets 34, 35). Que son fils Kimham profite du fruit de son travail, loin de s'y opposer, il s'en réjouit (versets 37-, 8). Plus tard, comme Mephibosheth à la table de David, les fils de Barzillai mangeront à la table de Salomon (1 Rois 2: 7).

Trois choses suffisent à cet homme de Dieu, outre le bonheur de voir les droits du roi reconnus au delà du Jourdain, de le voir réintégré dans son royaume. La première est la belle promesse du verset 38: «Kimham passera avec moi, et je lui ferai ce qui sera bon à tes yeux; et tout ce que tu voudras de moi, je te le ferai». La seconde est qu'au moment de prendre congé de lui, David lui laisse le gage de son amour: «Le roi baisa Barzillai». Comme Enoch, il reçoit, dans un baiser, le témoignage d'avoir été agréable à Dieu, dans la personne de son oint. La troisième est que le roi «le bénit» (verset 39). Jésus aussi, quittant ses disciples bien-aimés, étend ses mains pour les bénir et garde encore aujourd'hui la même attitude vis-à-vis de nous. Ses mains, quoique invisibles, restent étendues sur nous, laissant dans nos coeurs la certitude de toute l'efficacité de son oeuvre. Barzillai retourne en son lieu avec la chaleur de l'amour, la joie des bénédictions, la promesse de David: «Tout ce que tu voudras de moi, je le ferai», et cette autre promesse glorieuse que son fils, que ses fils même, passeront avec le roi pour ne plus jamais le quitter et être assis à toujours à la table du roi de gloire!

Chapitres 19: 41-43; 20 : Conflit entre frères

Pareil à David, le résidu d'Israël retrouvera en réalité, comme le peuple l'eut autrefois en figure, un chemin pour rentrer en Canaan. Le Jourdain, le fleuve de la mort, est ce chemin. Il faut être mort avec Christ pour entrer dans l'héritage et dans les bénédictions des promesses. Puis vient Guilgal (19: 40), le lieu de la circoncision, où l'opprobre d'Egypte fut roulé de dessus le peuple. Pour la première fois, ces fidèles de la fin sauront en réalité ce qu'est la vraie circoncision du Christ, «le dépouillement du corps de la chair». Ils entreront dans le royaume de Dieu comme des êtres nés de nouveau.

Ce passage qui s'applique au résidu, s'applique aussi, quoique d'une autre manière, à nous-mêmes. Sans doute, nous sommes maintenant morts avec Christ; nous avons été circoncis, une fois pour toutes, d'une circoncision qui n'a pas été faite de main, qui est la circoncision du Christ (Colossiens 2: 11); nous ne pouvons pas être chassés des lieux célestes qui sont notre héritage; mais notre infidélité a nécessairement pour conséquence la discipline du Seigneur. C'est ainsi que nous pouvons et devons perdre la *jouissance* des choses célestes par une chute, et si nous ne sommes pas chassés de Canaan comme David ou le résidu, du moins lui sommes-nous devenus étrangers, étant rejetés dans le monde dont la grâce de Dieu nous avait retirés.

Il suffit pour cela d'oublier un instant, en retournant aux choses dont la croix nous a séparés, que la mort de Christ, comme le Jourdain et Guilgal, nous sépare du monde et de la chair. Alors, pour retrouver la puissance de ce que notre folie avait méprisé, nous sommes obligés de refaire *en pratique* le chemin jadis parcouru, de renouveler connaissance avec notre Jourdain et notre Guilgal et, par la repentance, de retrouver le but de la croix et la puissance de cette mort avec Christ, par laquelle nous avons été crucifiés au péché et au monde. Que Dieu nous donne de faire ces expériences avec sa Parole et non par des chutes positives. L'histoire de David nous apprend l'immense perte qu'une chute occasionna à son âme, malgré la perfection de la grâce qui se glorifia en le restaurant.

Du chapitre 19: 41, au chapitre 20: 2, nous assistons au dissentiment entre Israël et Juda. De fait, ni l'un ni l'autre parti n'avait pleinement raison. Israël avait trahi en masse, mais était revenu le premier après la mort d'Absalom (19: 10); Juda s'était montré lent et paresseux d'abord, mais avait racheté ce peu d'empressement en répondant à l'appel de la grâce, alors qu'Israël délibérait encore (19: 11-15).

Jalouses de cette décision de Juda, les dix tribus s'en plaignent au roi. Juda répond en faisant valoir ses liens étroits avec le fils d'Isaï et insinue qu'en ramenant le roi il n'a pas, comme d'autres, des motifs intéressés (19: 42). Israël réplique: «J'ai dix parts au roi, et aussi en David j'ai plus que toi; et pourquoi m'as-tu méprisé? Et ma parole n'a-t-elle pas été la première pour ramener le roi?» (verset 43). Tous ces discours sont de la chair. L'ambition de jouer un rôle dans les choses de Dieu, la jalousie en présence de l'activité de nos frères, l'amour-propre blessé, la préoccupation de nous-mêmes, ne sont certes pas le fruit de l'Esprit et des affections divines. Juda, malgré sa position meilleure, ne vaut pas mieux que les dix tribus. «La parole des hommes de Juda fut *plus dure* que la parole des hommes d'Israël» (verset 43). Ceux qui ont raison agissent *sans amour*, et il ne peut en résulter qu'une division. Elle s'accomplit au chapitre 20: 1, 2. A l'instigation de Satan qui emploie Shéba, fils de Bicri, pour cette oeuvre, Israël qui venait de dire : «J'ai dix parts au roi», s'écrie maintenant: «Nous n'avons point de part en David, ni d'héritage dans le fils d'Isaï» (verset 1). Tout Israël, pour une question personnelle, se sépare ainsi de lui; c'est ce que l'ennemi désire. Il est souvent difficile au début de deviner ses intentions, mais le moment arrive toujours où il se démasque et entraîne après lui les pauvres saints aveuglés. Quelle folie de préférer à David un «homme de Bélial», un Shéba, fils de Bicri, Benjaminite! Il en est toujours ainsi dans les luttes intestines du peuple de Dieu. Le but de Satan est de détourner les âmes de Christ. Peu lui importe ensuite que Juda reste attaché à l'oïnt de l'Eternel. Ce petit nombre n'est-il pas déconsidéré par le fait d'avoir été plus dur de parole que ceux d'Israël? Il est humiliant pour Juda d'avoir manqué dans le conflit, mais une chose lui reste: la grâce de David l'avait prévenu. «Vous êtes mon os et ma chair». C'était lui qui avait incliné leurs coeurs comme un seul homme en réveillant chez eux le sentiment de leur union intime avec lui (19: 14). Tout le mérite en revenait à David. Par sa grâce, «les hommes de Juda *s'attachèrent à leur roi*, depuis le Jourdain jusqu'à Jérusalem» (verset 2). La bénédiction est donc pour Juda, malgré sa faute, car il est gardé là où David se trouve.

Ayant repris sa place au milieu du résidu de son peuple, David purifie sa maison de la corruption qui s'y était introduite. Il ne chasse pas de sa maison ses femmes souillées, pour la réédifier sur un nouveau pied, car il était lui-même coupable de toute cette ruine. Le mal, les vases à déshonneur, la souillure, sont là. David en porte la peine et l'humiliation, tout en se purifiant personnellement de ces choses, afin d'être un vase à honneur pour l'Eternel. Il ne s'allie nullement au mal que, pourtant, il avait provoqué. Au contraire, sa séparation est publique. Il comprend qu'il doit être désormais un «vase à honneur, bien utile au Maître et préparé pour toute bonne oeuvre».

Ces choses, cher lecteur, s'appliquent à nous aussi. Nous traversons le temps de ruine, proclamé dans la seconde épître à Timothée. Nous ne pouvons rétablir la maison de Dieu, ni briser les vases à déshonneur, mais nous pouvons nous retirer de l'iniquité, portant ainsi le sceau du «solide fondement de Dieu» (2 Timothée 2: 19-21).

David, décidé à renvoyer Joab, cherche à tenir la promesse faite à son neveu Amasa, en le faisant chef de l'armée (conf. 19: 13); il le charge de rassembler les hommes de Juda pour poursuivre le fils de Bicri. Amasa tarde à s'acquitter de sa mission. Peut-être David manque-t-il de patience, car Amasa n'était pas un traître et était déjà arrivé à Gabaon, non loin de Jérusalem, quand le corps d'Abishai et l'élite sortaient de la capitale (verset 8). Le fait est que, par crainte du mal que Shéba pourrait faire, David retombe par Abishai entre les mains de Joab. N'aurait-il pas dû consulter l'Eternel à ce renouvellement de son règne. Dieu qui avait incliné une fois le coeur d'Israël, ne pouvait-il le faire une seconde fois?

Joab, ambitieux sans scrupules, pour qui tout acte servant ses intérêts est légitime, redevient meurtrier pour la troisième fois, afin de reconquérir sa place.

Devant la ville d'Abel, la sagesse d'une femme arrête l'effusion du sang. La guerre fratricide prend fin par la mort de Shéba, le vrai coupable. Joab a lui-même ici une parole de sagesse; il accuse Shéba d'avoir «levé sa main contre le roi, contre David» (verset 21). C'était, en effet, entrer au vif de la question, car l'attaque de Shéba était dirigée contre le roi. La femme d'Abel se rend compte que juger le coupable est la seule chose à faire pour ramener la paix: «Voici, sa tête te sera jetée par la muraille» (verset 21). Il ne s'agit pas, comme on le dit si souvent, que chacun reconnaisse ses torts et s'en humilie; cela n'ôte pas le mal; mais celui qui avait levé sa main contre David devait être retranché.

N'est-ce pas ce qui devrait toujours avoir lieu dans les conflits entre frères au sujet de la doctrine? Les uns jugent, les autres acceptent l'hérétique, et la paix ne peut être rétablie que par le retranchement du méchant.

Ce chapitre se termine, comme le chapitre 8: 15-18, par l'énumération de l'ordre restauré dans l'administration du royaume. Ce qui suit est comme l'épilogue du livre.

Chapitres 21 à 24

Chapitre 21: 1-14 : Ritspa

Le royaume d'Israël restauré de nouveau, après les épreuves terribles et méritées qui l'ont assailli, on aurait pu croire qu'une ère de paisible prospérité allait s'ouvrir pour lui; au contraire, il est visité d'une nouvelle plaie. Je ne doute pas que cette famine n'ait pu avoir lieu à un autre moment du règne, car il est dit: «Il y eut, *du temps de David*, une famine...» (verset 1), mais ce n'est jamais sans intention que l'Esprit de Dieu intervertit l'ordre du récit, comme nous le voyons à la fin des Juges et dans cent endroits des évangiles.

Le gouvernement de Dieu ne peut ignorer le mal, quel qu'il soit, et le juge avec d'autant plus de sévérité que l'assemblée est relativement dans un bon état. Bien des années s'étaient écoulées depuis l'acte sanguinaire de Saül; l'histoire de ce roi n'en fait pas mention; le peuple

l'a peut-être oublié, peut-être aussi est-il inconnu à David, mais Dieu ne l'a pas oublié, et ce fait est resté devant ses yeux. L'assemblée d'Israël n'avait pas trempé dans le crime; Saül qui l'avait commis était mort depuis longtemps; pourquoi donc le remettre en mémoire? C'est qu'il s'agit ici d'un principe de toute importance dans les voies de Dieu, soit envers son ancien peuple, soit envers l'Eglise. Le peuple est solidaire de l'acte de Saül, parce qu'il a eu lieu sur le terrain de l'assemblée d'Israël. La violation des engagements et du serment fait au nom de l'Eternel (Josué 9: 18), rendaient la congrégation coupable du péché de son conducteur. Des générations s'étaient succédées depuis; elles pouvaient invoquer leur ignorance — le crime reste, et Dieu, en temps voulu, le remet en mémoire.

Des faits pareils ne se passent-ils pas de nos jours et ne parlent-ils pas aux consciences des saints? Peu importe le temps écoulé, l'Assemblée est solidaire de l'iniquité qu'elle a laissé commettre et reste souillée par un acte contre lequel elle n'a pas protesté.

Le lecteur connaît l'histoire des Gabaonites, on peut la lire au 9^e chapitre de Josué. Les Amorrhéens s'étaient fait recevoir par ruse dans la congrégation d'Israël, afin d'échapper au jugement de leur peuple. Dieu considérait comme lié ce que l'assemblée avait lié: elle ne pouvait révoquer son serment. Sans doute, en plaçant les Gabaonites dans une position d'esclavage vis-à-vis du peuple, la grâce de Dieu avait affranchi Israël des suites d'un faux pas fait à la légère et par ignorance, mais la conséquence d'une décision selon la chair demeurait en permanence. Saül en juge autrement, car un homme dans la chair fait toujours exactement le contraire de ce que l'Esprit aurait enseigné. Et cependant Saül était plein de «zèle pour les fils d'Israël et de Juda» (verset 2), mais d'un zèle qui s'alliait, hélas! fort bien avec la haine contre l'oint de l'Eternel. Saul de Tarse était aussi rempli d'un zèle qui faisait de lui le persécuteur de Christ dans son Assemblée. De nos jours encore, on peut être zélé pour sa nation, pour son église, sans que Dieu y ait aucune part.

Ce Saül qui, pour son propre serment téméraire, aurait sacrifié son propre fils, libérateur d'Israël (1 Samuel 14: 24, 44), ce même Saül méprise le serment par lequel Josué et les princes d'Israël s'étaient engagés *au nom de l'Eternel* vis-à-vis des Gabaonites.

La famine sévit trois années de suite, les coups se répètent sur l'assemblée de Dieu. La conscience de David est amenée, par l'épreuve, à désirer en connaître la cause: «David rechercha la face de l'Eternel» (verset 1). C'était sa seule ressource, et Dieu lui répondit immédiatement: «C'est à cause de Saül et de sa maison de sang, parce qu'il a fait mourir les Gabaonites» (verset 1). «*Sa maison de sang!*» Quand le fils de Guéra, poursuivant David humilié, lui criait: «Sors, sors, homme de sang! L'Eternel a fait retomber sur toi tout le sang de la maison de Saül... car tu es un homme de sang», Dieu enregistrerait ces injures d'un homme de la maison de Saül, mais maintenant, le temps est venu d'exprimer *Sa* pensée sur cet outrage; Dieu qualifie la maison de Saül de sanguinaire et justifie celle de David.

David, après avoir consulté l'Eternel sur la cause du châtement, aurait dû, sans doute, continuer à le faire sur la manière de rendre justice aux Gabaonites. Au lieu de cela, il consulte ces derniers qui demandent sept hommes de la famille de Saül «pour les pendre devant

l'Eternel à Guibha» (verset 6). David y consent, car, quoiqu'il en fût de sa faiblesse, le jugement était nécessaire. Mephibosheth en est préservé. David qui l'avait, en une autre occasion, traité avec une apparence de dureté, montre ici qu'il le porte toujours sur son coeur. Ce n'est pas un David qui oublie ses serments. N'avait-il pas juré à Jonathan: «L'Eternel sera entre moi et toi, et entre ma semence et ta semence, à toujours»? (1 Samuel 20: 42).

Les deux fils de Ritspa, et les cinq fils de Mical (ou Mérab) fille de Saül (conf. 1 Samuel 18: 19), sont livrés aux Gabaonites. Le procédé de ces derniers — l'on ne peut s'étonner de leur indifférence aux prescriptions de la loi — n'est pas d'accord avec l'ordonnance du Deutéronome: «Et si un homme a commis un péché digne de mort, et qu'il ait été mis à mort, et que tu l'aies pendu à un bois, son cadavre ne passera pas la nuit sur le bois; mais *tu l'enterreras sans faute le jour même*, car celui qui est pendu est malédiction de Dieu; et tu ne rendras pas impure la terre que l'Eternel, ton Dieu, te donne en héritage» (Deutéronome 21: 22, 23).

La «moisson des orges» pouvait être une excuse pour désobéir ainsi aux injonctions de l'Ecriture, mais des excuses ne justifient pas la désobéissance. Il est probable cependant, d'après le récit, qu'ils furent enlevés du gibet pour rester, exposés sur le rocher, au lieu de recevoir leur sépulture.

Ritspa, fille d'Aïa, mère de deux d'entre eux, déjà mentionnée auparavant au sujet du différend entre Abner et Ish-Bosheth (3: 7), Ritspa accomplit un acte de piété qui mérite que son nom vive dans la mémoire des croyants. Elle se constitue la gardienne des sept cadavres. Le motif de son dévouement n'est pas que ses deux fils sont parmi les condamnés, car elle veille sur les cinq autres aussi bien que sur les siens. La postérité de celui qui avait été «l'élue de l'Eternel» (verset 6) lui tient au coeur. Elle montre sa piété envers la maison de son époux et de son maître. De plus, Ritspa est une femme de *foi*. Elle garde leurs corps de toute profanation et les veille, n'ayant pour remplir sa pénible tâche que le sac de deuil qu'elle étend sous elle. Elle allie ainsi son deuil avec sa piété vigilante envers les morts. Il faut que leur sépulture au moins soit honorée. Elle ne veut pas les laisser de jour en pâture aux oiseaux des cieux, de nuit, aux bêtes des champs, comme s'ils étaient criminels et réprouvés. C'est ainsi qu'agissaient les nations envers le peuple de Dieu (Psaumes 79: 2), mais ce n'est pas ainsi que l'Eternel a *commandé* et qu'on agit *en Israël!*

La foi de Ritspa est récompensée: «Ce qu'elle avait fait fut rapporté à David» (verset 11). L'acte de cette femme est digne d'être enregistré dans le coeur du roi. Au milieu de son deuil, quelle joie! Elle a trouvé un coeur qui la comprend et qui trouve son bonheur à la récompenser; une grâce qui répond à ses désirs. Les os des descendants de Saül sont réunis à ceux de leurs pères dans le sépulcre de Kis. Cette femme était dans le chemin de Dieu et a obtenu la réponse que réclamait sa foi.

Désormais l'Eternel peut être propice au pays, car le jugement est exécuté, mais la grâce aussi a eu son cours, car, dans ses voies, Dieu ne s'arrête pas au jugement, et ce dernier prépare le chemin au triomphe de la grâce.

Chapitre 21: 15-22 : Les fils du géant

La fin de l'histoire de David a le caractère de son commencement. Goliath semble reprendre vie. Il en fut de même pour le Seigneur: après la tentation au désert, Satan le laissa pour un temps et réapparut en Gethsémané, cherchant à l'effrayer pour lui faire abandonner son oeuvre. Ses efforts furent vains et, dans le dernier cas comme dans le premier, la dépendance de Jésus remporta la victoire.

Qu'après la victoire de Christ, les «enfants du géant» s'attaquent à ses rachetés, pensant en avoir plus facilement raison que de leur Maître, leur sort sera le même; ils sortiront vaincus de la lutte. Ce combat se répète quatre fois avec les Philistins; c'est d'entre ces ennemis du dedans que sortent les enfants du géant, ces «loups dévorants» qui cherchent à ravir le troupeau en effrayant ses conducteurs.

La première fois, David est personnellement en jeu (versets 15-17). Il était descendu avec ses serviteurs, ne tenant compte ni de son âge, ni de ses forces: «David était *fatigué*» (verset 15). Jishbi-Benob, qui était des enfants du géant, redoutable par son arme — «le poids de sa lance était de trois cents sicles d'airain» — invulnérable à cause de «l'armure neuve» dont il était ceint, veut profiter de l'apparente faiblesse du roi. Mais «Abishaï, fils de Tseruïa, le *secourut*, et frappa le Philistin et le tua» (verset 17). C'est ainsi que ce serviteur de David est mis à l'épreuve; il n'abandonne pas son maître dans le danger et a l'honneur d'être le sauveur de David. N'en est-il pas ainsi de nous? Le Seigneur ayant combattu pour nous et nous ayant délivrés, n'avons-nous pas *dans un sens* le devoir de le secourir? Son nom, sa personne, sa gloire, sont menacés par les agents de l'ennemi. Il s'attaque à notre David pour anéantir tout souvenir de Lui, et il sait qu'il a peu de temps, car déjà l'aube de son règne glorieux est sur le point de se lever dans la personne de Salomon. L'ennemi réussira-t-il? Nous sommes responsables de sa victoire ou de sa défaite. A nous maintenant, dans la puissance de l'Esprit de Dieu, à frapper le fils du géant, à vaincre ce qui s'attaque à Christ, à garder son nom et sa Parole intacts devant l'ennemi qui voudrait les anéantir.

Et même, si nous n'étions pas des «hommes forts de David», ne devrions-nous pas encore lui jurer, comme le firent tous ses serviteurs: «Tu ne sortiras plus avec nous pour la guerre, et tu n'éteindras pas la lampe d'Israël»? (verset 17). La foi de *tous* est ainsi mise à l'épreuve. Ils sentent qu'ils ont à combattre eux-mêmes, chacun à son rang, afin que la lampe du peuple de Dieu ne soit pas éteinte et continue à briller de tout son éclat. Sans doute, *notre* David n'est jamais fatigué, comme celui de cette histoire: «Le Dieu d'éternité, l'Eternel, créateur des bouts de la terre, ne se lasse pas et ne se fatigue pas» (Esaïe 40: 28), mais, pour éprouver et fortifier notre foi, pour encourager nos coeurs dans la lutte et les réjouir par la victoire et la récompense, il aime à se placer, vis-à-vis des siens, dans une position où Lui, le vainqueur de Satan, semble avoir besoin de notre secours. Quel privilège de combattre pour Lui! Le jour est sérieux; Christ est attaqué de toutes parts; l'effort semble formidable et dépasse de beaucoup nos faibles ressources. Ceux qui devraient être avec Lui et défendre l'intégrité de sa Parole et de sa Personne, font, hélas! la plupart du temps, cause commune avec les fils du géant. Ne nous en mettons pas en peine.

Que notre David soit absent, comme dans les deux combats de Gob (versets 18, 19), il n'importe; le même Esprit qui l'animait est encore avec nous. Peut-être serons-nous seuls, comme Sibbecaï, le Hushathite, seuls contre Saph, car le géant frappé renaît toujours sous une autre forme. Qu'importe encore? Peut-être, circonstance décourageante, le lieu où il a été vaincu, Gob, nous présentera une seconde fois le même terrain de bataille. Qu'importe, s'il nous faut rentrer dans les mêmes traces, alors que nous croyions en avoir fini avec une lutte déloyale?

Sur ce terrain, voici Goliath, l'ancien ennemi, qui reparaît. «Et il y eut encore un combat à Gob avec les Philistins: et Elkhanan, fils de Jaaré-Oreguim, le Bethléhémite, frappa Goliath, le Guitthien; et le bois de sa lance était comme l'ensouple des tisserands» (verset 19). Goliath n'a donc pas été vaincu par David? Ne t'en inquiète, ne t'en effraie pas, Elkhanan, héros de «la grâce de Dieu (*)»; ce Goliath, le Guitthien, est un faux Goliath, se parant d'un nom trompeur, d'un nom de mensonge. Il n'est que Lakhmi son frère (conf. 1 Chroniques 20: 5). Mais il a la même lance, comme l'ensouple des tisserands? (conf. 1 Samuel 17: 7). Demande-lui, Elkhanan, où est son épée? Elle est restée entre les mains de David et y restera toujours. La victoire, Elkhanan, t'est assurée; il n'est pas même besoin, pour elle, d'une pierre de fronde que, certes, tu ne saurais manier comme ton roi. Ce qui le vaincra, c'est la confiance, c'est l'humble dépendance que tu as vues en David. Oui, quoi qu'il en soit, la victoire est à toi; elle est à nous, parce qu'elle est à Lui!

(*) Elkhanan signifie: la grâce de Dieu.

Le dernier ennemi, monstrueux, formidable, n'est pas nommé, mais «lui aussi était né au géant», «homme de haute stature qui avait six doigts aux mains et six orteils aux pieds, en tout vingt-quatre» (versets 20-22). Comme jadis Goliath, *il outrage Israël* (verset 21; 1 Samuel 17: 10). En l'absence de Christ, nous avons à combattre aussi bien pour Lui, que *pour son peuple*. Outrager l'un, c'est outrager l'autre. Nous avons des frères captifs de l'ennemi, comme Lot, tristement alliés comme lui au monde, dont il s'agit de les «sauver avec crainte, les arrachant hors du feu» (Jude 23). Mettons-nous à la brèche, comme Jonathan, fils de Shimha; montrons, comme lui, que nous portons par grâce le nom de «frères de David» (verset 21). Ayons à coeur, comme lui, les intérêts de son peuple.

Qu'il est pénible de s'entendre dire: De quoi vous mêlez-vous? Nous sommes bien où nous sommes. Vous nous faites la guerre; car ils s'identifient avec l'ennemi qui les asservit et préfèrent leur esclavage à la liberté qui leur est offerte. Qu'importe encore? Combattons pour eux, frappons cette puissance formidable qui outrage le peuple de Dieu. Encore un coup; ce sera le dernier. Plus qu'une victoire, et l'Eternel nous aura délivrés de la main de tous nos ennemis, et nous pourrons Lui adresser en paix, comme David, les paroles de notre cantique!

Chapitre 22 : Le cantique de la délivrance

Nous voici arrivés à la délivrance définitive de David. Tous ses ennemis, dont Saül faisait partie (verset 1), ont disparu. Ce cantique qui prendrait place, historiquement, au commencement du chapitre 7 (verset 1), est placé ici, parce que le dernier des adversaires de

David et de son peuple vient d'être anéanti (21: 21), et que, dès lors, cette puissance hostile ne relèvera plus la tête. De fait, ces paroles que nous retrouvons au Psaume 18, n'ont pu être prononcées à cette occasion, car elles mentionnent un temps où David n'était pas sous la discipline, mais avait été, par grâce, préservé de chute au milieu des poursuites de son cruel ennemi. Mais, même en ces temps de force et de sainteté qui avaient caractérisé la première période de sa carrière, jamais David, comme nous le verrons, n'aurait pu s'appliquer toutes les paroles de ce Psaume. David était prophète; ses chants prophétiques sortaient de ses expériences personnelles, mais ils n'auraient pas été prophétiques, s'ils n'avaient pas eu Christ pour objet. Dans ses expériences, David est un reflet de Christ et c'est un immense privilège, mais ce reflet n'est que la lumière affaiblie, une reproduction atténuée du modèle parfait.

Ce Psaume 18^e se divise en trois parties.

La première (versets 1-19), célèbre *la délivrance* de la main de Saül: «Il me délivra de mon puissant ennemi» (verset 18). Cette délivrance rappelle celle d'Israël, sauvé de la poursuite du Pharaon, à travers la mer Rouge: «Les lits de la mer parurent, les fondements du monde furent mis à découvert, quand l'Eternel les tançait par le souffle du vent de ses narines. D'en haut, il étendit sa main; il me prit, il me tira des grandes eaux» (versets 16, 17). Cependant ce tableau ne correspond exactement, ni à la délivrance de David, ni à celle d'Israël hors d'Egypte. Il s'agit d'un temps futur et prophétique. C'est la délivrance du résidu de la fin, quand Dieu interviendra ouvertement et *visiblement* en sa faveur (versets 8-15). Il sera amené aux portes du sépulcre, et alors Dieu se montrera pour lui, et en un instant dispersera ses ennemis. Avant cette délivrance le résidu apprendra que son Messie, le fils de David, a traversé seul ces angoisses et les a portées, s'associant ainsi à *la détresse* future de son peuple, afin de pouvoir le délivrer. David n'a pu réaliser qu'en une faible mesure ces paroles, qui nous font penser aux angoisses de Gethsémané: «Les vagues de la mort m'ont environné, les torrents de Bélial m'ont fait peur; les cordeaux du shéol m'ont entouré, les filets de la mort m'ont surpris» (versets 5, 6).

La seconde partie du Psaume (versets 20-30) est encore plus frappante, sous ce rapport, que la première. La *cause de la délivrance* de David est que Dieu prend plaisir en son oint, selon toute la perfection du caractère de ce dernier. Or, pas même avant sa chute, et combien moins après, le caractère de David n'a correspondu exactement à ces versets: «Et il me fit sortir au large, il me délivra, parce qu'il prenait son plaisir en moi. L'Eternel m'a récompensé selon ma justice, il m'a rendu selon la pureté de mes mains; car j'ai gardé les voies de l'Eternel, et je ne me suis point méchamment détourné de mon Dieu; car toutes ses ordonnances ont été devant moi; et de ses statuts, je ne me suis pas écarté; et j'ai été parfait envers lui, et je me suis gardé de mon iniquité. Et l'Eternel m'a rendu selon ma justice, selon ma pureté devant ses yeux. Avec celui qui use de grâce, tu uses de grâce; avec l'homme parfait, tu te montres parfait; avec celui qui est pur, tu te montres pur; et avec le pervers, tu es roide» (versets 20-27). C'est d'un autre que lui, qu'il célèbre la perfection: «L'Eternel m'a rendu selon ma justice, selon ma pureté devant ses yeux». Christ seul pouvait donner un motif à son Père pour l'aimer et pour le sauver — mais son salut est devenu celui de son peuple (verset 28).

Dans la troisième partie du Psaume (versets 31-51), David célèbre *ce que Dieu avait fait pour lui*. Dieu lui a répondu en le délivrant «des débats de son peuple» (ce qui correspond dans l'histoire de David, à 2 Samuel 20), et en le faisant «chef des nations» qu'il avait subjuguées (verset 44). Les fils d'Ammon, les Philistins, les Syriens, Edom, ont dû se courber sous son joug. Mais comme tout cela nous parle d'un plus grand que David! Il sort de l'épreuve pour être reconnu roi d'Israël et chef des nations. «Les fils de l'étranger se soumettent à lui en dissimulant» (verset 45). «Dieu lui donne des vengeances et amène les peuples sous lui» (verset 48). «Il s'élève au-dessus de ceux qui s'élèvent contre lui» (verset 49; conf. Psaumes 2: 2, 6).

Néanmoins David pouvait célébrer ces choses avec un coeur plein de reconnaissance. La grâce reposait alors sur lui, à cause de l'intégrité et de la perfection de sa conduite. Il était au bout du chemin des difficultés, et ce chemin était celui de la marche avec Dieu. Il célébrait avec un coeur tranquille et joyeux la délivrance que la grâce accorde à la fidélité. Du côté de David, tout est joie, liberté, puissance, actions de grâces; du côté de Dieu, tout est faveur et grâce.

Qu'allons-nous trouver dans le chapitre suivant, où il est question de la responsabilité du roi?

Chapitre 23: 1-7 : Les dernières paroles de David

Voici maintenant les paroles qui terminent la carrière de David. A la veille de sa mort, il considère le résultat de toute sa vie comme roi favorisé de Dieu, mais responsable. Cette vie embrasse toutes ses expériences, sa chute, et la discipline qui en fut la suite. Au moment de quitter le monde, ses regards se portent en arrière, en avant, autour de lui, et sa vue est plus claire qu'elle n'a jamais été. Il revoit le *passé*, considère le *présent*, et contemple *l'avenir*, et nous apprenons ce qu'il en pense, éclairé par l'enseignement et l'inspiration de l'Esprit de Dieu.

Le verset 1 n'appartient pas aux dernières paroles de David. Il nous présente solennellement et comme une chose de toute importance, ce qui caractérisait l'homme qui a prononcé ces paroles. Le premier point c'est que, pour les prononcer, il était *inspiré de Dieu*. Les mots «*a dit*», répétés deux fois, signifient que David parlait *en oracles*. Il était donc inspiré sous les quatre acceptions dans lesquelles ce verset nous le dépeint: comme «fils d'Isaï», dans l'humble caractère de sa descendance humaine — comme «l'homme haut placé», dans le caractère que Dieu lui a donné en l'élevant comme homme — comme «l'oint du Dieu de Jacob», dans son caractère de roi sur Israël, peuple des promesses — enfin, comme «le doux psalmiste d'Israël», dans son caractère de prophète, apportant la grâce à son peuple.

Quelles sont maintenant les paroles de cet homme que Dieu vient de nous décrire? Il a d'abord rendu témoignage que c'était l'Esprit de Dieu qui avait parlé en lui: «L'Esprit de l'Eternel a parlé *en moi*, et sa parole a été sur ma langue» (verset 2). Ensuite, que Dieu lui avait communiqué directement ses pensées pour Israël, son peuple: «Le Dieu d'Israël a dit, le Rocher d'Israël m'a parlé» (verset 3). Nous avons ici l'autorité divine et solennelle, en même

temps que l'affirmation la plus nette de ce qu'est *l'inspiration*. Elle emploie l'homme, tout l'homme, et se sert, pour s'exprimer, de tous les caractères de cet instrument humain. S'il dit, c'est comme oracle; s'il parle, c'est que l'Éternel a parlé *en lui*. Lui, n'y a rien mêlé qui fût de lui-même: «*Sa parole a été sur ma langue*», Dieu emploie de l'homme ce qu'il veut pour présenter ses pensées dans l'intégrité absolue de sa Parole. Mais si Dieu parle *par* David, il parle aussi *à* David: «Le Rocher d'Israël *m'a parlé*». Ce qu'il lui a dit fait partie du trésor de ses expériences personnelles.

Qu'est-ce que cette parole, si merveilleusement préservée, va nous communiquer? Nous l'avons dit, et nous allons le voir: le passé, le présent et l'avenir: *Le passé*, c'est moi, c'est mon histoire; *le présent*, c'est la grâce; *l'avenir*, c'est Christ, c'est la gloire.

Le premier objet toutefois, que Dieu présente à David et par lui, n'est pas lui-même, c'est-à-dire son passé, mais Christ, c'est-à-dire *son avenir*, et le nôtre avec Lui. David annonçait sans doute ici, comme avenir immédiat, le règne de Salomon, mais en réalité Salomon n'a point répondu à la splendide description qui nous est faite ici du futur roi de gloire. C'était, comme toujours, une prophétie de Christ. L'avenir est la chose immédiate dans les pensées de Dieu et doit l'être aussi dans les nôtres, comme il l'était dans celles de David. Quelle merveilleuse révélation du caractère du vrai roi! «Celui qui domine parmi les hommes *sera juste*, dominant dans la crainte de Dieu, et il sera comme la lumière du matin, quand le soleil se lève, un matin sans nuages» (versets 3, 4). Comme tout est frais, nouveau, jeune, immaculé, dans cette gloire, dans ce lever du soleil de justice! Ce sera le commencement d'une ère de félicité sans mélange. Qui n'a assisté, par un matin de printemps, au lever du soleil dans un ciel d'une pureté parfaite? Qui n'a senti son cœur se dilater, comblé de cette fraîcheur et de cette paix ineffable. La beauté de cette apparition nous ravit; rien ne vient troubler cette jouissance; pas un point noir à l'horizon; il semble que la possibilité d'un orage soit passée pour toujours; on vit, on jouit sans arrière pensée de ce spectacle — un matin *sans nuages!*

Mais le lever du soleil offre autre chose encore que la splendeur de cet astre dans un ciel pur: «Par sa clarté, l'herbe tendre germe de la terre après la pluie» (verset 4). La terre renouvelée nous apparaît comme ressuscitée par sa clarté. Il est dit de Salomon, type de Christ: «Il descendra comme la pluie sur un pré fauché, comme les gouttes d'une ondée sur la terre» (Psaumes 72: 6 (*)). Les hommes, son peuple, sont pénétrés de ses rayons. L'herbe fauchée par le jugement fera place à une herbe nouvelle, qui sera le résidu, un peuple de franche volonté. La clarté, du soleil de justice le fera germer, après qu'il sera descendu, avec abondance de bénédictions, comme la pluie rafraîchissante, sur son peuple abaissé. «Du sein de l'aurore lui viendra la rosée de sa jeunesse» (Psaumes 110: 3).

(*) Conf. Deutéronome 32: 2; Proverbes 19: 12; Esaïe 66: 14; Michée 5: 7.

C'est donc l'apparition de la gloire de Christ, leur joie et leur espérance, qui devance toute autre pensée dans le cœur de ceux qui le connaissent et qui l'aiment.

A la vue de cette gloire, David fait maintenant un retour sur lui-même et sur son histoire. C'est comme s'il disait: Voilà ce que j'aurais dû être et ce qu'un autre sera; voici maintenant

ce que je suis: «Quoique ma maison ne soit pas ainsi avec Dieu» (verset 5). Hélas! pour écrire cette histoire d'humiliation et de honte, et pour la lire, il n'est besoin que de peu de mots. Mais on voit ici que David, en présence de la mort, n'avait plus à l'apprendre. Il n'a aucune confiance en lui-même, ni en sa maison, et les condamne l'un et l'autre. N'est-ce pas le mot du patriarche: «Les jours des années de ma vie ont été courts et mauvais»? Voilà pour *le passé*. David n'avait ni répondu à ce que Dieu attendait de lui, ni montré ce que devait être le «juste dominateur des hommes».

Mais une chose restait, *établie pour le présent et pour l'éternité*: «Cependant il a établi avec moi une alliance éternelle, à tous égards bien ordonnée et assurée» (verset 5). Le présent, c'est *la grâce*, ce que Dieu *a fait* pour David, *malgré ce que David a été*. «Selon ce temps il sera dit: Qu'est-ce que Dieu *a fait*» (Nombres 23: 23). L'alliance de Dieu est éternelle, assurée. C'est une nouvelle alliance, car l'ancienne était bien ordonnée, mais non pas assurée, ni éternelle, à cause de la responsabilité de l'homme. Dieu a cherché en lui-même un motif pour la nouvelle alliance; l'homme *n'y entre pas comme partie contractante*. C'est pourquoi elle peut durer et ne jamais prendre fin. David se repose sur ce que Dieu a fait: «Car c'est là tout mon salut et tout mon plaisir, quoiqu'il ne la fasse pas germer» (verset 5). Elle ne germe pas maintenant, cette alliance; elle germera avec un peuple nouveau (verset 4). Pour qu'elle puisse germer et que la pleine bénédiction soit introduite, il faut d'abord que *le jugement soit exécuté*, que «les fils de Bélial soient tous comme des épines qu'on jette loin... et qu'ils soient entièrement brûlés par le feu sur le lieu même» (versets 6, 7); mais David peut s'appuyer fermement sur cette alliance et sur les promesses de Dieu.

On retrouve toujours les trois choses dont nous venons de parler, dans une âme qui se tient en la présence du Seigneur. N'ont-elles pas brillé de tout leur éclat, même chez un brigand sur la croix? Cet homme se jugeait lui-même en reconnaissant la justice du jugement de Dieu: «Et tu ne crains pas Dieu, toi, car tu es sous le même jugement? Et pour nous, nous y sommes justement; car nous recevons ce que méritent les choses que nous avons commises». Il prenait pour mesure ce que Christ avait été: «Mais celui-ci n'a rien fait qui ne se dût faire». Il comptait sur sa grâce: «Souviens-toi de moi» et, regardant à sa gloire future, il ajoutait: «Seigneur, quand tu viendras dans ton royaume» (Luc 23: 39-43).

Chapitre 23: 8-39 : Les hommes forts de David

Après les dernières paroles de David, Dieu nous montre qu'il garde la mémoire des hommes forts, compagnons de son oint jusqu'à l'établissement définitif de son règne. D'autres hommes dévoués, des Itthaï, des Shobi, se trouvèrent sur son chemin quand il fuyait de Jérusalem, mais ceux qui sont mentionnés ici étaient les associés de la première heure. Ainsi les douze disciples étaient distingués pour avoir accompagné le Seigneur «pendant tout le temps qu'il entra et sortait au milieu d'eux» (Luc 22: 28, 29; Actes des Apôtres 1: 21). C'est encore ainsi que seront distingués ceux qui l'auront suivi pendant que le monde le rejette et le méconnaît.

Ces hommes sont ici (conf. 1 Chroniques 11; 12) au nombre de trente-sept.

Joab qui avait une place prépondérante comme chef de l'armée, jusqu'à la fin du règne, est exclu des hommes forts de David. Peut-être avait-il fait plus d'actions d'éclat que tous les autres? On trouvait chez lui beaucoup de courage et même un certain dévouement extérieur au roi, mais ces qualités en elles-mêmes ne donnent pas une place dans le registre de Dieu; sans cela, la Parole énumérerait presque tous les grands héros de l'humanité. Le Psaume 87 nous renseigne sur ce que Dieu entend par les hommes forts: «Je ferai mention», «de Rahab (l'Egypte) et de Babylone à ceux qui me connaissent; voici la Philistie, et Tyr, avec l'Ethiopie: celui-ci *était* né là» (verset 4). La gloire de ces héros des nations était passée et ne demeurait pas au delà de leur courte existence, quoiqu'ils eussent rempli la terre du bruit de leur nom. «Et de Sion il sera dit: *Celui-ci et celui-là* sont nés en elle; et le Très-haut, lui, l'établira». Tel était le caractère des hommes forts de David: ils étaient considérés comme appartenant par leur origine à la cité de la grâce royale. Mais l'Esprit ajoute: «Quand l'Eternel enregistrera les peuples, il comptera: *Celui-ci est né là*» (verset 6). Malgré tous les «celui-ci» passés, quand le registre des nations sera ouvert devant l'Eternel, il n'en trouvera qu'un, un seul, l'homme de sa droite, qui mérite d'avoir son origine en Sion. Les chefs des nations ont eu leur jour, et leur gloire s'est évanouie en fumée; *celui-ci* dominera sur tous les peuples; le point de départ et le centre de son royaume seront à Jérusalem, et «toutes les sources» des siens seront en lui (verset 7). Mais ses hommes forts, «celui-ci et celui-là», lui seront associés dans son règne.

Ce qui caractérisait les hommes forts de David, c'était donc l'association que la grâce leur avait donnée avec l'oint de l'Eternel. Joab n'avait jamais eu une telle relation; ce livre nous l'a amplement démontré. Il se recherchait lui-même en servant David, et jamais ses actions n'eurent pour point de départ la communion avec son chef. Son nom est passé sous silence.

Parmi les hommes forts, la Parole en cite d'abord trois qui furent plus honorés que tous les autres. Quelle fut la cause de cet honneur? Ces hommes avaient fait preuve d'une énergie persévérante pour procurer la délivrance du peuple de Dieu, mais, dans le combat, ils ne comptaient pas sur eux-mêmes; c'était l'Eternel qui opérait la délivrance par leur moyen. «L'Eternel», est-il répété deux fois aux versets 10 et 12, «*opéra une grande délivrance*».

D'où provenait leur persévérance? S'ils avaient été seuls, ils auraient certainement faibli, mais ils étaient *tous trois* «avec David» et *sous ses yeux* (verset 9) pendant le combat. Lui, leur inspirait le courage et la patience de l'effort. Ils l'avaient pris pour modèle, lui, qui pouvait dire: «Par toi, je courrai au travers d'une troupe»; «il enseigne mes mains à combattre; et mes bras bandent un arc d'airain»; et encore: «J'ai poursuivi mes ennemis, et je les ai détruits; et *je ne m'en suis pas retourné que je ne les aie consumés*» (22: 30, 35, 38).

Quel ennemi combattaient ces hommes de valeur? Le Philistin, l'ennemi *du dedans*, comme nous l'avons vu si souvent au cours de ces méditations. Aucun ennemi n'est plus dangereux que celui-là; les Egyptiens, les Moabites étaient moins à craindre que ceux qui, vivant dans les limites d'Israël, s'opposaient continuellement à la possession paisible du pays que Dieu lui avait donné en héritage.

Ces trois hommes n'avaient pas faibli dans cette lutte. Le premier, Josheb-Bashébeth avait levé sa lance contre huit cents hommes (*); il les avait tués *en une fois* et ne s'était arrêté que *faute de combattants*. De là sa prééminence, car son nom se traduit: «Celui qui est assis à la première place».

(*) Il y a ici quelque difficulté de traduction, peut-être aussi quelque erreur de copiste (comparez 23: 8, avec 1 Chroniques 11: 11).

Le second, Eléazar, fils de Dodo, combattit *seul en présence des hommes d'Israël*. Il n'attendait d'eux aucun secours, car il ne comptait pas sur la force de l'homme. Etre avec David (verset 9) lui suffisait pour défier les Philistins. Il les frappe et ne s'arrête que lorsque «sa main est lasse» (verset 10). Il peut y avoir des limites au combat de la foi, car Dieu se sert d'instruments imparfaits, sujets à atteindre le bout de leurs forces; mais la persévérance d'Eléazar fut telle que «*sa main demeura attachée à l'épée*» (verset 10), et qu'il fut impossible de la séparer de l'arme dont il s'était servi. Que la victoire d'Eléazar soit aussi la nôtre! Nos armes ne sont pas charnelles; nous avons l'épée de l'Esprit qui est la parole de Dieu. Servons-nous-en de telle manière que nous faisons, pour ainsi dire, corps avec elle, *même après le combat*. Que ce dernier ait toujours pour effet de nous faire apprécier davantage la Parole, en sorte qu'il soit impossible de nous en détacher.

Le troisième de ces hommes fut Shamma, fils d'Agué, Hararite. Sous Eléazar, le peuple était monté assez mollement, semble-t-il, puisqu'il était revenu après Eléazar «seulement pour piller» (verset 10). Ici, le peuple «avait fui devant les Philistins» (verset 11). L'objet de leur contestation était «une portion de champ pleine de lentilles», une partie, bien petite, de l'héritage que Dieu avait donné à Israël, mais qui contenait de la nourriture pour ce peuple. L'ennemi cherchait à lui enlever le champ et sa récolte. Shamma (*) s'était placé au milieu du champ et l'avait conservé au peuple de Dieu. Ce fait parle à nos consciences. Notre héritage et notre «portion de champ» sont célestes, et nous avons à les défendre en même temps que la nourriture céleste, la Parole, que Dieu nous a confiée. Le peuple de Dieu s'enfuit lâchement devant l'ennemi, reconnaissant, à sa honte, les droits de l'incrédulité à anéantir la parole de Dieu. Soyons comme Shamma; défendons-la sans crainte pour les saints, car nous sommes *avec David*. Comptons sur Dieu qui opérera «une grande délivrance».

(*) Et les deux autres avec lui (1 Chroniques 11: 14).

Les versets 13-17 présentent une seconde série de trois chefs. Ils ne sont pas nommés, et pour cause, dans l'acte que ces versets relatent, mais ils le sont ensuite dans leurs actions d'éclat (*). Pourquoi cette remarquable omission de leurs noms dans la relation de leur exploit? C'est qu'il s'agit ici, non plus de l'énergie et de la persévérance, mais du *dévouement de la foi*. Or ce dévouement coule de source pour le cœur de serviteurs qui connaissent et apprécient leur Maître. De sa nature le dévouement est obscur. Quel homme a le droit de s'en vanter? Notre David rejeté, invisible au monde, a-t-il ou n'a-t-il pas droit à notre dévouement par la toute puissante perfection de son caractère? Le connaître, c'est l'aimer. Ces trois visiteurs de la caverne d'Adullam s'étaient attachés immédiatement à lui. Un simple désir de leur roi suffisait pour leur faire traverser tous les obstacles, sans tenir compte de leur vie, afin

d'être à même de le satisfaire. Leur affection, bien plus que leur énergie, fut ainsi mise à l'épreuve. Le danger ne les épouvantait pas, quand il s'agissait d'aller puiser une goutte d'eau au puits de Bethléhem, parce que leur bien-aimé avait soif au temps de la moisson. Ils auraient succombé à la suite de cette entreprise, qu'ils n'auraient pas payé trop cher ce qui pouvait offrir à David une satisfaction, même passagère. Dieu enregistre ce dévouement dans son livre; le roi l'apprécie, mais il ne veut pas en profiter: «N'est-ce pas le sang de ces hommes qui sont allés au péril de leur vie?» (verset 17). S'il provoque le dévouement des siens, son caractère à lui, est de se dévouer pour eux. L'eau qui lui est offerte ne fait que passer par ses mains pour être présentée «en libation à l'Eternel» (verset 16), car tout ce qui est fait pour Christ l'est pour Dieu, et Dieu l'accepte, offert par Christ, comme un sacrifice excellent. Un simple verre d'eau donné à «l'un de ces petits» pour l'amour de Christ, passe de son cœur dans le cœur de Dieu lui-même.

(*) Il peut être de quelque intérêt de donner ici les raisons pour voir dans Abishaï, Benaïa et Asçaël les trois chefs du verset 13. Il est dit au verset 17: «Ces trois hommes forts firent cela», et au verset 22: «Il eut un nom parmi les trois hommes forts». Il faut remarquer en outre que quand il est dit, au verset 23, que «Benaïa fut plus honoré que les trente», ces trente se trouvent être *trente-deux* dans les versets 24 à 39. Si l'on en retranche Asçaël qui «était des trente» (verset 24), mais complétait le nombre trois avec Abishaï et Benaïa, et si l'on met à part, Urie le Héthien si remarquablement placé au bout de la liste, tandis que 1 Chroniques 11, le mêle avec les autres, on trouve «les trente», mais, comme nous l'avons dit, leur nombre complet est de trente-sept. 1 Chroniques 11 et 12 en citent, pour un autre motif, un beaucoup plus grand nombre.

Les *actions d'éclat* de ces trois hommes n'atteignent pas celles des trois premiers. C'est d'abord Abishaï qui, pareil à Josheb-Bashébeth leva sa lance contre trois cents hommes qu'il tua, mais il n'eut pas la même persévérance de foi (verset 18, 19).

Nous trouvons ensuite Benaïa, fils de Jehoïada. Il combat les *ennemis du dehors*, Moab et l'Egypte. Il frappe deux héros de Moab (*). Comme David, il combat un lion seul à seul; il tue l'Egyptien, comme David avait frappé Goliath, et, comme David s'était emparé de l'épée du géant pour le décapiter, Benaïa met à mort l'Egyptien avec sa propre lance. Benaïa marche fidèlement sur les traces de son maître, et sa grande affection pour lui l'amène à reproduire les traits de son modèle. Une telle marche trouve sa récompense: «David lui donna une place dans ses audiences privées» (verset 23), place de confiance, d'intimité et de communion. Benaïa a part aux secrets de son maître, reçoit la communication de ses projets et voit à tout moment la face du roi. Quelle part bienheureuse! Si nous aimons le Seigneur Jésus pour le suivre dans l'obéissance et le servir, nous en serons récompensés par une proximité, semblable à celle de Jean, le disciple bien-aimé, dont la place était dans le sein de Jésus.

(*) «Deux Ariel» ou lions de Dieu, héros.

Asçaël n'a pas de mention spéciale. Il avait pu faire quelque action d'éclat, mais sa confiance en lui-même et dans son agilité lui firent perdre de bonne heure sa carrière dans sa rencontre avec Abner (2: 18-24).

Nous trouvons enfin les «trente», moins renommés que les six précédents, quoique le Seigneur n'oublie aucun des siens. Lorsque David parcourait la liste de ses serviteurs, avec

quelle douleur ses yeux ne devaient-ils pas s'arrêter sur le nom d'Urie le Héthien qui la termine. Il était d'entre les hommes forts, et non pas le moindre de ces coeurs dévoués au roi et à son peuple. Et David l'avait immolé pour satisfaire une de ses convoitises! Son nom restait là en témoignage contre celui qu'il avait servi. Ce seul nom d'Urie rappelait à David tout son passé de honte et de châtement; mais, se condamnant lui-même et exaltant la grâce qui l'avait restauré, il n'aurait jamais songé à effacer ce nom du livre où il était enregistré.

Chapitre 24 : Morija

Morija : 2 chroniques 3: 1.

Le second livre de Samuel se termine par la plus merveilleuse révélation de l'oeuvre rédemptrice qui ait été donnée sous l'économie de la loi.

La Parole nous dit que «la colère de l'Eternel s'embrasa de nouveau contre Israël» (verset 1). Elle ne nous révèle pas à quelle occasion, mais nous avons vu, au chapitre 21, que des faits, passés depuis longtemps, restaient présents devant Dieu, quand il s'agissait du châtement ou de la discipline de son peuple. David fut l'instrument de ce châtement: «Dieu incita David contre Israël, disant: Va, dénombre Israël et Juda». Nous trouvons en 1 Chroniques 21: 1, que, comme dans le cas de Job, Satan fut l'agent employé contre le peuple et pour séduire David. «L'accusateur des frères» aurait voulu que Dieu maudît le peuple et son prince; il ne pouvait savoir que Dieu l'emploierait comme serviteur involontaire de ses desseins pour la bénédiction finale et le triomphe de ses élus.

On pourrait se demander en quoi le dénombrement du peuple était si contraire aux pensées de l'Eternel, car, dès la sortie d'Egypte, plusieurs dénombremments des hommes valides d'Israël avaient été ordonnés et approuvés de Dieu.

Le premier dénombrement qui soit mentionné (Exode 38: 25-27), avait pour but de recueillir l'argent (se montant à un béka par tête) destiné à former les bases des colonnes du tabernacle; il avait donc lieu pour l'Eternel et en vue de son culte. Le second dénombrement (Nombres 1: 2, 3) était destiné à établir le nombre des hommes propres pour la guerre, au moment où Israël allait entrer en conflit avec l'ennemi. La chose était selon Dieu; il fallait que chaque Israélite, depuis vingt ans et au-dessus, comprit sa responsabilité personnelle dans les combats de l'Eternel (*). La Parole mentionne un troisième dénombrement (Nombres 26: 2, 52-65) de ceux qui étaient propres au service militaire, en vue du partage du pays. Ici encore, le dénombrement était de toute importance, car chaque famille voyait augmenter ou diminuer son héritage en Canaan, suivant le nombre de ses fils.

(*) Un recensement supplémentaire fut ordonné (Nombres 3: 40) au sujet des premiers-nés, depuis l'âge d'un mois et au-dessus. Les Lévites leur furent substitués pour appartenir à l'Eternel. Ceux qui dépassaient le nombre des Lévites durent être rachetés, et l'argent du rachat fut remis à Aaron et à ses fils.

Le dénombrement de notre chapitre n'avait aucun de ces caractères. Le tabernacle étant bâti, Lévi substitué aux premiers-nés, l'héritage conquis en grande partie, restaient les hommes propres pour la guerre, mais Dieu «avait délivré David de la main de tous ses ennemis» (22: 1). Qu'avait-il besoin de prendre connaissance du nombre de ses guerriers? Son

but, il le dit à Joab, était de «*savoir* le nombre du peuple» (verset 2). A l'instigation de Satan, le coeur de ce roi pieux subissait, sur la fin de sa vie, une tentation très contraire à son caractère. David avait toujours été un homme humble devant l'Eternel (2 Samuel 7: 18) et devant les hommes (1 Samuel 26: 20). Il semblait qu'il ne fût pas obligé de se mettre en garde contre l'orgueil. Autrefois, la convoitise des yeux et de la chair l'avait entraîné, et il en avait été sévèrement puni; maintenant, tenté par l'orgueil de la vie, il ne résiste pas au désir de se rendre compte de ses propres forces, afin de savoir en quelle mesure il peut s'appuyer sur elles. Le châtement l'atteint pour lui apprendre qu'il ne peut et ne doit compter que sur Dieu seul.

Joab blâme son maître. Cet homme qui ne s'était jamais jugé, condamne l'homme de Dieu. La parole du roi «lui était une abomination» (1 Chroniques 21: 6). Quelle honte pour un David d'être repris par un Joab! On ne peut découvrir qu'une seule cause à la répugnance de ce dernier à obéir aux ordres du roi. Il n'y avait ni profit à tirer de cet acte, ni avantage à braver Dieu. Joab ne l'avait jamais fait que lorsqu'il pouvait y trouver son compte et que ses intérêts étaient en jeu. Pourquoi donc David commettrait-il cette action profane et inutile?

Le désir du roi prévaut. Pendant plus de neuf mois, Joab et les chefs de l'armée s'emploient au dénombrement, et pendant ces neuf mois la conscience de David ne parle pas; mais, dès qu'il a obtenu le fruit de son désir, il lui trouve une saveur amère. Tant de peine dépensée pour un objet si misérable! Et encore y manquait-il quelque chose, car Lévi et Benjamin n'avaient pas été dénombrés. Devant ce résultat incomplet, David devait sentir doublement la folie de sa poursuite.

Nous faisons les mêmes expériences que lui. Satan nous leurre par des convoitises. Jamais la possession de leur objet ne peut rassasier le coeur d'un enfant de Dieu, parce qu'il ne peut faire taire sa conscience. L'homme du monde n'y trouve pas plus de satisfaction que le chrétien, mais il se met à la poursuite d'objets nouveaux par lesquels il espère combler le vide qu'il ressent. Il n'en est pas ainsi du chrétien. Il se réveille épouvanté, les mains vides, le coeur vide, image de la misère morale, ayant perdu la communion avec Dieu et la jouissance du ciel et n'ayant pas gagné celle de la terre. Sa conscience le reprend, et il vient à Dieu plein de repentance. Ah! combien David désirerait maintenant effacer ces neuf mois funestes! Il ne le peut. Alors il saisit la seule ressource qui lui reste et s'adresse à l'Eternel «J'ai grandement péché dans ce que j'ai fait et maintenant, ô Eternel, fais passer, je te prie, l'iniquité de ton serviteur, car j'ai agi très follement» (verset 10). Il avait vu, dans une autre occasion, combien il en coûtait d'offenser la sainteté de Dieu. Un nouveau jugement allait-il tomber sur lui? Les conséquences de son acte lui font peur, mais trop tard; elles auraient dû l'épouvanter *avant* qu'il s'engageât dans ce chemin. Sa repentance ne peut pas rendre le mal moins coupable et moins digne de jugement; elle ne peut pas expier son péché, ni le délivrer de ses conséquences. Que reste-t-il donc à David? A subir le jugement qu'il aurait voulu éviter.

Mais ici *sa foi* se montre. L'Eternel, par la bouche de Gad, met devant lui trois alternatives; il choisit la dernière. L'épée de l'Eternel, cette épée à deux tranchants, est plus rassurante pour lui que l'épée de l'homme, parce qu'il connaît Dieu. N'a-t-il pas appris, dans sa longue

carrière de douleurs, d'épreuves et de combats, que «les compassions de l'Eternel sont grandes»? (verset 14). Il se remet entre les mains de la justice, parce qu'il la sait inséparable de la miséricorde. David est dans une «grande détresse» (verset 14), comme le résidu d'Israël à la fin, mais il sait qu'il peut compter sur la grâce de Dieu (conf. 12: 13).

La peste sévit; l'ange a frappé du nord au midi, de Dan à Beër-Shéba (verset 15), dans toute la sphère du dénombrement (conf. verset 7); il arrive à Jérusalem, étend son épée sur la ville bien-aimée (1 Chroniques 21: 16). A ce moment, «Dieu se repent» et arrête la main de l'ange. Il ne l'arrête pas à cause de la repentance de David, mais *à cause de sa propre repentance*. Son jugement cède le pas à sa grâce, sans que ni l'un ni l'autre soit affaibli ou sacrifié.

Mais auparavant David intervient comme intercesseur et comme arbitre entre Dieu et le peuple: «Voici, *moi j'ai péché, et moi j'ai commis l'iniquité*; mais ces brebis, qu'ont-elles fait? Que ta main, je te prie, soit sur moi et sur la maison de mon père» (verset 17). Il prend le jugement sur lui et se met à la brèche, afin que les brebis soient épargnées; il se charge du péché et de l'iniquité — mais hélas! ce péché était son péché, ce jugement, il l'avait *mérité*. Un autre, un seul arbitre, a porté nos péchés sans en avoir aucun et, les faisant siens, a mis sa vie pour ses brebis, en disant: «Si c'est moi, laissez aller ceux-ci».

Maintenant un troisième grand fait se présente. Le premier était la grâce, le second, l'intervention d'un arbitre entre Dieu et les hommes, le troisième est *le sacrifice*. C'est la miséricorde d'un côté, le sacrifice de l'autre, qui arrêtent le jugement définitif, et le vrai arbitre peut se lever et dire: «J'ai trouvé une propitiation» (Job 33: 24). Jérusalem, la cité de la grâce, est épargnée, mais elle ne peut l'être que par le sacrifice expiatoire offert à Moriija, dans l'aire d'Ornan, le Jébusien (2 Chroniques 3: 1).

Moriija était le lieu historique où Abraham avait offert Isaac (*) (Genèse 22: 2). C'est en cette montagne de l'Eternel qu'il «y a été pourvu». Combien plus, quand le péché d'Israël et de son roi avait suscité contre le peuple le jugement de l'Eternel! Il y était pourvu maintenant par un sacrifice qui ne coûtait rien au peuple, mais *dont David payait le prix complet*. Il y a été pourvu d'une manière bien plus parfaite en cette même montagne où Jésus a été crucifié pour nous.

(*) Le fait a été contesté par la critique moderne, mais ses objections sont sans valeur.

Dieu qui avait autrefois pourvu à la victime pour l'holocauste, accepte le sacrifice, après en avoir prévu l'efficacité, et ainsi la grâce souveraine, régnant en justice, manifestée comme telle sur la croix, devient le moyen d'approche pour Israël. L'ancien tabernacle est délaissé avec son autel; l'arche seule reste sur la montagne de Sion. Un nouvel ordre de choses commence. Le *système* de la loi est laissé de côté comme suranné; la libre grâce qui pourvoit au sacrifice, vaut mieux que tout ce que l'homme pourrait offrir. C'est là que l'Eternel répond aux besoins de tout pauvre pécheur, là aussi que le croyant sacrifie et adore (conf. 1 Chroniques 22: 1). Ce n'est plus le tabernacle de Moïse, mais l'aire d'un Jébusien, étranger aux promesses, qui devient le lieu de rencontre entre Dieu et son peuple!

Lettres de Darby J.N.

Lettre de J.N.D. n° 317 – ME 1904 page 13

à Mrs A.G. et L.F.

Lausanne, 15 octobre 1840

Bien chers frères,

Je suis resté longtemps sans vous répondre, parce que je m'attendais tous les jours à partir d'ici pour me rendre auprès de vous et que j'avais prié notre frère P. de vous dire un mot de ma part, lorsque vos lettres m'étaient parvenues. Jusqu'à aujourd'hui j'ai été retenu ici, et Dieu sait si la guerre ne m'arrêtera pas au moment de me mettre en route. Quoi qu'il en soit, Sa volonté sera bonne et aura toujours en vue le bien de sa chère et précieuse Eglise. Dans ce moment aussi, la banqueroute de celui dont je recevais des fonds, m'a laissé presque sans argent. Les mille francs que je pensais dépenser pour mon voyage en passant par l'Ardèche, Paris et la Hollande pour rentrer en Angleterre, sont perdus. Voilà aussi, chers frères, une leçon pour nous tous. J'avais gardé pour le voyage des billets, très commodes en route, parce qu'on peut les tirer partout, et les voilà perdus, par ma prévoyance à pourvoir au lendemain. J'en dépensais d'autres pour le règne de Dieu, et je pensais à garder ce qui était commode pour la chair. J'ai demandé de l'argent en Angleterre, mais maintenant il faut que j'attende, et alors, si la volonté de Dieu reste claire à l'égard de mon voyage, j'espère vous voir, ne fût-ce que pour un moment en passant.

On nous a dit que Mr B., qui était ici, s'est rendu pour sa santé à la chasse en Ardèche. Si cela est vrai, il sera bon de vous tenir sur vos gardes. J'espère qu'il est chrétien, mais sa conduite ici a porté plusieurs à en douter; il est doux, flatteur, de manières attrayantes, rusé et intrigant. Heureusement que ce qu'il a publié ici était si loin de l'Esprit de Christ, que cela a contribué plutôt à sauvegarder qu'à entraîner, mais quand l'erreur est tout premièrement présentée, on peut y trouver beaucoup de choses qui attirent une âme sincère, spécialement quand elle n'est pas pleinement affranchie. Jusqu'à ce que la grâce soit scellée dans l'âme par le Saint Esprit, elle croit toujours que le fondement de son salut serait plus sûr si l'on était davantage ce qu'on désire être. C'est sur ce besoin, qui confond l'oeuvre de Christ avec notre état, que se fonde cette oeuvre d'erreur, et en poussant des âmes sincères à demander à Dieu plus de grâce, prière qu'il aime à exaucer, on leur fait croire qu'elles ont atteint la perfection et qu'il n'y a plus de racine de péché en elles — erreur qui, dans ses conséquences, est subversive de la justification, en la détachant de l'oeuvre de Christ et en la rattachant à notre état (car, selon eux, l'on peut être justifié aujourd'hui et ne plus l'être demain, et le péché du croyant peut rompre absolument tout lien avec Dieu), erreur qui, en même temps, ravale la sanctification en tournant nos regards sur nous-mêmes et non sur Christ.

L'esprit de prosélytisme est infatigable chez eux, et ils manquent de conscience dans les moyens qu'ils emploient. C'est une des choses qui m'ont le plus frappé...

Le principe de l'union des enfants de Dieu, quoique tout à fait dans son enfance, commence à être goûté et à produire en Suisse des fruits dans quelques âmes, en sorte qu'au milieu du tourbillon, j'ai une profonde espérance que la bénédiction suivra et que l'atmosphère s'éclaircira. J'ai passé ici les cinq mois les plus pénibles de ma vie chrétienne, mais j'espère que la chose étant par la volonté de Dieu, elle sera aussi pour la gloire de Jésus dans son Eglise. J'ai été soutenu par la bénédiction accordée à plusieurs âmes d'une manière évidente.

En réponse à votre question sur Job, cher frère F., je crois que le livre de Job va plus loin que vous ne pensez. Il me semble qu'il ne s'agit pas seulement ici d'un homme inconverti, dans sa propre justice, mais d'un homme qui n'a pas compris que les fruits mêmes de la grâce ne peuvent pas le rendre capable de se tenir debout devant Dieu, à cause du péché caché dans sa nature et qu'il ignore. C'est un homme béni quant aux fruits de la grâce, mais qui s'y arrête et veut, par moyen, se tenir devant Dieu. Dieu lui fait voir que l'homme le plus parfait a du péché dans sa nature et qu'il est vil devant Lui, quoique vraiment excellent devant les hommes. Job est mis à l'épreuve sur ce point. La justification n'est pas par la justice inhérente, ni par la grâce communiquée. Le livre de Job est de toute importance sur ce point-là, et d'autant plus, qu'il n'appartient, comme vous l'avez remarqué, à aucune dispensation, mais qu'il prend l'homme et la grâce avant, et par conséquent au-dessus de toute économie. Il est évident que l'Eternel traite Job comme un homme en relation avec Lui. Job est son serviteur; Dieu demande à Satan de considérer son serviteur Job, et qu'il n'a pas son semblable sur toute la terre. Ce n'est pas là un homme inconverti et qu'on puisse accuser d'hypocrisie, car les fruits de la grâce sont évidents chez lui. Le témoignage de ce livre est beaucoup plus fort, sous ce point de vue.

Continuez, chers frères, à travailler en toute simplicité devant le fidèle Seigneur de tout le champ qui est à Lui, et, à travers des difficultés et des tentations, vous trouverez la joie de sa présence même ici-bas cent fois plus, et plus tard la récompense incomparable. Regardez à Dieu, soyez fermes dans la vérité, abondants dans la charité, et pour cela constants dans la communion. Dieu permet que nous éprouvions la faim dans le désert, afin de nous donner la manne; la soif, pour nous abreuver des eaux de sa grâce; il permet que nous éprouvions ces choses, afin de nous garder dans l'humilité. Mais c'est dans la tendresse, dans les soins de Dieu, dans l'exercice de la foi de ses enfants, que les anges mêmes voient la sagesse de Dieu si diverse en toute manière. Il faut de la patience, afin qu'ayant accompli Sa volonté, nous héritions (du résultat de) la promesse. Encore un peu de temps, et Celui qui doit venir viendra pour notre pleine et éternelle joie. Que sa présence vous soit toujours plus chère. N'oubliez pas vos frères d'ici. Au milieu de toutes nos épreuves, Dieu accomplit son oeuvre en nous et par nous. Quand nous faisons sa volonté, nous sommes toujours heureux, quoique éprouvés. Cherchons toujours l'humilité, afin de chercher toujours Sa volonté, car autrement nous

faisons quelquefois la nôtre sans scrupule, à notre perte. Voyez comment David, sauf une fois, a toujours cherché la volonté de Dieu avant d'agir, je parle de lui avant son élévation au trône.

Que la grâce, la paix et la joie de sa présence vous soient abondamment multipliées. Je salue tous les frères de tout mon coeur.

Votre affectionné en Christ.

Lettre de J.N.D. n° 318 – ME 1904 page 18

à Mr L.F., à Annonay

Lyon, 24 février 1841

Cher frère,

Me voici, par la bonne main de Dieu, arrivé à Lyon, prêt à venir vous voir et bien désireux de vous saluer ainsi que tous les frères. Ecrivez-moi une ligne pour me dire s'il serait mieux que je vienne samedi, pour passer le dimanche auprès de vous à Annonay, ou s'il est indifférent que je vienne la semaine prochaine. On désire que je reste dimanche ici, mais il n'y a rien qui me retienne positivement. Dimanche passé, j'étais ici. Grâce à notre bon Dieu, les frères et Mr C. aussi m'ont reçu avec toute affection et cordialité... P. ayant invité les frères à se réunir chez lui vendredi passé, nous avons parlé un peu de l'attente de l'Eglise avec bon nombre de frères, et cela doit se renouveler vendredi prochain, s'il plaît à Dieu... J'ai été extrêmement intéressé de l'oeuvre en Suisse. Il y a là un mouvement, très petit il est vrai, mais si évident, de l'Esprit de Dieu, que je me hâte de me rendre en Angleterre pour pouvoir revenir, espérant passer par ce pays, porté, je l'espère, sur le courant de la volonté puissante de Dieu...

Votre toujours affectionné.

Lettre de J.N.D. n° 319 – ME 1904 page 32

à Mr A.G.

Plymouth, 2 mai 1841

Bien cher frère,

Il m'est assez difficile de prendre la plume pour vous dire un mot, quoique je l'aie beaucoup désiré, pour vous saluer, puis pour vous communiquer ce que je pense, maintenant que je vous ai tous vus...

Voici au moins trois semaines que je n'ai pu continuer cette lettre, étant surchargé de travaux de toute espèce. J'ai été consolé et béni au milieu de vous, chers frères, et cela m'a fait du bien. J'ai trouvé pour ma propre âme la présence du Saint Esprit et les consolations de Christ, soit dans nos entretiens, soit dans mon ministère au milieu de vous, soit dans l'amour de ces chers frères, parmi lesquels Dieu m'a donné, dans sa grâce, de passer un moment. Je vous prie de les saluer tous cordialement de ma part et de leur dire que leur affection en Christ m'est très précieuse. Les simples disciples ne savent pas de quelle manière leur marche fidèle

et bénie devant le Seigneur, fortifie et encourage ceux qui travaillent, et quelle preuve ces derniers y trouvent de l'action du Saint Esprit. C'est la chose la plus joyeuse, la plus encourageante qu'on puisse rencontrer ici-bas, car que ne saurait-on pas faire, quand Dieu se manifeste comme agissant lui-même?

Oui, cher frère, je me rappelle mes courses dans les montagnes avec la plus grande joie et une vraie reconnaissance envers Dieu. Les prières de nos frères, faibles il est vrai, mais cordiales, montent vers notre Père céleste pour Lui demander ses meilleures grâces en bénédiction sur nos frères des Cévennes et sur vous, bien-aimés, qui y travaillez. Que Dieu vous garde dans l'humilité. Quelles sources de bénédictions nous sont ouvertes, lorsque nous marchons en humilité devant Dieu, car il fait grâce aux humbles. Toute la force de Dieu est alors à notre disposition et engagée en notre faveur. Quelles consolations de coeur dans la certitude de son appui et dans le secret de sa communion, dans l'intimité de son amour qu'il révèle à ses pauvres enfants et serviteurs, qui marchent dans le sentiment de leur néant, appuyés sur Lui. Avec quelle puissance cette parole: «Ne vous inquiétez de rien», s'applique à leurs coeurs! Que de fois ce précieux témoignage m'a fortifié au milieu des combats, où la force et la sagesse de l'homme n'étaient d'aucune valeur. Non, c'est Dieu qui agit quand il y a de la bénédiction et, quand on le laisse agir en suivant tranquillement sa volonté, il aime à bénir. «Il change notre deuil en réjouissance; il y a toute une vie dans sa faveur».

J'espère, cher frère, que l'amour abonde parmi vous et tout particulièrement la confiance et la joie entre ceux qui travaillent. Saluez cordialement D. et P. Ces frères trouvent, je l'espère, leur force en Dieu. Ah! qu'il est heureux de le faire et de s'appuyer sur Lui. Je ne dis pas, bien-aimés, qu'il n'y aura point de souffrances et d'épreuves; il y en a, en effet, et quelquefois de très pénibles, mais ces épreuves même sont pour l'amour de Dieu, et il les fait contribuer en même temps à notre progrès dans son amour et dans la vie intérieure de la foi, chose infiniment précieuse, parce qu'alors Lui-même est mieux connu à nos âmes; et que pouvons-nous désirer, si ce n'est Son amour, sa connaissance? Fions-nous à Lui, cher frère. Il nous fera passer par le désert, mais il y sera. Que la patience ait son oeuvre parfaite, et nous verrons «la fin du Seigneur». Il a des desseins à notre égard, infiniment supérieurs à toutes nos pensées, et il les accomplira. Purifiés par la fournaise, nous saurons en jouir avec beaucoup plus d'intelligence et de joie.

J'ai été frappé de ce que Dieu dit à Israël: «Je suis descendu pour le délivrer de la main des Egyptiens, et, pour le faire remonter de ce pays-là, en un pays bon et spacieux». Et où est-ce qu'il les conduit? Dans le désert. Eh bien! ceux qui, s'appuyant sur la force et la fidélité de Dieu, gardaient leur confiance jusqu'à la fin, ont hérité les choses promises; les autres sont tombés dans le désert. Ils ont été criblés, comme chacun de nos coeurs le sera, en ce que Dieu les a conduits dans un endroit où il n'y avait pas même l'apparence d'un effet de Sa promesse, et ils se sont mis à raisonner — très justement selon la chair. Les autres se sont attachés, aveuglement si vous voulez, à Dieu lui-même, et à sa promesse. Dieu, fidèle et bon, les a gardés jusqu'à la fin et les a honorés de toute manière. Si l'on examine les détails, on trouve en effet que toute leur histoire a été le déploiement de sa grâce, de sa patience, de sa fidèle

sagesse en leur faveur, afin qu'ils le connussent. La trame de leurs vêtements n'était pas même usée; bien plus, ils avaient en route toute sorte d'encouragements. Il en est de même quant à nous. Que Dieu nous donne, quoi qu'il en soit, de nous fier à Lui, de garder le commencement de notre confiance jusqu'à la fin, tout en continuant notre route. Notre réponse à ceux qui s'opposent, et à nos propres coeurs souvent plus malins qu'eux, c'est: «Je sais en qui j'ai cru». Qu'il en soit de même pour vous, chers frères.

Nos frères ici et en Irlande prennent le plus grand intérêt à votre oeuvre. Même avant mon retour, les frères d'Irlande avaient envoyé demander des renseignements, en ajoutant ce qu'ils pouvaient offrir pour vous être en aide, car ils sont en général plus pauvres qu'en Angleterre, mais il y a, je crois, beaucoup de fidélité parmi eux.

Je vous engage, cher frère, à veiller et à prier continuellement, afin que la confiance se conserve et augmente parmi tous ceux qui travaillent, quand même ils n'auraient pas tout à fait les mêmes lumières; si elle n'existait pas, ce serait une ruse de Satan pour empêcher l'oeuvre. L'ennemi a déjà voulu l'exploiter en vain, grâce à Dieu. Veillez aussi ensemble continuellement et d'un commun accord sur les âmes, vous que Dieu a suscités. Travaillez, non pas à faire des arrangements et des règles; que l'état des âmes en détail soit l'objet de vos soins assidus; continuez à vous consulter ensemble là-dessus; c'est ce qui vous gardera en paix, plus que toutes les règles et les formes. *C'est la chose principale*. En même temps, quant aux circonstances qui se présentent, et qui exigent quelque règlement, quelque ordre, je prends la liberté de vous conseiller de ne jamais, en pareille occasion, faire des plans et des arrangements généraux, mais d'agir seulement selon l'occasion et pour la nécessité actuelle. Alors cela devient un devoir, et nous pouvons compter sur l'aide de Dieu en chaque affaire, sans aller au delà de nos forces. Si, par exemple, le nombre des pauvres augmente, il faut quelqu'un pour s'occuper des collectes; on pourvoit à ce besoin; ainsi le troupeau prend sa décision sous l'oeil de Dieu. C'est ce que les apôtres même ont fait quand la question des deniers s'est présentée. Ils ont agi à cette occasion et non pas auparavant; eux étaient préoccupés d'autre chose. Il en est de même de l'ordre dans l'assemblée, quand il y a beaucoup de monde pour prendre la cène et que d'autres personnes assistent. On peut les caser de manière à ne pas déranger tout le monde, sans nuire à aucun principe. Cela se fait pour l'ordre de l'assemblée. Quand ces choses se font dans la charité, elles se justifient à la conscience de tous et procurent la paix, tandis que, lorsqu'on fait des règles et des plans d'église, on discute sans fin sur un terrain qui ne s'applique à la conscience de personne et ne fait que nourrir l'orgueil. Je ne doute pas que ces choses ne soient la volonté de Dieu, spécialement dans notre état actuel. Au reste, que chacun agisse selon la mesure du don de Christ. Oh! que nous sommes heureux, cher frère, qu'il nous soit permis de le servir dans ce monde rebelle; que nous sommes heureux, quoi qu'il en soit, de ne pas être mêlés avec le monde qui hait ce cher Sauveur, et de pouvoir, au contraire, déclarer sa précieuse, parfaite et patiente grâce. Ayons bon courage, chers frères; le temps est court; bientôt Celui qui doit venir, viendra. Pensons à ce moment bienheureux où nous verrons ce cher, cher Sauveur, et tout sera facile. Nous serons contents de n'être rien afin qu'il soit tout, et alors nous entrerons

dans la joie de notre Seigneur. Quelle joie ineffable! Que son amour est précieux! Donnez-nous de vos nouvelles; il me tarde d'en recevoir de vous tous.

... Je vous conseille de vous mêler aussi peu que possible de questions d'argent. Cela peut vous donner pour le moment une apparence d'influence, mais ce ne serait pas de Dieu. Il vaut beaucoup mieux se fier à Lui.

J'ai reçu dernièrement de très bonnes nouvelles de L.F. de l'île Maurice. Il a été béni par des conversions de nègres. Il y en a maintenant plus de trente en communion.

Que la grâce de Dieu soit abondamment avec vous tous. Je puis aussi vous dire que j'ai trouvé le nombre des frères et des troupeaux extrêmement augmenté depuis mon absence, et bien que quelques-uns soient inquiets sur des points de connaissance peu importants, ils marchent en général dans une très grande paix. Il y a eu aussi, grâce à Dieu, *beaucoup* de conversions dans quelques endroits; le nombre a été triplé en d'autres endroits où a eu lieu une oeuvre très bénie. Grâces en soient rendues à notre bon Dieu. Que sa grâce et sa direction soient avec vous tous.

Lettre de J.N.D. n° 320 – ME 1904 page 57

à Mr A.G., à Vernoux

Lausanne, 24 janvier 1843

Bien cher frère,

Une petite maladie me donne le temps de vous écrire un mot. Mon état, sans gravité, m'empêche de travailler au dehors. Malgré mon désir, j'avais été empêché jusqu'à présent de prendre la plume par des occupations dont vous savez très bien, vous-même, vous rendre compte.

Je n'ai pu ni m'arrêter chez vous, ni vous faire avertir pendant que j'étais en France. J'avais prié Mr P. de me faire savoir quand vous seriez à Saint-Hippolyte, mais je n'ai pas reçu de réponse avant mon passage à Annonay par Valence. A Saint-Etienne, j'ai eu une conversation de deux heures avec MM. B. et E. Elle a enlevé leurs préjugés, pour le moment du moins, en leur faisant sentir que les questions étaient beaucoup plus graves qu'ils ne pensaient. J'ignore le résultat, car la foi qui fait agir en comptant sur la force de Dieu, est autre chose qu'une conviction; elle est tout ce qu'il faut dans ces affaires. Rien de plus simple, quand on la possède, car on ne pense pas aux mille et une difficultés qui arrêtent les autres et l'on trouve, au bout du compte, que Dieu vaut mieux que tout le reste et *ne manque jamais* à ceux qui se confient en Lui. C'est ainsi que l'on trouve la hardiesse pour faire Sa volonté et que l'on marche sans crainte. Il ne manque pas de nous dire dans toute notre faiblesse: «A celui qui a, il sera donné davantage». Quelle chose pour ses misérables disciples d'entendre ces paroles: «Vous avez persévéré avec moi dans ma tentation!»...

Il y a diversité de dons. N'est-ce pas votre don de nourrir et de paître ceux qui ont été déjà évangélisés? S'il en est ainsi, il est bon que vous le sachiez, car, dans ce cas, il ne vous faut

pas trop occuper le champ où votre oeuvre d'évangélisation est à peu près terminée, tout en gardant les liens d'affection qui n'en restent que plus forts. En suivant dans votre travail la direction du Seigneur et de son Esprit, Dieu peut vous ouvrir de nouveaux champs au delà des bornes de celui que vous labourez.

V. est bien béni dans son travail, il y a eu beaucoup de fruit produit dans le Pays d'en haut. V. pense, s'il plaît à Dieu, visiter bientôt la Vallée de Joux d'où nos dernières nouvelles étaient bonnes. En général, il y a ici de la bénédiction dans notre travail. J. a été béni dans l'Evêché; on l'a roué de coups, mais il n'est pas découragé.

Quant à S., je ne l'ai vu qu'une fois, pour vingt minutes. Vous savez que je laisse toujours chacun marcher selon sa propre responsabilité. S'il fait du mal, il faut que tous l'avertissent sérieusement. S'il s'agissait d'immoralité ou de fausse doctrine, je ne pourrais pas le reconnaître dans son travail, comme je l'ai fait en lui venant en aide. C'est une affaire dans laquelle les frères de l'endroit doivent exercer une sage discipline, d'abord en l'avertissant, plus tard, en refusant de reconnaître son travail, ou en employant tel autre moyen qui se présentera à eux selon la sagesse que Dieu leur donnera...

L'oeuvre fait ici du chemin, et nous avons à bénir Dieu, mais il y a un manque de suite dans le travail, et peu de soin des âmes quand je suis absent. Je vous engage à ne pas négliger, le cas de S. et, en général, les cas de discipline. Ce sont des maux, des plaies dans l'Eglise, tandis que la discipline selon Dieu exercée à l'égard d'un seul, agit salutairement de la part de Dieu sur la conscience de tous.

La paix et la joie soient avec vous, cher frère.

Votre affectionné.

Lettre de J.N.D. n° 321 – ME 1904 page 75

à Mr A.G., à Vernoux

Genève, 5 septembre 1844

Bien cher frère,

Je reçois aujourd'hui une lettre de F., qui me parle un peu tristement de l'Ardèche et, hélas! plutôt des ouvriers. C'est triste, mais j'ai senti que Celui qui a daigné prendre connaissance de nos misères, de nos coupables misères, suffit à tous les besoins de son Eglise, qu'il y suffit pleinement. Voilà ma consolation, et il saura tirer le bien de tout ce mal. Vous ne serez pas étonné que j'y prenne de l'intérêt.

Quant aux baptêmes, il me semble que, dans ce cas, la seule chose que l'on ait à faire, c'est de laisser chacun parfaitement libre. Ordinairement, dans un réveil, il y a certains esprits qui insistent sur le dehors de ce qui tranche avec le monde et s'arrêtent à une obéissance quant aux détails de la lettre. Pour les y jeter tout à fait, on n'a qu'à les timorer en faisant appel à leur fidélité; envers leur conscience. Cela est arrivé à nombre de frères en Angleterre. Quelques-uns en sont revenus ou ont du regret de s'être fait rebaptiser, mais chacun a été

laissé là-dessus à la lumière de sa conscience, et je n'ai jamais éprouvé un sentiment de gêne d'un côté ou de l'autre. Je vous conseille, en tant que vous aurez à faire avec cette question, de vous isoler, disant vos raisons si on vous les demande, sinon, ne vous en mêlant pas. Je sais que ceux qui baptisent les adultes insistent sur le témoignage rendu et sur l'obéissance. Je suis parfaitement sûr que la Parole est contre eux sur ce point, et que le baptême n'est jamais présenté, ni comme témoignage, ni comme obéissance, mais, puisqu'ils croient qu'il l'est, ils agissent consciencieusement en se faisant baptiser. Ordinairement ils tiennent beaucoup à propager leurs vues. Ce n'est pas un bon signe selon moi. Il n'y a pas longtemps que V., qui n'aime pas le pedobaptisme, a eu une longue conversation sur ce sujet chez M. C., et j'ai été frappé de la manière dont ses convictions et ce qu'il affirmait manquaient de tout appui, ou plutôt, étaient contredites par la Parole. Toutefois, dans l'état de l'Eglise, avec l'abus qu'il y a eu des ordonnances, la chose ne m'étonne pas. C'était le cas lors du réveil anglais et du réveil en Suisse, mais partout la grande affaire est que chacun soit parfaitement libre de faire ce qu'il pense être la vérité, et ainsi qu'il aie une bonne conscience et n'impose pas sa manière de voir aux autres. On n'est pas baptisé pour être d'un troupeau; c'est une affaire de conscience individuelle. J'estime être baptisé. J'ai la conviction profonde qu'un chrétien fait mal en ne faisant pas baptiser ses enfants, mais quoique pour un moment j'aie eu quelque peine à l'accepter, je reconnais pleinement mon frère qui ne fait pas comme moi. Je suis convaincu que c'est l'ignorance des voies de Dieu, mais, convaincu aussi que mon frère agit consciencieusement, je l'honore dans ce qu'il fait, au lieu d'y trouver matière à contention.

Au reste, cher frère, la chose est bien plus pénible quand il s'agit de personnalités entre frères. C'est là le côté triste de la chose; sans cela, je n'aurais pas pensé deux fois à l'autre question. S'il n'y avait pas eu manque de foi, vous ou C., ou peut-être tous deux, vous seriez partis depuis longtemps. Pardonnez-moi, mais vous faites souffrir les frères. Je vous aime tous deux, mais est-ce juste envers vos frères, envers Christ, de les faire souffrir ainsi? Cher G., c'est ma conviction que la foi vous aurait fait quitter l'Ardèche avec honneur, je veux dire avec honneur selon Christ, il y a trois ans peut-être. V. m'avait dit que C. pensait partir avec lui. Le manque de foi le retient encore. Je suis parfaitement sûr de ceci, c'est que celui de vous deux qui s'en ira le premier sera celui des deux que le Seigneur honorera. Vous me direz que ce sont les besoins de l'endroit qui vous en empêchent. Croyez-vous que je ne sache pas ce que c'est que de remettre un endroit au Seigneur, oui, et de trouver qu'il bénit la foi, quoique je l'aie fait en tremblant et avec larmes? Aussi je ne doute pas, cher frère, que ce ne soit chez vous manque de foi. J'admets l'épreuve. Vous avez été béni dans l'Ardèche, et beaucoup, mais il ne faut pas s'attacher à la bénédiction que Dieu nous a accordée, il faut s'attacher à Dieu lui-même. Peut-être vous aurait-il (je ne prétends pas prononcer) accordé autant ailleurs, et vous auriez une double joie, Dieu ayant pris soin des autres, au lieu de voir votre oeuvre chérie se flétrir en quelque sorte entre vos mains. Il nous faut quelquefois du courage et de la sagesse pour abandonner une oeuvre selon Dieu, aussi bien que pour l'entreprendre selon Dieu. Il vous sera peut-être plus difficile de quitter cet endroit maintenant qu'il ne l'aurait été il y a trois ans, mais plus vous tarderez, plus la difficulté sera grande. Si vous suivez mes conseils, vous partirez aussi vite que possible. Je crois que C. aurait montré plus de sagesse et de

fermeté chrétienne en le faisant, mais quant à vous, cela n'y change rien. Je ne crois pas qu'il y ait un seul frère au courant de votre position, qui ait un sentiment différent, quoique ce retard de deux ou trois ans ait émoussé leur sentiment à ce sujet. Pour vous, il s'agit seulement d'aller travailler ailleurs. Les endroits ne manquent pas. Cela ne vous empêchera pas d'aimer nos chers frères de l'Ardèche, de les porter sur votre cœur devant Dieu, et de les voir même à l'occasion, et cela avec joie et pour rappeler des souvenirs précieux qui alimenteront la charité. Dieu suscitera ceux dont sa chère Eglise a besoin. Voyez même si vous avez besoin d'un exemple pour fortifier votre foi. Annonay était plus difficile à quitter que Vernoux quant aux dangers pour le troupeau, mais Dieu y a pourvu et, si nous avons plus de foi, il ne manquerait pas de susciter encore plus d'ouvriers dans sa vigne qui lui est chère. Confions-nous en Lui, cher frère; vivons pour Lui et pour rien d'autre, et nous serons heureux. Je suis sûr que vous serez plus heureux en agissant en cela par la foi, quoique, je l'admets, ce soit plus difficile maintenant. Soit en France, soit en Suisse, il y a beaucoup à faire. Il est dommage pour d'autres endroits que vous ne soyez pas parti depuis longtemps, mais j'espère que la France vous retiendra. Vous avez *tout le Midi* devant vous. Adieu; je prie beaucoup le Seigneur pour notre chère Ardèche.

Que Dieu bénisse ma pauvre lettre. Je crains toujours de me mêler d'affaires personnelles, mais je suis poussé par le sentiment qu'il est affreux que l'Eglise de Christ en souffre...

Lettre de J.N.D. n° 322 – ME 1904 page 136

à Mr A.G., à Vernoux

Genève, 26 septembre 1844

Bien-aimé frère,

Je connais trop mes propres manquements quant à l'énergie de la foi dans le règne de Dieu, pour vous présenter mes pensées sous forme de reproches. Vous le sentez bien, j'en suis certain, mais il nous convient à tous deux de considérer tout ce qui regarde la prospérité du règne de Dieu, comme étant heureusement responsables envers Christ qui a daigné, dans ses grandes compassions, nous accorder une part dans l'oeuvre...

Quant à l'affaire qui nous occupe, je n'ai pas l'idée, cher frère, que vous ayez voulu faire de la peine ou un tort quelconque à C. ou à qui que ce soit. Je ne l'ai jamais pensé, mais quand on travaille pour le Seigneur, on est responsable pour que les choses soient à sa gloire. Quand vous dites: J'ai été amené à tout cela malgré moi et je ne sais comment, c'est ce que je pense, et c'est en cela que vous avez manqué, non pas envers C., cher ami, mais à vous-même et à Christ. Ce n'était pas ce que vous trouvez en Ephésiens 5: 15: «Prenez donc garde comment vous vous conduirez soigneusement, non pas comme étant dépourvus de sagesse, mais comme étant sages»; et quand même Dieu pardonne pleinement notre faute, cela n'ôte souvent pas l'inconvénient qui en résulte par rapport aux circonstances. On peut être obligé quelquefois de boiter toute sa vie, tout en étant «prince avec Dieu», car si les choses ne se

sont pas faites selon Lui, aussi bien que pour Lui, il faut en porter les conséquences. Toutefois, comme résultat, toutes choses contribuent au bien de ceux qui aiment Dieu, de ceux qui sont appelés selon son propos arrêté. Mais il *nous* convient de prendre notre place selon ce que nous avons fait, et c'est ainsi que Dieu peut encore nous bénir pleinement et non pas seulement nous pardonner. C'est pourquoi je vous ai dit que celui qui aurait la foi pour partir le premier, serait honoré et béni de Dieu.

Je doute que C. ait quelque chose contre vous. Je ne sais si j'oserais en dire autant quant à votre femme, quoiqu'il ne m'en ait pas parlé, mais cela n'empêche pas que son coeur étant mal à l'aise, s'occupe de choses qui ne tournent pas à l'édification. Peut-être Mme G. a-t-elle aussi manqué de son côté.

Quant à l'oeuvre, je n'ai pas le moins du monde la prétention de vous dire: Allez ici ou là. Je n'ai pas même assez de lumière sur ce point, pour vous dire: Voilà ce que je pense. Je prie beaucoup le Seigneur de vous diriger. Une fois loin, vous verrez plus clair. Souvent Dieu ne nous donne la lumière nécessaire que lorsque nous avons fait le pas moral que les circonstances demandent. Il conduit les obéissants; il agit sur nous et il veut que nous nous soumettions à Lui, que nous acceptions, dans l'humilité, la position que nous nous sommes faite par notre négligence, avant d'agir par nous. C'est une leçon pénible, mais très profitable, et il faut bien, cher frère, que nous l'apprenions ici-bas — heureusement près de Lui, péniblement, si nous nous écartons — mais si nous voulons être pleinement bénis de Lui, il nous faut prendre notre position réelle. C'est un grand secret de vie et de bonheur dans notre oeuvre. Je crois que vous verrez plus clair lorsque vous en serez là, cher frère.

Voici que Dieu répond d'une manière remarquable aux besoins, car V. qui avait projeté, de se rendre dans le Béarn, pense revenir sur ses pas du côté de Vernoux, en sorte que ces chères contrées ne seront pas complètement dépourvues de moyens d'édification. Je le répète: Vous verrez, me semble-t-il, plus clair, lorsque vous aurez accepté cette dispensation de Dieu. Quand je vous ai parlé de la France, c'était le langage de mon coeur et pas autre chose. Il y a tant à faire. Si vous sentez que le Seigneur vous dirige vers la Suisse, venez-y. Le district dont vous parlez a extrêmement besoin d'un ouvrier et d'autres endroits aussi, du côté d'O., par exemple. Il y a plutôt manque d'ouvriers, spécialement depuis le départ de V. qui travaillait avec activité dans le canton. Je n'aimais pas à penser que vous abandonniez la France où Dieu vous avait conduit, il y a déjà si longtemps. Peut-être serait-ce mieux que vous fassiez un séjour en Suisse. Consultez le Seigneur, cher frère, et il vous dirigera. Si vous pensez venir dans le canton de Vaud, tous seront heureux de vous voir, et j'espère également que vous verrez souvent nos chers amis de l'Ardèche. Il y a à faire dans la Drôme; je n'en doute pas. Je sais que des personnes qui ne sont pas des nôtres ont voulu faire sentir aux conducteurs de Lyon qu'il y avait chez eux trop de cléricisme. On verra bientôt jusqu'à quel point ils ont vraiment abandonné ce principe. Le frère L. en était très préoccupé, mais si c'était un mouvement qui eût son origine dans son propre coeur, ce serait beaucoup plus important. Je crois qu'il était beaucoup plus béni auparavant. Il est difficile de se défaire du cléricisme,

et cela se communique facilement. Si L. est simple à Lyon comme à C., cela réparerait bien des brèches. Que Dieu le fasse; ma confiance, en tous cas, est en Lui.

A Dieu, bien cher frère; qu'il vous conduise et vous bénisse de toute manière. Que nous sommes heureux de pouvoir nous confier en Lui dans tous les cas et pour tous les besoins! Faites-le, et vous vous en trouverez bien. Que Celui qui veille sur sa chère Eglise, la bénisse, la relève, la vivifie, la prépare pour Lui-même, et qu'il vienne bientôt, oui bientôt!

Votre affectionné frère.

Lettre de J.N.D. n° 323 – ME 1904 page 158

à Mr A.G., à Clairac

Pau, 22 février 1850

Bien cher frère,

... Je crains de ne pas pouvoir venir cette fois-ci à Clairac et à Ste-Foy, et c'est un grand chagrin pour moi. J'avais fait viser mon passeport pour Ste-Foy, espérant avoir la force d'y aller, mais après avoir tenu quelques réunions à la campagne, j'ai reconnu que ce serait mal agir de me mettre à l'oeuvre dans ces conditions. Lorsque je suis arrivé ici, j'avais toujours la fièvre au commencement, après avoir parlé le soir. Je suis mieux, mais pas encore bien. J'ai tenu une réunion à B., qui m'a passablement éprouvé; j'ai prêché dimanche à la maison et n'en ai pas souffert, sauf un repos nécessaire le lundi. Mais maintenant mon temps est à peu près expiré, car je pense partir pour la Suisse aussitôt que je le pourrai, et il me faudra m'arrêter en route. Le chagrin est plus grand pour moi qu'il ne pourrait être pour vous, mais, n'ayant pas la force nécessaire, il me faut me soumettre à la main de Dieu. Du reste, ce temps de maladie m'a été, je l'espère, bien précieux pour rendre mon ministère plus utile. J'en ai immensément joui par grâce, c'est-à-dire que le Seigneur, par sa grâce, m'a rendu heureux. Je me sens faible, mais son amour est demeuré sans prix pour moi. Dans un sens, il l'était déjà, mais, si je ne me trompe, il y a une différence. Cet amour m'est plus réel, m'entouré davantage le coeur. Qu'il me donne d'y marcher.

Paix vous soit, cher frère. Si la chose est praticable, je viendrai vous voir plus tard; je n'ai été empêché que par ma maladie qui était très violente. Il y a beaucoup de bien à St-Agrève: des conversions et des réunions nombreuses. A Pau, il y a aussi du bien; ils recherchent l'instruction et sont en général beaucoup plus fermes. Ils ont fait du progrès. B. tient un peu à sa présidence, cependant il n'entrave nullement la liberté. Saluez Madame G. et les frères. Je travaille à la traduction d'un traité sur les Opérations du Saint Esprit, dont j'ai beaucoup joui et profité en le relisant. C'est long, mais il y a un fonds de vérités qui conviennent à ce temps-ci, et qui m'ont fortifié. Je crois que Dieu travaille en moi dans ce moment. Puissé-je répondre un peu à sa précieuse grâce, que nous méritons si peu.

Votre tout affectionné frère.

S'il plaît à Dieu, je passerai encore quelques jours à Pau, et si, comme je le crains, je ne monte pas à Clairac, je retournerai, Dieu voulant, à Montpellier, peut-être par Montauban et le Vigan. Je dois ajouter que l'oeuvre de Pau est aussi très importante en elle-même.

Lettre de J.N.D. n° 324 – ME 1904 page 160

à Mr A.G., à Clairac

Pau, 18 mars 1850

Bien cher frère,

... Je vous dirai aussi que Mr B., ayant déclaré formellement, de bouche et par écrit, qu'il ne voulait pas faire partie d'une assemblée, à moins qu'on ne désignât des anciens ou un président, et ayant de fait agi sur ce principe, presque toute l'assemblée de Pau a quitté et s'assemble à part. Il lui reste trois frères, trois soeurs et quelques dames étrangères. Je n'ai pas fait autre chose que prier. Il avait mis pour condition de sa présence dans l'assemblée où ils en ont parlé, que je n'y fusse pas, en sorte que ma position était heureusement faite par Dieu lui-même. Les frères qui se réunissent sont, grâce à Dieu, fort tranquilles et paisibles et dans un bon esprit. Il n'y a eu aucun tiraillement, et leurs rapports avec ceux qui restent sont heureux. Je les vois aussi, sauf Mr B. que je n'ai pas rencontré comme auparavant...

Votre tout affectionné frère.

Lettre de J.N.D. n° 325 – ME 1904 page 195

à Mr A.G., à Clairac

Pau, 26 mars 1850

Bien cher frère,

C'est tout autre chose de répondre à un homme captieux ou d'éclairer des frères désireux de s'informer. Dans le premier cas, il s'agit souvent de réduire cet homme au silence, dans le second, de mettre la lumière en évidence selon la mesure dans laquelle ces âmes peuvent la supporter.

Je ne me rends pas au temple, parce que c'est le monde, et l'on prétend que c'est l'Eglise. On fait prier le monde comme s'il était l'Eglise, et en lui annonçant l'Evangile on lui prêche tout le contraire: Pourquoi y irais-je, si je me trouve plus selon Dieu ailleurs? Je ne trouve pas le temple conforme à la Parole, et moi je dois obéir à la Parole.

Je fais le plus grand cas possible des pasteurs que Dieu donne. Je les trouve fort rares, mais là où il s'en trouve, ils sont un don fort précieux donné par Christ à l'Eglise. Ceux que les hommes ont fait, ne sont rien pour moi.

Je crois que le décalogue est la règle donnée de Dieu aux Juifs sous cette condition que, s'ils l'observaient, ils auraient la vie par ce moyen. «Fais ces choses et tu vivras»; mais, vu l'état de l'homme déjà pécheur, cette loi a été «un ministère de mort» et «un ministère de

condamnation», et elle l'est encore. La loi est sainte, bonne et juste, et à cause de cela, l'homme étant pécheur, la condamnation de tous. Elle a été introduite «afin que l'offense abondât; elle est «la force du péché»; elle «produit la colère»; le péché, par son moyen, «devient excessivement pécheur». On ne peut pas être sous la loi et sous la grâce en même temps, mais elle est toujours bonne si l'on en use légitimement, sachant qu'elle n'est pas faite pour les justes, mais pour les iniques et les insubordonnés, pour ceux qui sont sans pitié et qui vivent mal, pour les gens sans religion et les profanes, pour les meurtriers de père et les meurtriers de mère, etc (1 Timothée 1: 8-10).

Quant à l'oraison dominicale, je laisse chacun parfaitement libre de faire ce que la lumière que le Saint Esprit lui aura fournie par la Parole le rendra capable de faire. Je ne trouve pas l'occasion de s'en servir après le don du Saint Esprit. Elle est parfaite à sa place comme tout ce qui vient du Seigneur. Il n'est pas douteux qu'elle soit différente en Luc et en Matthieu, quoiqu'on ait changé le texte de Luc pour l'assimiler à Matthieu.

Ni le mot, ni l'idée de «sacrement» ne sont scripturaires. Je trouve dans la Parole qu'on rompt le pain de maison en maison. L'idée qu'il faille être consacré pour administrer la cène est une superstition romaine. Le baptême est administré depuis des siècles sans ministre, et il l'est encore dans l'Eglise romaine elle-même. L'obligation d'avoir un ministre pour le baptême a été introduite dans les églises presbytériennes, et elle l'a été pour combattre l'idée romaine que le baptême est nécessaire pour le salut, ce qui fait encore, qu'en cas de besoin, les sages-femmes baptisent les nouveau-nés. On ne trouve pas trace, dans la Parole, de consécration pour baptiser ou donner la cène. C'est une invention au profit du clergé.

Vous trouverez tout ce que je pense au sujet du dimanche dans une note des «Etudes».

Il y a un ministère dans l'Eglise, mais je ne sais pas ce qu'on veut dire par un ministère spécial. Il y a des dons donnés par Christ à ceux auxquels il juge bon de les donner, et le ministère est l'exercice du don (au moins au point de vue de la question, car tout est ministère dans le sens de service), mais tous n'ont pas les dons qui, par leur exercice, rendent propre à édifier l'Eglise. Mais le Saint Esprit peut se servir de tous selon son bon plaisir. Ce que l'homme appelle le ministère, c'est-à-dire des jeunes gens (pas même convertis, peut-être) élevés en vue de cela, comme pour un état, sans question du don de Dieu, n'a aucun rapport quelconque avec le ministère, tel que nous le trouvons dans la Parole.

Une fois qu'on a bien saisi ce qu'est l'Eglise, toutes ces questions collatérales y touchent, et l'on juge paisiblement de tout ce qui se rattache à ce qui prétend faussement être l'Eglise. En attendant, la conscience agira peut-être sur des points de détail et, s'il y a fidélité, Dieu la bénira, mais une action qui ne fait que rendre témoignage contre le mal, est toujours moins satisfaisante, moins pleine de beaux résultats, que ce qui dépend du bien positif que Dieu nous a accordé. Un homme voit que confier les soins de ce qui s'appelle l'Eglise aux plus hauts contribuables est une énormité trop monstrueuse pour être désignée par une épithète du langage humain, mais si cela provient d'une affection profonde pour la vraie Eglise de Christ, le sentiment est plus calme et plus profond que le dégoût de la conscience.

Je n'ai pu que vous donner en peu de mots ma réponse à vos questions, mais je m'étendrai là-dessus si vous le désirez.

Si je n'arrive pas pour dimanche, ne m'attendez plus, car je tiens à être en Suisse aussitôt que possible. J'aurais beaucoup aimé vous voir. Saluez affectueusement les frères.

Votre tout affectionné.

Je suis bien, mais plus faible et beaucoup plus facilement dérangé de santé qu'avant ma maladie. C'est une difficulté de plus pour mon voyage à Clairac dans cette saison. Il neige ici. Peut-être renverrai-je ma visite à l'été où je pourrai disposer d'un peu plus de temps.

Lettre de J.N.D. n° 326 – ME 1904 page 218

à Mr A.G., à Clairac

Nîmes, 25 avril 1850

Bien cher frère,

Je vous écris un mot pour vous dire que j'ai renoncé à ma visite dans le Lot et Garonne, avec l'espoir d'en faire une plus tard. L'oeuvre en France grandit évidemment, et j'ai pris la résolution de partir tout de suite pour la Suisse et, au lieu de me rendre de là en Angleterre, de revenir Dieu voulant au midi. Si j'étais allé maintenant à Clairac, mon temps aurait été excessivement court, et je préférerais avoir un peu plus de marge au cas où il y aurait quelque chose à faire de vos côtés. Il y a beaucoup de bien dans ces contrées-ci; des conversions, et les frères se raniment et se placent davantage devant Dieu. En général, ils sont heureux et unis; cela m'a réjoui et fait du bien. A Montpellier et même à Nîmes, il y a de la bénédiction. L'Esprit de Dieu souffle un peu partout ... J'espère donc, s'il plaît à Dieu, vous voir à mon retour et vous consacrer quelques jours.

Votre tout affectionné.

Lettre de J.N.D. n° 327 – ME 1904 page 258

à Mr A.G., à Clairac

Neuchâtel, 26 mai 1850

Bien cher frère,

Je désire vous écrire quelques mots au sujet de X. Vous savez qu'il désire que sa femme le rejoigne et en thèse générale il fait bien. C'est un bon signe, et ils devraient être ensemble, mais les antécédents créent des difficultés dont X devrait tenir compte, en s'humiliant de ce qu'elles existent et parce qu'il en a été la cause. Si cela avait lieu, ce serait un signe de l'oeuvre de Dieu dans son âme. Je désire de tout mon coeur qu'il soit pleinement restauré et honoré du Seigneur dans l'Évangile, si tel est le bon plaisir de Dieu, mais vous savez, et il sait, qu'il a

donné lieu à la défiance; il a été infidèle sous plusieurs rapports, en sorte que d'autres que sa femme se défient de lui, et tout cela a eu lieu depuis qu'il a fait profession de piété. Or ce que je vous demande, c'est si vous pensez qu'il y ait chez lui une repentance réelle, une *oeuvre de Dieu* qui l'ait vraiment placé devant Lui, en sorte qu'il se soit jugé et affranchi du joug du péché, de manière à marcher humblement devant Dieu.

Son séjour dans un pays où il n'est pas connu, a un double aspect. S'il est vraiment restauré, c'est convenable, parce que là où il a péché, son oeuvre est nécessairement ruinée. On moissonne ce qu'on a semé, lors même que Dieu nous pardonne. Sous ce rapport, si Dieu le rappelle à l'oeuvre, il est convenable qu'il soit loin. D'un autre côté, si la conscience n'est pas vraiment en plein devant Dieu, on échappe ou tout au moins on cherche à échapper aux résultats de la connaissance que d'autres ont de notre péché. La plaie est pansée sans être guérie. Cela se montrera tôt ou tard dans l'oeuvre ou dans la vie. Or c'est là ce que les vrais amis de X aimeraient savoir; c'est la question que lui pose le Sauveur lui-même dans son amour pour lui. Est-ce que son absence de son pays et son oeuvre dans une autre contrée sont l'effet d'un sentiment d'humilité provenant du fait qu'il sait ne pas pouvoir glorifier le Seigneur, ni jouir de la confiance des frères là où le mal a été connu, ou bien, échappe-t-il à l'expérience pénible qu'après tout le péché porte son châtement, et que le chrétien ne sert pas Satan sans en souffrir? Est-ce l'effet d'une oeuvre de Dieu dans sa conscience, ou est-ce que sa conscience cherche à échapper à cette oeuvre? Je crois que sa femme ferait bien d'agir en grâce et lui, si Dieu l'appelle à l'oeuvre, d'y travailler ailleurs, mais, pour les deux cas, il faut que sa conscience soit au clair, que l'oeuvre de Dieu ait produit son plein effet, qu'il soit rétabli spirituellement. Il serait heureux qu'il le fût dans la confiance des frères de sa contrée. Parfois cela exige du temps, mais il faut au moins des garanties morales que ses démarches auprès de sa femme et la reprise de ses travaux d'évangéliste, sont basées sur un rétablissement de coeur et de conscience auprès de Dieu.

Je crois avoir agi selon Dieu en venant ici. Ils ont besoin d'être visités; il y a aussi d'autres besoins à satisfaire. En plusieurs endroits on pourrait désirer plus d'énergie. Dieu a suscité dans sa grâce quelques nouveaux ouvriers.

Votre tout affectionné.

Lettre de J.N.D. n° 328 – ME 1904 page 316

à Mr A.G., à Paris

Londres? 2 mai 1854

Hélas! mon cher, je ne connais que trop de cette affaire si *profondément* affligeante, mais Dieu est vrai, bon et fidèle; et grâces lui soient rendues, il n'abandonne pas sa sainteté. C'est Lui qui, dans sa grâce, a rempli mon coeur, car, sans cela, il y avait de quoi être accablé. Vous en savez assez, cher frère, pour que j'en parle ouvertement avec vous, mais vous en savez autant que moi, en sorte qu'il n'y a guère besoin que j'entre en matière. J'ai été frappé de la manière dont Dieu m'a gardé, ou plutôt a empêché tout cela d'entrer dans mon coeur comme

affliction. Dès la première lettre, j'ai dit: Tout cela est l'affaire de Dieu; il y est; il s'agit de ses affaires. Puis je n'ai eu à considérer que ce que j'avais à faire comme devoir personnel avec une absence d'émotion inconcevable à moi-même, sauf en l'attribuant à Dieu. Autrement, et de toute manière, ce coup était épouvantable...

Je tremble pour lui; je crains qu'il ne rentre pas en lui-même, que sa conscience ne fléchisse pas devant Dieu. Oh! quel bonheur de pouvoir le faire et devant un tel Dieu, mais il faut bien que sa grâce agisse, car autrement le péché intérieur qui nous a éloignés de Lui, nous empêche de nous ouvrir en nous faisant attacher plus de prix à notre bonne opinion de nous-mêmes et à l'estime des hommes qu'à sa faveur, et Satan est rusé.

Ce que je désire, c'est que sa conscience soit pleinement atteinte, que son coeur et l'Eglise soient épargnés. Dieu sait si cela est possible, au moins aurai-je fait ce qui est possible; j'ai remis tout le reste à Dieu. Vous savez qu'il nie, ou du moins a nié la plus grave accusation, mais ceux qui s'en sont occupés n'ajoutent pas foi à sa dénégation, ce qui rend la chose plus pénible. Je ne sais si vous lui avez parlé; je n'en ai pas encore eu l'occasion; en fin de compte, je remets la chose à Dieu, Lui demandant qu'il fasse tourner tout cela à sa propre gloire, et je suis sûr qu'il le fera.

La chose à craindre pour vous, bien-aimé frère, est que le travail extérieur vous empêche d'être vous-même en la présence de Dieu, en sorte que le véritable état de votre propre âme vous soit caché. Il y aurait plus de calme, plus d'attente patiente. Cela date de loin, de la fin de votre séjour à Vernoux. Je bénis Dieu de tout mon coeur de ce qu'il vous donne du travail, mais, où que vous soyez, cherchez Sa face et ne soyez pas satisfait sans la trouver. Je ne désire pas vous voir occupé de vous-même, mais il faut que vous soyez occupé de Dieu. Cela nous donne la connaissance de nous-mêmes en nous faisant en même temps jouir de Sa grâce, de la clarté de sa face. Sans cela mille choses, dont nous n'avons pas conscience, s'accumulent dans l'âme, obscurcissent la vue spirituelle, nous cachent Dieu, et, nous voilant la lumière, nous empêchent de nous voir nous-mêmes, de juger le mal et de nous en purifier. Alors, quand la lumière pénètre, c'est une découverte qui renverse le coeur. On s'est trompé au point qu'on croit quelquefois, dans ce cas, s'être trompé à l'égard de tout, ou, du moins, on est découragé de manière à douter que l'on ait pu prétendre servir Dieu. On devient inutile, si l'on n'est pas incertain de son salut, et la paix et l'énergie spirituelle ne se rétablissent pas de si tôt. Dieu dirige ses enfants pour leur bien, Christ dirige sa maison. Dieu pense au bien de l'Eglise. Il veut que nous soyons capables de jouir du ciel, de Lui-même avant tout, puis de travailler pour lui. En marchant *avec* Lui, on est à même de travailler pour Lui sans endurcir sa conscience. Il n'y a rien qui le fasse davantage que de travailler en son nom quand on ne marche pas intérieurement avec Lui. La Parole a perdu son effet; on s'en est servi habituellement sans en sentir l'influence. A un moment donné, quand la patience de Dieu n'y peut plus rien — patience qui ne retire pas le don aussitôt qu'on commence à s'éloigner de Lui — à un moment donné, l'appui extérieur de l'exercice du don est ôté, et l'on tombe dans l'affreuse conscience de son éloignement personnel et pratique de Dieu. C'est un cas terrible; c'est, ou bien un assoupissement dans lequel les choses de Dieu ont perdu leur attrait, où le fil tranchant du

glaiive est émoussé, où le coeur n'a plus de ressort; ou bien c'est à peu près le désespoir. Dieu peut intervenir par des maladies, par des afflictions, par des humiliations, pour restaurer l'âme, et il le fait, mais la pire de toutes les disciplines, c'est quand Dieu dit: «Ephraïm s'est attaché aux idoles; laissez-le faire» (Osée 4: 17). Depuis que Dieu l'a dit, il s'est toujours souvenu d'Ephraïm, mais c'est un terrible jugement.

Je ne sais ce que vous faites à Paris, cher frère, mais je suis sûr que c'est dans la communion de Dieu que vous trouverez la lumière et la force, et grâce lui en soit rendue, sa grâce nous suffit. Aussi je ne doute pas qu'en regardant à Lui, non pas seulement pour lui demander ce qu'il faut faire (et c'est très bien), mais pour vous-même, votre coeur se refondra dans son amour, et la lumière et le courage en sortiront. Paix vous soit, cher frère. Cherchez par-dessus tout la présence de Dieu, et le Dieu de paix sera avec vous. Saluez cordialement les frères.

Votre affectionné frère.

Lettre de J.N.D. n° 329 – ME 1904 page 338

à Mr C. (*)

(*) Quelques fragments de cette correspondance ont paru dans le *Messenger* (1882-83). Nous la reproduisons ici dans son entier.

Nîmes, 12 mars 1851

Bien cher frère,

J'abonde dans l'esprit de votre lettre. Ma crainte est d'être en général mou en fait de discipline et pour peu que je voie un signe d'humiliation, je suis tout disposé à accueillir. Je sais que je ne suis qu'un pauvre pécheur gardé par grâce, et, si je tombe, relevé par la grâce seule, mais je dis qu'une haute prétention à quelque chose de tout à fait supérieur à d'autres, unie à la légèreté ou à ce qui y prête, ne peut plaire à Dieu. Je doute que vous connaissiez l'histoire du pauvre C. Il n'y a eu aucune dureté à son égard, et pour mon compte je n'avais aucun sentiment semblable, mais il lui a fallu une triste et misérable chute et même une longue marche dans le péché, pour lui faire sentir où il en était. Or un *système* qui a pu amener là quelqu'un qu'on espérait être chrétien et par un chemin qui prétendait être beaucoup plus spirituel que tout autre, n'est pas une chose à encourager ni à supporter. Chacun de ceux qui s'y trouvent, ne tombe pas, sans doute, aussi bas que cela, mais est-ce que ce qui l'a produit est jugé? C'est parce que j'en doute que je parle aussi fortement. Ils ont tout fait pour ébranler les frères, non seulement à Clairac, mais dans le Gard, parce qu'on n'acceptait pas leur système. Cela n'a abouti à rien qu'à la ruine de C. Mais, je le répète, la chose est-elle jugée? Je n'ai rien contre qui que ce soit, mais je n'ai qu'une pensée, c'est de ne pas voir se renouveler ce qui a déjà eu lieu. Or si la chose n'est pas jugée devant Dieu, si ce qui est chair — non pas en chute, mais comme système prétentieux — n'est pas jugé, quelle garantie ai-je pour la gloire du Seigneur qui y est intéressée. Je ne prétends pas du tout juger les détails de ce qui s'est passé; ce qui agit sur mon jugement, c'est le fond de l'affaire. Quant aux jugements que

les chrétiens semi-mondains portent sur cela, je m'en inquiète fort peu. Si le Seigneur l'approuve, il saura justifier ceux qui lui obéissent. La seule chose à faire, c'est de chercher Sa volonté qui est toujours la vraie grâce, quoiqu'elle paraisse dure à la chair.

Ce n'est pas du tout mon caractère d'être ferme dans ces choses. Je suis extrêmement troublé à la pensée de faire de la peine à un autre. Je me sens si indigne moi-même que la discipline ou le refus de recevoir quelqu'un me va au coeur, mais je n'ose pas lier le nom de Christ et de la spiritualité avec ce qui nourrit la chair. G. me dit qu'il y a de la bénédiction dans l'oeuvre à Clairac; j'en bénis Dieu de tout mon coeur. J'espère les aller voir; un frère anglais, Mr Wigram, actuellement à Pau, pense aussi les visiter.

Saluez cordialement les frères de ma part. Soyez sûr, cher frère, que je désire agir en toute grâce et que Dieu m'enseigne à le faire.

Votre tout affectionné.

Lettre de J.N.D. n° 330 – ME 1904 page 357

à Mr C.

Londres, août 1852

Bien-aimé frère,

Vous aurez appris, je le pense, par L. F., que l'état de mon oeil retardait ma réponse à votre lettre. Il est encore faible, mais je m'en sers en le ménageant, car je suis en retard avec ma correspondance et tout le reste. Comme vous le dites, la communion est le régulateur qui tient l'équilibre entre la dépendance et l'activité de l'amour, et rien d'autre. Mais voici, je crois, quant au principe, ce qui l'explique. Le nouvel homme, en tant qu'il est une participation à la nature divine est, dans son activité, la «charité», c'est-à-dire l'amour. Ensuite, l'amour de Dieu étant répandu dans nos coeurs par l'Esprit qui nous a été donné, devient une puissante impulsion dans ce même sens. L'Esprit nous dirige, soit envers les saints individuellement, soit dans l'exercice d'un don, soit envers les pauvres pécheurs. On est père, pasteur, évangéliste, peut-être tous les trois. Mais en même temps, la qualité essentielle du nouvel homme, ainsi qu'on la voit en Christ, c'est la dépendance et l'obéissance. On vit avec Dieu et dans la conscience de ses vraies relations avec Lui. Or cette relation, c'est de ne rien vouloir, de ne rien faire sans Lui. Le nouvel homme ne le peut pas. Ensuite il est conduit par l'Esprit. L'homme ne vit pas de pain seulement, mais de chaque parole qui sort de la bouche de Dieu. Ainsi le Seigneur Jésus, l'amour même, ne faisait rien, là où il n'avait pas la volonté de son Père pour motif. Non que la volonté du Père l'arrêtât dans l'activité de sa propre volonté à Lui, mais la volonté du Père seule était le mobile de la sienne. L'amour était toujours actif, mais son exercice soumis à la volonté du Père il était dirigé et extérieurement mis en mouvement par cette volonté. C'est pourquoi c'était l'obéissance. Il en est de même de nous, en tant que le nouvel homme agit en nous. Mais hélas! le moi, la volonté propre, l'amour-propre, tendent à affaiblir l'amour et à nous détourner de l'obéissance, d'une entière dépendance de Dieu dans notre activité. Dès lors, plus ou moins d'incertitude ou d'activité propre. Alors l'intercession

de Christ et la communion de Dieu, puis l'action de la Parole dans nos coeurs, un oeil net restauré, peuvent seuls rétablir l'équilibre.

A propos de [1 Jean 1: 1](#), dans le temps, mais il y a longtemps, j'avais pensé comme vous; il est impossible de séparer, dans la personne de Christ, la préexistence de la nature divine. Cependant je crois qu'en disant: «Ce qui était dès le commencement», l'Esprit parle de ce que Jésus était sur la terre, de ce que Jean avait vu et touché. Dans l'évangile, «au commencement» se rapporte à tout ce qui existait hors de Dieu, c'est-à-dire que cette phrase constate l'existence éternelle de Christ comme Parole. Le grand sujet de Jean est la manifestation de Dieu et de la vie divine sur la terre. A cet effet, il parle de la Parole éternelle et de son incarnation, mais dans l'épître il passe à la reproduction de cette vie en nous, et dans ce but il remonte de cette vie en nous, à son origine et à sa parfaite manifestation: à ce que Christ était sur la terre. Le chapitre 2: 7, semble démontrer que telle est la force du passage. De nos jours, où l'on veut avoir quelque chose de plus parfait que ce Christ, cette insistance sur ce qui était dès le commencement ne manque pas d'importance.

Il est de toute nécessité de cultiver un esprit sain qui ne cherche pas des questions, mais la piété. C'est ce dont Paul parle à plusieurs reprises à Timothée. On ne se nourrit jamais d'épices. Ce genre est la preuve d'un mauvais état d'âme.

J'ai été frappé, dernièrement de trois caractères d'expérience ou d'action de l'Esprit de Dieu en Philippiens, 2 Corinthiens et 1 Corinthiens. Dans l'épître aux Philippiens, l'âme plane au-dessus de tout, se réjouit toujours, ne s'inquiète de rien, ne fait qu'une chose, ne sait s'il vaut mieux vivre ou mourir. En 2 Corinthiens l'apôtre désespérait de vivre; quand il est arrivé en Macédoine, il n'avait pas de repos, au dehors des combats, au dedans des craintes. Mais dans le premier cas, il se reposait sur Celui qui ressuscite les morts; dans le second, Dieu console ceux qui sont abattus, dans le troisième, il se glorifie dans ses infirmités, afin que la puissance de Christ repose sur lui. En un mot, c'est la force et la consolation divines, lorsqu'on est pressé par les difficultés. En 1 Corinthiens, les chrétiens étaient dans un bien mauvais état. Il les reprend sévèrement, mais il commence par dire: «Dieu est fidèle qui vous affermira jusqu'à la fin, afin que vous soyez irréprochables dans le jour de notre Seigneur Jésus Christ». Quelle grâce dans tout cela! Aussi cela m'a fait du bien et j'y ai trouvé de l'instruction.

Notre cher frère L. F. m'a donné de bonnes nouvelles de l'oeuvre dans vos contrées. Dieu en soit béni. Le travail des siens ne sera pas vain s'ils ne se lassent pas. Que Dieu vous soutienne, cher frère, et vous bénisse vous-même dans votre âme. Il faut boire pour soi-même, si l'on veut avoir des fleuves d'eau vive.

Saluez bien affectueusement tous les frères, quoique je ne les connaisse pas de vue. Que le Seigneur, leur Seigneur et le mien, les bénisse.

Votre bien affectionné.

Lettre de J.N.D. n° 331 – ME 1904 page 379

à Mr C.

Lausanne, juin 1855

Bien cher frère,

... J'ai parcouru presque tout le canton de Neuchâtel, où j'ai eu de très bonnes réunions, ensuite toutes les assemblées riveraines du lac de Genève, sauf une, et jusqu'à Aigle. Je me rends demain dans l'intérieur du canton. Les frères marchent en paix. Quatre réunions ont été troublées par M. E..., mais le mal s'est arrêté là et ne s'est pas propagé. Des conversions s'opèrent en plus d'un endroit, de nouvelles réunions se forment, mais rien de très saillant récemment. L'oeuvre se maintient et plus que cela, mais je ne vois pas une grande énergie de vie dans les anciennes réunions, quoiqu'elles se recrutent toujours de nouvelles âmes.

... Je trouve partout qu'un Evangile complet, clair, positif, un vrai salut annoncé, attire les âmes; elles en ont besoin. Insistez sur la sainteté tant que vous voudrez, en nourrissant l'âme de Christ, mais que la grâce qui sauve reste grâce, une vie toute nouvelle et une justice divine accordées à l'homme déjà totalement perdu et, en tant que chair, sans ressource, même en Dieu — l'homme amené à reconnaître cet état dans la présence de Dieu, mais là, revêtu par Dieu de la plus belle robe — robe qu'il ne possédait pas même dans son innocence — une grâce souveraine de Dieu qui, ayant absolument effacé nos péchés, nous introduit dans une position toute nouvelle, et cela par la communication de la vie de Christ ressuscité, dans laquelle nous sommes tels qu'il est.

Pour nous-mêmes, cher frère, cherchons ardemment, constamment, et avec confiance, la communion de Dieu, afin que, dépouillés de nous-mêmes, ayant nos pensées et nos intentions jugées, nous ayons une entière confiance en Lui. Il est fidèle et il n'y a rien de plus doux que d'avoir la conscience intime de cette fidélité, de cet amour qui trouve sa joie à nous bénir. Veillons contre l'Ennemi dans le chemin de la volonté de Dieu.

Saluez affectueusement tous les frères.

Votre tout affectionné frère.

Lettre de J.N.D. n° 332 – ME 1904 page 419

à Mr C.

Nîmes, 15 mars 1860

Bien cher frère,

J'ai été très heureux de recevoir de vos nouvelles, d'autant plus heureux qu'elles sont si bonnes. Dieu en soit béni. Ce n'est pas seulement celui qui travaille qui est encouragé, mais aussi les chrétiens qui, en tout lieu, en entendent parler, et ils abondent en actions de grâces envers Dieu. Il est si doux de voir Dieu travailler et intervenir en grâce! Je me réjouis de la bénédiction avec vous, cher frère, et avec ces chères âmes qui se réjouissent dans le précieux Sauveur qui nous a donné, à nous pauvres pécheurs, une place dans la lumière auprès de son Père. J'aurais un grand plaisir à vous aller voir; je ne sais si Dieu me l'accordera, mais il est possible que cela ait lieu un peu plus tard.

Vous savez que j'ai été occupé des affaires de N. Grâce à Dieu, sauf trois qui ont besoin d'être brisés, nous sommes tous ensemble et, je le crois, dans un bon esprit, quoique nous n'ayons pas encore pris la cène. Je pense qu'on ne tardera pas très longtemps à le faire. Ensuite, lorsque j'aurai un peu vu les frères de la contrée, il faut que je me rende à Pau pour la publication d'une livraison des Etudes; puis, Dieu voulant, je reviendrai pour me rendre en Suisse et peut-être Dieu m'accordera le plaisir de vous voir en passant, ainsi que les frères. J'aurai une grande joie à faire leur connaissance.

Les portes sont ouvertes ici, et il y a du bien, quoique les réunions aient souffert ces dernières années, mais elles se remontent par la bonté de Dieu. Que Dieu nous donne, cher frère, de nous tenir près de Lui, source de toute grâce. C'est là que nous trouvons la joie et le bonheur pour nos propres âmes, et la force pour l'oeuvre. Certainement, dans la mesure dans laquelle nos coeurs s'occuperont de Lui, nous ferons l'expérience de sa fidélité. Quelle intimité de grâce nous trouvons dans nos entretiens avec Lui, et sur quelle bonté nous pouvons compter! Peu à peu, à mesure que nous faisons des progrès vers le ciel, nous apprenons, toujours plus dépouillés de nous-mêmes, combien il a à coeur de nous bénir, et avec quelle grâce il se révèle à nous et nous nourrit de sa bonté.

Paix vous soit, et que la présence et la grâce de Dieu soient avec vous...

Votre affectionné frère.

Souvenir d'un serviteur du Seigneur - Ladrière A.

Extraits des lettres à un ami

ME 1904 page 19

18 septembre 1889

... L'épreuve est bonne. Elle nous brise, c'est vrai, mais elle nous dépouille de nous-mêmes; elle jette bas toute gloire, et nous pousse ainsi à ne regarder qu'à Dieu, à chercher en Lui seul notre ressource, et en tout cela il y a un grand gain pour nous et pour les autres, comme Paul le dit (2 Corinthiens 1: 3, 4). Combien nous avons besoin de sagesse et de prudence, et comme l'ennemi cherche à profiter de tout! Mais il faut que tout soit manifesté; Dieu est dans l'Assemblée, si faibles soyons-nous, et il juge. Combien il est désirable que les saints le comprennent!

25 avril 1890

... Il y a, je crois, une chose qui nous est recommandée et que nous négligeons de demander. C'est ce que l'apôtre dit par deux et trois fois dans les Corinthiens: «Désirez avec ardeur des dons spirituels». Ne pourriez-vous pas présenter cela aux frères et ensuite à Dieu dans les prières? Il est regrettable qu'il y ait si peu d'activité et si peu de désirs pour exprimer la louange, les actions de grâces, etc. Je crains que ce ne soit un indice d'une pauvre vie spirituelle. Il y a souvent beaucoup de routine. Je sais que l'on est souvent fatigué du travail du jour; mais qu'est-ce qui rafraîchit le plus, s'endormir on être avec Dieu dans la prière? J'ai maintes fois éprouvé que, fatigué outre mesure, la réunion de prières me reposait merveilleusement... Combien de sujets de souffrance! Mais il est bon d'être tenus ainsi dans la dépendance du Seigneur. Quelle grâce d'être dans la lumière et de savoir discerner les choses... Que le Seigneur affermisce ces nouveaux convertis et leur donne de marcher pour sa gloire, étant nourris par sa Parole. C'est une chose d'une grande importance que la connaissance de la Parole, que d'en aimer l'étude pour entrer dans les pensées de Dieu, «Oh! combien j'aime ta loi, c'est ce dont je m'entretiens tout le jour».

3 novembre 1890

... Nous sommes dans un temps de faiblesse et de déclin, c'est bien évident. Tout autour de nous, un grand bruit religieux, mais au milieu de tout cela, que fait-on de la Parole? Chacun fait comme il lui semble bon. Mais loin d'être une raison de se laisser aller, il faut se coller plus que jamais à Christ et à la Parole; nous édifier sur notre très sainte foi, priant par le Saint Esprit, nous conservant dans l'amour de Dieu, et attendant la miséricorde de notre Seigneur Jésus

Christ pour la vie éternelle. Voilà un beau texte pour le temps présent, n'est-ce pas? Eh bien, ne le prêchons pas seulement, ce qui est nécessaire, mais mettons-le en pratique.

ME 1904 page 38

27 novembre 1890

... Nous sommes dans le présent siècle mauvais, nous ne pouvons échapper aux difficultés et aux épreuves qui viennent de cette position. Et si nous avons commis une faute, selon le gouvernement de Dieu nous en souffrons. Et qu'avons-nous à faire? Chercher à détourner le châtement, à y échapper, ou l'accepter avec soumission, nous attendant à ce que notre Dieu, qui est miséricordieux, tirera du châtement même une bénédiction plus grande?

10 décembre 1890

Il y a des cas très difficiles quand des unions comme celle-là ont été contractées; les conséquences des fautes se font douloureusement sentir, mais la grâce du Seigneur s'élève au-dessus de tout, nous recevons instruction par nos fautes même et, quand le moment est venu, Dieu délivre. J'espère qu'il en sera ainsi pour notre soeur. Seulement il est bien désirable qu'elle voie dans sa conscience le faux pas qu'elle a fait et qu'elle le juge.

... Nous avons besoin de beaucoup de grâce dans les temps où nous vivons où il y a tant d'ignorance et de relâchement même parmi les chrétiens, et quand je parle de grâce, je ne veux pas dire atténuer le mal, passer par-dessus; non, la grâce est ferme et ne tolère pas le péché, mais c'est la grâce assaisonnée de sel; la douceur qui gagne le coeur pour atteindre la conscience. — On soupire après une manifestation plus grande de la vie chez les enfants de Dieu. Il est affligeant de voir la mollesse, la tiédeur, l'indifférence quant aux choses de Dieu. Que faire? Nous n'avons d'autre ressource que de nous tourner vers le Seigneur. La supplication fervente du juste obtiendra, comme au temps d'Elie, la pluie de la bénédiction.

Toutes ces maladies et ces malades devraient avoir une voix, et pour ceux qui souffrent et pour les autres. C'est le Seigneur qui adresse ainsi des appels au coeur. Que d'appels nous lisons dans la Parole: «M'aimes-tu?» «Suis-moi». «Qui dites-vous que je suis?» et tant d'autres devraient avoir pour effet de sonder nos coeurs à l'égard de la personne de Christ. C'est là la grande chose. Qu'est-il pour notre coeur? Quand l'amour de Christ domine, régit le coeur, tout va bien. — Ainsi ne nous lassons pas, mais poursuivons avec constance la course, les yeux fixés sur Jésus. Le repos est là.

ME 1904 page 199

23 février 1891

... Nous avons à user de beaucoup de grâce, sans sacrifier la vérité, ni la sainteté, cela va sans dire, mais la grâce gagne le coeur et fait pénétrer la vérité, à moins que le coeur ne s'endurcisse. Parlez à X. du Seigneur et de son amour, du besoin que chacun de nous à d'aller

à Lui et de lui tout dire, nos fautes, nos misères, nos besoins; parlez-lui de ce tendre coeur, si rempli de sympathie et de miséricorde, cherchez à éviter toute récrimination; s'il accueille vos paroles, s'il est placé devant le Seigneur et la Parole, il arrivera juger bien des choses qu'il a faites. C'est le regard du Seigneur qui a brisé le coeur de l'apôtre Pierre. S'il ne veut pas recevoir, ne vous laissez pas.

Ce que nous avons à faire est de nous attacher au Seigneur, à sa Parole, à la prière, dans ces temps de la fin. C'est ce que l'apôtre Jude recommande aux saints quand le mal est à son comble... Prenez courage, le Seigneur est là, notre aide, notre force, notre bouclier, la lumière pour éclairer et réchauffer nos coeurs. Et c'est pour un bon Maître que nous travaillons, ne nous laissons donc pas, quand même il semblerait qu'il y a peu de résultat. Le résultat ne dépend pas de nous. Notre affaire est d'être fidèles. Et en même temps réjouissez-vous dans le Seigneur. Comment ne pas être heureux en contemplant sa grâce, en goûtant son amour. Nous avons en nous une fontaine d'eau pure et rafraîchissante qui jaillit en vie éternelle. Oh! combien il nous aime! Et nous serons bientôt avec Lui. Encore une fois réjouissons-nous, et que notre coeur ne se trouble pas. C'est lui-même qui nous y exhorte... Le Seigneur éprouve les siens fidèles. «Pierre, m'aimes-tu?» «Et vous, voulez-vous aussi vous en aller?» Voilà des questions qui sondent le coeur. Qu'il nous donne de pouvoir répondre: «A qui irions-nous?» et «Tu sais que je t'aime».

Ne rejetons pas loin notre confiance, qui a une grande récompense, etc. (Hébreux 10: 35-39). Précieuses paroles et à propos, n'est-ce pas?

ME 1904 page 219

31 mars 1891

... Combien toutes ces choses devraient agir au contraire dans les consciences et dans les coeurs, et porter les âmes à s'occuper davantage de la Parole et à veiller et à prier. Sans doute tout nous dit que le Seigneur est proche, mais dans quel état devons-nous désirer qu'il nous trouve, et désire-t-il nous trouver? Qu'il nous donne de prier; et qu'il donne à ceux qu'il a établis sur sa maison d'être attentifs à distribuer une nourriture saine aux âmes. Si nous ne restons pas attachés à la Parole, si nous négligeons la prière, nous voilà sans force contre l'ennemi. Le Seigneur employait ces deux armes et nous montre ainsi le chemin... On ne trouve un peu de consolation que dans cette espérance: Jésus vient. Je crois que tout ce par quoi nous passons, a pour unique but de nous rejeter davantage et tout entiers sur Dieu et la Parole de sa grâce, comme aux jours dont Paul parle aux anciens d'Ephèse. Que le Seigneur, dans sa grâce, vous garde et vous encourage.

18 avril 1891

... Vous savez d'abord comme moi qu'en toutes choses ce que nous avons à désirer avant tout, c'est de connaître la volonté du Seigneur quant au chemin que nous avons à suivre, et c'est avec une sagesse et une intelligence spirituelle que nous la discernons (Colossiens 1)....

Les frères devraient sentir leur responsabilité et demander au Seigneur les dons spirituels nécessaires pour l'action selon Lui... Il me semble que parmi nous, cela est singulièrement oublié de nos jours, et que tout tend à marcher par routine. Demandons au Seigneur de ne pas nous laisser entraîner dans cette voie. Nous ne serions pas mieux que les sectes qui nous entourent, si nous n'agissons pas par l'Esprit. La présence du Seigneur au milieu de deux ou trois rassemblés en son nom, la présence de Dieu par son Esprit, l'action de cet Esprit dans l'Assemblée, sont des choses que nous semblons oublier. Il serait bien bon de les rappeler aux chers enfants de Dieu.

ME 1904 page 260

5 janvier 1892

... Il est sans doute attristant et humiliant de voir combien peu les principes d'une marche entièrement séparée sont compris par les frères et par les jeunes qui auraient dû mieux apprendre ce qu'ils ont entendu... Il nous faut demander au Seigneur d'éclairer ces chères âmes et agir avec beaucoup de patience et de grâce, sans pour cela négliger de leur montrer le chemin selon le Seigneur. Le temps actuel est un temps d'extrême faiblesse, ne l'oublions pas. Ce n'est pas pour excuser aucun mal, mais pour nous rejeter entièrement sur le Seigneur... Ayez bon courage. Le Seigneur est avec nous, près de nous, pour nous: que nous manque-t-il?

ME 1904 page 300

16 juin 1892

Il nous faut prendre patience, car le Seigneur est proche (Jacques 5: 8). Au début de notre course, le Seigneur ne permet pas que nous voyions toutes les difficultés, les épreuves et les larmes du chemin. Nous serions découragés. Mais à mesure que nous avançons, il nous fortifie, les délivrances actuelles sont le gage des délivrances à venir, nous apprenons à Le mieux connaître, lui qui nous aime; nous nous appuyons sur Lui, et nous nous attendons à Lui avec une plus grande confiance. Et puis le but est proche. En attendant, ne nous lassons point, travaillons et vivons pour Lui plaire.

27 septembre 1893

... J'espère que vous éprouvez quelque chose de ce que l'apôtre dit aux Colossiens: «Fortifiés en toute force, selon la puissance de sa gloire, pour toute *patience* et *constance* avec joie». Nous en avons grandement besoin en ces temps difficiles où il y a si peu de ce zèle pour le Seigneur que l'on aimerait à voir, chez les saints et en soi-même... Nous lisons chaque jour la Parole en famille; et cela a déjà été béni pour plusieurs.

ME 1904 page 377

18 décembre 1893

Je comprends bien votre chagrin en voyant les chers enfants de Dieu comprendre si peu ce que c'est que la vocation céleste du chrétien... Je crois qu'il y a beaucoup d'ignorance dans leur fait. Ils n'ont pas saisi l'enseignement de la Parole sur ce qu'est le monde; on ne le leur a sans doute jamais présenté assez nettement. Combien de chrétiens sincères se contentent d'être sauvés de la condamnation, et ignorent que Christ en les sauvant, les a retirés du présent siècle mauvais, hors du monde. Il faudrait leur montrer que le monde ce ne sont pas les vices grossiers, mais ce vaste système établi dès le commencement par l'homme pécheur et éloigné de Dieu, qu'il a arrangé selon sa volonté pour la satisfaction de ses convoitises et des désirs de son cœur. Que le monde n'est pas seulement la scène où tout cela se déploie, mais ceux qui y vivent, qui y agissent selon leurs principes mauvais, excluant Dieu, ou l'associant à ce que Dieu réprouve. Le monde est ennemi de Dieu, opposé au Père, conduit par Satan, son chef; le monde a crucifié Christ. Où est Christ dans ses fêtes et ses plaisirs? Christ se trouve-t-il dans les auberges et les salles de vote? Est-ce pour Christ que l'on vote? Il a dit: «Mon royaume n'est pas de ce monde», et le chrétien voudrait gouverner le monde, car celui qui vote participe au gouvernement du monde. Et ainsi le chrétien qui vote se met au-dessus de son Maître, qui a dit: «Le disciple n'est pas plus que son Maître». Christ n'a pas voulu être roi, il n'a pas voulu être juge, et un chrétien voudrait voter comme faisant partie de ce que l'on nomme le peuple souverain? Et ainsi être roi et juge. Est-ce sa place? «Vous n'êtes pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde», a dit Jésus. «Notre bourgeoisie est dans les cieux», dit l'apôtre. «Soyez séparés», et ne vous mettez pas sous un même joug avec les infidèles, dit-il encore. Et les frères qui votent foulent cela aux pieds. Ils vont côte à côte avec les non-croyants mettre leur vote pour qui? Peut-être aussi pour un non-croyant, participant ainsi au gouvernement du monde, eux dont la bourgeoisie est *dans les cieux*. Voilà ce qu'oublient les frères qui votent. Ils donnent un doigt au monde qui le tiendra ferme, et où s'arrêteront-ils? C'est très triste et j'en suis très affligé avec vous. Mais le Seigneur est puissant pour éclairer ces chers amis, et je ne doute pas que si la Parole leur est présentée, ils ne s'y rangent. Il est étrange de voir cette tendance constante de l'Eglise à vouloir se mêler au monde, et c'est sa ruine bien loin qu'elle puisse améliorer le monde. — Peut-être n'avons-nous pas toujours assez insisté sur ces vérités pratiques qui doivent régler notre marche. Les chrétiens ont souvent besoin qu'on leur mette les points sur les *i*. Mais là où il y a l'amour de Jésus et la soumission à la Parole, il ne sera pas difficile de faire comprendre que notre marche doit être en accord avec les principes clairs de la Parole. Si les quelques mots que j'ai tracés à la hâte peuvent être utiles aux frères, je ne m'oppose pas à ce que vous les disiez, y ajoutant ce qui manque.

ME 1904 page 440

26 janvier 1893

... Il ne semble pas que parmi les frères il y ait en ce moment un grand mouvement pour l'évangélisation. Toutefois, c'est une grande grâce, dans ces derniers et mauvais jours, que le Seigneur maintienne son témoignage au milieu de nous, malgré notre faiblesse et nos

manquements. Nous sommes exhortés à garder le bon dépôt des saines paroles. C'est une grande chose dans un temps où, dans tout ce que l'on nomme églises, on n'a plus foi dans les Ecritures inspirées, et où la gloire et l'oeuvre du Fils de Dieu sont amoindries. Et je me réjouis en voyant, chez les frères, un besoin croissant d'étudier la Parole; je crois que, pour les jeunes surtout, c'est une chose de toute nécessité... Mais je sens toujours plus qu'à la connaissance il faut ajouter la piété réelle, et parmi nous, c'est peut-être une chose qui manque souvent. On peut parler des choses célestes, de vie céleste, mais si la marche céleste manque, à quoi sert de parler? Je sens, pour ma part, combien on connaît peu la séparation pour Christ, le dévouement à Christ, combien les choses de la terre absorbent la vie. Je pense souvent à cette parole: «Il est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui pour eux est mort et a été ressuscité». C'est là la vraie vie chrétienne, ne plus vivre pour soi, mais pour Christ, étant étreint par son amour.

ME 1904 page 459

23 mai 1893

... Nous avons à passer par l'épreuve; cela est nécessaire et convenable, mais comme l'épreuve n'est pas d'abord un sujet de joie, nous sympathisons avec ceux qui souffrent comme étant du même corps. Mais il est bon et salutaire de sentir que nous sommes dans une tente fragile qui bientôt tombera, et que nous revêtirons notre domicile qui est du ciel... Ainsi tous nous apprenons d'une manière ou d'une autre, que notre vie est fragile et que nous sommes réellement des étrangers et des voyageurs dans ce monde, que nous y passons comme une ombre. Que le Seigneur nous donne d'employer pour son service le temps qu'il nous laisse ici-bas.

Quant aux âmes, je crois qu'il y a, comme partout, hélas! plus de langueur que de vie. On est parfois affligé et découragé en voyant que la Parole est si peu goûtée, les privilèges si peu appréciés, la vie de Christ si peu réalisée. On est chrétien, on est sauvé, et c'est tout. Que pouvons-nous à cela? Nous-mêmes rien, sinon porter la chose sur nos coeurs devant le Seigneur.

25 avril 1894

... Le Seigneur nous avertit souvent de nous modérer; il sait que nos forces ont une limite, et quand l'âge vient, que nous ne pouvons plus faire autant que par le passé, il nous dit: «Venez à l'écart prendre un peu de repos» (Marc 6: 31). Il faut l'écouter et prendre garde, même dans une chose qui est bonne, de ne pas faire notre propre volonté.

Glanures

ME 1904 page 40

Quand tu passes par des jours d'épreuve, demeure en la présence de Celui qui est le Dieu de toute consolation, et qui ne permettra pas que tu sois tenté au-delà de tes forces. Tu trouveras que l'affliction qu'il t'envoie est dans ses mains un moyen de te faire connaître davantage son coeur plein de sympathie — son coeur qui agit toujours en amour — et tu auras plus de grâces à Lui rendre pour les mauvais jours que pour les bons.

Mais si tu traverses des jours de repos, alors demeure encore plus particulièrement en la présence du Seigneur. Ces jours-là sont des jours de danger, parce que c'est alors que s'introduisent si facilement dans le coeur la nonchalance et l'indifférence, et que, la vie étant facile et douce, *les choses de ce monde* prennent bien vite de l'attrait et de l'intérêt.

ME 1904 page 60

La vraie signification de l'effusion du sang de Christ, c'est la perfection absolue de la nature divine en rapport avec le péché. Il abolit le péché, ne laisse actuellement ni tache, ni souillure, et déclare la sainteté divine qui est unie à l'amour parfait. Dans l'effusion du sang, Dieu agit selon la perfection de sa nature qui est amour, mais il maintient ce qui y est nécessairement lié, savoir la sainteté, et cela au prix de l'absolu dévouement de Christ à cette sainteté et à Dieu. Dans l'effusion du sang la déité est parfaitement, pleinement révélée; elle ne l'est réellement nulle autre part que là; je ne parle pas de ce que Dieu est dans sa propre nature, mais de la manifestation de Lui-même.

Quant à cette manifestation, la croix de Christ est le centre de toute gloire: «Le Fils de l'homme est glorifié, et Dieu est glorifié en Lui».

ME 1904 page 80 : Darby J.N.

1862

En présence des bénédictions que Dieu nous accorde comme à ses serviteurs, désirons qu'elles produisent en nous l'humilité, en nous approchant de Celui qui les donne, de qui procède tout don excellent et qui seul fait une oeuvre réelle. Je sens constamment le besoin de veiller à ce que l'oeuvre ne m'éloigne pas de Dieu. On se contente de voir les choses aller bien, et l'on oublie de dépendre de Lui; la communion s'interrompt; la conscience perd sa spiritualité, en admettant qu'elle en ait, et l'on ne juge pas tout selon la présence de Dieu. On ne s'en aperçoit pas au moment même, mais quand la communion se rétablit, on ne tarde pas à sentir la différence; seulement Dieu reste toujours fidèle et bon.

Que Dieu vous garde, et moi aussi, et tous les siens, bien près de Lui, de Lui, source de joie et de force, dont la présence est notre sûreté.

La position du croyant en Christ

ME 1904 page 50

Ce sujet est de la plus haute importance. Aussi longtemps qu'un chrétien ne l'a pas bien compris, il ne peut avoir une idée juste de ses relations, ni de sa responsabilité. Il est certain que la faiblesse, de la vie chrétienne chez beaucoup de croyants, l'incertitude de leur marche et le manque de séparation du monde, que l'on a à déplorer chez un grand nombre de ceux qui professent être chrétiens, proviennent d'une connaissance imparfaite de la position que le croyant occupe devant Dieu en Christ.

Nous lisons dans l'épître aux Romains: «Ayant donc été justifiés sur le principe de la foi, nous avons la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus Christ». Ainsi *la paix avec Dieu* est la possession inaliénable de chacun de ceux qui sont justifiés; car c'est la paix qui a été faite «par le sang de sa croix» (Colossiens 1: 20). Ce n'est donc pas une expérience ou le résultat d'un progrès accompli; c'est ce qui appartient à tout croyant, quels que soient ses sentiments, du moment qu'il est justifié. Si donc nous n'entrons pas dans la jouissance de cette paix, cela est dû à notre imparfaite connaissance de la grâce de Dieu, qui peut provenir soit d'un mauvais enseignement, soit de notre incrédulité. Mais il est très important que chaque croyant, quelle que soit, sa faiblesse ou sa timidité, sache qu'une paix éternelle avec Dieu est sa portion par le précieux sang, de Christ.

Mais il y a plus que cela. Nous lisons ensuite: «Par lequel nous avons trouvé aussi accès, par la foi, à cette faveur dans laquelle nous sommes». Remarquez encore ici que ce n'est pas une expérience, mais la position dans laquelle chaque croyant est amené en Christ, position d'acceptation parfaite, dans laquelle la pleine faveur de Dieu repose sur lui, non à cause de ce qu'il est en lui-même, ni d'aucune expérience ou d'aucun progrès qu'il puisse avoir fait, mais uniquement à cause de ce que Christ est et a fait pour lui.

Cette vérité sera saisie plus distinctement, si l'on considère un autre passage. Nous trouvons dans l'épître aux Colossiens: «Et vous, qui étiez autrefois étrangers et ennemis quant à votre entendement, dans les mauvaises oeuvres, il vous a toutefois maintenant réconciliés dans le corps de sa chair, par la mort, pour vous présenter saints et irréprochables et irrépréhensibles devant lui» (Colossiens 1: 21, 22). Remarquez maintenant deux choses: premièrement, Dieu avait réconcilié ces croyants (il vous *a* réconciliés); et secondement, le caractère parlait de cette réconciliation est indiqué, par trois mots. Le premier est «*saint*», ce qui exprime de la manière la plus forte possible que le croyant est parfaitement propre pour la présence de Dieu. Ensuite, nous avons le mot «*irréprochable*», dont nous comprendrons mieux la portée par un autre passage dans l'épître aux Hébreux, nous lisons: «Combien plus le sang du Christ qui, par l'Esprit éternel, s'est offert lui-même à Dieu *sans tache*». Or le mot traduit ici «sans tache» est le même «qu'irréprochable», dans les Colossiens; nous pouvons donc en conclure que le croyant, quant à sa position, est devant Dieu ce que Christ était quand

il s'est offert lui-même à Dieu, c'est-à-dire «sans tache». En dernier lieu; nous avons «*irrépréhensible*», ce qui signifie plus exactement quelqu'un sur lequel ne pèse aucune accusation, selon ce que dit l'apôtre dans un autre endroit: «Qui tentera accusation contre des élus de Dieu?» (Romains 8: 33).

Ce passage des Colossiens nous enseigne donc que la position du croyant devant Dieu, est absolument parfaite, car il nous montre que Dieu regarde son peuple en Christ comme saint, sans tache, et tel que toute question qui pourrait être soulevée à son égard, est si entièrement réglée qu'aucune accusation ne peut être portée contre lui. Or cette position est celle de chaque croyant; ce n'est pas du tout une question d'expérience ou de progrès; elle appartient aux petits enfants en Christ, aussi bien qu'aux jeunes gens et aux pères (1 Jean 2), parce que, dès que nous croyons, nous nous trouvons devant Dieu dans toute la perfection, la bonne odeur et l'acceptation de Christ. C'est donc ce qu'il est et non ce que nous sommes, qui fait notre position; ce qu'il est, c'est ce que nous sommes en Lui devant Dieu.

Mais nous pouvons aller plus loin. Dans l'épître aux Romains, Paul dit: «Or vous n'êtes pas dans la chair, mais dans l'Esprit, si du moins l'Esprit de Dieu habite en vous» (Romains 8: 9). Il faut noter avec soin ces paroles: «Vous n'êtes pas, *dans la chair*». A quoi se rapportent-elles? A la position du croyant, au résultat de sa mort et de sa résurrection avec Christ. Si nous lisons attentivement depuis le chapitre 6, nous verrons que les croyants sont regardés comme étant morts avec Christ quant à leur vieille nature. C'est ce que nous disent, entre autres, les passages suivants: «Ignorez-vous que nous tous qui avons été baptisés pour le Christ Jésus, nous avons été baptisés pour sa mort?» (6: 3). «Sachant ceci, que notre vieil homme a été crucifié avec lui» (6: 6); «Or si nous sommes morts avec Christ...» (6: 8). Comme il nous est dit ailleurs, ils sont considérés comme «ressuscités avec Christ» (Colossiens 3: 1); de là vient que l'apôtre leur rappelle qu'ils ont «dépouillé le vieil homme avec ses actions», et «revêtu le nouvel homme» (Colossiens 3: 9, 10). Ainsi la vérité qui nous est enseignée est que, pour ce qui concerne notre position devant Dieu, nous sommes, non dans la chair, puisque notre vieil homme a été jugé et crucifié sur la croix, mais dans l'Esprit. C'est donc l'Esprit qui caractérise notre position devant Dieu. A ses yeux et devant Lui, nous ne sommes pas dans la chair. Cela suppose, il est vrai, l'existence de la chair; mais ayant reçu le Saint Esprit, et ayant la vie du Saint Esprit, c'est *Lui* qui forme notre relation avec Dieu. Notre existence morale devant Dieu est dans l'Esprit, non pas dans la chair, ou l'homme naturel. En d'autres termes, quant à la position, nous ne sommes plus du tout en Adam, et (en allant au delà du passage que nous venons de considérer) nous pouvons ajouter que nous sommes en Christ, et en Christ là où il est.

Ce que nous venons de voir est confirmé par d'autres passages, Paul écrivait aux Ephésiens; «Mais Dieu qui est riche en miséricorde, à cause de son grand amour dont il nous a aimés, alors même que nous étions morts dans nos fautes, nous a vivifiés ensemble avec le Christ (vous êtes sauvés par la grâce), et nous a ressuscités ensemble, et nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes dans le Christ Jésus» (Ephésiens 2: 4-6). Tous les verbes employés ici sont au passé: Dieu nous *a vivifiés*, il nous *a ressuscités*, il nous *a fait asseoir*; tout

cela nous montre donc quelque chose qui a été accompli en notre faveur. Qu'est-ce donc? C'est notre parfaite position en Christ. Oui, nous apprenons que déjà en Christ nous sommes assis dans les lieux célestes, et que c'est notre vraie place devant Dieu. Si nous étions dans la chair, la scène sur laquelle nous nous mouvons serait notre place, mais puisque, en Christ, nous y sommes morts, et que nous avons été ressuscités ensemble avec Christ, notre vraie place est en Christ où il est, dans les lieux célestes. C'est pour cela que l'apôtre dit ailleurs: «Si quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création» (2 Corinthiens 5: 17). Car, en Christ, nous sommes morts à l'ancienne, nous en avons été entièrement sortis, et nous sommes ressuscités avec Lui dans la nouvelle, où tout est parfait selon la perfection de Dieu, en sorte que l'apôtre Jean peut dire: «Comme il est, Lui, nous sommes, nous aussi, dans ce monde»; cela veut dire: tel que Christ est devant Dieu, tels nous sommes en Lui, bien que nous trouvons encore dans ce monde, parfaitement agréés de Dieu, parce que l'acceptation de Christ est la nôtre.

Il faut bien se rappeler que nous nous sommes occupés de la position du croyant. Naturellement notre place de service est ici-bas dans le désert, mais si vrai que cela soit, n'oublions jamais que nous appartenons à une autre création que celle-ci, puisque nous sommes assis en Christ dans les lieux célestes. «Notre bourgeoisie est dans les cieux, d'où aussi nous attendons le Seigneur Jésus Christ comme Sauveur» (Philippiens 3: 20), et quand il viendra, il nous prendra auprès de Lui, afin que là où il est, étant rendus semblables à Lui, conformes à Lui dans la gloire, nous y soyons aussi.

Il est d'autant plus nécessaire de bien saisir ces vérités, qu'elles ont une influence très marquée sur notre marche et notre conduite. Si nous discernons bien que nous sommes un peuple céleste, nous verrons aussi que notre vraie place et notre position devant Dieu doivent déterminer le caractère de notre marche; en un mot, que notre marche doit être en harmonie avec notre position en Christ, que le mot «séparation» — une séparation pour Dieu — doit se lire dans tout ce que nous sommes et sur tout ce que nous faisons. Si les croyants étaient plus familiers avec le caractère de leur position, ils verraient l'absolue incompatibilité de la plupart de leurs associations avec cette position; ils ne pourraient se joindre aux hommes du monde dans les affaires et les mouvements politiques et philanthropiques, comme on les nomme; ni prendre part à tant de choses qui attristent l'Esprit de Dieu, mais ils entreraient dans la pensée de l'apôtre, quand il dit: «Désormais nous ne connaissons personne selon la chair; et, si même nous avons connu Christ selon la chair, toutefois maintenant nous ne le connaissons plus ainsi» (2 Corinthiens 5: 16); ils comprendraient son appel: «Ne vous mettez pas sous un joug mal assorti avec les incrédules; car quelle participation y a-t-il entre la justice et l'iniquité? ou quelle communion entre la lumière et les ténèbres?... C'est pourquoi sortez du milieu d'eux, et soyez séparés, dit le Seigneur, et ne touchez pas à ce qui est impur, et moi, je vous recevrai; et je vous serai pour père, et vous, vous serez pour moi des fils et des filles, dit le Seigneur, le Tout-Puissant» (2 Corinthiens 6: 14-18); et ils chercheraient, jour après jour, la grâce nécessaire pour se conformer à cette exhortation: «Si donc vous avez été ressuscités avec le Christ, cherchez les choses qui sont en haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu, pensez

aux choses qui sont en haut, et non pas à celles qui sont sur la terre; car vous êtes morts, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu» (Colossiens 3: 1-3).

L'enseignement de l'Ecriture touchant les saints de l'Ancien Testament

Ladriere A.

ME 1904 page 68

Quelques personnes ont de la peine à comprendre que les saints qui ont vécu avant la Pentecôte, comme aussi ceux qui vivront dans le millénium, ne font pas partie de l'Eglise. Mais si l'Eglise n'a commencé à exister que lors de la descente du Saint Esprit et doit être complète à la venue du Seigneur, il est évident que les uns comme les autres sont en dehors de l'Eglise. Je vais m'efforcer de montrer la vérité de cette assertion relativement aux saints de l'Ancien Testament, qui préoccupent plus spécialement ceux qui ont de la peine à l'admettre. Le principe d'ailleurs, est le même dans les deux cas.

Toute personne qui connaît les Ecritures admettra comme une chose qu'elles enseignent clairement qu'Abraham, Isaac, Jacob, et tous les saints de l'ancienne dispensation, étaient des serviteurs vivants, fidèles et dévoués de Dieu, et qu'ils auront part à la première résurrection, à la venue de Christ, avec tous les croyants de la dispensation actuelle. Mais nous ne devons pas aller au delà de la Parole, et si Dieu nous a laissés ignorer la place que ces éminents serviteurs occuperont dans la gloire, nous n'avons qu'à nous incliner avec soumission en respectant ce silence de Dieu et de sa Parole. De plus, non seulement il semble qu'il y ait manque de soumission et de respect, mais aussi que c'est déroger aux souffrances de Christ, à la grâce et à l'oeuvre du Saint Esprit, de maintenir que les saints qui vivaient avant l'accomplissement de l'expiation, avant le don du Saint Esprit et en qui par conséquent l'Esprit ne demeurait pas, aient été dans la même position que ceux qui vivent maintenant. D'ailleurs les Ecritures elles-mêmes établissent la différence, de sorte que la chose est mise hors de doute.

Au chapitre 11: 11, de l'évangile de Matthieu, nous lisons: «Parmi ceux qui sont nés de femme, il n'en a été suscité aucun de plus grand que Jean le baptiseur; mais le moindre dans le royaume des cieux est plus grand que lui». Sans entrer dans une complète explication de ce passage, remarquons seulement que, si éminent que fût Jean Baptiste, dans la place que Dieu lui avait assignée comme précurseur et témoin du Messie à venir, le moindre dans le royaume des cieux est plus grand. Quelle que soit la différence — différence de dispensation, sans doute — elle existe; le Seigneur Jésus fait ici une distinction entre des saints, et non seulement cela, mais il met en contraste le moindre dans le royaume à venir, avec le plus grand dans le temps qui précède, et cela à l'avantage du premier.

En second lieu, nous trouvons en Romains 3: 24-26: «Etant justifiés gratuitement par sa grâce, par la rédemption, qui est dans le Christ Jésus, lequel Dieu a présenté pour propitiatoire, par la foi en son sang, afin de montrer sa justice à cause du support des péchés

précédents dans la patience de Dieu, afin de montrer, dis-je, sa justice dans le temps présent, en sorte qu'il soit juste et justifiant celui qui est de la foi de Jésus». Encore ici nous voyons un contraste entre la position des saints de l'Ancien Testament quant au pardon des péchés, et celle des croyants depuis la mort de Christ. Dans le premier cas, Dieu supportait les péchés, dans sa patience; dans le second cas, il est dit que Dieu est juste et justifiant celui qui croit en Jésus. Voilà assurément une distinction bien évidente entre les saints de l'Ancien Testament et les croyants de la présente dispensation; car le support des péchés dans la patience de Dieu, à cause du sacrifice à venir de Christ, est tout autre chose que la condition de ceux qui, ayant été justifiés sur le principe de la foi, ont la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus Christ, «par lequel nous avons trouvé aussi accès, par la foi, à cette faveur dans laquelle nous sommes, et nous nous glorifions dans l'espérance de la gloire de Dieu» (Romains 5: 1, 2); de ceux donc il est dit qu'ils sont assis «ensemble dans les lieux célestes en Christ» (Ephésiens 2: 6); et desquels l'apôtre Jean pouvait dire: «Comme *il est*, lui, nous sommes, nous aussi, dans ce monde» (1 Jean 4: 17).

Si nous passons à l'épître aux Hébreux, nous y lisons ces paroles: «Tous ceux-ci des saints de l'Ancien Testament), ayant reçu témoignage par la foi, n'ont pas reçu ce qui avait été promis, Dieu ayant eu en vue *quelque chose de meilleur pour nous*, afin qu'ils ne parvinssent pas à la perfection sans nous» (11: 39, 40). Ce passage de même établit aussi clairement que possible, que les croyants de cette dispensation reçoivent «*quelque chose de meilleur*», qui manque, suivant la souveraineté de la grâce de Dieu, aux croyants de l'Ancien Testament.

Remarquons maintenant d'autres passages qui nous montrent des saints parvenus à la perfection, mais qui sont *en dehors de l'Eglise*. Rappelons, ce que personne ne nie, que l'Eglise est l'Epouse de Christ. Maintenant, aux versets 7 et 8 du chapitre 19 de l'Apocalypse, nous voyons la femme de l'Agneau, puis, au verset 9, suivent ces paroles: «Bienheureux ceux qui sont conviés au banquet des noces de l'Agneau». Ainsi il est parlé d'une classe de personnes qui sont invitées; ce n'est pas la femme de l'Agneau, mais les conviés au banquet.

Au chapitre 21, nous lisons: «Et je vis la sainte cité, nouvelle Jérusalem, descendant du ciel d'auprès de Dieu, préparée comme une épouse ornée pour son mari. Et j'entendis une grande voix venant du ciel, disant: Voici, l'habitation de Dieu est avec les hommes, et il habitera avec eux» (versets 2, 3). Au verset 9, cette cité, la sainte Jérusalem, est appelée «l'épouse, la femme de l'Agneau», mais dans ce passage, elle est décrite aussi comme «l'habitation de Dieu», et cette habitation est *avec les hommes*, de sorte que là encore nous avons des saints dans une condition parfaite, mais en dehors de l'Eglise.

D'un autre côté, quant aux saints du millénium, rappelons-nous que la venue du Seigneur a lieu avant cette ère bénie. Or l'Eglise est complète quand le Seigneur Jésus revient prendre les siens, car les noces de l'Agneau précèdent le règne millénaire. Ainsi les saints de cette période, dont la multitude ne se peut compter, ne font pas partie de l'Eglise. Il n'y a pas plus d'injustice pour le cas des saints de l'Ancien Testament que pour celui des saints du millénium, à maintenir la position et les privilèges propres à l'Eglise.

Quelques passages semblent, à première vue, avoir une portée différente. Ainsi, en Matthieu 8: 11, 12, nous lisons: «Et je vous dis que plusieurs viendront d'orient et d'occident, et s'assièront avec Abraham, et Isaac et Jacob dans le royaume des cieux; mais les fils du royaume seront jetés dans les ténèbres de dehors». D'abord, en supposant même que cela se rapporte à l'Eglise, être assis avec les patriarches dans le royaume des cieux, ne prouve pas que les patriarches appartenaient à l'Eglise. Personne ne doute que les croyants ne verront Abraham, Isaac et Jacob, dans le royaume. Toute la question est: Sont-ils de l'Eglise? Or le passage ne dit rien de l'Eglise, cela est évident. Si cela était, comment les enfants du royaume pourraient-ils être jetés dehors? Non, Jésus parle ici comme Messie, et comme tel, il avertit les Juifs incrédules que leur descendance des patriarches ne leur servirait de rien; que, bien qu'ils fussent les enfants de ceux à qui les promesses furent faites, ils seraient jetés dehors, s'ils le rejetaient, et que, de même que le centurion dont le serviteur fut guéri, avait été mis par la foi en possession de la bénédiction, de même des multitudes viendraient de toutes parts dans le royaume quand il serait établi, et obtiendraient ainsi par la foi les précieux privilèges qu'eux, Juifs, méprisaient alors.

Le seul passage qui pourrait encore présenter quelque difficulté, se trouve dans l'épître aux Galates: «De sorte que ceux qui sont sur le principe de la foi, sont bénis avec le croyant Abraham» (3: 9). Le sujet que traite l'apôtre dans ce chapitre est la justification par la foi. Il montre d'abord qu'Abraham a été justifié par la foi (verset 6), et ensuite que le même principe existe sous l'Evangile, et, par conséquent, que quiconque croit est béni avec le croyant Abraham (voyez aussi Romains 4). Ce dont il est question *est donc le principe sur lequel Dieu justifie, et non la position dans laquelle est amené celui qui est justifié*. Ce passage ne dépasse donc pas le fait que les croyants sont justifiés actuellement de la même manière qu'Abraham; il n'a trait par conséquent à aucune différence dispensationnelle.

Nous voyons donc que les Ecritures ne nous montrent nulle part les saints de l'Ancien Testament comme faisant partie de l'Eglise et établissent, au contraire, une différence positive entre les saints de ces deux dispensations. C'est pourquoi aussi Jean Baptiste lui-même a dit: «Celui qui a l'épouse est l'époux; mais l'ami de l'époux, qui assiste et l'entend, est tout réjoui à cause de la voix de l'époux; cette joie donc qui est la mienne est accomplie» (Jean 3: 29). Mais il ne faut pas oublier que puisque ces croyants d'autrefois étaient, comme nous le savons, nés de Dieu, vivifiés par la puissance du Saint Esprit par la foi, ils appartiennent à Christ, quoique n'étant pas membres de son corps, et auront ainsi part à la première résurrection, de même que l'Eglise. Nous ne pouvons en dire davantage, puisque l'Ecriture se tait quant à la place qu'ils auront dans la gloire.

Mais puisque la période de l'Eglise s'étend de la Pentecôte à la venue du Seigneur, nous savons que les croyants précédents, comme ceux qui viendront après, n'en font pas partie, ne sont pas membres de Christ. Leur place et leur bénédiction dans la gloire seront dignes de Celui qui les a séparés pour Lui-même, et feront naître leur adoration et leur louange ainsi que les nôtres, quand ils contempleront le déploiement merveilleux des richesses de sa grâce dans leur salut et leur gloire éternelle.

Ensemble - Genèse 22: 1-19

Périer E.

ME 1904 page 92

Le passage que nous venons de lire nous rappelle la mort de Christ; car il est évident que les faits relatés dans ce chapitre vont bien au delà de l'épreuve de foi à laquelle Abraham, le père des croyants, fut soumis. Certes, cette épreuve était bien grande: sacrifier son unique, celui qu'il aimait, Isaac, en qui les promesses avaient été faites, n'était pas peu de chose. Nous savons, par Hébreux 11, comment Dieu estime la foi qui a fait ce sacrifice. Mais la pensée dominante de ce chapitre, c'est non pas la grande foi d'Abraham, mais le fait que Dieu nous y occupe de son Fils. Quelqu'un a dit: Quand nous lisons la Parole, nous devons toujours le faire avec la pensée d'y chercher le Fils.

Trois fois dans l'évangile de Matthieu (3: 17; 12: 18; 17: 5), nous entendons la voix du Père avec l'expression: «En qui j'ai trouvé mon plaisir». Cette expression revient deux fois avec le mot «Fils». «Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai trouvé mon plaisir», et encore les mêmes mots avec: «Ecoutez-le».

Si donc le Père veut nous révéler quel est l'objet de son affection et son appréciation du Fils, quoi d'étonnant qu'il nous en parle dès le commencement de la Genèse? Il est vrai qu'alors il ne le fait pas encore sans voile, pour ainsi dire, mais qu'il emploie pour cela des figures et des types.

Avant de dire quelques mots sur les versets que nous venons de lire, je voudrais rappeler que lorsque Dieu nous parle en type de la personne et de l'oeuvre du Fils, une bénédiction en résulte toujours pour nous. La personne du Fils a une telle valeur pour le Père, qu'il ne peut en être autrement. Ainsi, en Genèse 3, quand, par le fait du péché de l'homme, Dieu a perdu sa création, il fait entendre sa voix, indiquant qu'il cherche l'homme; il oblige Adam à reconnaître qu'il a péché, malgré ses excuses pour mettre la faute sur Dieu. S'adressant ensuite à la femme, il leur montre à tous deux quelles seront les conséquences de leur péché: sol maudit, travail pénible, souffrance et mort. Enfin, s'adressant au serpent, il lui dit qu'il mettra inimitié entre lui et la femme, entre sa semence et la semence de la femme, puis il ajoute: «Elle te brisera la tête, et toi tu lui briseras le talon». Chacun de nous sait que cette semence de la femme est Christ, et que la croix est le lieu où elle brisa la tête du serpent, le lieu aussi où le serpent et sa semence ont brisé le talon de Christ. C'est là qu'il mena le monde entier contre Jésus, comme le dit ce dernier en Gethsémané à ceux qui mettaient les mains sur lui: «C'est ici votre heure et le pouvoir des ténèbres» (Luc 22: 53).

Dès que le Père a introduit le Fils, montrant sa croix par anticipation, une conséquence bénie en résulte pour Adam et Eve. Ils sont couverts en figure de «la robe de justice et revêtus des vêtements du salut», par l'Eternel lui-même (Genèse 3: 21; conf. Esaïe 61: 10), au lieu de

leur ceinture de feuilles de figuier qui laissait à découvert leur nudité morale devant Dieu. Quoique Dieu dût, dans son gouvernement, chasser l'homme de Sa présence, portant sur lui la sentence de mort, il prolonge l'existence d'Adam sur la terre jusqu'à neuf cent trente ans; et quoique l'homme soit hors d'Eden, sous les conséquences de son péché, Dieu le voit pourtant revêtu du fruit de son travail à Lui. Quelle cause assigner à ce fait? L'objet de l'amour du Père, le Fils, a paru!

Aux jours de Noé, nous assistons au jugement du monde. Après être sorti de l'arche, Noé offre de toute bête pure des holocaustes à l'Eternel. «L'Eternel», est-il dit, «flaira une odeur agréable et dit en son coeur: Je ne maudirai plus le sol à cause de l'homme». Quelle est donc la raison de cette abstention d'un nouveau jugement universel? Le sacrifice. Où l'odeur agréable, l'odeur du repos fût-elle flairée? A la croix du Fils. Il est écrit: «Il a fait la paix par le sang de la croix». Et encore: «Christ nous a aimés et s'est livré lui-même pour nous comme offrande et sacrifice à Dieu, en parfum de bonne odeur» (Ephésiens 5: 2). Et lorsque Noé pouvait craindre un nouveau déluge à la vue des nuages qui lui cachaient les glorieux rayons du soleil, il pouvait, en levant les yeux, voir l'arc dans la nuée, lui rappelant l'alliance de l'Eternel avec la terre, en vertu de laquelle il ne la détruirait plus par les eaux.

Dans notre passage, chers frères et soeurs, c'est de nouveau le Fils qui nous apparaît dans un des plus beaux types de l'Ancien Testament. Abraham, formé par des épreuves précédentes, se met en route pour le pays de Morija, vers une montagne qui lui était inconnue au départ. Les jeunes hommes qui accompagnent lui et son fils, s'arrêtent en deçà du lieu désigné par Dieu. Ayant chargé son fils du bois nécessaire à l'holocauste et pris le feu et le couteau dans sa main, voici Abraham et Isaac en route, «allant les deux *ensemble*». Or nous savons que deux hommes ne marchent pas «ensemble s'ils ne se sont pas accordés». Nous sommes rendus attentifs à ce mot: «Ils allaient les deux *ensemble*», par sa répétition au verset 8. Il nous oblige à porter nos pensées au delà d'Abraham, et d'Isaac. Quoi de plus naturel en effet que ces deux aillent ensemble, après avoir laissé les jeunes hommes en arrière? Mais voyez derrière eux le Père et le Fils éternel! C'est de ce dernier que le Père veut nous occuper, en Lui qu'il veut se révéler en amour et en grâce pour nous, par Lui que ses desseins de gloire peuvent seuls s'accomplir. Nous connaissons ces paroles: «Il convenait pour lui, à cause de qui sont toutes choses, et par qui sont toutes choses, que, amenant plusieurs fils à la gloire, il consommât le chef de leur salut par des souffrances» (Hébreux 2: 10). Nous connaissons également cet autre passage: «*C'est pourquoi, en entrant dans le monde*, il dit: Tu n'as pas voulu de sacrifice, ni d'offrande, mais tu m'as formé un corps. Tu n'as pas pris plaisir aux holocaustes, ni aux sacrifices pour le péché, alors j'ai dit: Voici, je viens; il est écrit de moi dans le rouleau du livre, pour faire, ô Dieu, ta volonté.» (Hébreux 10: 5, 6).

Pourrions-nous trouver dans la Parole un accord plus parfait entre le Père et le Fils pour l'accomplissement de notre salut? Le Père veut des fils dans la gloire, et le Fils s'offre pour l'accomplissement de l'oeuvre qui les y introduira. Remarquez ici une différence entre le type et l'antitype. Isaac ignorait quelle devait être la victime pour l'holocauste, mais le Fils, pouvait dire: «Voici, nous montons à Jérusalem, et toutes les choses qui sont écrites par les prophètes

touchant le fils de l'homme, seront accomplies; car il sera livré aux nation; on se moquera de lui, et on l'injuriera, et on crachera contre lui, et après qu'ils l'auront fouetté, ils le mettront à mort, et le troisième jour il ressuscitera» (Luc 18: 31-33). Ainsi nous nous apercevons que, dans le type si touchant de Genèse 22, l'Esprit dépasse la réalisation du mot: «Ils allaient les deux ensemble», appliqué à Abraham et à son fils, car de fait il n'y avait pas communion parfaite de pensées entre les deux. Isaac ignorait ce que s'avait Abraham au sujet de la victime. Cependant Isaac, étant calmé par la réponse de son père, ils continuent ensemble jusqu'au lieu du sacrifice.

Nous l'avons donc vu: toute la portée de ce mot *ensemble* ne peut être appliquée qu'à Celui qui a débuté dans la communion de pensée et d'action pour l'accomplissement de la gloire de Dieu et de notre salut éternel et qui, le long du chemin, pouvait dire: «Ma viande est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé, et d'accomplir son oeuvre» (Jean 4), et encore: «Je fais toujours les choses qui lui plaisent» (Jean 8: 29), et encore: «Selon que le Père m'a commandé, ainsi je fais» (Jean 14: 31). Il ne s'arrête pas dans l'accomplissement de la volonté du Père avant de pouvoir dire: «J'ai achevé l'oeuvre que tu m'as donnée à faire» (Jean 17: 4). et: «C'est accompli» (Jean 19: 30).

Mais revenons au moment où le sacrifice est sur le point d'être offert sur l'autel. Y avait-il à Gethsémané l'ombre d'une interruption dans la communion de pensée entre le Père et le Fils, en sorte qu'ils aient cessé un instant de marcher *ensemble*? Certainement pas, car voici ce que nous lisons au chapitre 22 de Luc: «Père, si tu voulais faire passer cette coupe loin de moi! Toutefois, que ce ne soit pas ma volonté qui soit faite, mais la tienne». Comme donc ils marchaient *ensemble* au début, ils marchaient *ensemble* à la fin.

Et qui peut entrer dans la profondeur de ce mystère entre le Père et le Fils? Unité de nature, de pensée et d'action!

De même que les jeunes gens d'Abraham ne pouvaient l'accompagner avec son fils à Moriya, de même les disciples ne pouvaient suivre le Seigneur alors; ils le suivirent plus tard, comme Jésus le dit à Pierre.

On trouve dans notre chapitre une troisième fois le mot *ensemble*, au verset 19: «Et Abraham retourna vers ses jeunes hommes; et ils se levèrent, et s'en allèrent *ensemble* à Beër-Shéba». Qu'auraient pu faire les jeunes hommes, s'ils avaient accompagné Abraham à Moriya? Sans doute, ils l'auraient entravé dans son obéissance à l'Eternel; ils l'auraient troublé dans sa foi; ils auraient peut-être dit à Isaac, comme Pierre au Seigneur: «Dieu t'en préserve; cela ne t'arrivera pas». Mais ils furent laissés en arrière jusqu'au retour d'Abraham et d'Isaac, et dès lors ils marchent dans la communion du père et du fils. L'exemple d'Isaac n'a-t-il pas une grande réalité pour nous?

Après sa résurrection, le Seigneur retourne auprès des siens, que l'épreuve de la croix avait obligés de fuir; mais il se fait précéder par Marie de Magdala avec ce consolant message: «Je monte vers mon Père et votre Père; et vers mon Dieu et votre Dieu»; message rempli

d'instruction pour les disciples et leur apprenant qu'ils se trouvaient placés maintenant dans les mêmes relations que Lui, vis-à-vis de Dieu et du Père. Celui qui les avait amenés par sa résurrection dans cette relation selon les conseils du Père, les y avait amenés en vertu de sa mort; ils étaient désormais «tous d'un» (Hébreux 2: 11). Ce n'était plus: «Moi et mon Père nous sommes un», chose toujours vraie quant à la divinité du Fils et du Père; mais le Seigneur pouvait désormais leur appliquer ces vérités qu'il avait dites par anticipation, en Jean 17: 21: «Afin que tous soient un, comme toi, Père, tu es en moi, et moi en toi; afin qu'eux aussi soient un en nous et que le monde croie que toi tu m'as envoyé».

Naturellement les jeunes hommes d'Abraham ne pouvaient pas être amenés dans cette relation d'enfants vis-à-vis de lui, le type, comme toujours, restant en deçà de l'antitype, mais une chose dont ils jouissent à la suite du sacrifice et de la résurrection d'Isaac en figure, c'est de la communion du père et du fils, car il est écrit: «Ils s'en allèrent *ensemble*».

C'est là notre privilège. N'est-il pas écrit: «Ce que nous avons vu et entendu, nous vous l'annonçons, afin que vous ayez communion avec nous; or notre communion est avec le Père et avec son Fils Jésus Christ. Et nous vous écrivons ces choses, afin que votre joie soit accomplie» (1 Jean 1: 3, 4). Ainsi nous marchons *ensemble* maintenant, dans cette communion, et bientôt notre part bienheureuse et éternelle sera d'être avec Lui, où il est, semblables à Lui. Combien ce troisième *ensemble* est donc intéressant pour nous!

L'introduction du Fils a, comme nous le remarquons au commencement, certaines conséquences pour Adam et Eve, et pour les descendants de Noé. Ici, le sacrifice et la résurrection du fils unique n'ont pas seulement pour effet de nous amener dans la communion du Père et du Fils, mais la bénédiction universelle — ce qui est bien plus que l'abstention du jugement général du monde — une postérité terrestre et céleste est accordée à Abraham, et toutes les nations sont bénies en sa semence (22: 17, 18).

Que ne pouvons-nous pas attendre du Père qui fut glorifié par le Fils? Oui, que ne fera-t-il pas pour Lui? Nous avons maintenant les pensées du Père révélées à l'égard du Fils et par le Fils. Quelqu'un a dit que l'or de la rue de la nouvelle Jérusalem est comme du verre transparent, et non comme un miroir, ce qui nous porterait à nous voir nous-mêmes dans la cité; mais Celui qui «remplit toutes choses», c'est Christ, le Fils; c'est donc Lui qui sera contemplé dans la Jérusalem céleste et non pas nous.

Puis donc que *le Fils* est l'objet de notre contemplation et de nos louanges, et le sera dans la gloire, cherchons dès maintenant et toujours dans les Ecritures, le Fils, objet du bon plaisir du Père et de ses conseils. Qu'il nous accorde à tous cette grâce par le Saint Esprit!

Ephèse – Le commencement & L'avertissement

Ephèse – Le commencement

ME 1902 page 41

Lisez Actes des Apôtres 19

La parole de Dieu trace, d'une manière bien digne d'attirer notre attention, l'histoire de l'assemblée d'Ephèse depuis son commencement (Actes des Apôtres 19), jusqu'à son déclin (Apocalypse 2), et même, on peut dire, jusqu'au temps où sa lampe est ôtée de son lieu. Ce fait remarquable ne se présente pour aucune autre des assemblées mentionnées dans l'Écriture, aussi l'on peut y voir comme une image de l'histoire morale de l'Église universelle de son commencement à sa fin. C'est ce qui donne un grand intérêt à l'étude de ce qui nous est rapporté de l'assemblée d'Ephèse dans la parole de Dieu.

Le chapitre 19 des Actes nous apprend le commencement de cette assemblée. L'apôtre Paul avait passé une première fois à Ephèse, en allant de Corinthe à Jérusalem. Il n'y resta que peu de temps, et la seule chose qui nous est dite à cette occasion, c'est qu'il entra «dans la synagogue et discourut avec les Juifs» (Actes des Apôtres 18: 19). Cependant il y avait laissé ses fidèles amis Aquilas et Priscilla, et c'est là que l'éloquent Apollos, qui ne connaissait que le baptême de Jean, fut instruit plus exactement par eux de la voie de Dieu, de ce qui concerne les conseils de Dieu accomplis en son Fils bien-aimé.

Plus tard, comme il en avait exprimé l'intention, Paul revint à Ephèse. Ce qui le frappa d'abord en y commençant son ministère qui devait s'y continuer pendant près de trois années, fut la présence de personnes que la Parole mentionne sous la désignation de «certains disciples». La qualité de disciples qui leur est donnée montre qu'ils n'étaient pas simplement des Juifs attachés à la loi, ignorants de la venue de Christ, ni des Juifs d'entre ceux qui avaient rejeté le Messie. Ils étaient, comme Apollos, des croyants d'entre les Juifs, mais qui n'avaient été baptisés que du baptême de Jean. Ils étaient ses disciples et leur connaissance n'allait pas au delà de l'enseignement de leur maître. Or Jean était le précurseur du Christ. Sa mission était de préparer le chemin devant Lui, et pour cela, il prêchait le baptême de repentance pour ou en vue de la rémission des péchés. Il annonçait la venue du Seigneur qui accomplirait, comme Agneau de Dieu, l'oeuvre nécessaire pour la rémission des péchés, et qui baptiserait de l'Esprit Saint. Ceux qui avaient cru son message venaient à lui, reconnaissant et confessant leurs péchés. Ils étaient alors baptisés d'un baptême qui supposait en eux la repentance dans l'attente de la venue de Christ.

Mais la repentance n'est pas le salut. Elle suppose bien, lorsqu'elle est réelle, la nouvelle naissance, une nouvelle nature, capable d'apprécier les choses de Dieu, d'y prendre plaisir et

de les désirer, ce que la chair, l'homme naturel, ne peut pas. Mais la repentance n'affranchit pas. C'est un pas vers Dieu, mais ce n'est pas la proximité de Dieu. Qu'est-ce que la repentance? N'est-ce pas le changement qui se fait dans tout notre être moral quand, par la Parole et l'action de l'Esprit Saint, nous sommes amenés en la présence de Dieu? C'est ce que nous trouvons dans les paroles de Job, après que l'Eternel s'est montré à lui dans sa grandeur: «Mon oreille avait entendu parler de toi, *maintenant mon oeil t'a vu*: c'est pourquoi j'ai *horreur de moi*, et je me repens dans la poussière et dans la cendre» (Job 42: 5, 6). Là, dans cette présence sainte, dans cette lumière pure, nous voyons et jugeons nos voies passées, les péchés que nous avons commis. Cette vue produit à la fois l'horreur de nous-mêmes et une sainte douleur, celle d'avoir offensé Dieu; c'est «la tristesse selon Dieu», compagne de la repentance à salut. C'est ainsi que David s'écrie: «Contre toi, contre toi seul, j'ai péché», et que Pierre pleure son reniement.

La vraie repentance doit avoir pour effet de conduire à Christ pour la rémission des péchés; de plus, lorsqu'elle est réelle, elle produit l'abandon du mal et le désir de plaire à Dieu et de le servir. C'est la conversion. Mais ce désir, si l'âme est mal enseignée, et n'est pas conduite directement à Christ, fait que souvent elle se place sous la loi et s'efforce de l'accomplir. Elle fait alors des expériences qui lui montrent ce qu'elle est, le péché qui est en elle, et son impuissance à le vaincre et à s'en débarrasser (chose que du reste nous avons tous à apprendre une fois ou l'autre). Ce n'est plus la repentance, sans doute, mais un état qui peut la suivre. En conséquence de la nouvelle nature qu'elle possède, de la vie qu'elle a reçue, elle voit toute la beauté, la sainteté et la justice de la loi, le droit qu'elle a sur nous, et, désirant plaire à Dieu, elle a la volonté de s'y conformer. «Je prends plaisir», dit-elle, «à la loi de Dieu, selon l'homme intérieur», cette partie de notre être immatériel où l'Esprit de Dieu produit la vie. Mais, hélas! quand elle veut faire le bien, elle ne le peut pas, et le mal qu'elle ne voudrait pas faire, qu'elle juge et qu'elle hait, elle l'accomplit. Elle trouve que le péché habite en elle, qu'il la domine et sous la loi duquel elle se sent captive; elle est sans force pour briser ses liens et le vaincre. Expérience douloureuse, mais salutaire. Ce péché en moi, comment être affranchi de sa puissance? Or, de même que la repentance conduit l'âme à Christ pour la rémission des péchés, de même ce travail dans l'âme vivifiée, mais sous la loi, l'amène à Celui en qui se trouve la pleine rédemption — la rémission des péchés, et l'affranchissement de la puissance du péché. «Misérable homme que je suis!» s'écrie l'âme dans l'angoisse de la lutte, «qui me délivrera?» Et son regard se tournant vers le Libérateur, le fardeau tombe, le conflit cesse, et soulagée, elle dit: «Je rends grâces à Dieu par Jésus Christ notre Seigneur» (Romains 7: 12-25).

Nous ne disons pas que les disciples de Jean à Ephèse aient passé par cet exercice d'âme, cela est possible, mais peut-être, puisque cela fait partie de l'enseignement de Paul, n'était-il pas hors de propos d'en dire un mot applicable dans les temps où nous vivons.

Les «certains disciples» d'Ephèse avaient été baptisés du baptême de Jean, du baptême de repentance, en vue de la rémission des péchés, et dans l'attente de Celui qui accomplirait cette rémission, mais ils n'étaient pas *chrétiens*. Ce n'était qu'une préparation pour le devenir,

et Dieu ne voulait pas les laisser où ils étaient, car l'oeuvre qu'il a commencée, il l'achève. Etre né de nouveau n'est pas le christianisme, bien que la nouvelle naissance soit toujours nécessaire, puisque sans elle on ne peut ni voir le royaume de Dieu, ni y entrer; se repentir, dans le sens réel du mot, n'est pas le christianisme, quoique la repentance doive avoir lieu. Le fils prodigue rentre en lui-même, se juge, et revient vers son père en confessant son péché; mais il n'est délivré de ses doutes et de ses craintes que dans les bras de son père. Alors il connaît l'amour et goûte les joies du pardon.

Le christianisme, c'est Christ, Celui qui était dès le commencement; Christ connu dans sa Personne et dans son oeuvre, reçu dans le coeur par la foi et dans la puissance de l'Esprit Saint. Le christianisme est caractérisé par trois choses qui le différencient du judaïsme auquel Paul avait constamment affaire.

1° Au lieu d'un Messie terrestre, établissant son royaume sur la terre, et dispensant des bénédictions d'ici-bas — ce qui aura lieu pour les juifs dans les temps du millénium — le christianisme présente un Christ céleste qui, venu sur la terre, est descendu dans la mort sous le poids de nos péchés dont il s'était chargé, qui en est sorti ressuscité, victorieux de la mort et de la puissance de celui qui avait le pouvoir de la mort, et qui s'est assis en vertu de son oeuvre à la droite de la Majesté dans les hauts lieux. Le croyant, mort et ressuscité avec Lui, occupe en Lui cette position: il est assis en Lui dans les lieux célestes, il est participant de sa vie céleste et jouit en Lui des bénédictions spirituelles dans les lieux célestes.

2° La révélation de Dieu comme Père par le Fils, est un second caractère du christianisme. C'était un privilège inconnu aux saints de l'Ancien Testament, qui connaissaient Dieu comme le Dieu Fort, Tout-puissant, et comme l'Eternel, mais non comme Père du Fils unique. Nous le connaissons ainsi. Bien plus, ayant reçu le Fils par la foi en Lui, nous sommes introduits dans la relation d'enfants, nés de Dieu, possédant la vie éternelle. Le Dieu et Père du Seigneur Jésus Christ est notre Dieu et notre Père.

3° Le troisième caractère spécial et distinctif du christianisme est la venue du Saint Esprit envoyé du ciel par le Seigneur pour être en nous et demeurer avec nous éternellement (Jean 14). L'Esprit Saint, bien qu'agissant dans les hommes de l'Ancien Testament dans certaines occasions, ne faisait pas sa demeure en eux d'une manière permanente. Actuellement, il demeure dans le croyant comme sceau de son adoption, arrhes de son héritage, onction de sa consécration, lui donnant la jouissance de sa relation avec le Père, la connaissance et la réalisation de sa position en Christ et de son union avec Lui en haut, et étant la puissance de la vie divine qu'il a reçue, afin de jouir des bénédictions spirituelles et célestes en Christ qui lui appartiennent, et afin de marcher selon la relation et la position qui sont ses privilèges. Le corps du croyant est le temple de l'Esprit Saint; et c'est Lui aussi qui forme de tous les croyants un tabernacle — une habitation de Dieu où il demeure. Et enfin, unis à Christ par l'Esprit Saint, leur ensemble constitue le corps de Christ dont ils sont les membres et Lui la tête dans le ciel. Voilà, nous le répétons, le caractère distinctif du christianisme: la présence permanente sur la terre de l'Esprit Saint et son habitation dans l'Eglise et dans le croyant.

Or le ministère de Paul était celui de l'Esprit. Il ne considérait comme chrétien que celui qui avait l'Esprit de Christ. «Si quelqu'un», dit-il, «n'a pas l'Esprit de Christ, celui-là n'est pas de lui» (Romains 8). De là vient sa question à ces «certains disciples»: «Avez-vous reçu l'Esprit Saint après avoir cru?» Quelque chose dans leur langage décelait à l'apôtre, plein de discernement, qu'ils n'étaient pas dans l'état normal chrétien. C'est ainsi que souvent, dans un entretien, le serviteur de Dieu discerne qu'une âme n'est pas affranchie, faute de connaissance. Ces disciples ignoraient même si l'Esprit Saint était; non pas qu'ils ne crussent, comme tous les Juifs orthodoxes, à l'existence de l'Esprit de Dieu; Jean le Baptiseur d'ailleurs leur avait enseigné que le Christ qu'ils attendaient baptiserait de l'Esprit Saint, mais ils ne savaient pas qu'il fût venu. A combien de ceux qui se nomment chrétiens la question de Paul ne pourrait-elle pas être faite? Non pas qu'il soit possible qu'un vrai croyant, purifié par la foi au sang de Jésus, n'ait pas reçu l'Esprit Saint, mais combien n'y en a-t-il pas qui ignorent ce glorieux et précieux privilège de la présence et de la demeure de l'Esprit Saint en eux, et par conséquent ne jouissent pas ou très faiblement des grâces et des bénédictions qu'il apporte. Et dans la chrétienté, en général, comme cette grande et fondamentale vérité est oubliée ou défigurée ou même niée! Les églises orthodoxes confessent la personnalité et la divinité de l'Esprit Saint, et son action dans la nouvelle naissance et la vie du chrétien, mais sa demeure permanente ici-bas et dans le croyant est ignorée, preuve en soit la demande que l'on fait du Saint Esprit. D'un autre côté, le rationalisme plus ou moins accentué fait de l'Esprit Saint une simple influence divine. Combien on s'est éloigné de l'enseignement de l'Écriture!

L'apôtre, après s'être enquis de la cause de leur ignorance, enseigne ces disciples qui, sans doute, sont heureux d'apprendre que Christ était venu, selon ce que Jean avait annoncé, qu'il avait accompli son oeuvre de grâce et que l'Esprit Saint avait été envoyé. Ils reçoivent les paroles de Paul, ils croient non plus en un Christ à venir, mais en un Christ venu et glorifié, ils cessent d'être dans un état d'attente quant à la rémission des péchés; en croyant, ils la possèdent avec la paix qui l'accompagne et avec la délivrance qui se trouve en Christ.

Mais avoir cru ne suffit pas — je ne dis pas pour le salut, car «vous êtes sauvés par la foi» — mais il faut, après avoir cru du coeur à justice, la confession de bouche à salut, c'est-à-dire la déclaration publique que l'on adhère à Christ mort et ressuscité. Ils sont donc baptisés pour le nom du Seigneur Jésus, suivant ce qui est dit par le Seigneur: «Celui qui aura cru et qui aura été baptisé sera sauvé». Ils sont «baptisés pour sa mort», en signe qu'ils sont ensevelis avec Lui, qu'ils ont part avec Lui dans sa mort, de même qu'ils ont aussi part avec Lui dans sa résurrection, suivant l'enseignement de [Romains 8](#).

Une autre idée se rattache au baptême. C'est le rite qui introduit sur le terrain du christianisme, basé d'ailleurs sur la mort et la résurrection du Seigneur. C'est la porte pour entrer dans la maison de Dieu sur la terre, là où le Seigneur exerce ses droits, suivant ce qui est dit: «Il y a un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême». Nous avons là le cercle de la profession extérieure du christianisme. On reconnaît Christ comme Seigneur qui seul a autorité sur nous; on reçoit les vérités qui sont seules l'objet de la foi; et enfin, par le baptême, le seul baptême au nom du Seigneur, on déclare adhérer à ce seul Seigneur et à cette foi

unique, la même pour tous ceux qui se trouvent dans ce cercle de la profession extérieure qui d'ailleurs peut être réelle.

Introduits ainsi dans la maison et possédant une foi réelle au Seigneur Jésus non plus seulement attendu, mais venu et actuellement glorifié, les douze disciples entrent dans la jouissance du privilège distinctif du christianisme. Paul leur impose les mains, et l'Esprit Saint vient sur eux. Ils font maintenant partie du «seul corps», formé par le «seul Esprit» qui les unit à Christ dans le ciel, et ils jouissent de la «seule espérance» de leur appel, appel céleste qui les a tirés du monde, appel céleste comme leur espérance qui est le retour de Christ pour les prendre avec Lui. C'est le cercle de la vie où ils se trouvent, et pas seulement celui de la profession extérieure. Ils réalisent ce que l'apôtre écrivait plus tard aux Ephésiens: «Ayant entendu la parole de la vérité, l'évangile de votre salut, auquel aussi ayant cru, vous avez été scellés du Saint Esprit de la promesse, qui est les arrhes de notre héritage». Le sceau de l'Esprit, que Dieu pose sur nous, comme étant ses enfants, nous assure la possession de notre héritage céleste, en même temps que, comme arrhes, il nous en donne les avant-goûts.

Les douze disciples, après avoir reçu l'Esprit Saint, sont revêtus des dons de puissance qui leur sont communiqués par l'Esprit: ils parlent en langues et prophétisent. C'était alors le signe extérieur, visible à tous, de l'action de l'Esprit qui demeurait en eux. C'était le témoignage manifeste rendu à Christ dans la gloire. Nous voyons le même effet dans le cas des disciples à la Pentecôte, dans celui des Samaritains convertis et celui de Corneille. L'Esprit Saint, le Consolateur, était venu sur la terre, et sa présence s'affirmait ainsi. Les dons de puissance ont disparu; nous n'avons plus à les attendre, mais la présence de l'Esprit Saint ici-bas, sa demeure dans le croyant et dans l'Eglise, sont choses qui nous restent avec tous les privilèges spirituels qui s'y rattachent. Le Seigneur a dit: «Le Père vous donnera un autre Consolateur pour demeurer avec vous éternellement, l'Esprit de vérité». L'Esprit Saint aujourd'hui comme alors scelle chacun de ceux qui ont saisi par la foi la pleine rédemption qui se trouve dans le Christ Jésus, qui le connaissent comme leur justice et leur sainteté devant Dieu, et qui, dans la conscience de leur relation d'enfants avec le Père, crient par l'Esprit d'adoption: «Abba, Père!» Il y a plus. Si l'Esprit ne se montre plus en eux par des dons de puissance, il n'en est pas moins la puissance de leur vie spirituelle, et se manifeste dans leur marche. Nous le voyons dans les premiers chrétiens à Jérusalem. Non seulement «ils persévéraient dans la doctrine et la communion des apôtres, dans la fraction du pain et les prières», mais l'action de l'Esprit en eux se montrait par leur amour les uns pour les autres, leur dévouement, la joie qui les remplissait, la sainteté de leur conduite, de sorte que leur témoignage dans le monde était une chose réelle. Or l'apôtre disait aux Galates: «Marchez par l'Esprit, et vous n'accomplirez point la convoitise de la chair... Si nous vivons par l'Esprit, marchons aussi par l'Esprit... Or le fruit de l'Esprit est l'amour, la joie, la paix, la longanimité, la bienveillance, la bonté, la fidélité, la douceur, la tempérance». Et quand ces choses sont manifestes dans le chrétien, n'est-ce pas un témoignage aussi puissant de la présence de l'Esprit que des dons de puissance? C'était afin que ce témoignage fût rendu que Paul écrivait aux Ephésiens: «N'attristez pas le Saint

Esprit de Dieu par lequel vous avez été scellés pour le jour de la rédemption», et: «Soyez remplis de l'Esprit».

Rien n'a changé à cet égard depuis les jours de Paul. Le christianisme de l'apôtre est toujours le seul vrai christianisme. Il n'y a rien à en retrancher, ni rien à y ajouter. Mais on en a perdu de vue la portée; on l'a rabaissé et perverti. Pour le salut, on a voulu que les oeuvres y aient une part; l'assurance précieuse d'un salut présent et éternel a été traitée de présomption; on a oublié le grand fait de la présence permanente de l'Esprit Saint dans le croyant et dans l'Eglise, et en bien des choses on a donné satisfaction à la chair qui tend toujours à se glorifier, même et surtout dans le domaine religieux. Or, «si quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création; les choses vieilles sont passées, toutes choses sont faites nouvelles». C'est ce que déclare Paul, ou plutôt l'Esprit de Dieu; la chair n'a rien à voir, ni à faire dans ce saint domaine.

Connaissez-vous, cher lecteur, ce christianisme-là? Marchez-vous dans ces choses nouvelles, toutes du ciel, toutes «du Dieu qui nous a réconciliés avec Lui-même par Christ?» En jouissez-vous? C'est Christ en haut, ayant fait la purification des péchés; Christ votre justice et votre sainteté; Christ en qui nous sommes devant Dieu, saints et irréprochables en amour; Christ par qui nous sommes adoptés de Dieu son Père, devenus des enfants bien-aimés; Christ qui a envoyé l'Esprit Saint pour demeurer en nous et nous unir à Lui comme membres de son corps, qui est l'Assemblée. Et l'Esprit Saint nous donne la jouissance de tous ces précieux privilèges; il prend des choses excellentes de Christ pour nous les communiquer et remplir nos coeurs de pensées du ciel, de la gloire de Christ et de l'espérance bienheureuse d'être bientôt là avec Lui. Il est en nous pour encourager et soutenir nos âmes pendant notre pèlerinage ici-bas, afin que nous glorifions Christ. Toutes ces choses, cher lecteur, sont-elles pour vous et en vous des réalités dans lesquelles votre coeur se meut avec bonheur en se les appropriant, et qui exercent leur action puissante pour vous séparer du monde et vous faire vivre pour Christ?

C'est là ce que Paul enseignait aux douze disciples, à Ephèse et partout où il était conduit pour annoncer l'Evangile. Nous avons ainsi le caractère du ministère de Paul. C'est sur cette base que commence l'assemblée à Ephèse, c'est aussi maintenant le seul fondement — Jésus Christ et tout ce qui se rattache à sa Personne, et l'Esprit Saint qui nous le révèle.

Paul continue son oeuvre à Ephèse, et d'abord il entre dans la synagogue où il parle avec hardiesse, discourant pendant trois mois et persuadant ses auditeurs des choses du royaume de Dieu. Bien qu'apôtre de l'incirconcision, «établi prédicateur et apôtre et docteur des nations», Paul ne manquait jamais d'annoncer la Parole de la grâce tout premièrement aux Juifs, l'ancien peuple de Dieu. Deux raisons portaient Paul à le faire: d'abord l'affection ardente qu'il portait à ceux qui étaient du même sang que lui, «ses parents selon la chair», pour lesquels il éprouvait une grande tristesse et une continuelle douleur à cause de leur incrédulité, pour lesquels il aurait souhaité même d'être séparé du Christ afin qu'ils fussent sauvés, et ensuite le souvenir des paroles du Seigneur qui avait dit aux apôtres de prêcher la repentance et la rémission des péchés en commençant par Jérusalem. Dieu n'avait pas «rejeté

son peuple, lequel il avait préconnu». Il y avait un résidu selon l'élection de la grâce. Paul en était un exemple, et c'est pourquoi il annonçait d'abord la bonne nouvelle de la paix à ceux qui étaient près, dans une plus grande proximité de Dieu, à cause de leurs privilèges, quitte à se tourner vers les gentils, si les Juifs refusaient la grâce qui leur était offerte (voyez Actes des Apôtres 13: 44-47).

C'était les choses du royaume de Dieu que, dans sa prédication, Paul annonçait aux Juifs, c'était d'elles qu'il s'efforçait de les persuader, en s'appuyant, comme il le faisait toujours, sur les Ecritures.

Mais qu'est-ce que le royaume de Dieu et les choses qui s'y rapportent? Est-ce quelque chose de différent de ce que Paul avait annoncé aux douze disciples, et de ce qu'il prêchait aux gentils? Nullement; Paul n'avait pas deux Evangiles. Toujours ce qu'il présentait aux âmes était l'Evangile de Dieu, la puissance de Dieu en salut à tout croyant, l'Evangile de la grâce de Dieu, l'Evangile de son Fils, de Christ, de la gloire de Christ, l'Evangile de la gloire du Dieu bienheureux. C'était là ce qui lui avait été confié, ce qu'il nomme son Evangile. Et cet Evangile comprenait les choses du royaume de Dieu.

Le royaume de Dieu est une expression qui se rencontre plus d'une fois dans les discours et dans les écrits de Paul. Il prêchait en annonçant le royaume de Dieu; il rendait témoignage du royaume de Dieu; il avertissait les croyants que l'entrée dans le royaume de Dieu est accompagnée de beaucoup d'afflictions. Le royaume de Dieu n'est pas l'Eglise, bien qu'elle y soit comprise; c'est la sphère où l'autorité morale de Dieu est établie et reconnue, où les principes de Dieu dominant et règlent tout, et c'est une sphère de bénédictions que nul ne peut voir, c'est-à-dire comprendre, et où nul ne peut entrer, c'est-à-dire en jouir, sans avoir la vie de Dieu, sans être né de nouveau, selon la parole de Jésus. Le royaume de Dieu existe déjà sur la terre pour la foi, il y sera un jour établi en puissance, quand Christ régnera. C'est le royaume du Fils de l'homme. Mais nous voyons qu'il y a aussi pour nous «le royaume du Fils de son amour», dans lequel le Père nous introduit après nous avoir délivrés du pouvoir des ténèbres. C'est évidemment le côté céleste du royaume. Et enfin, nous avons le royaume de Dieu dont la chair et le sang ne peuvent hériter, ce royaume céleste pour lequel Paul dit qu'il sera conservé (1 Corinthiens 15: 50; 2 Timothée 4: 18).

Ce qu'est le royaume de Dieu moralement maintenant, Paul nous le dit. Ce n'est pas Christ Roi dans ce monde, ni Christ Roi sur les coeurs, etc., jamais Christ n'est présenté, comme Roi dans la dispensation présente. Mais «le royaume de Dieu», dit l'apôtre, «n'est pas manger et boire, mais justice, et paix, et joie dans l'Esprit Saint» (Romains 14). Le royaume de Dieu ne consiste donc pas en cérémonies, rites et ordonnances, en oeuvres extérieures satisfaisant la chair et établissant pour l'homme une propre justice; mais en une justice, une paix, et une joie produites dans l'âme et manifestées dans la vie par la puissance de l'Esprit Saint. Ce sont là les choses dont Paul persuadait les Juifs et qui reposaient sur Christ, le Roi rejeté et monté en haut, et sur l'oeuvre accomplie par Lui sur la croix, ainsi que sur sa résurrection et sa séance à la droite de Dieu

Combien différentes étaient les pensées des Juifs à l'égard du royaume de Dieu, et comme il était à propos que Paul les persuadât selon la vérité des choses qui s'y rapportent! Ils attendaient un royaume selon leurs vues charnelles, se rattachant à un Messie terrestre. Combien n'avaient-ils pas besoin de cette prédication qui les persuadât de choses et d'espérances meilleures que celles de la terre, des choses d'un royaume qui ne peut être ébranlé (Hébreux 12: 28). Mais à l'égard de ce royaume, ceux qui portent le nom de chrétiens n'ont-ils pas aussi besoin qu'on les persuade des «choses du royaume de Dieu»? Combien il y en a qui, mettant leur confiance dans les oeuvres, et s'imaginant pouvoir en accomplir, par leur propre force, agréées de Dieu, oublient que le royaume de Dieu est «justice, paix et joie dans l'Esprit Saint»; la justice pratique envers Dieu et les hommes, la sainteté dans la marche résultant d'une vie nouvelle produite par l'Esprit Saint; la paix avec Dieu, fruit de la foi justifiante en Christ, qui ôte toute crainte de l'âme, l'amour de Dieu étant versé dans le coeur par l'Esprit Saint, et la joie dans la communion du Père et du Fils par l'Esprit. Ce sont là les choses du royaume de Dieu, les bénédictions qui se trouvent dans cette sphère bénie, mais que l'Esprit dispense à ceux-là seuls qui sont nés de nouveau, car l'on n'en jouit qu'en possédant la vie de Dieu.

Durant trois mois le fidèle serviteur de Dieu, plein d'amour pour ceux de sa nation, les presse d'accepter Christ comme Seigneur et Sauveur. Mais la vérité annoncée réveille toujours l'opposition, et, à Ephèse comme ailleurs, Paul rencontre l'hostilité des docteurs juifs et de leurs adhérents. Si un certain nombre de ses auditeurs reçoivent l'Evangile, les autres s'endurcissent et sont rebelles à la voix de l'Esprit Saint parlant par la bouche de l'apôtre. «Gens de col roide et incirconcis de coeur et d'oreilles», disait Etienne au sanhédrin, «vous résistez toujours à l'Esprit Saint». Pour ces Juifs, le royaume de Dieu, c'était leur affranchissement du joug détesté des nations, et leur prééminence sur les autres peuples sous leur chef national, le Messie; c'était la gloire, l'honneur et les richesses terrestres; c'était leur descendance d'Abraham et leur propre justice donnant droit à ces bénédictions temporelles, sans l'humiliation qu'ils auraient dû ressentir à la vue de leur état misérable et au souvenir des péchés de leurs pères et des leurs, cause de cet état. Et que leur proposait Paul? C'était le royaume du crucifié où l'on entre, non par ses propres oeuvres ou en vertu de privilèges extérieurs, mais par la nouvelle naissance, la repentance envers Dieu et la foi en Jésus. Il proclamait l'égalité devant Dieu des Juifs et des gentils, tous pécheurs et ainsi sur le même pied, car «il n'y a pas de différence: tous ont péché, et tout le monde est coupable devant Dieu», mais aussi l'égalité devant la grâce, «le même Seigneur de tous étant riche envers tous ceux qui l'invoquent». Paul annonçait que la propre justice n'a aucune valeur devant Dieu, car, disait-il, «vous êtes sauvés par la grâce, par la foi, et cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu, non pas sur le principe des oeuvres, afin que personne ne se glorifie». Et il disait aux Juifs: En cherchant à établir votre propre justice, «vous ignorez la justice de Dieu», cette justice «qui est par la foi de Jésus Christ envers tous, et sur tous ceux qui croient». Tout cela mettait à néant les prétentions des Juifs et humiliait leur orgueil. Il aurait fallu qu'ils reconnussent, comme l'avaient fait ceux qui furent convertis le jour de la Pentecôte, le crime qu'ils avaient commis en crucifiant Jésus, qu'ils se prosternassent devant Lui en confessant qu'il était le Fils

de Dieu. Cela, ils ne le voulaient pas. En eux aussi s'accomplissait la parole de Jésus: «Vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie». Refusant d'écouter et de recevoir la parole de la vérité, leur conscience s'endurcissait, ils se rebellaient contre Dieu et son Christ, et décriaient les chrétiens devant la multitude, semant contre eux des choses fausses.

C'est ce qui a été constamment la tactique des ennemis de la vérité depuis le commencement du christianisme jusqu'à nos jours. Les récits des Actes nous le montrent (Actes des Apôtres 16: 20, 21; 17: 6, 7, etc.). On accusait les chrétiens d'être rebelles aux lois. Jésus lui-même ne fut-il pas accusé d'être un séditeux? Mais des calomnies d'un autre genre étaient répandues contre les disciples de Christ. La doctrine de la grâce servait de prétexte, comme encore aujourd'hui, à accuser leur moralité. «Nous sommes calomnieusement accusés», dit Paul, «et quelques-uns prétendent que nous disons: Faisons du mal, afin qu'il en arrive du bien». Combien le contraire est vrai! «Demeurerions-nous dans le péché, afin que la grâce abonde?» dit encore l'apôtre. «Qu'ainsi n'advienne!» répond-il. «Nous qui sommes morts au péché, comment vivrons-nous encore dans le péché?» Bien loin de pousser au relâchement, la doctrine de la grâce reçue dans le cœur est le fondement de la vraie moralité, de la sainteté pratique. En effet, «la grâce de Dieu qui apporte le salut est apparue à tous les hommes, nous *enseignant* que, reniant *l'impiété et les convoitises* mondaines, nous vivions dans le présent siècle *sobrement, et justement, et pieusement*» ([Tite 2](#)). Et l'apôtre, revenant encore sur ce sujet dans l'épître aux Romains, dit: «Ne livrez pas vos membres au péché comme instruments d'iniquité, mais *livrez-vous vous-mêmes à Dieu*, comme d'entre les morts étant faits vivants, *et vos membres à Dieu comme instruments de justice*. Car le péché ne dominera pas sur vous, parce que vous n'êtes pas sous la loi, mais sous la grâce». Heureuse liberté du chrétien qui échappe par la grâce à l'esclavage de la loi et à la domination du péché, afin d'être libre de se livrer tout entier à Dieu, et d'employer tout son être à le servir. «Quoi donc! pécherions-nous, parce que nous ne sommes pas sous la loi, mais sous la grâce? Qu'ainsi n'advienne». Il semble à l'homme naturel que le seul frein pour empêcher de pécher, soit la loi. Et c'est tout le contraire. La loi excite la convoitise, le désir de l'enfreindre; la grâce affranchit de la puissance du péché et nous asservit à la justice, nous fait marcher dans la sainteté, non par contrainte, car alors elle serait la loi, mais en produisant une vie nouvelle dans laquelle agit l'amour, et alors les commandements du Seigneur ne sont pas pénibles, mais agréables (Romains 12). L'apôtre Pierre aussi, en exhortant les chrétiens à avoir une conduite honnête parmi les nations, fait allusion «aux choses dans lesquelles ils médissent de vous, comme de gens qui font le mal», et il leur dit que, «comme forains et étrangers», ils aient à «s'abstenir des convoitises charnelles, qui font la guerre à l'âme»; et en parlant de Christ qu'il propose comme modèle, il ajoute: «Qui lui-même a porté nos péchés en son corps sur le bois, afin qu'étant morts aux péchés, nous vivions à la justice» (1 Pierre 2). Ainsi tombe, devant les déclarations divines, l'accusation de faire servir la grâce à la tolérance du péché. Prenons seulement garde de ne pas donner prise dans notre conduite à des accusations de la part du monde, et de ne pas rejeter avec légèreté nos fautes et nos manquements sur le fait que la chair est en nous, car sous la grâce le péché n'a pas de domination sur nous; Christ notre modèle est aussi notre force, et l'Esprit Saint, la puissance de notre vie. Heureux

sommes-nous si le monde ne médit de nous qu'à cause de notre christianisme (1 Pierre 4: 14-16).

Les Juifs à Ephèse disaient du mal de «la voie», mot par lequel était désigné le chemin, la ligne de conduite que suivaient les chrétiens, différente totalement du paganisme qu'elle condamnait, et du judaïsme qu'elle mettait de côté. Il ne semble pas d'ailleurs que ce fût un terme de mépris de la part des adversaires pour désigner les chrétiens (*). La «voie», c'était le chemin que suivaient les disciples de Christ en dehors du monde, à la suite de leur Sauveur, et où l'Esprit Saint les guidait, et cette voie était la bonne, la voie étroite du ciel.

(*) Dans aucun des cinq ou six passages où se trouve le mot voie, il n'a le sens d'un mot appliqué par dérision aux chrétiens. L'écrivain sacré semble l'employer uniquement pour distinguer leur marche de celle des autres hommes, Juifs ou païens.

Paul pouvait-il rester au milieu de ceux qui, en disant du mal de «la voie», blasphémaient le nom du Seigneur, attaquaient les saintes doctrines de la foi, et déversaient le mépris sur ceux qui les professaient? Paul pouvait-il laisser ceux qui avaient cru mêlés avec ces blasphémateurs et ces rebelles? C'était impossible. Remarquons, en passant, qu'il n'y a de pire opposition que celle qui vient des gens prétendus religieux. Les adversaires de la vérité sont, ou les incrédules, ou les hommes attachés à une religion qui gratifie la chair; ces derniers sont les ennemis les plus acharnés d'une doctrine qui met l'homme à néant pour glorifier Dieu seul, et qui, par conséquent, blesse leur orgueil et renverse leurs prétentions. Paul connaissait bien ces gens-là. Que lui restait-il à faire après leur avoir présenté la vérité d'après les Ecritures, et voyant que délibérément ils la repoussaient? Dieu, dans sa Parole, nous trace le chemin dans des occasions semblables, c'est la *séparation*. Paul se retire d'avec les Juifs incrédules, tout moyen de les persuader ayant échoué, et il sépare en même temps les disciples.

Le grand principe de la séparation se retrouve partout dans les voies et dans la parole de Dieu. Dès les premières lignes de la Bible, il est comme annoncé par ce que Dieu fait dans l'ordre matériel des choses. «Dieu», est-il dit, «sépara la lumière des ténèbres». Dieu avait vu que la lumière était bonne; les ténèbres ne l'étaient donc pas; elles ne pouvaient coexister ensemble. Et il en est de même dans l'ordre moral. La lumière, c'est le bien, c'est la pureté, la sainteté, c'est Dieu même: «Dieu est lumière et il n'y a en lui aucunes ténèbres». Les ténèbres, c'est le mal, le domaine du mal. Et pour être du côté de Dieu, avec Dieu, il faut se séparer du mal, quel qu'il soit. Le chrétien est délivré du pouvoir des ténèbres sous lequel il était tenu; il était autrefois ténèbres, il est maintenant lumière dans le Seigneur; il a à marcher comme enfant de lumière dans la bonté, la justice et la vérité, en se séparant des oeuvres infructueuses des ténèbres, avec lesquelles il ne doit avoir rien de commun (Ephésiens 5). Nous voyons aussi le principe de séparation dans l'Ancien Testament. Abraham est appelé à se séparer de son pays, de sa parenté, de sa famille. Il doit quitter les ténèbres du paganisme pour marcher avec Dieu dans la lumière de sa présence. Israël est séparé des nations et doit en rester séparé, un peuple mis à part pour Dieu. Moïse se sépare du camp souillé par l'idolâtrie. Le juste se met à part des méchants (Psaumes 1; 16). Et lorsque les Juifs ont rejeté Christ, Pierre dit à ceux qui avaient cru: «Sauvez-vous de cette génération perverse». Il fallait,

en croyant en Christ, se séparer du paganisme, si on y avait marché, et c'était ce qui attirait sur les croyants la haine et la persécution.

Aujourd'hui, combien n'est-il pas nécessaire de considérer et suivre les exhortations de la Parole à se séparer du mal? Qu'elles sont puissantes les paroles de l'apôtre en 2 Corinthiens 6: 14-18! «Ne vous mettez pas sous un joug mal assorti avec les incrédules; car quelle participation y a-t-il entre la justice et l'iniquité? ou quelle communion entre la lumière et les ténèbres? et quel accord de Christ avec Béliar? ou quelle part a le croyant avec l'incrédule? et quelle convenance y a-t-il entre le temple de Dieu et les idoles? Car vous (chrétiens) êtes le temple du Dieu vivant». Dans ces versets, il s'agit de l'incompatibilité des principes du monde avec ceux de Dieu, de là résulte pour le chrétien la nécessité de rester séparé de ce qui est opposé à Dieu et à Christ. Aussi le passage se termine-t-il par ces paroles pressantes: «Sortez du milieu d'eux, et *soyez séparés*, dit le Seigneur, et ne touchez pas à ce qui est impur, et moi, je vous recevrai». Ce qui est impur est tout ce qui vient de la chair, qui lui plaît et la satisfait, tout ce qui est du monde, convoitise de la chair, convoitise des yeux, orgueil de la vie; il faut en être séparé. C'est d'une séparation morale et intérieure qu'il s'agit, mais séparation qui se manifeste dans la marche. Le chrétien est mis à part pour Dieu et pour Christ — élu en sainteté de l'Esprit — mais à quoi cela servirait-il s'il ne marchait pas selon cette séparation? Comment serait-il un témoin pour Christ ici-bas, pour Christ qui n'était pas du monde et qui a dit aux siens; «Vous n'êtes pas du monde»? Soyez séparés dans votre vie tout entière, n'ayez aucune part avec le monde, ses principes, ses associations, ses plaisirs; soyez résolument et en tout pour Christ seul. Si je ne vis plus, moi, mais Christ en moi, ai-je à montrer dans ma vie autre chose que Christ? Si Lui est mon trésor dans le ciel, chercherai-je quelque chose dans le monde? Ah! cher lecteur, autant pour la gloire de Christ que pour votre propre bonheur, «soyez séparé, ne touchez pas à ce qui est impur (ni en actes, ni en désirs, ni en pensées), et moi, dit le Seigneur, je vous recevrai; et je vous serai pour Père, et vous, vous me serez pour fils et pour filles, dit le Seigneur, le Tout-puissant». Quelle grâce et quelle jouissance! Aussi l'apôtre ajoute-t-il: «Ayant donc ces promesses, bien-aimés, purifions-nous nous-mêmes de toute souillure de chair et d'esprit, achevant *la sainteté* dans la crainte de Dieu».

Mais à côté de cette séparation morale du monde et de ses principes, il en est une autre qui rentre davantage dans celle que Paul opéra à l'égard de lui-même et des croyants d'Ephèse. En 2 Timothée 2: 19-22, ce qu'est devenue l'Eglise sur la terre est comparé à une grande maison où se trouvent non seulement des vases d'or et d'argent, mais aussi de bois et de terre; les uns à honneur, les autres à déshonneur. La chrétienté est le grand arbre de belle apparence, mais qui abrite dans son feuillage les oiseaux, figure de principes et de personnes qui ne sont pas de Dieu. Le croyant a à se purifier des vases à déshonneur, c'est-à-dire à s'en séparer. Selon la parole inspirée: «Qu'il se retire de l'iniquité, quiconque prononce le nom du Seigneur», celui qui veut être fidèle doit se retirer de l'iniquité, de tout ce qui, dans le vaste système religieux qui l'entoure, n'est pas soumis à l'autorité de la parole de Dieu et veut y mêler les pensées d'homme. L'exhortation de l'apôtre en Hébreux 13: «Sortons vers lui (Jésus) hors du camp, portant son opprobre», repose sur le même principe. De tout ce qui est établi

sur un principe humain, et forme ainsi «un camp», le chrétien est appelé à sortir, à se séparer coûte que coûte, et à poursuivre la «justice, la foi, l'amour, la paix, avec ceux qui invoquent le Seigneur d'un coeur pur». C'est ce que Paul fit pour les disciples et avec eux à Ephèse. C'est le chemin de l'obéissance: «Soyez séparés».

Une fois cette séparation effectuée, l'apôtre continue l'exercice de son ministère sur un terrain libre. Nous ignorons ce qu'était Tyrannus, sauf qu'il tenait une école, et ainsi avait un local qu'il prêtait ou louait à Paul, fait qui indique au moins qu'il ne lui était pas opposé. Mais ce n'était pas seulement les disciples séparés que Paul enseignait. Il discourait tous les jours dans l'école de Tyrannus, et cette oeuvre de labeur incessant dura deux années. Quel dévouement chez le saint apôtre! Sa vie ne lui appartenait pas; elle était toute à son Maître dont il suivait les traces, à ce Jésus qui, infatigable dans son amour, allait de lieu en lieu faisant du bien. Quel amour pour les âmes animait aussi Paul! Et si nous pensons qu'à ce travail dans l'oeuvre du Seigneur, se joignait sa sollicitude incessante pour les assemblées, et qu'en même temps il travaillait de ses mains pour subvenir à ses besoins et à ceux de ses compagnons d'oeuvre, nous pouvons bien être humiliés; mais d'un autre côté admirer la puissance du Seigneur déployée dans le vase de terre. Qu'il nous soit donné d'avoir un peu de ce zèle et de ce dévouement pour Christ.

Le résultat des labeurs de Paul fut béni. Sa prédication puissante par l'Esprit, et les miracles extraordinaires opérés par son moyen agissaient sur les âmes et le bruit s'en répandait, de sorte que «tous ceux qui demeuraient en Asie ouïrent la parole du Seigneur, tant Juifs que Grecs». L'Asie dont il est parlé ici, comme en d'autres endroits du Nouveau Testament, n'est nullement le grand continent connu sous ce nom, mais seulement une faible portion de ce que l'on nomme l'Asie mineure. Elle renfermait les sept villes mentionnées dans l'Apocalypse et où se trouvaient les assemblées auxquelles le Seigneur adresse ses messages. Ephèse était l'une d'elles et la principale ville d'Asie. Les autres en étaient peu éloignées et entretenaient avec elle des relations fréquentes. On conçoit donc que leurs habitants venant à Ephèse et ayant entendu parler de Paul et de ce qu'il enseignait, fussent venus l'écouter. Ils furent sans doute aussi témoins des miracles opérés par lui. D'ailleurs, les compagnons, d'oeuvre de Paul, comme Timothée et Eraste, n'étaient sans doute pas restés oisifs et avaient pu aussi évangéliser dans les villes voisines. Mais il ne semble pas que Paul y ait été lui-même, car il dit dans l'épître aux Colossiens: «Je veux que vous sachiez quel combat j'ai pour vous et pour ceux qui sont à Laodicée, et tous ceux qui n'ont pas vu mon visage en la chair» (Colossiens 2: 1). Quoiqu'il en soit, «tous en Asie avaient entendu la parole du Seigneur», tous n'avaient pas été convertis, mais tous, Juifs et païens, étaient responsables devant Dieu, pour ce qu'ils avaient entendu. Les résultats à Ephèse et en Asie furent d'ailleurs remarquables. Le paganisme, dans cette ville païenne entre toutes, consacrée à la grande déesse Diane, le paganisme là et dans l'Asie, fut ébranlé dans ses fondements. «Ce Paul», disait Démétrius, «usant de persuasion, a détourné une grande foule, non seulement à Ephèse, mais presque par toute l'Asie, disant que ceux-là ne sont pas des dieux, qui sont faits de main». Et c'est ainsi

que peu à peu, dans la suite, par tout le vaste empire romain, le paganisme dut céder devant le christianisme, bien que celui-ci n'eût pas conservé la pureté avec laquelle Paul le prêchait.

Toutes les fois que l'Esprit de Dieu agit par la Parole pour éclairer, convaincre et sauver des âmes, Satan et ses suppôts sont à l'oeuvre pour contrecarrer son action. Ce n'est pas d'abord par la violence, mais par la ruse, et la ruse la plus subtile est celle qui veut associer au nom de Jésus les oeuvres de l'ennemi. C'est ce qui eut lieu à Ephèse, comme précédemment à Philippiques, mais d'une autre manière. Il y avait alors à Ephèse des Juifs exorcistes qui prétendaient pouvoir chasser les démons du corps des possédés, en se servant de formules magiques. C'était évidemment se mettre en rapport d'une manière plus ou moins directe avec Satan. Le Seigneur Jésus répondant à ceux qui l'accusaient de chasser les démons par Bézéboul, leur dit: «Et vos fils, par qui les chassent-ils?» Ces exorcistes avaient vu Paul faire sortir les malins esprits des possédés en invoquant le nom du Seigneur Jésus. Ils s'imaginèrent, sans avoir la foi au Seigneur que possédait Paul et qui lui donnait cette puissance, d'invoquer le même nom, le nom de Celui que leurs compatriotes avaient crucifié. Ils voulurent se servir de ce nom béni comme d'une formule magique plus puissante que celles qu'ils employaient. Eussent-ils réussi, le nom du Seigneur était déshonoré, l'oeuvre était ruinée, Paul n'était qu'une sorte de magicien plus habile que d'autres; ce n'était plus par la Puissance de l'Esprit de Dieu qu'il prêchait. Ils associaient Christ à leur art diabolique. Le Seigneur ne pouvait le permettre. Ils échouent misérablement. Loin d'avoir puissance sur l'esprit malin, ils deviennent ses victimes. La foi seule fait triompher du diable et du monde. Invoquer le nom de Jésus, sans une vraie foi, c'est le profaner. Ainsi les vaines redites de ce nom béni, les chapelets, les rosaires, les litanies, ne délivrent pas du péché et de sa puissance, ni de celle du diable.

Ce fait devient un nouveau témoignage rendu à la vérité et au Seigneur. Le bruit s'en répandit et vint à la connaissance de tous ceux qui demeuraient à Ephèse, Juifs et Grecs. Tous furent saisis de crainte et le nom du Seigneur fut magnifié: le démon même Le reconnaissait et reconnaissait Paul comme son serviteur. Il en était ainsi aux jours du Seigneur sur la terre. Mais la crainte ne convertit pas. Les hommes peuvent redouter la puissance de Dieu sans pour cela se soumettre à Lui. La conscience doit être exercée devant Lui. La crainte, si elle ne conduit pas l'homme à se demander pourquoi il redoute la puissance divine, le fera plutôt s'éloigner et se cacher de Dieu comme fit Adam (voyez Apocalypse 6: 12-17). Chez ceux qui avaient cru, l'effet fut différent. Eux aussi, dans le temps de leur ignorance, s'étaient adonnés à des pratiques curieuses, c'est-à-dire aux arts magiques, prétendant, par des formules tirées de certains livres, et des cérémonies prescrites par ces livres, connaître l'avenir, révéler les choses cachées, agir sur les esprits et les corps de leurs semblables; choses, hélas! que dans la chrétienté actuelle, des magiciens exercent *encore* sous des formes et par des moyens différents. Tout cela, diseurs de bonne aventure, tireurs de cartes, spiritisme, est oeuvre du diable qui séduit ainsi les esprits des hommes et se joue d'eux. Les chrétiens d'Ephèse, éclairés par ce qui venait de se passer, repris dans leur conscience, comprennent que ce à quoi ils s'étaient adonnés, venait du diable. Ils avaient conservé jusqu'alors ces livres «*éphésiens*»,

comme on les appelait; mais ils ne veulent plus avoir affaire avec l'ennemi, lui être associés en quoi que ce soit de ces oeuvres de ténèbres, et résolument, confessant et déclarant ce qu'ils avaient fait, les péchés et peut-être les crimes dans lesquels ils avaient été conduits par ces livres, reconnaissant publiquement le mal commis, ils s'en séparent; ils anéantissent, pour autant qu'il était en eux, ce qui les avait tenus liés à Satan. Le sacrifice, humainement parlant, était grand, la perte était forte. Ces livres, outre qu'étant des manuscrits, ils avaient du prix, étaient estimés encore davantage à cause de leur contenu. Mais la parole du Seigneur montrait sa puissance dans leur coeur, et la Personne de Christ et ses trésors leur faisaient maintenant considérer ces choses comme du fumier et un néant. Remarquons que les croyants Ephésiens brûlent leurs livres. Ils ne les vendent pas, ce qui pourtant aurait été pour eux un riche profit, Mais ainsi ils auraient répandu le poison; ils seraient restés associés au mal. Ils le jugent complètement et le coupent dans sa racine. Ils montrent publiquement ce que valaient ces livres, et ce qu'il en fallait faire. Ils manifestent devant tous leur séparation du mal et leur dévouement à Christ. Puissions-nous vivre et agir dans le même esprit.

Le coeur naturel est toujours et partout le même; il veut, sans Dieu, mais certes avec le secours du diable qui l'illusionne, pénétrer les choses cachées, et sous d'autres formes aujourd'hui découvrir ce que les livres éphésiens prétendaient révéler. Nous ne supposons pas, chers lecteurs chrétiens, que vous ayez affaire au spiritisme, ni aux prétendus devins de nos jours. Le vrai chrétien sait à quoi s'en tenir à cet égard; il se rappelle les déclarations de la parole de Dieu, et le jugement qu'elle porte sur de telles gens et de telles pratiques. Il se tient loin de ces choses. Mais n'y a-t-il pas, dans notre temps, des livres qui, sans être dans la ligne de pensées de ceux brûlés à Ephèse, sont tout autant et peut-être plus dangereux pour l'âme? Des livres agissant sur l'imagination des pensées du coeur — mauvaise en tout temps, dit l'Eternel — remplissent l'esprit de vanités, le transportent dans un monde imaginaire, détournent ainsi les pensées de Christ et des choses d'en haut, et très souvent les transportent dans un monde où l'esprit et le coeur sont souillés, où les convoitises de la chair, qui font la guerre à l'âme, sont excitées? De qui procède toute cette littérature malsaine mise à la portée de tous et qui étale ses productions dans des livres, des revues, des journaux; ces écrits dont le style parfois charme et entraîne, mais où la description des passions est d'autant plus dangereuse, où le coeur s'attendrit sur des fictions, mais devient d'autant plus insensible aux réalités divines, reste froid devant l'amour de Christ, et rempli de ces pensées vaines et frivoles qui obscurcissent la pure atmosphère des pensées de l'Esprit — oui, de qui procèdent tous ces livres nés de la chair et qui satisfont la chair? Leur origine n'est-elle pas la même que celle d'où venaient les livres éphésiens, de Satan le grand corrupteur, l'ami du mensonge et l'ennemi des âmes, le séducteur? Avec quel soin les chrétiens ne doivent-ils pas les écarter de leurs maisons, pour eux-mêmes s'en abstenir, pour leurs enfants, les en garder. Comme ils doivent se souvenir qu'à cet égard aussi ils ne sont pas du monde, et que ce qui convient au monde, le distrait, le charme, occupe ses pensées étrangères à Dieu, ne saurait s'accorder avec la vie de Dieu, qui a pour objet Christ et les choses du ciel! N'est-ce pas relativement à ces lectures aussi et bien spécialement que s'appliquent les paroles de l'apôtre en 2 Corinthiens 6: «Ne touchez pas à ce qui est *impur*», et «*purifions-nous de toute souillure de chair et d'esprit*»?

Comment mêler les pensées profanes suggérées par telles ou telles lectures avec les prières et les actions de grâces? Comment veiller, être en garde contre les ruses de l'ennemi, quand nous lui livrons nos pensées et lui ouvrons les portes de notre âme? Comment ne pas attrister l'Esprit avec ces vanités dans notre esprit? Que le Seigneur nous donne de marcher dans cette sainte séparation de pensées, de coeur et de vie, cherchant, comme ressuscités avec Christ, les choses qui sont en haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu, et nous affectionnant à ces choses qui, goûtées par l'Esprit, nous désaffectionneront des choses de la terre. Oui, qu'il nous soit donné «d'être fortifiés en puissance par l'Esprit, quant à l'homme intérieur, de sorte que le Christ habite, par la foi, dans nos coeurs, et que nous soyons fondés et enracinés dans l'amour», cet amour de Christ qui surpasse toute connaissance et dont nous sommes les objets! Alors nous ne regarderons pas «aux vanités mensongères»; dans le refuge de l'amour de Christ, Satan ne pénètre pas.

C'est ainsi, dit notre récit à la fin, «que la parole du Seigneur croissait et montrait sa force». Elle la montrait, dans ces temps du premier amour d'Ephèse et de l'Eglise, en convertissant les âmes, en déjouant les efforts de Satan, en se manifestant dans la vie de séparation des saints qui étaient en témoignage à Christ dans le monde. Elle n'a pas perdu sa force, elle est toujours puissante comme un marteau qui brise le roc, comme un feu qui consume, mais c'est nous qui manquons à la manier. Puisse-t-elle d'abord croître dans nos coeurs pour de là se répandre en témoignage autour de nous! Mais pour cela, il faut la lire, en faire notre nourriture. Cela ne vaut-il pas mieux infiniment que tant de lectures vaines? Le temps est court, nous n'avons que peu de jours pour glorifier Dieu ici-bas. Que cette Parole demeure en nous dans toute sa puissance, que notre vie intérieure en soit imprégnée, et qu'ainsi elle montre sa force dans notre conduite au milieu du monde, et, que le Seigneur soit glorifié comme il le fut à Ephèse.

Ephèse — L'avertissement

ME 1904 page 109 - Ladrière A.

Actes des Apôtres 20: 17-36

Le chapitre 19 des Actes nous a montré le commencement de l'oeuvre du Seigneur à Ephèse par le ministère de Paul. Nous voyons ici l'assemblée formée de ceux qui avaient cru, constituée et régulièrement ordonnée. Elle a à sa tête des anciens établis et reconnus. L'apôtre les envoie chercher, et ils reconnaissent son autorité. Il parle de son ministère comme d'une chose terminée. Une phase de l'Assemblée est passée: celle des travaux apostoliques; une autre s'ouvre: celle de la responsabilité, du service des anciens, celle des dangers et des difficultés quand la vigilance et l'énergie spirituelles de l'apôtre ne sont plus là pour y parer.

Paul se rendait à Jérusalem où il allait rencontrer la prison et d'où, en ayant appelé à César, il devait être envoyé à Rome. C'était le terme de son activité itinérante; il ne devait pas revoir ses amis d'Ephèse, mais il tenait, en leur faisant ses adieux, à leur donner un dernier avertissement, en leur rappelant en même temps quel il avait été dans son ministère au milieu

d'eux. Or, comme nous l'avons déjà fait remarquer, ses paroles n'étaient pas pour l'assemblée d'Ephèse seule, représentée par ses anciens, mais pour l'Assemblée universelle dans tous les temps, car il parle de «l'Assemblée de Dieu qu'il a acquise par le sang de son propre Fils». Cela pouvait-il être uniquement l'assemblée d'Ephèse? Evidemment non. Etudions donc ces adieux du saint apôtre à l'Assemblée. Nous y verrons ce qu'il était: un vrai et dévoué serviteur de Christ pour l'Evangile, et pour l'Assemblée qui est son corps (Colossiens 1: 23-25), et nous apprendrons par son exemple quels sont les caractères qui doivent distinguer les ouvriers du Seigneur. En même temps, l'avertissement qu'il adresse aux anciens d'Ephèse portera notre attention sur les dangers qui menacent les assemblées tout spécialement dans «les temps fâcheux» où nous sommes arrivés, et nous verrons quelles ressources nous sont laissées pour y parer.

Considérons en premier lieu le ministère de Paul, de qui il le tenait, en quoi il consistait, et comment il l'exerçait. Sur ce dernier point, il pouvait eu appeler au témoignage de ceux qui l'avaient vu à l'oeuvre. «Vous savez», leur dit-il, «de quelle manière je me suis conduit envers vous tout le temps, depuis le premier jour». Heureux service que celui qui est accompli avec suite et persévérance, sans inconséquences dans les paroles et dans la vie, où la conduite répond aux choses prêchées! Il ne peut qu'être béni de Dieu et porter des fruits. Heureux le serviteur qui peut dire avec Paul: «Notre gloire est celle-ci, savoir le témoignage de notre conscience que avec simplicité et sincérité de Dieu, non pas avec une sagesse charnelle, mais par la grâce de Dieu, nous nous sommes conduits dans le monde et plus encore envers vous» (2 Corinthiens 1: 12). Et encore: «Ne donnant aucun scandale en rien, afin que le service ne soit pas blâmé, mais en toutes choses nous recommandant comme serviteurs de Dieu» (2 Corinthiens 6: 3, 4).

Paul tenait son ministère du Seigneur: «Le service que j'ai reçu du Seigneur Jésus», dit-il ici, et à Timothée, il écrit: «Je rends grâce au Christ Jésus, notre Seigneur, qui m'a fortifié, de ce qu'il m'a estimé fidèle, m'ayant établi dans le service» (1 Timothée 1: 12). Remarquons dans ces dernières paroles, d'abord que l'apôtre a été estimé fidèle, puis qu'il a été établi dans le service. Il avait été converti, et ensuite avait été appelé à l'apostolat. Renversé sur le chemin de Damas par l'apparition de la gloire de Jésus de Nazareth, dont il persécutait les membres sur la terre, il ne fut pas «désobéissant à la vision céleste», il ne regimba point contre les aiguillons. Lui, l'orgueilleux pharisien, le propre juste, l'ardent zélateur des traditions de ses pères, le blasphémateur de Christ et le persécuteur des saints, fut brisé par la révélation de la gloire de Jésus le Nazaréen, contre lequel il estimait qu'il fallait faire beaucoup. Il reconnut que le crucifié méprisé était le Fils de Dieu, et il fut convaincu du péché terrible qu'il avait commis: il se vit comme le premier des pécheurs, et durant trois jours dans l'humiliation et l'angoisse profonde où il était, il ne mangea ni ne but. Il pria; et le doux rayon de la grâce vint enfin, apporté par le message d'Ananias, briller dans son coeur. Il crut en Jésus mort et ressuscité et fut sauvé. Avec quelle puissance et quels accents de reconnaissance n'exprime-t-il pas son bonheur! «Moi, qui auparavant étais un blasphémateur, et un persécuteur, et un outrageux, miséricorde m'a été faite... la grâce de notre Seigneur a surabondé avec la foi et

l'amour qui est dans le Christ Jésus». Il proclame avec une conviction profonde le grand salut apporté dans le monde par Jésus Christ: «Cette parole est certaine et digne de toute acceptation, que le Christ Jésus est venu dans le monde pour sauver les pécheurs, dont moi je suis le premier». Et il se présente comme un exemple de cette grâce qui surabonde envers le plus grand des pécheurs, un exemple de la patience et de la miséricorde du Christ (1 Timothée 1: 13-16). Il est sauvé par la grâce, par la foi et, comme Ananias le lui dit par l'ordre du Seigneur, en lui imposant les mains, il est rempli du Saint Esprit (Actes des Apôtres 9: 17). Il a reçu une vie nouvelle, la vie de Christ; il est en Christ, et c'est une nouvelle création; il ne connaît plus personne selon la chair. Telle est la nouvelle existence dans laquelle Paul est entré. L'amour de Christ a saisi son coeur et l'étreint, ayant jugé ceci, «que si un est mort pour tous, tous donc sont morts, et qu'il est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui pour eux est mort et a été ressuscité» (2 Corinthiens 5: 14-17). Aussi s'écrie-t-il avec une sainte joie: «Moi, par la loi» — cette loi dont il avait porté le joug — «je suis mort à la loi, afin que je vive à Dieu». Dans quelle heureuse liberté il se trouve! Et il continue: «Je suis crucifié avec Christ; et *je ne vis plus, moi*, mais Christ vit en moi; — et ce que je vis maintenant dans la chair, je le vis dans la foi, la foi au Fils de Dieu, qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi» (Galates 2: 19, 20). Il connaît l'amour du Christ qui surpasse toute connaissance, et il en jouit. Il est fondé et enraciné dans cet amour qui remplit son coeur et qui est devenu le mobile de toute sa vie. Pour Paul, la personne adorable de Christ est tout. Pour le Christ, pour l'excellence de sa connaissance, il a fait la perte de toutes les choses dont, selon la chair, il aurait pu se glorifier; il les estime comme des ordures, il ne désire, il ne veut que Christ, être avec Lui dans la gloire est le but unique qu'il poursuit, dût-il passer par les souffrances et la mort (Philippiens 3: 7, 8, 14). Et cet amour du Christ qui l'a cherché, qui l'a sauvé, qui l'a saisi, il sait que rien ne peut l'en séparer, et il s'écrie en triomphe: «Qui est-ce qui nous séparera de l'amour, du Christ?» Et parcourant toutes les choses par lesquelles la fidélité à Christ peut faire passer le croyant, il répond: «Au contraire, dans toutes ces choses, nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés» (Romains 8: 35-37). Or ces choses étaient pour Paul, non des théories, mais des réalités. Il les expérimentait, il les goûtait, il les vivait, elles étaient sa vie — pour lui vivre, c'était Christ, et rien d'autre. Telle fût, réelle, complète, constante dans ses effets, la conversion de Paul qui à la fin de sa carrière disait: «Je sais *qui* j'ai cru, et je suis persuadé qu'il a la puissance de garder mon dépôt jusqu'à ce jour-là». La personne de Christ lui devient, dès le commencement de sa carrière chrétienne, si précieuse, qu'à peine converti, avant son appel direct au ministère, il prêche dans les synagogues que «lui, Jésus, est le Fils de Dieu». C'est alors qu'il est établi dans le service.

Avons-nous besoin de dire que pour un serviteur de Dieu une vraie conversion est la première chose, une chose essentielle? Comment appellera-t-il à la repentance et sera-t-il propre à porter dans les coeurs des pécheurs la conviction de leur état de péché, de leur culpabilité et du juste jugement, de Dieu, si lui-même n'a pas été saisi dans sa conscience, s'il n'a pas vu l'horreur du péché devant Dieu, s'il n'a pas été rempli d'épouvante à la vue du sort réservé aux pécheurs? «*Connaissant* donc combien le Seigneur doit être craint», dit l'apôtre, «nous persuadons les hommes» (2 Corinthiens 5: 11). Comment dirigera-t-il les regards d'une

âme angoissée sous le sentiment de ses péchés, vers Jésus le Sauveur, vers Celui qui a porté nos péchés, qui en a subi le jugement, dont le sang purifie de tout péché, si lui-même, n'a pas goûté la douceur du pardon, s'il ne peut dire avec Paul, «ayant donc été justifiés sur le principe de la foi, *nous avons* la paix avec Dieu»? (Romains 5: 1). Comment parlera-t-il de l'amour de Christ, de son intercession victorieuse et de ses tendres sympathies pour les saints, si pour lui ce ne sont que des vérités saisies par l'intelligence, et non réalisées dans le coeur? Paul triomphait, lui qui contemplait à face découverte la gloire de Jésus et tout ce que nous avons en Lui, et s'écriait: «Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous?... C'est Christ qui est mort, mais plutôt qui est aussi ressuscité, qui est aussi à la droite de Dieu, qui aussi intercède pour nous! Qui est-ce qui nous séparera de l'amour du Christ?» (Romains 8: 31-35). Comment enfin celui qui voudrait être ministre de l'Évangile, sans avoir reçu l'Évangile dans son coeur, pourrait-il inviter sérieusement les âmes à renoncer au monde pour s'attacher uniquement à Christ, lui qui n'a pas Christ pour unique objet? Il faut pour être un serviteur de Dieu et de Christ et un vrai et fidèle administrateur des mystères de Dieu (1 Corinthiens 4: 1), avoir la conscience du salut pour soi-même, en posséder la joie et la paix, être entré en relation personnelle avec Christ.

Que dirons-nous donc de ce que nous voyons se passer dans la chrétienté? Des jeunes gens se préparent à entrer dans le ministère, comme l'on dit, de même qu'on entre dans toute autre carrière, par un choix personnel ou selon le vœu de leurs parents, sans qu'il y ait à la base une vraie conversion, ni cet appel de Dieu, dont nous parlerons. Les études théologiques que l'on impose de faire pour devenir ministre, produiront-elles ce changement nécessaire, la conversion, dont nous venons de parler? Produiront-elles dans le coeur l'amour de Christ et des âmes que possédait Paul et qui a pour résultat un dévouement entier? Hélas! on sait ce qui en est. Combien de ceux que l'on a pu croire convertis, font naufrage quant à la foi sous l'enseignement fatal des écoles! Combien qui y sont entrés rationalistes, en ressortent plus rationalistes encore!

Paul a été fidèle, et le Seigneur l'a établi dans le service. Il l'a été par le Maître qu'il connaissait, et auquel il s'est dévoué avec joie. Déjà quand le Seigneur lui envoya Ananias, il révéla à celui-ci ce que devait être cet homme, quel service il aurait à accomplir. «Va», dit Jésus à son disciple, «car cet homme m'est un vase d'élection pour porter mon nom devant les nations et les rois, et les fils d'Israël» (Actes des Apôtres 9: 15). D'après le récit de Paul, en Actes 22: 14 et 15, Ananias lui communique, le message de Jésus en ces termes: «Le Dieu de nos pères t'a choisi d'avance pour connaître sa volonté, et pour voir le Juste, et pour entendre une voix de sa bouche; car tu lui seras témoin auprès de tous les hommes, des choses que tu as vues et entendues», savoir Jésus de Nazareth dans la gloire, Jésus, Fils de Dieu, et les chrétiens unis à Lui comme membres de son corps — substance de l'Évangile de Paul, choses auxquelles il rend témoignage. Dans le récit aussi que fait Paul de sa conversion devant le roi Agrippa, il rapporte comment le Seigneur lui fait connaître la mission à laquelle il l'appelle. «Je te suis apparu afin de te désigner pour serviteur et témoin et des choses que tu as vues, et de celles pour la révélation desquelles je t'apparaîtrai, en te retirant du milieu du peuple et des

nations vers lesquelles je t'envoie pour ouvrir leurs yeux, pour qu'ils se tournent des ténèbres à la lumière, et du pouvoir de Satan à Dieu; pour qu'ils reçoivent la rémission de leurs péchés et une part avec ceux qui sont sanctifiés, par la foi en moi» (Actes des Apôtres 26: 16-18). Paul pouvait donc bien dire qu'il avait reçu son ministère directement du Seigneur Jésus, que le Seigneur l'y avait établi, ministère qu'il devait accomplir avec tant de zèle, d'amour et de joie, à travers toutes les tribulations possibles et jusqu'à la mort même, sachant de qui, dans ce service, il était le témoin.

Il rappelle cela aux Galates en danger d'être entraînés par des docteurs judaïsants qui, de même qu'à Corinthe, mettaient en doute son apostolat. Aux Corinthiens, il disait: «Ne suis-je pas apôtre? N'ai-je pas vu Jésus, notre Seigneur? N'êtes-vous pas, vous, mon ouvrage dans le Seigneur?» (1 Corinthiens 9: 1). Et aux Galates, il écrit: «Paul, apôtre, non de la part des hommes, ni par l'homme, mais par Jésus Christ, et Dieu le Père qui l'a ressuscité d'entre les morts»; et plus loin: «Quand il plut à Dieu, qui m'a mis à part dès le ventre de ma mère, et qui m'a appelé par sa grâce, de révéler son Fils en moi, afin que je l'annonçasse parmi les nations» (Galates 1: 1, 15, 16). Ainsi les hommes ne l'avaient pas envoyé, l'homme ne l'avait pas enseigné et consacré pour ce service, il tenait tout de Jésus Christ et de Dieu le Père. Il n'avait pas été d'abord à Jérusalem auprès des douze, pour obtenir confirmation de sa mission. Il avait immédiatement prêché Jésus, Fils de Dieu, à Damas; et quand ensuite il vient à Jérusalem, les apôtres constatent avec joie sa conversion, mais ils ne lui communiquent rien, comme il le déclare aux Galates, en parlant d'une visite qu'il fait plus tard dans la même ville au sujet de faux frères qui troublaient l'assemblée d'Antioche.

Paul était un de ces dons du Seigneur monté en haut, dont il parle aux Ephésiens dans son épître: «Etant monté en haut, Christ a emmené captive la captivité, et a donné des dons aux hommes... Et lui, a donné les uns comme apôtres, les autres comme prophètes, les autres comme évangélistes, les autres comme pasteurs et docteurs» (Ephésiens 4: 8-11). Il était «apôtre appelé», c'est-à-dire tel par l'appel de Dieu; «mis à part pour l'évangile de Dieu» (Romains 1: 1). Il était donc évangéliste. Il avait été «établi prédicateur et apôtre et docteur des nations dans la foi et la vérité» (1 Timothée 2: 7; 2 Timothée 1: 11). Il était prophète pour recevoir et révéler les pensées de Dieu (1 Corinthiens 2: 12, 13), et quant à être pasteur, si le nom ne lui est pas donné, nous voyons par ses épîtres qu'il en accomplissait le service (voyez 1 Thessaloniens 2: 7-12). Et ce service de Paul, comme don du Seigneur, il l'accomplit dans la puissance et sous la direction de l'Esprit Saint: Ananias lui avait dit: «Jésus m'a envoyé afin que tu recouvres la vue, et que tu sois rempli de l'Esprit Saint» (Actes des Apôtres 9: 17). Son ministère était celui de l'Esprit, de l'Esprit qui distribue comme il lui plaît les divers dons de grâce, de même que le Seigneur assigne les divers services (2 Corinthiens 3: 8; 1 Corinthiens 12: 4-6).

Tel était donc Paul comme serviteur, ministre de l'Évangile. Il avait été converti, dans toute l'étendue de ce mot, puis, ainsi qu'il le dit: «Je suis devenu serviteur (de l'Évangile) selon le don de la grâce de Dieu qui m'a été donné selon l'opération de sa puissance»; et encore: «De laquelle (l'assemblée) je suis devenu serviteur selon l'administration de Dieu qui m'a été

donnée» (Ephésiens 3: 7; Colossiens 1: 25). Il est ainsi un exemple de ce qu'est et doit être dans tous les temps un vrai serviteur, lors même qu'il ne serait pas excellemment doué comme Paul, et que sa mission serait renfermée dans un cercle restreint.

Le vrai serviteur du Seigneur, le vrai ministre de l'Évangile, qui, ainsi que nous l'avons vu, doit avant tout être réellement converti, est *un don* du Seigneur, et l'Esprit le qualifie selon le ministère qu'il a à exercer, soit d'évangéliste ou de pasteur et docteur, seuls dons subsistant actuellement, car le fondement étant posé, il n'y a plus, dans le sens absolu, d'apôtres et prophètes (Ephésiens 2: 20). De plus, le vrai serviteur est appelé au service par Dieu et le Seigneur lui-même, et «non par l'homme», et il va, envoyé par l'Esprit Saint, et «non de la part des hommes». Quelqu'un eût-il fait les études théologiques et autres les plus étendues, fût-il doué de la plus grande clarté d'exposition et de l'éloquence la plus entraînante, et même eût-il cru devoir embrasser la carrière du ministère par dévouement comme la plus belle et la plus désirable, dans un but philanthropique et même religieux, pour faire du bien, pour être moralement utile à ses semblables, s'il n'est pas un don de Christ, s'il n'est pas doué par l'Esprit Saint pour le service, si son appel n'est pas de Dieu, mais de son choix propre, eût-il été consacré par les hommes et envoyé et placé par eux, il n'est pas un serviteur du Seigneur comme Paul, et comme seulement on peut l'être.

Nous ne voulons pas dire que, parmi ceux qui, dans la chrétienté, portent le titre de ministres de l'Évangile, et qui ont cru, par ignorance des vrais principes de l'Écriture, devoir passer par une filière organisée par l'homme et être placés ici ou là, il n'y ait de vrais évangélistes, comme aussi de vrais pasteurs et docteurs. Dieu est souverain dans sa grâce et l'Esprit distribue comme il lui plaît, au milieu de la ruine de l'Église et de la confusion qui y règne. Mais nous avons à retenir les vrais principes de la parole de Dieu, et n'y point mêler les pensées, les arrangements et les raisonnements des hommes.

Paul avait reçu sa mission d'apôtre directement de Jésus qui, ressuscité d'entre les morts, lui était apparu; il l'avait reçue de Dieu le Père qui l'avait choisi dès le sein de sa mère, et qui l'avait appelé par sa grâce pour annoncer son Fils parmi les nations. Lorsque le moment est venu d'entrer dans cette mission qui lui est spécialement confiée, celle de docteur et prédicateur des nations, Barnabas, voyant l'œuvre de Dieu s'étendre à Antioche, va le chercher à Tarse pour aider dans le travail, et c'est là que le Saint Esprit le fait mettre à part avec Barnabas. Ce n'est pas l'assemblée d'Antioche, ni les prophètes et docteurs du nombre desquels il était, qui, voyant son beau don, décident de l'envoyer en mission, mais c'est Dieu le Père lui-même qui, par le Saint Esprit, s'adresse à eux pour qu'ils le mettent à part. Lui et Barnabas ne sont pas envoyés par l'Assemblée, mais par l'Esprit Saint qui ensuite les dirige, les conduit et donne puissance à leur parole. Et tel est aussi actuellement le caractère d'un vrai ministère. Le serviteur va où Dieu l'appelle et le conduit. Ce qui le détermine n'est pas l'appel d'une église à venir pour être son pasteur, ni la direction d'un comité, c'est l'appel de Dieu par l'Esprit Saint. Sans doute qu'il faut que l'oreille spirituelle du serviteur soit exercée pour entendre la voix de l'Esprit; une humble dépendance de Dieu est nécessaire pour cela, ainsi que la communion avec Lui; et il ne manque point à ceux qui s'attendent à Lui pour être

guidés soit dans leurs mouvements, soit dans leurs paroles. Dieu reste le même, opérant tout en tous. Quand Paul et Barnabas quittent Antioche pour aller où le Saint Esprit les envoie, l'assemblée leur impose les mains en signe d'identification avec eux dans leur oeuvre, et elle les recommande à la grâce de Dieu. Ce n'est pas une consécration; ils étaient déjà prophètes et docteurs donnés de Christ et consacrés par l'Esprit Saint: l'assemblée s'est associée à eux. Heureuses les assemblées qui, dans notre temps de faiblesse, s'associent par la prière aux serviteurs du Seigneur dans leur travail; elles ont une part précieuse de bénédictions; heureux les serviteurs qui s'en vont soutenus et encouragés par les prières et la communion des saints. Paul réclame plus d'une fois dans ses épîtres, ces prières des saints, et nous voyons quelles actions de grâces il rend à Dieu pour le bien qui se trouve dans les assemblées et quelles requêtes il adresse au Seigneur pour elles (lisez Actes des Apôtres 13: 1-4; 14: 26, 27; Romains 15: 30-32; Ephésiens 6: 19; Philippiens 1: 3-5, Colossiens 4: 3; 1 Thessaloniens 5: 25, etc.).

Examinons maintenant quels étaient les sujets que Paul traitait dans son ministère auprès des âmes. D'abord remarquons la manière dont Paul s'en acquittait. C'étaient les choses *profitables* qu'il présentait. Il n'en cachait aucune. Il ne diminuait, n'atténuait, ni n'altérait rien de la vérité quant à Dieu, son caractère, les exigences de sa justice et de sa sainteté; ni quant à l'étendue de son amour et de sa grâce. Paul prêchait tout ce qui se rapporte à Christ, sa divinité, sa filiation éternelle dans le sein du Père, son humanité sainte, sa vie comme Modèle parfait, son sacrifice expiatoire sur la croix, sa sacrificature céleste, son retour et son règne. Il ne venait pas avec les discours fleuris de l'éloquence humaine; il n'accommodait pas ses paroles au goût des auditeurs, mais à leurs besoins; il ne frelait pas la parole de Dieu; il ne ménageait pas les amours-propres. S'il ne cachait pas aux âmes leur état de péché — chose profitable à savoir — il leur révélait aussi pleinement la grâce qui est en Christ — autre chose profitable. Il voulait atteindre le coeur et la conscience, et les choses profitables dussent-elles blesser, il les disait, mais il présentait aussi ce qui relève l'âme abattue. Il maniait ainsi l'épée de l'Esprit, la parole de Dieu. Il savait reprendre, il savait consoler. Il disait: «O Galates insensés! qui vous a ensorcelés?... Vous êtes déçus de la grâce». Puis il les exhorte à se tenir fermes dans la liberté où Christ nous place. Aux Corinthiens, il reproche leur orgueil, leur vanterie, tandis qu'ils gardaient le péché au milieu d'eux: «Otez le méchant,» dit-il. «Réveillez-vous pour vivre justement, et ne péchez pas; car quelques-uns sont dans l'ignorance de Dieu»; mais ensuite il les exhorte à être fermes, abondants dans l'oeuvre du Seigneur qui n'oublie pas le travail fait en son nom. Et ainsi Paul, embrassant dans son esprit toutes les choses profitables, savait les adapter à chacun selon l'état de son âme, et aux assemblées selon les besoins qui s'y manifestaient; car, disait-il, «il y a ce qui me tient assiégé tous les jours, la sollicitude pour toutes les assemblées». «Qui est faible», ajoute-t-il, «que je ne sois faible aussi? Qui est scandalisé, que moi, aussi je ne brûle?» Puissent les serviteurs de Dieu aujourd'hui, marchant sur les traces de Paul, ne rien cacher des choses profitables, et puissent-ils savoir les appliquer avec discernement!

Paul était évangéliste. L'oeuvre de l'évangéliste est de réveiller les âmes et de les conduire à Christ pour le salut. Comme tel, Paul insistait auprès des Juifs et auprès des Grecs, sur «la repentance envers Dieu et la foi en notre Seigneur Jésus Christ».

N.B. Ce qui suit n'était qu'à l'état d'ébauche dans les papiers laissés par le cher frère qui a écrit ces lignes, mais quelles que soient les modifications qu'il eût cru devoir apporter à ces pages, elles forment un tout dont les lecteurs pourront tirer profit et édification.

Voyons maintenant quel était le but du ministère de Paul et ce qu'il annonçait. Son but était de rendre témoignage à *l'Evangile de la grâce de Dieu* (verset 24). Certes il était bien qualifié pour cela, lui, l'objet d'une si grande grâce de la part de Dieu.

L'Evangile est déterminé, dans ses épîtres, de différentes manières. Quant à sa source, c'est l'Evangile de Dieu (Romains 1: 1); quant à son grand objet, c'est Christ, le Fils de Dieu, Christ dans la gloire. S'agit-il de ceux auxquels il est adressé, c'est «l'Evangile de votre salut» (Ephésiens 1: 13). Ici, c'est l'Evangile de la grâce, auquel il rendait témoignage. Il témoignait que la grâce de Dieu, l'activité de son amour envers les hommes, était apparu à tous dans la personne de Christ, apportant le salut aux pécheurs ruinés et perdus. Il annonçait *tout le conseil de Dieu* (verset 27). Tout ce qui était dans Sa pensée éternelle touchant son Fils, le second homme, touchant son oeuvre, touchant le salut des pécheurs, touchant l'Eglise et touchant l'avenir éternel, Paul l'annonçait. Il ne cachait, ni n'atténuait aucune partie de la vérité, telle qu'il l'avait reçue; il n'y mêlait point ses propres pensées. L'Esprit de Dieu l'avait enseigné, et ce qu'il disait l'était en paroles enseignées de l'Esprit. Il prêchait aux Juifs et aux gentils, et son thème se composait de deux parties: la repentance et la foi (verset 21). La *repentance* envers Dieu était prêchée, sur l'ordre de Christ, d'abord aux Juifs, son peuple. Pour les Juifs, c'était se détourner de leurs observances et des oeuvres mortes, faire fléchir leur orgueil, pour se tourner vers un Dieu qu'ils avaient offensé, tout autant que les païens, qu'il exhortait à se tourner des idoles vers le Dieu vivant et vrai. La repentance, c'était se juger devant Dieu. A cela s'ajoutait la *foi* en notre Seigneur Jésus Christ. Un jugement porté sur soi, un regret, une horreur de soi, un changement de pensées, un amendement dans la vie, tout cela convient à la repentance, est légitime de la part d'un pécheur devant Dieu, mais cela ne sauve pas. C'est pourquoi, à ceux qui, comme le geôlier de Philippes, se repentaient, Paul insistait sur la foi en Jésus Christ: «Crois au Seigneur Jésus Christ et tu seras sauvé». Et en cela ne nous présente-t-il pas un modèle pour la prédication? Ce n'étaient pas des dissertations morales, bien que la morale y eût sa place. Amener les âmes devant le Dieu juste et saint, leur montrer l'horreur du péché, leur état de ruine, sans réserve, sans atténuation du mal, afin que ces âmes voient leur vrai état, le juste jugement qu'elles méritent et les amener à la repentance; puis, aux âmes chargées faire entendre le son de «la flûte», le son «doux et subtil» de la grâce, n'est-ce pas là l'oeuvre de l'évangéliste, Or Paul était un évangéliste. Il annonçait l'Evangile de la grâce qui reste toujours le même. Il pressait les âmes de se repentir, car la bonté de Dieu les conviait à la repentance, mais il les pressait de croire en Christ, en son sacrifice pour le pardon, la vie et la paix.

Mais Paul annonçait tout le conseil de Dieu. Il était aussi *le docteur*. En rendant témoignage à l'Évangile de la grâce de Dieu, en insistant sur la repentance et la foi, il prêchait le *royaume de Dieu* (verset 25) qui, moralement, selon ce qu'il dit, est «justice, paix et joie dans l'Esprit Saint». C'est ce royaume auquel Dieu nous appelle. Il est à venir, car on en hérite; c'est le royaume céleste. Rappelons qu'on n'y entre que par la nouvelle naissance, et qu'actuellement s'y trouvent toutes les bénédictions de l'Évangile. C'est «le royaume du Fils de son amour» (Colossiens 1: 13). Prêcher le royaume, c'est annoncer toutes les bénédictions actuelles de l'Évangile, avec la responsabilité de se soumettre à l'autorité de Celui à qui est ce royaume — Dieu — Christ qui est Dieu.

Mais, dans ce qu'enseignait Paul, se trouvait une partie importante du conseil de Dieu. C'était l'Assemblée, composée de Juifs et de gentils amenés par la foi et sur un même pied à l'unité selon les conseils éternels de Dieu. L'Assemblée est l'Assemblée de Christ, mais aussi l'Assemblée de Dieu; elle est d'une part la maison de Dieu, de l'autre le corps de Christ; l'Assemblée que Christ bâtit, Lui qui en est la pierre angulaire, mais acquise par Dieu qui en a payé le prix — le sang de son propre Fils; l'Assemblée qui, dans sa manifestation sur la terre, devait être un témoignage pour Dieu, comme Israël autrefois au milieu des nations; l'Assemblée, dont la construction et la garde, confiées à la responsabilité de l'homme, pouvaient faillir. L'épître adressée plus tard aux Ephésiens, déroule ses merveilleux privilèges; d'autres portions de la Parole disent sa responsabilité.

Tels étaient les enseignements de Paul. Un ministre de l'Évangile aujourd'hui, aura-t-il d'autres enseignements à porter à ses auditeurs? Sera-ce la philosophie, la science faussement ainsi nommée?

Mais une autre chose nous est présentée; c'est la manière dont Paul exerçait son ministère. S'il y a un ministère public, il y a aussi un ministère qui s'exerce auprès des âmes individuellement, dans les maisons (verset 20). Il n'est pas moins efficace que le premier. Là, on se trouve plus directement en contact avec les âmes, on peut mieux juger de leur état et de ce qu'il faut leur expliquer de la Parole; connaître leurs besoins, leurs difficultés, et y appliquer les enseignements, les consolations et les exhortations des Écritures. Tout ce qui était profitable aux âmes, Paul le présentait. Fallait-il enseigner, il le faisait; reprendre, il reprenait, comme nous le voyons dans les épîtres aux Corinthiens; consoler, soit au sujet d'affliction, ou de repentance, ou de pertes d'amis, etc., il le faisait, en *servant le Seigneur* (verset 19), qui avait autorité sur lui, et auquel il appartenait. Et ce service, il l'accomplissait avec un entier dévouement. C'était *en toute humilité*, s'effaçant pour ne laisser paraître que Christ; s'il devait parler de lui-même, c'était en insensé, et il ne le faisait, pour ainsi dire, qu'à son corps défendant. Il se disait moins que le moindre de tous les saints; il rappelait sa vie passée pour faire ressortir la grâce de Dieu envers lui; il ne se présentait pas avec ostentation; il se glorifiait dans son infirmité. «Et avec des larmes», ces larmes qu'il versait en voyant l'incrédulité des Juifs et la superstition des païens qui affligeaient son cœur. Les serviteurs de Dieu connaissent ces larmes (verset 31; Psaumes 119: 136; Jérémie 9: 1; 2 Corinthiens 2: 4; Philippiens 3: 18). Les «épreuves» ne lui manquaient pas. Les Juifs restaient ses ennemis

acharnés; Alexandre à Ephèse l'avait montré; Démétrius soulevait les masses contre lui. Il avait combattu contre les bêtes à Ephèse — les hommes méchants, les pires bêtes féroces. Il y avait eu là une porte ouverte, mais beaucoup d'adversaires; la fidélité en suscite toujours. Quel exemple Paul nous donne! Il savait, comme son divin Maître, ce qui l'attendait, mais il avait donné sa vie à Celui qui était mort pour lui. Que lui importait de vivre dans ce monde? Mourir pour lui était un gain. Mais s'il pouvait servir, achever son service (2 Timothée 4) pour Christ, il était satisfait, heureux, joyeux (verset 24). Il portait toujours, partout, dans le corps, la mort de Jésus, afin que la vie de Jésus fut manifestée dans son corps.

Et enfin son service, «le service que j'ai reçu du Seigneur Jésus» (verset 24). Ce service, malgré les accusations de ses ennemis, avait été toujours complètement désintéressé. Il n'avait rien convoité; il avait tenu à honneur et pour la gloire du Seigneur et le bien des autres, de travailler pour sa subsistance et celle de ses compagnons, afin de n'être à charge à personne (2 Thessaloniens 3: 7-9; 1 Corinthiens 4: 12; 1 Thessaloniens 2: 9); caractère bien différent de celui de maintenant.

Ayant ainsi retracé le caractère, le service et l'activité de Paul, revenons au grand but pour lequel il avait convoqué auprès de lui les anciens d'Ephèse. Ce but était de les avertir. Remarquons que dans un sens le service de Paul, son ministère itinérant, était terminé. Il allait à Jérusalem, de là en captivité, et bien que le saint apôtre ne restât pas inactif, ce n'était plus le service actif parmi les nations. Peut-être avant sa mort eut-il encore quelque temps de liberté; là-dessus la Parole se tait. Ce discours est un discours d'adieu. Il ne doit plus les revoir; il disparaît de la scène, bien que, par son épître, il les enseigne encore. La phase apostolique est terminée, l'Assemblée a pris une forme déterminée, elle est constituée régulièrement. Des anciens sont établis et reconnus. L'apôtre les envoie chercher, et ils reconnaissent son autorité. Maintenant, lui étant loin, la responsabilité incombe aux anciens; ils ont leur service et auront à faire avec des difficultés et des dangers.

L'apôtre les adjure solennellement — il leur a annoncé sans réserve tout le conseil de Dieu. Ils sont pleinement instruits dans la vérité; il a aussi fidèlement prêché l'Evangile en toute occasion; il est donc net du sang de tous (verset 26). Aux simples individus il a annoncé le salut, c'est leur responsabilité de l'avoir reçu ou non; aux anciens incombe aussi la responsabilité, maintenant que Paul les quitte. «Prenez *donc* garde», leur dit-il. A quoi? 1° *A vous-mêmes*, quant à la vérité pour la retenir et l'enseigner, et quant à votre conduite. Celui qui a une charge dans l'assemblée, doit être fondé dans la doctrine, et il faut que sa conduite ne donne lieu à aucun reproche; 2° et *à tout le troupeau* sans exception. Ils étaient établis surveillants. Comme des bergers vigilants et fidèles, ils avaient à s'occuper des brebis pour les maintenir dans le droit chemin, les exhorter, les consoler (prendre garde à eux-mêmes était donc nécessaire). Comme tels, ils avaient à paître le troupeau, à le nourrir et l'abreuver avec des herbes saines et des eaux pures. La charge de surveillant (évêque) se confond dans la Parole avec celle d'ancien. Nous voyons qu'outre les dons: évangélistes, pasteurs et docteurs, il y avait dans les assemblées des charges. Les deux seules charges nommées dans la Parole

sont celles d'anciens ou surveillants et de serviteurs ou diacres. Parmi les anciens, il pouvait y en avoir qui fussent capables d'enseigner.

Revenons aux anciens d'Ephèse. Le Saint Esprit les avait établis *surveillants*, place de haute responsabilité, dont ils avaient à s'acquitter sous le regard de Dieu pour surveiller le troupeau, avoir l'oeil, sur chacune des brebis qui le composaient, pour soigner, consoler, avertir, reprendre. Quel exercice de foi, d'amour, de prudence, de tact, pour prémunir contre les dangers, pour entrer dans les besoins; dans les combats d'âme, dans les difficultés, pour enseigner aussi, pour se mettre à la brèche lors des attaques de l'ennemi. Si les anciens qui présidaient dûment pouvaient s'attendre à un double honneur à être soutenus — non qu'ils eussent à réclamer, car c'était la responsabilité des assemblées — ils avaient aussi, comme Paul, à travailler de leurs mains. Pierre leur trace leur devoir à cet égard, en disant: «Non par contrainte ou pour un gain honteux».

«Pour paître l'assemblée de Dieu» (verset 28). Pensons à ce qu'est l'Assemblée de Dieu. Autrefois Dieu avait une assemblée au désert (Actes des Apôtres 7: 38), mais c'était un peuple terrestre. Après la mort, la résurrection et l'ascension de Christ, Dieu se forma sur la terre, par la descente de l'Esprit Saint sur les croyants, une Assemblée dont le caractère comme l'origine sont divins et célestes. Elle lui appartient, elle est ici-bas sa maison, l'Assemblée du Dieu vivant, la colonne et le soutien de la vérité. De même qu'autrefois l'assemblée au désert avait ses anciens, l'Assemblée de Dieu les a aussi maintenant. La maison de Dieu est un lieu où, sur la terre, le Dieu vivant fait sa demeure. Il l'avait eue dans un tabernacle, puis dans une maison de pierre, mais maintenant cette demeure est l'Assemblée, l'ensemble de ceux qui ont cru et sont établis sur le fondement inébranlable du Fils du Dieu vivant, qui sont eux-mêmes des pierres vivantes, ayant reçu la vie par l'Esprit. Cette demeure est sur la terre ici-bas et, sous cet aspect, les délogés n'en sont pas; Dieu a une maison ici-bas. Elle peut être en ruine, elle n'en est pas moins la maison. Etant l'Assemblée du Dieu vivant, elle est à part du monde, et elle est la colonne et l'appui de la vérité. Christ et sa Parole sont la vérité; l'Eglise maintient cette vérité et en est le seul témoin, la présentant aux hommes. A la fin de la demeure de l'Eglise sur la terre, ce que Dieu reconnaît comme témoin, c'est le faible troupeau de Philadelphie, puis ce qui est dans la position de responsabilité d'être témoin, Laodicée, est vomie de la bouche de Christ qui prend le caractère de l'Amen, du témoin fidèle et véritable. L'Eglise n'enseigne pas, elle n'a pas d'autorité, elle présente et maintient la vérité, et ce qui ne le fait pas, n'est pas l'Eglise.

Une assemblée locale est appelée assemblée de Dieu, comme représentant dans cette localité l'Assemblée universelle, ainsi: «L'assemblée de Dieu qui est à Corinthe» (1 Corinthiens 1: 2).

Les anciens avaient donc été établis pour prendre soin de l'Eglise de Dieu dans chaque localité. Quelle responsabilité, et combien ils avaient besoin de prendre garde! C'était la chose la plus précieuse aux yeux de Dieu sur la terre. Son prix nous est indiqué par ces paroles: «Laquelle il a acquise par le sang de son propre Fils». Tel est le prix auquel Dieu a pu avoir cette Assemblée. Combien ne lui est-elle pas chère! Autrefois l'assemblée d'Israël avait été

rachetée d'Egypte; Dieu avait déployé sa puissance en leur faveur, mais qu'avait-il donné? C'est que tout est fondé sur Christ. Si Dieu a pu pardonner autrefois, c'est que Christ devait porter une fois les péchés. Le rachat d'Israël, c'était la délivrance par la puissance de Dieu. Pour l'Eglise, c'est aussi la délivrance, mais c'est la puissance de Dieu en amour, manifesté parle don de Jésus qui a offert une pleine satisfaction. Nous trouvons, dans un autre passage, Christ qui a aimé l'Eglise et qui s'est livré lui-même pour elle (Ephésiens 5: 25); mais ici, c'est Dieu qui l'a acquise en donnant, son propre Fils et en la purifiant par son sang. L'Eglise est chère à Christ qui s'est donné pour elle, mais précieuse à Dieu. Il l'a *acquise* pour Lui-même.

Quel motif à présenter aux anciens, pour qu'ils prissent garde à eux-mêmes et au troupeau; ce troupeau c'est l'Eglise. Leur charge vient de l'Esprit. Quel autre pourrait établir sur l'Eglise de Dieu sur cet héritage de Dieu? Sont-ce des hommes par leur choix ou par leurs votes? Rien de semblable dans l'Ecriture. Les anciens ont pu être établis par les apôtres (Actes des Apôtres 14: 23) oui par un de leurs délégués (Tite 1: 5), sous leur autorité apostolique qui était de Dieu et par l'Esprit Saint qui les dirigeait, mais où sont actuellement les apôtres? Il n'y a donc plus d'anciens? N'y a-t-il plus personne pour paître l'Eglise de Dieu? N'en avait-elle plus besoin, dans ces temps périlleux de la fin? Béni soit Dieu; il pourvoit aux besoins de son Eglise. Il n'a pas besoin d'apôtres; l'Esprit Saint établit des anciens. Il donne dans les assemblées de vrais surveillants, des saints qui ont à coeur le bien de l'Assemblée, le soin des âmes. Ils ne s'arrogent point le titre, l'autorité, mais, établis et conduits par l'Esprit, ils veillent sur les âmes comme devant rendre compte. Mais n'y a-t-il pas danger à ce qu'ils s'arrogent une place d'autorité, ou que quelqu'un ne se croie le droit de prendre cette place, semblable à Diotrèphe qui «aimait à être le premier parmi eux»? (3 Jean 9). Les directions de la Parole, qui nous indiquent les qualités nécessaires pour exercer les charges, sont là, et les assemblées au milieu desquelles Christ se trouve, reconnaîtront bientôt si celui qui aspire à la surveillance y est propre, de même qu'elles reconnaissent si tel homme est un don du Seigneur. Le tout est de demeurer dans la dépendance de Dieu. Il en est de même des *serviteurs*.

Voici maintenant ce qui montrait la nécessité de la vigilance chez les anciens. Deux dangers menaçaient l'Assemblée. L'expérience de Paul les discernait — il savait — mais il était prophète, et par l'Esprit il voyait distinctement ce danger; seulement sa présence et son autorité apostolique contenaient ces ennemis. Mais il ne devait pas être toujours là. «Je sais ceci qu'après mon départ», dit-il. Le premier danger venait du dehors; il était grand. C'étaient «des loups redoutables», des hommes pénétrant au milieu des chrétiens et les pervertissant par des enseignements subversifs. C'était la philosophie dont parle l'apôtre, les gnostiques à l'imagination déréglée qui entraîneraient les âmes dans des sentiers de perdition. Le second danger venait du dedans. D'entre les anciens même, d'entre ceux qui devaient veiller et paître le troupeau, se lèveraient des hommes qui pervertiraient la pure doctrine chrétienne, et par sa séduction la rendraient propre à attirer des disciples. Ces gens y trouveraient leur profit, et leur orgueil sa satisfaction. D'une manière ou d'une autre, c'était la corruption du christianisme. Et que voyons-nous de nos jours? Les conducteurs n'ont pas veillé. D'entre eux-mêmes ont surgi des hérésies qui attaquent la personne de Christ, son oeuvre et ses résultats.

— L'apôtre Pierre signale de même les faux docteurs qui devaient introduire des sectes de perdition et qui seraient suivis par plusieurs; il signale les moqueurs qui attaqueraient la parole de Dieu. Jude aussi parle d'hommes pervers et impies qui changent la grâce de Dieu en dissolution; les uns et les autres renient le seul Maître et Seigneur Jésus Christ. Jean exhorte les saints à éprouver les esprits, car beaucoup de faux prophètes sont sortis dans le monde. C'étaient des enseignements qui attaquaient la personne de Christ, qui parlaient selon les principes du monde et que le monde écoutait. C'étaient des antichrist qui, en niant le Fils, n'avaient pas non plus le Père. Ils voulaient «mener en avant», au lieu de demeurer dans ce qui est dès le commencement (2 Jean 9), parlant de développement, de progrès. Le Seigneur, dans l'Apocalypse, signale aussi ces faux docteurs, semblables à Balaam, à Jézabel, la femme qui enseigne, et ces prétentions laodicéennes. En louant Philadelphie, il indique clairement qu'il y en avait qui reniaient son nom, qui ne gardaient pas sa Parole.

Paul donc recommande les anciens «à Dieu et à la parole de sa grâce». Dieu «a la puissance d'édifier» et de donner l'héritage qui appartient à tous les sanctifiés — aux mis à part pour Dieu (verset 32). Comme autrefois les lévites avaient pour héritage l'Eternel, actuellement Dieu est puissant pour les édifier, les fonder, les rendre capables d'accomplir leur service, et ce service, c'est par la Parole qui annonce la grâce, qu'ils pourront l'accomplir. «Fortifie-toi dans la grâce qui est dans le Christ Jésus», dit l'apôtre à Timothée (2 Timothée 2: 1). Dieu et sa parole, voilà la ressource suprême. Elle suffit et suffira toujours. D'autorité dans l'Eglise, il n'en est pas question; d'autorité de l'Eglise non plus. Ce qui fait autorité, c'est Dieu et sa parole, et c'est ce qui demeure, ce qui est de tout temps, par conséquent pour nous aussi. Remarquons que Pierre et Jean renvoient aussi à l'autorité de la Parole.

Les sanctifiés sont les chrétiens, mis à part dans le Christ Jésus, selon ce que dit Paul (1 Corinthiens 1: 2). A eux et aux anciens appartient l'héritage.

L'apôtre termine (versets 33-35) en se plaçant comme modèle devant les anciens. (conf. Philippiens 3: 17). Il leur a été et leur est en exemple. «Surveillant», dit aussi Pierre aux anciens, «non pour un gain honteux, mais de bon gré, ni comme dominant sur des héritages, mais en étant les modèles du troupeau» (1 Pierre 5: 2, 3). Ce qui doit les caractériser, c'est le dévouement pour les autres, c'est de les secourir en se donnant. Ils doivent user de miséricorde envers le faible et se donner comme Jésus.

Au moment de quitter la scène de son activité, l'apôtre laissait à l'Eglise, en lui le caractère d'un vrai serviteur, les choses qu'un vrai serviteur enseigne, son service dans l'Eglise, l'avertissement contre les dangers du dedans et du dehors, les ressources immuables de la grâce. Or cela demeure. Que les anciens aient été fidèles ou non, il n'importe. L'Eglise était constituée, elle avait sa responsabilité, les anciens la représentaient. Conduite par les anciens elle a manqué, mais comme chose établie de Dieu elle ne peut périr, et le ministère, les enseignements, les ressources sont toujours là et demeureront jusqu'à la fin.

Notes sur la seconde épître aux Corinthiens

ME 1904 page 141

Chapitre 1

On pourrait donner pour titre à la première épître aux Corinthiens: *L'ordre dans la maison de Dieu*. Comme il s'agit de cette maison, toute la profession chrétienne y est comprise en même temps que l'assemblée de Corinthe; aussi avons-nous vu, dans la première épître (*), que l'apôtre Paul, s'associant le frère Sosthène, s'adresse à cette assemblée «avec tous ceux qui en tout lieu invoquent le nom de notre Seigneur Jésus Christ, et leur Seigneur et le nôtre» (1 Corinthiens 1: 2). Tous ceux-là sont responsables de suivre les directions données par l'épître.

(*) Notes sur 1 Corinthiens, *Messenger Evangélique*, années [1900](#) et [1901](#).

Quant à la seconde épître, on pourrait l'intituler: *Le ministère*. L'apôtre associant avec lui Timothée, et s'adressant de nouveau «à l'assemblée de Dieu qui est à Corinthe», ajoute: «Avec tous les saints qui sont dans l'Achaïe tout entière». Le ministère concerne donc tous les saints et non pas seulement une assemblée locale.

Paul écrit cette seconde épître sous l'impression de la consolation dont il a été rempli en apprenant par Tite que sa première lettre avait produit ses fruits au milieu des Corinthiens (versets 2, 3; conf. 2: 13; 7: 13). Il avait été dans une grande affliction, causée par l'état de l'assemblée de Corinthe, état dont nous trouvons l'exposé dans la première épître.

«Mais dès lors il avait traversé les terribles persécutions d'Ephèse après que le secrétaire de la ville eut congédié l'assemblée (Actes des Apôtres 19: 23-41). Ces persécutions semblent avoir dépassé de beaucoup le détail qui nous en est donné dans les Actes, car l'apôtre avait désespéré même de vivre. Les choses qu'il avait traversées l'avaient amené à éprouver que la vie était en Dieu qui ressuscite les morts et que la chair était morte, fait qu'il met en lumière dans sa seconde épître. L'épître aux Romains présente la même vérité: morts avec Christ. Les hommes sont considérés dans la Parole sous deux aspects: comme vivants dans leurs péchés (ou si vous le préférez, vivant au péché) et comme morts dans leurs péchés. C'est le même état, mais vu de deux manières différentes. Si je considère l'homme comme vivant dans ses convoitises et dans les plaisirs, comme accomplissant les désirs de la chair et de ses pensées, il est à la fois vivant dans ses péchés et mort à Dieu. Je puis, le considérant sous ces deux aspects, lui dire: Vous êtes un homme vivant dans vos péchés; il vous faut mourir — ou, le tenant pour mort dans ses péchés, lui dire: La vie est le don de Dieu; sans elle vous ne pouvez ni jouir de Lui, ni le connaître, car vous êtes mort. La mort est présentée à un homme vivant dans le péché, et la nouvelle créature à un homme mort. Si l'homme est mort, comme dans l'épître aux Ephésiens, nous trouvons tous les conseils de Dieu et une création entièrement nouvelle de toutes choses aussi bien que de l'homme, et telle est la vérité que l'on trouve

aussi dans notre épître. Ce n'est pas seulement que l'homme est une nouvelle créature, mais il y a une nouvelle création. Vous trouvez, dans cette épître, l'homme réalisant pratiquement la mort, étant déjà mort, et vous y avez l'introduction d'une nouvelle création».

«L'arrivée de Tite est le point de départ de la seconde épître. C'est par elle que Dieu avait consolé Paul au sujet de Corinthe, et après toute son affliction à Ephèse, dont il dit: «Notre affliction qui nous est arrivée en Asie». Quand il se rendit en Macédoine, il avait «au dehors des combats, au dedans des craintes»; avant l'arrivée de Tite, l'état des Corinthiens pesait sur son âme, et non seulement leur état, mais la tristesse d'avoir écrit sa première épître, car il craignait de s'être aliéné par elle ses chers Corinthiens». (J.N.D.)

Un principe pratique très précieux ressort du verset 4. La consolation du serviteur de Dieu n'est pas seulement personnelle; elle le rend capable de consoler les autres dans leurs afflictions, quelles qu'elles soient. Cette consolation vient de Dieu; elle consiste dans l'expérience de son amour et de sa miséricorde quand nous traversons l'affliction. Quand nous avons fait personnellement l'expérience de ce que Dieu est, nous pouvons répondre de Lui vis-à-vis des autres, et dire comme Paul aux Philippiens: «*Mon Dieu suppléera à tous vos besoins, selon ses richesses en gloire, par le Christ Jésus*» (Philippiens 4: 19).

Le verset 5 est comme l'explication de ceux qui précèdent, seulement l'apôtre donne ici aux souffrances qu'il endure dans son ministère le nom de «*souffrances du Christ*». Il souffrait comme étant à Christ et comme son serviteur. Dès lors la consolation abondait aussi *par le Christ*.

«Les souffrances du Christ abondent à notre égard»; cela veut dire que les souffrances de Paul avaient *le même caractère* que celles de Christ. C'est ainsi qu'il dit aux Colossiens (1: 24): «*J'accomplis dans ma chair ce qui reste encore à souffrir des afflictions du Christ*». La tête du corps avait souffert, et Paul souffrait aussi pour l'amour des élus dans la sphère qui lui était assignée. L'on voit par leurs prières qu'ils étaient tous intéressés aux choses que Paul avait reçues de Dieu; ils en jouissaient aussi, quoique la tâche *lui* fût confiée. Nous faisons de même aujourd'hui en priant pour un frère qui travaille dans l'oeuvre. «*Ce qui reste encore à souffrir*» signifie qu'il restait encore quelque chose à faire. La tête, Christ, avait fait sa part, cela va sans dire, et la part de Paul n'était pas l'expiation. Mais je pense qu'il s'agit ici de la part spéciale de l'apôtre. Pierre et les autres apôtres n'ont jamais souffert *pour l'Eglise*, quoiqu'ils aient souffert pour l'amour de Christ; Paul a souffert de la part des Juifs, ce qui n'a jamais eu lieu pour Pierre. Paul était serviteur de l'Evangile pour toute la création qui est sous le ciel, et serviteur de l'Eglise pour «compléter la parole de Dieu»; cela n'est dit d'aucun autre. Je ne veux pas dire que nous ne devons pas souffrir, bien au contraire, mais une administration était confiée à Paul, ce que nous ne pourrions dire de nous-mêmes. Nous pouvons avoir une part dans ce privilège; comme, dans une émission, un grand banquier prend pour lui la plus large part, et distribue aux autres une petite participation, en sorte que chacun de ceux qui dépendent de lui a sa part». (J.N.D.)

Aux verset 6-7, il résume ce qu'il vient de dire. Les afflictions de l'apôtre servaient à la consolation des frères, et c'était une consolation à salut, c'est-à-dire pour leur délivrance quant à leur marche ici-bas. Paul était certain, par sa propre expérience, qu'en avant part aux souffrances, on ne pouvait manquer d'avoir part à la consolation, c'est pourquoi il ajoute (verset 6): «Notre espérance à votre égard est ferme». L'apôtre ne veut pas laisser ignorer aux Corinthiens (verset 8), que l'affliction endurée par lui en Asie (*) avait eu une telle intensité, qu'il avait été près d'être mis à mort.

(*) Le pays appelé Asie, dans l'Écriture, est l'Asie proconsulaire, le coin sud-ouest de l'Asie-Mineure. Je ne sais si toute l'Icario y était comprise. Au-dessus se trouvaient la Bithynie, la Cappadoce, la Galatie, l'Arménie, etc. Je crois que la Lydie en faisait aussi partie. Quand l'apôtre dit: «Tous ceux qui sont en Asie» (2 Timothée 1: 15), il parle de ce pays-là. Ephèse était alors un grand centre avec le temple d'Artémis ou de Diane, «que toute la terre habitée révérait», l'une des sept merveilles du monde.

«Au verset 9, il exprime une chose d'une grande importance: «Mais nous-mêmes nous avons en nous-mêmes la sentence de mort, afin que nous n'eussions pas confiance en nous-mêmes, mais en Dieu qui ressuscite les morts». La sentence de mort était écrite sur lui, et il se tenait lui-même pour mort, en sorte qu'il n'avait aucune confiance dans une vie qu'il eût possédée comme homme, mais sa confiance était dans le Dieu qui ressuscite les morts. Il réalisait Romains 6: 11: «Tenez-vous vous-mêmes pour morts au péché»; il se tenait pour mort. Trois choses nous sont dites: 1° Dieu nous voit comme morts; 2° vous êtes morts; 3° vivez comme tels. La foi dit: Je me tiens moi-même pour mort; Paul faisait ainsi et est amené à le réaliser. Dans l'épître aux Romains, cela s'applique au péché, ici à *tout*. Sa confiance est en Dieu qui l'a délivré et n'a pas permis qu'il fût tué, quoiqu'il désespérât de vivre». (J.N.D.)

Dans les chapitres suivants, surtout au 4^e et au 5^e, nous trouverons le développement de ce que l'apôtre présente ici d'une manière sommaire.

(Verset 10). — Ce Dieu qui ressuscite les morts l'avait délivré du danger de perdre la vie; non pas que l'apôtre craignît personnellement la mort pour lui-même, mais il pensait à l'Église; il désirait achever sa course et le ministère que le Seigneur lui avait confié (Actes des Apôtres 20: 24). Ayant fait en Asie l'expérience de la puissance de Dieu pour le délivrer de la mort, il continuait encore à faire celle de ses soins présents; c'est pourquoi il ajoute: «Et qui nous délivre»; puis il mettait son assurance en Lui pour l'avenir: «En qui nous espérons qu'il nous délivrera aussi encore». Il *savait* qu'il en serait ainsi jusqu'à l'achèvement de son ministère.

Paul comptait (verset 11) qu'un grand nombre coopéraient par leurs prières et leurs supplications aux délivrances qui lui avaient été accordées à Ephèse, et qu'ils avaient aussi des sujets d'actions de grâces à son égard. Au verset 12, il montre la raison pour laquelle il pouvait ainsi compter sur les prières des saints: il avait une bonne conscience. Hébreux 13: 18, nous présente la même pensée. Quelle chose, lorsqu'un serviteur de Dieu peut dire: «Car notre gloire est celle-ci, savoir le témoignage de notre conscience, qu'avec simplicité et sincérité de Dieu, non pas avec une sagesse charnelle, mais par la grâce de Dieu, nous nous sommes conduits dans le monde, et plus encore envers vous». Sa *sincérité* et sa *simplicité* étaient divines dans leur caractère, n'est-ce pas pour nous une grande chose à imiter?

Les Corinthiens connaissaient bien (versets 13, 14) quelles avaient été la marche et la doctrine de Paul au milieu d'eux, et comment il les avait enseignés; cependant il est obligé de leur dire: «Vous nous avez reconnus *en partie*». Hélas! on avait été jusqu'à mettre en doute son ministère. S'ils avaient apprécié le don du Seigneur qui leur avait envoyé un serviteur tel que Paul, ils auraient reconnu pleinement qu'il était leur sujet de gloire. Mais Paul savait, lui, que les Corinthiens seraient son sujet de gloire «dans la journée du Seigneur Jésus». Il y aura dans la gloire un lien entre l'ouvrier du Seigneur et ceux dont il s'est occupé dans son ministère (1 Thessaloniciens 2: 19, 20).

Comme il le leur avait dit dans sa première épître (16: 5-7), Paul s'était d'abord proposé de se rendre à Corinthe et même d'y passer l'hiver. Cette seconde visite ajoutée à la première, devait être une seconde grâce (verset 15), et nous pouvons nous représenter ce qu'était comme grâce de la part du Seigneur, la visite d'un apôtre tel que Paul.

Aux versets 17-18, il demande si, se proposant d'abord de visiter Corinthe, et y ayant renoncé ensuite, il aurait usé de légèreté comme un homme incertain dans ses pensées et inconstant dans ses voies (Jacques 1: 8), disant une fois «oui» et une autre fois «non». Mais avant de donner (versets 23, 24) les raisons de son retard, il établit, avec une grande beauté, le caractère immuable de la Parole qu'il leur avait adressée, et c'était la fidélité de Dieu qui avait produit cela. Or ce qui avait été prêché parmi eux, par Paul, Silvain et Timothée, n'était rien moins que le Fils de Dieu, Jésus Christ, le Seigneur, parfait dans tous ses caractères, présenté dans toute sa plénitude. En Lui, certes, il n'y a pas oui et non, mais il y a *oui en Lui*. La constatation de toute la vérité divine est effectuée dans la personne de Christ. «Car autant il y a de promesses de Dieu, en lui est le oui et en lui l'amen», la certitude et la réalisation, «à la gloire de Dieu par nous». Tout est parfait, stable, immanquable en Christ. Et lorsque tous les conseils de Dieu en Lui à notre égard seront accomplis dans la gloire, tout sera *à la gloire de Dieu et cela par nous*, notre position glorieuse par grâce en étant la manifestation. Ephésiens 1 nous parle de la louange de la gloire de sa grâce, d'être à la louange de sa gloire, de la rédemption de la possession acquise, à la louange de sa gloire, des richesses de la gloire de son héritage dans les saints; et il est dit du Seigneur (2 Thessaloniciens 1: 10) qu'il sera glorifié dans ses saints et admiré dans tous ceux qui auront cru; et encore (Ephésiens 2: 7) que Dieu montrera dans les siècles à venir les immenses richesses de sa grâce, dans sa bonté envers nous, dans le Christ Jésus. Combien cela repose le coeur, de penser que Dieu sera glorifié dans sa grâce envers nous, *par nous!*

«Au verset 20, «les promesses» sont toutes faites à Christ et non pas directement à l'Eglise. Il y a des promesses occasionnelles, telles que: «Je ne te laisserai pas et je ne t'abandonnerai pas», mais toutes les promesses absolues sont faites à Christ. Jamais une promesse n'a été faite à l'homme pécheur. Il n'y a pas de promesse à Adam en chute, et s'il n'était pas tombé il n'en aurait pas eu besoin. Dieu lui a fait une révélation concernant le second Adam, révélation à laquelle sa foi pouvait s'attacher, c'était le jugement du serpent et que Christ, la semence de la femme, lui briserait la tête, mais ce n'était pas une promesse à Adam. La «semence de la femme» n'était pas Adam, mais Christ. «La promesse dans le Christ

Jésus» (Ephésiens 3: 6), signifie tout ce que Dieu a promis: la vie éternelle et spécialement le Saint Esprit. «Afin que nous reçussions par la foi l'Esprit promis» (litt.: la promesse de l'Esprit) (Galates 3: 14). Cela comprend aussi toutes les autres choses en Christ.

»Il n'y a pas de promesse aux gentils, mais une révélation qui leur est faite au sujet des promesses, quand il est dit: «*A vous est la promesse et à vos enfants, et à tous ceux qui sont loin*, autant que le Seigneur notre Dieu en appellera à lui» (Actes des Apôtres 2: 39); l'apôtre fait aux Juifs et aux gentils une révélation au sujet des promesses, en montrant que pour eux *tout était en Christ*.

»Dans l'épître aux Galates, nous voyons que les promesses à Abraham étaient faites à Christ et à Christ seul; c'est là tout l'argument de l'apôtre. Il y avait deux classes de promesses et toutes deux sont liées avec Abraham. Abraham est le commencement de la promesse. Il n'y avait pas de voies de Dieu avant le déluge. Dieu a chassé l'homme d'Eden, si vous voulez appeler cela une voie de Dieu, mais il n'y en a aucune entre l'expulsion de l'homme et le déluge. Du déluge Dieu fait sortir un monde renouvelé et introduit avec Noé le gouvernement, la puissance de l'épée confiée à l'homme, pour réprimer l'homme.

»Après cela, pour montrer que tout est pure grâce, Dieu introduit la promesse. Le jugement était venu par le déluge. Là-dessus Satan intervient et dit: C'est moi qui gouverne le monde, et il induit les hommes à se faire des idoles. Alors Dieu divise le monde en nations, puis nous trouvons en Abraham, qui devient la souche des voies de Dieu, les promesses, l'élection et l'appel.

»Abraham est la racine de l'olivier: les promesses lui sont données; il est l'élu et l'appelé. En lui, Dieu nous montre le principe de toute vie divine, la foi par laquelle Abraham est appelé à sortir du milieu des nations. Dieu dit: J'avais divisé le monde en nations, mais il est tombé dans l'idolâtrie et a pris le diable pour dieu, et maintenant il vous faut en sortir afin de m'appartenir. Abraham est le premier homme qui devient le *chef d'une famille*; Adam était le chef d'une race maudite: l'homme. Nous rencontrons avant Abraham beaucoup de saints, mais pas de chefs; tandis qu'Abraham est le père des croyants. Dieu appelle cet individu, ce personnage distinct, à être un étranger et un voyageur.

»Il y a deux classes de promesses. Dans le 12^e chapitre de la Genèse, la promesse est donnée à Abraham; dans le 22^e chapitre elle est confirmée à sa semence, c'est-à-dire à Isaac, qui est une figure de Christ mort et ressuscité. La promesse étant confirmée à Christ, la loi, survenue si longtemps après, ne pouvait ni l'annuler, ni y ajouter. Il n'y avait donc qu'une semence, Christ. Les Juifs étaient la semence naturelle, mais l'apôtre dit: La promesse de la bénédiction était faite à une personne: Christ. Je suis en Christ; j'ai donc la promesse. «Vous tous», dit-il, «vous êtes un dans le Christ Jésus. Or si vous êtes de Christ, vous êtes donc la semence d'Abraham, héritiers selon la promesse» (Galates 3: 29). C'est la manière dont il introduit les gentils». (J.N.D.)

(Versets 21, 22) — Nous trouvons dans ces deux versets quatre choses précieuses qui sont les résultats de la présence du Saint Esprit sur nous et en nous. Peut-être ces mots: «Celui

qui nous lie fermement avec vous à Christ», font-ils allusion au *baptême* du Saint Esprit dont il est dit: «Nous avons tous été baptisés d'un seul Esprit pour être un seul corps», et: «Ainsi aussi est le Christ» (1 Corinthiens 12: 12, 13). Le baptême du Saint Esprit est un fait collectif qui eut lieu le jour de la Pentecôte (Actes des Apôtres 2: 1-4). Le souffle «remplit toute la maison», et les disciples y étaient comme plongés. Tous ceux qui depuis sont devenus membres du corps de Christ, ont part à ce grand fait.

Nous trouvons ensuite *l'onction*, le sceau et les arrhes. Ces trois faits concernent chacun les saints individuellement. L'onction a le sens d'une consécration pour un service, et est envisagé ainsi dans l'Ancien Testament. La même chose est dite du Seigneur Jésus, en Actes 10: 38. Mais pour nous, elle a aussi le sens d'une capacité d'intelligence pour recevoir et comprendre les choses de Dieu. C'est ainsi que l'apôtre Jean écrit aux petits enfants: «Vous avez l'onction de la part du Saint, et vous connaissez toutes choses» (1 Jean 2: 20).

Le *sceau* est le cachet de Dieu, apposé sur le croyant comme étant Sa propriété, qu'il reconnaît, pour avoir part à toute l'efficace de l'oeuvre de la rédemption. Ce n'est pas ma foi qui est scellée, c'est moi-même, *un croyant*, qui ai saisi cette efficace par la foi. En Ephésiens 1: 13, nous sommes scellés pour avoir cru à l'oeuvre de Christ; et au chapitre 4: 30, nous sommes scellés en vue de la rédemption de nos corps.

Les *arrhes* de l'Esprit nous donnent la certitude des choses qui sont encore à l'état d'espérance, et cette certitude a pour effet la jouissance actuelle des choses futures, jouissance qui nous fait abandonner les choses visibles qui ne sont que pour un temps. En Ephésiens 1: 14, l'Esprit est les arrhes de notre héritage, et en 2 Corinthiens 5: 5, il est les arrhes de ce pour quoi Dieu nous a formés, Lui qui veut nous revêtir d'un corps glorieux.

«Toutes les promesses de Dieu sont oui et amen à la gloire de Dieu, mais c'est *par nous*, et au verset 21, il va nous montrer comment cela peut avoir lieu. C'est parce que nous sommes établis en Christ par Dieu, qui nous scelle de son Esprit. Le sceau est une chose additionnelle qui est par l'onction. L'onction est un exemple très précieux de la manière dont Christ nous a associés avec Lui. L'onction de Christ au baptême de Jean, est le témoignage que nous serons baptisés du Saint Esprit. «Celui sur lequel tu verras l'Esprit descendre, et demeurer sur lui, c'est celui-là qui baptise de l'Esprit Saint. Et moi, j'ai vu et j'ai rendu témoignage que celui-ci est le Fils de Dieu» (Jean 1: 33, 34). Le moyen pour nous de recevoir le Saint Esprit en nous, c'est que Christ l'a reçu. Le premier élément du témoignage de Jean à son égard est qu'il est l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde; le second qu'il baptise du Saint Esprit.

»Il y a ici un troisième élément digne de remarque: Christ a reçu le Saint Esprit en vertu de l'accomplissement de son oeuvre. «Ayant été exalté par la droite de Dieu, et ayant reçu de la part du Père le Saint Esprit promis, il a répandu ce que vous voyez et entendez» (Actes des Apôtres 2: 33). Christ étant parfait, Dieu met son sceau sur lui, «Jésus de Nazareth, oint du Saint Esprit et de puissance». Ensuite a lieu la rédemption et, comme conséquence de cette oeuvre, il reçoit du Père le Saint Esprit pour nous le donner. Ce fait a un caractère céleste, car il nous unit avec Christ, tandis qu'il est en haut, et c'est la raison de notre assurance. Christ est

remonté au ciel; alors la question se pose: Dieu a-t-il accepté son sang? Les Juifs ne peuvent répondre affirmativement, avant que Jésus soit sorti du sanctuaire; mais nous n'avons pas à attendre ce moment, parce que le Saint Esprit en est sorti et, descendant ici-bas, nous a unis avec Christ dans le ciel. Dieu nous place en Christ et nous donne le Saint Esprit et la conscience d'être en Christ, et c'est ce que signifie: être scellé. J'ai les arrhes de l'Esprit dans mon coeur, ce qui signifie que je vais posséder la gloire.

»Le baptême du Saint Esprit et l'onction sont en substance la même chose, sauf que l'onction est plutôt un fait général dont l'action se continue. Le sceau est personnel. Il est l'acte de donner le Saint Esprit. Je mets un sceau sur un document. Le sceau est l'effet de l'onction sur l'individu. Quand je suis oint, je puis dire que Dieu m'a scellé pour le jour de la rédemption. Il y a plus encore, car non seulement le Saint Esprit me scelle et me confère un droit, mais il est aussi les arrhes, le gage de mon héritage, et comme tel il est en moi. L'onction vient en premier lieu, parce que nous avons besoin de sécurité et qu'il nous faut en être sûrs, et nous l'avons par ce fait unique que le Saint Esprit nous est donné de cette manière comme conséquence de la séance de Christ à la droite de Dieu.

»Les promesses de Dieu sont en Christ à la gloire de Dieu «par nous», et la raison que c'est par nous est que Dieu nous a liés fermement à Christ, et nous a aussi oints et scellés. Ce même Esprit qui est le sceau, est les arrhes des choses pour lesquelles je suis scellé. Les arrhes montrent que notre relation actuelle est établie, nous donnant la jouissance de l'amour de Dieu, et nous connaissons notre relation avec le Père comme ses enfants, mais nous ne possédons pas un atome de l'héritage, nous n'en avons maintenant que les arrhes.

»Le Saint Esprit n'abandonnera jamais les héritiers. Nous en avons le témoignage en Actes 1, où il est dit que, «*par l'Esprit Saint*», Christ donna des ordres à ses apôtres, *après sa résurrection*. Il n'avait pas perdu comme homme le Saint Esprit par sa résurrection. Cela m'a amené à cette pensée heureuse et très précieuse, qu'il en était de l'Esprit comme de la vapeur dans une locomotive. La moitié de sa force est employée maintenant à faire marcher la machine; mais lorsque nous serons dans le ciel, il n'y aura plus d'obstacles à vaincre, plus de force perdue». (J.N.D.)

Aux versets 23-24, l'apôtre donne aux Corinthiens les raisons du retard de sa visite. Il lui répugnait d'être obligé d'employer son autorité apostolique. Elle n'était pas une domination sur leur foi, car ils ne pouvaient être debout que par la foi. Son service d'amour à leur égard était plutôt de coopérer à leur joie.

Chapitre 2

(Versets 1-4) — Suivant la pensée qu'il coopérait à la joie des Corinthiens (1: 24), l'apôtre leur déclare qu'il ne veut pas retourner auprès d'eux avec de la tristesse. Il ne pouvait le faire avec joie que si celui qu'il avait été obligé d'attrister le réjouissait; et il ne voulait pas être attristé par ceux dont il comptait se réjouir. Il espérait qu'en cela sa joie était aussi celle d'eux tous. Il voulait que les Corinthiens sussent qu'il leur avait écrit sa première épître dans une

grande affliction, avec serrement de coeur et beaucoup de larmes, et qu'il n'avait pas pour but de les attrister par sa lettre, mais de leur faire connaître l'amour qu'il avait si abondamment pour eux. Tels étaient les sentiments délicats du coeur d'un apôtre qui avait conscience de l'autorité à lui conférée par le Seigneur, mais dont il ne voulait se servir qu'après avoir épuisé toutes les ressources de son amour.

(Versets 5-11) — Paul revient ici (il y reviendra encore au chapitre 7: 11, 12) au fait mentionné en 1 Corinthiens 5, et l'on voit quelle affliction l'affreux péché qui avait eu lieu dans l'assemblée, avait causée à son coeur. Il exprime sa confiance que cette affliction a été partagée par eux tous. Il les aurait surchargés maintenant en les reprenant de leur conduite, eux qui étaient affligés comme lui. Quand ils n'étaient pas attristés, il n'avait pas craint de les charger; attristés, il les aurait surchargés en continuant à les reprendre.

L'exclusion du coupable, prononcée par l'assemblée, avait produit son effet. Il était maintenant restauré, en sorte que l'apôtre qui avait dû exhorter l'assemblée à se purifier en ôtant le méchant dû milieu d'elle, l'exhorte ici à pardonner, à consoler, à ratifier son amour envers celui qui avait péché. L'apôtre le considère comme pouvant être réintégré, mais aussi longtemps que l'assemblée n'a pas pris cette décision, il ne lui donne pas le nom de frère; il l'appelle «un tel homme» (versets 6, 7).

Il est important de remarquer que nous avons, en 1 Corinthiens 5, le principe de l'exclusion *par l'assemblée*, et ici celui de la réception ou plutôt de la réintégration *par l'assemblée*. C'est donc l'assemblée qui reçoit ou exclut.

(Versets 10, 11) — L'apôtre tient à ce que les Corinthiens sachent qu'il est d'accord avec eux pour cette réintégration du coupable. S'ils avaient été lents à le juger, ils pouvaient aussi être lents à le recevoir, et dans les deux cas le Seigneur emploie son serviteur pour ranimer l'activité de l'assemblée. Il ajoute: «Si j'ai pardonné quelque chose, je l'ai fait à cause de vous, *dans la personne de Christ*», comme si Christ était là sanctionnant cet acte de son autorité. L'apôtre veut ôter ainsi l'occasion à Satan d'employer ce cas de discipline pour créer une division entre les Corinthiens et lui, car, dit-il, «nous n'ignorons pas ses desseins».

«On trouve parmi nous peu de puissance pour la restauration des âmes, parce que nous manquons de spiritualité et de cet amour qui a soin des membres de Christ. On rencontrera plutôt la justice pratique qui ne supporte pas le mal, et je n'ai pas remarqué qu'il y ait manquement sous ce rapport, mais je crois que ce qui manque, c'est l'amour envers les membres de Christ et la sollicitude pour eux. Quand l'état général d'une assemblée est faible, le fait qu'une personne est laissée hors de communion, peut être une preuve de cette faiblesse, car s'il y avait plus de puissance spirituelle, cette âme serait humiliée et réintégrée. L'homme dont il est question ici, était affligé de son péché au moment où Paul écrivait; de fait, il était restauré dans son âme, mais ne l'était pas *officiellement*. Il faut de la puissance spirituelle pour savoir quand une âme est restaurée.

»Ce que nous devons faire, c'est de prendre sur nous le péché des autres et d'agir comme le sacrificateur qui mangeait le sacrifice pour le péché (Lévitique 6: 19); avec plus de puissance

bien des péchés seraient prévenus, quoique nous ne puissions toujours les empêcher. Les Corinthiens n'auraient pas agi comme sacrificateurs, si Paul ne les y avait forcés. L'assemblée devrait s'identifier avec le péché devant Dieu. C'est là qu'on voit un vrai pasteur; quand il y a du mal, il le prend sur lui; il s'accuse de ne pas s'être assez occupé de la personne en faute, ou du moins de ne pas s'en être occupé comme il aurait fallu». (J.N.D.)

(Versets 12, 13) — Paul venant probablement d'Ephèse (Actes des Apôtres 20: 1), arrive dans la Troade et trouve une porte ouverte pour l'Évangile, mais ne rencontrant pas Tite qui devait lui apporter des nouvelles de Corinthe, il ne peut profiter de cette occasion que le Seigneur met devant lui. Sa sollicitude pour les Corinthiens l'en empêche; il n'a point de repos dans son esprit, et part pour la Macédoine afin d'y trouver Tite. C'était une chose grave que d'abandonner une oeuvre qui lui était préparée par le Seigneur, mais l'évangélisation n'était pas le tout de l'apôtre; il fallait que les Corinthiens comprissent sa sollicitude pour eux ainsi que pour toutes les autres assemblées (11: 28). Cela devait toucher leur coeur. Où auraient-ils trouvé un autre serviteur abandonnant une porte ouverte pour s'occuper d'une assemblée en mauvais état, où son ministère était même mis en question?

Ces deux épîtres aux Corinthiens nous montrent l'apôtre non dans sa puissance, mais dans sa faiblesse. Il est dans la crainte, dans un grand tremblement, dans l'angoisse, dans l'infirmité; mais avec la conscience de la force de Dieu qui s'accomplit dans la faiblesse. Il offre un contraste complet avec l'état des Corinthiens; sa faiblesse était loin de l'accréditer auprès d'eux, mais quelle leçon pour eux qui s'enorgueillissaient malgré leur mauvais état! Mais il peut dire après tout: «Grâces à Dieu qui nous mène toujours en triomphe dans le Christ et manifeste par nous l'odeur de sa connaissance en tout lieu». Ce n'est pas: «nous a menés» ou, avec quelques traducteurs: «nous fait triompher»; mais partout où il passait, Dieu le menait en triomphe comme le porteur du parfum de Christ. Il aurait pu dire: «Si j'avais un peu plus de foi, je serais resté dans la Troade et j'y aurais prêché l'Évangile», mais il se console par la pensée que partout il était mené en triomphe. Il fait allusion ici à la procession triomphale en l'honneur d'un vainqueur. Celui-ci marchait en tête; après lui le butin pris à l'ennemi, et les captifs. Paul était le prisonnier de Jésus Christ. L'encens que l'on brûlait aux dieux en l'honneur du vainqueur était le signal de mort pour les uns — car on avait l'habitude en ces occasions d'immoler un certain nombre de captifs — et le signal de vie pour ceux qui étaient épargnés. L'apôtre applique cette figure à l'Évangile; il était pour ainsi dire le porteur de l'encens de Christ victorieux; l'Évangile était porté par lui en tous lieux, et ce parfum était un témoignage de la victoire remportée par Christ à la croix; c'était l'odeur de Christ *pour Dieu*. Il montait devant Lui par le porteur de cette bonne nouvelle, odeur de vie pour ceux qui l'acceptaient, odeur de mort pour ceux qui le rejetaient, la mort étant la conséquence de leur refus.

Mais qui est suffisant pour accomplir une telle oeuvre? (verset 16). En Dieu est la ressource; c'est pourquoi l'apôtre peut dire au chapitre suivant: «Notre capacité vient de Dieu».

(Verset 17) — Il y avait des hommes auxquels les Corinthiens prêtaient l'oreille; ceux-là ne présentaient pas la bonne odeur de Christ; ils frelaient la parole de Dieu et en faussaient

le sens; mais Paul parlait en Christ avec sincérité comme de la part de Dieu, devant Dieu. Non seulement il communiquait les pensées de Dieu, mais il était en sa présence pour le faire. C'est là le ministère dans son caractère normal. Tout ce qu'était et faisait l'apôtre était en Christ (versets 10, 14, 16); toute son activité avait lieu en Lui, et son état pratique répondait à sa position.

«Paul avait été auparavant dans la Troade, se rendant à Ephèse; c'est là, qu'il eut la vision qui l'appelait en Macédoine (Actes des Apôtres 16: 9). Maintenant il y retournait après un séjour à Ephèse. On ne peut mettre en question que les serviteurs du Seigneur ne puissent recevoir des directions immédiates; et quand elles leur sont données, on ne peut les accuser de fanatisme. Mais nos impressions quant à notre conduite dépendent de notre proximité du Seigneur. Jean ne cherchait pas la proximité de Christ afin de connaître ses secrets; mais c'est parce qu'il occupait cette place que les secrets lui étaient confiés. Vous ne pouvez aller à Christ, comme Jean, pour lui faire des demandes, si vous ne vivez pas près du Seigneur. S'il n'en est pas ainsi, vous ne pouvez compter d'être bien conduits. La grâce de Dieu peut intervenir en tout temps, mais «le secret de l'Eternel est avec ceux qui le craignent». Nous devrions être remplis de la connaissance de sa volonté et de toute intelligence spirituelle». (J.N.D.)

Chapitre 3

En parlant de la sincérité avec laquelle il accomplissait son oeuvre (2: 17), l'apôtre se donnait l'apparence de se recommander lui-même, mais de fait il devait être recommandé par la conduite des Corinthiens. Avait-il donc besoin de se faire recommander par eux comme un inconnu? Non, l'assemblée de Corinthe elle-même était sa lettre de recommandation; la lettre de Christ dont Paul était l'écrivain, dont l'encre était l'Esprit du Dieu vivant, dont le papier était le coeur des Corinthiens. L'Assemblée n'avait pas été formée ici-bas dans un autre but que de représenter Christ devant le monde. Nous *sommes* la lettre de Christ, nous ne devons pas chercher à le devenir, mais toute notre vie doit être le déploiement de cette lettre devant le monde. Les tables de chair du coeur présentent Christ au monde, comme les tables de pierre avaient présenté la pensée de Dieu à Israël.

«Ecrité dans nos coeurs»: ce mot prouve qu'il les aimait. Si quelqu'un était venu demander: Qui est donc ce Paul? Où est sa lettre de recommandation? Quelle espèce d'homme est-il? Il n'est pas venu de Jérusalem comme les autres apôtres — on aurait pu lui répondre: Voyez les Corinthiens, et vous connaîtrez cet homme. Il a été béni pour toutes ces âmes, et de plus, leur marche est bonne. Une des premières choses qu'il leur dit, c'est qu'il les porte dans son coeur, et il en donne une raison qu'il n'aurait pu donner dans sa première épître: «Vous êtes ma lettre, parce que vous êtes la lettre de Christ»; ils étaient une recommandation de Christ. C'est une grande chose de dire que les saints sont la lettre de recommandation de Christ au monde. «Non sur des tables de pierre». Cette oeuvre est écrite au dedans, sur le coeur de l'homme: la loi était une exigence s'adressant du dehors à l'homme. C'est une comparaison par opposition; — au lieu d'exigences adressées du dehors à l'homme

dans la chair, c'est Christ gravé au dedans de l'homme dans la puissance de l'Esprit. La loi écrite sur des tables de pierre est mort et condamnation, et Christ gravé sur le coeur est le ministère de la justice.

»Mais pour produire le bien, Dieu ne se place pas en dehors de l'homme, exigeant le bien de la part d'êtres mauvais; Dieu leur apporte une nature nouvelle qui produit le bien. L'homme a la chair, mais elle ne se soumet pas à la loi de Dieu et ne le peut pas. Dieu donne une nouvelle nature qui trouve ses délices dans ce qui est saint; il écrit Christ dans nos coeurs, et c'est ce qui fait de nous l'épître de Christ.

»La lettre tue toujours, l'Esprit vivifie. Quand un Israélite apportait au sacrificateur un agneau avec une tare, il attirait la malédiction sur lui. C'était la lettre. Le chrétien peut dire: J'ai apporté un agneau sans tache, et il en reçoit la bénédiction. C'est l'esprit. L'esprit signifie ici la pensée du Saint Esprit dans la lettre. Vous aviez la lettre qui, somme toute, était la lettre de la loi, mais le Seigneur est l'esprit, même de cela, car, lorsque la loi dit: Il te faut un agneau sans défaut, — moi j'ai cela en Christ. Il est souvent difficile, dans le Nouveau Testament, de distinguer entre l'esprit d'un chrétien et l'Esprit de Dieu, et par conséquent s'il doit être écrit avec ou sans majuscule, parce que l'Esprit est en connexion intime avec ce qui est mis dans nos coeurs». (J.N.D.)

Après la parenthèse de ce chapitre, l'apôtre fait connaître, au verset 18, le secret par lequel nous pouvons être pratiquement la lettre de Christ devant le monde. C'est de contempler à face découverte la gloire du Seigneur pour être transformés à son image. C'est la sanctification pratique; la lettre est *écrite*, mais doit être *connue*.

Paul (verset 4) avait confiance dans le Dieu qui l'avait rendu capable d'accomplir un tel service. Malgré l'état des Corinthiens, il avait confiance en Dieu quant à l'oeuvre qu'Il avait accomplie en eux, car il avait été rendu propre pour être ministre de la nouvelle alliance, non de la lettre, mais de l'Esprit.

La mention de la nouvelle alliance dans ce passage pouvait provenir de la tendance des Corinthiens à accréditer de faux docteurs, dont l'enseignement mêlait la loi et les ordonnances avec le christianisme pour le corrompre. Il est évident que la nouvelle alliance a trait à Israël lors de sa restauration et non pas à l'Eglise; le chapitre 31 de Jérémie, versets 31-34, en est le témoin suffisant et positif; mais l'oeuvre de Christ à la croix, base de la nouvelle alliance avec Israël, est nécessairement aussi le fondement de toutes les bénédictions de l'Eglise. Le sang de Christ, répandu sur la croix, est bien le sang de la nouvelle alliance avec Israël, mais c'est dans ce même sang que nous, chrétiens, nous sommes lavés.

«Une alliance ne suppose pas toujours deux parties. On n'en trouve qu'une dans l'épître aux Galates. Une alliance signifie une condition selon laquelle Dieu nous met en relation avec Lui. L'argument dans les Galates est que «le médiateur n'est pas médiateur d'un seul, mais que Dieu est un seul» (Galates 3: 20). Or la loi a été ordonnée par des anges, par la main d'un médiateur, et si vous avez un médiateur il vous faut deux parties. Mais ici vous en avez une

seule. Ainsi maintenant tout dépend de la souveraineté de Dieu, seul, et par conséquent tout est infaillible.

»L'alliance dépendant maintenant entièrement de la grâce, sur le fondement des conseils de Dieu, prend le caractère d'une «alliance éternelle» (Hébreux 13: 20). Sous l'ancienne alliance, Dieu mettait l'homme à l'épreuve, et ce mot «ancienne» signifie qu'elle était près de disparaître. Alors nous entendons parler d'une nouvelle alliance, nouvelle, parce qu'il y en a une autre avant elle; éternelle parce que, sans mettre l'homme à l'épreuve, elle était établie dans les conseils de Dieu lui-même. David dit bien clairement: «Il a établi avec moi une alliance éternelle, à tous égards bien ordonnée et assurée» (2 Samuel 23: 5), parce qu'elle reposait entièrement sur la grâce. Nous lisons dans l'épître aux Hébreux: «Nous avons un autel dont ceux qui servent le tabernacle n'ont pas le droit de manger». Les «nazaréens» n'avaient pas le droit de venir à l'autel des Juifs quand les Juifs avaient un autel, et maintenant nous en avons un dont les Juifs n'ont pas le droit de manger. C'est le contraste simple, mais absolu, entre le judaïsme et le christianisme, entre la chose ancienne et la nouvelle». (J.N.D.)

Ce qui était maintenant révélé par l'Esprit et faisait le sujet du ministère de l'apôtre, était la réalité préfigurée par les ombres de la loi. La lettre, comme telle, tue; elle est la rigueur de l'ordonnance, mais l'Esprit révèle la consommation de tout ce qui se trouve caché sous la lettre, et de bien plus encore.

(Verset 7). — La loi, la lettre, était un ministère de mort, car elle réclamait la mort du coupable. Cependant l'apôtre fait ressortir ici que le ministère avait été introduit avec gloire, mais cette gloire n'était pas l'aspect que présentait la montagne de Sinaï en Exode 19-20; c'était la gloire du visage de Moïse la seconde fois qu'il descendit de la montagne (Exode 34). En suite de l'intercession de Moïse, Dieu avait consenti à donner une seconde fois la loi à Israël avec un mélange de miséricorde. Au lieu de consumer le peuple à cause du veau d'or, il usait de sa souveraineté pour lui faire miséricorde (Romains 9: 15; Exode 33: 19). La seconde fois que Moïse monta sur la montagne et dit: «Fais-moi voir *ta gloire*», l'Eternel fit passer *toute sa bonté* devant lui» (Exode 33: 18-20). Or le visage de Moïse reflétait cette miséricorde (34: 6-8), mais comme elle était liée au régime de la loi, le peuple ne pouvait en supporter l'éclat; il fallait que Moïse en voilât le reflet, et le peuple tombait ainsi sous la lettre de la loi. Or, étant mêlée avec la loi, cette gloire même devait prendre fin. En Jean 5: 1-9, le Seigneur met de côté les ressources de miséricorde que pouvait contenir la loi. Il ne facilite pas au paralytique l'accès au réservoir de Béthesda, mais, agissant en grâce souveraine, entièrement en dehors de la loi, il lui dit: «Lève-toi, prends ton petit lit, et marche».

(Versets 8-11) — Le ministère de la mort est en contraste avec le ministère de l'Esprit, et le ministère de la condamnation avec celui de la justice. La loi, la mort et la condamnation étaient inséparables, à cause du péché de l'homme; maintenant la grâce, la justice et la vie, le sont, en vertu de l'oeuvre de Christ. Par cette oeuvre, accomplie à la croix, il y a une justice qui subsiste devant Dieu (Romains 3-5). La gloire du ministère de la justice, fondé sur la mort, la résurrection et la glorification de Christ, éclipsait le reflet passager que la vue de «toute la

bonté», c'est-à-dire de la gloire de l'Eternel, faisait briller sur le visage de Moïse, reflet dont les fils d'Israël ne pouvaient supporter l'aspect.

(Verset 12) — En contraste avec Moïse, l'apôtre usait d'une grande liberté, donnée par l'Esprit du Seigneur (verset 17). On pouvait contempler la gloire du Seigneur à face découverte, et l'Évangile annoncé par Paul était l'Évangile de la gloire du Christ qui est l'image de Dieu. Dieu avait relui dans le cœur de l'apôtre pour faire luire la connaissance de la gloire de Dieu dans la face de Jésus Christ (4: 6).

(Verset 13) — Selon les voies de Dieu, Moïse devait voiler sa face, afin que le peuple n'arrêtât pas ses yeux sur la consommation de ce qui devait prendre fin et ne vit dans ce qui était caché sous ces ombres l'indice qu'il y avait moyen d'échapper à la rigueur de la loi. Il était, selon la sagesse de Dieu, qu'il en fût ainsi, car de cette manière toute la portée de la loi sur le cœur et la conscience de l'homme a été pleinement développée. En somme, ce qui devait prendre fin, c'était le régime de la loi et des ordonnances. La consommation en était Christ. «Christ est la fin de la loi, pour justice à tout croyant» (Romains 10: 4).

«Moïse mettait un voile sur son visage (verset 7), parce que le peuple *ne pouvait* en supporter la vue. Il n'y a pas de voile maintenant; mais eux étaient effrayés de la gloire. La loi était un ministère de mort et de condamnation, et ils ne pouvaient supporter de la regarder. Si vous associez avec la loi le moindre aperçu de la gloire de Dieu, c'est-à-dire de sa miséricorde, l'homme est incapable d'en soutenir l'éclat. Quand Dieu s'était adressé à eux du haut de Sinaï, ils avaient déjà dit à Moïse: «Que Dieu ne parle point avec nous, de peur que nous ne mourions» (Exode 20: 19). L'apôtre traite ici la loi, d'une manière absolue comme loi, mort et condamnation; mais *la manière dont elle agissait alors en Israël les empêchait* d'arrêter «leurs yeux sur la consommation de ce qui devait prendre fin», (verset 13). Aussi Moïse se couvrit-il le visage d'un voile, afin qu'ils ne vissent pas la gloire elle-même. Cela avait lieu avant d'entrer devant l'Eternel pour parler avec lui. «Et il arriva que lorsque Moïse descendit de la montagne de Sinaï (et les deux tables du témoignage étaient dans la main de Moïse lorsqu'il descendit de la montagne), Moïse ne savait pas que la peau de son visage rayonnait, parce qu'il avait parlé avec Lui. Et Aaron et tous les fils d'Israël virent Moïse, et voici, la peau de son visage rayonnait, et ils craignirent de s'approcher de lui; et Moïse les appela, et Aaron et tous les princes de l'assemblée revinrent auprès de lui, et Moïse leur parla. Et après cela, tous les fils d'Israël s'approchèrent, et il leur commanda tout ce que l'Eternel lui avait dit sur la montagne de Sinaï. Et Moïse cessa de parler avec eux: or il avait mis un voile sur son visage» ([Exode 34: 29-33](#)). La raison pour laquelle ils *craignaient* de regarder Moïse, c'est que la gloire était là. Ils *ne pouvaient* regarder à sa consommation; quand ils offraient un sacrifice, ils ne savaient pas qu'il était un type de Christ. La «consommation» est évidemment le dessein de Dieu caché sous les types de la loi, et c'était ce sur quoi ils ne pouvaient pas arrêter leurs yeux. C'était aussi une gloire qui venait à eux, réclamant la justice, et ils ne pouvaient pas non plus la supporter.

»Nous avons en Christ l'explication de toutes ces images de la loi. Le voile est ôté maintenant, mais il demeure sur le cœur d'Israël. Quand Moïse entrait vers l'Eternel, il ôtait

le voile de son visage, et il en sera ainsi de leur coeur quand ils se tourneront vers le Seigneur.
«Quand il se

224

tournera», a trait au coeur d'Israël. La première fois que Moïse monta vers l'Eternel, il n'y avait pas de gloire sur sa face, parce qu'il n'avait pas été dans une relation aussi intime avec Dieu. Toute cette scène est un beau tableau de la grâce et de la loi, car Moïse lui-même était sous la grâce. Dieu lui dit: «Tu as trouvé grâce à mes yeux» (Exode 33: 17). (J.N.D.)

(Versets 14-16) — Nous avons vu que la face de Moïse, reflétant la miséricorde de Dieu associée à la loi, devait être voilée aux yeux des fils d'Israël. Cet état demeure tant que le peuple reste éloigné de Christ. «Aujourd'hui encore», dit l'apôtre, «dans la lecture de l'ancienne alliance, ce même voile demeure sans être levé, lequel prend fin en Christ». Même depuis que, par la mort de Christ, toutes les figures de la loi avaient trouvé leur accomplissement, l'état des Juifs qui avaient rejeté le Sauveur restait sans changement. Leurs entendements étaient obscurcis, en sorte que, lorsqu'ils lisaient Moïse, le voile demeurait sur leur coeur; il y avait ainsi une totale obscurité pour eux quand il s'agissait de comprendre ses écrits. Mais dès qu'Israël se tournera vers le Seigneur, tout voile sera ôté, puisque le voile prend fin en Christ.

(Versets 17, 18) — L'apôtre, après la parenthèse des versets 7 à 16, reprend ici la pensée du verset 6. Il avait dit: «Non de la lettre, mais de l'esprit, car la lettre tue, mais l'Esprit vivifie». Il ajoute maintenant: «Or le Seigneur est l'esprit», c'est-à-dire que le Seigneur, mort, ressuscité et glorifié, est la vraie pensée de l'Esprit au sujet de ce que renfermaient les figures des ordonnances, pensée qui restait cachée aux sectateurs de la lettre et de la loi. L'apôtre ajoute: «Mais là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté». «Si donc le Fils vous affranchit, vous serez réellement libres» (Jean 8: 36); libres de l'esclavage du péché et de la loi, qui était un ministère de mort et de condamnation. Maintenant, c'est la liberté qui caractérise le racheté, liberté dans la puissance du bien, liberté de s'approcher de Dieu dans le sanctuaire, liberté de contempler à face découverte dans la gloire, le Sauveur qui s'y trouve pour avoir porté sur la croix les péchés de ses rachetés.

Un Christ élevé à la droite de Dieu dans la gloire est la preuve de la pleine satisfaction offerte par Lui aux droits de Dieu à l'égard du péché. La contemplation du Sauveur glorifié produit dans le racheté une pleine assurance quant à la solution de la question du péché, mais elle a aussi, sur lui, un effet subjectif: il est pratiquement transformé à la même image de gloire en gloire par la puissance du Saint Esprit.

Il est bon de remarquer que la contemplation de la gloire du Seigneur ne s'effectue pas par une espèce d'élan mystique ou d'effort d'intelligence, cherchant à se représenter ce que doit être cette gloire. C'est l'Esprit qui nous met en rapport avec elle par la Parole. Au chapitre 7 des Actes, Etienne eut le privilège d'une vraie vision du Seigneur dans la gloire. Il n'en est pas de même pour nous, car cette contemplation est l'effet de l'Esprit et de la Parole sur nos coeurs, et nous sommes mis de cette manière en contact avec Sa gloire.

Le résultat de cette contemplation est que nous sommes *transformés* graduellement en la même image. C'est autre chose que de lui être rendus *conformes*; nous ne le serons qu'à sa venue. «Il transformera le corps de notre abaissement en la *conformité* du corps de sa gloire» (Philippiens 3: 21). «Il nous a prédestinés à être *conformes* à l'image de son Fils» (Romains 8: 29).

Lorsque nous contempons (objectivement) la gloire du Seigneur, l'effet subjectif est que nous Lui ressemblons en portant quelque reflet de ce qu'il a été sur la terre: abnégation, humilité, patience, bonté, support à l'égard des hommes, obéissance et dépendance vis-à-vis de Dieu. Nous devenons ainsi pratiquement la lettre de Christ devant les hommes, et c'est une gloire, mais une gloire morale qui ne produit pas publiquement de l'éclat.

On a trop l'habitude en pensant à la gloire, de se la représenter comme un lieu de lumière, ce qu'elle est sans doute, mais elle est bien davantage. Quelqu'un a dit: «La gloire est la perfection mise en évidence».

Chapitre 4

Après avoir décrit, au chapitre 3, son ministère et ce qui le caractérise, l'apôtre, au chapitre 4, en montre l'influence sur sa conduite. Il rappelle (verset 1) qu'il l'a reçu «comme ayant obtenu miséricorde». Si son ministère était glorieux, lui-même, comme ministre, n'était qu'un vase de miséricorde (versets 2-6). Donc, dans l'accomplissement de son ministère, il ne se lassait point, malgré l'opposition qu'il pouvait rencontrer; il présentait ouvertement toute la vérité de l'Évangile; il n'avait nullement besoin de prendre des précautions pour exposer sa doctrine, mais il la présentait nettement et publiquement, car elle pouvait supporter le grand jour. Dès le début de sa carrière, il avait entièrement renoncé à la manière d'agir des faux docteurs, qui commencent par émettre leurs doctrines clandestinement, ayant encore soin d'en cacher la partie la plus dangereuse. Il ne falsifiait point la parole de Dieu, car l'erreur le fait toujours. L'apôtre avait donc renoncé à ces choses honteuses; sa doctrine étant la franche manifestation de la vérité, il se recommandait de la sorte à toute conscience d'homme devant Dieu. Un tel ministère se légitimait à la conscience dès qu'elle se trouvait placée en présence de Dieu. L'Évangile enseigné par l'apôtre — *notre* évangile, dit-il — l'était avec une telle clarté et une telle puissance que ce ne pouvait être que l'œuvre directe de l'ennemi, s'il ne pénétrait pas par la porte de la conscience. S'il y avait un voile sur le cœur des Juifs (3: 16), on trouve ici l'action de Satan, du dieu de ce siècle, pour mettre aussi un voile sur le cœur des gentils.

«En ceux qui périssent» (verset 4). Quelle qualification solennelle! Nous avons déjà rencontré cette expression, au chapitre 2: 15: «A l'égard de ceux qui sont sauvés, et à l'égard de ceux qui périssent». On ne trouve que ces deux classes, et il n'en existe pas une troisième! Il est dit aussi de la venue de l'Antichrist, qu'elle est «en toute séduction d'injustice pour ceux qui périssent» (2 Thessaloniens 2: 10).

«En lesquels», dit l'apôtre, «le dieu de ce siècle a aveuglé les pensées des incrédules». «Le dieu de ce siècle», celui qui est tacitement et sera bientôt ouvertement adoré par cette

génération (Apocalypse 13: 3, 4). Pour les incrédules, l'Évangile est voilé; leurs pensées sont aveuglées, en sorte qu'ils sont dans l'obscurité la plus complète à l'égard de ce qu'il y a de plus beau, de plus glorieux, de plus éclatant de lumière; mais la lumière de l'Évangile de la gloire du Christ, qui est l'image de Dieu, resplendit *pour ceux* qui reçoivent cet Évangile. Il est dit de Dieu qu'il habite la lumière inaccessible et qu'aucun des hommes ne l'a vu, ni ne le peut voir (1 Timothée 6: 16). Mais Christ «est l'image du Dieu invisible» (Colossiens 1: 15); il rend Dieu visible.

(Verset 5) — Paul «ne se prêchait pas lui-même»; il n'attirait pas les âmes à lui, mais au contraire, en s'effaçant, il mettait les âmes en relation avec le Seigneur, n'étant que l'esclave des autres pour l'amour de Jésus. Nous avons ici le principe de tout vrai ministère: qu'il s'agisse de l'évangéliste qui amène des âmes à Jésus, du pasteur et docteur qui les enseigne, le vrai serviteur du Seigneur prendra un soin tout particulier pour attacher à Christ et non pas à lui-même les âmes dont il s'occupe.

(Verset 6) — Le Dieu qui, faisant resplendir la lumière du sein des ténèbres, avait, dans la première création, tiré les choses du chaos (Genèse 1: 2, 3), est le même Dieu qui, en rapport avec la nouvelle création, avait maintenant relui dans le cœur de l'apôtre, pour projeter par lui au dehors la lumière de la connaissance de la gloire de Dieu dans la face de Jésus Christ.

«Car c'est le Dieu qui a dit que du sein des ténèbres la lumière resplendît, qui a relui dans *nos cœurs*». Nous trouvons ici une chose très importante, la différence entre le caractère de l'Évangile et celui des prophètes. Même quand il s'agit d'une communication à faire, le Saint Esprit reluit ici *dans le cœur* de l'apôtre et lui donne *d'abord pour lui-même* le sentiment de la valeur de toutes ces choses, mais en sorte qu'il les communique à d'autres. Il dit aux Galates: «Quand il plut à Dieu, qui m'a mis à part dès le ventre de ma mère, et qui m'a appelé par sa grâce, de révéler son Fils *en moi*, afin que je l'annonçasse parmi les nations» (Galates 1: 15). Nous trouvons là une révélation de Christ à Paul et pour Paul, mais il avait à la communiquer. Il en est de même dans notre passage: «Dieu a relui dans nos cœurs pour faire luire la connaissance...» Il y avait plus de puissance quand la révélation était faite *en Lui* que lorsqu'elle était faite *à lui*, car il s'agissait non seulement des autres, mais de sa propre âme. Il en est de même en Jean 7: Un homme a soif et vient à Christ pour boire, et alors «des fleuves d'eau vive coulent de son ventre». Cet homme n'a pas soif en vue des fleuves d'eau vive, mais il a soif pour boire, et ce qu'il a bu devient des fleuves». (J.N.D.)

Christ est le resplendissement de la gloire de Dieu (Hébreux 1: 3). S'agissait-il de Christ sur la terre, de la Parole faite chair, sa gloire morale brillait pour ceux qui avaient des yeux pour la voir. «Et nous vîmes sa gloire, une gloire comme d'un fils unique de la part du Père» (Jean 1: 14). Il était Dieu manifesté en chair (1 Timothée 3: 16). S'agit-il de le contempler à la droite de Dieu, couronné de gloire et d'honneur, sa face est le resplendissement de la gloire de Dieu. En sorte que, de toute manière, la gloire de Dieu brille dans la face de Christ. Ce n'était rien moins que la connaissance de cette gloire qui se projetait au dehors par le moyen de l'apôtre.

Remarquons en passant que si ces chapitres s'appliquent littéralement au ministère, le principe en est pratiquement applicable à tout chrétien.

Ce trésor que Dieu avait ainsi placé dans le coeur de l'apôtre (verset 7), était contenu dans un vase de terre. Pareil aux cruches des compagnons de Gédéon (Juges 7: 15-22), il fallait que le vase fût brisé, pour que la lumière resplendît au dehors, et aussi afin que l'excellence de la puissance fût de Dieu et non pas du vase. La puissance qui le soutenait et par laquelle l'oeuvre s'accomplissait malgré tout, devait donc être entièrement attribuée à Dieu.

«Le trésor est la lumière de la connaissance de l'amour de Dieu; il est dans un vase de terre, afin que l'excellence de la puissance soit de Dieu et non pas de nous. Il place cette gloire merveilleuse dans un tel vase, afin que toute la puissance soit de Dieu. Il n'y a pas conformité entre le vase et l'objet qu'il contient; c'est pourquoi Dieu et le vase entrent en conflit (versets 8, 9). Le vase est brisé, discipliné de toute manière, et cependant Dieu y est tout du long. Toute cette gloire est mise dans un tel vase, tenu pour rien, mais soutenu par une autre puissance, qui n'est ni le trésor, ni le vase — et ainsi l'homme est gardé dans la dépendance». (J.N.D.)

(Versets 8-10) — Le vase était constamment et en toute chose tenu dans l'affliction, mais non pas réduit à l'étroit, de manière à ne plus pouvoir agir, il était dans la perplexité, mais non pas sans issue; il subissait la persécution, jusqu'à être laissé pour mort, mais la puissance de Dieu qui le soutenait, ne l'abandonnait pas. Le vase était abattu, et pourtant il était maintenu debout et ne périssait pas. Et toutes ces choses avaient pour résultat de faire luire au dehors la lumière intérieure.

Au verset 10, nous trouvons un fait tout particulier et qui a un caractère de grandeur selon Dieu. Paul consentait librement, de son propre chef et résolument, à porter toujours, partout, dans le corps, la mort de Jésus. Il avait non seulement compris et cru qu'il était mort avec Christ, crucifié avec Lui, mais il le réalisait pratiquement et de bon gré: il avait en lui-même la sentence de mort (1: 9); mais c'était «la mort de Jésus» qu'il portait ainsi dans son corps, non pas la mort de Paul, sans qu'il eût part à la vie de Jésus, car c'eût été un supplice continu, mais c'était «la mort de Jésus». On trouve ici l'intimité de Paul avec la personne du Sauveur qu'il nomme ici par son nom. Mais cet état de mort était une délivrance pratique continue pour l'apôtre, afin que la vie de Jésus qu'il possédait fût manifestée sans entrave dans sa chair mortelle.

(Verset 11) — Bien que Paul entrât lui-même, délibérément, dans le chemin de la réalisation de la mort, il n'y serait cependant, tout sincère qu'il fût, jamais entré assez avant. Alors Dieu intervient, en maintenant les circonstances difficiles et affligeantes qui accompagnaient son ministère, et ces circonstances ont aidé puissamment l'apôtre, à réaliser pratiquement la mort. Il était constamment livré à la mort par les tribulations qui pesaient sur lui. Le chapitre 11: 23-27, de cette épître peut nous en donner une idée.

«Nous avons donc ces deux choses: d'abord Paul, serviteur fidèle, ne permettait jamais au vase d'avoir, même pour un instant, une volonté ou une pensée propre. Comme Christ était mort, et mort complètement, de même Paul portait partout la mort avec lui. Il disait:

Maintenant tu es aussi mort que Christ l'était. Ensuite, bien que Paul fût en cela très fidèle, le Seigneur lui venait en aide en lui faisant traverser des circonstances difficiles, en sorte qu'il désespérait même de vivre. Ce n'était pas un châtement, mais il avait la sentence de mort écrite en lui-même. Il se tenait pratiquement pour un homme mort, et le Seigneur dit: «Eh bien! il me faut maintenant t'apporter directement la mort, et ainsi tu seras un homme mort». Les afflictions qu'il traversait en fournissaient la preuve, afin que la vie de Christ seule pût se montrer au dehors. Le Seigneur dit: «Je vais faire la chose à fond, afin que mon serviteur puisse la réaliser pleinement en lui-même»; et Paul la résume, en disant: «Ainsi donc la mort opère en nous, mais la vie en vous»; c'est-à-dire que Paul était si entièrement un homme mort, que rien d'autre que la vie de Christ n'opérait en lui, envers les Corinthiens. Quel merveilleux tableau! Si le vase pense ou agit, l'oeuvre est gâtée. Il faut que la gloire de Dieu dans la face de Jésus Christ resplendisse; dans la mesure où le vase est quelque chose, la lumière est obscurcie; mais si le vase est gardé dans la mort, rien ne peut en sortir que la vie de Christ. Mais ce n'est pas tout. Nous trouvons encore ici la puissance positive de Dieu. Il faut que le vase soit anéanti pour qu'il ne gâte pas le trésor, et lorsque cela a lieu, une autre puissance entre dans le vase et y déploie son action. Le résultat est que Paul devient un vase de vie absolue pour d'autres». (J.N.D.)

Mais c'était «pour l'amour de Jésus» qu'il marchait dans cette voie. Sans la vie de Christ, sans le ministère qui lui était confié, il n'aurait pas suivi un tel chemin.

(Verset 12) — La Parole nous présente ici le bénéfice que d'autres en tiraient. La mort opérait en Paul pour tenir en échec tout ce qui se serait élevé contre la manifestation de la vie de Christ en bénédiction envers les autres. Les Corinthiens étaient appelés à en profiter.

Les versets 13-14 considèrent l'issue glorieuse de ce chemin où l'on réalise la mort, car le voyage ne durera pas toujours. Paul s'applique la parole du Psaume 116, en disant: «Nous aussi nous croyons, c'est pourquoi aussi nous parlons». Mais si parler au nom du Seigneur l'exposait continuellement à la mort, pour lui la fin était la résurrection et la gloire. Il savait que «Celui qui avait ressuscité le Seigneur Jésus, le ressusciterait aussi avec Jésus». Il était lié à Celui pour lequel il endurait la mort de toute manière; il lui serait aussi lié en résurrection. Il avait non seulement cette assurance pour lui-même, mais il voyait comme récompense de ses travaux, la présence avec lui de ceux pour lesquels il s'était dévoué: «Et nous présentera avec vous» (conf. 1 Thessaloniens 2: 19, 20). En attendant ce résultat glorieux, le bien que les saints recevaient par le ministère, produisait un résultat actuel et immédiat, «des actions de grâces à la gloire de Dieu» (verset 15).

(Verset 16) — Comme conclusion de tout ce qui précède, l'apôtre dit: «C'est pourquoi nous ne nous lassons point». Il marchait en avant, plein de courage, à travers tout; et si même l'homme extérieur, ce pauvre vase mortel, dépérissait, il y avait en opposition avec lui un *homme intérieur* qui n'avait pas à faire avec ce déclin, mais était renouvelé de jour en jour, maintenu dans sa jeunesse et sa fraîcheur, au milieu de la décrépitude de l'homme extérieur.

(Verset 17) — Ayant la gloire en vue, l'apôtre pouvait considérer ses grandes, longues et continuelles afflictions, comme une tribulation légère et «d'un moment». Mais, quoique légère et passagère, elle opérait *pour lui*, «en mesure surabondante, un poids éternel de gloire». Il y a une différence entre notre passage et ce que Paul dit des tribulations, en Romains 5: 3-5. Là nous trouvons ce que la tribulation produit *en nous*; ici, ce qu'elle opère *pour nous*, pour un résultat dans la gloire. En Romains 5, le résultat est actuel; ici, il est futur. Ici tous les contrastes sont remarquables: contraste entre l'homme *extérieur* et *l'intérieur*, entre l'extérieur qui dépérit et l'intérieur qui est renouvelé; entre la tribulation *légère* et le *poids* de gloire; entre la tribulation *d'un moment* et le poids de gloire *éternel*. Mais ce dernier est *en mesure surabondante*; comme il est dit aussi en Romains 8: 18: «Les souffrances du temps présent ne sont *pas dignes* d'être comparées avec la gloire à venir».

(Verset 18) — Dans tout ce qui précède, l'apôtre a montré que l'énergie spirituelle, agissant en lui, le faisait vivre moralement dans l'avenir glorieux et certain qui s'ouvrait devant lui. Ses regards étaient fixement attachés aux choses éternelles, certaines, bien que pour le moment invisibles; mais tout ce qui était visible ne faisait que passer, n'était que pour un temps.

Chapitre 5

«Les chapitres 3 et 4 nous ont présenté le sujet du ministère et le vase préparé pour l'exercer. Nous trouvons au chapitre 5, en premier lieu, les conseils de Dieu qui nous amènent au «poids éternel de gloire», mentionné dans le chapitre 4: 17; c'est le dessein de Dieu quant à son ministre. En second lieu, la manière dont ces choses agissent sur nous, en les considérant au point de vue de notre responsabilité; en troisième lieu, l'amour de Christ étreignant l'apôtre. Tout lien avec ce monde est brisé par la mort de Christ; et, à la fin du chapitre, l'Évangile de Sa mort est le fondement et la base de tout ce qui précède. Ce n'est pas l'Évangile de la gloire que l'on trouve ailleurs; l'incarnation et la mort étant les deux grands faits présentés ici». (J.N.D.)

Le dépérissement de l'homme extérieur peut aboutir à la destruction du corps mortel; l'apôtre en avait fait l'expérience dans les persécutions où, plus d'une fois, il avait été exposé à la mort; mais il avait une certitude absolue quant au changement qui aurait lieu dans son état. *Nous savons*, dit-il: c'est là l'expression technique de la foi et du christianisme. Il considère son corps mortel comme une tente, le faible abri d'un voyageur. C'est une maison *terrestre*. Le corps glorieux est un édifice de la part de Dieu, venant de Lui; un édifice en contraste avec la tente; une maison éternelle dans les cieux, en contraste avec la maison terrestre. «*Nous avons* un édifice», car la foi réalise la certitude de sa possession. Mais il faut remarquer que le corps mortel du racheté loge ici un être spirituel. Ce dernier habite pour le moment la tente, mais à la résurrection de vie il obtiendra son domicile qui est du ciel, le corps glorieux. Ce dernier (verset 2) sera pleinement adapté à l'être spirituel, au nouvel homme. C'est pourquoi l'apôtre gémissait de se trouver dans un corps non approprié à la vie en Christ

qu'il possédait déjà, et il soupirait après le moment où corps et âme seraient de même nature. On a dit qu'il gémissait de se trouver avec une vie ressuscitée dans un corps qui ne l'était pas.

(Verset 3) — Les pensées de l'apôtre se portent donc sur le fait de la résurrection du corps, et il mentionne ici la possibilité d'être vêtu d'un corps en résurrection et non revêtu de Christ. «Vêtus et trouvés nus»; telle sera la part des méchants; nus, comme Laodicée (Apocalypse 3: 17).

Le «nous» du verset 3, celui du verset 10, et le «tous» du verset 14, comprennent *tous les hommes*.

(Verset 4) — L'espérance propre du chrétien n'est pas de mourir, mais d'atteindre le moment de la venue du Seigneur, où nous serons transformés en la ressemblance du corps de sa gloire, sans qu'il y ait un seul instant de séparation entre l'âme et le corps. C'est ce que dit l'apôtre aux Philippiens (3: 20, 21). C'est aussi ce que le Seigneur dit à Marthe: «Celui qui vit et croit en moi ne mourra point, à jamais» (Jean 11: 26). Si, jusqu'à la venue du Seigneur rien ne peut, individuellement, nous arriver de meilleur que de déloger pour être avec Lui, ce dernier événement ne fait cependant nullement partie de l'espérance chrétienne. Dans notre passage, cette espérance consiste à échanger la tente contre le corps glorieux, sans que l'âme et le corps soient séparés seulement une seconde. Nous désirons, non pas être dépouillés du corps mortel, mais être *revêtus* de notre corps glorieux. A ce moment-là, l'instrument pour nous délivrer de ce qui est mortel, ne sera pas la mort, mais *la vie*: «Afin que ce qui est mortel soit absorbé par la vie». La puissance de cette vie est en Christ, et c'est par elle qu'il peut s'assujettir toutes choses (Philippiens 3: 21). Ce corps mortel sera *absorbé* sans laisser de dépouille.

(Verset 5) — «Celui qui nous a *formés* à cela même, c'est Dieu, qui nous a aussi donné les arrhes de l'Esprit». En recevant une vie nouvelle, nous passons, pour ainsi dire, dans un nouveau moule pour une destination toute nouvelle. Déjà nous avons été prédestinés à être conformes à l'image de son Fils (Romains 8: 29); en recevant la vie nouvelle, nous sommes formés à cela, et nous en avons les arrhes par l'Esprit. Nous ne sommes pas formés pour la mort, mais pour la résurrection et la transmutation.

«Dieu nous a tous formés, nous chrétiens, pour la «maison qui n'est pas faite de main, éternelle, dans les cieux». Il ne nous l'a pas encore donnée, mais nous a formés pour elle et «nous a aussi donné les arrhes de l'Esprit». C'est ce qui me donne confiance. Il l'appelle ici «notre maison», non pas *ma* maison. Ainsi je possède deux vérités certaines: la première, c'est que je suis «formé à cela même»; la seconde, c'est que je connais cette maison dès ici-bas, car Dieu m'a donné le Saint Esprit. Supposons maintenant que la mort vienne; eh bien! «nous avons toujours confiance, et nous savons qu'étant présents dans le corps, nous sommes absents du Seigneur», quoique «nous aimions mieux être absents du corps et être présents avec le Seigneur»: tant est absolue la certitude d'être revêtus de gloire». (J.N.D.)

Les versets 2 à 5 avaient présenté le contraste entre le corps mortel et le corps glorieux, et parlé du désir de revêtir ce dernier sans avoir à passer par la mort. La difficulté était alors

de se trouver avec une vie ressuscitée dans un corps qui ne l'est pas. Au verset 6, une autre difficulté surgit: tant que nous habitons ce corps mortel, nous sommes absents du Seigneur. Cette difficulté est levée dès que nous sommes absents du corps, avant même d'avoir revêtu un corps glorieux, car alors nous sommes présents avec le Seigneur. Quoique moins excellent que la vie dans le corps glorieux, cela est meilleur que la vie dans le corps mortel, et à ce point de vue (verset 8), nous aimons mieux être absents du corps et être présents avec le Seigneur. Tout précieux que cela soit, c'est un état intermédiaire, provisoire, et pourtant un gain positif, même devant le fait que pour moi, vivre ici-bas c'est Christ (Philippiens 1: 21). Ce bonheur immense pour l'âme, d'être avec le Seigneur dans le paradis, est toujours présenté dans la Parole comme une chose individuelle, et rien ne peut laisser penser à une relation mutuelle entre ceux dont l'âme est séparée du corps; cette relation n'existe qu'avec des corps glorieux. Même pour voir le Seigneur *comme il est*, il faut les yeux du corps glorifié (1 Jean 3: 2). Mais, répétons-le, le bonheur d'être absent du corps et présent avec le Seigneur est immense pour l'âme. Individuellement il ne peut rien nous arriver de meilleur en attendant la gloire.

(Verset 9) — Dans ce verset, l'apôtre sous-entend le moment glorieux de la venue du Seigneur. A ce moment, il trouvera les siens séparés en deux classes: les «présents» dans le corps qui seront transmués, les «absents du corps» qui seront ressuscités. L'apôtre s'appliquait à être agréable au Seigneur, soit qu'il eût à passer par l'une ou l'autre alternative. Comme nous allons le voir, il y a une liaison morale entre ce verset et le suivant.

(Verset 10) — «Car il faut que nous soyons tous manifestés devant le tribunal du Christ». Le mot «tous» comprend, comme nous l'avons fait remarquer plus haut, tous les hommes, y compris les rachetés. Le fait que tous, justes et injustes, y paraissent, explique pourquoi ce passage ne mentionne pas la condamnation de ceux qui sont manifestés devant le tribunal. En Matthieu 25: 31-46, où nous voyons le tribunal de Christ pour le jugement des vivants, une condamnation éternelle est prononcée sur ceux que le Seigneur met à sa gauche. En Apocalypse 20: 11-15, où nous trouvons le tribunal de Christ pour le jugement des morts, une condamnation éternelle est prononcée sur tous ceux qui y comparaissent, parce qu'ils seront trouvés nus, non revêtus de Christ, quoique vêtus d'un corps en résurrection.

Ce verset 10 renferme deux grandes idées: celle de la *manifestation* et celle de la *rétribution*. Quant à la manifestation, c'est celle de l'homme tout entier, de toute sa vie, depuis la naissance jusqu'à la fin. La rétribution consiste à recevoir les choses accomplies dans le corps il s'agit donc, là aussi, de toute la durée de la vie. Cela implique la résurrection, car c'est dans le corps ressuscité que chacun recevra les choses accomplies dans le corps mortel. Telle est la pensée générale du passage.

Mais, si les rachetés se trouvent compris dans ces «tous», que signifie *pour eux* la manifestation, et la rétribution? La manifestation, nous l'avons dit, est celle de tout le cours de notre vie dans le corps. Il est nécessaire que nous connaissions et que tous connaissent à ce moment les voies de Dieu à notre égard, et l'action de sa grâce envers nous, soit avant, soit après notre conversion, et comment il nous a prévenus, suivis, conduits dans sa miséricorde. D'autre part, il est nécessaire pour la pleine révélation de Ses voies, que nous ayons sous les

yeux toute la méchanceté de nos coeurs naturels, nos rébellions, nos souillures et leurs causes. Quelqu'un a dit: «Ce n'est qu'à ce moment-là que nous connaissons la perfidie de notre chair et l'étendue de la grâce de Dieu». Oui, cette entière manifestation est nécessaire pour que nous sortions de ce spectacle avec une provision éternelle d'actions de grâces envers Celui qui aura sauvé et amené dans la gloire des êtres qui se connaîtront alors aussi complètement qu'ils connaîtront le Seigneur et ont été connus de Lui.

Rappelons-nous que nous verrons ce tableau de notre vie avec les yeux de nos corps glorifiés. Nous serons semblables à notre Sauveur, et nous acquiescerons pleinement et sans effroi au jugement prononcé sur le mal, un mal que le Sauveur dans sa grâce a pris complètement sur Lui à la croix.

On trouve une quantité d'âmes qui, regardant au Sauveur à la fin de leur vie, meurent en paix, sans que, pour la plupart d'entre elles il y ait un travail de conscience sérieux au sujet de leur vie entière. On a vu des personnes âgées de quatre-vingt-dix ans recevoir le Sauveur comme de petits enfants, et s'en aller en paix, sans que leur passé semble les préoccuper. Eh bien! la manifestation de leur existence tout entière leur apprendra de quoi elles ont été sauvées et leur fournira des actions de grâces éternelles. On peut affirmer qu'il manquerait pour les rachetés quelque chose au ciel, si cette manifestation devant le tribunal de Christ n'avait pas lieu.

L'idée de *rétribution* ne se rapporte pas, pour les croyants, à cette face de la culpabilité qui encourt le jugement de Dieu en condamnation. Ce jugement, notre adorable Sauveur l'a subi, par la grâce de Dieu, à notre place sur la croix.

Pour ceux des rachetés qui ont un certain chemin à parcourir ici-bas entre leur conversion et la fin de leur carrière, il y a, dès leur point de départ, un contrôle du Seigneur relativement à la responsabilité, à la marche, au service et au témoignage. La manifestation devant le tribunal de Christ leur montrera la cause des pertes qu'ils ont éprouvées, pour n'avoir pas assez profité des secours de l'Esprit et de la Parole qui étaient à leur portée, et par lesquels ils auraient tenu en échec les tendances de leur nature et auraient glorifié davantage le Seigneur. A ce point de vue, la pensée du tribunal de Christ devrait avoir chaque jour une action solennelle sur notre conscience. Tout en bannissant toute pensée de crainte au sujet d'une condamnation, il est bon pour l'âme de maintenir la vérité qu'un tribunal est un tribunal, et que ce mot emporte avec soi l'idée de juge et de jugement. Il n'y a que trop de chrétiens qui résument sommairement ce passage en ces termes: «Quant au mal, Christ s'en est chargé; quant au bien, il le récompensera». La pensée du tribunal de Christ doit exercer son action solennelle sur nos âmes pendant que nous sommes ici-bas, en vue de notre marche dans ce monde. S'il en est ainsi, toute appréhension quant à ce moment disparaît, pour faire place à la confiance et à l'assurance.

La *rétribution*, pour les rachetés, comprend sans doute la récompense que Dieu donnera pour tout le bien que sa grâce aura produit en nous et par nous, mais l'idée d'une récompense n'est jamais le *motif* de la marche; elle en est le précieux *encouragement*. Cet encouragement,

l'apôtre l'avait dans son service à travers toutes ses épreuves. Il soutenait par cette pensée même les pauvres esclaves, en leur disant: «Sachant que chacun, soit esclave, soit homme libre, quelque bien qu'il fasse, le recevra du Seigneur» (Ephésiens 6: 8).

(Verset 11) — Nous voyons ici que l'apôtre n'éprouvait, pour son propre compte, aucune crainte à la pensée du tribunal de Christ. Il était manifesté à Dieu; sa conscience était en règle avec Lui relativement à tout ce qu'elle était capable de contrôler. Cependant, en [1 Corinthiens 4: 3, 4](#), il montre qu'il ne prend pas sa conscience comme la mesure divine du mal. Il s'en remet au jugement du Seigneur; sans savoir si le Seigneur ne connaît pas des choses que sa conscience à lui était incapable de juger. Mais l'apôtre, bien tranquille pour son propre compte, connaît, en rapport avec le tribunal, «combien le Seigneur doit être craint». Il pense aux hommes qui n'ont pas le salut, et vont aveuglément à la rencontre de la condamnation éternelle et au-devant de leur juge. Aussi cherche-t-il à les persuader du danger qu'ils courent.

Le fait qu'il était manifesté à Dieu, remplissait l'apôtre de l'espoir qu'il l'était aussi dans la conscience des Corinthiens. Malgré tous les efforts de l'ennemi, il est impossible que l'on soit manifesté à Dieu sans l'être, tôt ou tard, dans la conscience des frères.

«Le jugement m'ôte-t-il ma confiance? En aucune manière; il stimule mon zèle, car à ce sujet je n'ai pas à penser à moi-même, mais seulement à d'autres. Ils sont tous morts dans leurs péchés, aussi l'apôtre dit-il: «Connaissant donc combien le Seigneur doit être craint, nous persuadons les hommes», «car il nous faut tous être manifestés devant le tribunal de Christ, afin que chacun reçoive les choses accomplies dans le corps, selon ce qu'il aura fait, soit bien, soit mal». Le jugement produira son effet sur eux, cependant les chrétiens aussi *seront* manifestés, et moi, dit l'apôtre, *je suis* manifesté. Ce passage a trait à tous les hommes. Nous recevrons les choses accomplies dans le corps. Si Paul (je le dis seulement comme illustration) a édifié du bois, du foin, du chaume, il aura *gagné une perte*. Les méchants recevront le mal et si, comme chrétien, j'ai marché misérablement, j'en porterai la conséquence. Tout cela n'a rien à faire pour moi avec la justice, car Christ est déjà ma justice. Le bois, le foin, le chaume seront brûlés, ce qui lui fait dire: «C'est pourquoi aussi, que nous soyons présents, ou que nous soyons absents, nous nous *appliquons avec ardeur* à lui être agréables».

»Nous sommes ici sur le terrain de la responsabilité. Paul dit: «Que je sois mort ou vivant, nous allons tous paraître devant Christ». Nous avons vu, au commencement du chapitre, *le conseil*, et maintenant nous avons *la responsabilité*, mais elle ne détruit nullement la confiance de l'apôtre. Il ne cherche pas à Lui être «agréable» pour échapper au jugement, «Nous nous appliquons avec ardeur»: voilà ce que Paul s'attache à faire. Nous avons une chose complète, la sécurité et la confiance, et nous sommes heureux de nous appliquer et de nous donner de la peine *parce que nous l'avons*, et non pour l'obtenir». (J.N.D.)

(Verset 12) — L'apôtre se réfère ici aux premiers versets du chapitre 3. Il n'avait nul besoin de se recommander aux Corinthiens; car par son ministère et sa marche, il se recommandait à toute conscience d'homme devant Dieu (4: 2, 3). Ceux qui se glorifiaient extérieurement et non pas du coeur, étaient les hommes qui cherchaient à gagner les Corinthiens pour eux, en

détruisant leur confiance à l'égard de l'apôtre. Seulement, cette seconde épître ne parle d'eux que d'une manière détournée.

(Verset 13) — Paul comprend ici toute sa vie sous deux chefs: ou il était en extase, ou bien de sens rassis. Un frère a écrit à ce sujet: «Il était comme hors de sens quant aux pensées humaines en réalisant la présence de Dieu par l'Esprit. S'il oubliait le bienheureux calcul de l'amour qui traçait son chemin vers les hommes, c'était pour être hors de lui-même avec Dieu et pour Dieu: bienheureuse alternative! Son extase n'était pas excitation ou folie, mais, hors de lui-même, il était avec Dieu de sens rassis, le calcul de l'amour pour le bien des saints le remplissait».

(Versets 14, 15) — Ce dévouement pour les autres avait sa source dans l'amour de Christ pour les pécheurs. Cet amour *étreignait Paul*. Le Sauveur a vu tous les hommes morts dans leurs fautes et leurs péchés, et son amour l'a porté à descendre jusque dans la mort pour les délivrer. Il est mort *pour tous*. Nous avons ici la propitiation, non l'expiation. Il est mort à l'intention de tous, et personne n'est exclu. C'est *envers tous* (Romains 3: 22). Le Seigneur a dit: «Quand j'aurai été élevé de la terre (sur la croix), j'attirerai *tous* les hommes à moi-même» (Jean 12: 32). «Il est la propitiation pour le *monde entier*» (1 Jean 2: 2). «Il s'est donné lui-même en rançon pour tous» (1 Timothée 2: 6).

Mais tous ne veulent pas de ce Christ mort à leur intention. C'est pourquoi, lorsqu'il s'agit de l'application de son oeuvre aux âmes, il ne parle plus de tous, mais de «ceux qui vivent» (verset 15). Ce sont les croyants. L'intention est envers tous, mais l'application de la chose est «*sur tous ceux qui croient*». Il y en a donc qui *vivent*, comme résultat de la mort de Christ pour tous. Ils étaient morts et vivent maintenant d'une vie nouvelle. Celui qui leur a acquis cette vie est non seulement mort pour eux, mais il est ressuscité. Sa résurrection est aussi bien la preuve de leur justification, que le point de départ de leur nouvelle vie. Lui est l'objet de cette vie: «Afin que ceux qui vivent, ne vivent plus pour eux-mêmes mais pour Celui qui pour eux est mort et a été ressuscité». Ils vivent donc pour cet objet, pour Celui auquel ils doivent tout. Cette vie nouvelle n'a d'expression que pour Lui; ils ne vivent plus pour eux-mêmes, c'était ce qui caractérisait le vieil homme, mais pour Celui qui pour eux est mort et a été ressuscité. Tel est son but en mourant pour nous; mais nous avons à nous demander jusqu'à quel point nous répondons pratiquement à ce but.

(Verset 16) — Tous les hommes étant morts dans leurs fautes et dans leurs péchés, et l'histoire de l'épreuve de l'homme étant close, l'enfant d'Adam, l'homme dans la chair, n'est plus *reconnu de Dieu*. Il est perdu et condamné, mais susceptible d'être sauvé, s'il reçoit le Sauveur, sinon son procès est terminé; Dieu n'a plus de relation avec lui, car le jugement n'est pas une relation. Si donc l'homme n'est plus reconnu de Dieu, les enfants de Dieu ne peuvent pas non plus le reconnaître. «Nous ne connaissons personne selon la chair». Un chrétien qui voudrait conserver des relations d'amitié avec un ancien ami mondain, sans lui montrer son état de perdition et le Sauveur comme ressource, serait très coupable, et se mettrait en contradiction avec la pensée de Dieu.

Même ceux qui avaient connu Christ selon la chair, comme le Messie présenté à Israël, ne le connaissaient plus ainsi, car le Christ des chrétiens est un Christ mort, ressuscité et glorifié. Paul ne l'a connu que dans ce caractère; la vue d'un Christ glorifié l'a arrêté, renversé, converti et mis en chemin vers la gloire.

(Verset 17) — «En sorte que si quelqu'un est *en Christ*», — s'il est dans ce nouvel état, en contraste avec son état ancien *en Adam*, — «c'est une *nouvelle création*». Quant à sa personne, il n'est pas encore une *nouvelle créature*, car il est encore un homme sur la terre, mais il est en Christ *dans ce nouveau domaine*; les choses vieilles sont passées (à la croix), et toutes choses sont faites nouvelles par la mort, la résurrection et la glorification de Christ auquel nous sommes unis.

(Verset 18) — Toutes ces choses nouvelles sont nécessairement de Dieu; l'homme en est exclu, mais ce Dieu est Celui qui nous a réconciliés avec lui-même par Jésus Christ. Etre réconcilié, c'est être amené à un état capable d'entrer en relation avec Dieu, tel qu'il est. La réconciliation suppose un état antérieur faisant contraste avec l'état nouveau. Il est dit (Romains 5: 10): «Car si, étant ennemis, nous avons été réconciliés avec Dieu par la mort de son Fils, beaucoup plutôt, ayant été réconciliés, serons-nous sauvés par sa vie». Et encore: «Vous qui étiez autrefois étrangers et ennemis quant à votre entendement, dans les mauvaises oeuvres, il vous a toutefois maintenant réconciliés dans le corps de sa chair, par la mort» (Colossiens 1: 21).

Une réconciliation entre deux personnes ici-bas, est la reconnaissance et l'oubli de torts réciproques égaux ou inégaux; il en est certes autrement pour Dieu; il n'a jamais eu de torts envers l'homme, il est toujours resté Lui-même. Dès lors, c'est Lui qui, par Christ, a opéré la réconciliation de l'homme avec Lui, comme disent les deux passages cités plus haut: «Il *nous a réconciliés avec lui-même par Christ*». Une fois cela opéré, il nous a, dit l'apôtre, donné le service de la réconciliation. Les réconciliés seuls peuvent avoir ce service.

(Verset 19) — Pendant le ministère de Christ, Dieu était en lui, ayant vis-à-vis du monde le caractère d'un Dieu qui réconcilie et n'impute pas les fautes; comme Jésus lui-même le dit: «Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde afin qu'il jugeât le monde, mais afin que le monde fût sauvé par lui» (Jean 3: 17). Mais ce dernier a rejeté Christ et n'a pas voulu du Dieu qui réconcilie, ni du ministère du Seigneur. Devant ce mépris de sa grâce, Dieu n'a cependant pas rompu avec les hommes; il leur a envoyé le ministère des apôtres: «Mettant *en nous* la parole de la réconciliation».

«Quelle différence y a-t-il entre l'Evangile de la gloire et l'Evangile de l'humiliation? Ce dernier est la pure grâce de Dieu, manifestée en Christ ici-bas. Les écrits de Jean nous présentent Dieu se révélant à l'homme, dans la vie de Christ ici-bas. Dans les écrits de Paul, nous trouvons habituellement l'homme manifesté en justice devant Dieu. L'Evangile de l'humiliation est la grâce parfaite; c'est Dieu descendant jusqu'à l'homme, et le visitant dans la condition où il se trouve sur la terre. En Philippiens 2, toute cette histoire se déroule depuis le temps où il était en forme de Dieu jusqu'à la croix où, étant trouvé en figure comme un

homme, il s'est abaissé lui-même et est devenu obéissant jusqu'à la mort. C'est la manifestation de Dieu ici-bas au milieu des hommes, en tant que pécheurs; de Dieu descendu jusqu'à moi en amour, et si je ne puis me fier à qui que ce soit dans le monde, il faut maintenant que je me fie à Dieu. La femme pécheresse a beaucoup aimé; elle ne savait pas que ses péchés étaient pardonnés et n'aurait pu expliquer théologiquement la chose, mais elle s'est fiée à Christ et l'a beaucoup aimé; elle a compris la portée de l'humiliation de Christ.

»Dans l'Évangile de la gloire, l'homme est considéré comme le vieil homme, entièrement mis de côté, et cependant l'homme est dans la gloire en vertu d'une oeuvre parfaite qui nous rachète, nous justifie, et nous y donne une place. La gloire est le témoignage de l'efficacité de l'oeuvre; l'humiliation, le témoignage de la grandeur de l'amour. Il va sans dire que ces deux côtés de l'Évangile sont le même Évangile, celui de la gloire de Christ et celui de la grâce de Dieu. C'est la grâce qui revêt le fils prodigue de la plus belle robe et l'introduit dans la maison. L'Évangile n'est donc pas seulement que Christ est dans la gloire, mais que Dieu, selon les richesses de sa grâce m'a visité comme pécheur. La personne de Christ ressort grandement de tout cela. Je ne dis pas simplement au pécheur: Il y a pardon pour toi, mais: Dieu était en Christ, dans sa personne, te réconciliant avec lui-même.

»L'Évangile de l'humiliation, ainsi nommé, a un caractère que ne possède pas l'Évangile de la gloire. Le premier est Dieu en grâce, le second est l'homme en gloire — sans doute, comme fruit de la grâce. Les chapitres 5 et 8 aux Romains ont beaucoup d'analogie avec ces deux caractères de l'Évangile. Au chapitre 5, c'est la grâce de Dieu, la révélation de ce que *Dieu* est et de notre joie en Lui; il présente des choses plus élevées que le chapitre 8, jusqu'à se glorifier en Dieu, mais au chapitre 8, *l'homme* est élevé plus haut en Christ. Ces deux passages nous montrent les bénédictions qui appartiennent aux chrétiens. Au chapitre 8, nous trouvons ce fait de l'Évangile que l'homme est en Christ devant Dieu, mais la première partie du chapitre 5 nous parle bien davantage de Dieu. Dans un certain sens, elle présente une part inférieure de l'oeuvre, car il ne s'agit là que de ce qui répond aux besoins du pécheur par Christ, «livré pour nos fautes et ressuscité pour notre justification». Je trouve dans les cinq premiers versets de ce chapitre 5, ce qui fait dire à l'apôtre dans notre chapitre: «Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec lui-même, ne leur imputant point leurs péchés»; tandis que, dans la seconde partie de Romains 5, je trouve ce qui conduit l'apôtre à dire ici: «Celui qui n'a pas connu le péché, il l'a fait péché pour nous, afin que nous devinssions justice de Dieu en lui». Dans l'Évangile de l'humiliation, nous avons Dieu en Christ; dans l'Évangile de la gloire, nous avons l'homme en Christ. Sans doute, le second est un résultat glorieux du premier, mais c'est un aspect différent de l'Évangile» (J.N.D.).

(Verset 20) — Christ, dont le ministère a été rejeté, étant absent, envoie des ambassadeurs dans ce monde. Dieu exhorte, pour ainsi dire, par leur moyen; ils supplient pour Christ: «Soyez réconciliés avec Dieu». Mais cette réconciliation ne peut être basée que sur le sacrifice de Christ. Si, par la foi, l'homme accepte ce sacrifice, il devient un de ceux que Dieu a réconciliés avec lui-même par Christ.

(Verset 21) — Ici, l'apôtre se comptant au nombre des réconciliés («nous»), montre ce qu'ils ont coûté à leur Sauveur et comment, sous le jugement de Dieu, il a pris sur Lui à la croix leur état d'inimitié et tous leurs péchés. «Il a été fait péché pour nous». Sur la croix, Dieu ne voyait que le péché porté par Christ, et sa justice le frappait là. Les péchés devaient être jugés, le péché dans la chair devait être condamné (Romains 8: 3).

Dans ce verset 21, on trouve comme conséquence l'une de l'autre, les deux choses les plus opposées: Christ fait péché pour nous, afin que nous devinssions justice de Dieu en Lui. La question de la justice de Dieu est traitée par l'apôtre dans l'épître aux Romains. Au chapitre 1: 17, il dit que la justice de Dieu est révélée dans l'Evangile, sur le principe de la foi, pour la foi. Au chapitre 3: 21-26, il montre que maintenant la justice de Dieu est manifestée. Cette «justice de Dieu, par la foi de Jésus Christ, est envers tous et sur tous ceux qui croient». Les croyants sont justifiés gratuitement par sa grâce, par la rédemption qui est dans le Christ Jésus. Dieu a montré sa justice, à cause du support des péchés précédents, dans la patience de Dieu; il l'a montrée dans le temps présent, «en sorte qu'il soit juste et justifiant celui qui est de la foi de Jésus».

La justice de Dieu, maintenant manifestée, est une justice qui, en vertu du sacrifice de Christ, justifie le coupable. La majesté, la sainteté, la justice de Dieu, réclamaient le jugement sur les péchés. Christ les ayant pris sur Lui à la croix, comme répondant pour les croyants, la justice de Dieu a sévi contre le péché et, pleinement satisfaite par cette oeuvre, elle devient, à cause de Christ, une justice justifiante envers celui qui croit. La justice rétributive est devenue pour nous une justice justifiante. Dieu est juste envers Christ en nous justifiant.

Dieu avait supporté les péchés des justes de l'Ancien Testament; il les avait introduits dans le repos du ciel avant que leurs péchés eussent été expiés *de fait*; il leur avait, pour ainsi dire, donné un acompte sur l'oeuvre de Christ. Mais, au jour de la croix, il a montré sa justice en demandant compte au Sauveur de tous les péchés de ceux qui étaient depuis longtemps dans le repos, en sorte que Dieu est juste, en justifiant les croyants de tous les temps.

En Romains 10, l'apôtre montre que les Juifs, «ignorant la justice de Dieu, et cherchant à établir leur propre justice, ne se sont pas soumis à la justice de Dieu; car Christ est la fin de la loi en justice à tout croyant». Le croyant se soumet à la justice de Dieu, en reconnaissant son état naturel de perdition et en acceptant Christ qui y a pourvu.

Que signifie cette expression du verset 21: «Afin que nous devinssions justice de Dieu en Christ»? Considérons ce qui est dit du Saint Esprit, en Jean 16: 8-10: «Et quand celui-là sera venu, il convaincra le monde de péché, et *de justice*, et de jugement». Le Seigneur ajoute: «De justice, parce que je m'en vais à mon Père, et que vous ne me voyez plus». Ces paroles abstraites signifient que la glorification de Christ à la droite de Dieu est l'expression de la justice de Dieu. Le Saint Esprit descendu ici-bas en vertu de la glorification de Christ, est la démonstration, vis-à-vis du monde, que la justice de Dieu a glorifié Celui que l'injustice du monde avait condamné. Au jour du supplice du Fils de Dieu, on ne pouvait, en apparence, trouver la justice nulle part. Le seul vrai juste pendait à un gibet, et Dieu laissait faire. Et quand

le monde, conduit par son prince, avait épuisé toute sa haine contre cette victime, Dieu l'abandonne. Où était la justice? Mais voici que Dieu le ressuscite et l'exalte dans la gloire, lui donne un nom au-dessus de tout nom, et l'élève souverainement à sa droite en le couronnant de gloire et d'honneur! Vous cherchiez la justice de Dieu? La voilà!

Mais le Rédempteur était digne d'avoir ses rachetés, pour lesquels il avait souffert, avec Lui dans la gloire où la justice de Dieu le plaçait. Ils sont unis avec Lui, là où il se trouve, assis en Lui dans les lieux célestes (Ephésiens 2: 6). C'est donc par cette union avec Lui qu'ils sont devenus «justice de Dieu *en lui*». Ils seront plus tard personnellement avec Lui, selon ce qu'il dit en Jean 17: 24: «Père, je veux, quant à ceux que tu m'as donnés, que là où moi je suis, ils y soient aussi *avec moi*».

On trouve donc ces deux choses: 1° Nous sommes justifiés par la justice de Dieu à cause de Christ; 2° étant unis à Lui, là où cette justice l'a placé, nous sommes devenus justice de Dieu en Lui.

Chapitre 6

L'apôtre, comme «ouvrier avec Dieu», exhortait *les hommes* (5: 20); travaillant à cette même oeuvre, il exhorte maintenant *les chrétiens* à n'avoir *pas reçu la grâce de Dieu en vain*. Cette question est très solennelle et s'adresse à notre responsabilité, aussi bien qu'à celle des Corinthiens, afin que nous en fassions notre profit. De fait, hélas! beaucoup de professants sans vie, seront trouvés en fin de compte avoir reçu en vain l'Evangile de la grâce de Dieu.

«Tous avaient reçu la grâce, mais la question est s'ils l'avaient tous reçue *dans leurs coeurs*. Il les considère comme chrétiens, mais il avait éprouvé du malaise à leur sujet, en voyant leur mauvaise conduite. Il n'est d'aucune utilité de chercher à affaiblir des déclarations comme celle-ci, qui se rencontrent souvent dans l'Ecriture. Il ne s'agit pas seulement ici de porter du fruit; car s'ils avaient reçu la grâce de Dieu *en vain*, ils n'étaient pas régénérés du tout. Si je suis sauvé, comment pourrait-on dire de moi que j'ai reçu la grâce de Dieu en vain? Le résultat de l'Evangile est immense, quand je l'ai reçu pour aller au ciel. La grâce de Dieu vient aux hommes, ils goûtent, comme en Hébreux 6, la bonne parole de Dieu, et l'on voit ensuite qu'il n'y a plus pour eux possibilité de salut, précisément à cause des privilèges qui leur avaient été accordés. Dans la parabole du semeur, il est parlé de ceux qui non seulement entendent la Parole, mais la *reçoivent*. Un homme peut recevoir un traité, le déchirer et le jeter, un autre le lira et traitera de même la vérité qu'il contient. Tous deux ont reçu la grâce de Dieu en vain». (J.N.D.)

(Verset 2) — Paul cite ici en parenthèse Esaïe 49: 8: «Au temps agréé je t'ai exaucé, et en un jour de salut je t'ai secouru». Ce passage s'adresse au Messie, rejeté par les Juifs, mais devenant la lumière et le salut des nations, jusqu'au bout de la terre. L'apôtre applique la chose aux Corinthiens qui étaient d'entre les nations, et leur dit: «Voici, c'est maintenant le temps agréable; voici, c'est maintenant le jour du salut».

Aux versets 3-10, l'apôtre prouve, à travers toutes les difficultés, qu'il est un vrai serviteur de Dieu. Il en a les caractères pratiques, caractères qui ont été vus en perfection dans le Seigneur lui-même. C'était un grand honneur pour Paul de se conformer ainsi à son Maître en endurant tant de souffrances. Il se recommandait comme serviteur de Dieu, d'abord par une grande patience dans les tribulations, les nécessités et les détresses; puis, par la pureté, la connaissance, la longanimité, la bonté. Il peut ajouter: par l'Esprit saint, par un amour sans hypocrisie, par la parole de la vérité, par la puissance de Dieu. Enfin, par cette justice pratique qui lui permettait de manier des deux mains les armes offensives et défensives. Il se maintenait dans ce caractère avec Dieu, n'importe ce que les hommes et même les chrétiens pouvaient penser de lui (versets 8-10).

«Paul avait à représenter Dieu dans son ministère, et il se conduisait de telle manière que personne n'eût rien à redire. Une marche inconséquente aurait attiré de l'opprobre sur le ministère. Mais il avait à lutter en vue de cela, car il avait le diable pour adversaire et toutes choses contre lui.

»Quelques-uns le considéraient comme un séducteur, d'autres comme véritable; il était inconnu des uns, bien connu des autres, il était comme mourant et cependant il vivait. Nous trouvons le Saint Esprit au verset 6, et la puissance de Dieu au verset 7. Dieu agit par le Saint Esprit, mais le Saint Esprit était une manifestation directe de puissance et de grâce, et cependant il peut diriger et guider sans puissance apparente. De nos jours, on est complètement dans l'erreur sur la question du Saint Esprit. Dans l'épître aux Galates, l'apôtre en appelle à tous les chrétiens: «Avez-vous reçu l'Esprit», leur dit-il, «sur le principe des oeuvres de loi ou de l'ouïe de la foi?» Au lieu d'avoir devant lui des personnes qui se demandent si elles ont le Saint Esprit, il admet que les Galates savent qu'ils le possèdent; il ne parle pas de dons miraculeux comme les langues, etc., mais de ce que l'on devrait rencontrer aujourd'hui où l'on n'a pas les signes visibles de sa présence. Je ne doute pas qu'il n'y eût en Paul un déploiement du Saint Esprit tout autre que parmi nous, mais nous avons contristé le Saint Esprit, en sorte qu'on rencontre la conscience de sa présence d'une manière beaucoup moins sensible qu'alors. Pourriez-vous demander aujourd'hui à un certain nombre de personnes, comme Paul autrefois: «Comment avez-vous reçu l'Esprit Saint?» quand ils ne savent pas même s'ils l'ont ou ne l'ont pas. (J.N.D.)

(Versets 11-13) — L'état actuel des Corinthiens, en contraste avec la première épître, permettait à l'apôtre de donner essor à toute son affection pour eux; sa bouche était ouverte, son coeur élargi; ils n'étaient pas à l'étroit en lui et, comme une juste récompense qui lui était due, il leur demandait en retour de s'élargir, eux aussi.

(Versets 14-16) — Sa sollicitude paternelle pour eux le portait à les exhorter. Il s'agissait de prendre une position franche de séparation pour Christ au milieu du monde, non pas selon le principe de séparation monacale, mais il fallait, soit individuellement, dans les détails de la vie, soit collectivement, comme étant la demeure de Dieu et son temple, montrer ouvertement que l'on était sanctifié pour Lui.

L'enfant de Dieu ne peut être associé aux enfants du monde en portant avec eux un joug mal assorti. Quand le Seigneur nous dit: «Prenez mon joug sur vous», c'est un joug aisé, la parfaite dépendance de son Père. Se placer sous le même joug avec les mondains rend au contraire cette libre dépendance impossible dans les affaires de la vie. La recommandation de l'apôtre condamne, à sa base même, toute association quelconque avec le monde, de quelque nature qu'elle soit. Le principe d'association du monde a pour origine la tour de Babel; c'est là qu'apparaissent les motifs qui poussent les hommes à s'unir, c'est là aussi qu'on voit la pensée de Dieu en les dispersant. Si le monde croit que dans les affaires de la vie l'union fait la force, le chrétien doit se pénétrer de cette vérité que la force individuelle se trouve dans la dépendance de Dieu.

Les motifs donnés par l'apôtre pour montrer la nécessité de la sainteté, c'est-à-dire de la mise à part pour Dieu, sont de toute beauté. Il ne peut y avoir de participation entre la justice et l'iniquité, car le contraste est absolu; la communion entre la lumière et les ténèbres est impossible, car l'une exclut l'autre. Comment accorder Christ, l'amour, avec Bélial, la méchanceté? La foi peut-elle avoir aucune part avec l'incrédulité? Quelle convenance peut-il y avoir entre le temple où Dieu demeure et les idoles? Il est frappant de remarquer que les expressions employées ici sont attribuées aux chrétiens dans d'autres passages. Ils sont justice de Dieu (5: 21), lumière dans le Seigneur (Ephésiens 5: 8), le temple de Dieu (verset 16), et même, en tant que le corps de Christ, uni à la Tête, ils sont appelés du nom de Christ (1 Corinthiens 12: 12).

La citation de Lévitique 26: 11, 12: «J'habiterai au milieu d'eux, et j'y marcherai, etc.», est une promesse, conditionnelle, dépendant de l'obéissance du peuple; il en est de même ici pour nous. Tout est pratique ici (versets 17, 18), tout nous est présenté comme la conséquence d'une vraie sainteté, «Sortez du milieu d'eux, et soyez séparés, et ne touchez pas à ce qui est impur, et moi je vous recevrai, etc.». De même aussi, le verset 18 n'est pas l'affirmation de notre relation avec le Père, mais il déclare que, si nous marchons dans la sainteté, Dieu pourra nous reconnaître comme ses fils et ses filles. C'est précieux: le Tout-puissant d'Abraham, le Jéhovah d'Israël, tout en restant aussi cela pour nous, prend à notre égard un nom, infiniment plus béni, celui de Père.

Chapitre 7

Le verset 1 se lie à la fin du chapitre 6 et confirme ce que nous avons dit, que tout est pratique dans ce passage. «Ayant donc ces promesses» — que Dieu veut habiter au milieu de nous et y marcher, et qu'il veut nous reconnaître pour ses fils et ses filles — «purifions-nous de toute souillure de chair et d'esprit, achevant la sainteté dans la crainte de Dieu». Il s'agit de toute souillure extérieure dans la marche, et intérieure, dans les pensées.

Il y a donc une sainteté pratique *individuelle* et une sainteté pratique *collective*. Beaucoup de chrétiens, liés aux systèmes humains, insistent avec raison sur la sainteté individuelle, mais estiment la sainteté collective impossible; tandis qu'aux yeux du Seigneur, il est de la plus haute importance de se séparer *collectivement* de tout mal doctrinal, aussi bien que de tout

mal moral. Quand ces deux formes de la sainteté sont unies, on connaît la vraie sainteté pratique devant Dieu.

(Versets 2-7) — Peut-être la pensée de l'apôtre se reporte-t-elle ici au commencement du chapitre 3. Il reviendra encore sur ce point, aux chapitres 10 et 11. Il laisse insensiblement échapper quelque chose de ce qu'il avait sur le coeur, au sujet de ceux qui avaient travaillé les Corinthiens pour les détacher de l'apôtre à leur profit. L'apôtre peut toucher cette corde, maintenant que les Corinthiens montrent un retour au bien; il leur ouvre son coeur, rempli d'affection pour eux. Si, dans les chapitres précédents, il a établi les caractères du ministère, il montre ici, comme quelqu'un l'a dit, le coeur du ministre. Il est rempli de joie, en apprenant par Tite, le bon résultat produit par sa première lettre. Il leur répète dans quelle grande affliction il se trouvait, avant de recevoir ces réjouissantes nouvelles et quelle consolation l'arrivée de Tite lui avait apportée. Son absence avait duré si longtemps, que Paul, aux prises avec son propre coeur, pensait que les Corinthiens ne voulaient plus de lui; mais Tite avait pu lui parler de leurs larmes, de leur affection ardente pour lui, de sorte, ajoute l'apôtre, que je me suis d'autant plus réjoui.

(Versets 8-10) — Il est important de constater ici la différence entre l'apôtre inspiré et le coeur de Paul. Il avait dû leur écrire une lettre inspirée pour les reprendre sévèrement au sujet du mal qu'ils supportaient au milieu d'eux, mais lorsqu'il pensait à la tristesse que cette lettre avait dû produire, son *coeur* l'aurait poussé à regretter de leur avoir écrit. Quel coeur que celui de l'apôtre! Mais maintenant il pouvait se réjouir de ce qu'ils avaient été attristés selon Dieu, d'une tristesse qui opère une repentance à salut, dont on n'a pas de regret.

Le verset 11 nous montre l'effet de cette repentance. Toutes ces choses extérieures par lesquelles elle se manifeste, montrent sa réalité. Si au commencement ils s'étaient montrés indifférents au mal affreux qui avait surgi au milieu d'eux, maintenant, par la lettre de l'apôtre, ils avaient été réveillés à cet égard, et avaient jugé sévèrement le mal, montrant, par la manière dont ils s'en étaient purifiés, qu'ils étaient «purs dans l'affaire».

De son côté, l'apôtre peut leur dire (verset 12) que sa lettre n'avait été motivée, ni par sympathie envers celui qui avait subi le tort, ni par antipathie envers celui qui l'avait fait, mais afin que le zèle qu'il avait pour eux, leur fût manifesté devant Dieu.

(Versets 13-16) — Il peut donc se réjouir pleinement; il est abondamment consolé. En encourageant Tite à se rendre vers eux, en lui disant qu'il trouverait à Corinthe des coeurs disposés au bien, il n'a pas été confus. L'apôtre trouve ici un second sujet de joie, car le coeur de Tite s'était trouvé lié aux Corinthiens par le bien qu'il avait trouvé au milieu d'eux. «Son coeur», dit l'apôtre, «se porte plus abondamment sur vous, quand il se souvient de l'obéissance de vous tous, comment vous l'avez reçu avec crainte et tremblement». Puis il termine par ces paroles d'effusion et de confiance: «Je me réjouis de ce qu'en toutes choses j'ai de la confiance à votre égard» (verset 16).

Chapitres 8-9

Maintenant que le coeur de l'apôtre a pu s'élargir envers eux, il est libre de revenir sur une chose restée en suspens depuis l'année précédente. Il s'agissait de compléter leur part à la collecte qui se faisait dans la Macédoine et l'Achaïe en faveur des pauvres saints de Jérusalem. Dans la première épître (16), Paul leur en avait déjà parlé, il la mentionne aussi en Romains 15: 25-28.

Avec quelle délicatesse l'apôtre fait vibrer les cordes sensibles dans le coeur des Corinthiens! Il ne leur commande rien; il ne fait pas valoir auprès d'eux qu'ils sont plus à l'aise que d'autres. Il présente la chose comme étant tout entière une affaire de grâce et d'amour. Le résumé de l'enseignement de ces deux chapitres, c'est que tout est grâce, que tout provient de Dieu, que tout retourne à Dieu, C'est *une grâce* de subvenir aux besoins des saints. Voyez combien souvent l'apôtre revient sur cette grâce: versets 1, 4, 7, 9, où la grâce de notre Seigneur Jésus Christ vient à l'appui de ce qui précède (verset 19; 9: 8, 12, 14).

Au chapitre 8: 1-5, Paul fait connaître aux Corinthiens l'esprit dans lequel les frères de la Macédoine qui étaient très pauvres, avaient participé à cette collecte. Au milieu de la tribulation et de la pauvreté, ils avaient fait au delà de leur pouvoir et avaient demandé à l'apôtre d'être lui-même leur messenger et leur instrument pour ce service (voir la note du verset 4 dans le N.T. de 1872). Paul pouvait dire d'eux au sujet de la grâce de ce service: «Ils se sont donnés eux-mêmes premièrement au Seigneur, et puis à nous, par la volonté de Dieu». Après avoir mis en lumière la grâce qui avait agi chez les Macédoniens, l'apôtre l'appuie par la grâce du Seigneur Jésus lui-même. Il a vécu en pauvre, afin que, par la pauvreté de Celui qui possédait de telles richesses, nous fussions enrichis.

Aux versets 10-11, il les stimule pour qu'ils achèvent maintenant *de faire*, eux qui l'année précédente avaient montré *le vouloir*. Les pauvres Macédoniens avaient donné spontanément, les riches Corinthiens devaient maintenant ajouter le fait à l'intention. Il leur dit, au verset 12: «En prenant sur ce *que vous avez*»; c'est une indication très simple pour tous les temps.

(Versets 14, 15) — L'égalité dont il est question ici se trouve exprimée en Romains 15: 25-28. Beaucoup de dons spirituels étaient venus de Judée aux gentils, et maintenant des dons temporels allaient des gentils aux Juifs. Il y avait ainsi égalité. C'est aussi ce qu'expriment les versets 13-14: «Que dans le temps présent, votre abondance supplée à leurs besoins, afin qu'aussi leur abondance supplée à vos besoins». Quand Israël, recueillait la manne, il y avait égalité: «Celui qui recueillait beaucoup n'avait pas de superflu, et celui qui recueillait peu n'avait pas moins».

Aux versets 16-24, nous trouvons des principes importants. L'administration des secours est une chose très délicate; ce sont des frères de toute confiance qui doivent en être chargés. C'est ce qu'on trouve déjà en Actes 6: 3. Dans notre chapitre, il est question de deux frères très distingués que Paul envoie avec Tite. L'un de ces frères est mentionné au verset 18, l'autre au verset 22. Leur honorabilité est telle qu'il est dit d'eux, au verset 23, qu'ils sont les envoyés

des assemblées, *la gloire de Christ*. C'est beaucoup dire, et c'est peut-être la raison même pour laquelle la Parole nous a caché leurs noms. En tout cas, ils ont échappé de cette manière à la *canonisation*.

Au chapitre 9: 2, Paul rappelle avec une grande délicatesse aux Corinthiens, qu'il s'était glorifié d'eux auprès des frères de Macédoine, en leur disant que l'assemblée de Corinthe était prête dès l'année précédente. Ils devaient maintenant agir de manière à ce que l'apôtre ne fût pas rendu confus après s'être glorifié d'eux. Il y a des conséquences de la fidélité dans un service pécuniaire: celui qui sème libéralement moissonnera libéralement, tandis que celui qui sème chichement, moissonnera de même. Et encore: «Dieu aime celui qui donne joyeusement». Ensuite, versets 8-9, Dieu est puissant pour bénir celui qui donne. Enfin vient la citation du Psaume 112: «Il a répandu, il a donné aux pauvres, sa *justice* demeure éternellement». Il s'agit ici du juste qui donne; sa justice pratique demeure à perpétuité.

Les versets 10-15 sont la belle conclusion du sujet de ces deux chapitres. Comme nous l'avons déjà dit: tout est grâce, tout vient de Dieu, et tout retourne à Dieu. La libéralité est un fruit de la grâce de Dieu en ceux qui l'exercent. Elle est reçue comme une grâce par ceux qui en profitent. Ces derniers rendent grâces à Dieu et prient pour les donateurs, et tout cela resserre entre les saints les liens fraternels. Il y a ainsi des prières pour les saints et des actions de grâces rendues à Dieu. Tous les effets de la grâce se combinent pour former un rouage merveilleux. L'apôtre en est ému et termine par cette exclamation: «Or, grâces à Dieu pour son don inexprimable!» On peut penser que les Corinthiens, à la lecture de cette partie de l'épître, auront mis un joyeux empressement à activer leur offrande.

Chapitre 10

Une nouvelle et dernière division de l'épître commence ici. Les cinq premiers chapitres nous ont présenté le ministère, ses différents aspects et les sujets dont il s'occupe; les chapitres 6 à 9 nous ont montré les fruits de ce ministère; aux chapitres 10 à 13, nous trouvons, dans l'exemple de Paul, la personne même du ministre, en contraste avec les faux docteurs. L'apôtre montre que l'activité de ces hommes tendait à séparer les Corinthiens de la personne de Christ, et il donne le moyen de les reconnaître.

Paul exhorte les Corinthiens (verset 1) «par la douceur et la débonnairété du Christ»; c'est ce que lui-même avait manifesté au milieu d'eux, mais il fait abstraction de lui-même, car son ministère ne leur présentait pas autre chose que Christ. Paul était chétif quant à l'apparence; sa personne n'en imposait pas; il était un vase brisé, souffleté par Satan, afin que la puissance de Dieu pût se manifester par lui. Qu'il fût chétif parmi eux, ou hardi après les avoir quittés, son ministère était *de Dieu*.

Il les supplie, au verset 2, d'écouter son exhortation, afin qu'il ne soit pas obligé d'user de son autorité envers eux, autorité dont il comptait user contre ceux qui le représentaient comme marchant selon la chair, afin d'usurper sa place. Bien loin de cela (versets 3, 4), les armes de l'apôtre n'étaient pas charnelles, car il abattait les forteresses que Satan oppose à la

connaissance de Dieu, pour amener les âmes à la soumission de Christ. L'exemple de Jéricho montre qu'il faut la puissance de Dieu pour renverser l'opposition de l'ennemi.

Les versets 5 et 6 nous présentent les trois résultats obtenus par «les armes de la guerre» de l'apôtre. 1° Elles détruisaient «les raisonnements et toute hauteur qui s'élève contre la connaissance de Dieu»; tout orgueil de l'homme qui se substitue à Dieu, pour amener les âmes à lui-même en les empêchant d'arriver à la connaissance de Dieu par Christ. 2° Elles «amenaient toute pensée captive à l'obéissance de Christ», en contraste avec les faux docteurs qui cherchaient à amener les âmes à se soumettre à eux pour leur obéir. 3° Elles «tireraient vengeance de toute désobéissance après que l'obéissance des Corinthiens aurait été rendue complète». Lorsque les Corinthiens, ayant reçu les encouragements et les exhortations de l'apôtre, auraient montré l'esprit qui les animait, ceux qui les détournaient étant par là même isolés, Paul agirait contre eux selon son autorité apostolique, parce qu'ils s'élevaient contre les droits de Christ. Rien de plus touchant que ce travail de l'apôtre pour produire le bien et chercher à ramener à Christ les âmes qui s'égarèrent, usant de grâce et de patience avant d'agir en jugement. Quel exemple à suivre dans un temps où les difficultés abondent dans les assemblées!

(Versets 7-9) — Paul devait-il donc être considéré par les Corinthiens selon son apparence? Non, mais comme ils pensaient être à Christ ils devaient considérer Paul comme étant aussi à Christ. Et s'il ne se glorifiait pas en usant de son autorité, mais demeurait chétif à leurs yeux, c'est qu'il cherchait, non à les effrayer, mais à les édifier; et toutefois il avait reçu son autorité de la part du Seigneur.

C'était par la médisance (versets 10, 11), que ces hommes cherchaient à détruire la confiance des Corinthiens dans l'apôtre. Ils prenaient occasion de son apparence chétive pour chercher à montrer le désaccord entre ses lettres graves et fortes quand il était à distance, et sa *parole méprisable* quand il était personnellement présent dans la faiblesse au milieu d'eux. Mais l'apôtre affirme le contraire. Sa parole avait la même puissance, qu'il fût absent ou présent, car c'était la parole de Dieu.

(Verset 12) — Paul ne se range pas parmi ceux qui se recommandent eux-mêmes et ne se compare pas à eux. Eux n'ont pas d'autre mesure qu'eux-mêmes; ils ne trouvent personne avec qui se comparer, car leur orgueil les place au-dessus de tout et tous sont au-dessous d'eux. C'est une grande preuve d'inintelligence.

(Verset 13) — «Nous ne nous glorifions pas dans ce qui est au delà de notre mesure, mais selon la mesure de la règle que le Dieu de mesure nous a départie».

«Ces faux docteurs étaient venus et avaient agi comme si, dès l'origine, ils y étaient autorisés tandis que Dieu ne leur avait donné aucune «mesure». Paul avait traversé toutes les difficultés, subi la persécution et les dangers, tandis qu'il était bien aisé pour ces hommes d'entrer dans son oeuvre pour chercher à la détruire. L'apôtre n'avait pas dépassé sa mesure. D'autres apôtres pouvaient sans doute arroser selon Dieu là où Paul avait planté, mais ceux-ci s'introduisaient sans y être autorisés, et cela pour gâter l'oeuvre. Paul ne se glorifiait pas

dans ce qui était «au delà de sa mesure», c'est-à-dire de choses qui étaient le fruit du travail des autres. (J.N.D.)

Les faux docteurs ne peuvent trouver en effet leur champ d'activité que là où la vérité a déjà été prêchée. Mais l'apôtre, en demeurant dans la mesure à lui départie, était arrivé jusqu'aux Corinthiens. Il espérait maintenant que, revenant à un meilleur état, «leur foi s'accroissant», ils l'aideraient à se rendre en d'autres lieux. C'est ce que signifient ces mots: «Etre abondamment agrandis au milieu de vous». Les Corinthiens restaurés pourraient contribuer, soit par la prière soit en lui faisant la conduite, ou par tout moyen, à agrandir le cercle de son activité pour évangéliser là où l'Evangile n'avait pas encore été prêché (conf. Romains 15: 20-25). Les versets 17-18 nous montrent que le vrai serviteur de Dieu n'a qu'un seul sujet de se glorifier: le Seigneur, et que sa seule vraie recommandation est l'approbation du Seigneur et non celle de l'homme.

Chapitre 11

(Versets 1-3) — Les Corinthiens ayant été restaurés l'apôtre peut leur dire tout ce que son coeur ressent au sujet des hommes qui avaient cherché à les troubler. Paul était jaloux à leur égard, mais d'une sainte jalousie. Il les avait amenés à Christ, non à lui-même; il les avait fiancés à Christ pour les Lui présenter comme une vierge chaste, et il craignait que les agissements des faux docteurs ne leur fissent perdre ce caractère. Il compare ces hommes à Satan, le serpent ancien, qui séduisit Eve par sa ruse. Cette ruse ne consistait pas à nier que Dieu eût parlé, mais à insinuer que les paroles employées par Lui ne signifiaient pas ce qu'Eve pensait. Il en est toujours ainsi des fausses doctrines. Elles corrompent les pensées en y introduisant de l'ambiguïté et de l'équivoque, afin que l'âme ne soit pas frappée par la simplicité avec laquelle la Parole rend témoignage de tout ce qui se rapporte à Christ. La vérité est toujours simple et gagne le coeur à Christ.

(Versets 4-6) — Si les Corinthiens étaient disposés à supporter ces séducteurs, il fallait qu'ils supportassent l'apôtre quand il semblait être un insensé, car il était forcé de revendiquer lui-même auprès d'eux sa dignité comme ministre le Christ. Et pourtant les Corinthiens auraient bien dû connaître et ce ministère et ce ministre! Il leur dit: «Nous avons été manifestés de toute manière, en toutes choses, envers vous».

(Versets 7-15) — L'apôtre donne clairement, au verset 12, son motif pour ne rien recevoir des assemblées de l'Achaïe. Les faux docteurs se présentaient comme travaillant gratuitement et ne voulant être à charge à personne. Si Paul avait accepté des secours, ils en auraient pris occasion pour le représenter comme mû par des intérêts pécuniaires. Eh bien! dit-il, ils seront «trouvés tels que nous», et non pas au-dessus de nous. Ensuite, dans les versets 13 à 15, il les démasque sans les ménager: Ce sont de faux apôtres, des ouvriers trompeurs, des ministres de Satan, dont la fin sera selon leurs oeuvres.

(Versets 16-22) — Les Corinthiens supportaient volontiers les insensés qui se glorifiaient selon la chair; il leur fallait donc supporter aussi l'apôtre, quand il était obligé de parler en

insensé et de se glorifier, quoique ce fût avec assurance (verset 17). Lui aussi pouvait «être osé» comme eux. Se vantaient-ils d'être Hébreux, Israélites, semence d'Abraham? — moi aussi je suis tout cela, dit l'apôtre; ils ne me surpassent point.

Mais quand il en vient à dire: «Sont-ils ministres de Christ?» la comparaison ne peut se supporter et l'égalité ne subsiste plus. Ils *prétendaient* être ministres de Christ, mais étaient au fond des ministres de Satan. Quant à l'apôtre, les Corinthiens devront le supporter lorsque, comme un insensé, il leur fera connaître les souffrances inouïes qu'il a endurées en accomplissant son ministère, souffrances pour la plupart inédites, la Parole les ayant passées sous silence quand elle nous donne l'histoire de ce cher serviteur de Dieu. Cinq fois il avait reçu des Juifs les quarante coups permis par la loi (Deutéronome 25: 1-3), réduits à trente-neuf pour ne pas dépasser la limite. Trois fois les gentils l'avaient battu de verges (une fois à Philippiques, Actes des Apôtres 16), etc. Quelle honte pour les Corinthiens qui, cédant à de mauvaises influences, avaient permis de mettre en question le ministère d'un tel serviteur!

Outre ces choses exceptionnelles, il y avait pour lui une souffrance habituelle et intérieure, qui le tenait assiégé tous les jours, c'était sa sollicitude pour toutes les assemblées. Les peines extérieures étaient peu de chose, en comparaison des peines morales.

Paul avait paru insensé en se glorifiant, mais quant à lui il préférait se glorifier dans ce qui était de son infirmité (verset 30), comme il le montrera au chapitre suivant; cependant, en tout ce qu'il racontait de ses souffrances, le Dieu et Père du Seigneur Jésus savait qu'il ne mentait pas.

Dans les deux derniers versets (32, 33), il rappelle ce qui lui était arrivé au début de sa carrière, alors qu'à Damas les Juifs voulaient le tuer. Les disciples l'avaient dévalé dans une corbeille, par une fenêtre à travers la muraille (Actes des Apôtres 9: 23-25). Nous apprenons ici que l'ethnarque du roi Arétas était au service des Juifs pour se saisir de lui. S'il y avait un fait peu glorieux dans sa carrière, c'était bien celui-là, mais Paul aimait à se glorifier dans sa faiblesse.

Chapitre 12

Si je me glorifie, dit l'apôtre (verset 1), «j'en viendrai à des visions et à des révélations du Seigneur». Il avait eu des visions et des révélations ordinaires, des communications du Seigneur pour les transmettre à d'autres. Il communique, par exemple, à Agrippa ce que le Seigneur lui avait dit à sa conversion: «Car je te suis apparu, afin de te désigner, pour serviteur et témoin, et des choses que tu as vues, et de celles pour la révélation desquelles je t'apparaîtrai» (Actes des Apôtres 26: 16-18). Il dit aussi, relativement à la cène: «J'ai reçu du Seigneur ce qu'aussi je vous ai enseigné» (1 Corinthiens 11: 23-25). L'évangile qu'il a annoncé, il l'a reçu par la révélation de Jésus Christ (Galates 1: 11, 12). Nous ignorons combien de fois il a reçu directement du Seigneur les révélations concernant l'Eglise, l'enlèvement des saints, etc. Quant aux visions, il a été arrêté, et converti sur le chemin de Damas par une vision du Seigneur (Actes des Apôtres 9; 12; 26). Le Seigneur lui est apparu à Jérusalem, lorsqu'il priait

dans le temple (Actes des Apôtres 22: 17, 18, et aussi 23: 11). Mais ces visions et ces révélations du Seigneur étaient des directions pour Paul, ou des communications qu'il avait à transmettre à d'autres. Il faut les distinguer du fait exceptionnel qui nous est présenté ici (versets 2-4).

Il y avait quatorze ans que cet événement avait eu lieu, et l'apôtre n'en avait point parlé, portant son écharde dans la chair sans en dire la cause. Il avait été ravi au troisième ciel, dans le paradis, et y avait entendu des paroles ineffables. Ces paroles, il les avait comprises, et en avait joui; pour nous elles seraient incompréhensibles, pour lui elles étaient une communication personnelle, destinée à l'encourager dans sa carrière chrétienne, et nullement à être communiquée à d'autres. Et même il lui aurait été impossible de le faire, l'esprit et le langage humain ne pouvant formuler ce qu'on entend dans le paradis.

«Le troisième ciel et le paradis sont deux notions différentes. Le troisième ciel, c'est le lieu où l'on monte, un degré d'exaltation; le paradis est plutôt le caractère de ce lieu; c'est un jardin de délices. Le tabernacle était un type des cieux. Le camp était le monde; le parvis, le premier ciel; le lieu saint, le second; le lieu très saint, où se trouvait l'arche, représentait le troisième ciel avec le trône de Dieu. L'autel d'airain dans le parvis n'était pas dans le monde, parce que Christ a été élevé «hors du monde». L'expression «les cieux des cieux» a plutôt une portée générale; on trouve aussi constamment l'expression «les cieux», en contraste avec la terre; mais nous avons dans le tabernacle quelque chose de plus spécifique; les Juifs l'employaient constamment dans ce sens, et parlaient de trois ciels. Il était très naturel de donner ce nom aux trois parties du tabernacle, car Dieu avait dit à Moïse de faire ces choses selon le modèle des choses célestes (Hébreux 8: 5).

«Le tabernacle représente trois choses: d'abord Christ lui-même; ensuite l'Eglise, car Dieu y demeure; enfin la création ou les cieux créés. En premier lieu Christ lui-même, car le voile déchiré est sa chair; ensuite, Christ comme Fils sur sa maison, et «nous sommes sa maison» (Hébreux 3: 6); enfin, comme nous l'avons vu, les trois cieux en rapport avec la création.

«C'est quand il parle du paradis que Paul dit avoir entendu des paroles qu'il n'est pas permis à l'homme d'exprimer. C'est là que se trouve la bénédiction. Le paradis de Dieu et «la maison de mon Père» sont deux idées très différentes. Nous ne trouvons pas le Père dans l'Apocalypse, sauf au chapitre 14, où les 144 milliers ont «le nom de son Père écrit sur leurs fronts». On trouve dans ce livre la joie et les bénédictions, mais non pas exactement la communion avec le Père. On trouve la description complète de la gloire et de la bénédiction, de la beauté et de la sainteté, etc. — des rues d'or et de verre, et la peinture d'une multitude de choses que nous sommes en état de comprendre en comparant l'Écriture avec l'Écriture. Nous y trouvons la capitale de la domination de Dieu, où il a le jardin de ses délices, mais c'est une idée qui diffère de la relation du Fils avec le Père. L'une embrasse les délices assurées avec Dieu, dans l'autre la scène est avec le Père, et c'est la sphère la plus élevée de bénédiction.

«La «place» dont il est parlé en Jean 14, est une place dans les demeures de la maison de son Père. Ce n'est pas seulement une place pour le souverain sacrificateur, mais pour les

sacrificateurs, pour *vous tous*, dit Jésus à ses disciples, et je vais vous la préparer. La localité de la maison du Père n'est pas mise en question ici, mais c'est la maison du Père. Nous ne savons réellement rien sur le lieu où elle se trouve. Dans un sens, il n'y a pour Dieu ni lieu, ni temps, mais nous parlons comme des hommes. Dieu est: «Je suis», Celui qui existe par lui-même. Cependant toutes ces choses sont réelles, en vérité très réelles, quand il est question de la relation morale. Les cieux ou les lieux célestes sont les endroits où sont nos bénédictions, et cela signifie tout simplement qu'elles ne sont pas sur la terre. Nous serons d'abord enlevés en l'air à la rencontre du Seigneur, ensuite nous serons dans la maison du Père, et alors il ne s'agira plus pour nous des cieux, car la maison du Père est la notion la plus élevée que nous puissions en avoir». (J.N.D.)

Il y a tout un enseignement dans la distinction que fait l'apôtre entre «un homme en Christ» et «moi-même». Au verset 5, cet homme en Christ était bien Paul, et non Pierre ou Jean, mais ravi au troisième ciel il était là, absolument séparé de tout ce qui tenait chez Paul à la vieille nature. Il ne savait s'il était monté là avec ou sans son corps, car à un certain moment il avait perdu la conscience d'être présent dans le corps, et la toute science de Dieu seule pouvait le dire. Tel est l'homme en Christ, l'homme nouveau, distinct de tout ce qui n'est pas lui; il est toujours propre pour le troisième ciel.

On comprend que Paul dise: «Je me glorifierai *d'un tel homme*» (verset 5). Cette gloire est la part de tout enfant de Dieu. Mais il ajoute: «Je ne me glorifierai pas *de moi-même*, si ce n'est dans mes infirmités». Ce «moi-même» était la personne de Paul, telle qu'on la voyait ici-bas: il y avait dans cette personne non seulement un corps mortel, mais d'un côté un homme en Christ, le nouvel homme, de l'autre, la vieille nature, la chair, dans laquelle se trouve le péché. C'est en principe le «moi-même» de Romains 7: 25.

S'il s'était glorifié (verset 6), Paul n'aurait dit que la vérité, mais il ne voulait pas attirer l'attention sur lui; il aurait craint qu'on ne l'estimât au-dessus de ce qu'on voyait en lui, ou de ce qu'on entendait dire de lui; il voulait donc se glorifier plutôt dans ses infirmités.

Il avait fallu, à cause de ce *moi* dans lequel se trouve la chair, que Dieu vînt au secours de Paul, par des soins préventifs, douloureux pour lui, mais le mettant à l'abri de l'orgueil qui aurait pu s'emparer de lui, à la pensée que seul il avait eu un aussi extraordinaire privilège. Car la chair est incorrigible. En présence de Dieu, dans le troisième ciel, il n'y avait point de danger pour l'apôtre, mais ce danger existait du moment qu'il retrouvait la conscience de sa présence dans le corps. Pour le prévenir, il lui fallait un ange de Satan pour le souffleter. C'était une écharde pour la chair, et une écharde est une cause de souffrance.

Paul avait pensé d'abord que cette affliction était une entrave à son ministère et avait supplié par trois fois le Seigneur de l'en délivrer. Le Seigneur lui avait montré la nécessité de la chose, pour qu'il pût continuer son service sans danger; il avait tout le secours de Sa grâce pour porter cette épreuve, et ainsi la puissance du Seigneur aurait l'occasion de s'accomplir dans l'infirmité. Paul est satisfait, tout en étant humilié de ce que la chair incorrigible nécessite

une telle discipline, mais si cela est nécessaire pour que la puissance de Christ demeure sur lui, il se glorifiera volontiers dans ses infirmités.

Au verset 10, il montre qu'il en était venu à prendre plaisir à tout ce qui entravait cette chair perfide, car, quand il n'avait point de force propre, il était fort de celle du Seigneur. Ce dernier ne peut faire de sa force un auxiliaire de celle de la chair qui doit être pratiquement annulée pour que la puissance du Seigneur agisse seule et que le serviteur en soit simplement l'instrument.

«Notons en passant une chose en rapport avec ce qui vient d'être dit. Nous trouvons, dans le cas de Paul, une preuve que nul degré de communication divine ne corrige jamais la chair, même la plus sérieuse. La chair est une chose jugée, et une chose désespérément mauvaise. Prise en elle-même, elle est sans loi, en sorte que Dieu est obligé de la détruire par le déluge. Prise sous la loi, elle ne se soumet pas à la loi de Dieu, et aussi ne le peut-elle pas. Placez-la en présence de Christ (de Dieu venu en grâce), elle le crucifie; en présence du Saint Esprit, elle lui résiste; faites-la monter dans le troisième ciel, elle s'enorgueillit, et s'il y avait un quatrième ciel pour l'y placer, elle s'enorgueillirait encore davantage. Tel est son caractère: la surabondante grâce et la gloire ne peuvent que le faire ressortir. Ici le Seigneur, ayant à mettre Paul en danger, lui donnait un remède. Il ne s'agissait pas précisément d'une correction infligée à la chair, mais tout ce que le Seigneur pouvait faire moralement pour Paul était de rendre sa chair impuissante. Paul était un homme et devait être traité comme homme dans sa responsabilité, car le temps n'était pas encore venu de lui donner la gloire en place de la chair. Il fallait donc que Dieu le traitât pour ce qu'il était.

»Pour revenir à l'écharde dans la chair, elle est appelée «un ange de Satan», parce qu'elle était un instrument de Satan. Il en fût de même dans le cas de Job, lorsque Satan, avec la permission de l'Eternel, le frappa d'un ulcère malin; la maladie était aussi le messenger de Satan pour souffleter Paul. C'est une preuve additionnelle que jamais la grâce ne corrige la chair; tandis que tout moyen est utile pour rendre la chair impuissante. Dieu la rendait impuissante en faisant de Paul un objet méprisable; c'était une espèce de contrepoids à «l'extraordinaire des révélations». L'apôtre avait supplié trois fois le Seigneur, afin que l'écharde se retirât de lui, mais il fallait que la chair fût annulée. «Aie confiance en ma grâce», dit le Seigneur, «le caractère de ma grâce est que ma puissance s'accomplit dans l'infirmité; et si c'est ma puissance, elle ne s'accomplit pas dans la force de l'homme». Tout cela est très instructif par rapport au ministère, car la puissance du ministère est l'annulation de l'homme, afin de faire place à la puissance de Christ». (J.N.D.)

(Versets 11-13) — Ici, l'apôtre s'adresse de nouveau à la conscience des Corinthiens, leur montrant combien il était étrange qu'il dût paraître un insensé en se recommandant lui-même, lorsqu'il aurait dû être recommandé par eux. Car il avait été à la hauteur des plus excellents apôtres, et les signes d'un apôtre avaient été opérés au milieu d'eux. Le premier de ces signes était «une grande patience». Eux n'avaient pas été inférieurs aux autres assemblées, sinon qu'il ne leur avait pas été à charge. Comme ce «sinon» devait les atteindre! Si c'est un tort, vous en êtes la cause.

(Versets 14, 15) — Cette troisième fois il était prêt à aller à Corinthe; il avait parlé de la seconde dans les deux premiers chapitres et expliqué pourquoi il avait renvoyé sa visite. Cette fois, il ne voulait pas davantage leur être à charge, car c'était eux qu'il voulait, et non leurs biens. Il agit envers eux comme les parents qui amassent pour leurs enfants. Il voulait être entièrement dépensé pour leurs âmes, si même, les aimant beaucoup plus, il devait être moins aimé. Un tel dévouement ne devait-il pas toucher leur coeur?

(Versets 16-18) — Sa persistance à ne point leur être à charge, s'explique quand on apprend qu'on l'avait accusé de ruse, ne voulant rien recevoir lui-même, mais leur soutirant de l'argent par les frères qu'il leur avait envoyés. Il en appelle à la conscience des Corinthiens; eux avaient à témoigner si les frères, envoyés de sa part, n'avaient pas marché sur les mêmes traces que lui.

(Versets 19-21) — Paul peut affirmer qu'il parle devant Dieu en Christ, pour l'édification des Corinthiens; mais il craint qu'arrivant au milieu d'eux, il ne trouve les fruits de la chair énumérés au verset 20, le forçant à agir à l'égard de péchés qui n'avaient pas été jugés à mesure qu'ils avaient été commis. Ces choses se produisent dans l'assemblée quand le mal est toléré; ne l'ayant pas jugé à temps, elle est sans force pour s'en purifier.

Quelqu'un a dit que le commencement de ce chapitre nous présente le chrétien dans l'état le plus élevé de bénédiction, la fin du chapitre des chrétiens dans le plus bas état moral, et entre deux la ressource pour marcher dans le bien, malgré la chair, celle-ci étant tenue dans la mort.

Chapitre 13

Paul était prêt, pour la troisième fois, à se rendre à Corinthe. La première fois, il y avait annoncé l'Évangile, et le Seigneur l'avait encouragé à continuer en lui disant qu'il avait un grand peuple dans cette ville. Les Corinthiens avaient donc été convertis et rassemblés par le ministère de l'apôtre. Quand il avait voulu les visiter une seconde fois, leur état l'en avait empêché. Il s'y rendait maintenant une troisième fois, et par la bouche de deux ou trois témoins toute parole serait établie. Lorsque Paul arriverait au milieu d'eux, ils auraient déjà trois témoignages irrécusables: sa première visite, sa première et sa seconde épître. Sur ces témoignages toute parole pouvait être établie; cette troisième fois, l'apôtre n'épargnerait pas.

Ensuite (versets 3-6), l'apôtre leur pose une question qui devait atteindre profondément leurs consciences. Ils avaient été assez insensés pour mettre en doute le ministère de l'apôtre, et cependant ce ministère les avait convertis et rassemblés. Aussi leur dit-il: Vous cherchez une preuve que Christ parle en moi? Cherchez-la en vous-mêmes. Êtes-vous des chrétiens ou des réprouvés? Si vous êtes des chrétiens, Christ a parlé par moi. Si vous êtes des réprouvés, je consentirai aussi à n'être pas ministre de Christ.

La parenthèse des versets 3 et 4 contient le principe développé dans le chapitre précédent; c'est que la vraie faiblesse est le secret de la puissance. On se trouve ainsi dans le

chemin de Christ, car s'il a été crucifié en infirmité au point de vue de l'homme, il vit cependant par la puissance de Dieu.

(Versets 7-9) — Si les Corinthiens s'éloignaient du mal et faisaient ce qui est bon, l'apôtre ne s'embarrasserait pas de la question d'être approuvé ou réprouvé quant à son service. Il ne pouvait rien contre la vérité, mais pour la vérité. Le vrai serviteur de Christ n'a reçu de Lui un don que pour la vérité, pour la cause du Seigneur. Si les faux docteurs veulent essayer de la force contre la vérité, ils feront l'expérience qu'il n'en existe point.

Paul demandait le perfectionnement des Corinthiens. Il est bon de remarquer à ce sujet que la Parole nous parle d'une perfection positive que nous atteindrons lorsque nous serons semblables à Christ dans la gloire. C'est à quoi Paul tendait, comme il le dit en Philippiens 3: 12-14. Il y a aussi la perfection de notre position en Christ, son oeuvre nous rendant parfaits à perpétuité (Hébreux 10: 14). Etant unis à Lui dans la gloire, nous sommes justice de Dieu en Lui (2 Corinthiens 5: 21), accomplis en Lui (Colossiens 2: 10).

Il y a encore une perfection que la Parole appelle «l'état d'homme fait» ou parfait, en contraste avec l'état d'enfance. Un homme fait a saisi, non seulement la justification, mais la position d'union avec Christ mort, ressuscité et glorifié ce qui est appelé «la Parole de la justice» (Hébreux 5: 12-14. Voyez aussi 1 Corinthiens 2: 6; Ephésiens 4: 13; Philippiens 3: 15). Ici enfin (verset 9), il s'agit d'un perfectionnement pratique, non pas celui de la chair qui consisterait à arriver ici-bas, comme le disent certains rêveurs, au point de ne plus pécher — mais une voie de progrès dans la piété, une marche dans la puissance du bien par l'action du Saint Esprit, par la Parole, sur le terrain de la mort et de la résurrection avec Christ, la chair étant tenue dans la mort.

Au verset 10, l'apôtre espère que sa lettre agira sur leurs consciences, en sorte que lorsqu'il arrivera, il n'use pas de sévérité, selon l'autorité qu'il avait de la part du Seigneur, pour l'édification et non pour la destruction.

Il termine (versets 11-13) par quelques exhortations, en répétant: «Perfectionnez-vous». Dans cette marche du bien, «le Dieu d'amour et de paix sera avec vous» (conf. Philippiens 4: 8, 9). Il les salue de la part de tous les saints et leur souhaite que la grâce venue par le Seigneur Jésus Christ, l'amour de Dieu qui nous l'a donné, et la communion que procure l'action du Saint Esprit, soient avec eux tous.

La samaritaine

ME 1904 page 180

Jésus était assis sur le puits — Lui qui avait créé l'eau — il était las du chemin, mais non lassé dans son coeur... Il demande à boire à la femme; elle le regarde avec étonnement; mais son âme est attirée, car son coeur à elle était isolé. Avec une nature ardente, elle avait cherché le bonheur; elle avait eu cinq maris et celui qu'elle avait n'était pas son mari. Elle avait fait l'épreuve de ce qu'est le monde, et l'avait trouvé ce qu'il est. Seule, isolée de coeur, elle trouve l'être le plus isolé qui soit sur la terre, et elle découvre qu'il est le Fils de Dieu...

Deux méditations de Darby J.N (Jean 14 & Colossiens 1)

ME 1904 page 212

1. Jean 14

Les derniers chapitres de Jean en particulier, sont pleins d'intérêt — d'un merveilleux intérêt — en ce qu'il n'y est pas seulement question de la fin de la vie de notre Seigneur, mais de ce qui se faisait sentir à son coeur, parce qu'il s'en allait. Toute la scène de la mort qui se fermait sur Lui, fait ressortir les affections de son coeur pour ses disciples. Il est parfait en tout, naturellement, mais il montre alors très distinctement et d'une manière bien bénie ce qu'il y avait dans son coeur et dans sa pensée en bénédiction pour eux, tout le long des circonstances qu'il traversait Lui-même.

On voit dans ces chapitres la puissance de la mort et la puissance de la vie. Jésus avait quitté Jérusalem, parce que les Juifs cherchaient à le faire mourir. Il le savait parfaitement et avait la conscience qu'il s'en allait et qu'il quittait les siens. Au chapitre 11, quand on lui envoie ce message: «Celui que tu aimes est malade», il demeure encore deux jours au même lieu. Il n'avait aucun ordre du Père pour agir, il ne pouvait donc s'en aller, mais après deux jours il se leva; le moment était venu pour Lui de faire la volonté de son Père. Ses disciples disent qu'ils iront et mourront avec Lui!

Quand le Seigneur arrive à Lazare, alors la puissance de la mort se montre. Marthe dit: «Seigneur, si tu eusses été ici, mon frère ne serait pas mort». Les Juifs aussi disent: «Celui-ci, qui a ouvert les yeux de l'aveugle, n'aurait-il pas pu faire aussi que cet homme ne mourût pas?» Marie même, qui s'était assise à ses pieds, dit exactement la même chose. C'était la puissance de la mort, et ce que sentait notre précieux Seigneur. Il était la vie du monde, et la puissance de la mort se montrait partout autour de Lui. Il ne pleurait pas la perte de Lazare, il pouvait le guérir malade, et mort, le ressusciter; mais la puissance de la mort était là et pesait sur tous les coeurs. Alors nous l'entendons dire: «Je suis la résurrection et la vie».

Nous trouvons ici trois choses distinctes: quand la mort était là, comme elle est sur toutes choses dans ce monde, le coeur du Seigneur réalisait complètement la puissance de cette mort qui pesait sur tous ceux qui l'entouraient; alors il se montre comme celui qui fait sortir de cet état de mort pour la gloire du Père. C'était une parfaite obéissance, une parfaite humilité, mais aussi la puissance de la vie divine, la puissance de la résurrection triomphant de la mort en sa propre personne; il se manifestait comme étant la résurrection et la vie dans ce monde; cela n'eut lieu qu'un jour ou deux, et il partit de là pour donner sa propre vie. Vous trouvez au tombeau de Lazare tout ce qu'il y avait en Lui, ses sentiments à l'égard de la puissance de la mort qui s'exerçait sur d'autres, de la mort qui est les gages du péché. Mais nous trouvons en second lieu qu'il est Lui-même la résurrection et la vie; puis en troisième lieu, il dit: Je m'en vais à Dieu; Il partait, ne prenant pas le royaume ici-bas, ni rien de semblable, «Je m'en vais à

Dieu», dit-il, «je ne puis rester ici», et il lave les pieds de ses disciples. Il ne pouvait pas abandonner ses disciples, bien qu'il s'en allât.

Telles sont ces trois choses. Et alors, bien-aimés frères, nous voyons sa gloire: «Maintenant le Fils de l'Homme est glorifié».

Il y avait à manifester à l'âme cette merveilleuse vérité que sa mort, toute ignominieuse qu'elle fût, était réellement sa gloire, la vérité, que l'Homme ferait une oeuvre dans laquelle tout ce que Dieu est serait glorifié, tout: sa vérité, sa justice, sa majesté, son amour.

C'est là que le christianisme commence — il ne s'agit pas d'un Dieu inconnu, caché derrière un voile, et qui a fait des promesses pour l'avenir; mais c'est Christ ici-bas révélant Dieu et l'homme introduit alors en sa présence. Cela ne s'était jamais vu auparavant; Dieu n'était jamais sorti et l'homme n'était jamais entré; mais vous avez cela en Christ: Dieu au milieu des pécheurs et l'Homme introduit dans la gloire de Dieu. Béni soit son nom!

Nous avons dans le chapitre 14, deux choses frappantes. Le Seigneur laisse la consolation à ses disciples et il attend d'eux qu'ils prennent part à son bonheur. Si vous pensez à vous-mêmes, vous aurez de l'affliction, mais si vous pensez à moi, voici, je m'en vais à mon Père.

Or, remarquez les choses par lesquelles il les console; elles sont merveilleuses! D'abord, vous devez croire en moi: on ne me verra plus; puis il ajoute: «Vous savez où moi je vais, et vous en savez le chemin». Nous ne savons pas le chemin, dit Thomas. C'est très naturel. Mais le Seigneur répond: Vous le savez. Il nous amène alors au secret pour nos âmes, au chemin de la bénédiction. Où allait-il? Au Père, et, vous le savez bien, nul ne vient au Père que par moi. En même temps, s'ils venaient à Lui, ils venaient nécessairement au Père.

Remarquez, en conséquence, que nous n'avons pas seulement quelque *promesse*, quelque *espérance*, mais que Dieu a été révélé en parfaite grâce, le Père et le Fils. Je n'ai *rien de moins* que cela.

Mais qu'est-ce qui a été révélé à mon âme? Sa grâce parfaite, son amour qui m'a cherché quand j'étais loin de Lui. C'est une révélation parfaite au plus haut degré, et à cet égard nous n'avons rien à désirer de plus; c'est la communion avec le Père et avec le Fils; c'est être bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ.

Si je me rends dans un lieu où je connais celui avec qui je devrai rester trois ans, je dirai avec plaisir: Je m'en vais pour être avec lui. Christ a préparé une place pour moi dans la maison de son Père, le Père m'ayant aimé au point de donner son propre Fils pour moi; et la valeur de l'oeuvre du Fils était telle qu'il doit nous avoir avec Lui, et nous serons dans la maison du Père les témoins éternels de l'efficace de cette oeuvre, «afin qu'il montre dans les siècles à venir les immenses richesses de sa grâce, dans sa bonté envers nous dans le Christ Jésus».

Il pense à moi, pauvre vermisseau! Pourquoi? Les anges me verront dans sa gloire! Les saints seront là, semblables à Christ. Ils ne sont rien en eux-mêmes, mais alors ils Lui seront rendus semblables, à la louange et à la gloire de Christ, et aussi du Père.

S'il s'en est allé, c'est pour nous préparer une place, et il s'est assis jusqu'à ce que ses ennemis soient mis pour marchepied de ses pieds; mais il nous l'a révélé. *Je sais où il est allé, et je sais où je vais.*

Telle est la première chose qu'il a laissée aux siens. Quelle pensée, que le Père lui-même nous ait été révélé dans le Fils! Pauvres vases de terre que nous sommes; plus nous connaissons notre néant, mieux cela vaut; mais, tout le long du chemin, nous pouvons dire: J'ai vu le Père dans le Fils.

Arrivons à la seconde chose. Il s'en est allé et a donné le Saint Esprit qui est descendu sur ceux qui croient; c'est le moyen par lequel il est connu. Ce n'est point pour le monde, mais pour les croyants. Christ était dans ce monde pour y être reçu, quoiqu'il fût méprisé et rejeté; cependant ses oeuvres et ses paroles, et la voix du Père, tout ce qui fut vu et entendu, proclamait ce qu'il était. Mais le Saint Esprit n'a pas été donné *pour* le monde, bien qu'il rende témoignage *au* monde; ce dernier ne peut le recevoir, parce qu'il ne le voit pas.

Le Saint Esprit est descendu en vertu de la rédemption; Christ s'est assis comme témoignage qu'il n'a plus rien à faire. Or, *étant* ces croyants lavés dans le sang de Christ, nous recevons le don du Saint Esprit, cet autre Consolateur qui reste avec nous éternellement. Alors le Seigneur dit: «Vous connaîtrez que moi, je suis en mon Père» (on ne trouve pas ici «mon Père en moi»), dans le Père, Lui, le divin Fils, «et vous en moi, et moi en vous». Ce n'est pas seulement que le Père est révélé dans le Fils, mais le Fils étant monté au ciel, je puis dire: *Je connais.*

Quand le fils prodigue revient à lui-même, c'est une chose excellente; il part pour aller vers son père, mais il n'avait pas encore appris à *connaître* son père; il dit: «Traite-moi comme l'un de tes mercenaires», car il ne savait pas ce qu'il y avait dans le coeur de son père. Il est très frappant de voir que le père court à sa rencontre; dès lors nous n'entendons plus parler de lui. Nous apprenons ce que son père fit et non ce que fit le fils prodigue. Quelle preuve y avait-il qu'il fût un fils? Le père était à son cou, et ainsi sa relation dépendait de ce que le père était. Il tue le veau gras et que dit-il, bien-aimés frères: «Il fallait faire bonne chère et se réjouir». C'est le principe de toutes les paraboles de ce chapitre. Qui donc était heureux quand la brebis fut ramenée, ou quand la pièce de monnaie fut retrouvée? Qui donc était heureux lorsque le fils prodigue revint à la maison? Le Père. Le fils était heureux aussi, naturellement, mais la chose présentée à votre coeur et au mien, pour que nous en jouissions par grâce, c'est la joie *du Père.*

Et je trouve ici la responsabilité des chrétiens. Je suis en Christ. Est-ce vrai? Oui, grâce à Dieu, je le sais par le Saint Esprit. Mais s'il en est ainsi, il est également vrai qu'il est en moi. Alors, quand je considère un chrétien quelconque, il faut que je voie cela dans tout ce qu'il fait, dans toute sa conduite, et que je ne voie rien autre.

Le salut ne consiste pas seulement en ce que nos péchés sont ôtés, mais en ce que nous sommes amenés à Dieu. Dans l'épître aux Romains, l'apôtre montre premièrement la grâce par laquelle nos péchés sont effacés, et ensuite, au chapitre 5, il s'occupe de notre état. Il

n'existe aucun bien dans la chair; alors que dois-je faire? La réponse, c'est que je suis en Christ et nullement dans la chair, et qu'il n'y a aucune condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus. Vous trouvez donc ici la position dans laquelle je suis introduit: «dans le Christ Jésus». Nous avons la purification de tous nos péchés considérés comme le fruit de la chair, mais il y a infiniment plus que cela: je suis en Christ, et Christ est en moi, et c'est une réalité vivante.

C'est là que se trouve ma responsabilité: «Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera». Remarquez que je parle de la responsabilité actuelle des chrétiens; je suis en Christ, et Christ est en moi; et il dit: «Si vous gardez mes paroles, le Père vous aimera». Ce n'est pas comme dans le passage: «Lui nous a aimés le premier», mais c'est un homme en Christ, et Christ en lui; une relation fixe et établie, avec sa responsabilité. Si vous marchez dans l'obéissance, la manifestation de l'amour du Père dépendra de votre obéissance à Christ.

«Afin que la vie aussi de Jésus soit manifestée dans notre chair mortelle». Manifestez-vous la vie de Christ en toutes choses? Faites-vous toutes choses au nom du Seigneur Jésus? Soit que vous mangiez ou que vous buviez, dans vos achats ou vos ventes, avez-vous un mobile, un but pour gouverner la moindre de vos actions? Eh bien, si cela n'est pas, vous avez, quant à votre coeur, laissé Christ dehors.

Or c'est Christ en nous qu'il faut manifester maintenant ici-bas, et quand le Christ qui est notre vie, sera manifesté, alors nous le serons avec Lui. Bien-aimés, croyons-nous que Christ vit en nous? Pensez-vous que le monde s'en aperçoive? Il faut que nous marchions comme Lui a marché.

Nous sommes de pauvres êtres pour parler de ces choses, mais quant à notre *position* nous sommes en Lui, et alors nous sommes une épître de Christ, afin que les hommes puissent lire Christ en nous, comme on lisait la loi sur les tables de pierre.

Quelle bénédiction et quel privilège que de pauvres vermisseaux comme nous soient placés ici-bas de manière qu'il puisse être glorifié en nous, qui sommes aimés comme Christ est aimé! «Je leur ai fait connaître ton nom», dit le Seigneur, «et je le leur ferai connaître, afin que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux». Quelle chose, bien-aimés, que l'amour que le Père a pour Christ soit *en nous*.

Alors vient la responsabilité dont nous avons parlé. Il est en nous et il répand cet amour dans nos coeurs. Je jouis de son amour, et j'exprime cela par l'obéissance. J'ai dit quelquefois: Christ paraît en présence de Dieu pour moi, et je parais pour Christ en présence du monde.

Je trouve ici deux choses: le Père révélé ici-bas dans le Fils et *connu*, le Saint Esprit nous donnant de le saisir, et de plus, je possède cela du moment que le Saint Esprit est venu, je sais que je suis dans le Christ qui s'en est allé, et il est en moi.

Nous devons chercher continuellement à glorifier Christ, et à marcher comme Lui, et *pas autre chose*. «L'homme incertain dans ses pensées, est inconstant dans toutes ses voies». Aucun autre motif, aucun autre objet quelconque que Christ lui-même. Nous avons des

devoirs à accomplir, du travail à faire; il était lui-même le charpentier, mais ce n'était pas là l'objet de son coeur.

Je veux encore ajouter que nous ne devons pas supposer que nous ne puissions pas connaître ces choses. Il y a un passage que l'on cite souvent: «Ce que l'oeil n'a pas vu, et que l'oreille n'a pas entendu, et qui n'est pas monté au coeur de l'homme, ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment», et l'on dit que ces choses sont si grandes, que nous ne pouvons les connaître, mais l'apôtre rappelle ce passage pour montrer qu'il ne s'applique pas aux chrétiens, car il ajoute: «Mais Dieu *nous l'a révélé* par son Esprit». Tel est l'état du chrétien, et nous avons reçu l'Esprit pour connaître ces choses.

Est-ce que je ne *sais* pas que je serai dans la même gloire que Moïse et Elie? N'est-ce rien? N'est-ce rien de savoir que je marcherai avec Lui en vêtements blancs? N'est-ce rien de recevoir un caillou blanc avec un nouveau nom écrit dessus?

J'ajoute maintenant (cela sort un peu du sujet, il est vrai, mais c'est très important de nos jours) que nous avons une révélation parfaite de ces choses; «desquelles aussi» est-il dit, «nous parlons, non point en paroles enseignées de sagesse humaine, mais en paroles enseignées de l'Esprit», et encore: «L'homme animal ne reçoit pas les choses qui sont de l'Esprit de Dieu, car elles lui sont folie, et il ne peut les connaître, parce qu'elles se discernent spirituellement». On trouve ici la déclaration que la communication de ces choses était faite par les paroles que le Saint Esprit a données; en outre, l'intelligence que j'en ai me vient aussi par le Saint Esprit. J'ai, de la part de Dieu lui-même, ses propres pensées sur toutes ces choses, et cela en grâce.

Un mot sur le verset 27. *Nos* pensées sont toutes étonnamment pauvres! Nous avons ici ce que le Seigneur n'avait jamais dit auparavant: «Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix», «vous avez de la tribulation dans ce monde». Paul était persécuté et battu de verges, parce qu'il était fidèle — mais *je* vous donnerai la paix, ma paix que rien ne peut atteindre. Il ne dit pas: je vous laisserai la joie, nous ne sommes pas toujours en joie, nous avons de la peine et des afflictions. Remarquez le caractère de cette paix. D'abord quant à la conscience; le sang a effacé mes péchés, je n'ai plus aucune conscience de péchés. Mais on trouve ici plus que cela; j'ai la paix même de Christ; quelle pensée!

Marchons-nous dans ce monde avec la paix que Christ avait? ayant naturellement une conscience parfaite, car il a fait cette paix par son sang précieux; mais nous avons plus que cela, il n'y avait pas en Christ un coeur distrait, un coeur recherchant toutes sortes de choses qui ne sont pas de Dieu, mais un coeur n'ayant qu'un but; sans une note discordante, sans un nuage, sans une question. Et il nous a laissé, *cette* paix!

La manière dont il donne n'est jamais celle du monde. Si je donne une chose, je ne la possède plus, mais ce n'est pas la manière de faire de Christ. La gloire qu'il nous donne l'abandonne-t-il? Non, il nous y introduit. Et cela s'applique à tout: ma paix, ma joie, les paroles du Père, la gloire, l'amour. Il dit: «Mon Père et votre Père, mon Dieu et votre Dieu». Il nous a fait entrer dans sa position et dans la jouissance de tout ce qu'il possède. Je n'ai pas besoin de

dire que nous avons ce trésor dans des vases de terre; mais le coeur de Christ ne saurait être satisfait, si nous avons le sentiment qu'il nous a caché *quoi que ce soit*; c'est la manière de faire de l'amour de Christ. Cependant on trouve toujours en toutes choses, qu'en agissant ainsi il n'est pas diminué, sa gloire et sa bénédiction personnelles sont soigneusement distinguées. Il ne dit pas: *notre* Père, mais «mon Père et votre Père». Moïse et Elie étaient dans la même gloire que Lui, mais au moment où Pierre veut les mettre sur le même niveau, ils disparaissent: «Celui-ci est mon Fils bien-aimé, écoutez-le».

Il y a, dans le cas d'Etienne, une belle expression de cette différence dans les effets qu'elle produit. Lorsqu'au baptême, Christ était monté en s'éloignant de l'eau, les cieux s'étaient ouverts sur Lui. Mais lorsque la rédemption eut été accomplie et le Saint Esprit donné, Etienne est rempli du Saint Esprit, et voit les cieux ouverts, comme Christ les vit; mais ce n'étaient pas les cieux regardant en bas, c'était Etienne regardant en haut, voyant le Fils de l'Homme debout à la droite de Dieu, et devenant moralement semblable à Lui. Christ dit: «Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font»; Etienne dit: «Seigneur, ne leur impute point ce péché». Christ dit: «Père! entre tes mains je remets mon esprit»; Etienne dit: «Seigneur Jésus, reçois mon esprit».

Il voit un homme à la droite de Dieu, et devient semblable à lui. Vous ne voyez jamais cela en Christ. Christ ne regarde pas en haut pour devenir semblable à quelque chose, mais le ciel s'ouvre pour le regarder. Vous trouvez toujours cette différence. Nous ferions une perte immense, si nous ne remarquions pas cela. Il est le Fils éternel du Père. Mais, ô bien-aimés, le voir dans son humiliation, Lui, le saint Fils de Dieu, lassé de son chemin, s'asseyant au bord du puits, parce qu'il n'avait point d'autre place où il pût s'asseoir! On trouve des exemples nombreux de cela. Le Fils du Père a été manifesté en chair, mais quelle chose que de le voir marchant ici-bas, si près, *si près* de nous! Nous trouvons un autre exemple magnifique de sa manière d'agir dans le cas du lépreux. Si quelqu'un touchait un lépreux il devenait impur. Le Seigneur touche le lépreux; a-t-il été souillé? Nullement, c'est la lèpre qui disparaît. C'est ainsi qu'il est venu ici-bas: il *nous* a touchés, et il nous bénit.

Il y a une parole magnifique: «Il verra du fruit du travail de son âme, et sera satisfait»; — il ne sera jamais satisfait tant qu'il ne me verra pas avec Lui-même, dans la même gloire! Et il en recevra toute la louange.

C'est par la révélation de toutes ces choses que le Seigneur lui-même nous encourage maintenant.

Bien-aimés, si nous voulons être heureux avec Dieu, il faut que Christ soit tout pour nous et que nous n'attristions pas l'Esprit de Dieu, afin que cet Esprit puisse n'être occupé que de prendre les choses de Christ et de nous les communiquer. (J.N.D.)

2. Colossiens 1

Nous avons, dans l'épître aux Colossiens, l'appel du chrétien quant à sa marche, et le fondement sur lequel repose cet appel. Ce n'est pas la marche d'un honnête homme —

quoique naturellement elle s'y trouve — mais une marche «digne du Seigneur», le chrétien étant une épître de Christ.

On trouve trois expressions en rapport avec la «dignité» de la marche. En 1 Thessaloniens 2: 12: «Pour que vous marchiez d'une manière *digne de Dieu*, qui vous appelle à son propre royaume et à sa propre gloire». Ensuite, ce passage de Colossiens 1: 10: «Pour marcher d'une manière *digne du Seigneur* pour lui plaire à tous égards»; c'est la même vérité. Enfin, une autre expression générale en Ephésiens 4: 1: «Je vous exhorte à marcher d'une manière *digne de l'appel* dont vous avez été appelés». Cette expression est plus en rapport avec le Saint Esprit. Il ne faut pas que vous l'attristiez.

Le chapitre qui nous occupe considère le fondement qui est posé pour cela, et montre jusqu'où vont l'exercice de la foi et la responsabilité, j'entends quant à notre marche. La parole de Dieu est le guide à cet égard, mais elle ne présente pas la même vérité dans chaque épître.

Il y a ceci de commun entre l'épître aux Romains et celle aux Colossiens, que l'homme y est vu comme présent dans la chair, selon la nature. Nous sommes tous de pauvres pécheurs dans la chair; Dieu nous rencontre en grâce, nous montre nos péchés, et il n'y a d'autre remède à cela que la mort. Cependant la mort par Christ devient une grâce infinie; mais c'est toujours la mort. Ce n'est pas que je ne puisse trouver dans un pommier sauvage autre chose que des pommes sauvages — il a peut-être des fleurs belles en apparence — mais pour avoir de bons fruits, il faut que l'arbre soit coupé et enté. Ainsi l'homme dans la chair ne peut plaire à Dieu. Mais abattez la chair, jugez-la maintenant par la parole de Dieu; alors Christ devient votre vie, et vous avez à vous tenir pour morts au péché, mais pour vivants à Dieu, non en Adam, mais dans le Christ Jésus, notre Seigneur.

L'épître aux Ephésiens traite un tout autre sujet. L'homme y est considéré, non comme un pécheur vivant dans le péché, mais comme mort dans ses péchés. Si je suis vivant aux convoitises, je suis mort à Dieu. Ce n'est pas une chose différente, mais c'en est un aspect différent. Si j'envisage un homme vivant dans la chair, je dois introduire la mort au péché, comme dans l'épître aux Romains, et la mort au monde, comme dans celle aux Colossiens. Tout a été jugé; qu'il s'agisse d'une épreuve sans loi ou sous la loi, tout a été trouvé mauvais. Bien plus, quand Dieu est venu dans le monde en Christ, le péché y était, et la transgression aussi, mais la présence de Dieu en Christ a mis tout à découvert — l'esprit charnel s'est montré inimitié contre Dieu — et s'il s'agit des hommes, ils se sont débarrassés de Lui. Tel est le monde où nous sommes; Christ a été crucifié et mis à mort par des mains iniques. Une oeuvre des plus bénies a été accomplie par cet acte, mais c'est un autre point. L'épreuve de l'homme a été terminée à la mort de Christ. Dieu a envoyé son Fils; ils ont dit: «Tuons-le, et l'héritage sera à nous», — car ils voulaient pouvoir jouir du monde sans Dieu. *Cela* ne pourra continuer toujours; mais telle est la nature de l'homme et ce qu'elle essayera toujours de faire. Mais l'homme n'est pas heureux; un petit enfant peut courir çà et là et s'amuser, — l'homme n'est pas heureux. Vous ne trouveriez pas un homme qui pût dire comme Paul: «Plût à Dieu que... tu devinsses de toutes manières tel que je suis». L'homme a beaucoup de bénédictions, je l'admets de la manière la plus complète, mais il n'est pas heureux.

Quand l'épître aux Romains me présente la manière dont le péché dans la chair est traité, j'y trouve la mort introduite en grâce.

Il y a une purification absolument parfaite par le sang de Christ, mais il y a aussi la mort au péché.

Dans l'épître aux Colossiens, je fais un pas de plus: Nous sommes aussi «ressuscités avec lui»; et l'apôtre en développe ensuite la conséquence et la portée.

Dans l'épître aux Ephésiens, il ne s'agit pas d'un homme vivant dans la chair — il n'en est question que dans un seul verset — mais on ne trouve chez l'homme aucun mouvement vers Dieu, l'homme est mort dans ses péchés, et je rencontre alors Dieu agissant selon ses propres pensées; il nous prend, nous vivifie ensemble avec Christ, et nous fait asseoir dans les lieux célestes *dans* le Christ Jésus, non pas encore avec Lui, mais en Lui.

Lorsque nous sommes vus ainsi comme morts dans nos péchés, alors apparaît l'oeuvre de Dieu, et nous sommes vivifiés ensemble avec Christ. Christ vient dans sa grâce et son amour souverains, dans le corps qui a été formé pour Lui, et la Parole est faite chair, un peu moindre que les anges à cause de la passion de la mort. Il descend là où j'étais gisant, et Dieu nous ressuscite ensemble — nous entrons individuellement en scène, mais Dieu nous voit comme un tout complet — et nous fait asseoir ensemble dans les lieux célestes en Christ.

Il nous retire de la mort, du péché, et du premier Adam, et nous place en Christ, le second Homme, le Seigneur du ciel. C'est une oeuvre qui est entièrement de Dieu et par laquelle, ayant ôté les péchés, il nous tire de la mort et du péché, et nous place en Christ ressuscité d'entre les morts. C'est une position tout à fait nouvelle; dans la pensée de Dieu, elle est vue dans toute sa perfection; et il nous la fait connaître, afin que nous nous tenions en Christ maintenant, dans la conscience de notre position.

Mais dans les Romains et aussi dans les Colossiens l'apôtre considère l'homme non comme mort dans le péché, mais comme vivant dans les péchés. Ainsi nous devons mourir. Je ne puis permettre que le vieux tronc du pommier sauvage subsiste. Il est là, mais étant en Christ, je dis: Maintenant je suis mort au péché. «En ce qu'il est mort, il est mort une fois pour toutes au péché; mais en ce qu'il vit, il vit à Dieu». Par la loi, je suis mort à la loi, parce qu'elle m'a tué, et elle ne pouvait aller au delà. En parlant de la loi, dans l'épître aux Corinthiens, l'apôtre l'appelle le ministère de la mort et de la condamnation; et en Galates, il dit: «Tous ceux qui sont sur le principe des oeuvres de loi, sont sous malédiction»; la loi est la règle parfaite de ce qu'un enfant d'Adam doit être seulement vous ne l'êtes pas; un enfant de Dieu est une chose différente.

Dans l'épître aux Galates, l'apôtre dit: «Je suis mort à la loi, afin que je vive à Dieu». Mais maintenant il est en Christ, non en Adam, bien qu'Adam eut été créé innocent et heureux jusqu'à ce qu'il eût abandonné Dieu. L'apôtre ajoute: «Je vis dans la foi au Fils de Dieu» cela lui donne un objet, c'est-à-dire Christ. Tout cela est résumé dans l'épître aux Galates. Il est mort avec Christ de cette manière, et il ajoute: «Je ne vis plus, moi, mais Christ vit en moi». En Romains et en Colossiens, il est question de la mort quant à moi, de la mort à ce que j'étais

dans mon esprit et ma conscience; puis de la vie: «Je suis vivant à Dieu je ne suis plus en Adam mais en Christ». Ainsi, je trouve en Romains 6: «Christ est mort une fois pour toutes au péché, mais en ce qu'il vit, il vit à Dieu». C'est maintenant une vie nouvelle. «Celui qui a le Fils, a la vie, celui qui n'a pas le Fils de Dieu n'a pas la vie». «Ceux qui sont dans la chair ne peuvent plaire à Dieu».

Dans les Romains, je trouve un homme mort au péché. Il y a premièrement d'autres choses, comme par exemple: «Justifiés sur le principe de la foi, nous avons la paix avec Dieu», il y a que Christ a été crucifié pour mes péchés, de sorte que Dieu ne peut me les imputer; mais nous trouvons encore une autre chose: «Je suis crucifié avec Christ»; je suis mort avec Lui au péché. Et maintenant, l'ayant pour ma vie, mon devoir de chrétien est de marcher comme Christ. Or je trouve ici, dans les Colossiens, la mesure de ce que c'est que de pouvoir «marcher d'une manière digne du Seigneur pour lui plaire à tous égards, portant du fruit en toute bonne oeuvre». Comme le dit l'apôtre, en Corinthiens: «Vous êtes l'épître de Christ», et aussi dans ce passage: «Afin que la vie aussi de Jésus soit manifestée dans notre corps».

Dans le chapitre que nous avons lu, Paul parle de ces choses et en montre le principe: comment, pourquoi, de quelle manière cela est. Nous ne pourrions penser à une telle chose si Christ n'était pas notre vie.

Mais il y a un autre point aussi, c'est-à-dire le caractère des voies de Dieu envers nous, et la manière différente dont elles se montrent quand il est question de rédemption, et ses voies envers nous pour assurer le caractère de notre marche ici-bas lorsque nous sommes rachetés, et c'est alors qu'on trouve le «si».

Après avoir prié pour les Colossiens, l'apôtre ajoute: «Pour que vous marchiez d'une manière digne du Seigneur pour lui plaire à tous égards, portant du fruit en toute bonne oeuvre, et croissant par la connaissance de Dieu». En connaissant Dieu davantage, je sais mieux ce qui lui plaît, et j'ai ces deux choses pour marcher d'une manière digne de Christ: la vie et la connaissance de Dieu.

Ce à quoi nous sommes appelés comme chrétiens, c'est de marcher d'une manière digne de Christ, non comme des hommes intègres, ce n'est pas de cela qu'il s'agit, mais Dieu est venu dans ce monde, dans un homme, et nous devons être semblables à Lui. Il en est ainsi dans les Ephésiens où, nous plaçant sur un autre terrain, l'apôtre dit: «Soyez donc imitateurs de Dieu comme de bien-aimés enfants». En Jean, c'est le même principe: «Par ceci nous avons connu l'amour, c'est que lui a laissé sa vie pour nous; et nous, nous devons laisser nos vies pour les frères». Il y a une limite à cela; mais, né de Dieu, et ayant Christ en moi, ma vie, toute l'occupation de la vie chrétienne est de montrer la vie de Christ manifestée dans notre chair mortelle. La grâce suffit à cela: «Fortifiés en toute force, selon la puissance de sa gloire, pour toute patience et constance, avec joie».

Nous avons à traverser un monde d'opposition et de tentation, et ce qui nous caractérise, ou doit le faire, c'est la patience et la constance avec joie.

Nous pouvons être persécutés ouvertement, persécutés dans nos familles, et mille autres choses, mais dans tous les cas, nous avons à nager contre le courant, dans la puissance de la grâce de Christ. «Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï avant vous». «Mais que la patience ait son oeuvre parfaite, afin que vous soyez parfaits et accomplis, ne manquant de rien». Epaphras combattait, afin qu'ils «demeurassent parfaits et bien assurés dans toute la volonté de Dieu».

Dans notre marche à travers ce monde, il n'y a rien qui nous mette plus à l'épreuve que cette patience, car un homme patient n'a point de volonté. C'est la patience parfaite qui est requise, et par conséquent le support envers les autres, et la joie aussi.

On trouve une autre chose dans un verset que j'aurais dû citer d'abord: «Que vous soyez remplis de la connaissance de sa volonté, en toute sagesse et intelligence spirituelle» (verset 9). Le chrétien est considéré ici dans sa vraie et juste place d'obéissance. Mais combien souvent nous sommes hésitants, nous demandant ce qu'il nous faut choisir? Eh bien, je dis que, dans ce cas, votre oeil n'est pas simple.

Mais si je marche dans la puissance de l'Esprit de Dieu, dans le sentier de l'obéissance, l'oeil de mon âme sera simple. J'ai besoin de sagesse spirituelle, si je veux marcher d'une manière digne du Seigneur. C'est un sentier que l'oeil de l'aigle n'a pas aperçu; il conduit à travers un désert où il n'y a pas de chemin. Je dois suivre le Seigneur, car il dit: «Où je suis, moi, là aussi sera mon serviteur»; et le suivre, c'est marcher où ses pas se sont empreints avant moi. C'est alors que nous trouvons la force, la sagesse divine et l'intelligence spirituelle pour marcher d'une manière digne de Lui.

Combien souvent nous trouvons des âmes sincères et chrétiennes abattues. Il n'y a pas en elles de force spirituelle, parce qu'elles ont abandonné leur premier amour.

Dans la première épître aux Thessaloniens, l'apôtre se souvient de leur oeuvre de foi, de leur travail d'amour et de leur patience d'espérance; dans la lettre à Ephèse (Apocalypse 2), vous trouvez leur oeuvre, leur travail et leur patience, mais ni la foi, ni l'espérance, ni l'amour: la source était tarie. La foi, l'espérance et l'amour, sont la source du service, mais elle n'existait plus dans le coeur, et ainsi Christ ne pouvait plus être présenté d'une manière fraîche et vivante.

La sagesse, l'intelligence spirituelle et la croissance aussi sont nécessaires pour marcher d'une manière digne de Christ lui-même.

Quand vous parlez de marcher à travers ce monde, rappelez-vous qu'Adam innocent n'avait pas à trouver de chemin pour y marcher, non plus que nous dans le ciel; mais maintenant ici-bas, nous devons en trouver un, car nous sommes étrangers et forains recherchant une patrie; et dans le désert nous n'avons point de sentier. Il y a celui de Christ qui est le chemin, la vérité et la vie, et en Lui j'ai la sagesse et le discernement spirituel. Nous sommes tous sujets à marcher mal, quoique cela ne doive pas être; je n'admets pas que nous devions nécessairement subir un déclin; la vie dans sa fraîcheur doit se montrer de plus en plus. Un ruisseau qui descend des montagnes, coule plus silencieusement dans la plaine, mais

il n'en coule pas moins. Je n'admets pas qu'à mesure que nous avançons, Christ nous soit moins précieux; mais notre intelligence et nos sentiments sont plus mûrs, notre amour est plus profond, et le lien avec Christ plus fort, plus parfait et plus stable.

Paul ne dit pas: Je crois en Christ, mais: «Je sais qui j'ai cru».

Ensuite, bien-aimés, vous trouvez ceci: le fondement de la rédemption et du salut (versets 12-22), et à la fin un «si» (verset 23).

L'apôtre rend grâces au Père qui nous a rendus capables de participer au lot des saints dans la lumière; il y a une joie réelle en cela; Dieu m'a formé pour cette chose même, pour une gloire comme celle de Christ et avec Lui; je n'y suis pas encore sans doute, mais il m'a donné les arrhes de l'Esprit. Il ne m'en a pas simplement conféré le titre, mais il m'a rendu propre à cela. L'oeuvre de Christ est si complète, si parfaite et si absolue, que quand nous sommes en Christ, nous sommes déjà rendus capables de participer à ce lot des saints.

Le brigand sur la croix en est l'exemple le plus frappant. Quand les disciples s'étaient enfuis, le brigand a une conscience honnête et dit: «Nous recevons ce que méritent les choses que nous avons commises: mais celui-ci n'a rien fait qui ne se dût faire». On n'a jamais entendu dire que, lorsque deux hommes étaient pendus ensemble, l'un se plût à insulter l'autre; cependant cela se voit ici. Mais ensuite le brigand change de langage et déclare que Christ est un homme sans tache. Comment le savait-il? C'était une révélation divine qui lui était faite de la perfection de Christ ici-bas; alors il dit: «Souviens-toi de moi, Seigneur, quand tu viendras dans ton royaume»; tu es pendu là, mais tu viendras dans ton royaume. Remarquons encore qu'il dit: «Seigneur, souviens-toi de moi», il n'a pas demandé à Christ de le toucher, mais seulement de se souvenir de lui quand il viendrait. Le Seigneur répond: Tu n'attendras pas jusque-là; «aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis». Un homme, un criminel, non pas un pécheur seulement, était introduit dans le paradis, réellement converti; l'oeuvre de Christ a cette efficace, et ce brigand rendant hommage à Christ, quand tous les disciples se sont enfuis, est introduit immédiatement dans le paradis. Il a subi les conséquences de son crime envers l'homme, mais Christ les a supportées devant Dieu.

C'est ainsi que, par l'oeuvre de Christ, nous sommes rendus capables d'avoir cette place, la place du chrétien, en sorte que nous rendons grâces au Père. Nous sommes délivrés des ténèbres et nous entrons dans la lumière, mais bien plus, nous serons dans le royaume du Fils de son amour; nous sommes amenés maintenant à la jouissance de cet amour. — «Tu les as aimés comme tu m'as aimé».

Croyez-vous, bien-aimés, que Dieu vous aime comme il aime Christ? C'est une chose merveilleuse à dire, mais le Seigneur l'a dite: «Je leur ai fait connaître ton nom, le nom du Père, et je le leur ferai connaître, afin que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux, et moi en eux». Pauvres faibles êtres que nous sommes, entourés de pièges innombrables, mais c'est la propre pensée de Dieu de nous amener à Lui-même par Christ, purifiés par son sang précieux, nous rendant capables de participer au lot des saints dans la lumière, nous ayant délivrés du

pouvoir des ténèbres, c'est-à-dire de Satan, et transportés dans le royaume du Fils de son amour.

C'est là que nous sommes placés comme chrétiens; alors l'apôtre en montre la raison: «En qui nous avons la rédemption, la rémission des péchés». La rémission des péchés est à nous. Mais peut-être n'êtes-vous pas au clair à cet égard? Alors, comment se fait-il que, lorsque l'Évangile fût annoncé, la repentance et la rémission des péchés furent prêchées? Dois-je le croire? Je dois me repentir, c'est clair, et ainsi je ne puis continuer à marcher de la même manière que je le faisais auparavant.

La rémission des péchés doit être prêchée, et je le crois. Dieu ne se souviendra plus de mes péchés, parce que tout est réglé par le sang; et l'Écriture ne reconnaît rien de semblable à un chrétien non pardonné. Jean dit: «Je vous écris, enfants, parce que vos péchés vous sont pardonnés par son nom».

Ensuite, dans notre chapitre, nous avons Christ lui-même, l'image du Dieu invisible, présenté comme le premier-né de toute la création. Cela n'est pas encore accompli, mais le droit qu'il y a est parfait. Il recueille maintenant les cohéritiers, il est assis, non sur son propre trône, mais sur celui du Père. «Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que j'aie mis tes ennemis pour marchepied de tes pieds». Dieu n'a pas encore fait de ses ennemis son marchepied. Lisez en Hébreux 2: «Quelqu'un a rendu ce témoignage quelque part, disant: Qu'est-ce que l'homme que tu te souviennes de lui, on le fils de l'homme que tu le visites? Tu l'as fait un peu moindre que les anges, tu l'as couronné de gloire et d'honneur», — il est couronné personnellement, — «et l'as établi sur les oeuvres de tes mains; tu as assujetti toutes choses sous ses pieds,... mais maintenant nous ne voyons pas encore que toutes choses lui soient assujetties»; mais il attend que ses ennemis soient mis pour marchepied de ses pieds.

Quand il se lèvera, il nous prendra afin que nous soyons avec Lui. Dieu connaît le moment où cela doit avoir lieu — ce sera quand les cohéritiers seront rassemblés. Il est couronné de gloire et d'honneur, de sorte que nous savons que l'oeuvre en vertu de laquelle nous sommes faits cohéritiers, est achevée.

Or, toutes choses ont été créées par Lui, par conséquent lorsqu'il entre dans ces choses, il doit avoir la première place.

On trouve ensuite une autre autorité suprême, il est «chef du corps, de l'assemblée». En Ephésiens, il est dit: «Chef sur toutes choses à l'assemblée, qui est son corps». Il est chef du corps et chef sur toutes choses.

Nous trouvons donc ceci: Nous sommes rendus capables, nous sommes dans la lumière de Dieu, nous sommes délivrés de Satan, nous sommes transportés dans le royaume du Fils de son amour, nous avons le pardon des péchés; et quant à Christ, le Fils, comme Créateur, il a des droits sur toutes choses, aussi bien que sur l'Église de Dieu qui comprend tous les chrétiens. Il est le Chef du corps, afin qu'en toutes choses il tienne, Lui, le premier rang.

Nous sommes caractérisés par ces mots: «capables», «délivrés», «transportés», «rédemption»; et quand viendra le temps où nous serons tous rassemblés, et où toutes choses seront réconciliées et mises en ordre, Lui-même ayant fait la paix par le sang de sa croix, alors une autre chose aura lieu.

L'état actuel des choses n'est pas la réconciliation: de toutes parts il n'y a que guerres et dégradation. Mais ce sera bien différent quand Christ régnera. «Vous qui étiez autrefois étrangers, il vous a maintenant réconciliés», et nous attendons un état de choses réconcilié. «Il vous a réconciliés». Parole bénie! Car lorsqu'on est réconcilié avec un autre, il n'y a plus de discorde. Christ a fait cela. Nous sommes réconciliés avec Dieu. Je parle des croyants. Je ne dis aucun bien de moi-même; à Dieu ne plaise. Mais il n'y a rien qui m'empêche d'entrer comme le pauvre brigand dans le paradis. *Christ est digne d'y entrer et je suis en Lui.*

Mais l'épître aux Colossiens nous montre l'espérance conservée dans les cieux pour nous. Quant à notre sentier, nous sommes encore dans le désert, appartenant à Dieu, et marchant vers Canaan. Nous sommes réconciliés avec Dieu, parfaitement réconciliés; il n'y a aucune discorde quelconque. Nous sommes de pauvres et faibles créatures; mais la paix est faite et Christ est ressuscité. Il s'est chargé de nos péchés; nous vivons dans le résultat de ce qu'il a fait, et nous avons une pleine liberté pour entrer dans les lieux saints. Dieu est révélé en amour, et, comme conséquence, nous sommes en sa présence. «En ce jour-là — celui du Saint Esprit — vous connaîtrez que moi je suis en mon Père, et vous en moi, et moi en vous».

Je me suis arrêté là-dessus, afin que nous sachions bien où nous avons été placés. Christ a porté mes péchés et m'a amené en la présence de Dieu. Après avoir fait par lui-même la purification de mes péchés, il s'est assis à la droite de la Majesté, dans les hauts lieux. Il ne s'est pas assis avant d'avoir terminé son oeuvre, et, maintenant que nous croyons en Lui, la seule question est celle-ci: Quelle est la valeur de ce qu'il a fait? Le Seigneur veuille qu'aucune âme ne mette en doute le fait, d'avoir été amenée à Dieu. Ce n'est pas la valeur que je mets à la chose qui me donne la paix, mais c'est le prix que Dieu y attache.

Supposez que je vous aie extrêmement offensé, et que quelqu'un en fasse la réparation; pour qui sera-t-elle? Pour moi qui vous ai offensé, ou pour vous qui êtes l'offensé? Eh bien, Dieu est-il satisfait? Oui, puisque Christ est assis à la droite de Dieu. Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, l'a glorifié; et il est là maintenant.

Celui qui a porté mes péchés est à la droite de Dieu. Croyez-vous qu'il y soit avec mes péchés? Je ne le crois pas. C'est impossible. Voilà qui résout la question de mon acceptation. Il y a tant d'âmes qui en doutent et pensent qu'il y a de l'humilité à le faire. Quoi? de l'humilité à douter de la valeur de l'oeuvre de Christ! Que nous soyons tous indignes, j'en conviens, mais son oeuvre est faite. Pourquoi? Afin que, dans les siècles à venir, Dieu montre les immenses richesses de sa grâce, dans sa bonté envers nous dans le Christ Jésus. Envers *nous!* N'est-ce pas une pensée réjouissante que nous soyons éternellement les témoins de la grâce de Dieu?

Maintenant j'arrive à un autre point.

Vous êtes réconciliés par la mort. C'est accompli. «Pour vous présenter saints et irréprochables et irrépréhensibles devant lui». Cela n'a pas encore eu lieu. La chose m'appartient, je le sais, mais il est évident que nous ne sommes pas encore manifestés en gloire. Il nous a réconciliés pour nous présenter. La rédemption est accomplie, et j'en vois la plénitude dans le brigand. Il a été «rendu capable».

Mais nous traversons pendant quelque temps ce pauvre monde, les pièges y abondent, et Satan est habile à nous faire broncher.

Israël nous en donne l'exemple. Sa délivrance hors d'Égypte était absolue: «Je vous ai portés sur des ailes d'aigle, et vous ai amenés à moi». Ensuite ils avaient à traverser le désert pour se rendre en Canaan. De fait, Dieu nous conduit de même à travers ce monde vers notre repos. En considérant un chrétien de cette manière, je lui dis: Eh bien, si vous marchez vers Canaan, vous devez suivre jusqu'au bout le chemin qui y mène. Et si vous répondez: Non, mais je retournerai en Égypte, alors vous n'arriverez pas en Canaan.

Je ne doute pas que la terre promise ne nous appartienne, ni que tout véritable saint n'arrive sûrement au ciel, mais pour y arriver il a le désert à traverser. Ce n'est pas de l'incertitude à l'égard de la rédemption et de sa parfaite valeur, mais le désert est le lieu où la chair est mise à l'épreuve, et, le chrétien doit aller jusqu'au bout de la course, travaillant à son propre salut.

Là nous sommes toujours en lutte avec Satan, et nous devons avancer avec crainte et tremblement.

Il n'est donc pas question ici de la valeur de la rédemption, car je suis «rendu capable», mais je trouve ceci: «Il ne retire pas ses yeux de dessus les justes». J'ai l'amour de Dieu, le Dieu rédempteur, cela est vrai, mais il y a un autre fait: Vous êtes en voyage dans le désert — nous y sommes tous en ce moment — et il faut que vous alliez jusqu'au bout.

Mais alors je possède cette vérité que notre vie maintenant est la vie de Christ, et que cela repose sur un témoignage positif; et tant que je serai placé sous la responsabilité, je serai gardé sûrement.

Christ a achevé cette oeuvre parfaite et m'a aussi placé là où je puis apprendre à le connaître lui-même dans le désert. Il nous humilie et nous exerce, afin de nous apprendre ce qu'est la patience. Résistez au diable et il s'enfuira de vous. Ce dont vous avez besoin, c'est d'une dépendance de Dieu de tous les instants, maintenant, aujourd'hui, demain, d'une dépendance continuelle.

Quoique j'aie la rédemption, si Dieu, dans le chemin même où elle m'introduit, m'abandonnait cinq minutes, tout serait fini pour moi. C'est la vie, mais toujours dans la dépendance du Seigneur Jésus Christ. Or, dans cet état de dépendance, j'ai la promesse positive d'une fidélité infaillible. Je n'ai aucun doute à cet égard. Pourquoi? Est-ce parce que je me confie en moi-même? A Dieu ne plaise; mais parce que je me confie en la fidélité de Celui qui nous a aimés et s'est donné lui-même pour nous. «Travaillez à votre propre salut,

avec crainte et tremblement»; cela se continue tous les jours, mais non la rédemption. En 1 Corinthiens, vous n'avez peut-être pas le passage le plus frappant, mais c'en est un très fort: «Selon que le témoignage du Christ a été confirmé au milieu, de vous, de sorte que vous ne manquez d'aucun don de grâce pendant que vous attendez la révélation de notre Seigneur Jésus Christ, qui aussi vous affermira jusqu'à la fin pour être irréprochables dans la journée de notre Seigneur Jésus Christ. Dieu, par qui vous avez été appelés à la communion de son Fils Jésus Christ, notre Seigneur, est fidèle». Après avoir parlé ainsi, l'apôtre commence à les blâmer de tout ce qu'ils avaient fait — ils marchaient si mal qu'il ne pouvait retourner auprès d'eux. C'est le gouvernement de Dieu à notre égard dans le chemin où nous avons à marcher. Il ne permet pas que la manne manque un seul jour, et les expressions de sa fidélité sont inestimables. Mais je ne parle pas de dépendance quand je parle de rédemption; celle-ci est complètement achevée. Mais tout est dépendance dans la marche à travers ce monde, et il nous garde. Pourquoi le fait-il? Parce que nous *avons besoin* d'être gardés. Pourquoi dit-il: «Nul ne les ravira de ma main»? Parce que le diable veut toujours les ravir. Il nous retient, même si nous manquons. Il est toujours vivant pour nous introduire dans la gloire. Moïse dans le désert avec les Israélites, les appelle un peuple de cou roide depuis le jour où il les connut; mais lorsque sur la montagne, Balaam joue le rôle d'accusateur, Dieu dit par sa bouche qu'il n'a pas aperçu d'iniquité en Jacob, ni n'a vu d'injustice en Israël. Nous sommes rachetés sans aucune incertitude à cet égard, et il nous laisse dans le désert où toutes choses doivent être mises à l'épreuve. Il nous châtie pour ceci ou pour cela, intérieurement ou extérieurement, mais il n'y a pas un seul instant où Dieu ne nous garde. «Séparés de moi, vous ne pouvez rien faire», et vous devez traverser le désert jusqu'au bout. Je crois que quiconque a la vie voudra le faire: «Parce que moi je vis, vous aussi vous vivrez». Mais vous traversez le désert, où sont la chair et les ennemis, et c'est le sentier de la foi. Jusqu'à quel point nos coeurs se reposent-ils sur Lui? Notre amour est-il vivant et plein de fraîcheur, en sorte que nous puissions dire: «Je fais une chose». Les «si» vont avec le chemin du désert; mais Dieu est là pour nous garder.

Affranchissement

Prod'hom F. (Fragment de lettre)

ME 1904 page 217

... Le terme «être affranchi» équivaut à être délivré, libéré, d'une servitude, d'un esclavage. Dans le premier des trois passages que vous citez: Romains 6: 22, il est question d'être affranchi *du péché* comme d'un maître d'esclaves. Notez qu'il s'agit ici non pas *des péchés*, ni même *d'un péché* particulier, mais «*du péché*». Nous étions esclaves de ce maître; maintenant nous avons changé de maître, étant devenus esclaves de Dieu.

Dans le second passage: Romains 8: 2, la puissance de la nouvelle vie nous a affranchis, libérés, de la *puissance du péché* qui existait dans nos membres (7: 23). L'agent de la puissance de cette vie nouvelle est le Saint Esprit. Il faut, du reste, remarquer que ce verset 2 est un résumé et comme la conséquence de la doctrine du chapitre 6.

Dans le troisième passage: Galates 5: 1, il est question de *tout* ce dont la croix de Christ nous a affranchis ou libérés.

Pour la portée du mot *affranchi*, voyez encore Jean 8: 31-36; Romains 8: 19-21.

S'agit-il de notre position en Christ, comme résultat de la rédemption — de la mort de Christ pour nous et de notre mort avec Christ — l'on peut dire que *tous les rachetés sont affranchis*. Mais quand on parle de l'état intérieur, quand il est question que cet affranchissement opéré à la croix devienne affaire d'expérience dans l'âme et dans la marche, alors *les rachetés ne sont pas tous affranchis*. Mais celui qui est en voie de faire des progrès sur ce chemin ne se préoccupera pas de la chose pour lui-même, ne cherchera pas à savoir s'il *se trouve* affranchi. Il ne dira jamais: «Je suis affranchi», parce qu'il connaît *la mesure* de la délivrance qui ne sera finalement atteinte que lorsqu'il sera revêtu de son corps glorieux.

La vie, la lumière des hommes (Jean 1: 1-5)

ME 1904 page 239

La création a été faite par la Parole, mais elle n'existe pas dans la Parole. «En Lui (ou en elle) était la vie». Par celle-ci, il était en relation avec une partie spéciale de la création qui est l'objet des pensées et des conseils de Dieu. La vie luisait au milieu des hommes, elle était «la lumière des hommes»; elle se révélait comme témoignage de la nature divine en rapport immédiat avec eux, ce qu'elle ne faisait à l'égard de quoi que ce soit d'autre. Dieu lui-même est lumière, mais si nous considérons cette lumière telle qu'elle est révélée ici-bas dans le monde, l'Écriture nous dit, que «la vie était la lumière des hommes», la lumière *pour les hommes*. Ces mots forment en grec une proposition réciproque. «La vie était *la lumière des hommes*»; elle n'était pas pour les anges, mais pour les hommes. Dieu s'est révélé d'une manière adaptée spécialement à l'homme, en miséricorde, en patience, en grâce, etc., choses qui ne regardent pas les anges. En Lui-même, Dieu est lumière pour tous et pour tout, mais ici, Dieu est révélé comme la lumière des hommes, et Lui, qui s'est ainsi révélé, les anges ont à le chercher (comparez 1 Timothée 3: 16 et 1 Pierre 1: 12). «Vu des anges». Pour apprendre ce que Dieu est comme vie et comme lumière, il faut qu'ils apprennent ce que Christ a été sur la terre.

Or, l'Écriture nous fait une déclaration singulière: «La lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas comprise» (verset 5). La lumière, naturellement, ne peut pas luire sans dissiper les ténèbres. Mais ici, elle luit d'une manière tout à fait étrange: les ténèbres ne l'ont point comprise ou *saisie*.

«En Lui était la vie»; telle était sa *nature*. Il n'y eut jamais d'être créé duquel on pût dire: «En lui était la vie». Nous ne pouvons avoir la vie en nous-mêmes. Comme croyants, Christ est notre vie. La vie est *en* Lui; nous avons une vie dérivée, comme étant de Lui: «Parce que Lui vit, nous aussi nous vivrons» (Jean 14: 19).

A la suite de ces cinq premiers versets, l'Esprit, poursuivant son sujet, nous donne les détails *historiques* sur les relations de la Parole avec la création et avec l'homme.

Le fils de Dieu et le Fils de l'homme

ME 1904 page 278

Les bénédictions qui se rattachent aux caractères de Jésus comme Fils de Dieu et Fils de l'homme, ne se réaliseraient pas, si ces titres n'étaient pas réunis dans une seule et même personne; toutefois ils sont bien distincts l'un de l'autre.

Le Seigneur Jésus est appelé *Fils* de deux manières: d'abord il est le Fils éternel du Père, celui qui a créé toutes choses et qui a été envoyé ici-bas. Puis il est le Fils de Dieu dans ce monde; il a cette relation de Fils, en tant qu'homme dans ce monde (Psaumes 2: 7). Toutefois c'est une seule et même personne qui réunit en elle cette double gloire. Dans la première des deux relations dont nous parlons, la relation éternelle du Fils avec le Père, nous trouvons la mesure de l'amour du Père et la parfaite révélation du Père; ensuite la puissance de la vie divine («En Lui était la vie» Jean 1: 4), puissance démontrée dans une vie de sainteté parfaite ici-bas, et définitivement, dans la résurrection (Romains 1: 4) — puissance qui se montre aussi en nous vivifiant (Ephésiens 1: 19, 20; 2: 5). On trouve donc dans le Fils éternel la grâce, la parfaite révélation du Père (Jean 1; 14), la puissance de la vie, et la relation spéciale du Fils avec le Père. Or, en devenant Fils de l'homme, le Fils introduit toutes ces choses en sa propre personne dans l'humanité, c'est-à-dire dans la nature humaine au milieu des hommes; ensuite il leur communique cette vie, il devient la vie des hommes selon la grâce; et ayant aboli pour eux le péché, il les baptise du Saint Esprit, de sorte qu'ils entrent par cette nouvelle vie, et par le Saint Esprit, dans la relation dans laquelle Lui-même, le Fils, se trouve comme homme. Ils sont *fils*, le Père les aime comme il a aimé Jésus; on voit et on connaît le Père en Lui.

Une autre vérité se rattache à ce titre de Fils de l'homme. Comme Fils de Dieu né sur la terre, Jésus est aussi le Christ, le Messie, roi en Sion (Psaumes 2: 6). Ayant été rejeté comme Messie, bien qu'il doive revendiquer ses droits plus tard, c'est dans son caractère comme Fils de l'homme que ses droits se déploient. Or Dieu a destiné l'homme, en Lui et avec Lui, à être héritier de toutes choses dans une gloire céleste. Rejeté dans son caractère restreint de Messie, il prend celui plus étendu de Fils de l'homme d'abord souffrant, ensuite ressuscité et glorifié (conf. Psaumes 8, cité dans le Nouveau Testament, et Daniel 7).

Nous voyons dans les évangiles la transition du titre de Messie à celui de Fils de l'homme, qu'il se donne, du reste, toujours Lui-même. Le point de vue de Jean est un peu différent, parce qu'il commence par sa nature divine et voit dans sa réjection le point de départ d'une manifestation plus grande et plus excellente. Comme Fils de l'homme, il doit souffrir pour l'homme et hériter de tout ce que les conseils de Dieu ont préparé pour l'homme. C'est ainsi qu'il se lie à nous comme second homme, dernier Adam. Comme Fils de Dieu, il est en relation avec le Père.

Simple remarques sur l'état futur, les peines éternelles, et la divinité de Christ

Burkitt F.G. - ME 1904 page 332

Les diverses formes de la doctrine qui rejette la vérité des peines éternelles, bien que ce ne soit pas une erreur nouvelle se répandent abondamment par le moyen de livres, de traités et de sermons, tant en Europe qu'en Amérique. Il est donc extrêmement important que les chrétiens qui désirent maintenir la foi de l'Écriture soient mis en garde contre ces enseignements.

Les divers systèmes de la doctrine en question — Annihilationisme, Universalisme, etc. — déclarent s'appuyer sur l'Écriture, et même se prouver par elle: mais, quand ils sont soumis à un sérieux examen, on voit que c'est l'Écriture mal appliquée et accommodée de manière à satisfaire les théories de chaque école particulière. Les auteurs de ces doctrines et ceux qui les propagent prétendent généralement parler avec la plus grande certitude et la plus grande autorité, même sur les points les plus difficiles de la Révélation: et ils se présentent comme possédant la lumière, tandis que tous les autres qui ne pensent pas comme eux sont dans les ténèbres.

Un trait caractéristique de ces opinions, c'est qu'elles sont souvent liées à une certaine somme de vérités, et peut-être à quelque vérité plus ou moins négligée, et généralement oubliée, sur laquelle on insiste beaucoup et que l'on met en avant. Le résultat en est que les gens sont attirés par la vérité, et par conséquent plus aisément pris au piège en acceptant le mensonge de Satan qui l'accompagne.

On verra souvent aussi que ceux qui défendent les doctrines dont il s'agit, sont dans l'erreur quant à la personne de Christ, son expiation et la responsabilité de l'homme: la question est donc des plus solennelles, car elle embrasse les vérités les plus vitales du christianisme.

Le but de ces pages est de montrer brièvement quelques-uns des points en question, et de les examiner à la lumière des Écritures.

Esprit, âme et corps

Les mots ont, dans les langues, un sens primitif ou essentiel aussi bien que secondaire ou dérivé, oui bien encore des sens secondaires variés. Ainsi le mot «âme» ne signifie pas seulement «la partie spirituelle, raisonnable et immortelle de l'homme, laquelle fait de lui le sujet d'un gouvernement moral», ou simplement «le principe intellectuel ou intelligence», mais il est constamment employé dans le sens d'«une personne».

Cette variété dans l'emploi du mot ne donne lieu à aucune difficulté réelle, parce que si l'on comprend le contexte, le vrai sens du mot apparaît tout d'abord. Il est donc très important de comprendre ce que veut réellement dire le contexte, afin de ne pas être conduit à croire qu'un mot signifie quelque chose qui diffère de son vrai sens, dans un passage particulier quelconque.

Nous pouvons prendre, comme exemple, certains mots sur lesquels on s'appuie pour prouver que l'âme meurt: en Ezéchiel 18: 20: «L'âme qui a péché, celle-là mourra». Or, l'Écriture ne parle jamais de la mort de l'âme, quand le mot «âme» est employé dans son sens primitif de partie immortelle de l'homme. Le mot «mortel» s'applique invariablement au «corps». Mais citons en entier le passage auquel il est fait allusion: «L'âme qui a péché, celle-là mourra. Le fils ne portera pas l'iniquité du père, et le père ne portera pas l'iniquité du fils; la justice du juste sera sur lui, et la méchanceté du méchant sera sur lui».

Israël se plaignait que Dieu le punit à cause des péchés des pères, disant: «Les pères ont mangé du raisin vert, et les dents des fils en sont agacées». Le prophète leur montre qu'il n'était pas question que le fils portât l'iniquité du père, comme ils prétendaient que ce fût le cas; chacun mourrait pour ses *propres* péchés. La force de l'expression se trouve sur le mot «celle-là», en dehors de la question de savoir ce que devient le pécheur après la mort. Quant à *cela*, notre Seigneur lui-même lève le voile en Luc 16. C'est la personne qui pêche qui mourra; le jugement est *individuel*. C'est là qu'est la force évidente du passage.

Dans le Testament grec, le mot «âme» (*Psuchè*), est employé de diverses manières — nous pouvons remarquer les suivantes:

(1) Partie intérieure, spirituelle et morale de l'homme mise en contraste avec le corps et étroitement liée à «l'esprit». «Tu ne laisseras pas mon *âme* en hadès» (Actes des Apôtres 2: 27). «Ne craignez pas ceux qui tuent le corps et qui ne peuvent pas tuer *l'âme*; mais craignez plutôt celui qui peut détruire et l'âme et le corps dans la géhenne» (Matthieu 10: 28). «Je prie Dieu que votre esprit, et votre *âme*, et votre corps tout entiers, soient conservés sans reproche» (1 Thessaloniciens 5: 23).

(2) Siège des affections, des désirs du cœur etc. «Mon bien-aimé, en qui mon *âme* a trouvé son plaisir» (Matthieu 12: 18). «Mon *âme* est saisie de tristesse» (Matthieu 26: 38). «Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, et de toute ton *âme*» (Marc 12: 30).

(3) Esprit. «Ils étaient tous un cœur et une *âme*» (Actes des Apôtres 4: 32). «Irritèrent leurs *esprits* contre les frères» (Actes des Apôtres 14: 2).

(4) «Vie». Très fréquemment.

(5) Personnes. «Trois mille *âmes*» (Actes des Apôtres 2: 41). «Toute *âme* avait de la crainte» (Actes des Apôtres 2: 43).

«L'âme» étant étroitement liée au corps comme ce qui le fait vivre, est, ainsi qu'on la justement remarqué, très employée pour la vie (*) elle-même. L'esprit, l'âme et le corps, sont

dans un rapport intime. L'«esprit» est, pouvons-nous dire, la partie la plus élevée, intellectuelle, énergique; l'«âme» se rattachant plutôt aux affections.

(*) C'est la vie du corps non la vie dans son sens spirituel — la vie éternelle — pour laquelle un tout autre mot est employé, savoir *zôè*.

L'apôtre, embrassant l'homme tout entier, prie que l'esprit, et l'âme, et le corps tout entiers soient conservés sans reproche. L'homme est donc composé de trois parties — le corps étant naturellement une chose matérielle que nous pouvons voir; l'âme et l'esprit, intangibles et invisibles pour nous. Ils existent cependant et ne sont pas moins réels, selon l'Écriture.

Or, commençant tout d'abord par l'«âme», nous attirons l'attention du lecteur sur le fait que notre Seigneur, en prémunissant ses disciples contre ceux qui les persécutaient, leur dit de ne pas craindre ceux qui ne pouvaient tuer que le corps, et ne pouvaient pas atteindre l'âme. L'âme était-elle donc moins réelle, dans ce cas? Nullement. Notons aussi l'ordre des mots dans ce passage déjà cité, «l'esprit, et l'âme, et le corps»; et c'est ainsi aussi que notre Seigneur parle de détruire et «l'âme et le corps» dans la géhenne; l'«âme» est mise avant le «corps». Il est clair que c'est *après la mort* que l'âme et le corps se trouvent dans la géhenne, — de sorte qu'il y a ce qui existe après la mort, même pour le méchant. «Détruire» ne signifie pas «anéantir», comme nous le verrons amplement plus tard. «Il est réservé aux hommes de mourir une fois», dit l'apôtre, en Hébreux 9: 27, mais «après cela le jugement». La mort, et «après la mort», le jugement, c'est le commun lot de l'homme pécheur et impénitent: il y a donc ce qui survit à la mort et est sujet au jugement.

Quelques-uns prétendent que l'âme cesse d'exister, mais que le corps ressuscitera. Or, ce qui a cessé d'exister ne peut jamais être ressuscité, et s'il y a une cessation d'existence à la mort, il faut que Dieu crée un *nouvel* être à la résurrection; ainsi l'identité a disparu et avec elle la responsabilité attachée à l'homme dans ce monde.

Nous trouvons à ce sujet un passage très frappant dans Job 19: 25-27: «Et moi, je sais que mon Rédempteur est vivant, et que, le dernier, il sera debout sur la terre; et après ma peau, ceci sera détruit, et de ma chair je verrai Dieu, que je verrai, moi, pour moi-même; et mes yeux le verront, et non un autre». Ainsi, dans ces premiers âges, il y avait la connaissance donnée de Dieu que Job verrait le Rédempteur, *pour lui-même*. Ce n'est pas un nouveau Job remplaçant l'ancien, car il dit: «non un autre», mais l'homme identique dans une position et un état nouveau.

Les preuves de l'existence de l'âme après la mort abondent dans l'Écriture, et sont parfaitement claires pour tous, excepté pour ceux qui sont aveuglés par leur désir de soutenir une théorie. Nous apprenons, par le Psaume 16, quant à notre Seigneur lui-même, que son âme n'a pas été laissée au hadès, c'est-à-dire dépouillée du corps: et quant au corps, il ne vit pas la corruption.

Plusieurs fausses conclusions ont été tirées du fait qu'en Genèse 1, l'expression «âme vivante» est appliquée aux animaux aussi bien qu'à l'homme. Il est certes vrai qu'ils ont une vie liée au corps, mais celui qui nie la différence entre l'homme et les animaux, ravale l'homme

au niveau des bêtes qui sont «nées pour être prises et détruites». Si l'on pose la question comme l'a fait un autre écrivain, on verra toujours que l'Écriture, étudiée avec patience sous la direction du Saint Esprit, parle d'une manière qui, en peu de mots, annule toutes les spéculations des hommes. Dans le texte principal qui donne la révélation de Dieu sur ce sujet, nous lisons que Dieu forma l'homme de la poussière du sol et souffla dans ses narines une respiration de vie, et l'homme devint une âme vivante. Nous voyons donc que ce fut par le souffle de Dieu, cette très haute puissance de vie provenant de Lui-même, que l'homme devint une «âme vivante». Dieu avait premièrement formé son corps comme il le jugea convenable, et ce fut par la communication de la vie tirée de Lui-même qu'il anima la forme qu'il avait faite. Les animaux étaient sortis de la terre à sa volonté et par la parole de sa puissance. Il avait dit: «Que la terre produise des êtres vivants selon leur espèce», et il en fut ainsi: les créatures, vivantes parurent. Il n'en est pas de même de l'homme. Dieu se consulta solennellement quant à sa création et décida de faire l'homme à son image, selon sa ressemblance. Ainsi Dieu créa l'homme à son image, lui remit la domination, et le bénit. Dieu lui parla aussi et lui fit connaître sa place, sa nourriture, aussi bien que la nourriture des animaux, etc. Objet des conseils de Dieu et ayant reçu le souffle divin de vie, il était aussi le vase des communications divines. Mais il y a plus que cela, Dieu le place dans une relation consciente avec un Créateur connu, de manière qu'il puisse apprendre sa responsabilité. Il lui enseigne l'obéissance en lui commandant de ne pas manger de l'arbre de la connaissance du bien et du mal. Il est dit de l'homme qu'il est de la race de Dieu (Actes des Apôtres 17: 28), et Adam, comme être créé, est même appelé «fils de Dieu» (Luc 3: 38). «En Lui nous vivons et nous nous mouvons et nous sommes» (Actes des Apôtres 17: 28), et, quoique déchu, nous sommes encore reconnus comme faits à l'image de Dieu (Jacques 3: 9).

Or, il est incontestable que la création de l'homme ne fut pas seulement entièrement distincte de celle des animaux, mais que l'homme fût placé dans une position de relation avec Dieu et de responsabilité envers Lui, position que certes jamais aucun animal n'occupa.

Les fausses théories sur ce sujet changent toute la vérité de l'Écriture, et mettent de côté l'expiation elle-même. Si l'homme n'est qu'une espèce plus élevée d'animal, sans un esprit immortel ou âme, alors l'expiation ne compte pour rien, parce que les effets en seraient limités aux choses faites dans le corps; conséquemment la responsabilité humaine, si ce système était vrai, ne différerait pas d'une manière essentielle de celle d'une bête, si même il y en avait une.

D'autre part, en Apocalypse 6: 9, il nous est parlé des «âmes de ceux qui avaient été égorgés pour la parole de Dieu et pour le témoignage qu'ils avaient rendu»; et, au chapitre 20: 4, des «âmes de ceux qui avaient été décapités pour le témoignage de Jésus», etc. Il est vrai que c'est une vision, mais elle nous présente la réalité de l'existence de l'âme après la mort, et ce fait que ceux qui avaient souffert le martyre attendaient le moment de «la première résurrection», quand le corps et l'âme seront unis et auront part aux bénédictions du règne millénaire.

Voyons maintenant le mot «esprit». — L'esprit est distinct du corps et de l'âme, et est énoncé le premier dans le désir qu'exprime l'apôtre pour les Thessaloniens: il demande que «l'esprit et l'âme et le corps tout entiers, soient conservés sans reproche». Distingué de l'«âme», l'«esprit», est la partie qui donne l'énergie et dirige, si nous pouvons ainsi parler. Ainsi la parole de Dieu pénètre «jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit» (Hébreux 4: 12). Ce qui est des sentiments et des affections, de la pensée et de la volonté; ce qui peut être et souvent est le fruit de l'oeuvre de Dieu dans l'homme.

En 1 Corinthiens 2: 11, nous lisons: «Qui des hommes connaît les choses de l'homme, si ce n'est l'esprit de l'homme qui est en lui?» Evidemment, ici, l'esprit est considéré comme une entité distincte; différente du corps qui en est le vase. Semblablement, en 1 Corinthiens 7: 34, nous avons «saint et de corps et d'esprit», autre preuve que l'«esprit» est une partie définie de la personne; distincte du corps et de l'âme.

Or il est faux de dire que la mort peut atteindre l'esprit — le corps est mortel, mais cela n'est jamais dit de l'esprit. Nous entendons Etienne dire en mourant: «Seigneur Jésus, reçois mon esprit» (Actes des Apôtres 7: 59); et notre Seigneur lui-même «rendit son esprit» (Matthieu 27: 50), et dit: «Père! entre tes mains je remets mon esprit» (Luc 23: 46). Il pouvait dire au brigand: «Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis». C'est en vain qu'on essaye d'annuler la force de ce passage en changeant la ponctuation et en plaçant la virgule après «aujourd'hui». Il y a manifestement un contraste entre ce fait que le brigand avait à attendre le royaume, et sa présence avec le Seigneur dans le paradis, ce jour même. «Souviens-toi de moi, Seigneur, quand tu viendras dans ton royaume», s'écrie le brigand; et notre Seigneur, dans sa réponse, semble lui dire: «tu n'auras plus à attendre le royaume, tu seras avec moi aujourd'hui dans le paradis». Or, évidemment le brigand ne s'en alla pas avec Jésus dans son corps, mais son esprit se trouva dans le Paradis, aussitôt que la mort l'eut dégagé du corps, ce jour-là, comme ce fut le cas pour le Seigneur lui-même. Et, remarquez que l'«esprit» est si étroitement identifié avec la personnalité, que le Seigneur peut employer les termes «tu» et «moi».

Nous pouvons maintenant examiner un passage de l'Ancien Testament mis en avant par ceux qui, pour défendre leur théorie, nient l'immortalité de l'âme. «Car ce qui arrive aux fils des hommes est aussi ce qui arrive aux bêtes; il y a pour tous un même sort: comme celle-ci meurt, ainsi meurt celui-là; et ils ont tous un même souffle, et l'homme n'a point d'avantage sur la bête, car tout est vanité. Tout va dans un même lieu, tout est de poussière, et tout retourne à la poussière. Qui est-ce qui connaît l'esprit des fils des hommes? Celui-ci monte-t-il en haut, et l'esprit de la bête descend-il en bas dans la terre?» (Ecclésiaste 3: 19-21).

Tout lecteur impartial doit savoir, que le livre de l'Ecclésiaste n'a pas pour objet de s'occuper de la destinée éternelle de l'âme. Le Prédicateur regarde les choses «sous le soleil», et il nous communique, par l'inspiration sans doute, sa propre expérience sur l'incapacité des ressources de ce monde de donner une satisfaction durable. Dieu lui a permis de faire l'épreuve des choses d'ici-bas et de rapporter son expérience pour notre instruction, et ainsi il dit: «J'ai dit en mon coeur», etc. Devons-nous conclure que tout ce qu'il «a dit en son coeur»,

dans sa recherche de quelque chose de satisfaisant qui conduise à la découverte que tout est vanité, fût juste? Certainement non. Le «qui est-ce qui connaît», du verset 21, n'est pas le langage de la foi, mais celui de l'incertitude. Plus loin, dans ce même livre, il indique le véritable état des choses, quand il dit: «Il n'y a point d'homme qui ait pouvoir sur l'esprit pour emprisonner l'esprit» (8: 8), et à la fin: «La poussière retourne à la terre, comme elle y avait été, et l'esprit retourne à Dieu qui l'a donné» (12: 7). Or, si l'esprit retourne à Dieu qui l'a donné, il ne cesse pas d'exister avec la mort du corps.

Nous trouvons, en Zacharie 12: 1, la preuve certaine que l'esprit est ce que Dieu a placé dans l'homme. «Ainsi dit l'Eternel, qui a étendu les cieux, et qui a fondé la terre, et qui a formé l'esprit de l'homme au dedans de lui». Ce qui est établi ici ne concerne pas seulement les croyants, mais l'homme en général: il y a *au dedans* du corps ce que Dieu a formé. Ce ne sont pas simplement des émotions, comme le prétendent quelques-uns, ou quelque chose que l'homme a de commun avec les animaux inférieurs, c'est une individualité distincte formée par Dieu lui-même.

Tout le témoignage de l'Ecriture sur ce point est des plus expressifs, non seulement quant aux sauvés, mais aussi quant à ceux qui ne le sont pas. Pour ce qui est des premiers, l'apôtre Paul dit, en établissant un contraste entre son état actuel dans le corps et sa condition hors du corps: «Ayant le désir de déloger et d'être avec Christ, car cela est de beaucoup meilleur» (Philippiens 1: 23). Cela n'atténuait pas l'espérance qu'il avait de la résurrection, qui était encore meilleure, ainsi que le prouve le chapitre 3: 11. De plus, il regarde ce corps comme une «tente» *dans* laquelle nous «gémissons», désirant d'être «revêtus» du corps de gloire que le chrétien recevra à la venue de Christ. Mais, en même temps, il affirme que pendant que nous sommes «présents dans le corps, nous sommes absents du Seigneur». Ici l'Ecriture ne nous laisse aucun doute, car l'apôtre ajoute: «Nous aimons mieux être absents du corps et être présents avec le Seigneur» (2 Corinthiens 5: 8). Il n'est pas possible de contredire un tel passage. Il prouve incontestablement que la condition d'être «absent du corps», bien que n'étant pas définitive, vaut néanmoins infiniment mieux que d'être ici-bas. Et être «absent du corps» n'est en aucune manière la cessation de l'existence, ou «le sommeil de l'âme», comme on le dit; c'est être «présent avec le Seigneur».

Il n'est absolument pas question, dans l'Ecriture, du sommeil de l'âme: le mot «sommeil» est souvent employé pour désigner l'état du vrai chrétien après la mort, et il est régulièrement appliqué au corps. Notre Seigneur l'emploie dans le cas de la fille de Jaïrus: «Elle n'est pas morte, mais elle dort». Les Juifs ne comprirent pas, car «ils se riaient de lui, sachant qu'elle était morte». Dans le cas de Lazare, le Seigneur s'en sert pour expliquer aux disciples ce qu'il allait faire. Pas plus que les Juifs, ils ne comprirent; et Jésus annonce alors explicitement que c'était de la *mort* qu'il parlait: «Lazare est mort». Dans les épîtres, il est employé pour «dormir en Jésus» ou «par Jésus»: et ceux qui meurent ainsi sont appelés les «morts *en Christ*». A la mort, nos rapports avec ce monde cessent pour le temps actuel; mais notre esprit est «présent avec le Seigneur».

L'Écriture montre donc clairement qu'il n'y a pas cessation d'existence après la mort, dans le cas des saints, et, quand il s'agit des méchants, la Parole est juste autant qu'explicite.

Le Seigneur Jésus, qui savait tout ce qui se passe dans l'autre monde, tire le voile, dans la parabole du riche et Lazare, en [Luc 16](#), et nous permet d'y regarder. On allègue que ce n'est qu'une parabole; que ce soit une parabole, d'accord! mais il faut admettre que toutes les paraboles proposées par le Seigneur étaient destinées à nous présenter une instruction déterminée, et l'on ne peut contredire les conclusions suivantes: 1° Qu'il y a un état de bénédiction et de tourments après la mort: le pauvre «mourut», le riche aussi «mourut et fût enseveli». 2° Il n'est fait aucune allusion à une cessation d'existence après leur mort, mais l'un est dans un lieu de bonheur, et l'autre dans un lieu de tourments. 3° Il n'y a aucune possibilité de passer d'un lieu à l'autre. 4° Il y a la conscience et le souvenir de la condition perdue. 5° La parole de Dieu est un témoignage suffisant et complet pour l'homme pendant sa vie sur la terre. C'est, en vérité, un témoignage très solennel de la part de Celui qui seul était capable de dévoiler l'état de l'homme après la mort.

Voyons maintenant le chapitre 20 de ce même évangile, où nous trouvons un exposé complet fait par notre Seigneur en réponse aux sadducéens, qui non seulement niaient l'existence de l'esprit après la mort, mais aussi la résurrection. Comme démonstration concluante de leur erreur, le Seigneur cite ces mots: «Le Dieu d'Abraham, et le Dieu d'Isaac, et le Dieu de Jacob». Ils étaient morts depuis des centaines d'années, comme nous savons, mais la force de l'argument se trouve dans l'exposé parfait qui suit, amené par le mot «car» — «car pour Lui tous vivent». Or notre Seigneur dit: «Dieu *n'est pas* le Dieu des morts, mais des vivants». Il ne dit pas «*n'était pas*», comme s'il faisait allusion au temps passé de leur existence sur la terre; mais il insiste sur le fait qu'il est le Dieu des vivants pour prouver que, quoique morts pour les hommes, ils vivaient toujours quant à Dieu. Conséquemment, tous, soit méchants, soit justes, vivent pour Lui. Les hommes meurent, cela est vrai, leur état est changé; mais leur existence n'est pas annulée, car ils «vivent pour Dieu». Est-il possible d'avoir une preuve plus concluante que, tandis que la mort atteint le corps, comme tous l'admettent, elle ne peut toucher l'âme ou l'esprit immortel qui doit vivre pour Dieu? A la mort, l'esprit retourne à Dieu qui l'a donné.

Enfer

Il y a deux mots traduits par «enfer» dans le Nouveau Testament: «hadès» répondant au mot hébraïque «shéol», et «géhénne». Hadès, qui signifie «invisible», désigne la place ou l'état des esprits délogés, le monde invisible. Il est temporaire, parce que, comme nous l'apprenons par Apocalypse 20, «la mort et le hadès sont jetés dans l'étang de feu». La scène décrite là se déroule à la fin de l'histoire du monde, quand les méchants qui sont morts ressuscitent pour se tenir devant le «grand trône blanc»; et que les derniers de ceux qui étaient dans la condition hors du corps ont reçu un corps de résurrection; le hadès qui représente cette condition, cesse d'exister, et étant considéré ici comme personnifié, il est jeté dans l'étang de feu (*).

(*) Dans l'Écriture, la cessation de l'existence n'est jamais appliquée à une personne: elle peut naturellement s'appliquer à un état ou à une condition dans laquelle se trouvent les personnes pour une certaine période de temps.

L'autre mot, «géhenne», traduit aussi par «enfer», n'est jamais confondu avec *hadès*, dans l'Écriture. Sur les douze fois qu'on le rencontre, il est employé onze fois par notre Seigneur lui-même. Le mot tirait son origine de «la vallée de Hinnom» ou Topheth, dans laquelle les Juifs offraient leurs enfants à Moloc et où l'on entretenait un feu continu pour consumer les rebuts et les souillures hors de Jérusalem. De cette manière elle devint une figure du jugement à venir des méchants. Le prophète Esaïe y fait plusieurs fois allusion. Dans le chapitre 30: 33: «Car Topheth est préparé depuis longtemps pour le roi aussi il est préparé. Il l'a fait profond et large; son bûcher est du feu et beaucoup de bois: le souffle de l'Éternel, comme un torrent de soufre, l'allume»; et au chapitre 66: 24: «Et ils sortiront, et verront les cadavres des hommes qui se sont rebellés contre moi; car leur ver ne mourra pas, et leur feu ne s'éteindra pas, et ils seront en horreur à toute chair».

Le langage tenu ici a évidemment pour but d'exprimer la pensée d'un châtiment qui dure mais sa signification devient encore plus claire à une date postérieure au prophète Esaïe. D'après le professeur Barrows, d'Andorer en Amérique, «le mot grec géhenne — par un usage théologique bien établi, probablement longtemps avant le commencement de l'ère chrétienne — en était venu à signifier enfer, c'est-à-dire *lieu de tourment pour les méchants*; et c'était le *seul* sens du mot». Lightfoot, se rapportant au synonyme hébraïque, dit: «Les Juifs expriment ordinairement l'enfer ou le lieu des damnés, par ce mot, ce qui pourrait être démontré par d'innombrables exemples».

La manière dont le terme est employé par notre Seigneur lui-même produit l'impression d'une durée éternelle; et vraiment son langage quant aux peines est décisif. A la fin du chapitre 9 de Marc, il parle trois fois du danger d'être «jeté dans la géhenne, dans le feu inextinguible» (versets 43, 45, 47). «Le feu éternel» était, dit-il, «préparé pour le diable et ses anges». Il ne dit pas «préparé» pour les hommes, quoique, vraiment, nous lisons que deux hommes doivent y être jetés les premiers, savoir: la bête et le faux prophète (Apocalypse 19: 20). Mais il parle du «feu éternel» et «des tourments éternels», dans la même partie du chapitre, comme il parle de la «vie éternelle»; et il donne la même force au mot «éternel» dans les trois cas.

Les diverses écoles de ceux qui nient les peines éternelles peuvent essayer de faire disparaître les Écritures à force d'explications, mais pour un esprit honnête il n'est pas possible d'échapper à la signification évidente de déclarations telles que celles-ci: «une fournaise de feu, là seront les pleurs et les grincements de dents» (répété en Matthieu 13: 42, 50); «le feu éternel» (Matthieu 18: 8; 25: 41); «le feu inextinguible» (Marc 9: 43, 45). «Les cieux et la terre de maintenant sont réservés par la même parole pour le feu, gardés pour le jour du jugement et de la destruction des hommes impies» (2 Pierre 3: 7). Solennel comme est le fait, il serait difficile de trouver un langage qui présentât à l'esprit, d'une manière plus concluante, la pensée des peines éternelles.

Destruction

Les annihilationnistes ont fait beaucoup d'efforts pour essayer de prouver que «destruction» est synonyme d'«annihilation» ou cessation d'existence, et la plupart de leurs citations sur ce sujet sont tirées de l'Ancien Testament. Nous ferons maintenant quelques citations en substituant le mot «annihilation» à celui de «destruction», afin que le lecteur puisse voir combien sont insoutenables de tels arguments. Les serviteurs du Pharaon disent: «Ne sais-tu pas que l'Egypte est anéantie?» (Exode 10: 7). «Mon peuple est anéanti faute de connaissance» (Osée 4: 6). «Dans ton pays anéanti, tu seras maintenant à l'étroit à cause des habitants» (Esaïe 49: 19). «C'est ton annihilation, Israël, que tu aies été contre moi, contre ton secours» (Osée 13: 9). Il est tout à fait clair que la cessation de l'existence n'est pas la pensée qu'on a en vue: en vérité, «destruction» ou «détruire», est largement employé dans l'Ancien Testament pour un jugement temporel sur la terre, ou un retranchement de la terre d'Israël, mais la question de la destinée éternelle de l'âme n'y est pas du tout soulevée. Il est très important de ne pas l'oublier. Le courroux et le jugement de Dieu dans ce monde sont vraiment une chose très solennelle; et c'est habituellement là la force qu'ont la mort et la destruction dans l'Ancien Testament. C'est le jugement actuel dans ce monde, impliquant, sans doute, une éternelle misère, mais sans soulever la question de ce qui arrive après la mort. C'est par le mauvais emploi de ces passages que beaucoup d'erreurs ont été commises.

Dans le Nouveau Testament, plusieurs mots ont été traduits par «destruction» ou «détruire». Le plus fréquemment employé (*apollumi*) est souvent traduit par «péri» ou «perdu» — par exemple: «Les brebis perdues de la maison d'Israël»; «le Fils de l'homme est venu sauver ce qui était perdu». On pourrait citer ces passages et plusieurs autres pour montrer qu'il ne s'agit pas de cessation d'existence; le mot est traduit par «perdues» dans le passage: «Les outres sont perdues» (Marc 2: 22).

Un très profond écrivain dit à ce propos: «Destruction ne signifie pas cesser d'exister, mais ruine, quant à l'état dans lequel on vivait». Et encore: «Non seulement les deux systèmes du destructionisme et de l'universalisme se déclarent l'un l'autre absolument contraires à l'Écriture, mais il y a deux partis parmi les destructionnistes. L'un tient la mort pour la mort, et considère la fin de l'homme comme celle d'une bête. Ils sont conséquents, quoi qu'il en soit; car si nous cessons d'exister, nous cessons d'exister. Mais alors, si l'Écriture doit être tenue pour quelque chose, nous y lisons: «après cela le jugement». Et l'autre parti aussi, tout en disant que mourir c'est cesser d'exister, fait revenir les morts pour les détruire alors graduellement par le feu; cependant, comme je l'ai dit, cela est difficile à dire, si l'on n'a qu'une vie animale; ou il est difficile de dire qui ressuscite, si l'on a cessé d'exister. Mais il y a le jugement après la mort; c'est-à-dire qu'on n'a pas du tout cessé d'exister. L'âme, est une chose distincte; elle survit au corps: «Pour Lui tous vivent».

Résurrection et jugement

En Jean 5, notre Seigneur parle de deux résurrections: la résurrection de *vie*, et la résurrection de *jugement*. Elles diffèrent entièrement de *caractère*; et, comme nous l'apprenons par Apocalypse 20, elles sont distinctes quant au *temps*. Tous doivent participer à l'une ou à l'autre de ces deux résurrections. Or, il est parfaitement clair qu'il n'y a aucune possibilité, ni aucun moyen, d'être sauvés après la mort pour ceux qui participent à une résurrection de jugement, entièrement distincte de la résurrection de vie, et même formant contraste avec elle et séparée d'elle par une période de mille ans au moins.

Le chapitre 20 de l'Apocalypse établit que ceux qui ont part à la «première résurrection» (appelée ailleurs «la résurrection de vie», et «la résurrection des justes»), vivent et règnent avec Christ mille ans. Que devient le «reste des morts» qui «ne vécut pas jusqu'à ce que les mille ans fussent accomplis?» (verset 5). La réponse est donnée au verset 12: «Et je vis les morts, les grands et les petits, se tenant devant le trône». Ils ont certainement continué à exister, puisqu'ils sont ressuscités et jugés. Ils sont responsables et, comme tels, jugés d'après les choses qui sont écrites dans les livres, «selon leurs oeuvres». Finalement, l'issue de ce jugement c'est «l'étang de feu». Il est bon de noter que la «seconde mort» dont il est parlé ici, n'implique en aucune manière une cessation d'existence. Les sept premiers versets du chapitre 21, nous donnent l'état éternel de bénédiction pour les sauvés; le verset 8 montre l'état éternel de tourments pour les perdus: «Mais quant aux timides et aux incrédules... leur part sera dans l'étang brûlant de feu et de soufre, qui est la seconde mort». Remarquez qu'il n'est pas dit: «Qui *cause* la seconde mort», mais qui *est* la seconde mort: ou, comme nous lisons au chapitre 20: 14: «C'est ici la seconde mort, l'étang de feu». Ce n'est pas l'annihilation ou cesser d'exister, mais un châtement éternel.

Eternité et Eternel

On a dit beaucoup de choses quant aux mots traduits par «éternité» et «éternel», dans le Nouveau Testament, *aiôn* et *aiônios*, pour montrer qu'ils ne signifient pas réellement «éternel» au sens ordinaire de ce terme, mais «pendant longtemps», ou «pour une période».

Or des autorités bien dignes d'être entendues, ont montré que ces expressions ont été employées dans le sens le plus illimité par des écrivains grecs contemporains des apôtres, et qu'aucun autre mot de cette langue n'aurait aussi bien convenu pour rendre cette signification.

Nous n'avons pas ici l'intention de faire autre chose que d'énoncer le sujet, car il a été traité par des autorités compétentes, mais nous désirons attirer l'attention du lecteur sur quelques passages de l'Écriture dans lesquels ces mots sont employés.

Eternité, ce qui est immuable, n'impliquant ni «était», ni «sera», est la force propre du mot *aiôn*. Qu'il puisse s'appliquer à l'existence entière d'une chose, de façon que rien de sa nature ne pût être connu, ni vu, avant ou après, cela est vrai; mais son sens régulier, c'est éternité et éternel. Dire qu'il ne signifie pas cela en grec, comme l'affirment Jukes et Farrar et

S. Cox, et ceux qu'ils citent, c'est nier les déclarations des meilleures autorités que nous ayons sur ce sujet. Si Platon et Aristote et Philon savaient le grec, ce que disent ceux-là est donc faux. Que «éternel» soit le sens propre de *aiônios* dans les Ecritures, cela est aussi certain qu'évident. Nul, qui a examiné l'emploi de *aiôn* en grec, ne met en doute qu'il soit employé pour vie, ou pour toute la période de l'existence d'un homme jusqu'à son dernier soupir; ni qu'il puisse s'appliquer à âges ou périodes, considérés comme un tout. La question est celle-ci: ce mot ne signifie-t-il pas proprement éternel ou pour toujours, et cela dans des cas où âge ou longtemps n'auraient aucun sens? Y aurait-il un sens à traduire par le mot «pour une période» le passage suivant, qui se rapporte au figuier: «Que pour une période aucun fruit ne naisse plus de toi»; ou quand il s'agit du blasphème contre l'Esprit Saint: «N'aura point de pardon pour une période»; ou encore, pour celui qui boit de l'eau de la vie, donnée par Christ: «N'aura plus soif pour une période» et en Jean 10: 28: «Elles ne périront pas pour une période»; ou en 1 Pierre 1: 23, 25: «La parole de Dieu qui vit et demeure pour une période»? Dans ces exemples, comme dans plusieurs autres, «pour une période», n'aurait aucun sens.

On trouve dans une série d'articles écrits par d'éminents savants et publiés en Amérique, les remarques suivantes sur ce point: «Les orateurs et les historiens, dans leur style le plus populaire et écrivant sur des sujets politiques, emploient $\tau\acute{\epsilon}\nu\ \alpha\iota\omicron\ \nu\alpha$ et $\epsilon\iota\ \nu\ \tau\acute{\epsilon}\nu\ \alpha\iota\omicron\ \nu\alpha$, tout comme nous employons *pour toujours*, pour exprimer une durée sans aucune fin assignable ou convenable». «Je trouve *aiôn* et sa forme adjective *aiônios* employés cent soixante-dix-neuf fois dans le Nouveau Testament. Un mot qui se rencontre si souvent, doit devenir familier, et sa signification doit être clairement établie. Que signifie-t-il donc réellement? Que qui que ce soit prenne le mot «éternel» ou «perpétuel», ou la phrase «pour toujours», ou «à tout jamais», et il verra dans chaque exemple que l'idée représentée par ces expressions, est rendue en grec, avec de légères variations, par *aiôn* ou *aiônios*. Je ne trouve, dans le Nouveau Testament, aucun mot qui marque strictement et spécialement l'idée d'«éternel» ou d'«éternité», sauf *aiôn* et ses dérivés. La forme d'expression la plus forte dans le Nouveau Testament, et *de fait dans la langue grecque*, toujours employée pour marquer une existence sans fin, est cette combinaison de *aiôn* traduite par «*au siècle des siècles*». Je ne puis concevoir un mot, ou une combinaison de mots, dans le grec ou dans toute autre langue, qui présente l'idée d'une durée éternelle dans l'avenir, avec moins d'ambiguïté ou avec plus d'emphase que celui-là».

Quant à l'adjectif *aiônios*, nous citerons un autre écrivain déjà mentionné: «Le mot *aiônios* est tout aussi fort. Il est employé soixante-onze fois dans le Nouveau Testament. Sur ce nombre on le trouve quarante-quatre fois en rapport avec *la vie*, quand: «pour une durée», ou «longtemps» seraient un non-sens; comme s'il était dit: Les croyants doivent vivre longtemps et ne périront pas... Il est employé cinq fois, peut-être même six, avec «feu éternel» ou «tourment éternel». Les mots: gloire, salut, rédemption, héritage, Esprit, Dieu lui-même, se rencontrent en rapport avec *aiônios*. Mais aucune de ces choses ne serait éternelle! — toutes appartiennent à ce merveilleux âge inconnu, et rien de plus!» Telle serait la conclusion

à laquelle nous arriverions, si les théories de ceux qui essayent de faire disparaître à force d'explications la valeur de ces mots étaient vraies.

Nous trouvons ce mot (*aiōnios*) appliqué à Dieu dans plusieurs passages. Dans les Septante, ou traduction grecque de l'Ancien Testament, nous lisons en Genèse 21: 33: Abraham invoqua le nom de l'Eternel, «le Dieu d'éternité». Dans Esaïe aussi 11: 28: «Le Dieu d'éternité, l'Eternel, créateur des bouts de la terre, ne se lasse pas et ne se fatigue pas. On ne sonde pas son intelligence». Dans le Nouveau Testament, nous trouvons: «Selon le commandement du Dieu éternel» (Romains 16: 26); et en Hébreux 9: 14: «L'Esprit éternel». Appliqué aux personnes de la divinité, on ne peut évidemment y apporter de restriction: le terme doit signifier «éternel» dans le sens le plus complet. Au Psaume 90, nous lisons: «D'éternité en éternité tu es Dieu», ce que nous pouvons comparer avec l'attribution de la louange à Dieu à la fin de Jude: «Gloire, majesté, force, et pouvoir, dès avant tout siècle, et maintenant, et pour tous les siècles»; et en Apocalypse 15: Dieu vit «aux siècles des siècles», oui pour l'éternité.

Afin de montrer que le même mot «éternel» s'applique à la fois aux bénédictions des sauvés et à la punition de ceux qui ne sont pas sauvés, nous disposons, en colonnes parallèles, quelques exemples de passages, ainsi qu'il suit:

Vie éternelle.	Feu éternel.
Demeures éternelles	Tourments éternels.
Poids éternel de gloire.	Jugement éternel.
Salut éternel.	Destruction éternelle.
Gloire éternelle.	
Rédemption éternelle.	
Héritage éternel.	
Royaume éternel.	

Est-il possible d'assigner, d'une manière compatible avec une exposition honnête et juste, une force limitée à un mot dans une classe de passages et non dans l'autre? «Les choses qui se voient sont pour un temps, mais celles qui ne se voient pas sont éternelles» (2 Corinthiens 4: 18). En vertu de la force du contraste qu'il y a entre les mots «pour un temps» et «éternel», ce passage suffit à lui seul pour montrer qu'incontestablement le dernier mot est employé dans le sens le plus large. La seule conclusion possible est que, s'il n'y a pas de peines éternelles, il n'y a pas non plus de vie éternelle; et de fait, il n'y aurait absolument rien d'éternel, et dans ce cas tout l'édifice du christianisme s'écroulerait.

Immortalité et vie éternelle

La doctrine de «l'immortalité conditionnelle», comme on l'appelle, est en grande partie fondée sur la confusion qui naît de ce qu'on ne voit pas la différence entre les deux choses inscrites en tête de ce paragraphe. La vie éternelle n'est pas seulement l'existence éternelle, et elle n'est pas une perpétuation de la vie avec laquelle l'homme est né dans ce monde. De fait, le croyant qui reçoit la vie éternelle est tout aussi mortel après qu'il l'a reçue qu'avant; si Christ ne vient pas, il peut mourir à tout moment. D'un autre côté, quand il meurt, il ne peut perdre la vie éternelle qu'il a, et ce qui ne meurt pas, cesse encore bien moins d'exister; la vie ne serait pas éternelle s'il en était ainsi.

La vie éternelle, comme l'Écriture la présente, bien loin d'être une simple perpétuation de notre vie naturelle, est une chose entièrement nouvelle et distincte, qui nous est donnée en Christ; elle est la possession actuelle de tous ceux qui croient en Lui, selon sa propre parole: «En vérité, en vérité, je vous dis: Celui qui croit en moi, a la vie éternelle» (Jean 6: 47). «Celui qui entend ma parole, et qui croit celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle et ne vient pas en jugement; mais il est passé de la mort à la vie» (Jean 5: 24). La vie éternelle n'est pas un prix proposé qu'il faille atteindre, c'est «le don de Dieu», et un don n'est jamais une chose d'acquisition. C'est réellement la vie qui a toujours habité dans la parole éternelle, et qui était «promise avant les temps des siècles» (Tite 1: 2); il faut la distinguer absolument de l'immortalité.

Il est ici nécessaire d'attirer l'attention sur le fait que deux mots sont traduits par «immortalité» dans les Versions ordinaires (*Aphtharsia* et *Athanasia*): le premier a été rendu correctement par «incorruptibilité». Or, quand il est dit, en Romains 2: 7, que Dieu «rendra à ceux qui, en persévérant dans les bonnes oeuvres, cherchent la gloire et l'honneur et l'incorruptibilité, — la vie éternelle», ce n'est pas du tout la même chose que de dire que nous devons chercher l'immortalité, comme les philosophes païens et autres étaient habitués à le faire, selon le sens qu'ils y attachaient; mais nous avons à attendre le changement dont l'apôtre parle, quand ce «corps corruptible revêtira l'incorruptibilité et ce mortel l'immortalité». Il est dit aussi, en 2 Timothée 1: 10, que Christ «a fait luire la vie et l'incorruptibilité (non l'immortalité) par l'évangile».

La distinction entre l'immortalité et la vie éternelle a été parfaitement mise en évidence par un écrivain compétent, et peut être résumée ainsi: Excepté l'immortalité de Dieu, à laquelle la Parole déclare naturellement que la mort n'a aucune part, les expressions mortalité et immortalité quant aux hommes, s'appliquent seulement au corps, et n'ont rien à faire avec la vie éternelle. La vie éternelle est ce que nous avons dans le second homme (Christ): la question porte sur notre condition comme descendants du premier homme, Adam. Ainsi nous lisons que ce «mortel» revêtira «l'immortalité»; nous trouvons encore «mortel» appliqué à notre existence ici-bas dans la chair, «la vie de Jésus Christ dans notre chair mortelle». Les autres endroits où le mot se trouve, sont: Romains 6: 12, «le corps mortel»; 8: 11, «les corps mortels»; 1 Corinthiens 15: 53, «ce mortel» (aussi au verset 54), où il est en rapport avec la

résurrection du corps on sa transmutation; 2 Corinthiens 4: 11, «notre chair mortelle»; au chapitre 5: 4, nous avons «afin que ce qui est mortel soit absorbé par la vie». L'apôtre parle ici de la tente dans laquelle nous gémissons — le corps. La mortalité est toujours appliquée au corps; l'immortalité est mise en contraste avec la mortalité ou la condition mortelle actuelle. La mortalité de l'âme n'existe pas. 1 Corinthiens 15: 53, 54, parle du passage d'un état mortel à un immortel — «ce mortel doit revêtir l'immortalité». En dehors de cela, le mot n'est employé que pour Dieu, en 1 Timothée 6: 16; il est immortel dans sa nature. Mortel s'applique à notre état présent, mais non point à l'âme. Que Dieu seul possède l'immortalité, cela n'empêche pas qu'une existence immortelle soit conférée; car les anges ne sont point mortels, comme tous l'admettent, et comme le montre Luc 20: 36.

On a beaucoup abusé des mots auxquels nous venons de faire allusion, en 1 Timothée 6: 16: «Qui seul possède l'immortalité», pour prouver que personne ne la possède, excepté Dieu. Or, ce n'est pas du tout ce que ces mots veulent dire. L'apôtre parle de Dieu dans sa nature même et dans son Etre. — Il possède seul l'immortalité en lui-même, d'une manière inhérente et comme une source pour d'autres; mais il peut la conférer, et il le fait, aux créatures qu'il a formées. Si ce terme signifie ce qu'enseignent ceux qui font une mauvaise application des mots, alors ni l'apôtre lui-même, ni personne des sauvés, ni les anges, ni d'autres êtres ne seraient immortels: ce qui, nous le savons, n'est pas vrai.

Un autre passage sur ce sujet appliqué faussement, c'est 2 Timothée 1: 10. Ce qui y est établi, c'est que la vie et l'incorruptibilité (non l'immortalité), ont été mises en lumière par l'Evangile. Dans les temps dont parle l'Ancien Testament, l'homme étant encore à l'épreuve, pour ainsi dire, le moment n'était pas encore venu de produire toute la vérité quant à sa ruine totale et à la perfection du remède divin. Mais, Christ étant mort et ressuscité, tout fut pleinement déclaré dans l'Evangile. La vérité de la vie, pour l'âme, existait précédemment; mais «l'incorruptibilité a été manifestée dans la mort et dans la résurrection de Christ, en ce que Lui, quoique mort, n'a pas vu la corruption; et dans sa Personne cela devint, comme résultat de sa mort (Jean 12: 24), la part de tous ceux qui, par Lui, entrent dans la vie, le chemin de la vie qui était alors ouvert pour Lui (Psaumes 16: 11). Cela est pleinement proclamé dans l'Evangile. Le passage de 2 Timothée ne dit donc rien, sous quelque forme ou de quelque manière que ce soit, qui puisse donner un prétexte à la fausse notion que l'âme n'est pas immortelle.

Le rétablissement de toutes choses

Les universalistes citent un certain nombre de passages comme preuve que tous les hommes seront à la fin sauvés. Dans ces cas, comme en d'autres, il est important d'examiner le contexte, et de voir ce qu'est le sujet en question.

Dans le chapitre, duquel sont tirés les mots de notre titre, l'apôtre Pierre invite les Juifs à la repentance et à la conversion, pour que leurs péchés soient effacés, en sorte que viennent des temps de rafraîchissement de devant la présence du Seigneur, et qu'il envoie Jésus Christ, lequel il faut que le ciel reçoive, jusqu'au temps du l'établissement de toutes choses dont Dieu

a parlé *par la bouche de ses saints prophètes* de tout temps (Actes des Apôtres 3: 19-21). Moïse avait dit: «L'Eternel, ton Dieu, te suscitera un prophète comme moi, du milieu de toi d'entre tes frères», etc... Toute personne intelligente qui étudie l'Ecriture, peut voir que ces prophètes de l'Ancien Testament faisaient allusion comme Moïse, à la bénédiction future d'Israël sous le Messie. La prophétie n'avait ni pour fonction, ni pour objet, de s'occuper de la condition *finale* des choses: nous ne trouvons sur ce sujet que de simples allusions dans le prophète Esaïe.

Un autre texte, souvent mal appliqué aussi, est 1 Timothée 2: 6: «Qui s'est donné lui-même en rançon pour tous, témoignage qui devait être rendu en son propre temps».

L'Ecriture enseigne qu'il y a deux aspects de l'oeuvre de Christ: nous les voyons figurés dans les deux boucs qu'il avait été ordonné à Aaron de prendre au grand jour des expiations (Lévitique 16). Aaron devait jeter le sort sur ces deux boucs; un sort pour l'Eternel et l'autre pour azazel. Celui sur lequel tombait le sort de l'Eternel devait être tué, et son sang porté au dedans du voile et répandu une fois sur le propitiatoire et sept fois devant lui. C'était le bouc pour l'expiation, ou la propitiation, pour employer un mot du Nouveau Testament. Après cela, Aaron devait prendre le bouc vivant, poser ses deux mains sur sa tête et confesser sur lui toutes les iniquités des fils d'Israël et toutes leurs transgressions, selon tous leurs péchés, les mettant sur la tête du bouc qui devait être envoyé au désert, emportant sur lui toutes leurs iniquités dans une terre inhabitée.

Cette ordonnance nous présente dans le bouc qui était le sort de l'Eternel, un type remarquable de l'oeuvre de propitiation du Seigneur Jésus; son sang a été offert devant Dieu, devant le trône de Dieu et, en vertu de ce sang, la majesté divine a été satisfaite et justifiée entièrement quant à la question du péché. Comme conséquence, Dieu est maintenant libre de bénir selon l'amour de son coeur, et l'évangéliste a le droit de porter le message de la bonne nouvelle à toute âme vivante sans distinction aucune.

Le bouc azazel, nous présente une tout autre chose — c'est, pouvons-nous dire, le bouc de substitution, emportant dans une terre étrangère les péchés qui ont été placés sur lui. Ainsi Christ a porté les péchés — non de «tous» — mais de ceux qui Le reçoivent par la foi. Comme le dit Pierre, en écrivant aux croyants d'entre les Juifs, «qui lui-même a porté nos péchés en son corps sur le bois». Et en Hébreux 9: 28, nous lisons: «Ainsi le Christ aussi a été offert une fois pour porter les péchés de plusieurs». Il n'est pas dit ici «de tous», mais «de plusieurs».

Dans 1 Timothée 2: 6, nous avons l'aspect de l'oeuvre pour le monde entier: c'est une rançon pour tous — valable pour tous, mais dont tous, hélas! ne se servent pas. En Matthieu 20: 28, Christ dit qu'il «n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et pour donner sa vie en rançon pour plusieurs». Or ici, où c'est une question de substitution, nous lisons «plusieurs», et non «tous»: et la préposition traduite par «pour», diffère de celle qui est employée en 1 Timothée 2. Nous appelons l'attention du lecteur sur la citation suivante qui a trait au sujet. «En Matthieu 20: 28, il est écrit: «De même que le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et pour donner sa vie en rançon — pour tous? non —

pour plusieurs». Il y a certainement un sens dans lequel notre Seigneur est réellement une rançon pour tous; et l'apôtre en parle en 1 Timothée 2: 6, «témoignage qui devait être rendu en son propre temps». Mais une différence délicate distingue les deux textes. Lorsque, comme en Matthieu, c'est une rançon pour plusieurs, elle est clairement définie. Le «pour» signifie «à la place de» (fnt±) plusieurs. C'est la stricte substitution. Quand c'est *tous* qu'on a en vue, comme en 1 Timothée le mot veut simplement dire «en faveur de» (Āpšr) tous. «Pour» n'a pas toujours le même sens dans l'Écriture. Il est très nécessaire de faire cette remarque, parce que beaucoup de gens sont disposés à alléguer que si «pour» signifie une chose dans un endroit, il doit avoir la même force dans un autre». Nous avons eu en 2 Corinthiens 5: 14, 15, la même préposition qu'en 1 Timothée 2: 6: «Si un est mort pour tous, tous donc sont morts»; il n'est pas du tout question de substitution, mais de l'état dans lequel était l'homme, tous sans exception étant morts dans leurs fautes et dans leurs péchés; et cela est prouvé par le fait que Christ est mort pour eux.

En Romains 5, nous avons un exemple de l'emploi des mots «tous» et «plusieurs». La charge et la portée de la «seule faute» d'Adam furent en jugement à ou envers *tous*; il en est de même de l'acte de justice d'un seul, de notre Seigneur Jésus Christ accompli dans sa mort; il fut à (*) ou envers *tous* en justification de vie (verset 18). Au verset 19 cependant, où l'apôtre parle, non du but de l'oeuvre, c'est-à-dire de sa tendance envers ou «à» chacun, mais de son *effet* ou *application*, il dit, «plusieurs». La transgression d'Adam a constitué pécheurs les «plusieurs» qui sont en rapport avec lui; ainsi l'obéissance de Christ dans la mort a constitué justes les «plusieurs» qui sont unis à Lui. Ainsi également, en Romains 3: 22, la justice de Dieu est «à» ou «envers» tous, mais elle n'a d'effet que «sur» tous ceux *qui croient*.

(*) Même expression qu'en Romains 3: 22, «envers tous».

On pourrait citer plusieurs exemples de cet aspect universel de la mort de Christ: ainsi, Hébreux 2: 9: «En sorte que, par la grâce de Dieu, il goûtât la mort pour tout». Encore 1 Jean 2. «Lui est la propitiation pour nos péchés, et non pas seulement pour les nôtres, mais aussi pour le monde entier». C'est la même vérité telle qu'elle est montrée dans le bouc pour l'expiation ou la propitiation: la valeur et l'efficacité du sang de Christ ne sont pas limitées à une nation ou classe de peuple; elles sont présentées dans l'évangile comme se répandant dans le monde entier. D'un autre côté, quand il est question de Christ comme notre Substitut, par exemple au chapitre 53^e d'Ésaïe, le résultat de son oeuvre est limité à ceux qui *croient*. La justification est sur le principe de la foi; et ainsi nous lisons qu'«Il a porté les péchés de *plusieurs*».

Considérons 1 Timothée 4: 10; l'apôtre ici, a affaire avec les circonstances de la vie présente, piété pratique et souffrance pour l'amour de Christ. Ainsi, lorsque nous lisons que Dieu est le «Sauveur de tous les hommes, spécialement des fidèles», nous ne devons pas supposer que l'apôtre fasse allusion au salut de l'âme. Si cela était, il n'y aurait aucune force dans la dernière partie de la phrase. Il parle du fait qu'il travaillait et était dans l'opprobre, parce qu'il espérait «dans le Dieu vivant, qui est le *conservateur* de tous les hommes, et spécialement des fidèles».

Il est parfaitement vrai que Dieu, dans la plénitude de sa grâce, s'adresse à tous: Il «veut que tous les hommes soient sauvés et viennent à la connaissance de la vérité» (1 Timothée 2: 14). Tel est son désir pour eux: mais hélas! combien peu y répondent! Quand notre Seigneur était sur la terre, il pleura sur Jérusalem et dit: «Que de fois *j'ai voulu* rassembler tes enfants», etc. Mais il est obligé d'ajouter: «et vous *ne l'avez pas voulu!*»

Dieu est amour

Comment un Dieu d'amour peut-il punir les hommes éternellement? Voilà une question que posent constamment ceux qui nient les peines éternelles. La réponse est aussi simple qu'elle est loin d'être saisie; c'est-à-dire que nous ne devons pas faire ressortir un côté du caractère de Dieu à l'exclusion d'un autre. Il est absolument vrai qu'il est un Dieu dont l'amour est parfait; mais il est aussi un Dieu d'une sainteté et d'une justice infinies.

L'amour parfait de Dieu pour le pécheur, et sa haine absolue du péché ont été démontrés à la croix du Calvaire devant l'univers entier. Il n'y eut, il n'y aura jamais, dans l'histoire de l'éternité, un événement aussi important que celui-là. Il reste absolument unique.

Le Psaume 22 nous donne les sentiments intimes du coeur de Jésus pendant qu'il était pendu au bois. Combien se faisait sentir à son esprit, dans cette heure solennelle, le fardeau du péché, plus que le traitement qu'il subissait des mains de l'homme, de son propre peuple Israël, quelque douloureuse que fût la chose. Mais ce qui l'emportait sur tout ce poids intérieur, est exprimé par ces premières paroles: «Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi m'as-tu abandonné?» Le vrai chrétien doit contempler des scènes telles que celle-ci avec un esprit respectueux et dans le jugement de lui-même. Voyez le Sauveur dans le jardin de Gethsémani, sa sueur comme de grosses gouttes de sang coulant sur la terre, lorsqu'il pressent la croix. Pouvons-nous mesurer les profondeurs de ces souffrances, quand il était seul, abandonné de Dieu pendant les trois heures de ténèbres, portant les fautes accumulées des pécheurs? Non certainement pas. Et pourquoi, Lui, qui était sans péché, fut-il abandonné sur la croix? La réponse se trouve au verset 3 de notre Psaume: «Et toi, tu es saint, toi qui habites au milieu des louanges d'Israël». L'étendue et la profondeur de la sainteté et de la justice infinies de Dieu ne peuvent se mesurer que par l'étendue et la profondeur des souffrances endurées par l'Etre saint portant le péché dans cette heure terrible, qui n'a pas eu et qui n'aura jamais de semblable. Qui pouvait vider la coupe de jugement contre le péché, coupe qui doit être mesurée par un Dieu de justice, de majesté et de vérité infinies? Qui pouvait affronter toutes les exigences de la sainte nature de Dieu? Nul autre, assurément, que Celui qui, étant un Etre infini lui-même, à la fois Dieu et homme, pouvait satisfaire tout ce que réclamait la sainteté de Dieu, et répondre aux profonds besoins du pécheur. La croix a été la preuve et la mesure de la nature odieuse du péché au regard de Dieu; tandis qu'en même temps, elle a été la preuve et la mesure de l'amour parfait de Dieu pour le pécheur. Il est vrai que l'homme a des pensées superficielles et légères sur le péché: mais Dieu permettra-t-il que le péché demeure impuni? A-t-il abandonné pour rien son propre Fils? Non assurément,

En pesant tous ces faits solennels, nous dirons, sans crainte d'être réfuté, que l'issue et les résultats de la croix sont *éternels* des deux côtés — éternels en bénédiction pour les sauvés, et en punition pour les perdus. Ainsi nous lisons: «jugement éternel», «tourments éternels»; aussi bien que «vie éternelle», «gloire éternelle», «rédemption éternelle», etc.

C'est une fausse sensibilité que celle qui raisonne autrement, et invente pour soi-même un Dieu qui considère légèrement le péché. Nul n'a parlé avec une plus grande clarté du châtiment éternel des méchants, que le Seigneur Jésus lui-même, et il était l'expression parfaite de l'amour de Dieu dans ce monde. Il parle de «la géhenne du feu», «du feu inextinguible, là où leur ver ne meurt pas et où le feu ne s'éteint pas», — «du feu éternel qui est préparé pour le diable et ses anges», «des tourments éternels», «du jugement de la géhenne». Il était aussi Celui qui disait aux Juifs de son temps (et la même chose est vraie des incrédules de nos jours): «Si vous ne croyez pas que c'est moi, vous mourrez dans vos péchés», et «là où je vais, vous ne pouvez venir». Celui qui parlait «avec autorité» et disait toujours l'absolue vérité, non seulement enseigna, par les paroles les plus précises et les plus expressives, les tourments éternels des méchants aussi bien que la bénédiction éternelle des sauvés, mais encore cette doctrine est à la base de tout son enseignement, dans l'esprit comme dans la lettre, et nulle part il n'est fait la moindre allusion, ni au salut après la mort, ni à la cessation de l'existence dans l'avenir.

Comme l'acceptation des doctrines qui nient les peines éternelles, mène souvent à des vues erronées sur la vérité, concernant la personne de Christ, les pages suivantes ont été ajoutées sur ce sujet.

La divinité de Christ

La vérité touchant la personne de Christ — Dieu et homme — est le fondement sur lequel repose le christianisme. L'efficacité et la valeur de son oeuvre de propitiation, sa sacrificature, son service présent et futur, tout est lié à son éternelle divinité et à sa vraie humanité.

«La Parole était Dieu»

Il est à craindre que, actuellement, plusieurs ne soient pas du tout au clair au sujet de la vérité que le Seigneur Jésus qui devint homme en amour divin et en grâce divine et naquit dans ce monde, préexistait éternellement comme Dieu avant que le monde fût. Cette grande vérité est exposée au commencement de l'évangile de Jean, en quelques courtes phrases, renfermant de tous côtés la gloire de sa personne, et d'une manière telle que l'Esprit de Dieu, qui a inspiré ces paroles, pouvait seul le faire».

«Au commencement était la Parole». Il ne faut pas confondre cela avec les premiers mots de l'épître de Jean: «Ce qui était dès le commencement», où le mot «commencement», comme le montre parfaitement le contexte, s'applique au moment où Il fut «manifesté», en chair. Le sujet de l'épître, c'est ce qui devait être vu en Lui dès le commencement de sa manifestation dans ce monde. Les mots dans l'évangile de Jean nous reportent à un point

antérieur au récit donné en Genèse 1: «Au commencement Dieu créa», etc., où nous avons le commencement de la création. Regardons en arrière aussi loin que nous pouvons avant la création, la «Parole» existait. Il n'est pas dit en Jean 1: 1, qu'Il «devint», mais qu'Il «était». Sa préexistence était éternelle. Le fait qu'il était une personne distincte de la Trinité est présenté ensuite; la Parole était «avec Dieu»: sa nature était divine, car la Parole «était Dieu». L'absolue divinité est donc affirmée du Fils, la Parole. Y avait-il dans l'éternité un point où cela ne fût pas vrai? Non; car notre texte répond: «Il était au commencement auprès de Dieu»: sa personnalité était distincte et éternelle, comme sa nature était divine. Puis la création est introduite, mais en quelques phrases brèves, qui montrent qu'elle est attribuée, de la manière la plus positive, à l'oeuvre de ses mains. Remarquez combien la déclaration est forte et exclusive — non seulement toutes choses reçurent de Lui l'existence, mais sans Lui pas une seule chose ne fut faite de ce qui a été fait.

La même vérité est enseignée en Colossiens 1: «Par Lui ont été créées toutes choses, les choses qui sont dans les cieux et les choses qui sont sur la terre... toutes choses ont été créées par Lui et pour Lui; et Lui est avant toutes choses, et toutes choses subsistent par Lui». Ici donc il est un Créateur — non à l'exclusion du Père et du Saint Esprit qui sont également Dieu — mais l'oeuvre de la création est aussi attribuée au Fils. Créer est une prérogative divine; nous avons, par conséquent, une nouvelle évidence de sa divinité. L'exposé est très complet, parce que tout fut créé non seulement «par» Lui, mais «pour» Lui. Ces deux vérités, «par Lui» et «pour Lui», se confondent d'une manière bénie en un mot qui a deux significations, au chapitre 8 des Proverbes, verset 30, où le texte qui porte «son nourrisson» peut être traduit d'une manière également correcte par «son artisan», comme le prouvent les versets précédents et même tout le chapitre. Ainsi qu'on l'a remarqué pour Colossiens 1: 16, c'était «par» Lui, en premier lieu, comme Celui dont la puissance caractérisait l'acte de création; secondement, il est regardé comme l'instrument actif «par le moyen» duquel elle fut faite, et, finalement, comme l'objet extrême «pour» lequel tout fut créé. L'épître aux Hébreux apporte son témoignage à la même vérité. Dieu qui a parlé autrefois par les prophètes, nous a parlé dans le Fils, «par lequel aussi il a fait les mondes». L'acte de créer implique nécessairement la préexistence et la capacité divine du Créateur: et non seulement il crée, mais il soutient cette création dans son ordre divin: «Il soutient toutes choses par la parole de sa puissance».

Nous trouvons une autre preuve de la vérité de sa préexistence comme Dieu, en Philippiens 2; et cela de la manière la plus frappante, parce que cette épître ne s'occupe pas de l'exposition des doctrines. «Le Christ Jésus, lequel, étant en forme de Dieu, n'a pas regardé comme un objet à ravir d'être égal à Dieu»: être égal à Dieu, n'était pas pour Lui une chose dont il s'emparât, comme s'il ne l'eût pas déjà possédée — et pourquoi? par la raison bien simple qu'il «était Dieu». Préexistant toujours en «forme de Dieu», il Lui a plu de revêtir, volontairement et dans un divin amour, la «forme d'esclave», mais l'acte même de son humiliation volontaire prouve et implique nécessairement le fait qu'il était Dieu. Aussi, pouvait-il dire aux Juifs: «Avant qu'Abraham fût [ou fût né], je suis». Ici il prend la place et le titre de Jéhovah, l'Etre suprême; et les Juifs comprenaient parfaitement la portée de ses

paroles; car dans leur incrédulité, et leur colère, ils levèrent des pierres pour les lui lancer. De plus, dans le prophète Michée, au chapitre 5, qui est en rapport avec la naissance en son temps à Bethléhem de Celui qui devait exécuter le jugement qui tomberait dans la suite sur les Juifs, comme conséquence de leur rejet de Lui, nous trouvons le titre: «Dominateur en Israël, duquel les origines ont été d'ancienneté, dès les jours d'éternité», — déclaration qui ne pouvait être faite que d'un Etre divin.

«La Parole devint chair»

Le langage de Jean 1: 14, présente la vérité avec cette exactitude qui caractérise toute l'écriture. Nous avons déjà fait allusion au verset 1: «La Parole était Dieu» maintenant nous arrivons au verset 14: «La Parole fut faite [ou devint] chair». Le Seigneur a revêtu une autre nature qu'il n'avait pas auparavant, savoir, l'humanité: il «a pris la forme d'esclave, étant fait à la ressemblance des hommes». Ni le Père, ni le Saint Esprit n'ont été «manifestés», ainsi: c'est le Fils qui s'est abaissé lui-même et a pris cette place humiliée. Hélas! ces hommes pour lesquels il est venu, profiteraient-ils de son humiliation pour donner libre carrière à de lâches spéculations sur sa Personne? Mais combien sont vains, et combien ont été vains dans tous les âges les efforts mesquins de l'esprit de l'homme pour pénétrer le mystère ou comprendre la nature du Fils éternel révélé sous la forme humaine! Jésus lui-même dit, même au moment où il était rejeté et mis à néant par les hommes: «Personne ne connaît le Fils, si ce n'est le Père». Il était vraiment homme, né de la vierge, «né de femme, né sous la loi», né aussi afin d'accomplir l'oeuvre de la rédemption «afin qu'il rachetât ceux qui étaient sous la loi», pour rendre «impuissant celui qui avait le pouvoir de la mort», délivrant ceux qui étaient en esclavage, et faisant propitiation pour les péchés du peuple comme un miséricordieux et fidèle souverain sacrificateur. Mais fût-il même possible aux hommes les plus sages, les plus grands ou les plus saints, de pénétrer ce mystère, le Père a fermé la porte des recherches par ces mots simples, mais bénis: «Personne ne connaît». Nous pouvons croire plusieurs choses sur Lui, en tant que nous sommes enseignés de Dieu et conduits par le Saint Esprit; mais la Personne de Celui qui «était Dieu» et qui «devint chair» est impénétrable; nul ne pouvait le connaître, sinon le Père.

Mais il y a plus; nous dépendons de Lui pour connaître le Père. Le Seigneur ajoute: «Ni personne ne connaît le Père, si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils voudra le révéler». C'est selon son bon plaisir qu'il révèle le Père. De telles choses pourraient-elles se dire d'un autre que Dieu? Sa divinité n'est pas moins assurée pour la foi maintenant qu'il est devenu homme. Bien plus, la puissance et la joie de la foi, aussi bien que la communion à laquelle nous sommes appelés, dépendent de l'inscrutabilité de sa Personne bénie et en découlent.

L'écrivain inspiré, en Hébreux 10, citant le Psaume 40, nous reporte à ces âges passés, avant que le monde fût, et révèle ce qui formait alors le sujet des conseils de la divinité. Merveilleux, en vérité, est notre privilège d'être admis à entendre une telle conversation ayant trait à la bénédiction des hommes. Ici donc, le Fils, la seconde personne de la sainte Trinité, a entrepris de faire la volonté de Dieu, dans un corps formé pour Lui; prenant ainsi la place d'un

être obéissant. «Tu m'as creusé des oreilles»; ou, comme nous lisons en Esaïe 50: «Il me réveille chaque matin, il réveille mon oreille pour que j'écoute comme ceux qu'on enseigne. Le Seigneur m'a ouvert l'oreille, et moi je n'ai pas été rebelle», etc. La volonté de Dieu, laquelle était que nous fussions sanctifiés et sauvés, ne pouvait trouver son expression envers nous, que par l'accomplissement d'une oeuvre suffisante pour satisfaire ses saintes et justes exigences. Qui est-ce qui pouvait accomplir une telle oeuvre, ou faire cette volonté d'une manière absolue? Pas une seule créature n'en était capable. Cela n'appartenait qu'au saint Fils de Dieu qui, prenant une place d'obéissance parfaite, revêtit un corps formé pour Lui. Quel autre pouvait offrir un sacrifice qui suffit à ôter, non seulement les péchés d'une personne, mais les fautes accumulées d'un monde perdu; un sacrifice dont l'efficace s'étendait jusqu'à Adam, et se continuera jusqu'à ce que toute trace de péché soit enlevée de l'univers entier? Nous pouvons vraiment dire que la grande vérité de sa Personne — sa divinité éternelle et son humanité sans tache — est la base sur laquelle repose l'oeuvre de la rédemption; et que sans elle il ne pourrait y avoir de rédemption, ni de véritable sacrifice pour le péché.

A sa naissance, selon l'évangile de Matthieu, son nom devait être Jésus, «car c'est Lui qui sauvera son peuple de leurs péchés». Ici, dans son rapport avec ce nom, le peuple d'Israël est appelé «son» peuple, car il est vraiment Jéhovah le Sauveur. Dans l'accomplissement du chapitre 7 d'Esaïe, il est appelé «Emmanuel», nom qui Lui est donné par ceux qui apprennent que *Dieu* est avec son peuple.

L'évangile de Marc, qui le présente spécialement comme le Serviteur, s'ouvre avec le titre de «Jésus Christ, le Fils de Dieu», et, avant la fin du chapitre 1, nous le voyons touchant le lépreux et disant: «Je veux, sois net», Au lieu de Lui communiquer la souillure, cet attouchement produit une purification immédiate, autre preuve que c'était Jéhovah qui se trouvait là. Luc nous donne au chapitre 1, les titres suivants «Jésus», «Fils du Très-haut», «Fils de Dieu» et au chapitre 2, «un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur» (ou Jéhovah). La confession que Pierre fait de Lui (Matthieu 16), résultat de la révélation qu'il avait reçue du Père, est parfaite et complète. Le Seigneur avait parlé de lui-même sous le titre de «Fils de l'homme», quand il posa la question: «Qui disent les hommes que je suis, moi, le Fils de l'homme?» Alors, s'adressant à ses disciples d'une manière pressante, il tire d'eux cette réponse: «Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant». Pour être Fils de l'homme, il faut qu'il soit vraiment homme; mais il est aussi le Christ, le Messie oint, et le Fils du Dieu vivant: sa divinité est aussi fortement affirmée que son humanité, même dans les évangiles synoptiques, comme on les appelle.

L'évangile de Jean a pour principal objet de montrer comment le Père a été révélé dans le Fils, qui a été repoussé et rejeté par son propre peuple. Ici donc, tandis que Jésus prend et ne quitte jamais la place de dépendance et d'obéissance — place qui vraiment et proprement appartient en perfection à l'homme selon les pensées de Dieu — sa divinité et son absolue égalité avec le Père brillent de toutes parts. Il dit, au chapitre 5: «Mon Père travaille jusqu'à maintenant, et moi je travaille». Les Juifs comprenaient très bien l'importance de ses paroles,

car, dans leur aveugle incrédulité, ils pensaient à le tuer, parce qu'il «disait que Dieu était son Père, se faisant égal à Dieu».

On a faussement affirmé que l'expression «Fils de Dieu», doit être comprise dans un sens subordonné, comme indiquant que Jésus, par ses paroles et par ses actes, cherchait à inculquer les qualités morales de Dieu — amour, justice, sainteté, etc.: mais une âme «enseignée de Dieu» (Jean 6: 45), et soumise à ce qui est écrit, doit admettre que le grand fait énoncé avec une simplicité et une certitude incontestables, c'est l'identité de nature et d'Être avec le Père, avec Dieu. Comme il n'agissait jamais indépendamment du Père, il pouvait dire: «Quelque chose qu'il (le Père) fasse, cela, le Fils aussi de même le fait». Quelqu'un, excepté Celui qui était l'égal de Dieu, pouvait-il dire qu'il faisait tout ce que le Père faisait, et de la même manière? Certainement non, quoique l'incrédulité des Juifs d'alors, ou de la chrétienté maintenant, puisse dire le contraire. En outre, comment pourrait-on admettre la coopération du Père avec Lui, à moins qu'il ne fût vraiment et éternellement le Fils qui est dans le sein du Père. «Nul ne peut venir à moi, à moins que le Père qui m'a envoyé ne le tire», dit-il (Jean 6: 44, 65). Le sentiment de ce que Dieu lui-même est comme Être divin doit disparaître de l'âme qui met en doute ou qui atténue la déclaration du Seigneur. Elle était vraie, ou elle ne l'était pas. Si elle n'est pas vraie, il n'y a point d'Évangile, point de salut pour personne. Si elle est vraie, chaque témoignage de Dieu, rendu à la gloire de la personne du Fils, demeure dans sa force parfaite et bénie pour l'âme qui croit; et la connaissance de Dieu est une réalité éternelle qui est, dans le croyant, une source intarissable de joie. Le vrai chrétien peut dire dans la simplicité de la foi: «Nous savons que le Fils de Dieu est venu; et il nous a donné une intelligence afin que nous connaissions le Véritable; et nous sommes dans le Véritable, savoir dans son Fils Jésus Christ: lui est le Dieu véritable et la vie éternelle». L'Écriture déclare très solennellement que celui qui n'accepte pas le Fils comme tel, de la manière la plus complète et la plus absolue, que celui qui nous «mène en avant» au delà de la vraie doctrine de l'Écriture, «et ne demeure pas dans la doctrine du Christ, *n'a pas Dieu*» (2 Jean 9); que celui qui «nie le Fils n'a pas non plus le Père» (1 Jean 2: 23).

De plus, au chapitre 5 de l'évangile de Jean, le Fils est associé au Père quand il vivifie; mais Jésus dit aussi: «Le Fils vivifie ceux qu'il veut». Il le fait dans son droit souverain comme Fils de Dieu, mais il communique la vie éternelle à ceux que le Père Lui a donnés (Jean 17: 2). Ici, c'est encore la même coopération divine en vie et en puissance vivifiante. Cependant, quand il juge, il est seul, car le Père a donné tout le jugement au Fils, et tous doivent honorer le Fils comme ils honorent le Père.

Au chapitre 10, nous lisons: «Moi et le Père, nous sommes un». Quel autre pourrait parler ainsi, sinon le Fils unique qui est dans le sein du Père, celui qui connaissait les secrets de son cœur pour ses brebis, aussi bien que toute autre chose? A la fin de son ministère public, tel que nous l'avons au chapitre 12, l'écrivain inspiré cite le prophète Esaïe, qui parle de la gloire de Jéhovah, et l'applique directement à Jésus: «Esaïe dit ces choses, parce qu'il vit sa gloire et qu'il parla de Lui»: c'est là une preuve incontestable que Jésus était Jéhovah.

Le but du Saint Esprit est toujours de glorifier Christ; et en même temps de le présenter comme Celui qui satisfait les besoins particuliers du chrétien dans quelque position qu'il puisse se trouver. Nous en avons un exemple dans l'épître aux Colossiens. A Colosses, le principal danger dans lequel les saints pouvaient vraisemblablement tomber, était, dans les expériences de l'âme, de ne pas tenir ferme Christ, le Chef, et de s'occuper de la philosophie d'une part, ou de la tradition de l'autre. A cause de cela, l'Esprit de Dieu insiste spécialement sur les gloires personnelles de Christ: «Car en Lui habite toute la plénitude de la déité corporellement». Ici, le mot «déité» signifie non seulement ce qui est divin de caractère (comparez Actes des Apôtres 17: 29, et Romains 1: 20) mais la divinité dans le sens le plus complet et le plus absolu.

D'autre part, les chrétiens hébreux étaient en danger de perdre de vue la gloire personnelle de Jésus, leur Messie, parce qu'ils étaient préoccupés de désirs et d'espérances terrestres, et ainsi de retourner au judaïsme. L'épître aux hébreux s'ouvre donc en présentant de la manière la plus complète la gloire du Fils, le Créateur, supérieur aux anges, et objet de leur adoration. Dieu «fait» ses anges des esprits, mais quant au Fils, il dit: «Ton trône, ô Dieu, demeure aux siècles des siècles», etc. Dans ce Psaume 45, même pendant les jours de sa chair en ce monde, où il avait aimé la justice et haï l'iniquité, il est reconnu par Dieu *comme Dieu*. La citation suivante est encore plus remarquable. Le titre «Dieu» a été quelquefois appliqué à des puissances angéliques, aux magistrats et aux gouverneurs comme représentants de l'autorité de Dieu, «J'ai dit, vous êtes des dieux» mais le titre de «Jéhovah» n'a jamais été appliqué à personne, excepté au seul Dieu vivant et vrai (Deutéronome 6: 4; Jérémie 10: 10; et comparez 1 Thessaloniens 1: 9. Or, non seulement ce titre est appliqué distinctement à Jésus par le Saint Esprit, dans la citation du Psaume 102, mais nous trouvons dans cette même citation un autre titre divin, employé ailleurs à la première personne en parlant de Dieu, adressé ici directement à Christ à la seconde personne: «*Tu es le même (*)*». Dans ce remarquable Psaume, l'affligé répand sa plainte devant Jéhovah. On le voit complètement abattu et abaissé, à cause de l'indignation et de la colère de Jéhovah: et il met en contraste sa propre position avec l'immutabilité de Jéhovah (verset 12). Il parle de la bénédiction future d'Israël, alors que les affections du résidu pieux pour la poussière de Sion seront renouvelées; et que Sion sera rétablie sous le Messie, quand il «*apparaîtra dans sa gloire*». Mais comment pouvait-il introduire la bénédiction future de Sion, si ses jours étaient abrégés et si Lui-même était retranché? La réponse de Jéhovah du ciel à l'humble être qui souffre sur la terre, fait ressortir d'une manière bénie la gloire de sa Personne: «Et Toi, dans les commencements, Seigneur, tu as fondé la terre, et les cieux sont les oeuvres de tes mains: eux, ils périront, mais toi, tu demeures, et ils vieilliront tous comme un habit, et tu les plieras comme un vêtement, et ils seront changés; mais tu es le Même, et tes ans ne cesseront point». Dans ce Psaume, les termes qu'il applique à Jéhovah-Dieu, au verset 12, quand il parle de sa position comme Celui qui est abaissé, Lui sont appliqués à son tour par Jéhovah, aux versets 24-27. Quelle qu'ait pu être la profondeur de son humiliation, il n'en était pas moins le «Seigneur», ou «Jéhovah», et quand toute la création aura disparu, Lui, l'Eternel, le Créateur, demeurera à toujours. Nous

avons la même vérité en Zacharie 13, où nous trouvons que Celui qui est frappé par l'épée de Jéhovah n'en est pas moins le «compagnon de l'Eternel», — son égal.

(*) Voyez Deutéronome 32: 39; Esaïe 41: 4; 43: 10; 46: 4; 48: 12, — souvent rendu par: «JE SUIS LUI».

Parce qu'il était né de la semence de David, selon la chair (Romains 1: 3), il est déterminé «Fils de Dieu en puissance». Celui qui était issu d'Israël quant à la chair, est «sur toutes choses Dieu béni éternellement. Amen!» (Romains 9: 5). Il est bon de remarquer que ces affirmations simples et toutefois puissantes de sa divinité, se rencontrent dans des passages qui parlent de ses relations humaines avec Israël. Comparez cela avec Michée 5: 2, dont il a déjà été fait mention. Dans l'Écriture, il n'y a pas à faire *d'effort* pour *prouver* la divinité de Christ. Du commencement à la fin, elle apporte à l'âme enseignée de Dieu, la conviction qu'il était Dieu. La vérité bénie révélée et sur laquelle l'Esprit insiste, c'est qu'il «devint chair», afin d'être le Sauveur.

Jean, dans son épître, identifie Dieu et Christ d'une manière telle que, dans la même phrase, il passe continuellement de l'un à l'autre, pour ainsi dire imperceptiblement; l'antécédent naturel de «Lui» étant tantôt Dieu, tantôt Christ. Par exemple, au chapitre 2: 28, etc.: «Et maintenant, enfants, demeurez en Lui (Christ)... Si vous savez qu'il (Christ) est juste, sachez que quiconque pratique la justice est né de Lui (Dieu). Voyez de quel amour le Père nous a fait don, que nous soyons appelés enfants de Dieu; c'est pourquoi le monde ne nous connaît pas, parce qu'il ne l'a pas connu (Christ). Bien-aimés, nous sommes maintenant enfants de Dieu. ... Nous savons que quand il (Christ) sera manifesté, nous Lui serons semblables», etc. Connaître «Celui qui est dès le commencement», c'est connaître Dieu révélé dans le Fils. L'apôtre pouvait-il parler ainsi, à moins que le Fils ne fût Dieu à l'égal du Père et du Saint Esprit? Bien que ce fût en grâce, il a pris, en rapport avec son humanité, une place inférieure au Père, en sorte qu'il put dire: «Mon Père est plus grand que moi»; cependant, il a pris aussi la place de l'égalité absolue, car il dit: «Tout ce qu'a le Père est à moi». L'épître de Jean se termine par cette déclaration: «Lui, c'est-à-dire, son Fils Jésus Christ, est le Dieu véritable et la vie éternelle»; dans l'évangile, le Seigneur se sert des mêmes mots: «le vrai Dieu», et les applique au Père, en s'adressant à Lui.

Arrivant enfin au livre de l'Apocalypse, nous trouvons, au chapitre 1^{er}, l'expression «qui est, et qui était, et qui vient», appliquée au Dieu suprême, au verset 4, lorsqu'au verset 8, elle est appliquée à Christ que tout œil verra. Et le titre «Tout-puissant», au chapitre 1: 8, est donné à Christ, qui, au chapitre 22: 13, dit: «Je suis l'alpha et l'oméga, le premier et le dernier, le commencement et la fin». Cette dernière citation, nous pouvons la rattacher à Esaïe 41: 4: «Moi, l'Eternel (Jéhovah), le premier; et, avec les derniers, je suis le Même»; ce rapprochement fournit une nouvelle preuve qu'il est vraiment Jéhovah lui-même. Le même échange est vrai du titre: «Ancien des jours», qui, en Daniel 7, est appliqué à Dieu, au verset 9, et à Christ, au verset 22, où il est dit qu'il «vint» (voyez verset 13).

On pourrait écrire plusieurs volumes sur ce sujet très important, mais nous n'avons pas l'intention de poursuivre davantage ces grandes vérités fondamentales de la foi chrétienne. La vérité touchant la personne de Christ est entremêlée avec tout le tissu de l'Ancien et du

Nouveau Testament. Nous pouvons suivre le sentier de Jésus traversant ce monde dans toute la grâce pleine d'humilité qui le rendait toujours accessible à tous ceux qui étaient dans le besoin ou l'affliction. Il est venu à nous dans un amour divin et parfait, manifestant Dieu dans sa bonté, prenant la forme d'un esclave; et cependant, pour la foi, la gloire de sa Personne comme Fils unique, l'égal du Père — fait dont il avait toujours la parfaite conscience — brille à travers le voile de son humiliation et nous fait voir *Qui* était celui qui se trouvait là. Ce n'était pas moins que Dieu manifesté en chair, l'Eternel, Jéhovah, devant qui les séraphins voilent leur face en disant: «Saint, saint, saint, est l'Eternel des armées; toute la terre est pleine de sa gloire».

Paroles de foi et de bonne doctrine

Darby J.N.

ME 1904 page 398 – ME 1905 page 118 – ME 1906 page 17

1. «Donne-moi à boire» (Jean 4: 10)

Comme le Seigneur montre bien, en Jean 4, qu'on arrive à l'intelligence des choses divines par *la conscience*; ainsi le coeur est gagné.

Rejeté et chassé de Judée, Jésus s'assied fatigué sur le puits de Sichar. Une femme solitaire (ce n'était pas l'heure où les femmes sortaient pour puiser l'eau), sous le fardeau du péché, évidemment une nature forte et passionnée qui, dans une ardente poursuite, avait cherché le bonheur et était ainsi tombée dans le péché, sans avoir trouvé de repos pour son âme, (combien il y en a de semblables dans le monde!) cette femme menait une vie de labeur pénible au milieu de laquelle elle pensait quelquefois à Garizim et à Jérusalem, et savait qu'il y avait un Messie à venir. Il pouvait y avoir quelque part du bonheur, du repos, elle n'en avait point. Ce qu'elle avait, c'était du labeur et de la fatigue, et cette fatigue elle la ressentait évidemment dans son âme aussi bien que dans son corps. Jésus aussi avait du labeur et de la fatigue, mais par amour, non par le péché, hormis le péché des autres, mais celui-ci ne pouvait lasser l'amour; et Jésus savait où se trouvait le repos, car lui-même était le repos. Le Fils de Dieu, le juge de tous, s'était mis, humainement parlant, dans une position où il était redevable à cette femme d'un peu d'eau fraîche. Mais il la place bientôt sur un autre terrain; il parle du don de Dieu, d'une fontaine d'eau jaillissant en vie éternelle. Tout était ténèbres dans l'esprit de la femme samaritaine. Elle tournait dans le cercle de sa propre lassitude; ce qu'elle sentait, c'était le fruit de son péché et la peine qu'elle se donnait à la recherche du bonheur. Et (avec tous les mouvements intérieurs qui prédominaient dans son esprit et le remplissaient, car, en vérité, qu'avait-elle d'autre?) que fait le Seigneur? «Va, appelle ton mari, et viens ici». «Je n'ai point de mari». «Tu as bien dit», répond le Seigneur, «je n'ai pas de mari; car tu as eu cinq maris, et celui que tu as maintenant n'est pas ton mari; en cela tu as dit vrai».

Maintenant un rayon de lumière pénètre en elle. «Seigneur, je vois que tu es un prophète». La parole de Dieu acquiert, par le Seigneur, une autorité divine sur son coeur, parce qu'elle avait atteint sa conscience. Elle a trouvé un homme qui lui a dit tout ce qu'elle a fait. Qui savait cela? La parole du prophète avait une autorité divine. Cependant la femme n'est pas encore arrivée aux fontaines d'eau. Les communications divines qui lui étaient faites étaient tout à fait inintelligibles pour elle, mais un grand pas était fait. Celui qui connaissait toute sa vie, tout son péché, s'était assis en grâce auprès d'elle, désirant être aidé par elle. La grâce, aussi bien que la vérité, était là. Cette femme avait trouvé le Christ, et, laissant sa cruche avec son souci, elle devient pour d'autres une messagère de bonnes nouvelles. Garizim et

Jérusalem sont absolument semblables et ne sont rien. *Le Père* cherche des adorateurs en esprit et en vérité.

Nous avons ici un tableau qui montre l'âme s'ouvrant à l'intelligence et à la réception des choses divines. La présentation des choses divines du caractère le plus élevé en grâce ne produit pas cela. Le coeur naturel reste fermé. On ne comprend pas du tout ces choses, alors même qu'il y a des besoins et d'ardents désirs moraux. Dieu opère dans la conscience. Alors la Parole est reçue. A ce moment le coeur ne va pas plus loin que sa capacité *présente*. Cependant les choses qui ont été dites, l'ont été pour le coeur; et la grâce fait qu'il se les approprie. Jésus avait été avec lui en grâce. Oh! quelle différence entre les spéculations de l'homme et Dieu voyant les campagnes blanches pour la moisson!

Le Seigneur, rejeté par l'orgueil de l'homme, rafraîchissait son âme, non avec l'eau du puits, mais avec l'amour qui trouve son bonheur en des coeurs remplis de misère, et qui boit à la seule source rafraîchissante qui ait coulé dans ce monde! Il avait à manger d'une viande que ses disciples ne connaissaient pas. Quelle place pour cette pauvre Samaritaine, pour nous-mêmes, de rafraîchir, misérables créatures que nous sommes, le coeur de Jésus, parce qu'il est amour!

2. «Qui nous fera voir du bien» (Psaumes 4: 6) «Viens et vois» (Jean 1: 47)

Maintenant mon oeil se repose sur Jésus: je vois le Seigneur descendu du ciel, un Homme... Si je regarde à moi, si je regarde autour de moi, que vois-je? Assez pour briser mon coeur, s'il y a un coeur à briser... Mais ici, je trouve un vrai repos — un Homme qui a satisfait le coeur de Dieu — cet Homme adorable, sur la terre, en la présence de Dieu, regardant à Dieu, un objet pour Dieu! Ce n'est pas le Messie nettoyant son aire, mais Celui en qui sont renfermés toutes les pensées et tous les conseils de Dieu — ce n'est pas l'homme qui périt en proie à la corruption, mais Jésus, le Fils de l'homme, qui, non seulement descend d'Abraham et de David, mais remonte jusqu'à Dieu, «fils d'Adam, fils de Dieu» (Luc 3: 21, 22, 38). C'est le second Homme — le dernier Adam, un Esprit vivifiant (1 Corinthiens 15: 45). Quelle ressource! car qu'est-ce que l'homme? Qu'est-on soi-même quand on connaît le péché de son propre coeur — un être qui, dès le commencement et jusqu'à aujourd'hui, a abandonné Dieu pour une pomme! Maintenant un Homme, un Homme béni apparaît: il prie... (Luc 3: 21). C'est l'Homme dépendant: car la dépendance est l'essence de l'Homme parfait. Nous voyons, il est vrai, Dieu resplendir partout, mais ici, nous le voyons en Jésus, l'Homme dépendant dans une place et dans une condition qui caractérisent la perfection dans l'homme. La source du péché en nous, c'est la volonté propre, l'indépendance. Ici, mon coeur trouve du repos dans un Homme dépendant, au milieu de l'affliction, mais traversant tout en perfection avec Dieu; que ce soit dans l'humiliation ou dans la gloire, cela ne fait aucune différence, car l'Etre parfait est toujours l'Etre dépendant. Et quand, au baptême de Jean, ce coeur divin exprime sa dépendance par la prière, ne reçoit-il pas de réponse? «Le ciel s'ouvre». Le ciel s'ouvrirait-il ainsi sur moi? Il est ouvert pour moi, sans aucun doute, mais je prie, parce qu'il est ouvert,

tandis qu'il s'ouvre sur Jésus, parce qu'il prie. Moi je viens et je regarde en haut, parce que les cieux furent ouverts sur Lui.

Quel admirable tableau de la grâce, et, nous ne craignons pas de le dire, le Père aimait à contempler ici-bas, au milieu de toute cette scène de péché, son Fils bien-aimé (Jean 8: 29). Rien, si ce n'est un objet divin, ne pouvait attirer ainsi le coeur de Dieu; et cependant c'était l'Homme humble et parfait. Il ne prend pas sa place de gloire éternelle comme Créateur, Fils de Dieu — il s'abaisse; il est baptisé. Il dit: «Je me confie en toi. Tu es le Seigneur» (Psaumes 16), et le Saint Esprit descend sur Lui comme une colombe, emblème digne de cet Homme sans tache, digne lieu de repos pour le Saint Esprit au milieu du déluge de ce monde. Oh! qu'il est précieux pour nous, que Jésus nous soit montré comme l'objet de Dieu.

Je sais quels sont les sentiments de Dieu à son égard. Je suis introduit dans son intimité; admis à l'entendre exprimer son affection pour son Fils, à voir les relations rétablies entre Dieu et l'homme.

Ainsi je trouve du repos, et mon coeur est en communion avec Dieu au sujet de son Fils bien-aimé. Le croyant seul en jouit, mais la relation est là. Et si je trouve en moi et autour de moi ce qui afflige mon âme, j'ai en Lui une source inépuisable de joie et de consolation... Que la terre et les cieux soient bouleversés, je continuerai à trouver mon repos en Lui. Quelle bénédiction pour le coeur de posséder l'objet dont Dieu lui-même est occupé!

«Tu es mon Fils bien-aimé, en toi j'ai trouvé mon plaisir» (Luc 3: 22).

3. «M'aimes-tu?» (Jean 21: 12-19)

Le Seigneur commence par la pleine restauration de l'âme de Pierre. Il ne lui reproche pas sa faute, mais il juge la source du mal qui l'a produite — la confiance en soi. Pierre avait déclaré que si tous reniaient Jésus, lui du moins ne le renierait pas, Le Seigneur lui demande donc: «M'aimes-tu plus que ne font ceux-ci?» et Pierre est réduit à reconnaître qu'il fallait l'omniscience de Dieu pour savoir que lui, qui s'était vanté d'avoir pour Jésus plus d'amour que les autres, avait réellement quelque affection pour Lui. Cette question répétée trois fois sonde en réalité les profondeurs de son coeur.

Ce ne fut qu'à la troisième fois qu'il dit: «Tu connais toutes choses, tu sais que je t'aime». Jésus ne le laisse pas, que sa conscience n'en soit venue là. Néanmoins la grâce qui agissait pour le bien de Pierre — la grâce qui l'avait suivi malgré tout, priant pour lui avant qu'il eût senti ses besoins ou qu'il eût commis la faute — la grâce est parfaite ici comme auparavant. Car au moment où l'on aurait pu penser que tout au plus il serait restauré par la miséricorde divine, il reçoit le plus grand témoignage de grâce qui pût lui être conféré. Quand il est humilié de sa chute, et amené à dépendre entièrement de la grâce, la grâce surabondante se déploie envers lui. Le Seigneur lui confie ce qu'il aimait le plus — les brebis qu'il venait de racheter. Il les remet aux soins de Pierre. C'est la grâce qui s'élève et demeure au-dessus de tout ce que l'homme est, et qui, par conséquent, produit la confiance, non en soi-même, mais en Dieu comme celui en la grâce duquel on peut toujours se confier, qui est plein de grâce, parfait en

grâce Cette grâce est au-dessus, de tout, reste toujours la même, et nous rend capables d'accomplir son oeuvre, et envers qui? envers l'homme qui en a besoin. Elle crée la confiance selon la mesure dans laquelle elle agit.

Il me semble qu'il y a une progression dans ce que dit le Seigneur à Pierre. Il demande: «M'aimes-tu plus que ne font ceux-ci?» Pierre dit «Tu sais que je t'affectionne». Jésus répond «Pais mes agneaux». La seconde fois, il dit seulement: «M'aimes-tu?» omettant la comparaison entre Pierre et les autres, ce que Pierre avait d'abord prétendu. Pierre réitère la déclaration de son affection. Jésus lui dit: «Sois berger de mes brebis». La troisième fois, il dit: «M'affectionnes-tu?» employant les expressions mêmes de Pierre; et sur la réponse de Pierre qui saisit cet usage de ses paroles par le Seigneur, Jésus dit: «Pais mes brebis». Les rapports entre Pierre et Christ connu sur la terre, le rendaient capable de paître le troupeau du résidu juif — de nourrir les agneaux en leur montrant le Messie tel qu'il avait été, et d'agir comme un berger en guidant les plus avancés et leur procurant la nourriture.

Mais la grâce du tendre Sauveur ne s'est pas arrêtée là. Pierre pouvait encore sentir le chagrin d'avoir manqué une telle occasion de confesser le Seigneur au moment critique. Jésus l'assure que, s'il avait failli en le suivant avec sa propre volonté, il lui serait permis de le faire par la volonté de Dieu; et si, lorsqu'il était jeune, il se ceignait lui-même, d'autres le ceindraient quand il serait devenu vieux et le conduiraient où il ne voudrait pas. Il lui serait donné par la volonté de Dieu, de mourir pour le Seigneur, comme précédemment il s'était déclaré prêt à le faire par sa propre force. Maintenant aussi que Pierre était humilié et soumis entièrement à la grâce — qu'il savait qu'il n'avait point de force — qu'il sentait sa dépendance du Seigneur, sa complète incapacité s'il se confiait en sa propre puissance — maintenant, je le répète, le Seigneur appelle Pierre à le suivre; ce qu'il avait prétendu faire quand le Seigneur lui avait dit qu'il ne le pouvait pas. C'était ce que désirait son coeur... Ce qu'il avait eut la prétention de faire et ne l'avait pu, il le ferait maintenant — suivre Christ en prison et jusque dans la mort.

4. Le fils prodigue (Luc 15: 11-24)

Premièrement son éloignement de Dieu nous est dépeint. Aussi coupable au moment où il franchit le seuil de la maison paternelle et tourne le dos à son père, que lorsqu'il mange des gousses avec les pourceaux, il nous représente l'homme, trompé par le péché, dans le dernier état de dégradation auquel le péché le fait descendre. Ayant dépensé tout ce qui lui est échu selon la nature, le dénuement où il se trouve (plus d'une âme sent la disette en laquelle elle s'est plongée, le vide de tout ce qui l'entoure sans un désir pour Dieu ou pour la sainteté, et souvent sa chute dans ce que le péché a de plus avilissant), ce dénuement ne le porte pas vers Dieu, mais le conduit à chercher sa ressource dans ce que peut fournir le pays de Satan où l'on ne donne rien. Il se trouve au milieu des pourceaux. Mais la grâce opère; et la pensée du bonheur dans la maison de son père, et de la bonté qui y répandait la bénédiction autour d'elle, se réveille en son coeur. Là où l'Esprit de Dieu travaille, on trouve toujours deux choses: la conviction apportée à la conscience et l'attrait pour le coeur. C'est réellement la révélation de Dieu à l'âme; or Dieu est lumière et amour. Comme lumière il apporte la conviction dans

l'âme, mais comme amour il attire à Lui; alors une vraie confession est produite. Ce n'est pas simplement le fait d'avoir péché, mais d'avoir affaire à Dieu et de le désirer; mais en même temps la crainte à cause de ce qu'Il est, et cependant on est poussé à aller vers Lui. Tel était le cas de la femme, au chapitre 7, et de Pierre dans la nacelle. Cela produit la conviction que nous périssons, et un sentiment, faible peut-être mais vrai, de la bonté de Dieu et du bonheur de se trouver en sa présence, quoique nous ne soyons pas encore sûrs d'être reçus; mais nous ne pouvons plus demeurer dans le lieu où nous périssons. Il y a le sentiment du péché et l'humiliation; le sentiment qu'il y a de la bonté en Dieu, mais pas encore le sentiment de ce que la grâce de Dieu est réellement. La grâce attire — on va vers Dieu, mais on se contenterait d'être reçu comme un mercenaire — preuve que, bien que le coeur soit travaillé par la grâce, il n'a pas encore rencontré Dieu. Le progrès, d'ailleurs réel, ne donne jamais la paix. Il y a un certain repos du coeur à aller à Dieu; mais on ne sait pas quelle réception attendre, après s'être rendu coupable d'abandonner Dieu. Plus le fils prodigue s'approchait de la maison, plus son coeur devait battre à la pensée de rencontrer son père. Mais le père devance sa venue et agit envers lui, non selon ce que mérite son fils, mais selon son propre coeur paternel — seule mesure des voies de Dieu envers nous. Il se jette au cou de son fils, tandis que celui-ci est encore dans ses haillons et avant qu'il ait eu le temps de dire: «Traite-moi comme l'un de tes mercenaires». Ce n'était plus le moment de le dire. Cela était bon pour un coeur qui ne savait comment il serait reçu, mais non pour celui qui avait rencontré Dieu. Celui-là sait comment il a été reçu. Le fils prodigue se prépare à dire: Traite-moi comme l'un de tes mercenaires; semblable à ceux qui parlent d'une humble espérance et d'une place inférieure; mais quoique la confession soit complète quand il arrive, il ne dit plus: «Traite-moi comme un mercenaire». Comment l'aurait-il dit? Le coeur du père par ses propres sentiments, par son amour pour lui, par la place que son coeur lui avait donnée, avait déterminé, la position du fils. La position du père décidait de celle du fils. Cela se passait entre lui-même et son fils; mais ce n'était pas tout. Il aimait son fils, même tel qu'il était, mais il ne l'a pas introduit en cet état dans la maison. Le même amour qui l'a reçu comme fils, veut le faire entrer dans la maison en cette qualité, et tel que doit être le fils d'un tel père. Les serviteurs reçoivent l'ordre d'apporter la plus belle robe et de l'en revêtir. Ainsi aimés et reçus par amour, dans notre misère, nous sommes revêtus de Christ pour entrer dans la maison. Nous n'apportons pas la robe: Dieu nous la fournit. C'est une chose entièrement nouvelle, et nous devenons justice de Dieu en Lui. C'est la plus belle robe du ciel.

5. Comme une greffe sur un arbre sauvage

Je crois qu'une *nature* est proprement ce qui constitue un être quelconque et le fait être ce qu'il est: un ange, un homme, un animal, etc. Je ne pense pas que 2 Pierre 1: 4, soit le passage le plus simple et le plus clair pour expliquer ce point, parce que ce passage est particulièrement moral, et indique spécialement ce qui caractérise le chrétien comme tel. Ce qui me fait penser ainsi, c'est que ce passage parle de «très grandes et précieuses promesses», en cela il me semble avoir trait à ce que Jean 3 appelle «né d'eau», et: «Vous êtes déjà nets, à

cause de la parole que je vous ai dite». Cependant on ne peut le séparer de l'autre point — le don de la vie. Mais il parle de promesses, et d'échapper à la corruption qui est dans le monde.

Ce fait d'être né de nouveau, même les catholiques romains, les Wesleyens aussi, et la plupart des dénominations évangéliques l'admettent et s'en tiennent là; elles admettent une action du Saint Esprit par le moyen de la Parole, en vertu de laquelle l'homme est moralement purifié. Mais les Wesleyens disent qu'on peut perdre et retrouver cette purification, et même ceux qui ne vont pas si loin, la tiennent pour une simple purification de ce qui existe. Les Wesleyens disent que l'homme avait le corps, l'âme et l'esprit avant la chute; et qu'après la chute il a le corps, l'âme et l'esprit corrompus, mais qu'ensuite, étant né de nouveau, la corruption est enlevée; que, par conséquent, un homme peut être absolument parfait, comme homme, si la corruption est entièrement enlevée. Or je crois (sans traiter maintenant le sujet de la perfection) que c'est pour le moins une vue des plus défectueuses. Je crois que le Seigneur est un Esprit vivifiant, et que, par l'opération de l'Esprit Saint, «ce qui est né de l'Esprit est *esprit*», — non pas *l'Esprit* qui est Dieu; mais on est vivifié par sa puissance divine, tout comme ce qui est né de la chair est chair. Je reçois spirituellement de Christ la vie, comme je la reçois naturellement d'Adam. Dans ce sens, Christ est ma vie. Il est la vie éternelle (1 Jean 1), et «celui qui a le Fils de Dieu a la vie». Ce n'est pas moi, qui suis de la chair, qui vis, mais Christ vit en moi. C'est pour cette raison, à un point de vue abstrait, comme né de Dieu — car c'est ainsi que Jean considère les choses — qu'il est dit: «Il ne peut pas pécher, parce qu'il est né de Dieu». Cette vie, nous l'avons dans la puissance de la résurrection de Christ; et l'Esprit Saint qui nous a été donné en vertu du sang de Christ, agit intérieurement sur elle. Aussi, comme Dieu avait soufflé en Adam, Christ, après sa résurrection, souffle en ses disciples. C'est pourquoi il est dit: «La loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus, m'a affranchi de la loi du péché et de la mort» (Romains 8: 2). Une grande vérité accessoire découle de cela, c'est que Christ étant mort, Dieu me tient pour mort à la chair (Colossiens 3), et j'ai à me tenir pour tel (Romains 6), et à le réaliser (2 Corinthiens 4), afin que seule la vie de Christ soit manifestée.

Le point auquel je m'attache à ce sujet, c'est qu'il s'agit d'une communication réelle de la vie, en recevant Christ par la puissance de l'Esprit Saint, de manière que j'ai ce que je n'avais pas auparavant: Christ, devenu spirituellement ma vie par l'Esprit Saint, qui agit en elle en puissance; une création nouvelle en Christ, quoique la chair soit encore là. Or je ne suis pas dans la chair, mais en Christ; je suis tenu de la considérer comme morte, et c'est mon privilège de le faire. Naturellement c'est ce qui nettoie pratiquement, et par la Parole et selon la Parole. Je ne puis expliquer la chose physiologiquement, mais elle me paraît claire dans l'Écriture, et en vertu de ce fait, les saints vivront éternellement avec Dieu. «Ce qui est né de l'Esprit est esprit» — participe à la nature de ce dont il est né. Cette nature est sainte, elle aime, et, comme en Christ homme, elle obéit. En un mot, cette vie est, quant à sa nature, la reproduction de la vie de Christ. Si Christ est en vous, le corps est mort à cause du péché; l'Esprit est vie à cause de la justice. C'est une chose aussi nouvelle qu'une greffe sur un arbre sauvage.

Quant à l'idée que nous sommes introduits dans la divinité, je ne m'en occupe pas, n'ayant jamais auparavant entendu parler d'une telle chose!... Dieu, comme Etre suprême, ne peut nous communiquer la divinité, mais en donnant la vie, il peut communiquer les éléments moraux de ce qu'il est.

6. Les Ecritures (2 Timothée 3: 14-17)

Le Seigneur Jésus lui-même dit, en parlant de Moïse: «Si vous ne croyez pas ses *écrits*, comment croirez-vous mes *paroles*?» (Jean 5: 46, 47). Ses paroles étaient celles de Dieu; il ne met pas en contraste ici l'autorité de ce qu'il disait avec l'autorité de la parole écrite, mais le contraste est dans les moyens de communication. Il a plu à Dieu d'employer l'Ecriture comme une autorité permanente. Pierre dit: «Aucune prophétie de l'*Ecriture*...» (2 Pierre 1: 20, 21). Beaucoup de prophéties n'ont pas été écrites; elles avaient l'autorité de Dieu pour ceux à qui elles étaient adressées. Car l'Ecriture mentionne plus d'une fois des prophètes qui ont nécessairement prophétisé, sans nous communiquer leurs prophéties.

Une foule de choses dites par Jésus lui-même, ne sont pas reproduites dans les Ecritures (Jean 21: 25); de sorte qu'il n'est pas seulement question de savoir de qui nous avons entendu une vérité, mais aussi du caractère de ce qui a été communiqué. Quand c'est pour le profit permanent du peuple de Dieu ou de son Assemblée, Dieu le fait mettre dans les Ecritures, et cela reste pour l'instruction et la nourriture de ses enfants dans tous les temps.

Les Ecritures sont l'expression permanente de la pensée et de la volonté de Dieu, possédant comme telles son autorité. Elles sont l'expression de ses pensées. Elles édifient et sont utiles; mais ce n'est pas tout: elles sont *inspirées*.

Elles enseignent, elles jugent le coeur, elles corrigent, elles disciplinent selon la justice, afin que l'homme de Dieu soit accompli, c'est-à-dire parfaitement instruit de la volonté de Dieu, son esprit étant formé par cette volonté et parfaitement accompli pour toute bonne oeuvre. La puissance qu'il faut pour exécuter ces choses vient de l'action de l'Esprit. La sauvegarde contre l'erreur, la sagesse à salut, découlent des Ecritures qui sont capables de les procurer.

Cette parfaite et suprême autorité de l'Ecriture met-elle de côté le ministère? En aucune façon; elle est le fondement du ministère de la Parole. On est ministre de *la Parole*; on proclame — en se reposant sur la Parole *écrite* — la Parole qui fait autorité pour tous et est la garantie de tout ce que le ministre dit, en communiquant à ses paroles l'autorité de Dieu sur la conscience de ceux qu'il enseigne ou exhorte. Ce que dit la Parole fait taire toute opposition dans le coeur ou dans l'esprit du croyant. C'est ainsi que le Seigneur répondit à Satan, et le réduisit au silence (Luc 4: 1-13). Celui qui ne se soumet pas aux paroles de Dieu montre par là qu'il est rebelle à Dieu... L'Ancien Testament ne raconte pas l'histoire de Christ, la mission du Saint Esprit, la formation de l'Assemblée; parce que ces faits, n'étant pas encore accomplis, ne pouvaient être l'objet de ses instructions historiques et doctrinales; et l'Assemblée n'était pas même le sujet de la prophétie. Mais maintenant tout est complet; Paul nous dit qu'il était

un serviteur de l'Assemblée pour *compléter* la parole de Dieu (Colossiens 1: 25). Les sujets de la révélation étaient alors complétés.

La parole de Dieu parle de grâce aussi bien que de vérité. Elle proclame la grâce et l'amour de Dieu qui a donné son Fils unique, afin que des pécheurs tels que vous et moi, pussent être avec Lui, le connaître, le connaître profondément, intimement, véritablement — et jouir de Lui dès maintenant et pour toujours; afin que la conscience, parfaitement nettoyée, pût être en joie en sa présence, sans nuage, sans reproche et sans crainte. Etre tout cela dans son amour et de cette manière, c'est la joie parfaite. La Parole écrite vous dira la vérité quant à vous-même; mais elle vous dira aussi la vérité d'un Dieu d'amour déployant la sagesse de ses conseils.

J'ajouterai pour mon lecteur que le meilleur moyen pour lui de s'assurer de la vérité et de l'autorité de la Parole, c'est de lire la Parole elle-même.

7. Immortalité, vie éternelle et résurrection

Les Passages de l'Ancien Testament qui fournissent l'immense majorité des preuves alléguées pour la destruction des méchants, parlent de jugement et de destruction dans ce monde seulement. Tout ce qui est au delà, était alors obscur et invisible, sauf des lueurs qui pour la foi traversaient les ténèbres. Le système de l'Ancien Testament était le *gouvernement* de Dieu, non le salut qui introduit en la présence de Dieu et donne la vie éternelle, quoique ceux qui appartenaient à ce système fussent sauvés et vivifiés. Le «Destructionisme» affirme que la vie éternelle est donnée en Christ seul, mais il confond la vie éternelle et l'immortalité de l'âme, deux choses entièrement distinctes. Quant à la vie spirituelle divine, nous n'avons aucune vie en nous; nous sommes morts. Il ne s'agit pas simplement d'une vie qui n'est pas immortelle; nous n'en avons aucune. Cette doctrine nie que nous soyons vivants — non pas que *l'âme soit immortelle* — mais elle prétend que nous n'avons pas de vie en nous. On pourrait aussi bien et d'une manière plus vraie, s'en servir pour prouver que nous ne sommes pas vivants du tout, plutôt que de prouver que l'âme n'est pas immortelle. Cela ne s'applique pas à la question.

Une autre supposition fautive du Destructionisme, qui a servi de base à la pensée de la plupart des esprits qui en sont affectés, est que la mort est la cessation de l'existence. Cela est complètement dénué de fondement. En vérité, c'est une pétition de principe. Cela peut être ou ne pas être autant que l'homme peut le dire, d'après ce qu'il voit; car au delà de la mort il ne voit rien. Il peut alléguer que la cessation d'une organisation extérieure n'affecte pas et ne peut affecter ce dont il a la conscience, et il peut avoir les plus solides raisons pour rejeter ces suppositions quand la question est «d'être, ou de ne pas être». Il peut spéculer avec Platon, on raisonner rigoureusement comme Butler, mais il ne *sait* rien. Aussi loin que vont les indices, de l'Ancien Testament pour la foi, ils donnent la pensée que les pharisiens avaient de l'existence de l'âme après la mort (Actes des Apôtres 23: 8). Par exemple, quand la femme fit monter Samuel, ou quand David dit: «Moi, je vais vers lui, mais lui ne reviendra pas vers moi». Enoch et Elie donnent cependant de plus brillantes espérances au milieu des ténèbres,

quoique les ténèbres fussent toujours là. De sorte que le Seigneur pouvait reprocher aux sadducéens de ne pas connaître les Ecritures, ni la puissance de Dieu, en rejetant la résurrection; or la résurrection implique la vérité, péremptoire exprimée en Luc 20: 37, 38, que «pour lui tous vivent». Les Ecritures ne font à cet égard aucune différence entre les saints et les pécheurs: il n'était pas seulement le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob (non le Dieu des morts, mais des vivants); or le fondement de cette vérité n'était pas leur piété, mais le fait que pour Dieu *tous* vivent, lors même que pour l'homme ils sont morts. Les sadducéens ne sont pas une race nouvelle; mais ils «errent, ne connaissant pas les Ecritures». L'Ancien et le Nouveau Testament, l'un comme l'autre, n'expriment nullement la pensée que, pour l'homme, mourir, c'est cesser d'exister: les croyants meurent, Christ mourut tout autant et tout aussi réellement que les pécheurs. Si la *mort* a le sens de cesser d'exister, alors les saints et Christ ont cessé d'exister. Or ce qui a cessé d'exister peut-il ressusciter?

Mais cette question contient un autre point vital. L'expiation est non avenue, de même que notre responsabilité à laquelle elle s'applique. Si je n'ai pas plus d'âme qu'une bête, bien que d'une nature animale de beaucoup supérieure, ma responsabilité n'existe plus. Vous ne pouvez rendre responsables de péchés un chien ou un éléphant. Quand je suis converti je me repens, je juge mes péchés passés; je sens que j'ai manqué à ma responsabilité; j'apprends que, par une grâce infinie, Christ est mort pour mes péchés. Ce n'est pas seulement qu'il devient la vie — une vie nouvelle pour mon âme. Grâce à Dieu, cela est vrai; mais il est mort, et a fait propitiation pour mes fautes, pour mes péchés, quand je n'avais pas encore cette vie. Il est mort pour mes péchés, et cela afin que je *vive*. Si la vie éternelle était donnée à un animal, il ne pourrait se repentir de fautes passées; le Seigneur, soit dit en toute révérence, ne pourrait faire propitiation pour ses péchés précédents; il l'a fait pour les miens, béni soit son nom.

8. La divinité de Jésus Christ

Christ était le Jéhovah de l'Ancien Testament qui pouvait dire: «Y a-t-il un Dieu hors moi? je n'en connais point» (Esaïe 44: 8). Toute la plénitude de la déité a habité et habite «corporellement en Lui». Il était «Emmanuel» (Dieu avec nous) — son nom était appelé «Jésus» (JAH — le Sauveur), car «c'est lui qui sauvera son peuple de leurs péchés». Quand Esaïe (Esaïe 6) vit l'Eternel des armées, trois fois saint, il vit, dit Jean, la gloire de Christ et parla de Lui (Jean 12: 41). Voyez aussi Daniel 7: 9, 22; 1 Timothée 6: 15; Apocalypse 19: 11, 16.

Nous lisons: «Au commencement était la Parole, et la Parole était auprès de Dieu; et la Parole était Dieu». Quelque éloigné que soit un commencement auquel ma pensée puisse atteindre, Il était déjà alors. Et, afin qu'on ne puisse alléguer que la Parole était inhérente comme «raison», *sans* être une PERSONNE, l'Ecriture ajoute: «Elle était au commencement auprès de Dieu», elle était toujours une personne distincte. Et, de peur qu'on n'allègue qu'il était en quelque mesure inférieur, Paul nous dit: «En lui, toute la plénitude s'est pluée à habiter» (Colossiens 1: 19), car c'est là la vraie force du passage. Ainsi il déclare que le fait a eu lieu, «car en lui habite toute la plénitude de la déité corporellement» (Colossiens 2: 9). Personnellement, il «s'est anéanti lui-même» (Philippiens 2: 7). Il n'aurait pu le faire s'il n'avait

été Dieu. C'est un péché pour une créature d'abandonner son premier état. Le Seigneur souverain peut descendre en grâce; chez lui c'est de l'amour. Dans cette position, il reçoit *tout*. Toutes les paroles qu'il prononce lui sont données. Quoique immuable dans sa nature comme Dieu, il est néanmoins ici-bas un homme dépendant. Il vit de toute parole qui sort de la bouche de Dieu — il est scellé par le Père; alors la gloire qu'il avait avant que le monde fût, lui est donnée du Père. Or, dans cette condition de serviteur obéissant, ayant une révélation que *Dieu lui a donnée*, le jour et l'heure de son action judiciaire n'étaient pas révélés (Marc 13: 32). «Ce n'est pas à vous», dit-il à ses disciples, «de connaître les temps ou les saisons que le Père a réservés à sa propre autorité» (Actes des Apôtres 1: 7). Le Psaume 110 répond exactement à cela: «Assieds-toi à ma droite, *jusqu'à* ce que je mette tes ennemis pour le marchepied de tes pieds». Quand? Assieds-toi là, dans cette place de gloire, *jusqu'à* ce que...; il n'est rien dit de plus. Or, je ne prétends pas expliquer — à Dieu ne plaise que je le fasse — comment ces choses se concilient.

Je vois pleinement dans les Ecritures, non pas simplement *la divinité* (Romains 1: 20), mais la déité (Colossiens 2: 9) de Christ, maintenue par la vérité que *nul* ne peut *connaître* le Fils, si ce n'est le Père. Le Père, nous le connaissons: il est simplement le Dieu adorable (Matthieu 11: 27). La nature divine du Fils semblait, pour ainsi dire, exposée à un danger par sa complète humiliation; il n'en est pas ainsi du Père. La nature du Fils est sauvegardée (quant à mes pensées) par le fait que son Etre est absolument insondable. Je crois qu'il est tel. Je sais qu'il est le Fils; je sais qu'il est un homme, un vrai homme. Je sais qu'il est «Je SUIS», «le vrai Dieu». *Comment* concilier cela, je ne le sais, quoique je voie et sache que ces choses vont ensemble — je suis bien aise de ne pas le savoir comme créature. Si je le savais, j'aurais perdu cette plénitude divine qui, si elle avait pu être sondée quand elle habitait dans l'humanité, n'aurait pas alors été vraiment divine. Par grâce, je connais Dieu; l'homme aussi, je le connais dans un certain sens; mais Dieu devenu homme, est au delà de tout — même de mes pensées spirituelles. Qu'il en soit ainsi, c'est une grâce infinie, et pour moi un sujet d'adoration. Je suis certain, pour la bénédiction de mon âme, qu'il est à la fois homme et Dieu, — Fils du Père aussi — car les personnes sont aussi distinctes que leur nature est véritable. Dite à un chrétien que le Fils a envoyé le Père, aussitôt il s'indignerait instinctivement. Mais dites-lui que le Père a envoyé le Fils, c'est un sujet de profonde joie pour son âme.

9. «La foi sans les oeuvres est morte» (Jacques 2 : 26)

Quand Paul avait été dans le troisième ciel, il n'était après tout qu'un pauvre mortel; et, respectueusement parlant, comme Dieu l'avait exposé au danger, quoique ce fût pour sa bénédiction, il lui envoya un correctif. Le mal qui se trouvait en Paul nécessitait sans doute cela; mais la bonté même de Dieu, pensant en grâce au mal qui est en nous, le lui avait envoyé. Paul, on peut le voir, en tira occasionnellement profit et avantage. Or je ne dis pas que l'épître de Jacques soit une écharde pour la chair, mais elle en est un excellent correctif; elle est une ceinture autour des reins. Par elle, nos reins sont ceints de la vérité; vérité extrêmement élevée et céleste, dans laquelle nous sommes introduits; élévation à laquelle la foi nous

amène. Le fait que c'est la foi (c'est-à-dire un principe qui nous sort de nous-mêmes pour nous établir sur ce qui est en Dieu et sur sa révélation), pourrait nous amener, comme Paul, à cause de notre profonde perversité, non pas à être hors de la chair, ce qui devrait avoir lieu, mais à nous enfler, à nous servir de notre liberté comme d'une occasion pour la chair. Il est terrible qu'il en soit ainsi; mais c'est notre condition à nous, pauvres misérables créatures.

Jacques, en réalité Dieu, nous montre, avec une énergie morale particulière, qui agit puissamment sur la conscience, que la puissance réelle de la foi se montre dans notre vie. Sa réalité se distingue à ses fruits, et cette parole nous met à l'épreuve. Nul plus que Jacques ne parle de ces choses, comme étant le fruit de la grâce souveraine selon toute l'excellence qu'elle a dans les écrits de Paul. «De sa propre volonté, il nous a engendrés par la parole de la vérité, pour que nous soyons une sorte de prémices de ses créatures» (Jacques 1: 18).

Il rattache aussi cette vie à la loi de la liberté où la nouvelle nature, le nouvel homme et la volonté prescrite marchent ensemble. Si je commande à mon enfant de se rendre où il désire aller, et que je lui en indique le chemin, c'est l'obéissance; mais c'est la loi de la liberté. Jacques parle de trois lois, ou de la loi sous trois aspects. D'abord, la loi proprement dite, sous laquelle, si l'on est coupable en un point, on l'est en tous. L'autorité du législateur a été méprisée là où la convoitise agissait. On est tout à fait coupable. Secondement, la loi royale de perfection subjective: Tu aimeras ton prochain comme toi-même. C'est faire ce qui est bien. Troisièmement, la loi parfaite de la liberté dans laquelle je regarde; c'est-à-dire la révélation du chemin de la nature divine dont je suis rendu participant. La révélation m'en montre la perfection, la nature divine m'y fait trouver mes délices. Je suis actuellement béni en accomplissant cette loi.

Que Jacques parle uniquement des fruits de la foi dans la justification par les oeuvres, et cela est évident par le fait que les exemples qu'il prend n'étaient pas du tout les fruits de la conscience naturelle. L'un est l'exemple d'un père faisant mourir son fils, l'autre celui d'une prostituée trahissant son pays. Abraham abandonnait tout à Dieu, même les promesses selon la chair, dans une obéissance absolue, comptant sur Lui, même pour recouvrer son fils Isaac, selon la parole de Dieu; l'autre s'identifiait avec le peuple de l'Eternel avant qu'ils eussent remporté une seule victoire en Canaan sur leurs puissants ennemis. Nul ne pénètre par la Parole plus profondément que Jacques dans les principes et l'activité du coeur humain, ou ne considère la grâce et la foi comme étant tout; mais il veut que ce soit une chose réelle et pratique, et non une connaissance spéculative. Nous avons besoin de cela, et nous en jouissons si nous sommes vrais de coeur.

10. «Un arbre mauvais» (Matthieu 7: 18)

Le jeune homme qui vint au Seigneur en demandant: «Quel bien ferai-je?» et disant: «J'ai gardé toutes ces choses dès ma jeunesse», n'avait pas une mauvaise conscience au sens propre du mot. Il pensait qu'il se conduisait très bien, et il vint pour savoir quelle était la meilleure chose qu'il pût faire; il ne demandait pas à être sauvé. Le Seigneur agit avec lui comme il fit avec Saul de Tarse. Il applique la loi aux mobiles mêmes de son coeur. Saul pouvait

être satisfait de ce qu'il était sans reproche quant à la justice qui est par la loi, mais quand la loi disait: «Tu ne convoiteras pas», tout était fini. Il était découvert et condamné: «Etant autrefois sans loi, je vivais; mais le commandement étant venu, le péché a repris vie, et moi je mourus». Pourquoi? Non pas parce que la loi est mauvaise, mais parce qu'elle est juste et que je ne le suis pas. Le Seigneur ne reproche pas au jeune homme de n'avoir pas observé la loi. Il lui dit d'aller, de vendre tout ce qu'il possédait et de le donner aux pauvres. Cela fait ressortir immédiatement la convoitise, l'amour de l'argent: «Et il s'en alla tout triste, car il avait de grands biens».

Voyez encore comment le Seigneur se sert de la loi, dans le cas de la femme surprise en adultère (Jean 8). Les scribes et les pharisiens l'amènent devant Lui, espérant méchamment le prendre en faute. S'il disait: Lapidez-la, il ne se montrait pas plus un Sauveur que la loi; s'il disait: Ne la lapidez pas, il violait la loi. Le Seigneur n'affaiblit pas l'autorité de la loi, mais il leur applique à tous la lumière, en disant: «Que celui de vous qui est sans péché, jette le premier la pierre contre elle». Ils se trouvent placés en la présence de Dieu, et ils sortent un à un, reconnaissant pratiquement qu'ils avaient tous péché, et qu'ils étaient sous la condamnation de la loi. Ils éprouvent la puissance révélatrice de Dieu — le voile est enlevé, et ils ne peuvent le supporter.

Notre conscience peut être tout à fait à l'aise pendant que nous sommes loin de Dieu et que nous ne sommes pas réveillés; mais dès que nous venons à considérer ce que nous sommes en présence de Dieu, nous découvrons que notre cas est désespéré. Nous savons tous, plus ou moins, ce qu'est la propre justice, et nous pouvons assez bien nous en accommoder, jusqu'à ce que nous sentions l'œil de Dieu sur nous. Il n'y a pas d'homme non lavé dans le sang de Christ, qui, s'il était appelé à venir répondre de lui-même à Dieu, ne cherchât à fuir aussi vite qu'il pourrait. Il pourrait avoir une excellente réputation et la mériter aussi, mais il n'a pas une conscience parfaite. Nous pouvons marcher longtemps comme des honnêtes gens, sans rien qui choque la conscience; mais du moment que la présence de Dieu est reconnue, le voile disparaît, on voit Dieu, et sa Parole sonde les pensées et les intentions du cœur: nous comprenons alors les paroles du pauvre Job (et il n'y avait aucun homme comme lui sur toute la terre): «Il ne lui répondra pas sur un point entre mille». «Si j'étais parfait, il me montrerait pervers. Si je me lave avec de l'eau de neige, et que je nettoie mes mains dans la pureté, alors tu me plongeras dans un fossé et mes vêtements m'auront en horreur». C'est-à-dire que, quoiqu'il fût pur aux yeux des hommes, il était au regard de Dieu comme un homme sorti d'un fossé. Il dit ensuite: «Il n'y a pas entre nous un arbitre qui mettrait sa main sur nous deux. Qu'il retire sa verge de dessus moi, et que sa terreur ne me trouble pas». C'est ce que nous avons trouvé en Christ, Dieu a ôté notre terreur et notre crainte (1 Jean 4: 17, 18).

La loi connue dans sa spiritualité est très utile de cette manière pour convaincre l'âme. Elle exige de nous ce que nous devons être pour Dieu, et la loi de Dieu nous l'indique; alors elle nous dit, si nous n'y répondons pas, que nous sommes maudits. L'apôtre fait même un pas de plus en [Romains 7](#). Un homme peut être vivifié, né de Dieu, de manière à dire: Je hais

ces choses mauvaises que je pratique. La loi dit: Je les hais aussi, et c'est pourquoi je te maudis. C'est parce que la loi est parfaite, «sainte, juste et bonne», qu'elle nous tue; elle nous tue moralement, parce que nous sommes pécheurs. Elle est utile de cette manière, mais cela finit toujours par la condamnation... Quand la loi se présente à la conscience en disant: «Tu ne convoiteras pas», aucun homme ne peut y faire face; la convoitise de la chair est découverte, et il est démontré qu'elle ne se soumet pas à la loi de Dieu. «Et ceux qui sont dans la chair ne peuvent plaire à Dieu». Voilà la somme de la loi. Quelquefois la chair peut se livrer à des excès et à des orgies, d'autres fois elle peut être très respectable; mais ce qui est vrai de tous les hommes dans leur état naturel comme enfants d'Adam, c'est que l'homme est un arbre mauvais et ne peut porter de bons fruits.

11. Le commandement de l'Eternel à Josué (Josué 1: 1-9)

Il n'y a rien de plus déraisonnable pour *le monde* que la marche tracée pour nous par la Parole — rien qui nous expose plus à la haine de son prince. Si Dieu n'est pas avec nous dans ce chemin, il n'y a rien de plus insensé; s'il y est avec nous, rien de plus sage. Si nous n'avons pas la force que donne sa présence, nous n'osons pas nous fier à sa parole; dans ce cas, nous devons nous garder de sortir pour combattre. Mais ayant le courage que donne la toute-puissance de Dieu par ses promesses, nous pouvons nous attacher à la bonne et précieuse Parole de notre Dieu: ses préceptes les plus sévères ne sont que la sagesse qui nous fait découvrir la chair, et des instructions sur la manière de la mortifier, en sorte qu'elle ne puisse ni nous aveugler, ni nous enchaîner.

Le sentier le plus difficile, celui qui nous conduit à la lutte la plus ardente, n'est autre que le chemin de la victoire et du repos qui nous fait avancer dans la connaissance de Dieu. C'est le chemin dans lequel nous sommes en communion avec Dieu, avec Celui qui est la source de toute joie; c'est le gage et l'avant-goût d'un bonheur éternel et infini.

L'Eternel exhorte Josué à étudier soigneusement ce livre de la loi: «Car alors tu feras réussir tes voies, et alors tu prospéreras» (chapitre 1: 7, 8). Nous trouvons donc ici les deux grands principes de la vie et de l'activité spirituelles: premièrement, la présence assurée de la toute-puissance de Dieu, de sorte que rien ne peut tenir devant son serviteur; secondement, la réception de sa Parole, la soumission à sa Parole, l'étude attentive de sa Parole, la prenant pour un guide absolu et ayant le courage de le faire, à cause des promesses et des exhortations de Dieu.

En un mot, l'Esprit et la Parole sont le tout de la vie spirituelle. Revêtue de cette puissance, la foi va de l'avant, fortifiée par la Parole encourageante de notre Dieu. Dieu a dans le monde un chemin où Satan ne peut nous atteindre. C'est celui où Jésus a marché. Satan est le prince de ce monde; mais il y a un sentier divin pour le traverser, un sentier unique où la puissance de Dieu se trouve. La Parole nous le révèle. C'est ainsi que le Seigneur a lié l'homme fort. Il agissait par la puissance de l'Esprit et faisait usage de la Parole. On ne peut séparer l'Esprit et la Parole sans tomber soit dans le fanatisme, soit dans le rationalisme — sans se placer hors

de la dépendance et de la direction de Dieu. La simple raison deviendrait le maître des uns, et l'imagination, celui des autres.

Quoique le commandement de Dieu («Ne t'ai-je pas commandé?» chapitre 1: 9) nous inspire un courage que nous n'aurions pas sans lui, aucune révélation n'est en elle-même la force pour agir.

Nous avons dans le Nouveau Testament un exemple frappant de ce principe. Paul fût ravi jusqu'au troisième ciel où il entendit des choses qu'il n'est pas permis à l'homme d'exprimer (2 Corinthiens 12). Était-ce cela qui lui donnait la force dans la lutte? Sans doute, cela donnait intérieurement à ses pensées un essor qui a réagi sur son oeuvre entière; mais ce n'était pas la force pour accomplir l'oeuvre. Au contraire, cela tendait à nourrir la fausse confiance de la chair, ou du moins la chair l'aurait fait servir à la glorification de soi-même.

De telles révélations rendaient l'humiliation nécessaire, et tiraient de Dieu, non de nouvelles faveurs (bien que tout fût faveur), mais ce qui humiliait l'apôtre et le rendait faible et méprisable quant à la chair. Étant donc faible, la force lui est fournie d'une autre manière: non par l'usage ou la conscience des révélations, ce qui l'aurait rendu faible, en servant à l'exaltation de la chair, mais par la grâce et la force de Christ, lesquelles s'accomplissaient *dans cette infirmité*. Là se trouvait sa seule force; et il se glorifiait dans cette infirmité dans laquelle la puissance de Christ s'accomplissait en lui, l'infirmité donnant à cette puissance l'occasion de se manifester. Cette infirmité, en prouvant que Paul était faible, prouvait aussi que Christ lui-même était dans l'oeuvre avec Paul. Nous avons toujours besoin de recevoir de Christ une force immédiate quand nous agissons de sa part — une force qui s'accomplit dans la faiblesse, pour faire son oeuvre — une force permanente, car sans Lui nous ne pouvons rien. Rappelons-nous cette vérité.

12. Le grand trône blanc (Apocalypse 20: 11-15)

Voici maintenant le jugement des morts. Il n'est pas question de la venue de Christ ici (comparez Apocalypse 19: 11-21). Un grand trône blanc, est dressé; le jugement s'y exerce selon la pureté de la nature de Dieu. Il ne s'agit pas ici des voies de Dieu envers la terre, ou envers la puissance du mal, mais envers les âmes. Le ciel et la terre, scènes du jugement, disparaissent; les secrets des coeurs des hommes sont jugés par Celui qui les connaît tous (Romains 2: 16). Le ciel et la terre s'enfuient de devant la face de Celui qui est assis sur le trône, et les morts, les grands et les petits, se tiennent devant le trône, (Jean 5: 28, 29; Actes des Apôtres 24: 15). Le jugement est selon les oeuvres, d'après ce qui est écrit dans les livres de mémoire (Jean 12: 48). Cependant un autre élément est mis en évidence. La grâce souveraine seule avait sauvé selon le dessein de Dieu (2 Timothée 1: 9, 10; Ephésiens 2: 8, 9). Il y avait un livre de vie. Quiconque n'y était pas écrit était jeté dans l'étang de feu. Mais c'est la scène de clôture et de séparation finale pour toute la race des hommes et pour ce monde. Et, bien que chaque homme soit jugé selon ses oeuvres, toutefois la grâce souveraine seule en a délivré quelques-uns; et quiconque n'était pas trouvé dans le livre de la grâce était jeté dans l'étang de feu. La mer rendit les morts qui étaient en elle; la mort et le hadès rendirent

les leurs. Le jugement divin met fin pour toujours à la mort et au hadès. Le ciel et la terre s'enfuient, mais ils renaîtront; la mort et le hadès jamais. Il n'y a pour eux qu'une destruction et un jugement divins. Ils sont considérés comme la puissance de Satan. Il a la puissance de la mort et les portes du hadès; c'est pourquoi la mort et le hadès sont détruits judiciairement pour toujours, Ils n'auront plus jamais de puissance. Ils sont personnifiés; mais il n'est pas question naturellement de les tourmenter ou de les punir; c'est quand le diable lui-même est jeté dans l'étang de feu qu'il est question de tourment au chapitre 25: 10. Mais la mort n'était pas détruite alors; car les méchants qui étaient morts n'avaient pas encore été ressuscités pour le jugement. Maintenant ils le sont; et le dernier ennemi est détruit. Je ne doute pas que la force de l'image ne soit dans ce que tous les morts maintenant jugés (tout le contenu du hadès, dans lequel s'était trouvée la puissance de la mort) sont jetés dans l'étang de feu, de sorte que la mort et le hadès qui n'avaient d'existence que dans leur état, sont détruits entièrement et judiciairement en y étant jetés. Les saints étaient sortis dès longtemps de la mort et du hadès (1 Corinthiens 15: 51-57; 1 Thessaloniens 4: 13-18; Apocalypse 20: 4-6); mais ces derniers subsistent pour les méchants. Or ces deux personnifications sont, comme conséquence du jugement du trône blanc, jetés dans l'étang de feu — la mort seconde. La limite et la mesure pour y échapper, c'est le livre de vie.

La seconde mort

L'expression «la seconde mort» s'explique par la Parole elle-même. C'est l'étang de feu, et il est dit que le tourment y subsistera (non au chapitre 20: 14) chapitre 21: 8. C'est la seconde mort, non pas ce qui l'occasionne; les méchants y ont leur part. Si vous me demandez ce que je pense de la seconde mort, je répondrai que c'est la séparation, judiciaire de l'homme d'avec Dieu, dans l'étang de feu, comme la mort est la séparation de l'âme et du corps... Nous trouvons que ceux qu'on y voit sont des êtres, vivants qui y sont tourmentés (Apocalypse 14: 10, 11; 20: 10). Ce n'est donc *pas* cesser d'exister... Il n'est pas prouvé du tout que quoi que ce soit cesse d'exister, comme châtement, par l'étang de feu. Une telle signification ne saurait s'appliquer à la mort et à l'enfer: et dans aucun cas le tourment ne signifie cesser d'exister. Le tourment cesse quand la personne tourmentée cesse d'exister; c'est-à-dire que la seconde mort n'est pas la cessation de l'existence, car elle est l'étang de feu.

13. Une vie d'activité dans l'obscurité

Jésus était le plus isolé des hommes et en même temps le plus accessible et le plus affable, il était le plus isolé, parce qu'il vivait dans une communion absolue avec son Père et ne rencontrait ni écho, ni sympathie pour l'amour parfait qui se trouvait en Lui. Il était le plus accessible, le plus affable des hommes, parce qu'il était cet amour pour les autres. En parlant de l'oeuvre ineffable qui a ouvert à cet amour un chemin à travers tout le péché, il dit: «J'ai à être baptisé d'un baptême; et combien suis-je à l'étroit jusqu'à ce qu'il soit accompli!» Ce baptême d'amertume et de mort qui mit fin au péché, même dans sa dernière forteresse et son dernier droit de destruction à cause de la justice de Dieu contre nous, donna libre cours à cet amour dans ses desseins infinis de grâce; car l'amour sait trouver d'une manière infinie ce

qu'il faut pour le bonheur de l'objet aimé, et l'amour de Dieu se propose ce qui est au delà de toutes nos pensées. Il est la source des pensées du Dieu infini. Et encore, quand sur la fin de sa course, l'occasion se présente, au moment où l'incrédulité des *siens* lui fait dire: «Jusques à quand serai-je avec vous et vous supporterez-vous?» (car — et c'est ce qu'il attend de nous dans ce pauvre monde — il n'y avait pas, même dans les siens, de foi ou de capacité pour user des ressources de grâce et de puissance qui étaient en Lui), il ajoute, sans même l'intervalle d'un instant: «Amène ici ton fils» (Luc 9: 41). Le sentiment d'être isolé dans son amour, tellement que d'autres ne savaient même pas en profiter, n'arrête pas un seul instant son énergie et son activité. La même phrase qui contient le «jusques à quand», dit aussi: «Amène ici ton fils».

Quelle était donc la vie de ce Jésus, Homme de douleurs, et sachant ce que c'est que la langueur? Une vie d'activité dans l'obscurité, faisant pénétrer l'amour de Dieu dans les coins les plus cachés de la société, partout où les besoins étaient les plus grands; parmi ceux que l'orgueil humain repoussait, afin de maintenir sa propre réputation, mais que l'amour de Dieu cherchait, parce qu'il n'avait pas besoin d'établir ou de conserver une réputation pour Lui-même. Il était toujours le même; et plus il se compromettait en apparence, plus il se manifestait dans une perfection qui ne s'est jamais démentie. L'amour de Dieu n'avait pas besoin, comme la société humaine, de se protéger contre ce qui le mettait trop à découvert. Il était toujours lui-même. La vie pénible de Jésus se passait à chercher les âmes dans toutes les circonstances. Cette vie pénétrait dans tout ce qui pouvait la mettre à l'épreuve, mais nous y trouvons une réalité divine qui n'a jamais manqué; alors — en présence de la propre justice et de l'orgueil, et de la tyrannique audace de contradiction des pécheurs, ou en faveur de quelque pauvre âme écrasée, ou enfin, pour justifier les voies de Dieu en leur faveur — nous découvrons dans cette vie de temps en temps une mine divine de pensées touchantes et exquises, une profondeur de vérité qui trahissait sa perfection par sa simplicité, montrant une âme toujours nourrie de la communion la plus intime avec l'amour infini et la sainteté parfaite; celui qui pouvait dire: «Nous disons ce que nous connaissons, et nous rendons témoignage de ce que nous avons vu»; celui qui pesait le mal par la perfection de bien qui était en Lui, et trouvait dans les terribles découvertes (si l'on peut parler de découvertes là où tout était à nu) que faisait la sainteté de son âme, des occasions de manifester un amour infini — ou plutôt, c'était l'amour d'un Etre saint qui faisait ces découvertes, un amour se revêtant d'une grâce qui, par son humiliation même, se mettait à la portée de tous les besoins du coeur, et se montrant, en même temps, en présence de l'orgueil de l'homme, à la hauteur de la dignité et de la majesté de Dieu.

14. L'Assemblée qui est son corps (Ephésiens 1: 22, 23)

Voici la vue scripturaire de l'Eglise ou Assemblée de Dieu. Elle est formée par la descente du Saint Esprit. Le Saint Esprit est donné de la part de Dieu aux croyants comme sceau de leur foi, en raison de ce qu'ils sont purifiés par le sang de Christ. Ils sont scellés pour le jour de la rédemption. L'effet de ce sceau dans l'individu n'est pas notre sujet actuel, bien que ce sujet

soit rempli de bénédictions et tout aussi important que d'autres dont nous parlerons. Mais le résultat de ce sceau quant à l'Assemblée, tel que l'établit l'Écriture, c'est qu'elle est le corps de Christ, chaque individu ainsi scellé étant uni à Christ, la Tête, et, individuellement, membre de son corps. Tous ceux qui sont scellés ainsi forment son corps. Ce corps est constitué sur la terre, quoiqu'il doive être consommé comme un tout dans la gloire; car l'Esprit Saint est descendu ici-bas en vertu de ce que la Tête est un Homme exalté à la droite de Dieu. On voit cela dans l'épître aux Ephésiens, 1: 19-23, comme objet des conseils de Dieu; et en 1 Corinthiens 12, comme existant de fait ici-bas...

Le chapitre 5 de l'épître aux Ephésiens montre clairement ce qu'est ce corps: l'Épouse de Christ, l'Assemblée, ce que Christ a aimé, ce qu'il se présentera à lui-même, comme Dieu a présenté Ève à Adam. Sans aucun doute, cette Assemblée est établie sur la terre, parce que l'Esprit Saint est descendu sur la terre et que le baptême du Saint Esprit a eu lieu alors; mais c'est une réalité — si un membre souffre, tous les membres souffrent avec lui; si un membre se réjouit, tous se réjouissent avec lui. Nous sommes membres les uns des autres; fait dont la cène du Seigneur est le symbole et le lien extérieur (1 Corinthiens 10: 17). Le baptême d'eau n'est pas ce qui nous fait membres de l'Assemblée.

L'Assemblée n'est pas encore complète selon le dessein de Dieu. Le Seigneur dit: «Sur ce roc je bâtirai mon assemblée, et les portes du hadès ne prévaudront point contre elle» (Matthieu 16: 18). Cela n'est pas encore pleinement accompli. Du moins nous croyons que des âmes seront encore converties. Dieu ne tarde pas pour ce qui concerne sa promesse, mais il est patient. Ainsi Pierre dit: «Duquel vous approchant comme d'une pierre vivante... vous-mêmes aussi, comme des pierres vivantes, êtes édifiés une maison spirituelle» (1 Pierre 2: 4, 5). De même, en Ephésiens 2: 21: «En qui tout l'édifice, bien ajusté ensemble, croît pour être un temple saint dans le Seigneur». Dans le premier cas (Matthieu 16: 18), le Seigneur lui-même édifie; dans les deux autres, il n'est parlé d'aucune instrumentalité: les pierres vivantes viennent, l'édifice croît pour être un temple saint. C'est l'oeuvre du Seigneur, elle ne peut manquer, les pierres sont des pierres vivantes, édifiées sur Christ, la Pierre vivante. L'édifice peut être visible, comme il l'était au commencement; ou invisible, comme il l'est devenu par le péché de l'homme. Mais le Seigneur construit le temple, et cela ne peut faillir, et Son oeuvre ne peut être annulée...

Le corps de Christ, quoique établi manifestement et visiblement sur la terre, ne peut avoir de faux membres, parce qu'il est tel, par une union réelle — par le moyen du Saint Esprit — avec Christ, sa Tête glorifiée. Le baptême du Saint Esprit l'a formé, et non le baptême d'eau. C'est l'Assemblée que Christ a aimée, pour laquelle il s'est livré lui-même, afin de la sanctifier et de la purifier par la Parole, et qu'il se présentera à lui-même glorieuse, sans tache, ni ride, ni rien de semblable. Il la nourrit et la chérit comme un homme son propre corps, car nous sommes membres de son corps. Mais comme cela a lieu par le Saint Esprit descendu du ciel, l'Assemblée revêt un autre caractère. Elle est une habitation de Dieu par l'Esprit — sa maison; identique à son origine, avec le corps, comme étendue — le Seigneur ajoutant chaque jour ceux qui devaient être sauvés. Ce sera aussi un caractère éternel de l'Assemblée de Dieu. A

Lui soit gloire dans l'Assemblée pour tous les âges du siècle des siècles! tel est le désir de l'apôtre; et dans les nouveaux cieux et la nouvelle terre l'habitation de Dieu, la Jérusalem céleste, sera avec les hommes. Voilà ce que Christ édifie; l'édifice est formé de pierres vivantes et croît pour être un temple saint; l'ouvrier, c'est le Seigneur lui-même dans sa grâce. Satan ne peut prévaloir contre cette Assemblée.

15. La valeur de la mort de Christ

Ai-je besoin de rédemption? Nous avons la rédemption par son sang, une rédemption éternelle, car, «avec son propre sang, il est entré une fois pour toutes dans les lieux saints, ayant obtenu une rédemption éternelle» (Hébreux 9: 12).

Ai-je besoin de pardon? Cette rédemption que j'ai par son sang, est le pardon des péchés — car, sans effusion de sang, il n'y a pas de rémission (Hébreux 9: 22).

Ai-je besoin de paix? Il a fait la paix par le sang de sa croix (Colossiens 1: 20).

Ai-je besoin d'être réconcilié avec Dieu? Quoique nous fussions pécheurs, il nous a toutefois maintenant réconciliés dans le corps de sa chair, par la mort, pour nous présenter saints et irrépréhensibles devant Dieu. Quand nous étions ennemis, nous avons été réconciliés avec Dieu par la mort de son Fils (Colossiens 1: 21, 22; Romains 5: 10).

Ai-je le désir d'être mort au péché et que ma chair soit crucifiée avec ses affections et ses convoitises? «Je suis crucifié avec Christ» (Galates 2: 20; Romains 6: 6, 10). C'est aussi ce qui me délivre de la condamnation et du fardeau de la loi qui a pouvoir sur un homme aussi longtemps qu'il vit.

Est-ce que je sens le besoin d'une propitiation? Christ a été présenté pour propitiatoire, par la foi en son sang. D'une justification? Je suis justifié par son sang. (Romains 3: 25; 5: 9).

Voudrais-je avoir une part avec Christ? Alors, il faut qu'il meure; car, à moins que le grain de blé, tombant en terre ne meure, il demeure seul; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit (Jean 12: 24).

Vous faut-il une pleine liberté pour entrer dans les lieux saints? La réponse est dans le sang de Jésus, le chemin nouveau et vivant qu'il nous a consacré à travers le voile, c'est-à-dire sa chair (Hébreux 10: 19, 20).

Dans quelle puissance le grand Pasteur des brebis a-t-il été ramené d'entre les morts? Dans celle du sang de l'alliance éternelle (Hébreux 13: 20).

Comment ceux qui étaient sous la malédiction de la loi en ont-ils été rachetés? Par Christ, qui est devenu malédiction pour eux; comme il est écrit: Maudit est quiconque est pendu au bois (Galates 3: 13; Romains 10: 4).

Comment sommes-nous lavés de nos péchés? Il nous a aimés et nous a lavés de nos péchés dans son sang, car son sang nous purifie de tout péché (Apocalypse 1: 5; 1 Jean 1: 7).

Si je désire être délivré du monde, c'est par la croix, par laquelle le monde m'est crucifié et moi au monde (Galates 1: 4; 6: 14).

Si l'amour de Christ m'étreint envers les hommes, sachant, combien le Seigneur doit être craint, comment cela a-t-il lieu? Parce que je juge ceci, que si un est mort pour tous, c'est que tous étaient morts (2 Corinthiens 5: 10-17).

Si je veux vivre dans la puissance divine, c'est en portant toujours partout dans le corps la mort du Seigneur Jésus, afin que la vie aussi de Jésus soit manifestée dans mon corps mortel (2 Corinthiens 4: 10, 11).

Quand le Seigneur veut instituer un souvenir particulier qui le rappelle à la mémoire, c'est celui de son corps et de son sang versé. C'est un agneau comme immolé qui se trouve sur le trône (Luc 22: 19, 20; Apocalypse 5: 6-14).

Tout était amour, sans doute; mais ai-je besoin de l'apprendre? Par ceci nous le savons, c'est qu'il a laissé sa vie pour nous, et nous connaissons même l'amour de Dieu en ce qu'il envoya son Fils pour être la propitiation pour nos péchés. C'est par l'aspersion de ce précieux sang de Christ que nous sommes sanctifiés, ainsi que pour l'obéissance. (1 Jean 3: 16; 4: 9, 10; 1 Pierre 1: 2).

Est-ce que je désire que ma conscience soit purifiée? C'est par le sang du Christ, qui, par l'Esprit éternel, s'est offert lui-même à Dieu sans tache (Hébreux 9: 14).

Est-ce que je cherche la destruction de la puissance de Satan? C'est par la mort qu'il a rendu impuissant celui qui avait le pouvoir de la mort. Hébreux 2: 14).

Qu'est-ce que je trouve comme objet central de la venue de Christ, comme fondement de sa gloire comme homme? Nous voyons Celui qui a été fait un peu moindre que les anges à cause de la passion de la mort, couronné de gloire et d'honneur, en sorte que par la grâce de Dieu il goûtât la mort pour tout.

Et même la purification et la réconciliation de toutes choses dans les cieux et sur la terre dépendent de sa mort (Hébreux 2: 9; 9: 23; Colossiens 1: 20).

16. La Croix, ou Le péché qui abonde et la grâce qui surabonde (Luc 23: 32-43)

Les principaux chefs des Juifs, aussi complètement aveuglés que le peuple, raillaient Jésus disant qu'il était incapable de se délivrer lui-même de la croix. Ils ne savaient pas que cela était impossible, s'il était un Sauveur, que tout leur était ôté et que Dieu établissait un autre ordre de choses fondé sur l'expiation, dans la puissance d'une vie éternelle par la résurrection. Terrible aveuglement dont les pauvres soldats n'étaient que les imitateurs, selon la méchanceté de la nature humaine! Mais le jugement d'Israël se trouvait dans leur bouche, et (de la part de Dieu) sur la croix. C'était le Roi des Juifs qui était pendu là, et dans quel abaissement, puisqu'un brigand pendu à son côté pouvait l'injurier, — mais il était à la place où l'amour l'avait amené pour le salut éternel et actuel des âmes. Cela se manifestait au

moment même. Aux insultes qui Lui reprochaient de ne pas se délivrer *lui-même* de la croix, il répondait par le sort du brigand converti qui le rejoignit le même jour dans le paradis.

Le Roi des Juifs, de leur propre aveu, n'était pas délivré — il était crucifié. Quelle fin pour les espérances de ce peuple! Mais en même temps un grossier pécheur, converti par grâce sur le gibet même, va droit au paradis. Une âme est sauvée pour l'éternité. Ce n'est pas le royaume, mais une âme — hors du corps — dans le bonheur avec Christ. Remarquez ici comment la présentation de Christ fait ressortir la méchanceté du coeur de l'homme. Aucun brigand ne se moquerait d'un autre brigand sur le gibet ou ne lui adresserait de reproches; la chose a lieu du moment que Christ est là!

Mais je voudrais dire quelques mots sur la condition du brigand converti et sur la réponse de Christ. Nous voyons ici toutes les marques de la conversion et de la plus remarquable foi. La crainte de Dieu, commencement de la sagesse, est là; la conscience est droite et forte. Le brigand dit à son compagnon: «Et pour nous, nous y sommes justement»; c'est la connaissance de la perfection de Christ comme homme; il le reconnaît comme le Seigneur, alors que ses propres disciples l'avaient abandonné et renié, et qu'il n'y avait aucun signe de sa gloire ou de la dignité de sa personne. L'homme ne le considérait que comme l'un de ses semblables. Son royaume n'était pour tous qu'un objet de mépris. Mais le pauvre brigand est *enseigné de Dieu*, et pour lui tout est clair. Il est aussi sûr que Christ aura le royaume que s'il régnait dans la gloire à ce moment-là. Tout son désir est que Christ se souvienne de lui alors. Et quelle confiance en Christ il montre par la connaissance qu'il avait de Lui, malgré sa culpabilité reconnue! Cela montre comment Christ remplissait son coeur, comment sa confiance dans la grâce éclatante de Christ excluait la honte humaine, car qui aimerait qu'on se souvînt de lui dans l'opprobre d'un gibet! L'enseignement divin apparaît ici d'une manière particulière. Ne savons-nous pas, par l'enseignement divin, que Christ était sans péché, et que, pour être assuré de son royaume, il fallait une foi qui fût au-dessus de toutes les circonstances? Ce malfaiteur est la seule consolation de Jésus sur la croix, et le fait penser (en répondant à sa foi) au paradis qui l'attendait, quand il aurait achevé l'oeuvre que son Père lui avait donnée à faire. Remarquez l'état de sanctification où se trouvait ce pauvre homme par la foi. Dans toute l'agonie de la croix, tout en croyant que Jésus était le Seigneur, il ne cherche aucun soulagement de sa part, mais il lui demande de se souvenir de lui dans son royaume. Il n'a qu'une pensée — avoir sa part avec Jésus. Il croit que le Seigneur reviendra; il croit au royaume, tandis que le Roi est rejeté et crucifié, et que, pour l'homme, il n'y avait plus d'espérance. Mais la réponse de Jésus va plus loin, et ajoute ce qui introduit, non le royaume, mais la vie éternelle, le bonheur de l'âme. Le brigand avait demandé à Jésus de se souvenir de lui quand il viendrait dans son royaume. Le Seigneur répond qu'il n'attendrait pas le jour de la gloire manifestée qui serait visible pour le monde, mais «qu'aujourd'hui même, il serait avec Lui dans le paradis». Précieux témoignage et grâce parfaite! Jésus, crucifié était plus que Roi — il était Sauveur. Le pauvre malfaiteur en était un témoignage, en même temps qu'il était la joie et la consolation du coeur du Seigneur — les prémices de l'amour qui les avait mis côte à côte; et là, si le pauvre brigand portait le fruit de ses péchés de la part de l'homme, le Seigneur

de gloire à son côté en portait le fruit de la part de Dieu, placé sous la même condamnation, comme s'il eût été lui-même un malfaiteur. Par le moyen d'une oeuvre inconnue à l'homme et connue seulement à la foi les péchés du compagnon de Christ étaient pour toujours ôtés, ils n'existaient plus, leur souvenir n'était que celui de la grâce qui les avait enlevés, et qui en avait purifié son âme à jamais, le rendant à ce moment-là aussi capable d'entrer dans le paradis que Christ lui-même, et d'y être son compagnon.

17. « En mémoire de Moi» (1 Corinthiens 11: 23-26)

La cène du Seigneur est le mémorial précieux et béni de lui-même qui daigne s'inquiéter que nous nous souvenions de Lui. Si jamais il y eut une chose propre à toucher le coeur d'un chrétien, c'est celle-là; et je ne doute pas qu'il en soit de ce moyen de grâce comme de tous les autres et que celui-ci particulièrement soit accompagné d'une bénédiction positive et directe pour le croyant. Quant à moi, je ne connais rien, de ce que je puis appeler les institutions du christianisme, qui apporte à mon âme plus de joie et d'influence fructueuse. Aucun chrétien ne dédaignera la prédication, l'enseignement, l'exhortation, la lecture de la Parole ou la louange et la prière en commun, s'il connaît ses besoins ou ses privilèges, ni même d'autres choses qui sont moins proprement des institutions; mais dans aucune les affections formées par l'Esprit de Dieu, ne sont aussi pleinement et solennellement éveillées que dans la cène du Seigneur. En y participant, il faut y apporter, de toutes manières, solennité, sérieux et jugement de soi-même. Mais la superstition a toujours soin de cultiver le mystère et la crainte dans ce qui nous approche le plus de Dieu; dans le christianisme, c'est tout le contraire. Nous avons une pleine liberté pour entrer dans les lieux saints par le sang de Jésus. Nous n'avons pas reçu un esprit de servitude pour être derechef dans la crainte, mais l'Esprit d'adoption par lequel nous crions: Abba, Père! La crainte porte avec elle du tourment, et celui qui craint n'est pas consommé dans l'amour. L'amour parfait de Dieu — car c'est de l'amour de Dieu qu'il est question — chasse la crainte (1 Jean 4).

Aucun vrai chrétien ne doute de la divinité de notre bien-aimé Seigneur et Sauveur, mais quelque solennelle que fût l'institution de la cène du Seigneur, chaque mot qu'il prononça et chacun de ses actes était l'expression de la même personne divine, de sorte que le désir, de trouver quoi que ce soit de particulièrement mystérieux à cet égard, dans la cène du Seigneur, est absolument sans fondement; et, en effet, quand il dit: «en mémoire de Moi», c'est bien plus de Lui considéré comme homme, s'entretenant avec eux sur la terre, qu'il s'agit, que de sa nature divine. Ces mots: «Faites ceci en mémoire de Moi», conviennent à sa présence et à son amour ici-bas; et si nous ajoutons sa mort, il est certain que, bien que la valeur entière de sa divinité soit attachée à sa mort, et ce n'est que comme une Personne divine qu'il a pu le faire, cependant il est mort comme homme et non quant à sa nature divine. «Il a été fait un peu moindre que les anges à cause de la passion de la mort. Et tout en tenant ferme pour la pleine divinité du Seigneur comme le fondement même du christianisme, nous ne devons pas oublier qu'il y a un seul médiateur entre Dieu et les hommes, l'homme Christ Jésus. Sa personne n'était pas plus mystérieuse dans la cène du Seigneur qu'en tout autre temps,

quoique l'occasion fût plus solennelle. S'il est des circonstances particulièrement mystérieuses, c'est quand il était un petit enfant couché dans la crèche. Mais en réalité c'était toujours la même chose.

De plus, la mort était la mort, et elle ne pouvait être atteinte que comme les gages du péché. Maintenant la mort est vie et gain; car Christ a dans toute la profondeur de la mort payé ces gages, et nous nous en nourrissons comme vie. Or le mémorial de ce qui nous a acquis ces choses est doux à nos âmes, comme l'est son amour qui les a accomplies. Le don du Seigneur, célébré dans la cène, c'est le don de lui-même — sa vie donnée sur la croix pour nous dans un amour infini. Nous le connaissons comme vivant maintenant dans la gloire, nous nous nourrissons de Lui, comme mort autrefois pour nous. Il est maintenant en nous comme notre vie. Nous nous souvenons de Lui comme d'un sacrifice offert une fois pour toutes, dont nul ne peut sonder la valeur, ni les souffrances et l'amour qui s'y trouvent. Son amour est divin et humain et constaté maintenant; mais il désire, quoiqu'il soit actuellement dans la gloire, que nous nous souvenions de Lui, tel qu'il était alors, en ce temps de son amour où il s'est donné lui-même pour nous... Nous aimons la pensée qu'il tient à ce que nous nous souvenions de Lui dans le fond de notre âme — il le désirait quand il souffrait. Nous nous en nourrissons. «Par ceci nous connaissons l'amour, c'est que Lui a laissé sa vie pour nous» (1 Jean 3: 16). Cela est infiniment précieux dans tous les temps, mais la cène du Seigneur est une occasion spéciale instituée par lui-même pour le rappeler et en être le mémorial, au moment de donner sa vie, la nuit même qu'il fut livré. Qu'il se rencontre là avec son peuple réuni, je n'en doute point.

18. «Nous avons toujours confiance» (2 Corinthiens 5: 1-8; 1 Jean 3: 2)

«Bien-aimés, nous sommes *maintenant* enfants de Dieu, et ce que nous serons n'a pas encore été manifesté; *nous* savons que quand il sera manifesté, nous lui serons semblables, car nous le verrons comme il est» (1 Jean 3: 2).

C'est la pensée et le conseil de Dieu de nous avoir *avec* Christ, *semblables* à Christ, son propre Fils dans la gloire, et de nous faire connaître dans le temps présent que nous possédons cette place. Nous l'avons maintenant, quoique nous ne soyons pas encore dans la gloire — nous sommes associés avec le second Homme dans la gloire — nous devons Lui être semblables. «La gloire que tu m'as donnée, moi, je la leur ai donnée, etc» (Jean 17: 22).

Il n'y a pas d'incertitude à cet égard, c'est une chose sûre; quoique des *chrétiens* aient été assez téméraires pour dire que c'est être humble que de n'avoir pas trop d'assurance quant au salut — triste preuve de la manière dont Satan peut, dans le temps actuel, se servir même d'un chrétien pour faire aboutir son mensonge contre Dieu. La foi est toujours *sûre*. Elle a scellé, par grâce, que Dieu est vrai, et «nous avons les arrhes de l'Esprit», dit Paul, «nous avons *donc* toujours confiance» (2 Corinthiens 5).

Etre incertain ou douter n'est *pas* de l'humilité, mais le contraire. La vraie humilité consiste à reconnaître la grâce comme entièrement de Dieu, à considérer notre position en

Christ avec la pleine conviction que nous ne sommes rien en nous-mêmes, mais que maintenant nous sommes en Lui, ce qui est du moi n'étant que mal et éloignement de Dieu. Si vous doutez, c'est que vous avez vos propres pensées, alors que Dieu a parlé. Quand Dieu revêt un pécheur indigne de la plus belle robe, la plus grande humilité c'est de la porter, sachant que Dieu nous l'a donnée et que tout le reste n'est qu'indignité et haillons. Commencez à vous demander si *vous* êtes digne de la porter, ou à dire: je n'en suis pas digne; cela montre que vous croyez possible d'en être digne. Le Père nous a rendus capables de participer au lot des saints dans la lumière (Colossiens 1: 12-14). La vraie humilité, c'est d'accepter le don de Dieu en grâce. Ce serait de la folie ou quelque chose de pire de notre part de penser à être semblables au Fils de Dieu, mais quand Dieu le dit, nous devons l'accepter, renoncer à nos propres pensées comme étant mauvaises, et recevoir les siennes comme bonnes. Il ne nous appartient pas de penser quand Dieu a parlé, notre affaire est de croire. S'il dit que nous serons semblables à Lui, nous savons que nous le serons, car *Dieu l'a dit*. Voilà la seule vraie humilité — renoncer à la pensée de ce que nous sommes pour Dieu, comme absolument mauvaise, et accepter la pensée de ce que Dieu est pour nous comme parfaitement bonne. Le fils prodigue pouvait s'imaginer qu'il était humble, et il pourrait sembler à quelques-uns qu'il l'était réellement quand il disait qu'il demanderait à son père de le «traiter comme l'un de ses mercenaires». Mais cela se passait avant qu'il rencontrât le père; c'était le raisonnement de son propre coeur, mais un raisonnement fondé sur ce qu'il mettait dans la balance, le sentiment du péché avec un peu de sentiment de la bonté de Dieu (de son Père); car il ne savait pas encore recevoir tout de l'amour. Cela montrait qu'il ne connaissait pas le coeur du Père. Aussi, lorsqu'il fut réellement en sa présence, il n'y eut point de place pour une telle pensée, et il ne l'exprima pas. Ce n'était pas la dignité du fils prodigue qui était en question — car il méritait l'enfer — mais la grâce trouve le Père au cou de son fils avec le baiser de la réconciliation. Le fils prodigue questionne-t-il le Père sur son acte? Lui dit-il: «Traite-moi comme un mercenaire?» Non, il ne le *pouvait pas*; il a reçu simplement la bonté du Père et s'est perdu de vue lui-même en présence de ce merveilleux amour, et, dès lors, comme on l'a remarqué, on n'entend plus parler que du Père et non du fils prodigue. Ainsi l'humilité recevra toujours tout de Dieu. Il ne s'agit pas de penser ou de raisonner quant à la *possibilité* de ce que Dieu a dit. Quel droit avons-nous de penser ou de raisonner quand *sa Parole* affirme que nous serons semblables à son Fils? Nous avons à recevoir comme un don de Dieu ce qu'il possède pour nous, ce qu'il a accompli pour nous et ce qu'il a fait de nous en Christ (1 Corinthiens 1: 30, 31). Ce qui *nous* convient, c'est l'enfer, ni plus ni moins; mais il a plu à Dieu de nous donner une place avec Christ, non pour notre gloire, mais pour celle de notre Sauveur bien-aimé (2 Thessaloniens 3: 13, 14).

Pensées

ME 1904 page 418

Les besoins de l'homme ont toujours été l'occasion du déploiement de la grâce et de la miséricorde de Dieu.

ME 1904 page 420

La foi a un double caractère: l'énergie qui surmonte les difficultés, et la patience qui s'attend à Dieu et se confie en Lui.

ME 1904 page 424

Devant Dieu, la qualité de nos motifs fait la qualité de nos oeuvres.

ME 1904 page 478

Rien n'est aussi petit que le coeur de l'homme; mais rien non plus sur quoi Dieu, par sa grâce, puisse composer une plus merveilleuse musique, car l'homme est le sujet de la rédemption par Christ.